1 5.98 v.8 IV B

Digitized by Google

1-3-28 Vol XV

c I

MÉLANGES

PHILOSOPHIQUES,

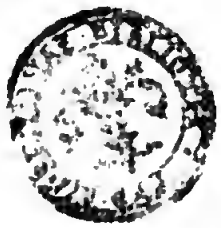
LITTERAIRES,

HISTORIQUES, &c.

TOME SECOND.

GENEVE.

M. DCC. LXXI.



Digitized by Google

MÉLANGES

DE

LITTERATURE, D'HISTOIRE, ET DE PHILOSOPHIE.

DES LANGUES.

IL n'eſt aucune langue complette, aucune qui puiſſe exprimer toutes nos idees & toutes nos ſenſations ; leurs nuances ſont trop imperceptibles & trop nombreuſes. Perſonne ne peut faire connaître préciſément le degré du ſentiment qu'il éprouve. On eſt obligé, par exemple, de déſigner, ſous le nom général d'*amour* & de *haine*, mille amours & mille haines toutes différentes ; il en eſt de même de nos douleurs & de nos plaiſirs. Ainſi toutes les langues ſont imparfaites comme nous.

Elles ont toutes été faites ſucceſſivement & par degrés ſelon nos beſoins. C'eſt l'inſtinct commun à tous les hommes qui a fait les premières grammaires ſans qu'on s'en apperçût. Les Lapons, les Nègres, auſſi-bien que les Grecs, ont eu beſoin d'exprimer le paſſé, le préſent, le futur ; & ils l'ont fait. Mais comme jamais il n'y a eu d'aſſemblée de logiciens qui ait formé une langue, aucune n'a pu parvenir à un plan abſolument régulier.

Tous les mots, dans toutes les langues poſſibles, ſont néceſſairement l'image des ſenſations. Les hommes n'ont pu jamais exprimer que ce qu'ils ſentaient. Ainſi tout eſt devenu métaphore, partout on éclaire l'ame, le cœur brûle, l'eſprit voit, il compoſe, il unit, il diviſe, il s'égare, il ſe recueille, il ſe diſſipe.

Toutes les nations ſe ſont accordées à nommer *ſouffle*, *eſprit*, *ame*, l'entendement humain dont ils ſentent les effets ſans le voir, après avoir nommé *vent*, *ſouffle*, *eſprit*, l'agitation de l'air qu'ils ne voyent point.

Chez tous les peuples l'infini a été négation de fini ; immenſité, négation de meſure. Il eſt évident que ce ſont nos cinq ſens qui ont produit toutes les langues, auſſi-bien que toutes nos idées.

Les moins imparfaites ſont comme les loix : celles dans leſquelles il y a le moins d'arbitraire ſont les meilleures.

Les plus complettes ſont néceſſairement celles des peuples qui ont le plus cultivé les arts & la ſociété. Ainſi la langue hébraïque devait être une des langues les plus pauvres, comme le peuple qui la parlait. Comment les Hébreux auraient-ils pu avoir des termes de marine, eux qui avant *Salomon* n'avaient pas un bateau ? comment les termes de la philoſophie, eux qui furent plongés dans une ſi profonde ignorance juſqu'au tems où ils commencèrent à apprendre quelque choſe dans leur tranſmigration à Babilone ? La langue des Phéniciens, dont les Hébreux tirèrent leur jargon, devait être très ſupérieure, parce qu'elle était l'idiome d'un peuple induſtrieux, commerçant, riche, répandu dans toute la terre.

La plus ancienne langue connue doit être celle de la nation raſſemblée le plus anciennement en corps de peuple. Elle doit être encor celle du peuple qui a été le moins ſubjugué, ou qui l'ayant été a policé ſes conquérans. Et à cet égard, il eſt conſtant que le chinois & l'arabe ſont les plus anciennes langues de toutes celles qu'on parle aujourd'hui.

Il n'y a point de langue-mère. Toutes les nations voiſines ont emprunté les unes des autres : mais on a donné le nom de *langue-mère* à celles dont quelques idiomes connus ſont dérivés. Par exemple le latin eſt langue-mère, par rapport à l'italien, à l'eſpagnol, au français : mais il était lui-même dérivé du toſcan ; & le toſcan l'était du celte & du grec.

Le plus beau de tous les langages doit être celui qui eſt à la fois le plus complet, le plus ſonore, le plus varié dans ſes tours, & le plus régulier dans ſa marche ; celui qui a le plus de mots compoſés, celui qui par ſa proſodie exprime le

mieux les mouvemens lents ou impétueux de l'ame, celui qui reſſemble le plus à la muſique.

Le grec a tous ces avantages ; il n'a point la rudeſſe du latin, dont tant de mots finiſſent en *um*, *ur*, *us*. Il a toute la pompe de l'eſpagnol, & toute la douceur de l'italien. Il a par-deſſus toutes les langues vivantes du monde l'expreſſion de la muſique, par les ſyllabes longues & brèves. Ainſi tout défiguré qu'il eſt aujourd'hui dans la Grèce, il peut être encor regardé comme le plus beau langage de l'univers.

La plus belle langue ne peut être la plus généralement répandue, quand le peuple qui la parle eſt opprimé, peu nombreux, ſans commerce avez les autres nations, & quand ces autres nations ont cultivé leurs propres langages. Ainſi le grec doit être moins étendu que l'arabe, & même que le turc.

De toutes les langues de l'Europe, la françaiſe doit être la plus générale, parce qu'elle eſt la plus propre à la converſation : elle a pris ſon caractère dans celui du peuple qui la parle.

Les Français ont été, depuis près de cent cinquante ans, le peuple qui a le plus connu la ſociété, qui en a le premier écarté toute la gêne, & le premier chez qui les femmes ont été libres & même ſouveraines, quand elles n'étaient ailleurs que des eſclaves. La ſyntaxe de cette langue toûjours uniforme, & qui n'admet point d'inverſions, eſt encor une facilité que n'ont guères les autres langues ; c'eſt une monnoie plus courante que les autres, quand même elle manquerait de poids. La quantité prodigieuſe de livres agréablement frivoles que cette nation a produits, eſt encor une raiſon de la faveur que ſa langue a obtenue chez toutes les nations.

Des livres profonds ne donneront point de cours à une langue ; on les traduira ; on apprendra la philoſophie de *Newton* ; mais on n'apprendra pas l'anglais pour l'entendre.

Ce qui rend encor le français plus commun, c'eſt la perfection où le théâtre a été porté dans cette langue. C'eſt à *Cinna*, à *Phèdre*, au *Miſanthrope* qu'elle a dû ſa vogue, & non pas aux conquêtes de *Louis XIV*.

Elle n'eſt ni ſi abondante & ſi maniable que l'italien, ni ſi majeſtueuſe que l'eſpagnol, ni ſi énergique que l'anglais ;

& cependant elle a fait plus de fortune que ces trois langues, par cela ſeul qu'elle eſt plus de commerce, & qu'il y a plus de livres agréables chez elle qu'ailleurs : elle a réuſſi comme les cuiſiniers de France, parce qu'elle a plus flatté le goût général.

Le même eſprit qui a porté les nations à imiter les Français dans leurs ameublemens, dans la diſtribution des appartemens, dans les jardins, dans la danſe, dans tout ce qui donne de la grace, les a portés auſſi à parler leur langue. Le grand art des bons écrivains Français eſt préciſément celui des femmes de cette nation, qui ſe mettent mieux que les autres femmes de l'Europe, & qui ſans être plus belles le paraiſſent par l'art de leur parure, par les agrémens nobles & ſimples qu'elles ſe donnent ſi naturellement.

C'eſt à force de politeſſe que cette langue eſt parvenue à faire diſparaître les traces de ſon ancienne barbarie. Tout atteſterait cette barbarie à qui voudrait y regarder de près. On verrait que le nombre *vingt* vient de *viginti*, & qu'on prononçait autrefois ce *g* & ce *t* avec une rudeſſe propre à toutes les nations ſeptentrionales ; du mois d'*Auguſtus* on fit le mois d'Aouſt.

Il n'y a pas longtems qu'un prince Allemand croyant qu'en France on ne prononçait jamais autrement le terme d'*Auguſte*, appellait le roi *Auguſte* de Pologne le roi *Aouſt*.

De *pavo* nous fîmes *paon ;* nous le prononcions comme *phaon*, & aujourd'hui nous diſons *pan*.

De *lupus* on avait fait *loup*, & on faiſait entendre le *p* avec une dureté inſupportable. Toutes les lettres qu'on a retranchées depuis dans la prononciation, mais qu'on a conſervées en écrivant, ſont nos anciens habits de ſauvages.

C'eſt quand les mœurs ſe ſont adoucies, qu'on a auſſi adouci la langue : elle était agreſte comme nous, avant que *François I* eût appellé les femmes à ſa cour. Il eût autant valu parler l'ancien celte que le français du tems de *Charles VIII* & de *Louis XII*. L'allemand n'était pas plus dur. Tous les imparfaits avaient un ſon affreux ; chaque ſyllabe ſe prononçait dans *aimoient*, *faiſoient*, *croyoient ;* on diſait, ils *croy-oi-ent ;* c'était un croaſſement de corbeaux, comme dit l'empe-

reur *Julien* du langage celte, plutôt qu'un langage d'hommes.

Il a falu des ſiécles pour ôter cette rouille. Les imperfections qui reſtent ſeraient encor intolérables, ſans le ſoin qu'on prend continuellement de les éviter, comme un habile cavalier évite les pierres ſur ſa route.

Les bons écrivains ſont attentifs à combattre les expreſſions vicieuſes que l'ignorance du peuple met d'abord en vogue, & qui adoptées par les mauvais auteurs paſſent enſuite dans les gazettes, & dans les écrits publics. Ainſi du mot italien *celata*, qui ſignifie *elmo*, *caſque*, *armet*, les ſoldats Français firent en Italie le mot de *ſalade :* de ſorte que quand on diſait, *il a pris ſa ſalade*, on ne ſavait ſi celui dont on parlait avait pris ſon *caſque* ou des *laitues*. Les gazettiers ont traduit le mot *ridotto* par *redoute*, qui ſignifie une eſpèce de fortification : mais un homme qui ſait ſa langue conſervera toûjours le mot d'*aſſemblée*. *Roſtbeef* ſignifie en anglais du *bœuf rôti ;* & nos maîtres-d'hôtel nous parlent aujourd'hui d'un *roſtbeef* de mouton. *Riding-coat* veut dire un *habit de cheval ;* on a fait *redingotte*, & le peuple croit que c'eſt un ancien mot de la langue. Il a bien falu adopter cette expreſſion avec le peuple, parce qu'elle ſignifie une choſe d'uſage.

Le plus bas peuple, en fait de termes d'arts & métiers & des choſes néceſſaires, ſubjugue la cour, ſi on l'oſe dire, comme en fait de religion. Ceux qui mépriſent le plus le vulgaire ſont obligés de parler, & de paraître penſer comme lui.

Ce n'eſt pas mal parler que de nommer les choſes du nom que le bas peuple leur a impoſé ; mais on reconnait un peuple naturellement plus ingénieux qu'un autre par les noms propres qu'il donne à chaque choſe.

Ce n'eſt que faute d'imagination qu'un peuple adapta la même expreſſion à cent idées différentes. C'eſt une ſtérilité ridicule de n'avoir pas ſu exprimer autrement *un bras de mer*, *un bras de balance*, *un bras de fauteuil ;* il y a de l'indigence d'eſprit à dire également la *tête d'un clou*, la *tête d'une armée*. On trouve le mot de *cu* partout, & très mal-à-propos : une rue ſans iſſue ne reſſemble en rien à un *cu de ſac ;* un honnête homme aurait pu appeller ces ſortes de ruës des *impaſſes ;* la populace les a nommées *cus*, & les reines ont été obligées

de les nommer ainſi. Le fond d'un artichaud, la pointe qui termine le deſſous d'une lampe, ne reſſemblent pas plus à un *cu* que des ruës ſans paſſage. On dit pourtant toûjours *cu d'artichaud*, *cu de lampe*, parce que le peuple qui a fait la langue était alors groſſier. Les Italiens, qui auraient été plus en droit que nous de faire ſouvent ſervir ce mot, s'en ſont bien donné de garde. Le peuple d'Italie, né plus ingénieux que ſes voiſins, forma une langue beaucoup plus abondante que la nôtre.

Il faudrait que le cri de chaque animal eût un terme qui le diſtinguât. C'eſt une diſette inſupportable de manquer d'expreſſion pour le cri d'un oiſeau, pour celui d'un enfant; & d'appeller des choſes ſi différentes du même nom. Le mot de *vagiſſement*, dérivé du latin *vagitus*, aurait exprimé très bien le cri des enfans au berceau.

L'ignorance a introduit un autre uſage dans toutes les langues modernes. Mille termes ne ſignifient plus ce qu'ils doivent ſignifier. *Idiot* voulait dire *ſolitaire*, aujourd'hui il veut dire *ſot*; *Epiphanie* ſignifiait *ſuperficie*, c'eſt aujourd'hui la fête des trois rois; *batiſer* c'eſt ſe plonger dans l'eau, nous diſons batiſer du nom de *Jean* ou de *Jacques*.

A ces défauts de preſque toutes les langues, ſe joignent des irrégularités barbares. *Garçon*, *courtiſan*, *coureur*, ſont des mots honnêtes; *garce*, *courtiſane*, *coureuſe*, ſont des injures. *Vénus* eſt un nom charmant, *vénérien* eſt abominable.

Un autre effet de l'irrégularité de ces langues compoſées au hazard dans des tems groſſiers, c'eſt la quantité de mots compoſés dont le ſimple n'exiſte plus. Ce ſont des enfans qui ont perdu leur père. Nous avons des *architraves* & point de *traves*, des *architectes* & point de *tectes*, des *ſoubaſſemens* & point de *baſſemens*; il y a des choſes *ineffables* & point d'*effables*. On eſt *intrépide*, on n'eſt pas *trépide*; *impotent*, & jamais *potent*: un fond eſt *inépuiſable*, ſans pouvoir être *puiſable*. Il y a des *impudens*, des *inſolens*, mais ni *pudens*, ni *ſolens*: *nonchalant* ſignifie *pareſſeux*, & *chalant* celui qui achète.

Toutes les langues tiennent plus ou moins de ces défauts; ce ſont des terrains tous irréguliers, dont la main d'un habile artiſte ſait tirer avantage.

Digitized by Google

Il ſe gliſſe toûjours dans les langues d'autres défauts qui font voir le caractère d'une nation. En France des modes s'introduiſent dans les expreſſions comme dans les coëffures. Un malade ou un médecin du bel air ſe ſera aviſé de dire qu'il a eu un *ſoupçon* de fiévre, pour ſignifier qu'il en a eu une légère atteinte ; voilà bientôt toute la nation qui a des *ſoupçons* de colique, des *ſoupçons* de haine, d'amour, de ridicule. Les prédicateurs vous diſent en chaire qu'il faut avoir au moins un *ſoupçon* d'amour de DIEU. Au bout de quelques mois cette mode paſſe pour faire place à une autre. *Vis-à-vis* s'introduit partout. On ſe trouve dans toutes les converſations *vis-à-vis* de ſes goûts & de ſes intérêts. Les courtiſans ſont bien ou mal *vis-à-vis* du roi ; les miniſtres embarraſſés *vis-à-vis* d'eux-mêmes ; le parlement en corps fait ſouvenir la nation qu'il a été le ſoutien des loix *vis-à-vis* de l'archevêque, & les hommes en chaire ſont *vis-à-vis* de DIEU dans un état de perdition.

Ce qui nuit le plus à la nobleſſe de la langue, ce n'eſt pas cette mode paſſagère dont on ſe dégoûte bientôt. Ce ne ſont pas les ſoléciſmes de la bonne compagnie dans leſquels les bons auteurs ne tombent point ; c'eſt l'affectation des auteurs médiocres de parler de choſes ſérieuſes dans le ſtile de la converſation. Vous lirez dans nos livres nouveaux de philoſophie qu'il ne faut pas faire *à pure perte les frais de penſer* ; que les éclipſes ſont *en droit d'effrayer le peuple* ; qu'*Epicure* avait un extérieur *à l'uniſſon de ſon ame* ; que *Clodius renvia ſur Auguſte* ; & mille autres expreſſions pareilles dignes du laquais des *Précieuſes ridicules*.

Le ſtile des ordonnances des rois & des arrêts prononcés dans les tribunaux, ne ſert qu'à faire voir de quelle barbarie on eſt parti. On s'en moque dans la comédie des *Plaideurs*.

> Lequel *Jérôme* après pluſieurs rébellions
> Aurait atteint, frappé, moi ſergent à la joue.

Cependant il eſt arrivé que des gazettiers & des faiſeurs de journaux ont adopté cette incongruité ; & vous liſez dans des papiers publics ; » On a appris que la flotte aurait mis

» à la voile le 7 Mars, & qu'elle aurait doublé les Sor-
» lingues.

Tout conſpire à corrompre une langue un peu étendue ; les auteurs qui gâtent le ſtile par affectation ; ceux qui écrivent en pays étranger, & qui mêlent preſque toûjours des expreſſions étrangères à leur langue naturelle ; les négocians qui introduiſent dans la converſation les termes de leur comptoir, & qui vous diſent que l'Angleterre arme une flotte, mais que *par contre* la France équipe des vaiſſeaux : les beaux eſprits des pays étrangers, qui ne connaiſſant pas l'uſage, vous diſent qu'un jeune prince a été très bien *éduqué*, au-lieu de dire qu'il a reçu une bonne éducation.

Toute langue étant imparfaite, il ne s'enſuit pas qu'on doive la changer. Il faut abſolument s'en tenir à la manière dont les bons auteurs l'ont parlée ; & quand on a un nombre ſuffiſant d'auteurs approuvés, la langue eſt fixée. Ainſi on ne peut plus rien changer à l'italien, à l'eſpagnol, à l'anglais, au français, ſans le corrompre. La raiſon en eſt claire, c'eſt qu'on rendrait bientôt inintelligibles les livres qui font l'inſtruction & le plaiſir des nations.

PENSÉES SUR L'ADMINISTRATION PUBLIQUE.

I.

Puffendorf, & ceux qui écrivent comme lui ſur les intérêts des princes, font des almanachs défectueux pour l'année courante, qui ne valent abſolument rien pour l'année d'après.

II.

Qui eût dit à la paix de Nimègue qu'un jour l'Eſpagne, le Mexique, le Pérou, Naples, Sicile, Parme appartiendraient à la maiſon de *France?*

III.

Prévoyait-on, lorſque *Charles XII* gouvernait deſpotique-
ment

ment la Suède, que ſes ſucceſſeurs n'auraient pas plus d'autorité que les rois n'en ont en Pologne ?

IV.

Les rois de Dannemarck étaient des doges il y a un ſiécle ; ils ſont à préſent abſolus.

V.

Autrefois les Ruſſes ſe vendaient eux-mêmes comme les nègres : à préſent ils s'eſtiment aſſez pour ne pas recevoir dans leurs troupes de ſoldats étrangers, & ils ont pour point d'honneur de ne déſerter jamais ; mais il leur faut encor des officiers étrangers, parce que la nation n'a pas acquis autant d'habileté que de courage, & qu'elle ne ſait encor qu'obéir.

VI.

Les animaux accoutumés au joug s'y préſentent eux-mêmes. Je ne ſais quel compilateur des lettres de la reine *Chriſtine* a fait au genre-humain l'outrage de juſtifier le meurtre de *Monaldeſqui* aſſaſſiné à Fontainebleau par l'ordre d'une Suédoiſe, ſous prétexte que cette Suédoiſe avait été reine. Il n'y avait au monde que les aſſaſſins employés par elle qui puſſent prétendre qu'il était permis à cette princeſſe de faire à Fontainebleau ce qui aurait été un crime dans Stockholm.

VII.

Ce gouvernement ſerait digne des Hottentots, dans lequel il ſerait permis à un certain nombre d'hommes de dire : *C'eſt à ceux qui travaillent à payer ; nous ne devons rien, parce que nous ſommes oiſifs.*

VIII.

Ce gouvernement outragerait DIEU & les hommes, dans lequel des ciroyens pourraient dire : *L'état nous a tout donné, & nous ne lui devons que des prières.*

IX.

La raiſon, en ſe perfectionnant, détruit le germe des guerres

Digitized by Google

de religion. C'eſt l'eſprit philoſophique qui a banni cette peſte du monde.

X.

Si *Luther* & *Calvin* revenaient au monde, ils ne feraient pas plus de bruit que les ſcotiſtes & les thomiſtes ; pourquoi ? parce qu'ils naîtraient dans un tems où les hommes commencent à être éclairés.

X I.

Ce n'eſt que dans des tems de barbarie qu'on voit des ſorciers, des poſſedés, des rois excommuniés, des ſujets déliés de leur ſerment de fidélité par des docteurs.

X I I.

Il y a tel couvent inutile au monde, à tous égards, qui jouït de deux cent mille livres de rente. La raiſon démontre, que ſi on donnait ces deux cent mille livres à cent officiers, qu'on marierait, il y aurait cent bons citoyens récompenſés, cent filles pourvuës, quatre cent perſonnes au moins de plus dans l'état au bout de dix ans, au lieu de cinquante fainéans. Elle démontre encor que ces cinquante fainéans, rendus à la patrie, cultiveraient la terre, la peupleraient, & qu'il y aurait plus de laboureurs & plus de ſoldats. Voilà ce que tout le monde déſire, depuis le prince du ſang juſqu'au vigneron. La ſuperſtition ſeule s'y oppoſait autrefois ; mais la raiſon, ſoumiſe à la foi, doit écraſer la ſuperſtition.

X I I I.

Le prince peut d'un ſeul mot empêcher au moins qu'on ne faſſe des vœux avant l'âge de vingt-cinq ans ; & ſi quelqu'un dit au ſouverain : *Que deviendront les filles de condition que nous ſacrifions d'ordinaire aux aînés de nos familles ?* le prince répondra : *Elles deviendront ce qu'elles deviennent en Suède, en Dannemarck, en Pruſſe, en Angleterre, en Hollande ; elles ſeront des citoyens ; elles ſont nées pour la propagation, & non pour réciter du latin qu'elles n'entendent pas. Une femme qui nourrit*

deux enfans, & qui file, rend plus de ſervice à la patrie, que tous les couvens n'en peuvent jamais rendre.

XIV.

C'eſt un très grand bonheur, pour le prince & pour l'état, qu'il y ait beaucoup de philoſophes, qui impriment toutes ces maximes dans la tête des hommes.

XV.

Les philoſophes n'ayant aucun intérêt particulier, ne peuvent parler qu'en faveur de la raiſon & de l'intérêt public.

XVI.

Les philoſophes aiment la religion; & ils rendent ſervice aux princes en détruiſant la ſuperſtition, qui eſt toûjours l'ennemie des princes.

XVII.

C'eſt la ſuperſtition qui a fait aſſaſſiner *Henri III*, *Henri IV*, *Guillaume* prince d'Orange, & tant d'autres. C'eſt elle qui a fait couler des rivières de ſang depuis *Conſtantin.*

XVIII.

La ſuperſtition eſt le plus horrible ennemi du genre-humain. Quand elle domine le prince, elle l'empêche de faire le bien de ſon peuple; quand elle domine le peuple, elle le ſoulève contre ſon prince.

XIX.

Il n'y a pas un ſeul exemple ſur la terre de philoſophes qui ſe ſoient oppoſés aux loix du prince. Il n'y a pas un ſeul ſiécle où la ſuperſtition & l'entouſiaſme n'ayent cauſé des troubles qui font horreur.

XX.

La liberté conſiſte à ne dépendre que des loix. Sur ce pied chaque homme eſt libre aujourd'hui en Suède, en Angleterre, en Hollande, en Suiſſe, à Genève, à Hambourg;

Digitized by Google

on l'eſt même à Veniſe & à Gènes, quoique ce qui n'eſt pas du corps des ſouverains y ſoit avili. Mais il y a encor des provinces & de vaſtes royaumes chrétiens, où la plus grande partie des hommes eſt eſclave.

XXI.

Un tems viendra dans ces pays, où quelque prince plus habile que les autres fera comprendre aux cultivateurs des terres, qu'il n'eſt pas tout-à-fait à leur avantage qu'un homme qui a un cheval ou pluſieurs chevaux, c'eſt-à-dire un noble, ait le droit de tuer un payſan en mettant dix écus ſur ſa foſſe. Il eſt vrai que dix écus ſont beaucoup pour un homme né dans un certain climat; mais ils démêleront dans la ſuite des ſiécles, que c'eſt fort peu pour un mort. Alors il pourra ſe faire que les communes ayent part au gouvernement, & que l'adminiſtration anglaiſe & ſuédoiſe s'établiſſe dans le voiſinage de la Turquie.

XXII.

Un citoyen d'Amſterdam eſt un homme; un citoyen à quelques degrés de longitude par-delà eſt un animal de ſervice.

XXIII.

Tous les hommes ſont nés égaux; mais un bourgeois de Maroc ne ſoupçonne pas que cette vérité exiſte.

XXIV.

Cette égalité n'eſt pas l'anéantiſſement de la ſubordination: nous ſommes tous également hommes, mais non membres égaux de la ſociété. Tous les droits naturels appartiennent également au ſultan & au boſtangi: l'un & l'autre doivent diſpoſer avec le même pouvoir de leurs perſonnes, de leurs familles, de leurs biens. Les hommes ſont donc égaux dans l'eſſentiel, quoiqu'ils jouent ſur la ſcène des rôles différens.

XXV.

On demande toûjours quel gouvernement eſt préférable?

Digitized by Google

Si on fait cette queſtion à un miniſtre ou à ſon commis, ils ſeront ſans doute pour le pouvoir abſolu ; ſi à un baron, il voudra que le baronnage partage le pouvoir légiſlatif. Les évêques en diront autant : le citoyen voudra comme de raiſon être conſulté, & le cultivateur ne voudra pas être oublié. Le meilleur gouvernement ſemble être celui où toutes les conditions ſont également protégées par les loix.

XXVI.

Un républicain eſt toûjours plus attaché à ſa patrie, qu'un ſujet à la ſienne, par la raiſon qu'on aime mieux ſon bien que celui de ſon maître.

XXVII.

Qu'eſt-ce que l'amour de la patrie ? Un compoſé d'amour-propre & de préjugés, dont le bien de la ſociété fait la plus grande des vertus. Il importe que ce mot vague, *le public*, faſſe une impreſſion profonde.

XXVIII.

Quand le ſeigneur d'un château, ou l'habitant d'une ville, accuſent le pouvoir abſolu, & plaignent le payſan accablé, ne les croyez pas. On ne plaint guères les maux qu'on ne ſent point. Les citoyens, les gentilshommes haïſſent encor très rarement la perſonne du ſouverain, à moins que ce ne ſoit dans les guerres civiles. Ce qu'on hait, c'eſt le pouvoir abſolu dans la quatriéme ou cinquiéme main, c'eſt l'antichambre d'un commis, ou d'un ſecrétaire d'un intendant qui cauſe les murmures : c'eſt parce qu'on a reçu dans un palais la rebuffade d'un valet inſolent, qu'on gémit ſur les campagnes déſolées.

XXIX.

Les Anglais reprochent aux Français de ſervir leurs maîtres gaiement. Voici ce qu'on a écrit en Angleterre de plus beau ſur cette matière.

A nation here y pity and admire.
Whom nobleſt ſentiments of glory fire ;

Yet tought by cuſtoms force, and bigot fear
To ſerve with pride and boaſt the yoke, they bear:
Whoſe nobles born to cringe and to comand,
In courts a mean, in camps a generous band,
From prieſts and ſtok-jobbers content receive
Thoſe laws their dreaded arms to Europe give;
Whoſe people vain in want, in bondage bleſt
Tho plundered gnai, induſtrious tuo oppreſt,
With happy follies riſe above their fate;
The jeſt and envy of a wiſer ſtate.

On pourrait rendre ainſi le ſens de ces vers :

Tel eſt l'eſprit français, je l'admire & le plains.
Dans ſon abaiſſement quel excès de courage !
La tête ſous le joug, les lauriers dans les mains,
Il chérit à la fois la gloire & l'eſclavage.
Ses exploits & ſa honte ont rempli l'univers :
Vainqueur dans les combats, enchainé par ſes maîtres,
Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres,
Dans la diſette il chante, il danſe avec ſes fers.
Fier dans la ſervitude, heureux dans ſa folie,
De l'Anglais libre & ſage il eſt encor l'envie.

Voici la réponſe à toutes ces déclamations dont les poëſies anglaiſes, les brochures & les ſermons ſont remplis. Il eſt très naturel d'aimer une maiſon qui règne depuis près de huit cent années. Pluſieurs étrangers, & même des Anglais, ſont venus s'établir en France, uniquement pour y vivre heureux.

XXX.

Un roi qui n'eſt point contredit ne peut guère être méchant.

XXXI.

Quelques Anglais de province qui n'ont voyagé qu'à Londres, s'imaginent que le roi de France, quand il eſt de loiſir, envoye chercher un préſident, & pour s'amuſer donne ſon bien à un valet de garderobe.

Digitized by Google

XXXII.

Il n'y a guères de pays au monde où les fortunes des particuliers ſoient plus aſſurées qu'en France. Le comte *Maurice de Naſſau*, en partant de la Haie pour aller commander l'infanterie Hollandaiſe, me demanda ſi on lui confiſquerait les rentes qu'il avait ſur l'hôtel-de-ville de Paris. On vous payera, lui dis-je, préciſément le même jour que le comte *Maurice de Saxe* qui commande l'armée Françaiſe; & cela était vrai à la lettre.

XXXIII.

Louis XI pendant ſon règne fit paſſer par la main du bourreau environ quatre mille citoyens; c'eſt qu'il n'était pas abſolu, & qu'il voulait l'être. *Louis XIV*, depuis l'avanture du duc de *Lauſun*, n'exila pas ſeulement une ſeule perſonne de ſa cour; c'eſt qu'il était abſolu. Sous *Charles II* il y eut plus de cinquante têtes conſidérables coupées à Londres.

XXXIV.

Du tems de *Louis XIII* il n'y eut pas une année ſans faction. *Louis le juſte* était cruel. Il avait commencé à ſeize ans par faire aſſaſſiner ſon premier miniſtre. Il ſouffrit que le cardinal de *Richelieu*, plus cruel que lui, fit couler le ſang ſur les échaffauts.

Le cardinal *Mazarin* dans les mêmes circonſtances ne fit périr perſonne. Etranger qu'il était, il n'eût pu ſe ſoutenir par la cruauté. Il était fourbe & non méchant. Si *Richelieu* n'eût pas eu de factions à combattre, il eût mis le royaume au plus haut point de ſplendeur, parce que ſa cruauté, qui tenait à la hauteur de ſon caractère, n'ayant pas de quoi s'exercer, eût laiſſé agir la nobleſſe de ſon génie dans toute ſon étendue.

XXXV.

Dans un livre rempli d'idées profondes & de ſaillies ingénieuſes, on a compté le deſpotiſme parmi les formes natu-

relles du gouvernement. L'auteur, qui eſt fort bon plaiſant, a voulu railler.

Il n'y a point d'état deſpotique par ſa nature. Il n'y a point de pays où une nation ait dit à un homme, *Sire, nous donnons à votre gracieuſe majeſté le pouvoir de prendre nos femmes, nos enfans, nos biens & nos vies, & de nous faire empâler ſelon votre bon plaiſir & votre adorable caprice.*

Le grand Turc jure ſur l'alcoran d'obſerver les loix. Il ne peut faire mourir perſonne ſans un arrêt du divan & un fetfa du muphti. Il eſt ſi peu deſpotique, qu'il ne peut ni changer le prix des monnoies, ni caſſer les janiſſaires. Il eſt faux qu'il ſoit le maître du bien de ſes ſujets. Il donne des terres qu'on appelle des *Timariots*, comme on donnait anciennement les fiefs.

XXXVI.

Le deſpotiſme eſt l'abus de la royauté, comme l'anarchie eſt l'abus de la république. Un ſultan qui ſans forme de juſtice, & ſans juſtice, empriſonne ou fait périr des citoyens, eſt un voleur de grand chemin, qu'on appelle *Votre hauteſſe.*

XXXVII.

Un auteur moderne a dit qu'il y a plus de vertu dans les républiques, & plus d'honneur dans les monarchies.

L'honneur eſt le déſir d'être honoré; avoir de l'honneur, c'eſt ne rien faire qui ſoit indigne des honneurs. On ne dira point qu'un ſolitaire a de l'honneur. Cela eſt réſervé pour ce degré d'eſtime que dans la ſociété chacun veut attacher à ſa perſonne. Il eſt bon de convenir des termes, ſans quoi bientôt on ne s'entendra plus.

Or du tems de la république Romaine, ce déſir d'être honoré par des ſtatues, des couronnes de laurier & des triomphes, rendit les Romains vainqueurs d'une grande partie du monde. L'honneur ſubſiſtait d'une cérémonie, ou d'une feuille de laurier ou de perſil.

Dès qu'il n'y eut plus de république, il n'y eut plus de cette eſpèce d'honneur.

XXXVIII.

Une république n'eſt point fondée ſur la vertu : elle l'eſt ſur l'ambition de chaque citoyen qui contient l'ambition des autres, ſur l'orgueil qui réprime l'orgueil, ſur le déſir de dominer qui ne ſouffre pas qu'un autre domine. De là ſe forment des loix qui conſervent l'égalité autant qu'il eſt poſſible : c'eſt une ſociété où des convives d'un appetit égal mangent à la même table, juſqu'à-ce qu'il vienne un homme vorace & vigoureux qui prenne tout pour lui & leur laiſſe les miettes.

XXXIX.

Les petites machines ne réuſſiſſent point en grand, parce que les frottemens les dérangent : il en eſt de même des états : la Chine ne peut ſe gouverner comme la république de Luques.

XL.

Le calviniſme & le luthéraniſme ſont en danger dans l'Allemagne : ce pays eſt plein de grands évêchés, d'abbaies ſouveraines, de canonicats, tous propres à faire des converſions. Un prince proteſtant ſe fait catholique pour être évêque ou roi d'un certain pays, comme une princeſſe pour ſe marier.

XLI.

Si la religion romaine reprend le deſſus, ce ſera par l'appas des gros bénéfices, & par le moyen des moines. Les moines ſont des troupes qui combattent ſans ceſſe ; les proteſtans n'ont point de troupes.

XLII.

On a prétendu que les religions ſont faites pour les climats. Mais le chriſtianiſme a régné longtems dans l'Aſie. Il commença dans la Paleſtine, & il eſt venu en Norvège. L'Anglais qui a dit que les religions étaient nées en Aſie, & trouvaient leur tombeau en Angleterre, a mieux rencontré.

XLIII.

Il faut avouer qu'il y a des cérémonies, des myſtères, qui

ne peuvent avoir lieu que dans certains climats. On ſe baigne dans le Gange aux nouvelles lunes : s'il falait ſe baigner en Janvier dans la Viſtule, cet acte de religion ne ſerait pas long-tems en vigueur, &c.

XLIV.

On a prétendu que la loi de *Mahomet* qui défend de boire du vin, eſt la loi du climat d'Arabie, parce que le vin y coagulerait le ſang, & que l'eau eſt rafraichiſſante. J'aimerais autant qu'on eût fait un onziéme commandement en Eſpagne & en Italie, de boire à la glace.

Mahomet ne défendit pas le vin parce que les Arabes aiment l'eau : il eſt dit dans *la Sonna*, qu'il le défendit, parce qu'il fut témoin des excès que l'yvrognerie fit commettre.

XLV.

Toutes les loix religieuſes ne ſont pas une ſuite de la nature du climat.

Manger debout un agneau cuit avec des laitues, jetter ce qui en reſte dans le feu ; ne point manger de lapin, parce qu'il eſt dit qu'il n'a pas le pié fendu & qu'il rumine ; ſe mettre du ſang d'un animal à l'oreille gauche ; toutes ces cérémonies n'ont guères de rapport avec la température d'un pays.

XLVI.

Si *Léon X* avait donné des indulgences à vendre aux moines auguſtins, qui étaient en poſſeſſion du débit de cette marchandiſe, il n'y aurait point de proteſtans. Si *Anne de Boulen* n'avait pas été belle, l'Angleterre ſerait romaine. A quoi a-t-il tenu que l'Eſpagne n'ait été toute arienne, & enſuite toute mahométane ? A quoi a-t-il tenu que Carthage n'ait détruit Rome ?

XLVII.

D'un événement donné déduire tous les événemens de l'univers, eſt un beau problême à réſoudre ; mais c'eſt au maître de l'univers qu'il appartient de le faire.

JUSQU'A QUEL POINT ON DOIT TROMPER LE PEUPLE.

C'Eſt une très grande queſtion, mais peu agitée, de ſavoir juſqu'à quel degré le peuple, c'eſt-à-dire neuf parts du genre-humain ſur dix, doit être traité comme des ſinges. La partie trompante n'a jamais bien examiné ce problême délicat, & de peur de ſe méprendre au calcul, elle a accumulé tout le plus de viſions qu'elle a pu dans les têtes de la partie trompée.

Les honnêtes gens qui liſent quelquefois *Virgile*, ou les *Lettres provinciales*, ne ſavent pas qu'on tire vingt fois plus d'exemplaires de l'almanach de Liége & du courier boiteux, que de tous les bons livres anciens & modernes. Perſonne aſſurément n'a une vénération plus ſincère que moi pour les illuſtres auteurs de ces almanachs & pour leurs confrères. Je ſais que depuis le tems des anciens Caldéens, il y a des jours & des momens marqués pour prendre médecine, pour ſe couper les ongles, pour donner bataille, & pour fendre du bois. Je ſais que le plus fort revenu, par exemple, d'une illuſtre académie conſiſte dans la vente des almanachs de cette eſpèce. Oſerai-je, avec toute la ſoumiſſion poſſible, & toute la défiance que j'ai de mon avis, demander quel mal il arriverait au genre-humain, ſi quelque puiſſant aſtrologue apprenait aux payſans & aux bons bourgeois des petites villes, qu'on peut ſans rien riſquer ſe couper les ongles quand on veut, pourvu que ce ſoit dans une bonne intention. Le peuple, me répondra-t-on, ne prendrait point des almanachs de ce nouveau venu. J'oſe préſumer au contraire qu'il ſe trouverait parmi le peuple de grands génies qui ſe feraient un mérite de ſuivre cette nouveauté. Si on me replique que ces grands génies feraient des factions, & allumeraient une guerre civile, je n'ai plus rien à dire, & j'abandonne pour le bien de la paix mon opinion hazardée.

Tout le monde connait le roi de Boutan. C'eſt un des plus grands princes du monde. Il foule à ſes pieds les trônes de la terre; & ſes ſouliers (s'il en a) ont des ſceptres pour agrafes.

Il adore le diable, comme on ſait, & lui eſt fort dévot, auſſi bien que ſa cour. Il fit venir un jour un fameux ſculpteur de mon pays pour lui faire une belle ſtatue de *Belzebuth*. Le ſculpteur réuſſit parfaitement; jamais le diable n'a été ſi beau. Mais malheureuſement notre *Praxitèle* n'avait donné que cinq griffes à ſon animal, & les Boutaniers lui en donnaient toûjours ſix. Cette énorme faute du ſculpteur fut relevée par le grand-maître des cérémonies du diable, avec tout le zèle d'un homme juſtement jaloux des droits de ſon patron & de l'uſage immémorial & ſacré du royaume de Boutan. Il demanda la tête du ſculpteur. Celui-ci répondit que ſes cinq griffes peſaient tout juſte le poids des ſix griffes ordinaires; & le roi de Boutan, qui eſt fort indulgent, lui fit grace. Depuis ce tems le peuple de Boutan fut détrompé ſur les ſix griffes du diable.

Le même jour ſa majeſté eut beſoin d'être ſaignée. Un chirurgien Gaſcon, qui était venu à ſa cour dans un vaiſſeau de notre compagnie des Indes, fut nommé pour tirer cinq onces de ce ſang précieux. L'aſtrologue de quartier cria que la vie du roi était en danger ſi on le ſaignait dans l'état où était le ciel. Le Gaſcon pouvait lui répondre que s'il ne s'agiſſait que de l'état où était le roi de Boutan; mais il attendit prudemment quelques minutes; & prenant ſon almanach: Vous avez raiſon, grand-homme, dit-il à l'aumônier de quartier, le roi ſerait mort ſi on l'avait ſaigné dans l'inſtant où vous parliez; le ciel a changé depuis ce tems-là, & voici le moment favorable. L'aumônier en convint. Le roi fut guéri; & petit à petit on s'accoutuma à ſaigner les rois quand ils en avaient beſoin.

Un brave dominicain diſait dans Rome à un philoſophe Anglais: Vous êtes un chien, vous enſeignez que c'eſt la terre qui tourne, & vous ne ſongez pas que *Joſué* arrêta le ſoleil. Eh! mon révérend père, répondit l'autre, c'eſt auſſi depuis ce tems-là que le ſoleil eſt immobile. Le dominicain & le chien s'embraſſèrent, & on oſa croire enfin même en Italie que la terre tourne.

Un augure ſe lamentait du tems de *Céſar* avec un ſénateur ſur la décadence de la république. Il eſt vrai que les tems ſont bien funeſtes, diſait le ſénateur; il faut trembler pour la liberté romaine. Ah! ce n'eſt pas là le plus grand mal, diſait l'augure;

Digitized by Google

on commence à n'avoir plus pour nous ce reſpect qu'on avait autrefois ; il ſemble qu'on nous tolère ; nous ceſſons d'être néceſſaires. Il y a des généraux qui oſent donner bataille ſans nous conſulter ; & pour comble de malheur, ceux qui nous vendent les poulets ſacrés commencent à raiſonner. Eh bien, que ne raiſonnez-vous auſſi ? repliqua le ſénateur ; & puiſque les vendeurs de poulets du tems de *Céſar* en ſavaient plus que ceux du tems de *Numa*, ne faut-il pas que vous autres augures d'aujourd'hui vous ſoyez plus philoſophes que ceux d'autrefois ?

SUR LE PARADOXE, QUE LES SCIENCES ONT NUI AUX MŒURS.

DIEU merci j'ai brûlé tous mes livres, me dit hier *Timon*. Quoi, tous ſans exception ? Paſſe encor pour le journal de Trévoux, les romans du tems & les piéces nouvelles. Mais que vous ont fait *Cicéron* & *Virgile*, *Racine*, *La Fontaine*, l'*Arioſte*, *Addiſſon* & *Pope* ? J'ai tout brûlé, répliqua-t-il ; ce ſont des corrupteurs du genre-humain. Les maîtres de géométrie & d'arithmétique même ſont des monſtres. Les ſciences ſont le plus horrible fléau de la terre. Sans elles nous aurions toûjours eu l'âge d'or. Je renonce aux gens de lettres pour jamais, à tous les pays où les arts ſont connus. Il eſt affreux de vivre dans des villes, où l'on porte la meſure du tems en or dans ſa poche, où l'on a fait venir de la Chine de petites chenilles pour ſe couvrir de leur duvet, où l'on entend cent inſtrumens qui s'accordent, qui enchantent les oreilles, & qui bercent l'ame dans un doux repos. Tout cela eſt horrible, & il eſt clair qu'il n'y a que les Iroquois qui ſoient gens de bien ; encor faut-il qu'il ſoient loin de Quebec, où je ſoupçonne que les damnables ſciences de l'Europe ſe ſont introduites.

Quand *Timon* eut bien évaporé ſa bile, je le priai de me dire ſans humeur ce qui lui avait inſpiré tant d'averſion pour les belles-lettres. Il m'avoua ingénuement, que ſon chagrin était venu originairement d'une eſpèce de gens qui ſe font valets de libraires, & qui de ce bel état où les réduit l'impuiſſance de

prendre une profeſſion honnête, inſultent tous les mois les hommes les plus eſtimables de l'Europe pour gagner leurs gages. Vous avez raiſon, lui dis-je. Mais voudriez-vous qu'on tuât tous les chevaux d'une ville, parce qu'il y a quelques roſſes qui ruent & qui ſervent mal.

Je vis que cet homme avait commencé par haïr l'abus des arts, & qu'il était parvenu enfin à haïr les arts mêmes. Vous conviendrez, me diſait-il, que l'induſtrie donne à l'homme de nouveaux beſoins. Ces beſoins allument les paſſions, & les paſſions font commettre tous les crimes. L'abbé *Suger* gouvernait fort bien l'état dans les tems d'ignorance. Mais le cardinal de *Richelieu*, qui était théologien & poëte, fit couper plus de têtes qu'il ne fit de mauvaiſes piéces de théâtre. A peine eut-il établi l'académie françaiſe, que les *Cinq-Mars*, les *de Thou*, les *Marillacs* paſſèrent par la main du bourreau. Si *Henri VIII* n'avait pas étudié, il n'aurait pas envoyé deux de ſes femmes ſur l'échaffaut. *Charles IX*, n'ordonna les maſſacres de la St. Barthelemi, que parce que ſon précepteur *Amiot* lui avait appris à faire des vers. Et les catholiques ne maſſacrèrent en Irlande trois à quatre mille familles de proteſtans, que parce qu'ils avaient appris à fond la ſomme de *St. Thomas*.

Vous penſez donc, lui dis-je, qu'*Attila*, *Genſeric*, *Odoacre* & leurs pareils avaient étudié longtems dans les univerſités? Je n'en doute nullement, me dit-il, & je ſuis perſuadé qu'ils ont écrit beaucoup en vers & en proſe; ſans cela auraient-ils détruit une partie du genre-humain? Ils liſaient aſſiduement les caſuiſtes & la morale relâchée des jéſuites, pour calmer les ſcrupules que la nature ſauvage donne toute ſeule. Ce n'eſt qu'à force d'eſprit & de culture qu'on peut devenir méchant. Vivent les ſots pour être honnêtes gens. Il fortifia cette idée par beaucoup de raiſons capables de faire remporter un prix dans une académie. Je le laiſſai dire. Nous partimes pour aller ſouper à la campagne. Il maudiſſait en chemin la barbarie des arts, & je liſais *Horace*.

Au coin d'un bois nous fumes rencontrés par des voleurs, & dépouillés de tout impitoyablement. Je demandai à ces meſſieurs dans quelle univerſité ils avaient étudié. Ils m'avouèrent qu'aucun d'eux n'avait jamais appris à lire.

Après avoir été ainſi volés par des ignorans, nous arrivames preſque nuds dans la maiſon où nous devions ſouper. Elle appartenait à un des plus ſavans hommes de l'Europe. *Timon* ſuivant ſes principes devait s'attendre à être égorgé. Cependant il ne le fut point ; on nous habilla, on nous prêta de l'argent, on nous fit la plus grande chère : & *Timon* au ſortir du repas demanda une plume & de l'encre pour écrire contre ceux qui cultivent leur eſprit.

DES TITRES.

EN reliſant *Horace* j'ai remarqué ces vers dans une épître à Mécène : *Te dulcis amicæ reviſam.* J'irai vous voir, mon cher ami. Ce *Mécène* était la ſeconde perſonne de l'empire Romain, c'eſt-à-dire un homme plus conſidérable & plus puiſſant que ne l'eſt aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En reliſant *Corneille*, j'ai remarqué que dans une lettre au grand *Scuderi* gouverneur de Notre-Dame de la Garde, il s'exprime ainſi au ſujet du cardinal de Richelieu, *Monſieur le cardinal votre maître & le mien.* C'eſt peut-être la première fois qu'on a parlé ainſi d'un miniſtre, depuis qu'il y a dans le monde des miniſtres, des rois, & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille*, auteur de *Cinna*, dédie humblement ce *Cinna* au Sr. de *Montauron* tréſorier de l'épargne, qu'il compare ſans façon à *Auguſte.* Je ſuis fâché qu'il n'ait pas appellé *Montauron* monſeigneur.

On conte qu'un vieil officier qui ſavait peu le protocole de la vanité, ayant écrit au marquis de Louvois, *Monſieur*, & n'ayant point eu de réponſe, lui écrivit *Monſeigneur*, & n'en obtint pas davantage, parce que le miniſtre avait encor le *monſieur* ſur le cœur. Enfin il lui écrivit, *à mon* DIEU, *mon* DIEU *Louvois* ; & au commencement de la lettre il mit, *Mon* DIEU *mon* CRÉATEUR. Tout cela ne prouve-t-il pas que les Romains du bon tems étaient grands & modeſtes, & que nous ſommes petits & vains ?

Comment vous portez-vous, mon cher ami ? disait un duc & pair à un gentilhomme ; A votre service, mon cher ami, répondit l'autre ; & dès ce moment il eut son *cher ami* pour ennemi implacable. Un grand de Portugal parlait à un grand d'Espagne, & lui disait à tout moment, *Votre excellence.* Le Castillan lui répondait, Votre courtoisie, *Vuestra merced* ; c'est le titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas. Le Portugais piqué appella l'Espagnol à son tour, *Votre courtoisie* ; l'autre lui donna alors de l'*excellence.* A la fin le Portugais lassé lui dit, Pourquoi me donnez-vous toûjours de la courtoisie, quand je vous donne de l'excellence ? & pourquoi m'appellez-vous Votre excellence, quand je vous dis Votre courtoisie ? C'est que tous les titres me sont égaux, répondit humblement le Castillan, pourvu qu'il n'y ait rien d'égal entre vous & moi.

La vanité des titres ne s'introduisit dans nos climats septentrionaux de l'Europe que quand les Romains eurent fait connaissance avec la sublimité asiatique. Tous les rois de l'Asie étaient, & sont encor cousins germains du soleil & de la lune : leurs sujets n'osent jamais prétendre à cette alliance ; & tel gouverneur de province qui s'intitule, *Muscade de consolation* & *rose de plaisir*, serait empâlé, s'il se disait parent le moins du monde de la lune & du soleil. *Constantin* fut, je pense, le premier empereur Romain, qui chargea l'humilité chrétienne d'une page de noms fastueux. Il est vrai qu'avant lui on donnait du *Dieu* aux empereurs. Mais ce mot *Dieu* ne signifiait rien d'approchant de ce que nous entendons. *Divus Augustus*, *Divus Trajanus*, voulaient dire, *St. Auguste*, *St. Trajan.* On croyait qu'il était de la dignité de l'empire Romain, que l'ame de son chef allât au ciel après sa mort ; & souvent même on accordait le titre de *saint*, de *divus*, à l'empereur, en avancement d'hoirie. C'est à-peu-près par cette raison, que les premiers patriarches de l'église chrétienne s'appellaient tous, *Votre sainteté.* On les nommait ainsi pour les faire souvenir de ce qu'ils devaient être.

On se donne quelquefois à soi-même des titres fort humbles, pourvu qu'on en reçoive de fort honorables. Tel abbé qui s'intitule *frère*, se fait appeller *monseigneur* par ses moines. Le pape se nomme *serviteur des serviteurs de* DIEU. Un bon prêtre

prêtre du Holſtein écrivit un jour au pape Pie IV : *A Pie IV ſerviteur des ſerviteurs de* DIEU. Il alla enſuite à Rome ſolliciter ſon affaire, & l'inquiſition le fit mettre en priſon pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avait autrefois que l'empereur qui eût le titre de *majeſté*. Les autres rois s'appellaient *Votre alteſſe*, *votre ſérénité*, *votre grace*. Louis XI fut le premier en France qu'on appella communément *majeſté*, titre non moins convenable en effet à la dignité d'un grand royaume héréditaire qu'à une principauté élective. Mais on ſe ſervait du terme d'*alteſſe* avec les rois de France longtems après lui ; & on voit encor des lettres à *Henri III*, dans leſquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la reine *Catherine de Médicis* fût appellée *majeſté*. Mais peu-à-peu cette dernière dénomination prévalut. Le nom eſt indifférent ; il n'y a que le pouvoir qui ne le ſoit pas. La chancellerie allemande, toûjours invariable dans ſes nobles uſages, a prétendu juſqu'à nos jours ne devoir traiter tous les rois que de *ſérénité*. Dans le fameux traité de Veſtphalie, où la France & la Suède donnèrent des loix au ſaint empire Romain, jamais les plénipotentiaires de l'empereur ne préſentèrent de mémoires latins où ſa *ſacrée majeſté impériale* ne traitât avec les *ſéréniſſimes rois de France & de Suède* ; mais de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'aſſurer que leurs *ſacrées majeſtés de France & de Suède* avaient beaucoup de griefs contre le *ſéréniſſime empereur*. Enfin dans le traité tout fut égal de part & d'autre. Les grands ſouverains ont depuis ce tems paſſé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux ; & celui qui a battu ſes voiſins a eu la prééminence dans l'opinion publique.

Philippe II fut la première *majeſté* en Eſpagne ; car la *ſérénité* de *Charles V* ne devint *majeſté* qu'à cauſe de l'empire. Les enfans de *Philippe II* furent les premières *alteſſes*, & enſuite ils furent *alteſſes royales*. Le duc d'*Orléans* frère de *Louis XIII*, ne prit qu'en 1631 le titre d'*alteſſe royale* : alors le prince de *Condé* prit celui d'*alteſſe ſéréniſſime*, que n'oſèrent s'arroger les ducs de *Vendôme*. Le duc de Savoye fut alors *alteſſe royale*, & devint enſuite *majeſté*. Le grand-duc de Florence en fit autant, à la *majeſté* près ; & enfin le czar, qui

n'était connu en Europe que ſous le nom de *grand-duc*, s'eſt déclaré *empereur*, & a été reconnu pour tel.

Il n'y avait anciennement que deux marquis en Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le marquis de Brandebourg eſt devenu *roi*, & *grand roi*; mais aujourd'hui nos marquis Italiens & Français ſont d'une eſpèce un peu différente. Qu'un bourgeois Italien ait l'honneur de donner à dîner au légat de ſa province, & que le légat en buvant lui diſe, *Monſieur le marquis, à votre ſanté*, le voilà marquis lui & ſes enfans à tout jamais. Qu'un provincial en France, qui poſſédera pour tout bien dans ſon village la quatriéme partie d'une petite châtellenie ruinée, arrive à Paris, qu'il y faſſe un peu de fortune, ou qu'il ait l'air de l'avoir faite, il s'intitule dans ſes actes, *Haut & puiſſant ſeigneur, marquis & comte*; & ſon fils ſera chez ſon notaire, *Très haut & très puiſſant ſeigneur*; & comme cette petite ambition ne nuit en rien au gouvernement ni à la ſociété civile, on n'y prend pas garde. Quelques ſeigneurs Français ſe vantent d'avoir des *barons* Allemands dans leurs écuries : quelques ſeigneurs Allemands diſent qu'ils ont des *marquis* Français dans leurs cuiſines. Il n'y a pas longtems, qu'un étranger étant à Naples fit ſon cocher *duc*. La coutume en cela eſt plus forte que l'autorité royale. Soyez peu connu à Paris, vous y ſerez *comte* ou *marquis*, tant qu'il vous plaira; ſoyez homme de robe ou de finance, & que le roi vous donne un marquiſat bien réel, vous ne ſerez jamais pour cela *monſieur le marquis*. Le célèbre *Samuel Bernard* était plus *comte* que cinq cent *comtes* que nous voyons qui ne poſſèdent pas quatre arpens de terre; le roi avait érigé pour lui ſa terre de Coubert en bonne comté. S'il ſe fût fait annoncer dans une viſite, *le comte Bernard*, on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le roi donne à un négociant un titre de *comte* ou de *baron*, il reçoit ſans difficulté de toute la nation le nom qui lui eſt propre. Les gens de la plus haute naiſſance, le roi lui-même, l'appellent *mylord*, monſeigneur. Il en eſt de même en Italie : il y a le protocole des *monſignori*. Le pape lui-même leur donne ce titre. Son médecin eſt *monſignor*, & perſonne n'y trouve à redire.

En France le *monſeigneur* eſt une terrible affaire. Un évêque

n'était avant le cardinal de *Richelieu* que *mon reverendiſſime père en Dieu ;* mais quand *Richelieu* fut ſecrétaire d'état, étant encor évêque de Luçon, ſes confrères les évêques, pour ne pas lui donner ce titre excluſif de *monſeigneur*, que les ſecrétaires d'état commencèrent à prendre, convinrent de ſe le donner à eux-mêmes. Cette entrepriſe n'eſſuia aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un titre nouveau que les rois n'avaient pas donné aux évêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la cour, à ne les appeller que *ſieurs :* & meſſieurs du conſeil n'écrivent jamais à un évêque que *monſieur.* Les ducs & pairs ont eu plus de peine à ſe mettre en poſſeſſion du *monſeigneur.* La grande nobleſſe, & ce qu'on appelle *la grande robe*, leur refuſent tout net cette diſtinction. Le comble des ſuccès de l'orgueil humain, eſt de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croyent être vos égaux ; mais il eſt bien difficile d'arriver à ce point : on trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil. Quand les ducs exigèrent que les pauvres gentilshommes leur écriviſſent *monſeigneur*, les préſidens à mortier en demandèrent autant aux avocats & aux procureurs. On a connu un préſident, qui ne voulut pas ſe faire ſaigner, parce que ſon chirurgien lui avait dit, » Monſieur, de quel bras voulez-vous que je vous ſaigne ? « Il y eut un vieux conſeiller de la grand'chambre qui en uſa plus franchement. Un plaideur lui dit, *Monſeigneur, monſieur votre ſecrétaire.....* Le conſeiller l'arrêta tout court ; Vous avez dit trois ſotiſes en trois paroles : je ne ſuis point *monſeigneur*, mon ſecrétaire n'eſt point *monſieur*, c'eſt mon *clerc.*

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde ſoit *monſeigneur* dans la nation ; comme toutes les femmes, qui étaient autrefois *mademoiſelle*, ſont actuellement *madame.* Lorſqu'en Eſpagne un mendiant rencontre un autre gueux, il lui dit, » Seigneur, *votre courtoiſie* » a-t-elle pris ſon chocolat ? « Cette manière polie de s'exprimer élève l'ame, & conſerve la dignité de l'eſpèce.

Céſar & *Pompée* s'appellaient dans le ſénat, *Céſar* & *Pompée.* Mais ces gens-là ne ſavaient pas vivre. Ils finiſſaient leurs lettres par *vale*, adieu. Nous étions nous autres, il y a ſoixante

ans, *affectionnés ſerviteurs ;* nous ſommes devenus depuis *très humbles & très obéiſſans ;* & actuellement *nous avons l'honneur de l'être.* Je plains notre poſtérité ; elle ne pourra que difficilement ajouter à ces belles formules. Le duc d'*Epernon*, le premier des Gaſcons pour la fierté, mais qui n'était pas le premier des hommes d'état, écrivit avant de mourir au cardinal de *Richelieu*, & finit ſa lettre par *Votre très humble & très obéiſſant ;* mais ſe ſouvenant que le cardinal ne lui avait donné que du *très affectionné*, il fit partir un exprès pour rattraper ſa lettre qui était déja partie, la recommença, ſigna *très affectionné*, & mourut ainſi au lit d'honneur.

DES CEREMONIES.

LE fauteuil à bras, la chaiſe à dos, le tabouret, la main droite, & la main gauche, ont été pendant pluſieurs ſiécles d'importans objets de politique, & d'illuſtres ſujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette concernant les fauteuils vient de ce que chez nos barbares de grands-pères il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maiſon, & ce fauteuil même ne ſervait que quand on était malade. Il y a encor des provinces d'Allemagne & d'Angleterre où un fauteuil s'appelle *une chaiſe de doléance.*

Longtems après *Attila* & *Dagobert*, quand le luxe s'introduiſit dans les cours, & que les grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs donjons, ce fut une belle diſtinction de s'aſſeoir ſur un de ces trônes ; & tel ſeigneur châtelain prenait acte, comment ayant été à demi-lieue de ſes domaines faire ſa cour à un comte, il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les mémoires de *Mademoiſelle*, que cette auguſte princeſſe paſſa un quart de ſa vie dans les angoiſſes mortelles des diſputes pour des chaiſes à dos. Devait-on s'aſſeoir dans une certaine chambre ſur une chaiſe ou ſur un tabouret, ou même ne point s'aſſeoir ? Voilà ce qui intriguait toute une cour. Aujourd'hui les mœurs ſont plus unies ; les

Digitized by Google

canapés & les chaiſes longues ſont employées par les dames, ſans cauſer d'embarras dans la ſociété.

Lorſque le cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette de France* & de *Charles I* avec les ambaſſadeurs d'Angleterre, l'affaire fut ſur le point d'être rompuë, pour deux ou trois pas de plus que les ambaſſadeurs exigeaient auprès d'une porte; & le cardinal ſe mit au lit pour trancher toute difficulté. L'hiſtoire a ſoigneuſement conſervé cette précieuſe circonſtance. Je crois que ſi on avait propoſé à *Scipion* de ſe mettre nud entre deux draps pour recevoir la viſite d'*Annibal*, il aurait trouvé cette cérémonie fort plaiſante.

La marche des carroſſes, & ce qu'on appelle *le haut du pavé*, ont été encor des témoignages de grandeur, des ſources de prétentions, de diſputes & de combats pendant un ſiécle entier. On a regardé comme une ſignalée victoire de faire paſſer un carroſſe devant un autre carroſſe. Il ſemblait à voir les ambaſſadeurs ſe promener dans les ruës, qu'ils diſputaſſent le prix dans des cirques; & quand un miniſtre d'Eſpagne avait pu faire reculer un cocher Portugais, il envoyait un courier à Madrid informer le roi ſon maître de ce grand avantage.

A meſure que les pays ſont barbares, ou que les cours ſont faibles, le cérémonial eſt plus en vogue. La vraie puiſſance & la vraie politeſſe dédaignent la vanité.

Il eſt à croire qu'à la fin on ſe défera de cette coutume qu'ont encor quelquefois les ambaſſadeurs, de ſe ruiner pour aller en proceſſion par les rues avec quelques carroſſes de louage rétablis & redorés, précédés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle *faire ſon entrée*; & il eſt aſſez plaiſant de faire ſon entrée dans une ville ſept ou huit mois après qu'on y eſt arrivé.

Cette importante affaire du *punctilio*, qui conſtitue la grandeur des Romains modernes; cette ſcience du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *monſignor*, d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait, de ſe promener dans une chambre à droite ou à gauche; ce grand art que les *Fabius* & les *Catons* n'auraient jamais deviné, commence à baiſſer, & les caudataires des cardinaux ſe plaignent que tout annonce la décadence.

Un colonel Français paſſa il y a un an à Bruxelles, & ne ſachant que faire, il voulut aller à l'aſſemblée de la ville. Elle ſe tient chez une princeſſe, lui dit-on. Soit, répondit l'autre, que m'importe? Mais il n'y a que des princes qui aillent là; êtes-vous prince? Va, va, dit le colonel, ce ſont de bons princes; j'en avais l'année paſſée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eumes pris la ville, & ils étaient tous fort polis.

SOTISE DES DEUX PARTS.

Sotiſe des deux parts, eſt, comme on ſait, la deviſe de toutes les querelles. Je ne parle pas ici de celles qui ont fait verſer le ſang. Les anabatiſtes qui ravagèrent la Veſtphalie, les calviniſtes qui allumèrent tant de guerres en France, les factions ſanguinaires des *Armagnacs*, & des Bourguignons, le ſupplice de *la pucelle d'Orléans*, que la moitié de la France regardait comme une héroïne céleſte, & l'autre comme une ſorcière; la Sorbonne qui préſentait requête pour la faire brûler; l'aſſaſſinat du duc d'*Orléans* juſtifié par des docteurs; les ſujets diſpenſés du ſerment de fidélité par un décret de la ſacrée faculté; les bourreaux tant de fois employés à ſoutenir des opinions; les buchers allumés pour des malheureux à qui on perſuadait qu'ils étaient ſorciers ou hérétiques; tout cela paſſa la ſotiſe. Ces abominations cependant étaient du bon tems, de la bonne foi germanique, de la naïveté gauloiſe, & j'y renvoye les honnêtes gens qui regrettent toûjours les tems paſſés.

Je ne veux ici que me faire, pour mon édification particulière, un petit mémoire inſtructif de belles choſes qui ont partagé les eſprits de nos ayeux.

Dans l'onziéme ſiécle, dans ce bon tems, où nous ne connaiſſions ni l'art de la guerre qu'on faiſait toûjours, ni celui de policer les villes, ni le commerce, ni la ſociété, & où nous ne ſavions ni lire ni écrire, des gens de beaucoup d'eſprit diſputèrent ſolemnellement, longuement, & vivement,

ſur ce qui arrivait à la garde-robe quand on avait rempli un devoir ſacré, dont il ne faut parler qu'avec le plus profond reſpect. C'eſt ce qu'on appella *la diſpute des ſtercoriſtes*. Cette querelle n'excita pas de guerre, & fut du moins parlà une des plus douces impertinences de l'eſprit humain.

La diſpute qui partagea l'Eſpagne ſavante au même ſiécle ſur la verſion moſarabique, ſe termina auſſi ſans ravage de provinces & ſans effuſion de ſang humain. L'eſprit de chevalerie qui régnait alors, ne permit pas qu'on éclaircît autrement la difficulté, qu'en remettant la déciſion à deux nobles chevaliers. Celui des deux *Don Quichottes* qui renverſerait par terre ſon adverſaire, devait faire triompher la verſion dont il était le tenant. *Don Ruis de Martanza*, chevalier du rituel moſarabique, fit perdre les arçons au *Don Quichotte* du rituel latin : mais comme les loix de la noble chevalerie ne décidaient pas poſitivement qu'un rituel dût être proſcrit parce que ſon chevalier avait été deſarçonné, on ſe ſervit d'un ſecret plus ſûr & fort en uſage, pour ſavoir lequel des deux livres devait être préféré ; ce fut de les jetter tous deux dans le feu : car il n'était pas poſſible que le bon rituel ne fût préſervé des flammes. Je ne ſais comment il arriva qu'ils furent brûlés tous deux ; la diſpute reſta indéciſe, au grand étonnement des Eſpagnols. Peu-à-peu le rituel latin eut la préférence ; & s'il ſe fût préſenté par la ſuite quelque chevalier pour ſoutenir le moſarabique, c'eût été le chevalier & non le rituel qu'on eût jetté dans le feu.

Dans ces beaux ſiécles, nous autres peuples polis, quand nous étions malades, nous étions obligés d'avoir recours à un médecin Arabe. Quand nous voulions ſavoir quel jour de la lune nous avions, il falait s'en rapporter aux Arabes. Si nous voulions faire venir une piéce de drap, il falait payer chez un Juif ; & quand un laboureur avait beſoin de pluye, il s'adreſſait à un ſorcier. Mais enfin lorſque quelques-uns de nous eurent appris le latin, & que nous eumes une mauvaiſe traduction d'*Ariſtote*, nous figurames dans le monde avec honneur ; nous paſſames trois ou quatre cent ans à déchiffrer quelques pages du *Stagirite*, à les adorer, & à les condamner ; les uns ont dit que ſans lui nous manquerions d'articles de

foi, les autres qu'il était athée. Un Eſpagnol a prouvé qu'*Ariſtote* était un ſaint, & qu'il falait fêter ſa fête. Un concile en France a fait brûler ſes divins écrits. Des collèges, des univerſités, des ordres entiers de religieux ſe ſont anathématiſés réciproquement, au ſujet de quelques paſſages de ce grand-homme, que ni eux, ni les juges qui interpoſèrent leur autorité, ni l'auteur n'entendirent jamais. Il y eut beaucoup de coups de poing donnés en Allemagne pour ces graves querelles; mais enfin il n'y eut pas beaucoup de ſang répandu. C'eſt dommage pour la gloire d'*Ariſtote*, qu'on n'ait pas fait la guerre civile, & donné quelques batailles rangées en faveur des *quiddités*, & de l'*univerſel de la part de la choſe*. Nos pères ſe ſont égorgés pour des queſtions qu'ils ne comprenaient pas davantage.

Il eſt vrai qu'un fou fort célèbre nommé *Occam*, ſurnommé *le docteur invincible*, chef de ceux qui tenaient pour l'*univerſel de la part de la penſée*, demanda à l'empereur *Louis de Bavière* qu'il défendît ſa plume par ſon épée impériale, contre *Scot* autre fou Ecoſſais, ſurnommé *le docteur ſubtil*, qui bataillait pour l'*univerſel de la part de la choſe*. Heureuſement l'épée de *Louis de Bavière* reſta dans ſon fourreau. Qui croirait que ces diſputes ont duré juſqu'à nos jours, & que le parlement de Paris, en 1624, a donné un bel arrêt en faveur d'*Ariſtote*.

Vers le tems du brave *Occam* & de l'intrépide *Scot*, il s'éleva une querelle bien plus ſérieuſe, dans laquelle les révérends pères cordeliers entraînèrent tout le monde chrétien. C'était pour ſavoir ſi leur potage leur appartenait en propre, ou s'ils n'en étaient que ſimples uſufruitiers. La forme du capuchon, & la largeur de la manche furent encor les ſujets de cette guerre ſacrée. Le pape *Jean XXII* qui voulut s'en mêler, trouva à qui parler. Les cordeliers quittèrent ſon parti pour celui de *Louis de Bavière*, qui alors tira ſon épée. Il y eut d'ailleurs trois ou quatre cordeliers de brûlés comme hérétiques. Cela eſt un peu fort; mais après tout, cette affaire n'ayant pas ébranlé de trônes & ruiné de provinces, on peut la mettre au rang des ſotiſes paiſibles.

Il y en a toûjours eu de cette eſpèce. La plûpart ſont tombées

bées dans le plus profond oubli ; & de quatre ou cinq cent ſectes qui ont paru, il ne reſte dans la mémoire des hommes que celles qui ont produit ou d'extrêmes déſordres ou d'extrêmes ridicules, deux choſes qu'on retient aſſez volontiers. Qui ſait aujourd'hui s'il y a eu des orebites, des oſmites, des inſdorſiens ? qui connaît les oints & les patiſſiers, les cornaciens, les iſcariotiſtes ?

Un jour en dînant chez une dame Hollandaiſe, je fus charitablement averti par un des convives, de prendre bien garde à moi, & de ne me pas aviſer de louer *Voëtius*. Je n'ai nulle envie, lui dis-je, de dire ni bien ni mal de votre *Voëtius* ; mais pourquoi me donnez-vous cet avis ? C'eſt que madame eſt cocceienne, me dit mon voiſin. Hélas ! très volontiers, lui dis-je. Il m'ajouta qu'il y avait encor quatre cocceiennes en Hollande, & que c'était grand dommage que l'eſpèce périt. Un tems viendra où les janſeniſtes, qui ont fait tant de bruit parmi nous, & qui ſont ignorés partout ailleurs, auront le ſort des cocceiens. Un vieux docteur me diſait ; Monſieur, dans ma jeuneſſe je me ſuis eſcrimé pour le *mandata impoſſibilia volentibus & conantibus*. J'ai écrit contre le formulaire & contre le pape ; & je me ſuis crû confeſſeur. J'ai été mis en priſon, & je me ſuis crû martyr. Actuellement je ne me mêle plus de rien, & je me crois raiſonnable. Quelles ſont vos occupations ? lui dis-je. Monſieur, me répondit-il, j'aime beaucoup l'argent. C'eſt ainſi que preſque tous les hommes dans leur vieilleſſe ſe moquent intérieurement des ſotiſes qu'ils ont avidement embraſſées dans leur jeuneſſe. Les ſectes vieilliſſent comme les hommes. Celles qui n'ont pas été ſoutenues par de grands princes, qui n'ont point cauſé de grands maux, vieilliſſent plus tôt que les autres. Ce ſont des maladies épidémiques, qui paſſent comme la luette & la coqueluche.

Il n'eſt plus queſtion des pieuſes rêveries de madame *Guion*. Ce n'eſt plus le livre inintelligible des *Maximes des Saints* qu'on lit, c'eſt le *Télémaque*. On ne ſe ſouvient plus de ce que l'éloquent *Boſſuet* écrivit contre le tendre, l'élégant, l'aimable *Fénélon ;* on donne la préférence à ſes oraiſons funèbres. Dans toute la diſpute ſur ce qu'on appellait le *Quiétiſme*,

il n'y a eu de bon que l'ancien conte réchauffé de la bonne femme, qui apportait un réchaud pour brûler le paradis, & une cruche d'eau pour éteindre le feu de l'enfer, afin qu'on ne ſervît plus DIEU par eſpérance ni par crainte. Je remarquerai ſeulement une ſingularité de ce procès, laquelle ne vaut pas le conte de la bonne femme; c'eſt que les jéſuites, qui étaient tant accuſés en France par les janſeniſtes, d'avoir été fondés par *St. Ignace* exprès pour détruire l'amour de DIEU, ſollicitèrent vivement à Rome en faveur de l'amour pur de Mr. de *Cambray*. Il leur arriva la même choſe qu'à Mr. de *Langeais*, qui était pourſuivi par ſa femme au parlement de Paris, pour cauſe d'impuiſſance, & par une fille au parlement de Rennes, pour lui avoir fait un enfant. Il falait qu'il gagnât l'une des deux affaires: il les perdit toutes deux. L'amour pur, pour lequel les jéſuites s'étaient donné tant de mouvement, fut condamné à Rome, & ils paſſèrent toûjours à Paris pour ne vouloir pas qu'on aimât DIEU. Cette opinion était tellement enracinée dans les eſprits, que lorſqu'on s'aviſa de vendre dans Paris, il y a quelques années, une taille-douce repréſentant notre Seigneur JESUS-CHRIST habillé en jéſuite, un plaiſant (c'était apparemment le *Louſtik* du parti janſeniſte) mit ces vers au bas de l'eſtampe.

Admirez l'artifice extrême
De ces pères ingénieux;
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon DIEU, de peur qu'on ne vous aime.

A Rome, où l'on n'eſſuye jamais de pareilles diſputes, & où l'on juge celles qui s'élèvent ailleurs, on était fort ennuyé des querelles ſur l'amour pur. Le cardinal *Carpegne*, qui était rapporteur de l'affaire de l'archevêque de Cambray, était malade, & ſouffrait beaucoup dans une partie qui n'eſt pas plus épargnée chez les cardinaux que chez les autres hommes. Son chirurgien lui enfonçait de petites tentes de linon, qu'on appellait du *cambray* en Italie, comme dans beaucoup d'autres pays. Le cardinal criait: C'eſt pourtant du plus fin cambray, diſait le chirurgien. Quoi! du cambray encor là? diſait le cardinal; n'était-ce pas aſſez d'en avoir la tête fatiguée? Heureuſes les

diſputes qui ſe terminent ainſi! Heureux les hommes, ſi tous les diſputeurs de ce monde, ſi les héréſiarques s'étaient ſoumis avec autant de modération, avec une douceur auſſi magnanime, que le grand archevêque de Cambray, qui n'avait nulle envie d'être héréſiarque! Je ne ſais pas s'il avait raiſon de vouloir qu'on aimât DIEU pour lui-même : mais Mr. de *Fénélon* méritait d'être aimé ainſi.

Dans les diſputes purement littéraires, il y a eu ſouvent autant d'acharnement, autant d'eſprit de parti, que dans des querelles plus intéreſſantes. On renouvellerait, ſi on pouvait, les factions du cirque, qui agitèrent l'empire Romain. Deux actrices rivales ſont capables de diviſer une ville. Les hommes ont tous un ſecret penchant pour la faction. Si on ne peut cabaler, ſe pourſuivre, ſe nuire pour des couronnes, des thiares, des mîtres, nous nous acharnerons les uns contre les autres pour un danſeur, pour un muſicien. *Rameau* a eu un violent parti contre lui, qui aurait voulu l'exterminer, & il n'en ſavait rien. J'ai eu un parti plus violent contre moi, & je le ſavais bien.

LETTRE D'UN TURC, SUR LES FAQUIRS ET SUR SON AMI BABABEC.

LOrs que j'étais dans la ville de Bénarès ſur le rivage du Gange, ancienne patrie des bracmanes, je tâchai de m'inſtruire. J'entendais paſſablement l'indien ; j'écoutais beaucoup & remarquais tout. J'étais logé chez mon correſpondant *Omri* ; c'était le plus digne homme que j'aye jamais connu. Il était de la religion des bramins, j'ai l'honneur d'être muſulman : jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au ſujet de *Mahomet*, & de *Brama*. Nous faiſions nos ablutions chacun de notre côté ; nous buvions de la même limonade, nous mangions du même ris comme deux frères.

Un jour nous allames enſemble à la pagode de *Gavani*. Nous y vimes pluſieurs bandes de fakirs, dont les uns étaient des janguis, c'eſt-à-dire, des fakirs contemplatifs, & les autres des diſciples des anciens gymnoſophiſtes, qui menaient

une vie active. Ils ont (comme on ſait) une langue ſavante, qui eſt celle des plus anciens bracmanes ; & dans cette langue un livre qu'ils appellent *le Hanſcrit*. C'eſt aſſurément le plus ancien livre de toute l'Aſie, ſans en excepter le *Zend*.

Je paſſai devant un fakir qui liſait ce livre. Ah malheureux infidèle ! s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptais ; & dans cette affaire-là, mon ame paſſera dans le corps d'un liévre, au lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avais tout lieu de m'en flatter. Je lui donnai une roupie pour le conſoler. A quelques pas de là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un fakir qui était en extaſe ; Où ſuis-je ? dit-il, quelle horrible chûte ! je ne vois plus le bout de mon nez : la lumière céleſte eſt diſparue. *a*) Si je ſuis cauſe, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait ; reprenez votre lumière céleſte.

M'étant ainſi tiré d'affaire diſcrétement, je paſſai aux autres gymnoſophiſtes ; il y en eut pluſieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras & dans les cuiſſes en l'honneur de *Brama*. J'achetai leurs clous dont j'ai fait clouer mes tapis. D'autres danſaient ſur les mains ; d'autres voltigeaient ſur la corde lâche, d'autres allaient toûjours à cloche-pied. Il y en avait qui portaient des chaines, d'autres un bât ; quelques-uns avaient leur tête dans un boiſſeau ; au demeurant les meilleures gens du monde. Mon ami *Omri* me mena dans la cellule d'un des fameux ; il s'appellait *Bababec* : il était nud comme un ſinge, & avait au cou une groſſe chaine qui peſait plus de ſoixante livres. Il était aſſis ſur une chaiſe de bois, proprement garnie de petites pointes de clous, qui lui entraient dans les feſſes, & on aurait cru qu'il était ſur un lit de ſatin. Beaucoup de femmes venaient le conſulter ; il était l'oracle des familles ; & on peut dire qu'il jouiſſait d'une très grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'*Omri* eut avec lui. Croyez-vous, lui dit-il, mon père, qu'après avoir paſſé par l'épreuve des ſept mé-

a) Quand les fakirs veulent voir la lumière céleſte, ce qui eſt très commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

tempſycoſes, je puiſſe parvenir à la demeure de *Brama?* C'eſt ſelon, dit le fakir; comment vivez-vous? Je tâche, dit *Omri*, d'être bon citoyen, bon mari, bon père, bon ami; je prête de l'argent ſans intérêt aux riches dans l'occaſion, j'en donne aux pauvres; j'entretiens la paix parmi mes voiſins. Vous mettez-vous quelquefois des clous dans le cu? demanda le bramin; Jamais, mon révérend père; J'en ſuis fâché, repliqua le fakir, vous n'irez certainement que dans le dix-neuviéme ciel; & c'eſt dommage. Comment? dit *Omri*, cela eſt fort honnête; je ſuis très content de mon lot; que m'importe du dix-neuviéme ou du vingtiéme, pourvu que je faſſe mon devoir dans mon pélerinage, & que je ſois bien reçu au dernier gîte? N'eſt-ce pas aſſez d'être honnête homme dans ce pays-ci, & d'être enſuite heureux au pays de *Brama?* Dans quel ciel prétendez-vous donc aller, vous monſieur *Bababec*, avec vos clous & vos chaines? Dans le trente-cinquiéme, dit *Bababec.* Je vous trouve plaiſant, repliqua *Omri*, de prétendre être logé plus haut que moi: ce ne peut être aſſurément que l'effet d'une exceſſive ambition. Vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie, pourquoi en voulez-vous de ſi grands dans l'autre? & ſur quoi d'ailleurs prétendez-vous être mieux traité que moi? Sachez que je donne plus en aumônes en dix jours, que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derrière. *Brama* a bien affaire que vous paſſiez la journée tout nud avec une chaine au cou; vous rendez là un beau ſervice à la patrie. Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui ſême des légumes, ou qui plante des arbres, que de tous vos camarades qui regardent le bout de leur nez, ou qui portent un bât, par excès de nobleſſe d'ame. Ayant parlé ainſi, *Omri* ſe radoucit, le careſſa, le perſuada, l'engagea enfin à laiſſer là ſes clous & ſa chaine, & à venir chez lui mener une vie honnête. On le décraſſa, on le frotta d'eſſences parfumées, on l'habilla décemment; il vécut quinze jours d'une manière fort ſage, & avoua, qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait ſon crédit dans le peuple; les femmes ne venaient plus le conſulter; il quitta *Omri*, & reprit ſes clous, pour avoir de la conſidération.

DE LA GLOIRE, OU ENTRETIEN AVEC UN CHINOIS.

EN 1723 il y avait en Hollande un Chinois : ce Chinois était lettré & négociant : deux choſes qui ne devraient point du tout être incompatibles, & qui le ſont devenues chez nous, graces au reſpect extrême qu'on a pour l'argent, & au peu de conſidération que l'eſpèce humaine a montré & montrera toûjours pour le mérite.

Ce Chinois, qui parlait un peu hollandais, ſe trouva dans une boutique de libraire avec quelques ſavans : il demanda un livre ; on lui propoſa l'hiſtoire univerſelle de *Boſſuet*, mal traduite. A ce beau mot d'*hiſtoire univerſelle*, Je ſuis, dit-il, trop heureux ; je vais voir ce que l'on dit de notre grand empire, de notre nation qui ſubſiſte en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette ſuite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de ſiécles ; je vais voir ce qu'on penſe de la religion des lettrés, de ce culte ſimple que nous rendons à l'Etre ſuprême. Quel plaiſir de voir, comme on parle en Europe de nos arts, dont pluſieurs ſont plus anciens chez nous que tous les royaumes européans ! Je crois que l'auteur ſe ſera bien mépris dans l'hiſtoire de la guerre que nous eumes il y a ving-deux mille cinq cent cinquante-deux ans, contre les peuples belliqueux du Tunquin & du Japon, & ſur cette ambaſſade ſolemnelle, par laquelle le puiſſant empereur du Mogol nous envoya demander des loix, l'an du monde 500000000000791234500000. Hélas ! lui dit un des ſavans, on ne parle pas ſeulement de vous dans ce livre : vous êtes trop peu de choſe ; preſque tout roule ſur la première nation du monde, l'unique nation, le grand peuple Juif.

Juif ? dit le Chinois : ces peuples-là ſont donc les maîtres des trois quarts de la terre au moins ? Ils ſe flattent bien qu'ils le ſeront un jour, lui répondit-on ; mais en attendant ce ſont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers, & de rogner quelquefois les eſpèces. Vous vous moquez, dit le

Chinois ; ces gens-là ont-ils jamais eu un vaſte empire ? Ils ont poſſédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit pays ; mais ce n'eſt point par l'étendue des états qu'il faut juger d'un peuple, de même que ce n'eſt point par les richeſſes qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelque autre peuple dans ce livre ? demanda le lettré. Sans doute, dit le ſavant qui était auprès de moi, & qui prenait toûjours la parole : on y parle beaucoup d'un petit pays de ſoixante lieues de large, nommé l'*Égypte*, où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour, fait de main d'homme. Tudieu ! dit le Chinois, un lac de cent cinquante lieues dans un terrain qui en avait ſoixante de large ; cela eſt bien beau ! Tout le monde était ſage dans ce pays-là, ajouta le docteur. Oh ! le bon tems que c'était ! dit le Chinois. Mais eſt-ce là tout ? Non, repliqua l'Européan ; il eſt queſtion encor de ces célèbres Grecs. Qui ſont ces Grecs, dit le lettré ? Ah ! continua l'autre, il s'agit de cette province, à-peu-près grande comme la deux centiéme partie de la Chine, mais qui a fait tant de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la grande Tartarie, dit le Chinois d'un air ingénu.

Ah ignorant ! ah barbare ! s'écria poliment notre ſavant ; vous ne connaiſſez donc point *Epaminondas* le Thébain, ni le port de Pirée, ni le nom des deux chevaux d'*Achille*, ni comment ſe nommait l'âne de *Silène ?* Vous n'avez entendu parler ni de *Jupiter*, ni de *Diogène*, ni de *Laïs*, ni de *Cybèle*, ni de . . . .

J'ai bien peur, repliqua le lettré, que vous ne ſachiez rien de l'avanture, éternellement mémorable, du célèbre *Xixofou Concochigramki*, ni des myſtères du grand *Fi pſi hi hi*-Mais de grace, quelles ſont encor les choſes inconnues dont traite cette hiſtoire univerſelle ? Alors le ſavant parla un quart-d'heure de ſuite de la république Romaine ; & quand il vint à *Jules Céſar*, le Chinois l'interrompit, & lui dit : Pour celui-là, je crois le connaître ; n'était-il pas Turc *a*) ?

a) Il n'y a pas longtems que les Chinois prenaient tous les Européans pour des mahométans.

Comment, dit le ſavant échauffé, eſt-ce que vous ne ſavez pas au moins la différence qui eſt entre les payens, les chrétiens, & les muſulmans? eſt-ce que vous ne connaiſſez point *Conſtantin*, & l'hiſtoire des papes? Nous avons entendu parler confuſément, répondit l'Aſiatique, d'un certain *Mahomet*.

Il n'eſt pas poſſible, repliqua l'autre, que vous ne connaiſſiez au moins *Luther*, *Zwingle*, *Bellarmin*, *Oecolampade*. Je ne retiendrai jamais ces noms-là, dit le Chinois; il ſortit alors, & alla vendre une partie conſidérable de thé peco & de fin grogram, dont il acheta deux belles filles & un mouſſe, qu'il ramena dans ſa patrie en adorant le *Tien*, & en ſe recommandant à *Confucius*.

Pour moi, témoin de cette converſation, je vis clairement ce que c'eſt que la gloire, & je dis: Puiſque *Céſar* & *Jupiter* ſont inconnus dans le royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaſte, le plus peuplé, le mieux policé de l'univers; il vous ſied bien, ô gouverneurs de quelques petits pays! ô prédicateurs d'une petite paroiſſe, dans une petite ville! ô docteurs de Salamanque, ou de Bourges! ô petits auteurs! ô peſans commentateurs! il vous ſied bien de prétendre à la réputation.

DU SUICIDE, OU DE L'HOMICIDE DE SOI-MÊME.

Philippe Mordant, couſin germain de ce fameux comte de *Peterboroug*, ſi connu dans toutes les cours de l'Europe, & qui ſe vante d'être l'homme de l'univers qui a vu le plus de poſtillons & le plus de rois; *Philippe Mordant*, dis-je, était un jeune homme de vingt-ſept ans, beau, bien fait, riche, né d'un ſang illuſtre, pouvant prétendre à tout; & ce qui vaut encor mieux, paſſionnément aimé de ſa maîtreſſe. Il prit à ce *Mordant* un dégoût de la vie; il paya ſes dettes, écrivit à ſes amis pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traits en français:

L'opium

L'opium peut aider le ſage ;
Mais, ſelon mon opinion,
Il lui faut au lieu d'opion
Un piſtolet & du courage.

Il ſe conduiſit ſelon ſes principes, & ſe dépêcha d'un coup de piſtolet, ſans en avoir donné d'autre raiſon, ſinon que ſon ame était laſſe de ſon corps, & que quand on eſt mécontent de ſa maiſon, il faut en ſortir.

Il ſemblait, qu'il eût voulu mourir, parce qu'il était dégoûté de ſon bonheur. *Richard Smith* vient de donner un étrange ſpectacle au monde pour une cauſe fort différente. *Richard Smith* était dégoûté d'être réellement malheureux : il avait été riche, & il était pauvre ; il avait eu de la ſanté, & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire partager que ſa miſère : un enfant au berceau était le ſeul bien qui lui reſtât. *Richard Smith* & *Bridget Smith*, d'un commun conſentement, après s'être tendrement embraſſés, & avoir donné le dernier baiſer à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & enſuite ſe ſont pendus aux colomnes de leur lit. Je ne connais nulle part aucune horreur de ſang froid qui ſoit de cette force ; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à Mr. *Brindley* leur couſin, avant leur mort, eſt auſſi ſingulière que leur mort même. „Nous croyons, diſent-ils, „que DIEU nous pardonnera, &c. nous avons quitté „ la vie, parce que nous étions malheureux ſans reſſource ; & „ nous avons rendu à notre fils unique le ſervice de le tuer, de „ peur qu'il ne devînt auſſi malheureux que nous, &c." Il eſt à remarquer, que ces gens, après avoir tué leur fils par tendreſſe paternelle, ont écrit à un ami pour leur recommander leur chat & leur chien. Ils ont crû, apparemment, qu'il était plus aiſé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Mylord *Scarbourou* a quitté la vie depuis peu avec le même ſang froid qu'il avait quitté ſa place de grand-écuyer. On lui reprochait dans la chambre des pairs, qu'il prenait le parti du roi, parce qu'il avait une belle charge à la cour. „Meſ-

„ ſieurs, dit-il, pour vous prouver que mon opinion ne dépend „ pas de ma place, je m'en démets dans l'inſtant.“ Il ſe trouva depuis embarraſſé entre une maîtreſſe qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien promis, & une femme qu'il eſtimait, mais à qui il avait fait une promeſſe de mariage. Il ſe tua pour ſe tirer d'embarras.

Toutes ces hiſtoires tragiques, dont les gazettes anglaiſes fourmillent, ont fait penſer à l'Europe qu'on ſe tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne ſais pourtant, ſi à Paris il n'y a pas autant de fous qu'à Londres ; peut-être que ſi nos gazettes tenait un régiſtre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir ſe tuer, & le triſte courage de le faire, nous pourrions ſur ce point avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos gazettes ſont plus diſcrettes : les avantures des particuliers ne ſont jamais expoſées à la médiſance publique dans ces journaux avoués par le gouvernement. Tout ce que j'oſe dire avec aſſûrance, c'eſt qu'il ne ſera jamais à craindre, que cette folie de ſe tuer devienne une maladie épidémique : la nature y a trop bien pourvu ; l'eſpérance, la crainte, ſont les reſſorts puiſſans dont elle ſe ſert pour arrêter preſque toûjours la main du malheureux prêt à ſe frapper.

On a beau nous dire qu'il y a eu des pays où un conſeil était établi pour permettre aux citoyens de ſe tuer, quand ils en avaient des raiſons valables. Je réponds ou que cela n'eſt pas, ou que ces magiſtrats avaient très peu d'occupation.

Voici ſeulement ce qui pourrait nous étonner, & ce qui mérite, je crois, un ſérieux examen. Les anciens héros Romains ſe tuaient preſque tous, quand ils avaient perdu une bataille dans les guerres civiles : & je ne vois point que ni du tems de la ligue, ni de celui de la fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait pris le parti de mourir de ſa propre main. Il eſt vrai, que ces chefs étaient chrétiens, & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un guerrier chrétien, & ceux d'un héros payen ; cependant pourquoi ces hommes, que le chriſtianiſme retenait, quand ils voulaient ſe procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien, quand ils ont voulu empoiſonner, aſſaſſi-

ner, ou faire mourir leurs ennemis vaincus ſur des échaffauts, &c. ? La religion chrétienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encor plus que l'homicide de ſoi-même ?

Les apôtres du ſuicide nous diſent, qu'il eſt très permis de quitter ſa maiſon, quand on en eſt las : d'accord ; mais la plûpart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maiſon que de dormir à la belle étoile.

Je reçus un jour d'un Anglais une lettre circulaire, par laquelle il propoſait un prix à celui qui prouverait le mieux qu'il faut ſe tuer dans l'occaſion. Je ne lui répondis point : je n'avais rien à lui prouver : il n'avait qu'à examiner, s'il aimait mieux la mort que la vie.

Pourquoi donc *Caton*, *Brutus*, *Caſſius*, *Antoine*, *Othon*, & tant d'autres, ſe ſont-ils tués ſi réſolument, & que nos chefs de parti ſe ſont laiſſés prendre, ou bien ont laiſſé languir leur miſérable vieilleſſe dans une priſon ? Quelques beaux eſprits diſent, que ces anciens n'avaient pas le véritable courage ; que *Caton* fit une action de poltron en ſe tuant, & qu'il y aurait eu bien plus de grandeur d'ame à ramper ſous *Céſar*. Cela eſt bon dans une ode, ou dans une figure de rhétorique. Il eſt très ſûr que ce n'eſt pas être ſans courage, que de ſe procurer tranquillement une mort ſanglante ; qu'il faut quelque force pour ſurmonter ainſi l'inſtinct le plus puiſſant de la nature ; & qu'enfin une telle action prouve plutôt de la férocité que de la faibleſſe. Quand un malade eſt en phrénéſie, il ne faut pas dire, qu'il n'a point de force ; il faut dire, que ſa force eſt celle d'un phrénétique.

La religion payenne défendait *l'homicide de ſoi-même*, ainſi que la chrétienne ; il y avait même des places dans les enfers pour ceux qui s'étaient tués.

Proxima deinde tenent mœſti loca, qui ſibi lethum
Inſontes peperere manu, lucemque peroſi
Projecere animas ; quam vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
Fata obſtant, triſtique palus inamabilis unda
Adligat, & novies Styx interfuſa coërcet.

Virg. Æneid. Lib. VI. v. 434. & ſeqq.

Là ſont ces inſenſés, qui d'un bras téméraire
Ont cherché dans la mort un ſecours volontaire,
Qui n'ont pu ſupporter, faibles & furieux,
Le fardeau de la vie impoſé par les dieux.
Hélas ! ils voudraient tous ſe rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie, ils pleurent ; & le ſort,
Le ſort, pour les punir, les retient dans la mort ;
L'abime du Cocyte & l'Acheron terrible,
Met entr'eux & la vie un obſtacle invincible.

Telle était la religion des payens ; & malgré les peines qu'on allait chercher dans l'autre monde, c'était un honneur de quitter celui-ci & de ſe tuer ; tant les mœurs des hommes ſont contradictoires. Parmi nous le duel n'eſt-il pas encor malheureuſement honorable, quoique défendu par la raiſon, par la religion & par toutes les loix ? Si *Caton* & *Céſar*, *Antoine* & *Auguſte*, ne ſe ſont pas battus en duel, ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent auſſi braves que nos Français. Si le duc de *Montmorency*, le maréchal de *Marillac*, de *Thou*, *Cinq-Mars*, & tant d'autres, ont mieux aimé être traînés au dernier ſupplice dans une charrette, comme des voleurs de grand chemin, que de ſe tuer comme *Caton* & *Brutus* ; ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent autant de courage que ces Romains, & qu'ils n'euſſent autant de ce qu'on appelle *honneur* ; la véritable raiſon c'eſt, que la mode n'était pas alors à Paris de ſe tuer en pareil cas, & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar ſe jettent toutes vives ſur le bucher de leurs maris : ont-elles plus de courage que *Cornélie ?* Non ; mais la coutume eſt dans ce pays-là, que les femmes ſe brûlent.

Coûtume, opinion, reines de notre ſort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

DE LA RELIGION DES QUAKERS.

J'Ai cru, que la doctrine & l'hiſtoire d'un peuple auſſi extraordinaire que les quakers, mériraient la curioſité d'un homme raiſonnable. Pour m'en inſtruire, j'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre, qui après avoir été trente ans dans le commerce, avait ſu mettre des bornes à ſa fortune & à ſes déſirs, & s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allai le chercher dans ſa retraite ; c'était une maiſon petite, mais bien bâtie, & ornée de ſa ſeule propreté. Le quaker *a*) était un vieillard frais, qui n'avait jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les paſſions, ni l'intempérance. Je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble, ni plus engageant que le ſien. Il était vêtu comme tous ceux de ſa religion, d'un habit ſans plis dans les côtés & ſans boutons ſur les poches ni ſur les manches, & portait un grand chapeau à bords rabattus comme nos eccléſiaſtiques. Il me reçut avec ſon chapeau ſur la tête, & s'avança vers moi ſans faire la moindre inclination de corps ; mais il y avait plus de politeſſe dans l'air ouvert & humain de ſon viſage, qu'il n'y en a dans l'uſage de tirer une jambe derrière l'autre, & de porter à la main ce qui eſt fait pour couvrir la tête. Ami, me dit-il, je vois que tu es étranger ; ſi je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. Monſieur, lui dis-je en me courbant le corps, & en gliſſant un pied vers lui ſelon notre coutume, je me flatte, que ma juſte curioſité ne vous déplaira pas, & que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'inſtruire de votre religion. Les gens de ton pays, me répondit-il, font trop de complimens & de revérences ; mais je n'en ai encor vu aucun qui ait eu la même curioſité que toi. Entre, & dinons d'abord enſemble. Je fis encor quelques mauvais complimens, parce qu'on ne ſe défait pas de ſes habi-

a) Il s'appellait *André Pit*, & tout cela eſt exactement vrai à quelques circonſtances près. *André Pit* écrivit depuis à l'auteur pour ſe plaindre de ce qu'on avait ajouté un *peu* à la vérité, & l'aſſûra, que DIEU était offenſé de ce qu'on avait plaiſanté les quakers.

tudes tout d'un coup ; & après un repas ſain & frugal, qui commença & qui finit par une prière à DIEU, je me mis à interroger mon homme.

Je débutai par la queſtion que de bons catholiques ont fait plus d'une fois aux huguenots. Mon cher monſieur, dis-je, êtes-vous batiſé ? Non, me répondit le quaker, & mes confrères ne le ſont point. Comment morbleu, repris-je, vous n'êtes donc pas chrétiens ? Mon ami, repartit-il d'un ton doux, ne jure point : nous ſommes chrétiens ; mais nous ne penſons pas que le chriſtianiſme conſiſte à jetter de l'eau ſur la tête d'un enfant avec un peu de ſel. Eh bon DIEU ! repris-je, outré de cette impiété, vous avez donc oublié que JESUS-CHRIST fut batiſé par *Jean ?* Ami, point de juremens, encor un coup, dit le benin quaker. Le CHRIST reçut le batême de *Jean* ; mais il ne batiſa jamais perſonne ; nous ne ſommes pas les diſciples de *Jean*, mais du CHRIST. Ah ! comme vous ſeriez brûlés par la ſainte Inquiſition ! m'écriai-je. Au nom de DIEU, cher homme, que je vous batiſe ! S'il ne falait que cela pour condeſcendre à ta faibleſſe, nous le ferions volontiers, repartit-il gravement ; nous ne condamnons perſonne pour uſer de la cérémonie du batême ; mais nous croyons, que ceux qui profeſſent une religion toute ſainte & toute ſpirituelle, doivent s'abſtenir, autant qu'ils le peuvent, des cérémonies judaïques.

En voici bien d'une autre, m'écriai-je ; des cérémonies judaïques ! Oui, mon ami, continua-t-il, & ſi judaïques, que pluſieurs juifs encor aujourd'hui uſent quelquefois du batême de *Jean*. Conſulte l'antiquité, elle t'apprendra, que *Jean* ne fit que renouveller cette pratique, laquelle était en uſage longtems avant lui parmi les Hébreux, comme le pélerinage de la Mecque l'était parmi les Iſmaëlites. JESUS voulut bien recevoir le batême de *Jean*, de même qu'il était ſoumis à la circonciſion ; mais, & la circonciſion & le lavement d'eau doivent être tous deux abolis par le batême du CHRIST, ce batême de l'eſprit, cette ablution de l'ame qui ſauve les hommes. Auſſi le précurſeur *Jean* diſait : *Je vous batiſe à la vérité avec de l'eau ; mais un autre viendra après moi, plus puiſſant que moi, & dont je ne ſuis pas digne de porter les ſandales ;*

celui-là vous batiſera avec le feu & le St. Eſprit. Auſſi le grand apôtre des gentils, *Paul*, écrit aux Corinthiens : *Le Chriſt ne m'a pas envoyé pour baptiſer, mais pour prêcher l'évangile.* Auſſi ce même *Paul* ne batiſa jamais avec de l'eau que deux perſonnes, encor fut-ce malgré lui. Il circoncit ſon diſciple *Timothée* : les autres apôtres circonciſaient auſſi tous ceux qui voulaient l'être. Es-tu circoncis ? ajouta-t-il. Je lui répondis, que je n'avais pas cet honneur. Eh bien, dit-il, ami, tu es chrétien ſans être circoncis, & moi, ſans être batiſé.

Voilà comme mon ſaint homme abuſait aſſez ſpécieuſement de trois ou quatre paſſages de la ſainte Ecriture, qui ſemblaient favoriſer ſa ſecte ; il oubliait, de la meilleure foi du monde, une centaine de paſſages qui l'écraſaient. Je me gardai bien de lui rien conteſter ; il n'y a rien à gagner avec un entouſiaſte. Il ne faut pas s'aviſer de dire à un homme les défauts de ſa maîtreſſe, ni à un plaideur le faible de ſa cauſe, ni des raiſons à un illuminé. Ainſi je paſſai à d'autres queſtions.

A l'égard de la communion, lui dis-je, comment en uſez-vous ? Nous n'en uſons point, dit-il. Quoi ! point de communion ? Non, point d'autre que celle des cœurs. Alors il me cita encor les écritures ; il me fit un fort beau ſermon contre la communion, & me parla d'un ton d'inſpiré, pour me prouver, que les ſacremens étaient tous d'invention humaine, & que le mot de *ſacrement* ne ſe trouvait pas une ſeule fois dans l'Evangile. Pardonne, dit-il, à mon ignorance ; je ne t'ai pas apporté la centiéme partie des preuves de ma religion ; mais tu peux les voir dans l'expoſition de notre foi par *Robert Barclay*. C'eſt un des meilleurs livres qui ſoit jamais ſorti de la main des hommes ; nos ennemis conviennent qu'il eſt très dangereux ; cela prouve combien il eſt raiſonnable. Je lui promis de lire ce livre, & mon quaker me crut déja converti.

Enſuite il me rendit raiſon, en peu de mots, de quelques ſingularités, qui expoſent cette ſecte au mépris des autres. Avouë, dit-il, que tu as bien eu de la peine à t'empêcher de rire, quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau ſur la tête, & en te tutoyant. Cependant tu me parais trop inſtruit, pour ignorer que du tems de CHRIST aucune

nation ne tombait dans le ridicule de ſubſtituer le pluriel au ſingulier : on diſait à Céſar Auguſte, *Je t'aime, je te prie, je te remercie* ; il ne ſouffrait pas même qu'on l'appellât Monſieur, *Dominus*. Ce ne fut que longtems après lui, que les hommes s'aviſèrent de ſe faire appeller *vous* au-lieu de *tu*, comme s'ils étaient doubles, & d'uſurper les titres impertinens de *grandeur*, d'*éminence*, de *ſainteté*, de *divinité* même, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les aſſûrant, qu'ils ſont avec *un profond reſpect*, & avec une fauſſeté infame ; *leurs très humbles & très obéiſſans ſerviteurs*. C'eſt pour être plus ſur nos gardes contre cet indigne commerce de menſonges & de flatteries, que nous tutoyons également les rois & les charbonniers, que nous ne ſaluons perſonne, n'ayant pour les hommes que de la charité, & du reſpect que pour les loix.

Nous portons auſſi un habit un peu différent des autres hommes, afin que ce ſoit pour nous un avertiſſement continuel de ne leur pas reſſembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, & nous celle de l'humilité chrétienne. Nous fuyons les aſſemblées de plaiſir, les ſpectacles, le jeu ; car nous ſerions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui DIEU doit habiter. Nous ne faiſons jamais de ſermens, pas même en juſtice ; nous penſons, que le nom du Très-Haut ne doit pas être proſtitué dans les débats miſérables des hommes. Lorſqu'il faut que nous comparaiſſions devant les magiſtrats pour les affaires des autres, (car nous n'avons jamais de procès) nous affirmons la vérité par un *oui* ou par un *non*, & les juges nous en croyent ſur notre ſimple parole, tandis que tant d'autres chrétiens ſe parjurent ſur l'Evangile. Nous n'allons jamais à la guerre : ce n'eſt pas que nous craignions la mort, au contraire, nous béniſſons le moment qui nous unit à l'Etre des êtres ; mais c'eſt que nous ne ſommes ni loups, ni tigres, ni dogues ; mais hommes, mais chrétiens. Notre DIEU, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, & de ſouffrir ſans murmure, ne veut pas, ſans doute, que nous paſſions la mer pour aller égorger nos frères, parce que des meurtriers vêtus de rouge, coëffés d'un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en faiſant du bruit avec deux

deux petits bâtons ſur une peau d'âne bien tenduë. Et lorſqu'après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations, que le ciel eſt enflammé de fuſées, que l'air retentit du bruit des actions de graces, des cloches, des orgues, des canons, nous gémiſſons en ſilence ſur ces meurtres, qui cauſent la publique allégreſſe.

* * * * * * * * * *

Telle fut à-peu-près la converſation que j'eus avec cet homme ſingulier. Mais je fus bien ſurpris, quand le dimanche ſuivant il me mena à l'égliſe des quakers. Ils ont pluſieurs chapelles à Londres ; celle où j'allai eſt près de ce fameux pilier que l'on appelle *le monument*. On était déja aſſemblé, lorſque j'entrai avec mon conducteur. Il y avait environ quatre cent hommes dans l'égliſe, & trois cent femmes. Les femmes ſe cachaient le viſage ; les hommes étaient couverts de leurs larges chapeaux : tous étaient aſſis, tous dans un profond ſilence. Je paſſai au milieu d'eux ſans qu'un ſeul levât les yeux ſur moi. Ce ſilence dura un quart d'heure : enfin un d'eux ſe leva, ôta ſon chapeau, & après quelques ſoupirs, débita moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimatias tiré, à ce qu'il croyait, de l'Evangile, où ni lui ni perſonne n'entendait rien. Quand ce faiſeur de contorſions eut fini ſon beau monologue, & que l'aſſemblée ſe fut ſéparée toute édifiée & toute ſtupide, je demandai à mon homme, pourquoi les plus ſages d'entr'eux ſouffraient de pareilles ſotiſes ? Nous ſommes obligés de les tolérer, me dit-il, parce que nous ne pouvons pas ſavoir, ſi un homme qui ſe lève pour parler ſera inſpiré par l'eſprit ou par la folie. Dans le doute nous écoutons tout patiemment ; nous permettons même aux femmes de parler ; deux ou trois de nos dévotes ſe trouvent ſouvent inſpirées à la fois, & c'eſt alors qu'il ſe fait un beau bruit dans la maiſon du SEIGNEUR. Vous n'avez donc point de prêtres ? lui dis-je. Non, mon ami, dit le quaker, & nous nous en trouvons bien. Alors ouvrant un livre de ſa ſecte, il lut avec emphaſe ces paroles : A DIEU ne plaiſe que nous oſions ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint

Eſprit le dimanche, à l'excluſion de tous les autres fidèles ! Grace au ciel, nous ſommes les ſeuls ſur la terre qui n'ayons point de prêtres. Voudrais-tu nous ôter une diſtinction ſi heureuſe ? Pourquoi abandonnerons-nous notre enfant à des nourrices mercenaires, quand nous avons du lait à lui donner ? Ces mercenaires domineraient bientôt dans la maiſon, & opprimeraient la mère & l'enfant. DIEU a dit, Vous avez reçu gratis, donnez gratis. Irons-nous après cette parole marchander l'Evangile, vendre l'Eſprit ſaint, & faire d'une aſſemblée de chrétiens une boutique de marchands ? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour aſſiſter nos pauvres, pour enterrer nos morts, pour prêcher les fidèles ; ces ſaints emplois nous ſont trop chers pour nous en décharger ſur d'autres. Mais comment pouvez-vous diſcerner, inſiſtai-je, ſi c'eſt l'eſprit de DIEU qui vous anime dans vos diſcours ? Quiconque, dit-il, priera DIEU de l'éclairer, & qui annoncera des vérités évangeliques qu'il ſentira, que celui-là ſoit ſûr que DIEU l'inſpire. Alors il m'accabla de citations de l'écriture, qui démontraient, ſelon lui, qu'il n'y a point de chriſtianiſme ſans une révélation immédiate, & il ajouta ces paroles remarquables : Quand tu fais mouvoir un de tes membres, eſt-ce ta propre force qui le remuë ? Non, ſans doute ; car ce membre a ſouvent des mouvemens involontaires ; c'eſt donc celui qui a créé ton corps qui meut ce corps de terre. Et les idées que reçoit ton ame, eſt-ce toi qui les forme ? Encor moins, car elles viennent malgré toi ; c'eſt donc le créateur de ton ame, qui te donne tes idées ; mais comme il a laiſſé à ton cœur la liberté, il donne à ton eſprit les idées que ton cœur mérite ; tu vis dans DIEU, tu agis, tu penſes dans DIEU. Tu n'as donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumière, qui éclaire tous les hommes, alors tu verras la vérité, & la feras voir. Eh ! voilà le père *Mallebranche* tout pur, m'écriai-je. Je connais ton *Mallebranche*, dit-il ; il était un peu quaker ; mais il ne l'était pas aſſez. Ce ſont là les choſes les plus importantes que j'ai appriſes touchant la doctrine des quakers. Dans le chapitre ſuivant vous aurez leur hiſtoire, que vous trouverez encor plus ſingulière que leur doctrine.

Digitized by Google

HISTOIRE DES QUAKERS.

VOus avez déja vu, que les quakers datent depuis JESUS-CHRIST, qui, ſelon eux, eſt le premier quaker. La religion, diſent-ils, fut corrompue preſque après ſa mort, & reſta dans cette corruption environ ſeize cent années. Mais il y avait toûjours quelques quakers cachés dans le monde, qui prenaient ſoin de conſerver le feu ſacré, éteint partout ailleurs, juſqu'à ce qu'enfin cette lumière s'étendit en Angleterre en l'an 1642.

Ce fut dans le tems que trois ou quatre ſectes déchiraient la Grande-Bretagne par des guerres civiles entrepriſes au nom de DIEU, qu'un nommé *George Fox*, du comté de Leiceſter, fils d'un ouvrier en ſoye, s'aviſa de prêcher en vrai apôtre, à ce qu'il prétendait; c'eſt-à-dire, ſans ſavoir ni lire ni écrire. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables, & ſaintement fou. Il était vêtu de cuir depuis les pieds juſqu'à la tête; il allait de village en village, criant contre la guerre & contre le clergé. S'il n'avait prêché que contre les gens de guerre, il n'avait rien à craindre; mais il attaquait les gens d'égliſe; il fut bientôt mis en priſon; on le mena à Darby devant le juge de paix. *Fox* ſe préſenta au juge avec ſon bonnet de cuir ſur la tête. Un ſergent lui donna un grand ſoufflet, en lui diſant: Gueux, ne ſais-tu pas qu'il faut paraître tête nue devant Mr. le juge? *Fox* tendit l'autre joue, & pria le ſergent de vouloir bien lui donner un autre ſoufflet pour l'amour de DIEU. Le juge de Darby voulut lui faire prêter ſerment avant de l'interroger. Mon ami, ſache, dit-il au juge, que je ne prends jamais le nom de DIEU en vain. Le juge en colère d'être tutoyé, & voulant qu'on jurât, l'envoya aux petites-maiſons de Darby pour y être fouetté. *Fox* alla en louant DIEU à l'hôpital des fous, où l'on ne manqua pas d'exécuter la ſentence à la rigueur. Ceux qui lui infligèrent la pénitence du fouet, furent bien ſurpris, quand il les pria de lui appliquer encor quelques

coups de verges pour le bien de ſon ame. Ces meſſieurs ne ſe firent pas prier : *Fox* eut ſa double doſe, dont il les remercia très cordialement ; puis il ſe mit à les prêcher. D'abord on rit, enſuite on l'écouta ; & comme l'entouſiaſme eſt une maladie qui ſe gagne, pluſieurs furent perſuadés, & ceux qui l'avaient fouetté devinrent ſes premiers diſciples. Délivré de la priſon, il courut les champs avec une douzaine de proſélites, prêchant toûjours contre le clergé, & fouetté de tems en tems. Un jour étant mis au pilori, il harangua tout le peuple avec tant de force, qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, & mit le reſte tellement dans ſes intérêts, qu'on le tira en tumulte du trou où il était ; on alla chercher le curé anglican, dont le crédit avait fait condamner *Fox* à ce ſupplice, & on le piloria à ſa place.

Il oſa bien convertir quelques ſoldats de *Cromwell*, qui renoncèrent au métier de tuer, & refuſèrent de prêter le ſerment. *Cromwell* ne voulait pas d'une ſecte, où l'on ne ſe battait point, de même que *Sixte-Quint* augurait mal d'une ſecte, *dove non ſi chiavava* : il ſe ſervit de ſon pouvoir pour perſécuter ces nouveaux venus. On en rempliſſait les priſons ; mais les perſécutions ne ſervent preſque jamais qu'à faire des proſélites. Ils ſortaient de leurs priſons affermis dans leur créance, & ſuivis de leurs geoliers qu'ils avaient convertis. Mais voici ce qui contribua le plus à étendre la ſecte. *Fox* ſe croyait inſpiré ; il crut par conſéquent devoir parler d'une manière différente des autres hommes. Il ſe mit à trembler, à faire des contorſions & des grimaces, à retenir ſon haleine, à la pouſſer avec violence ; la prêtreſſe de Delphes n'eût pas mieux fait. En peu de tems il acquit une grande habitude d'inſpiration, & bientôt après il ne fut plus guère en ſon pouvoir de parler autrement. Ce fut le premier don qu'il communiqua à ſes diſciples. Ils firent de bonne foi toutes les grimaces de leur maître ; ils tremblaient de toutes leurs forces au moment de l'inſpiration. De-là ils en eurent le nom de *Quakers*, qui ſignifie *Trembleurs*. Le petit peuple s'amuſait à les contrefaire ; on tremblait ; on parlait du nez ; on avait des convulſions, & on croyait avoir le St. Eſprit. Il leur falait quelques miracles, ils en firent,

Le patriarche *Fox* dit publiquement à un juge de paix, en préſence d'une grande aſſemblée : Ami, pren garde à toi, DIEU te punira bientôt de perſécuter les ſaints. Ce juge était un yvrogne, qui s'enyvrait tous les jours de mauvaiſe bière & d'eau-de-vie ; il mourut d'apoplexie deux jours après, préciſément comme il venait de ſigner un ordre pour envoyer quelques quakers en priſon. Cette mort ſoudaine ne fut point attribuée à l'intempérance du juge : tout le monde la regarda comme un effet des prédictions du ſaint homme ; cette mort fit plus de quakers, que mille ſermons & autant de convulſions n'en auraient pu faire. *Cromwell*, voyant que leur nombre augmentait tous les jours, voulut les attirer à ſon parti ; il leur fit offrir de l'argent ; mais ils furent incorruptibles ; & il dit un jour, que cette religion était la ſeule contre laquelle il n'avait pu prévaloir avec des guinées.

Ils furent quelquefois perſécutés ſous *Charles II*, non pour leur religion, mais pour ne vouloir pas payer les dixmes au clergé, pour tutoyer les magiſtrats, & refuſer de prêter les ſermens preſcrits par la loi. Enfin *Robert Barclay*, Ecoſſais, préſenta au roi en 1675 ſon *apologie des quakers*, ouvrage auſſi bon qu'il pouvait l'être. L'épître dédicatoire à *Charles II* contient non des baſſes flatteries, mais des vérités hardies, & des conſeils juſtes. Tu as goûté, dit-il à *Charles* à la fin de cette épître, de la douceur & de l'amertume, de la proſpérité & des plus grands malheurs : tu as été chaſſé des pays où tu règnes ; tu as ſenti le poids de l'oppreſſion ; & tu dois ſavoir combien l'oppreſſeur eſt déteſtable devant DIEU & devant les hommes : Que ſi après tant d'épreuves & de bénédictions ton cœur s'endurciſſait, & oubliait le DIEU qui s'eſt ſouvenu de toi dans tes diſgraces, ton crime en ſerait plus grand, & ta condamnation plus terrible ; au lieu donc d'écouter les flatteurs de ta cour, écoute la voix de ta conſcience, qui ne te flattera jamais. Je ſuis ton fidèle ami & ſujet, BARCLAY.

Ce qui eſt plus étonnant, c'eſt que cette lettre écrite à un roi, par un particulier obſcur, eut ſon effet, & que la perſécution ceſſa.

SUITE DE L'HISTOIRE DES QUAKERS.

ENviron ce tems parut l'illuſtre *Guillaume Pen*, qui établit la puiſſance des quakers en Amérique, & qui les aurait rendu reſpectables en Europe, ſi les hommes pouvaient reſpecter la vertu ſous des apparences ridicules. Il était fils unique du chevalier *Pen*, vice-amiral d'Angleterre, & favori du duc d'Yorck, depuis *Jacques II.*

Guillaume Pen, à l'âge de quinze ans, rencontra un quaker à Oxford, où il faiſait ſes études : ce quaker le perſuada ; & le jeune homme, qui était vif, naturellement éloquent, & qui avait de l'aſcendant dans ſa phyſionomie & dans ſes manières, gagna bientôt quelques-uns de ſes camarades : il établit inſenſiblement une ſociété de jeunes quakers, qui s'aſſemblaient chez lui ; de ſorte qu'il ſe trouva chef de la ſecte à l'âge de ſeize ans. De retour chez le vice-amiral ſon père, au ſortir du collège, au lieu de ſe mettre à genoux devant lui, & de lui demander ſa bénédiction, ſelon l'uſage des Anglais, il l'aborda le chapeau ſur la tête, & lui dit : Je ſuis fort aiſe, l'ami, de te voir en bonne ſanté. Le vice-amiral crut que ſon fils était devenu fou : il apperçut bientôt qu'il était quaker. Il mit en uſage tous les moyens que la prudence humaine peut employer pour l'engager à vivre comme un autre ; le jeune homme ne répondit à ſon père, qu'en l'exhortant à ſe faire quaker lui-même. Enfin le père ſe relâcha à ne lui demander autre choſe, ſinon qu'il allât voir le roi & le duc d'Yorck le chapeau ſous le bras, & qu'il ne les tutoyât point. *Guillaume* répondit que ſa conſcience ne le lui permettait pas, & qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Le père indigné, & au déſeſpoir, le chaſſa de ſa maiſon. Le jeune *Pen* remercia DIEU de ce qu'il ſouffrait déja pour ſa cauſe ; il alla prêcher dans la cité ; il y fit beaucoup de proſélites. Les prêches des miniſtres s'éclairciſſaient tous les jours ; & comme il était jeune, beau & bien fait, les femmes de la cour & de la ville accouraient dévotement

pour l'entendre. Le parriarche *George Fox* vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres, ſur ſa réputation ; tous deux réſolurent de faire des miſſions dans les pays étrangers : ils s'embarquèrent pour la Hollande, après avoir laiſſé des ouvriers en aſſez bon nombre pour avoir ſoin de la vigne de Londres.

Leurs travaux eurent un heureux ſuccès à Amſterdam. Mais ce qui leur fit plus d'honneur, & ce qui mit le plus leur humilité en danger, fut la réception que leur fit la princeſſe Palatine *Elizabeth*, tante de *George I* roi d'Angleterre, femme illuſtre par ſon eſprit & par ſon ſavoir, & à qui *Deſcartes* avait dédié ſon roman de philoſophie. Elle était alors retirée à la Haie, où elle vit *les Amis* ; car c'eſt ainſi qu'on appellait alors les quakers en Hollande. Elle eut pluſieurs conférences avec eux ; ils prêchèrent ſouvent chez elle ; & s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakereſſe, ils avouèrent au moins, qu'elle n'était pas loin du royaume des cieux. Les amis ſemèrent auſſi en Allemagne ; mais ils y recueillirent peu ; on ne goûta pas la mode de tutoyer dans un pays, où il faut prononcer toûjours les termes d'*alteſſe*, & d'*excellence*. Pen repaſſa bientôt en Angleterre, ſur la nouvelle de la maladie de ſon père ; il vint recueillir ſes derniers ſoupirs. Le vice-amiral ſe réconcilia avec lui, & l'embraſſa avec tendreſſe, quoiqu'il fût d'une différente religion. Mais *Guillaume* l'exhorta en vain à ne point recevoir le ſacrement & à mourir quaker ; & le vieux bon-homme recommanda inutilement à *Guillaume* d'avoir des boutons ſur ſes manches & des ganges à ſon chapeau.

Guillaume hérita de grands biens, parmi leſquels il ſe trouvait des dettes de la couronne pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'était moins aſſuré alors que l'argent dû par le roi. *Pen* fut obligé d'aller tutoyer *Charles II* & ſes miniſtres, plus d'une fois, pour ſon payement. Le gouvernement lui donna en 1680 au lieu d'argent, la propriété & la ſouveraineté d'une province d'Amérique, au ſud de Mariland. Voilà un quaker devenu ſouverain. Il partit pour ſes nouveaux érats avec deux vaiſſeaux chargés de quakers, qui le ſuivirent. On appella

dès-lors le pays *Penſilvanie*, du nom de *Pen*; il y fonda la ville de Philadelphie, qui eſt aujourd'hui très floriſſante. Il commença par faire une ligue avec les Amériquains ſes voiſins. C'eſt le ſeul traité entre ces peuples & les chrétiens qui n'ait point été juré, & qui n'ait point été rompu. Le nouveau ſouverain fut auſſi le légiſlateur de la Penſilvanie; il donna des loix très ſages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La première eſt de ne maltraiter perſonne au ſujet de la religion, & de regarder comme frères tous ceux qui croyent un DIEU. A peine eut-il établi ſon gouvernement, que pluſieurs marchands de l'Amérique vinrent peupler cette colonie. Les naturels du pays, au lieu de fuir dans les forêts, s'accoûtumèrent inſenſiblement avec les pacifiques quakers. Autant qu'ils déteſtaient les autres chrétiens conquérans & deſtructeurs de l'Amérique, autant ils aimaient ces nouveaux venus. En peu de tems ces prétendus ſauvages, charmés de leurs nouveaux voiſins, vinrent en foule demander à *Guillaume Pen* de les recevoir au nombre de ſes vaſſaux. C'était un ſpectacle bien nouveau, qu'un ſouverain que tout le monde tutoyait, & à qui on parlait le chapeau ſur la tête; un gouvernement ſans prêtres, un peuple ſans armes, des citoyens tous égaux à la magiſtrature près, & des voiſins ſans jalouſie. *Guillaume Pen* pouvait ſe vanter d'avoir apporté ſur la terre l'âge d'or, dont on parle tant, & qui n'a vraiſemblablement exiſté qu'en Penſilvanie.

Il revint en Angleterre pour les affaires de ſon nouveau pays, après la mort de *Charles II.* Le roi *Jacques*, qui avait aimé ſon père, eut la même affection pour le fils, & ne le conſidéra plus comme un ſectaire obſcur, mais comme un très grand-homme. La politique du roi s'accordait en cela avec ſon goût. Il avait envie de flatter les quakers en aboliſſant les loix contre les non-conformiſtes, afin de pouvoir introduire la religion catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les ſectes d'Angleterre virent le piége, & ne s'y laiſſèrent pas prendre; elles ſont toûjours réunies contre le catholiciſme, leur ennemi commun. Mais *Pen* ne crut pas devoir renoncer à ſes principes pour favoriſer des proteſtans qui le haïſſaient, contre un roi qui l'aimait. Il avait établi la liberté de conſcience

en

en Amérique, il n'avait pas envie de vouloir paraître la détruire en Europe; il demeura donc fidele à *Jacques II*, au point qu'il fut généralement accuſé d'être jéſuite. Cette calomnie l'affligea ſenſiblement : il fut obligé de s'en juſtifier par des écrits publics. Cependant le malheureux *Jacques II* qui, comme preſque tous les *Stuarts*, était un compoſé de grandeur & de faibleſſe, & qui, comme eux, en fit trop & trop peu, perdit ſon royaume, ſans qu'il y eût une épée de tirée, & ſans qu'on pût dire comment la choſe arriva. Toutes les ſectes anglaiſes reçurent de *Guillaume III* & de ſon parlement, cette même liberté qu'elles n'avaient pas voulu tenir des mains de *Jacques*. Ce fut alors que les quakers commencèrent à jouïr par la force des loix de tous les privilèges dont ils ſont en poſſeſſion aujourd'hui. *Pen*, après avoir vu enfin ſa ſecte établie ſans contradiction dans le pays de ſa naiſſance, retourna en Penſilvanie. Les ſiens & les Amériquains le reçurent avec des larmes de joie, comme un père qui revenait voir ſes enfans. Toutes ſes loix avaient été religieuſement obſervées pendant ſon abſence; ce qui n'était arrivé à aucun légiſlateur avant lui. Il reſta quelques années à Philadelphie : il en partit enfin malgré lui, pour aller ſolliciter à Londres des avantages nouveaux en faveur du commerce des Penſilvains; il ne les revit plus, il mourut à Londres en 1718.

Ce fut ſous le règne de *Charles II* qu'ils obtinrent le noble privilège de ne jamais jurer, & d'être crus en juſtice ſur leur parole. Le chancelier, homme d'eſprit, leur parla ainſi: » Mes „ amis, *Jupiter* ordonna un jour que toutes les bêtes de ſomme „ vinſſent ſe faire ferrer. Les ânes repréſentèrent que leur loi „ ne le permettait pas. Eh bien, dit *Jupiter*, on ne vous fer- „ rera point; mais au premier faux pas que vous ferez, vous „ aurez cent coups d'étrivières. «

Je ne puis deviner, quel ſera le ſort de la religion des quakers en Amérique; mais je vois, qu'elle dépérit tous les jours à Londres. Par tout pays la religion dominante, quand elle ne perſécute point, engloutit à la longue toutes les autres. Les quakers ne peuvent être membres du parlement, ni poſſéder aucun office, parce qu'il faudrait prêter ſerment, & qu'ils ne veulent point jurer; ils ſont réduits à la néceſſité de gagner de l'argent par le commerce. Leurs enfans, enrichis par l'induſ-

trie de leurs pères, veulent jouïr, avoir des honneurs, des boutons & des manchettes ; ils ſont honteux d'être appellés *quakers*, & ſe font proteſtans pour être à la mode.

DE LA RELIGION ANGLICANE.

C'Eſt ici le pays des ſectes : *multæ ſunt manſiones in domo patris mei ;* un Anglais, comme un homme libre, va au ciel par le chemin qu'il lui plaît. Cependant, quoique chacun puiſſe ici ſervir DIEU à ſa mode, leur véritable religion, celle où l'on fait fortune, eſt la ſecte des épiſcopaux, appellée l'*égliſe anglicane*, ou l'*égliſe par excellence*. On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre, ni en Irlande, ſans être du nombre des fidèles anglicans. Cette raiſon, qui eſt une excellente preuve, a converti tant de non-conformiſtes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtiéme partie de la nation qui ſoit hors du giron de l'égliſe dominante.

Le clergé anglican a retenu beaucoup des cérémonies catholiques, & ſurtout celle de recevoir les dîmes avec une attention très ſcrupuleuſe. Ils ont auſſi la pieuſe ambition d'être les maîtres ; car quel vicaire de village ne voudrait pas être pape ?

De plus, ils fomentent, autant qu'ils peuvent, dans leurs oüailles, un ſaint zèle contre les non-conformiſtes. Ce zèle était aſſez vif ſous le gouvernement des *Toris*, dans les dernières années de la reine *Anne :* mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à caſſer quelquefois les vitres des chapelles hérétiques ; car la rage des ſectes a fini en Angletetre avec les guerres civiles, & ce n'était plus ſous la reine *Anne*, que les bruits ſourds d'une mer encor agitée longtems après la tempête. Quand les *Whigs* & les *Toris* déchirèrent leur pays, comme autrefois les *Guelphes* & les *Gibelins* déſolèrent l'Italie, il falut bien que la religion entrât dans les partis ; les *Toris* étaient pour l'épiſcopat, les *Whigs* le voulaient abolir ; mais ils ſe ſont contentés de l'abaiſſer, quand ils ont été les maîtres.

Du tems que le comte *Harley* d'Oxford & mylord *Bolingbrooke* faiſaient boire la ſanté des *Toris*, l'égliſe anglicane les

regardait comme les défenſeurs de ſes ſaints privilèges. L'aſſemblée du bas clergé, qui eſt une eſpèce de chambre des communes, compoſée d'eccléſiaſtiques, avait alors quelque crédit; elle jouïſſait au moins de la liberté de s'aſſembler, de raiſonner de controverſe, & de faire brûler de tems en tems quelques livres impies, c'eſt-à-dire, écrits contre elle. Le miniſtère, qui eſt *Whig* aujourd'hui, ne permet pas ſeulement à ces meſſieurs de tenir leur aſſemblée; ils ſont réduits dans l'obſcurité de leur paroiſſe au triſte emploi de prier DIEU pour le gouvernement, qu'ils ne ſeraient pas fâchés de troubler.

Quant aux évêques, qui ſont vingt-ſix en tout, ils ont ſéance dans la chambre haute en dépit des *Whigs*, parce que la coutume ou l'abus de les regarder comme barons, ſubſiſte encore. Il y a une clauſe dans le ſerment que l'on prête à l'état, laquelle exerce bien la patience chrétienne de ces meſſieurs; on y promet d'être de l'égliſe, comme elle eſt établie par la loi. Il n'y a guères d'évêques, de doyens, d'archiprêtres, qui ne penſent l'être de droit divin; c'eſt donc un grand ſujet de mortification pour eux d'être obligés d'avoüer, qu'ils tiennent tout d'une miſérable loi faite par des profanes laïques. Un ſavant religieux (le père *Courayer*) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la ſucceſſion des ordinations anglicanes. Cet ouvrage a été proſcrit en France; mais croyez-vous, qu'il ait plû au miniſtère d'Angleterre? Point du tout; les maudits *Whigs* ſe ſoucient très peu que la ſucceſſion épiſcopale ait été interrompue chez eux ou non, & que l'évêque *Parker* ait été conſacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une égliſe: ils aiment mieux même que les évêques tirent leur autorité du parlement que des apôtres. Le lord *B....* dit, que cette idée de droit divin, ne ſervirait qu'à faire des tyrans en camail & en rochet, mais que la loi fait des citoyens.

A l'égard des mœurs, le clergé anglican eſt plus réglé que celui de France; & en voici la cauſe. Tous les eccléſiaſtiques ſont élevés dans l'univerſité d'Oxford, ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la capitale. Ils ne ſont appellés aux dignités de l'égliſe que très tard, & dans un âge, où les hommes n'ont d'autres paſſions que l'avarice, lorſque

leur ambition manque d'alimens. Les emplois ſont ici la récompenſe des longs ſervices dans l'égliſe, auſſi-bien que dans l'armée : on n'y voit pas des jeunes gens évêques ou colonels au ſortir du collège ; de plus, les prêtres ſont preſque tous mariés. La mauvaiſe grace contractée dans l'univerſité, & le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un évêque eſt forcé de ſe contenter de la ſienne. Les prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'uſage le leur permet ; & s'ils s'enyvrent, c'eſt ſérieuſement & ſans ſcandale.

Cet être indéfiniſſable, qui n'eſt ni eccléſiaſtique ni ſéculier, en un mot, ce que l'on appelle *un abbé*, eſt une eſpèce inconnue en Angleterre ; les eccléſiaſtiques ſont tous ici réſervés & preſque tous pédans. Quand ils apprennent, qu'en France des jeunes gens connus par leurs débauches, & élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égayent à compoſer des chanſons tendres, donnent tous les jours des ſoupers délicats & longs, & de-là vont implorer les lumières du St. Eſprit, & ſe nomment hardiment les ſucceſſeurs des apôtres ; ils remercient DIEU d'être proteſtans : mais ce ſont des vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître *François Rabelais*. C'eſt pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires.

DES PRESBYTERIENS.

LA religion anglicane ne s'étend qu'en Angleterre & en Irlande ; le presbytérianiſme eſt la religion dominante en Ecoſſe. Ce presbytérianiſme n'eſt autre choſe que le calviniſme pur, tel qu'il avait été établi en France & qu'il ſubſiſte à Genève. Comme les prêtres de cette ſecte ne reçoivent de leurs égliſes que des gages très médiocres, & que par conſéquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les évêques, ils ont pris le parti naturel de crier contre les honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux *Diogène*, qui foulait aux pieds l'orgueil de *Platon* : les presbytériens d'Ecoſſe ne reſſemblent pas mal à ce fier & gueux

raiſonneur ; ils traitèrent *Charles II* avec bien moins d'égards que *Diogène* n'avait traité *Alexandre*. Car lorſqu'ils prirent les armes pour lui contre *Cromwell*, qui les avait trompés, ils firent eſſuyer à ce pauvre roi quatre ſermons par jour : ils lui défendaient de joüer ; ils le mettaient en pénitence ; ſi bien que *Charles* ſe laſſa bientôt d'être roi de ces pédans, & s'échappa de leurs mains comme un écolier ſe ſauve du collège.

Devant un jeune & vif bachelier Français, criaillant le matin dans les écoles de théologie, le ſoir chantant avec les dames, un théologien anglican eſt un *Caton ;* mais ce *Caton* parait un galant devant un presbytérien d'Ecoſſe. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, un vaſte chapeau, un long manteau par-deſſus un habit court ; prêche du nez, & donne le nom de *proſtituée de Babilone* à toutes les égliſes, où quelques eccléſiaſtiques ſont aſſez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, & où le peuple eſt aſſez bon pour le ſouffrir, & pour les appeller *monſeigneur*, *votre grandeur*, & *votre éminence*. Ces meſſieurs, qui ont auſſi quelques égliſes en Angleterre, ont mis les airs graves & ſévères à la mode en ce pays. C'eſt à eux qu'on doit la ſanctification du dimanche dans les trois royaumes. Il eſt défendu ce jour-là de travailler & de ſe divertir ; ce qui eſt le double de la ſévérité des égliſes catholiques. Point d'opéra, point de comédie, point de concert à Londres le dimanche ; les cartes même y ſont ſi expreſſément défendues, qu'il n'y a que les perſonnes de qualité, & ce qu'on appelle *les honnêtes-gens*, qui joüent ce jour-là ; le reſte de la nation va au ſermon, au cabaret & chez des filles de joie.

Quoique la ſecte épiſcopale & la presbytérienne ſoient les deux dominantes dans la Grande-Bretagne, toutes les autres y ſont bien venues, & vivent aſſez bien enſemble, pendant que la plûpart de leurs prédicans ſe déteſtent réciproquement, avec preſqu'autant de cordialité qu'un janſéniſte damne un jéſuite.

Entrez dans la bourſe de Londres, cette place plus reſpectable que bien des cours, dans laquelle s'aſſemblent les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes : là le

juif, le mahométan & le chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion, & ne donnent le nom d'*infidèles* qu'à ceux qui font banqueroute. Là le presbytérien ſe fie à l'anabatiſte, & l'anglican reçoit la promeſſe du quaker. Au ſortir de ces pacifiques & libres aſſemblées, les uns vont à la ſynagogue, les autres vont boire : celui-ci va ſe faire batiſer dans une grande cuve au nom du Père, par le Fils, au St. Eſprit : celui-là fait couper le prépuce de ſon fils, & fait marmoter ſur l'enfant des paroles hébraïques, qu'il n'entend point : les autres vont dans leur égliſe attendre l'inſpiration de DIEU, leur chapeau ſur la tête ; & tous ſont contens.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le deſpotiſme ſerait à craindre. S'il n'y en avait que deux, elles ſe couperaient la gorge ; mais il y en a trente, elles vivent en paix & heureuſes.

DES SOCINIENS, OU ARIENS, OU ANTITRINITAIRES.

IL y a ici une petite ſecte compoſée d'eccléſiaſtiques & de quelques ſéculiers très ſavans, qui ne prennent ni le nom d'*Ariens*, ni celui de *Sociniens* ; mais qui ne ſont point du tout de l'avis de *St. Athanaſe* ſur le chapitre de la Trinité ; & qui vous diſent nettement, que le Père eſt plus grand que le Fils.

Vous ſouvenez-vous d'un certain évêque orthodoxe, qui, pour convaincre un empereur de la conſubſtantialité, s'aviſa de prendre le fils de l'empereur ſous le menton, & de lui tirer le nez en préſence de ſa ſacrée majeſté ? L'empereur allait faire jetter l'évêque par les fenêtres, quand le bon homme lui dit ces belles & convaincantes paroles : » Seigneur, ſi votre » majeſté eſt ſi fâchée que l'on manque de reſpect à ſon fils, » comment penſez-vous que DIEU le Père traitera ceux qui » refuſent à JESUS-CHRIST les titres qui lui ſont dûs ? « Les gens dont je vous parle diſent, que le ſaint évêque était fort

mal-aviſé, que ſon argument n'était rien moins que concluant, & que l'empereur devait lui répondre : Apprenez, qu'il y a deux façons de me manquer de reſpect ; la première de ne rendre pas aſſez d'honneur à mon fils ; & la ſeconde, de lui en rendre autant qu'à moi.

Quoi qu'il en ſoit, le parti d'*Arius* commence à revivre en Angleterre, auſſi-bien qu'en Hollande & en Pologne. Le grand M^r. *Newton* faiſait à cette opinion l'honneur de la favoriſer. Ce philoſophe penſait, que les unitaires raiſonnaient plus géométriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la doctrine arienne, eſt l'illuſtre docteur *Clarke*. Cet homme eſt d'une vertu rigide, & d'un caractère doux, plus amateur de ſes opinions que paſſionné pour faire des proſélites, uniquement occupé de calculs & de démonſtrations, aveugle & ſourd pour tout le reſte, une vraie machine à raiſonnemens. C'eſt lui qui eſt l'auteur d'un livre aſſez peu entendu, mais eſtimé, ſur l'exiſtence de DIEU, & d'un autre plus intelligible, mais aſſez mépriſé, ſur la vérité de la religion chrétienne. Il ne s'eſt point engagé dans de belles diſputes ſcholaſtiques, que notre ami appelle *de vénérables billeveſées* ; il s'eſt contenté de faire imprimer un livre qui contient tous les témoignages des premiers ſiécles pour & contre les unitaires, & a laiſſé au lecteur le ſoin de compter les voix & de juger. Ce livre du docteur lui a attiré beaucoup de partiſans, mais l'a empêché d'être archevêque de Cantorbery ; car lorſque la reine *Anne* voulut lui donner ce poſte, un docteur nommé *Gibſon*, qui avait ſans doute ſes raiſons, dit à la reine : MADAME, Mr. *Clarke* eſt le plus ſavant & le plus honnête-homme du royaume ; il ne lui manque qu'une choſe. Et quoi ? dit la reine : C'eſt d'être chrétien, dit le docteur bénévole. Je crois que *Clarke* s'eſt trompé dans ſon calcul, & qu'il valait mieux être primat orthodoxe d'Angleterre que curé arien.

Vous voyez quelles révolutions arrivent dans les opinions comme dans les empires. Le parti d'*Arius*, après trois cent ans de triomphe, & douze ſiécles d'oubli, renaît enfin de ſa cendre ; mais il prend très mal ſon tems, de reparaître dans un âge, où tout le monde eſt raſſaſié de diſputes & de ſectes. Celle-

ci eſt encor trop petite pour obtenir la liberté des aſſemblées publiques ; elle l'obtiendra ſans doute, ſi elle devient plus nombreuſe : mais on eſt ſi tiéde à préſent ſur tout cela, qu'il n'y a plus guère de fortune à faire pour une religion nouvelle ou renouvellée. N'eſt-ce pas une choſe plaiſante, que *Luther*, *Calvin*, *Zwingle*, tous écrivains qu'on ne peut lire, ayent fondé des ſectes qui partagent l'Europe ? que l'ignorant *Mahomet* ait donné une religion à l'Aſie, & à l'Afrique, & que meſſieurs *Newton*, *Clarke*, *Locke*, *le Clerc* &c., les plus grands philoſophes & les meilleures plumes de leur tems, ayent pu à peine venir à bout d'établir un petit troupeau ? Voilà ce que c'eſt que de venir au monde à propos. Si le cardinal de *Retz* reparaiſſait aujourd'hui, il n'ameuterait pas dix femmes dans Paris. Si *Cromwell* renaiſſait, lui qui a fait couper la tête à ſon roi, & s'eſt fait ſouverain, il ſerait un ſimple citoyen de Londres.

DU PARLEMENT.

LEs membres du parlement d'Angleterre aiment à ſe comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent.

Il n'y a pas longtems que Mr. *Schipping*, dans la chambre des communes, commença ſon diſcours par ces mots : *La majeſté du peuple Anglais ſerait bleſſée.* La ſingularité de l'expreſſion cauſa un grand éclat de rire ; mais ſans ſe déconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, & on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majeſté du peuple Anglais & celle du peuple Romain, encor moins entre leurs gouvernemens. Il y a un ſénat à Londres dont quelques membres ſont ſoupçonnés, quoiqu'à tort ſans doute, de vendre leurs voix dans l'occaſion, comme on faiſait à Rome : voilà toute la reſſemblance. D'ailleurs les deux nations me paraiſſent entiérement différentes, ſoit en bien, ſoit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion ; cette abomination était réſervée à des dévots, prêcheurs d'humilité & de patience. *Marius* & *Sylla*, *Pompée* & *Céſar*, *Antoine*

Antoine & *Auguſte*, ne ſe battaient point pour décider ſi le *Flamen* devait porter ſa chemiſe par-deſſus ſa robe, ou ſa robe par-deſſus ſa chemiſe ; & ſi les poulets ſacrés devaient manger & boire, ou bien manger ſeulement, pour qu'on prît les augures. Les Anglais ſe ſont fait pendre autrefois réciproquement à leurs aſſiſes, & ſe ſont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille eſpèce. La ſecte des épiſcopaux & le presbytérianiſme ont tourné, pour un tems, ces têtes mélancoliques. Je m'imagine que pareille ſotiſe ne leur arrivera plus ; ils me paraiſſent devenir ſages à leurs dépens, & je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des ſyllogiſmes. Toutefois qui peut répondre des hommes ?

Voici une différence plus eſſentielle entre Rome & l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la dernière ; c'eſt que le fruit des guerres civiles de Rome a été l'eſclavage, & celui des troubles d'Angleterre, la liberté. La nation Anglaiſe eſt la ſeule de la terre, qui ſoit parvenuë à régler le pouvoir des rois en leur réſiſtant, & qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement ſage, où le prince, tout-puiſſant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal, où les ſeigneurs ſont grands ſans inſolence & ſans vaſſaux, & où le peuple partage le gouvernement ſans confuſion.

La chambre des pairs & celle des communes ſont les arbitres de la nation ; le roi eſt le ſur-arbitre. Cette balance manquait aux Romains ; les grands & le peuple étaient toûjours en diviſion à Rome, ſans qu'il y eût un pouvoir mitoyen qui pût les accorder. Le ſénat de Rome, qui avait l'injuſte & puniſſable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéiens, ne connaiſſait d'autre ſecret pour les éloigner du gouvernement, que de les occuper toûjours dans les guerres étrangères ; il regardait le peuple comme une bête féroce, qu'il falait lâcher ſur leurs voiſins, de peur qu'elle ne dévorât ſes maîtres. Ainſi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquérans ; c'eſt parce qu'ils étaient malheureux chez eux, qu'ils devinrent les maîtres du monde, juſqu'à ce qu'enfin leurs diviſions les rendirent eſclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'eſt point fait pour un ſi grand éclat, ni pour une fin ſi funeſte ; ſon but n'eſt point

la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ſes voiſins n'en faſſent. Ce peuple n'eſt pas ſeulement jaloux de ſa liberté, il l'eſt encor de celle des autres. Les Anglais éraient acharnés contre *Louis XIV*, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition.

Il en a coûté, ſans doute, pour établir la liberté en Angleterre: c'eſt dans des mers de ſang qu'on a noyé l'idole du pouvoir deſpotique; mais les Anglais ne croyent point avoir acheté trop cher leurs loix. Les autres nations n'ont pas verſé moins de ſang qu'eux; mais ce ſang qu'elles ont répandu pour la cauſe de leur liberté, n'a fait que cimenter leur ſervitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre, n'eſt qu'une ſédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre ſes privilèges, ſoit en Barbarie, ſoit en Turquie; auſſi-tôt des ſoldats mercenaires la ſubjuguent, des bourreaux la puniſſent, & le reſte de la nation baiſe ſes chaînes. Les Français penſent, que le gouvernement de cette iſle eſt plus orageux que la mer qui l'environne, & cela eſt vrai; mais c'eſt quand le roi commence la tempête, c'eſt quand il veut ſe rendre le maître du vaiſſeau, dont il n'eſt que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté ſage pour objet. Dans le tems déteſtable de *Charles IX* & de *Henri III*, il s'agiſſait ſeulement de ſavoir, ſi on ſerait l'eſclave des *Guiſes*; pour la dernière guerre de Paris, elle ne mérite que des ſiflets. Il me ſemble que je vois des écoliers qui ſe mutinent contre le préfet d'un collège, & qui finiſſent par être fouettés. Le cardinal de *Retz*, avec beaucoup d'eſprit & de courage mal employé, rebelle ſans aucun ſujet, factieux ſans deſſein, chef de parti ſans armée, cabalait pour cabaler, & ſemblait faire la guerre civile pour ſon plaiſir. Le parlement de Paris ne ſavait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas. Il levait des troupes par arrêt, il les caſſait: il menaçait, & demandait pardon; il mettait à prix la tête du cardinal *Mazarin*, & enſuite venait le complimenter en cérémonie. Nos guerres civiles ſous *Charles VI* avaient été cruelles; celles de la ligue furent abominables; celle de la fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, & avec raiſon, c'eſt le ſupplice de *Charles I*, monarque digne d'un meilleur ſort, qui fut traité par ſes vainqueurs, comme il les eût traités s'il eût été heureux. Après tout, regardez d'un côté *Charles I* vaincu en bataille rangée, priſonnier, jugé, condamné dans Weſtminſter, & décapité; & de l'autre, l'empereur *Henri VII* empoiſonné par ſon chapelain en communiant, *Henri III* aſſaſſiné par un moine, trente aſſaſſinats médités contre *Henri IV*, pluſieurs exécutés, & le dernier privant enfin la France de ce grand roi: peſez ces attentats, & jugez.

SUR LE GOUVERNEMENT.

CE mêlange dans le gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les communes, les lords & le roi, n'a pas toûjours ſubſiſté. L'Angleterre a été longtems eſclave; elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. *Guillaume le conquérant* la gouverna ſurtout avec un ſcepire de fer. Il diſpoſait des biens, de la vie de ſes nouveaux ſujets, comme un monarque de l'Orient; il défendit, ſous peine de mort, qu'aucun Anglais oſât avoir du feu & de la lumière chez lui paſſé huit heures du ſoir; ſoit qu'il prétendît par-là prévenir leurs aſſemblées nocturnes, ſoit qu'il voulût eſſayer, par une défenſe ſi bizarre, juſqu'où peut aller le pouvoir des hommes ſur d'autres hommes. Il eſt vrai, qu'avant & après *Guillaume le conquérant*, les Anglais ont eu des parlemens; ils s'en vantent, comme ſi ces aſſemblées, appellées alors *parlemens*, compoſées de tyrans eccléſiaſtiques & de pillards nommés *barons*, avaient été les gardiens de la liberté & de la félicité publique.

Les Barbares, qui des bords de la mer Baltique fondirent dans le reſte de l'Europe, apportèrent avec eux l'uſage de ces états ou parlemens, dont on fait tant de bruit, & qu'on connait ſi peu. Les rois alors n'étaient point deſpotiques, cela eſt vrai; & c'eſt préciſément par cette raiſon, que les peuples gémiſſaient dans une ſervitude miſérable. Les chefs

de ces ſauvages, qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Eſpagne & l'Angleterre, ſe firent monarques. Leurs capitaines partagèrent entr'eux les terres des vaincus : de là ces margraves, ces lairds, ces barons, ces ſous-tyrans, qui diſputaient ſouvent avec des rois mal affermis les dépouilles des peuples. C'étaient des oiſeaux de proie combattans contre un aigle pour ſucer le ſang des colombes. Chaque peuple avait cent tyrans au lieu d'un bon maître. Des prêtres ſe mirent bientôt de la partie ; de tout tems le ſort des Gaulois, des Germains, des inſulaires d'Angleterre, avait été d'être gouvernés par leurs druïdes, & par les chefs de leurs villages, ancienne eſpèce de barons, mais moins tyrans que leurs ſucceſſeurs. Ces druïdes ſe diſaient médiateurs entre la Divinité & les hommes ; ils faiſaient des loix, ils excommuniaient, ils condamnaient à la mort. Les évêques ſuccédèrent peu-à-peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement goth & vandale. Les papes ſe mirent à leur tête, & avec des brefs, des bulles & des moines, ils firent trembler les rois, les dépoſèrent, les firent aſſaſſiner, & tirèrent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécille *Inas*, l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre, fut le premier, qui dans un pélerinage à Rome ſe ſoumit à payer le denier de *St. Pierre* (ce qui était environ un écu de notre monnoie) pour chaque maiſon de ſon territoire. Toute l'iſle ſuivit bientôt cet exemple ; l'Angleterre devint petit-à-petit une province du pape ; le St. Père y envoyait de tems en tems ſes légats pour y lever des impôts exorbitans. *Jean ſans terre* fit enfin une ceſſion en bonne forme de ſon royaume à ſa ſainteté, qui l'avait excommunié ; les barons qui n'y trouvèrent pas leur compte chaſſèrent ce miſérable roi, & mirent à ſa place *Louis VIII* père de *St. Louis* roi de France. Mais ils ſe dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu, & lui firent repaſſer la mer.

Tandis que les barons, les évêques, les papes déchiraient tous ainſi l'Angleterre, où tous voulaient commander ; le peuple, la plus nombreuſe, la plus utile, & même la plus vertueuſe partie des hommes, compoſée de ceux qui étudient les loix & les ſciences, des négocians, des artiſans, des labou-

Digitized by Google

reurs enfin qui exercent la première & la plus mépriſée des profeſſions ; le peuple , dis-je , était regardé par eux comme des animaux au-deſſous de l'homme. Il s'en falait bien , que les communes euſſent alors part au gouvernement ; c'étaient des villains ; leur travail , leur ſang appartenaient à leurs maîtres , qui s'appellaient *nobles*. Le plus grand nombre des hommes était en Europe , ce qu'ils ſont encor en pluſieurs endroits du monde , ſerfs d'un ſeigneur , eſpèce de bétail qu'on vend & qu'on achète avec la terre. Il a falu des ſiécles , pour rendre juſtice à l'humanité , pour ſentir qu'il était horrible , que le grand nombre ſemât , & que le petit recueillit ; & n'eſt-ce pas un bonheur pour les Français , que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puiſſance légitime des rois , en Angleterre par celle du roi & de la nation ?

Heureuſement dans les ſecouſſes , que les querelles des rois & des grands donnaient aux empires , les fers des nations ſe ſont plus ou moins relâchés : la liberté eſt née en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent *Jean ſans terre* & *Henri III* à accorder cette fameuſe charte , dont le principal but était à la vérité de mettre les rois dans la dépendance des lords , mais dans laquelle le reſte de la nation fût un peu favoriſé , afin que dans l'occaſion elle ſe rangeât du parti de ſes prétendus protecteurs. Cette grande charte , qui eſt regardée comme l'origine ſacrée des libertés anglaiſes , fait bien voir elle-même , combien peu la liberté était connue ; le titre ſeul prouve que le roi ſe croyait abſolu de droit , & que les barons & le clergé même ne le forçaient à ſe relâcher de ce droit prétendu , que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande charte : „ Nous accordons de notre libre volonté les privilèges ſui- „ vans aux archevêques , évêques , abbés , prieurs & barons „ de notre royaume , &c. “ Dans les articles de cette charte , il n'eſt pas dit un mot de la chambre des communes ; preuve qu'elle n'exiſtait pas encor , ou qu'elle exiſtait ſans pouvoir. On y ſpéciſie les hommes libres d'Angleterre ; triſte démonſtration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas ; on voit par l'article XXXII. que les hommes prétendus libres devaient le

ſervice à leur ſeigneur. Une telle liberté tenait encor beaucoup de l'eſclavage. Par l'article XXI. le roi ordonne, que ſes officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux & les charrettes des hommes libres qu'en payant. Ce réglement parut au peuple une vraie liberté, parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie. *Henri VII*, conquérant & politique heureux, qui faiſait ſemblant d'aimer les barons, mais qui les haïſſait & les craignait, s'aviſa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par-là les villains, qui dans la ſuite acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illuſtres pairs, qui s'étaient ruinés par leurs folies : peu-à-peu toutes les terres changèrent de maîtres.

La chambre des communes devint de jour en jour plus puiſſante. Les familles des anciens pairs s'éteignirent avec le tems ; & comme il n'y a proprement que les pairs qui ſoient nobles en Angleterre, dans la rigueur de la loi, il n'y aurait preſque plus de nobleſſe en ce pays-là, ſi les rois n'avaient pas créé de nouveaux barons de tems en tems, & conſervé le corps des pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'oppoſer à celui des communes devenu trop redoutable. Tous ces nouveaux pairs, qui compoſent la chambre haute, reçoivent du roi leur titre, & rien de plus, puiſqu'aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom. L'un eſt duc de *Dorſet*, & n'a pas un pouce de terre en Dorſetshire ; l'autre eſt comte d'un village, qui ſait à peine où ce village eſt ſitué. Ils ont du pouvoir dans le parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne & baſſe juſtice, ni du droit de chaſſer ſur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fuſil ſur ſon propre champ.

Un homme, parce qu'il eſt noble ou prêtre, n'eſt point ici exempt de payer certaines taxes ; tous les impôts ſont réglés par la chambre des communes, qui n'étant que la ſeconde par ſon rang, eſt la première par ſon crédit. Les ſeigneurs & les évêques peuvent bien rejetter le bill des communes, lorſqu'il s'agit de lever de l'argent ; mais il ne leur eſt pas permis d'y rien changer ; il faut ou qu'ils le

reçoivent, ou qu'ils le rejettent ſans reſtriction. Quand le bill eſt confirmé par les lords & approuvé par le roi, alors tout le monde paye, chacun donne, non ſelon ſa qualité, (ce qui ſerait abſurde) mais ſelon ſon revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle ſur les terres; elles ont été évaluées toutes ſous le fameux roi *Guillaume III.* La taxe ſubſiſte toûjours la même, quoique les revenus des terres ayent augmenté; ainſi perſonne n'eſt foulé, & perſonne ne ſe plaint; le payſan n'a point les pieds meurtris par des ſabots, il mange du pain blanc, il eſt bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ſes beſtiaux, ni de couvrir ſon toit de tuiles, de peur que l'on ne hauſſe ſes impôts l'année d'après. Il y a ici beaucoup de payſans, qui ont environ cinq ou ſix cent livres ſterling de revenu, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres.

SUR LE COMMERCE.

DEpuis le malheur de Carthage aucun peuple ne fut puiſſant à la fois par le commerce & par les armes, juſqu'au tems où Veniſe donna cet exemple. Les Portugais, pour avoir paſſé le cap de Bonne Eſpérance, ont quelque tems été de grands ſeigneurs ſur les côtes de l'Inde, & jamais redoutables en Europe. Les Provinces-Unies n'ont été guerrières que malgré elles; & ce n'eſt pas comme *unies* entre elles, mais comme *unies* avec l'Angleterre, qu'elles ont prêté la main pour tenir la balance de l'Europe au commencement du dix-huitiéme ſiécle.

Carthage, Veniſe, & Amſterdam ont été puiſſantes; mais elles ont fait comme ceux qui parmi nous ayant amaſſé de l'argent par le négoce, en achètent des terres ſeigneuriales. Ni Carthage, ni Veniſe, ni la Hollande, ni aucun peuple, n'a commencé par être guerrier, & même conquérant, pour finir par être marchand. Les Anglais ſont les ſeuls: ils ſe

ſont battus longtems avant de ſavoir compter. Ils ne ſavaient pas, quand ils gagnaient les batailles d'Azincour, de Crecy, & de Poitiers, qu'ils pouvaient vendre beaucoup de bled, & fabriquer de beaux draps qui leur vaudraient bien davantage. Ces ſeules connaiſſances ont augmenté, enrichi, fortifié la nation. Londres était pauvre & agreſte lorſqu'*Edouard III* conquérait la moitié de la France. C'eſt uniquement parce que les Anglais ſont devenus négocians, que Londres l'emporte ſur Paris par l'étendue de la ville & le nombre des citoyens; qu'ils peuvent mettre en mer deux cent vaiſſeaux de guerre, & ſoudoyer des rois alliés. Les peuples d'Ecoſſe ſont nés guerriers & ſpirituels. D'où vient que leur pays eſt devenu, ſous le nom d'*union*, une province d'Angleterre? C'eſt que l'Ecoſſe n'a que du charbon, & que l'Angleterre a de l'étain fin, de belles laines, d'excellens bleds, des manufactures & des compagnies de commerce.

Quand *Louis XIV* faiſait trembler l'Italie, & que ſes armées, déja maîtreſſes de la Savoie & du Piémont, étaient prêtes de prendre Turin, il falut que le prince *Eugène* marchât du fond de l'Allemagne au ſecours du duc de Savoie. Il n'avait point d'argent, ſans quoi on ne prend ni ne défend les villes. Il eut recours à des marchands Anglais. En une demi-heure de tems on lui prêta cinq millions; avec cela il délivra Turin, battit les Français, & écrivit à ceux qui avaient prêté cette ſomme ce petit billet; „ Meſſieurs, j'ai reçu votre „ argent, & je me flatte de l'avoir bien employé à votre ſatisfaction. " Tout cela donne un juſte orgueil à un marchand Anglais, & fait qu'il oſe ſe comparer, non ſans quelque raiſon, à un citoyen Romain. Auſſi le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce. Mylord *Thownshend*, miniſtre d'état, a un frère, qui ſe contente d'être marchand dans la cité. Dans le tems que mylord *Orford* gouvernait l'Angleterre, ſon cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, & où il eſt mort. Cette coutume, qui pourtant commence trop à ſe paſſer, parait monſtrueuſe à des Allemands entêtés de leurs quartiers: ils ne ſauraient concevoir, que le fils d'un pair d'Angleterre ne ſoit qu'un riche & puiſſant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout eſt prince. On

a vu juſqu'à trente alteſſes du même nom, n'ayant pour tout bien que des armoiries & une noble fierté.

En France eſt marquis qui veut ; & quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenſer, & un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire, *Un homme comme moi ! Un homme de ma qualité !* & mépriſer ſouverainement un négociant. Le négociant entend lui-même parler ſi ſouvent avec dédain de ſa profeſſion, qu'il eſt aſſez ſot pour en rougir. Je ne ſais pourtant lequel eſt le plus utile à un état, ou un ſeigneur bien poudré, qui ſait préciſément à quelle heure le roi ſe lève, à quelle heure il ſe couche, & qui ſe donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'eſclave dans l'anti-chambre d'un miniſtre ; ou un négociant, qui enrichit ſon pays, donne de ſon cabinet des ordres à Surate & au Caire, & contribue au bonheur du monde.

SUR L'INSERTION DE LA PETITE VEROLE.

ON dit doucement dans l'Europe chrétienne, que les Anglais ſont des fous & des enragés : des fous, parce qu'ils donnent la petite vérole à leurs enfans pour les empêcher de l'avoir ; des enragés, parce qu'ils communiquent de gayeté de cœur à ces enfans une maladie certaine & affreuſe, dans la vuë de prévenir un mal incertain. Les Anglais de leur côté diſent que les autres Européans ſont des lâches & des dénaturés ; ils ſont lâches, en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs enfans ; dénaturés, en ce qu'ils les expoſent à mourir un jour de la petite vérole. Pour juger laquelle des deux nations a raiſon, voici l'hiſtoire de cette fameuſe inſertion, dont on parle en France avec tant d'effroi.

Les femmes de Circaſſie ſont, de tems immémorial, dans l'uſage de donner la petite vérole à leurs enfans, même à l'âge de ſix mois, en leur faiſant une inciſion au bras, & en inſérant dans cette inciſion une puſtule, qu'elles ont ſoigneuſement enlevée du corps d'un autre enfant. Cette puſtule fait dans le bras, où elle eſt inſinuée, l'effet du levain dans

un morceau de pâte ; elle y fermente, & répand dans la maſſe du ſang les qualités dont elle eſt empreinte. Les boutons de l'enfant, à qui l'on a donné cette petite vérole artificielle, ſervent à porter la même maladie à d'autres. C'eſt une circulation preſque continuelle en Circaſſie ; & quand malheureuſement il n'y a point de petite vérole dans le pays, on eſt auſſi embarraſſé qu'on l'eſt ailleurs dans une mauvaiſe année.

Ce qui a introduit en Circaſſie cette coutume, qui paraît ſi étrange à d'autres peuples, eſt pourtant une cauſe commune à tous les peuples de la terre ; c'eſt la tendreſſe maternelle & l'intérêt. Les Circaſſiens ſont pauvres, & leurs filles ſont belles ; auſſi ce ſont elles, dont ils font le plus de trafic. Ils fourniſſent de beautés les harems du grand-ſeigneur, du ſophi de Perſe, & de ceux qui ſont aſſez riches pour acheter & pour entretenir cette marchandiſe précieuſe. Ils élèvent ces filles en tout bien & en tout honneur à careſſer les hommes, à former des danſes pleines de laſciveté & de molleſſe, à rallumer par tous les artifices les plus voluptueux le goût des maîtres dédaigneux à qui elles ſont deſtinées. Ces pauvres créatures répètent tous les jours leur leçon avec leur mère, comme nos petites filles répètent leur catéchiſme, ſans y rien comprendre. Or il arrivait ſouvent, qu'un père & une mère, après avoir pris bien des peines pour donner une bonne éducation à leurs enfans, ſe voyaient tout d'un coup fruſtrés de leur eſpérance. La petite vérole ſe mettait dans la famille, une fille en mourait, une autre perdait un œil, une troiſiéme relevait avec un gros nez, & les pauvres gens étaient ruïnés ſans reſſource. Souvent même quand la petite vérole devenait épidémique, le commerce était interrompu pour pluſieurs années ; ce qui cauſait une notable diminution dans les ſerrails de Perſe & de Turquie.

Une nation commerçante eſt toûjours fort alerte ſur ſes intérêts, & ne néglige rien des connaiſſances qui peuvent être utiles à ſon négoce. Les Circaſſiens s'apperçurent, que ſur mille perſonnes il s'en trouvait à peine une ſeule qui fût attaquée deux fois d'une petite vérole bien complette ; qu'à la vérité on eſſuye quelquefois trois ou quatre petites véro-

les légères, mais jamais deux qui ſoient décidées & dangereuſes ; qu'en un mot, jamais on n'a véritablement cette maladie deux fois en ſa vie. Ils remarquèrent encor, que quand les petites véroles ſont très bénignes, & que leur éruption ne trouve à percer qu'une peau délicate & fine, elles ne laiſſent aucune impreſſion ſur le viſage. De ces obſervations naturelles ils conclurent, que ſi un enfant de ſix mois, ou d'un an, avait une petite vérole bénigne, il n'en mourrait pas, il n'en ſerait pas marqué, & ſerait quitte de cette maladie pour le reſte de ſes jours. Il reſtait donc pour conſerver la vie & la beauté de leurs enfans, de leur donner la petite vérole de bonne heure : c'eſt ce que l'on fit en inſérant dans le corps d'un enfant un bouton que l'on prit de la petite vérole la plus complette, & en même tems la plus favorable qu'on pût trouver. L'expérience ne pouvait pas manquer de réuſſir. Les Turcs, qui ſont gens ſenſés, adoptèrent bientôt après cette coûtume ; & aujourd'hui il n'y a point de bacha dans Conſtantinople, qui ne donne la petite vérole à ſon fils & ſa fille en les faiſant ſevrer.

Quelques gens prétendent, que les Circaſſiens prirent autrefois cette coutume des Arabes ; mais nous laiſſons ce point d'hiſtoire à éclaircir par quelque bénédictin, qui ne manquera pas de compoſer là-deſſus pluſieurs volumes *in-folio* avec les preuves. Tout ce que j'ai à dire ſur cette matière, c'eſt que dans le commencement du règne de *George I*, madame de *Wortley Montaigu*, une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'eſprit, & le plus de force dans l'eſprit, étant avec ſon mari en ambaſſade à Conſtantinople, s'aviſa de donner ſans ſcrupule la petite vérole à un enfant, dont elle était accouchée en ce pays. Son chapelain eut beau lui dire, que cette expérience n'était point chrétienne, & ne pouvait réuſſir que chez des infidèles ; le fils de madame *Wortley* s'en trouva à merveille. Cette dame de retour à Londres fit part de ſon expérience à la princeſſe de *Galles* qui eſt aujourd'hui reine. Il faut avouer que, titres & couronnes à part, cette princeſſe eſt née pour encourager tous les arts, & pour faire du bien aux hommes ; c'eſt un philoſophe aimable ſur le trône : elle n'a jamais perdu ni une occaſion de s'inſtruire,

ni une occaſion d'exercer ſa généroſité. C'eſt elle qui ayant entendu dire, qu'une fille de *Milton* vivait encor, & vivait dans la miſère, lui envoya ſur le champ un préſent conſidérable; c'eſt elle qui protège le ſavant père *Courayer*; c'eſt elle qui daigna être la médiatrice entre le docteur *Clarke* & Mr. *Leibnitz*. Dès qu'elle eut entendu parler de l'inoculation ou inſertion de la petite vérole, elle en fit faire l'épreuve ſur quatre criminels condamnés à mort, à qui elle ſauva doublement la vie; car non-ſeulement elle les tira de la potence, mais à la faveur de cette petite vérole artificielle, elle prévint la naturelle qu'ils auraient probablement euë, & dont ils ſeraient morts dans un âge plus avancé. La princeſſe, aſſûrée de l'utilité de cette épreuve, fit inoculer ſes enfans. L'Angleterre ſuivit ſon exemple; & depuis ce tems dix mille enfans de famille, au moins, doivent ainſi la vie à la reine & à madame *Wortley Montaigu*; & autant de filles leur doivent leur beauté.

Sur cent perſonnes dans le monde, ſoixante au moins ont la petite vérole; de ces ſoixante, dix en meurent dans les années les plus favorables, & dix en conſervent pour toûjours de fâcheux reſtes. Voilà donc la cinquiéme partie des hommes que cette maladie tuë ou enlaidit ſûrement. De tous ceux qui ſont inoculés en Turquie ou en Angleterre, aucun ne meurt s'il n'eſt infirme & condamné à mort d'ailleurs. Perſonne n'eſt marqué, aucun n'a la petite vérole une ſeconde fois, ſuppoſé que l'inoculation ait été parfaite. Il eſt donc certain, que ſi quelque ambaſſadrice Françaiſe avait rapporté ce ſecret de Conſtantinople à Paris, elle aurait rendu un ſervice éternel à la nation. Le duc de *Villequier*, père du duc d'*Aumont* d'aujourd'hui, l'homme de France le mieux conſtitué & le plus ſain, ne ſerait pas mort à la fleur de ſon âge: le prince de *Soubiſe*, qui avait la ſanté la plus brillante, n'aurait pas été emporté à l'âge de vingt-cinq ans: Monſeigneur, grand-père de *Louis XV*, n'aurait pas été enterré dans ſa cinquantiéme année. Vingt mille hommes morts à Paris de la petite vérole en 1723 vivraient encore. Quoi donc! eſt-ce que les Français n'aiment point la vie? eſt-ce que leurs femmes ne ſe ſoucient point de leur beauté? En vérité nous ſommes d'é-

tranges gens ! Peut-être dans dix ans prendra-t-on cette méthode anglaiſe, ſi les curés & les médecins le permettent; ou bien les Français dans trois mois ſe ſerviront de l'inoculation par fantaiſie, ſi les Anglais s'en dégoûtent par inconſtance. *a*)

J'apprens, que depuis cent ans les Chinois ſont dans cet uſage; c'eſt un grand préjugé que l'exemple d'une nation qui paſſe pour être la plus ſage & la mieux policée de l'univers. Il eſt vrai, que les Chinois s'y prennent d'une façon différente: ils ne font point d'inciſion, ils font prendre la petite vérole par le nez comme du tabac en poudre; cette façon eſt plus agréable; mais elle revient au même, & ſert également à confirmer, que ſi on avait pratiqué l'inoculation en France, on aurait ſauvé la vie à des milliers d'hommes.

Il y a quelques années qu'un miſſionnaire jéſuite ayant lû ce chapitre, & ſe trouvant dans un canton de l'Amérique où la petite vérole exerçait des ravages affreux, s'aviſa de faire inoculer tous les petits ſauvages qu'il batiſait; ils lui dûrent ainſi la vie préſente, & la vie éternelle; quels dons pour des ſauvages !

Un évêque de Worceſter a depuis peu prêché à Londres l'inoculation; il a démontré en citoyen combien cette pratique avait conſervé de ſujets à l'état: il l'a recommandée en paſteur charitable. On prêcherait à Paris contre cette invention ſalutaire comme on a écrit vingt ans contre les expériences de *Newton*: tout prouve que les Anglais ſont plus philoſophes, & plus hardis que nous. Il faut bien du tems pour qu'une certaine raiſon & un certain courage d'eſprit franchiſſent le pas de Calais.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer, que depuis Douvres juſqu'aux iſles Orcades on ne trouve que des philoſophes; l'eſpèce contraire compoſe toûjours le grand nombre. L'inoculation fut d'abord combattue à Londres: & longtems avant que l'évêque de Worceſter annonçât cer évangile en chaire, un curé s'était aviſé de prêcher contre; il dit que *Job* avait été inoculé par le diable. Ce prédicateur était fait pour être

a) Ce chapitre eſt tiré d'une lettre écrite en 1727. Le reſte a été ajouté depuis.

capucin ; il n'était guères digne d'être né en Angleterre. Le préjugé monta donc en chaire le premier, & la raiſon n'y monta qu'enſuite : c'eſt la marche ordinaire de l'eſprit humain.

SUR LE CHANCELIER BACON.

IL n'y a pas longtems que l'on agitait dans une compagnie célèbre cette queſtion uſée & frivole : Quel était le plus grand-homme de *Céſar*, d'*Alexandre*, de *Tamerlan* ou de *Cromwell ?* Quelqu'un répondit, que c'était ſans contredit *Iſaac Newton.* Cet homme avait raiſon ; car ſi la vraie grandeur conſiſte à avoir reçu du ciel un puiſſant génie, & à s'en être ſervi pour s'éclairer ſoi-même & les autres, un homme comme Mr. *Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix ſiécles, eſt véritablement le grand-homme : & ces politiques & ces conquérans, dont aucun ſiécle n'a manqué, ne ſont d'ordinaire que d'illuſtres méchans. C'eſt à celui qui domine ſur les eſprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des eſclaves par violence, c'eſt à celui qui connait l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos reſpects.

Puis donc que vous exigez que je vous parle des hommes célèbres qu'a porté l'Angleterre, je commencerai par les *Bacons*, les *Lockes* & les *Newtons*, &c. Les généraux & les miniſtres viendront à leur tour.

Il faut commencer par le fameux baron de *Vérulam*, connu en Europe ſous le nom de *Bacon*, qui était fils d'un garde des ſceaux, & fut longtems chancelier ſous le roi *Jacques I.* Cependant au milieu des intrigues de la cour & des occupations de ſa charge, qui demandaient un homme tout entier, il trouva le tems d'être grand philoſophe, bon hiſtorien, écrivain élégant ; & ce qui eſt encor plus étonnant, c'eſt qu'il vivait dans un ſiécle, où l'on ne connaiſſait guère l'art de bien écrire, encor moins la bonne philoſophie. Il a été, comme c'eſt l'uſage parmi les hommes, plus eſtimé après ſa mort que de ſon vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres ; ſes admirateurs étaient les étrangers. Lorſque le marquis d'*Effiat*

amena en Angleterre la princeſſe *Marie*, fille de *Henri le grand*, qui devait épouſer le roi *Charles*, ce miniſtre alla viſiter *Bacon*, qui lors étant malade au lit le reçut les rideaux fermés. » Vous reſſemblez aux anges, lui dit d'*Effiat*; on entend toû-» jours parler d'eux, on les croit bien ſupérieurs aux hommes, » & on n'a jamais la conſolation de les voir. «

Vous ſavez, comment *Bacon* fut accuſé d'un crime, qui n'eſt guères d'un philoſophe, de s'être laiſſé corrompre par argent. Vous ſavez, comment il fut condamné par la chambre des pairs à une amende d'environ quatre cent mille livres de notre monnoie, à perdre ſa dignité de chancelier & de pair. Aujourd'hui les Anglais révèrent ſa mémoire, au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si vous me demandez ce que j'en penſe, je me ſervirai pour vous répondre d'un mot que j'ai ouï dire à mylord *Bolingbrooke*. On parlait en ſa préſence de l'avarice dont le duc de *Marlboroug* avait été accuſé, & on en citait des traits, ſur leſquels on appellait au témoignage de mylord *Bolingbrooke*, qui ayant été d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienſéance dire ce qui en était. C'était un ſi grand-homme, répondit-il, que j'ai oublié ſes vices. Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au chancelier *Bacon* l'eſtime de l'Europe.

Le plus ſingulier & le meilleur de ſes ouvrages, eſt celui qui eſt aujourd'hui le moins lû & le plus utile; je veux parler de ſon *Novum Scientiarum Organum*. C'eſt l'échaffaud avec lequel on a bâti la nouvelle philoſophie; & quand cet édifice a été élevé, au moins en partie, l'échaffaud n'a plus été d'aucun uſage. Le chancelier *Bacon* ne connaiſſait pas encor la nature; mais il ſavait & indiquait tous les chemins qui ménent à elle. Il avait mépriſé de bonne heure ce que des fous en bonnet quarré enſeignaient ſous le nom de philoſophie dans les petites-maiſons appellées *collèges*; & il faiſait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces compagnies, inſtituées pour la perfection de la raiſon humaine, ne continuaſſent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs *horreurs du vuide*, leurs *formes ſubſtantielles*, & tous ces mots, que non-ſeulement l'ignorance rendait reſpectables, mais qu'un mélange ridicule avec la religion avait rendu ſacrés.

Il eſt le père de la philoſophie expérimentale. Il eſt bien vrai, qu'avant lui on avait découvert des ſecrets étonnans : on avait inventé la bouſſole, l'imprimerie, la gravure des eſtampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vüe aux vieillards par les lunettes qu'on appelle *beſicles*, la poudre à canon, &c. On avait cherché, trouvé & conquis un nouveau monde. Qui ne croirait, que ces ſublimes découvertes euſſent été faites par les grands philoſophes, & dans des tems bien plus éclairés que le nôtre ? Point du tout, c'eſt dans le tems de la barbarie ſcholaſtique que ces grands changemens ont été faits ſur la terre. Le hazard ſeul a produit preſque toutes ces inventions ; on a même prétendu, que ce qu'on appelle *hazard*, a eu grande part dans la découverte de l'Amérique ; du moins a-t-on cru, que *Chriſtophle Colomb* n'entreprit ſon voyage que ſur la foi d'un capitaine de vaiſſeau, qu'une tempête avait jetté juſqu'à la hauteur des iſles Caraïbes. Quoi qu'il en ſoit, les hommes ſavaient aller au bout du monde ; ils ſavaient détruire des villes avec un tonnerre artificiel, plus terrible que le tonnerre véritable ; mais ils ne connaiſſaient pas la circulation du ſang, la peſanteur de l'air, les loix du mouvement, la lumière, le nombre de nos planètes, &c. Et un homme qui ſoutenait une thèſe ſur les catégories d'*Ariſtote*, ſur l'univerſel *à parte rei*, ou telle autre ſotiſe, était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne ſont pas celles qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain. C'eſt à un inſtinct méchanique, qui eſt chez la plûpart des hommes, que nous devons la plûpart des arts, & nullement à la ſaine philoſophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre & de préparer les métaux, de bâtir des maiſons, l'invention de la navette, ſont d'une toute autre néceſſité que l'imprimerie & la bouſſole ; cependant ces arts furent inventés par des hommes encor ſauvages. Quel prodigieux uſage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des méchaniques ! Cependant on croyait de leur tems, qu'il y avait des cieux de cryſtal, & que les étoiles étaient de petites lampes, qui tombaient quelquefois dans la mer ; & un de leurs plus grands philoſophes, après bien des recherches, avait trouvé, que

que les aſtres étaient des cailloux, qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, perſonne avant le chancelier *Bacon* n'avait connu la philoſophie expérimentale ; & de toutes les épreuves phyſiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a preſque pas une qui ne ſoit indiquée dans ſon livre. Il en avait fait lui-même pluſieurs. Il fit des eſpèces de machines pneumatiques, par leſquelles il devina l'élaſticité de l'air ; il a tourné tout autour de la découverte de ſa peſanteur ; il y touchait ; cette vérité fut ſaiſie par *Torricelli*. Peu de tems après, la phyſique expérimentale commença tout-d'un-coup à être cultivée à la fois dans preſque toutes les parties de l'Europe. C'était un tréſor caché dont *Bacon* s'était douté, & que tous les philoſophes encouragés par ſa promeſſe s'efforcèrent de déterrer. On voit dans ſon livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont Mr. *Newton* paſſe pour l'inventeur. „ Il faut „ chercher, dit *Bacon*, s'il n'y aurait point une eſpèce de „ force magnétique, qui opère entre la terre & les choſes „ peſantes, entre la lune & l'océan, entre les planètes, „ &c. " En un autre endroit il dit : „ Il faut ou que les „ corps graves ſoient pouſſés vers le centre de la terre, ou „ qu'ils en ſoient mutuellement attirés ; & en ce dernier cas, „ il eſt évident, que plus les corps en tombant s'approchent „ de la terre, plus fortement ils s'attireront. " Il faut, pourſuit-il, „ expérimenter, ſi la même horloge à poids ira „ plus vîte ſur le haut d'une montagne, ou au fond d'une „ mine. Si la force des poids diminue ſur la montagne & „ augmente dans la mine, il y a apparence que la terre a „ une vraie attraction.

Ce précurſeur de la philoſophie a été auſſi un écrivain élégant, un hiſtorien, un bel eſprit. Ses *Eſſais de morale* ſont très eſtimés ; mais ils ſont faits pour inſtruire plutôt que pour plaire, & n'étant ni la ſatyre de la nature humaine, comme les maximes de *la Rochefoucault*, ni l'école du ſcepticiſme, comme *Montagne*, ils ſont moins lûs que ces deux livres ingénieux. Sa vie de *Henri VII* a paſſé pour un chef-d'œuvre ; mais comment ſe peut-il faire, que quelques perſonnes oſent comparer un ſi petit ouvrage avec l'hiſtoire de

notre illuſtre Mr. de *Thou ?* En parlant de ce fameux impoſteur *Perkins*, fils d'un juif converti, qui prit ſi hardiment le nom de *Richard IV* roi d'Angleterre, encouragé par la ducheſſe de Bourgogne, & qui diſputa la couronne à *Henri VII*, voici comme le chancelier *Bacon* s'exprime ; » Environ „ ce tems le roi *Henri* fut obſédé d'eſprits malins par la magie „ de la ducheſſe de Bourgogne, qui évoqua des enfers l'om„ bre d'*Edouard IV* pour venir tourmenter le roi *Henri*. „ Quand la ducheſſe de Bourgogne eut inſtruit *Perkins*, elle „ commença à délibérer par quelle région du ciel elle ferait „ paraître cette comète, & elle réſolut, qu'elle éclaterait d'a„ bord ſur l'horizon de l'Irlande. « Il me ſemble, que notre ſage de *Thou* ne donne guère dans ce *Phœbus*, qu'on prenait autrefois pour du ſublime, mais qu'à préſent on nomme avec raiſon *galimatias*.

SUR LOCKE.

JAmais il ne fut peut-être un eſprit plus ſage, plus méthodique, un logicien plus exact, que *Locke* ; cependant il n'était pas grand mathématicien. Il n'avait jamais pu ſe ſoumettre à la fatigue des calculs, ni à la ſéchereſſe des vérités mathématiques, qui ne préſentent d'abord rien de ſenſible à l'eſprit ; & perſonne n'a mieux éprouvé que lui, qu'on pouvait avoir l'eſprit géomètre, ſans le ſecours de la géométrie. Avant lui de grands philoſophes avaient décidé poſitivement ce que c'eſt que l'ame de l'homme : mais puiſqu'ils n'en ſavaient rien du tout, il eſt bien juſte, qu'ils ayent tous été d'avis différens.

Dans la Grèce, berceau des arts & des erreurs, & où l'on pouſſa ſi loin la grandeur & la ſotiſe de l'eſprit humain, on raiſonnait comme chez nous ſur l'ame. Le divin *Anaxagoras*, à qui on dreſſa un autel, pour avoir appris aux hommes que le ſoleil était plus grand que le Péloponnèſe, que la neige était noire, & que les cieux étaient de pierre, affirma, que l'ame était un eſprit aërien, mais cependant

immortel. *Diogène*, un autre que celui qui devint cynique après avoir été faux-monnoyeur, affûrait, que l'ame était une portion de la ſubſtance même de DIEU; & cette idée au moins était brillante. *Epicure* la compoſait de parties comme le corps. *Ariſtote*, qu'on a expliqué de mille façons, parce qu'il était inintelligible, croyait, ſi l'on s'en rapporte à quelques-uns de ſes diſciples, que l'entendement de tous les hommes était une ſeule & même ſubſtance. Le divin *Platon*, maître du divin *Ariſtote*, & le divin *Socrate*, maître du divin *Platon*, diſaient l'ame corporelle & éternelle. Le démon de *Socrate* lui avait appris ſans doute ce qui en était. Il y a des gens à la vérité, qui prétendent, qu'un homme qui ſe vantait d'avoir un génie familier, était indubitablement un peu fou, ou un peu fripon; mais ces gens-là ſont trop difficiles.

Quant à nos pères de l'égliſe, pluſieurs dans les premiers ſiécles ont cru l'ame humaine, les anges & DIEU corporels. Le monde ſe raffine toûjours. *St. Bernard*, ſelon l'aveu du père *Mabillon*, enſeigna, à propos de l'ame, qu'après la mort elle ne voyait pas DIEU dans le ciel, mais qu'elle converſait ſeulement avec l'humanité de JESUS-CHRIST. On ne le crut pas cette fois ſur ſa parole; l'avanture de la croiſade avait un peu décrédité ſes oracles. Mille ſcholaſtiques ſont venus enſuite, comme le docteur irréfragable *a*), le docteur ſubtil *b*), le docteur angélique *c*), le docteur ſéraphique *d*), le docteur chérubique, qui tous ont été bien ſûrs de connaître l'ame très clairement, mais qui n'ont pas laiſſé d'en parler comme s'ils avaient voulu que perſonne n'y entendit rien. Notre *Deſcartes*, né pour découvrir les erreurs de l'antiquité, mais pour y ſubſtituer les ſiennes, & entraîné par cet eſprit ſyſtématique, qui aveugle les plus grands hommes, s'imagina avoir démontré, que l'ame était la même choſe que la penſée, comme la matière, ſelon lui, eſt la même choſe que l'étendue. Il affûra bien, que l'on penſe toûjours, & que l'ame arrive dans le corps pourvuë de toutes les notions métaphyſiques, connaiſſant DIEU, l'eſpace, l'infini, ayant

a) Hales. *b*) Scot. *c*) St. Thomas. *d*) St. Bonaventure.

toutes les idées abſtraites, remplie enfin de belles connaiſſances, qu'elle oublie malheureuſement en ſortant du ventre de la mère. Le père *Mallebranche* de l'oratoire, dans ſes illuſions ſublimes, n'admet point les idées innées; mais il ne doutait pas, que nous ne viſſions tout en DIEU, & que DIEU, pour ainſi dire, ne fût notre ame.

Tant de raiſonneurs ayant fait le roman de l'ame, un ſage eſt venu, qui en a fait modeſtement l'hiſtoire. Mr. *Locke* a développé à l'homme la raiſon humaine, comme un excellent anatomiſte explique les reſſorts du corps humain. Il s'aide partout du flambeau de la phyſique; il oſe quelquefois parler affirmativement; mais il oſe auſſi douter. Au lieu de définir tout-d'un-coup ce que nous ne connaiſſons pas, il examine par degrés ce que nous voulons connaître; il prend un enfant au moment de ſa naiſſance; il ſuit pas à pas les progrès de ſon entendement; il voit ce qu'il a de commun avec les bêtes, & ce qu'il a au-deſſus d'elles. Il conſulte ſurtout ſon propre témoignage, la conſcience de ſa penſée. „ Je laiſſe, dit-il, „ à diſcuter à ceux qui en ſavent plus que moi, ſi notre „ ame exiſte avant ou après l'organiſation de notre corps; „ mais j'avoue, qu'il m'eſt tombé en partage une de ces „ ames groſſières, qui ne penſent pas toûjours; & j'ai même „ le malheur de ne pas concevoir, qu'il ſoit plus néceſſaire „ à l'ame de penſer toûjours, qu'au corps d'être toûjours en „ mouvement.

Pour moi je me vante de l'honneur d'être en ce point auſſi ſtupide que Mr. *Locke*. Perſonne ne me fera jamais croire, que je penſe toûjours; & je ne me ſens pas plus diſpoſé que lui à imaginer, que quelques ſemaines après ma conception j'étais une fort ſavante ame, ſachant alors mille choſes, que j'ai oubliées en naiſſant, & ayant fort inutilement poſſédé dans l'*uterus* des connaiſſances, qui m'ont échappé dès que j'ai pu en avoir beſoin, & que je n'ai jamais bien pu reprendre depuis.

Locke, après avoir ruïné les idées innées, après avoir bien renoncé à la vanité de croire qu'on penſe toûjours, ayant bien établi que toutes nos idées nous viennent par les ſens, ayant examiné nos idées ſimples, celles qui ſont compoſées,

Digitized by Google

ayant ſuivi l'eſprit de l'homme dans toutes ſes opérations, ayant fait voir combien les langues, que les hommes parlent, ſont imparfaites, & quel abus nous faiſons des termes à tous momens; *Locke*, dis-je, conſidère enfin l'étendue ou plutôt le néant des connaiſſances humaines. C'eſt dans ce chapitre qu'il oſe avancer modeſtement ces paroles: „ Nous ne ſerons „ peut-être jamais capables de connaître, ſi un être purement matériel penſe ou non. " Ce diſcours ſage parut à plus d'un théologien une déclaration ſcandaleuſe, que l'ame eſt matérielle & mortelle. Quelques Anglais dévots à leur manière ſonnèrent l'allarme. Les ſuperſtitieux ſont dans la ſociété ce que les poltrons ſont dans une armée; ils ont & donnent des terreurs paniques. On cria, que Mr. *Locke* voulait renverſer la religion; il ne s'agiſſait pourtant pas de religion dans cette affaire: c'était une queſtion purement philoſophique, très indépendante de la foi & de la révélation. Il ne falait qu'examiner ſans aigreur s'il y a de la contradiction à dire, *La matière peut penſer*, & DIEU *peut communiquer la penſée à la matière.* Mais les théologiens commencent trop ſouvent par dire que DIEU eſt outragé, quand on n'eſt pas de leur avis; c'eſt trop reſſembler aux mauvais poëtes, qui croyaient que *Deſpréaux* parlait mal du roi, parce qu'il ſe moquait d'eux. Le docteur *Stillingfleet* s'eſt fait une réputation de théologien modéré, pour n'avoir pas dit poſitivement des injures à Mr. *Locke.* Il entra en lice contre lui; mais il fut battu, car il raiſonnait en docteur, & *Locke* en philoſophe inſtruit de la force & de la faibleſſe de l'eſprit humain, & qui ſe battait avec des armes dont il connaiſſait la trempe.

SUR L'AME.

JE ſuppoſe une douzaine de bons philoſophes dans une iſle, où ils n'ont jamais vu que des végétaux. Cette iſle, & ſurtout douze bons philoſophes, ſont fort difficiles à trouver; mais enfin cette fiction eſt permiſe. Ils admirent cette

vie qui circule dans les fibres des plantes, qui ſemble ſe perdre & enſuite ſe renouveller : & ne ſachant pas trop comment les plantes naiſſent, comment elles prennent leur nourriture & leur accroiſſement, ils appellent cela *une ame végétative*. Qu'entendez-vous par ame végétative ? leur dit-on ; C'eſt un mot, répondent-ils, qui ſert à exprimer le reſſort inconnu par lequel tout cela s'opère. Mais ne voyez-vous pas, leur dit un méchanicien, que tout cela ſe fait naturellement par des poids, des leviers, des roues, des poulies ? Non, diront nos philoſophes. Il y a dans cette végétation autre choſe que des mouvemens ordinaires ; il y a un pouvoir ſecret qu'ont toutes les plantes d'attirer à elles ce ſuc qui les nourrit ; & ce pouvoir, qui n'eſt explicable par aucune méchanique, eſt un don que DIEU a fait à la matière, & dont ni vous ni moi ne comprenons la nature.

Ayant ainſi bien diſputé, nos raiſonneurs découvrent enfin des animaux. Oh, oh, diſent-ils, après un long examen, voilà des êtres organiſés comme nous ! Ils ont inconteſtablement de la mémoire, & ſouvent plus que nous. Ils ont nos paſſions ; ils ont de la connaiſſance ; ils font entendre tous leurs beſoins ; ils perpétuent comme nous leur eſpèce. Nos philoſophes diſſéquent quelques-uns de ces êtres ; ils y trouvent un cœur, une cervelle. Quoi ! diſent-ils, l'auteur de ces machines, qui ne fait rien en vain, leur aurait-il donné tous les organes du ſentiment, afin qu'ils n'euſſent point de ſentiment ? il ſerait abſurde de le penſer. Il y a certainement en eux quelque choſe que nous appellons auſſi *ame*, faute de mieux ; quelque choſe qui éprouve des ſenſations, & qui a une certaine meſure d'idées. Mais ce principe, quel eſt-il ? Eſt-ce quelque choſe d'abſolument différent de la matière ? eſt-ce un eſprit pur ? eſt-ce un être mitoyen entre la matière que nous ne connaiſſons guères, & l'eſprit pur que nous ne connaiſſons pas ? eſt-ce une propriété donnée de DIEU à la matière organiſée ?

Ils font alors des expériences ſur des inſectes, ſur des vers de terre ; ils les coupent en pluſieurs parties, & ils ſont étonnés de voir qu'au bout de quelque tems il vient des têtes à toutes ces parties coupées ; le même animal ſe reproduit, &

tire de ſa deſtruction même de quoi ſe multiplier. A-t-il pluſieurs ames, qui attendent pour animer ces parties reproduites, qu'on ait coupé la tête au premier tronc ? Ils reſſemblent aux arbres, qui repouſſent des branches & qui ſe reproduiſent de bouture ; ces arbres ont-ils pluſieurs ames ? Il n'y a pas d'apparence ; donc il eſt très probable que l'ame de ces bêtes eſt d'une autre eſpèce que ce que nous appellions *ame végétative* dans les plantes ; que c'eſt une faculté d'un ordre ſupérieur, que DIEU a daigné donner à certaines portions de matière ; c'eſt une nouvelle preuve de ſa puiſſance ; c'eſt un nouveau ſujet de l'adorer.

Un homme violent, & mauvais raiſonneur, entend ce diſcours, & leur dit ; Vous êtes des ſcélérats, dont il faudrait brûler les corps pour le bien de vos ames ; car vous niez l'immortalité de l'ame de l'homme. Nos philoſophes ſe regardent tout étonnés ; l'un d'eux lui répond avec douceur, pourquoi nous brûler ſi vite ? Sur quoi avez-vous pu penſer que nous ayons l'idée que votre cruelle ame eſt mortelle ? Sur ce que vous croyez, reprend l'autre, que DIEU a donné aux brutes, qui ſont organiſées comme nous, la faculté d'avoir des ſentimens & des idées. Or cette ame des bêtes périt avec elles, donc vous croyez que l'ame des hommes périt auſſi.

Le philoſophe répond : Nous ne ſommes point du tout ſûrs que ce que nous appellons *ame* dans les animaux périſſe avec eux ; nous ſavons très bien que la matière ne périt pas, & nous croyons qu'il ſe peut faire que DIEU ait mis dans les animaux quelque choſe qui conſervera toûjours, ſi DIEU le veut, la faculté d'avoir des idées. Nous n'aſſûrons pas, à beaucoup près, que la choſe ſoit ainſi ; car il n'appartient guère aux hommes d'être ſi confians ; mais nous n'oſons borner la puiſſance de DIEU. Nous diſons qu'il eſt très probable que les bêtes, qui ſont matière, ont reçu de lui un peu d'intelligence. Nous découvrons tous les jours des propriétés de la matière, c'eſt-à-dire, des préſens de DIEU, dont auparavant nous n'avions pas d'idées. Nous avions d'abord défini la matière une ſubſtance étendue ; enſuite nous avons reconnu qu'il falait lui ajouter la ſolidité ; quel-

que tems après il a falu admettre que cette matière a une force, qu'on nomme *force d'inertie*; après cela nous avons été tout étonnés d'être obligés d'avouer que la matière gravite.

Quand nous avons voulu pouſſer plus loin nos recherches, nous avons été forcés de reconnaître des êtres qui reſſemblent à la matière en quelque choſe, & qui n'ont pas cependant les autres attributs dont la matière eſt douée. Le feu élémentaire, par exemple, agit ſur nos ſens comme les autres corps : mais il ne tend point à un centre comme eux ; il s'échappe, au contraire, du centre en lignes droites de tous côtés. Il ne ſemble pas obéir aux loix de l'attraction, de la gravitation, comme les autres corps. L'optique a des myſtères dont on ne pourrait guères rendre raiſon, qu'en oſant ſuppoſer que les traits de lumière ſe pénètrent les uns les autres. Il y a certainement quelque choſe dans la lumière qui la diſtingue de la matière connue ; il ſemble que la lumière ſoit un être mitoyen entre les corps & d'autres eſpèces d'êtres que nous ignorons. Il eſt très vraiſemblable que ces autres eſpèces ſont elles-mêmes un milieu qui conduit à d'autres créatures, & qu'il y a ainſi une chaîne de ſubſtances qui s'élèvent à l'infini.

Uſque adeo quod tanget idem eſt, tamen ultima diſtant.

Cette idée nous paraît digne de la grandeur de DIEU, ſi quelque choſe en eſt digne. Parmi ces ſubſtances, il a pu ſans doute en choiſir une qu'il a logée dans nos corps, & qu'on appelle *ame humaine* ; les livres ſaints que nous avons lûs, nous apprennent que cette ame eſt immortelle. La raiſon eſt d'accord avec la révélation ; car comment une ſubſtance quelconque périrait-elle ? tout mode ſe détruit, l'être reſte. Nous ne pouvons concevoir la création d'une ſubſtance, nous ne pouvons concevoir ſon anéantiſſement ; mais nous n'oſons affirmer que le maître abſolu de tous les êtres ne puiſſe donner auſſi des ſentimens & des perceptions à l'être qu'on appelle *matière*. Vous êtes bien ſûr que l'eſſence de votre ame eſt de penſer, & nous n'en ſommes pas ſi ſûrs : car lorſque nous examinons un fœtus, nous avons de la peine

peine à croire que ſon ame ait eu beaucoup d'idées dans ſa coëffe ; & nous doutons fort que dans un ſommeil plein & profond, dans une léthargie complette, on ait jamais fait des méditations. Ainſi il nous paraît que la penſée pourrait bien être, non pas l'eſſence de l'être penſant, mais un préſent que le Créateur a fait à ces êtres, que nous nommons *penſans ;* & tout cela nous a fait naître le ſoupçon, que s'il le voulait, il pourrait faire ce préſent-là à un atôme, conſerver à jamais cet atôme, & ſon préſent, ou le détruire à ſon gré. La difficulté conſiſte moins à deviner comment la matière pourrait penſer, qu'à deviner comment une ſubſtance quelconque penſe. Vous n'avez des idées, que parce que DIEU a bien voulu vous en donner ; pourquoi voulez-vous l'empêcher d'en donner à d'autres eſpèces ? Seriez-vous bien aſſez intrépides pour oſer croire que votre ame eſt préciſément du même genre que les ſubſtances qui approchent le plus près de la Divinité ? Il y a grande apparence qu'elles ſont d'un ordre bien ſupérieur, & qu'en conſéquence DIEU leur a daigné donner une façon de penſer infiniment plus belle ; de même qu'il a accordé une meſure d'idées très médiocre aux animaux, qui ſont d'un ordre inférieur à vous. J'ignore comment je vis, comment je donne la vie ; & vous voulez, que je ſache comment j'ai des idées : l'ame eſt un horloge que DIEU nous a donné à gouverner ; mais il ne nous a point dit de quoi le reſſort de cette horloge eſt compoſé.

Y a-t-il rien dans tout cela dont on puiſſe inférer que nos ames ſont mortelles ? Encor une fois, nous penſons comme vous ſur l'immortalité que la foi nous annonce ; mais nous croyons que nous ſommes trop ignorans pour affirmer que DIEU n'ait pas le pouvoir d'accorder la penſée à tel être qu'il voudra. Vous bornez la puiſſance du Créateur, qui eſt ſans bornes, & nous l'étendons auſſi loin que s'étend ſon exiſtence. Pardonnez-nous de le croire tout-puiſſant, comme nous vous pardonnons de reſtraindre ſon pouvoir. Vous ſavez ſans doute tout ce qu'il peut faire, & nous n'en ſavons rien. Vivons en frères, adorons en paix notre père commun ; vous avec vos ames ſavantes & hardies, nous avec

nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre. Paſſons-le doucement ſans nous quereller pour des difficultés qui ſeront éclaircies dans la vie immortelle qui commencera demain.

DE LA TOLERANCE; ET QUE LES PHILOSOPHES NE PEUVENT JAMAIS NUIRE.

LE brutal n'ayant rien de bon à répliquer, parla longtems, & ſe fâcha beaucoup. Nos pauvres philoſophes ſe mirent pendant quelques ſemaines à lire l'hiſtoire; & après avoir bien lû, voici ce qu'ils dirent à ce barbare, qui était ſi indigne d'avoir une ame immortelle.

Mon ami, nous avons lû que dans toute l'antiquité les choſes allaient auſſi-bien que dans notre tems; qu'il y avait même de plus grandes vertus, & qu'on ne perſécutait point les philoſophes pour les opinions qu'ils avaient; pourquoi donc voudriez-vous nous faire du mal pour les opinions que nous n'avons pas? Nous liſons que toute l'antiquité croyait la matière éternelle. Ceux qui ont vu qu'elle était créée, ont laiſſé les autres en repos. *Pythagore* avait été coq, ſes parens cochons, perſonne n'y trouva à redire, & ſa ſecte fut chérie & révérée de tout le monde, excepté des rotiſſeurs, & de ceux qui avaient des fêves à vendre.

Les ſtoïciens reconnaiſſaient un DIEU, à-peu-près tel que celui qui a été ſi témérairement admis depuis par les ſpinoſiſtes; le ſtoïciſme cependant fut la ſecte la plus féconde en vertus héroïques & la plus accréditée.

Les épicuriens faiſaient leurs Dieux reſſemblans à nos chanoines, dont l'indolent embonpoint ſoutient leur divinité, & qui prennent en paix leur nectar & leur ambroſie, en ne ſe mêlant de rien. Ces épicuriens enſeignaient hardiment la matérialité & la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins conſidérés. On les admettait dans tous les emplois, & leurs atômes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

Les platoniciens, à l'exemple des gymnoſophiſtes, ne nous faiſaient pas l'honneur de penſer que DIEU eût daigné nous former lui-même. Il avait, ſelon eux, laiſſé ce ſoin à ſes officiers, à des génies, qui firent dans leur beſogne beaucoup de balourdiſes. Le DIEU des platoniciens était un ouvrier excellent, qui employa ici-bas des élèves aſſez médiocres. Les hommes n'en révérèrent pas moins l'école de *Platon.*

En un mot chez les Grecs, & chez les Romains, autant de ſectes, autant de manières de penſer ſur DIEU, ſur l'ame, ſur le paſſé, & ſur l'avenir : aucune de ces ſectes ne fut perſécutante. Toutes ſe trompaient, & nous en ſommes bien fâchés ; mais toutes étaient paiſibles, & c'eſt ce qui nous confond ; c'eſt ce qui nous condamne ; c'eſt ce qui nous fait voir que la plûpart des raiſonneurs d'aujourd'hui ſont des monſtres, & que ceux de l'antiquité étaient des hommes. On chantait publiquement ſur le théâtre de Rome, *Poſt mortem nihil eſt ; ipſaque mors nihil.* „ Rien n'eſt après la mort ; „ la mort même n'eſt rien. " Ces ſentimens ne rendaient les hommes ni meilleurs ni pires ; tout ſe gouvernait, tout allait à l'ordinaire ; & les *Titus*, les *Trajans*, les *Marc-Aurèles* gouvernèrent la terre en Dieux bienfaiſans.

Si nous paſſons des Grecs & des Romains aux nations barbares, arrêtons-nous ſeulement aux Juifs. Tout ſuperſtitieux, tout cruel & tout ignorant qu'était ce miſérable peuple, il honorait cependant les phariſiens qui admettaient la fatalité de la deſtinée & la métempſycoſe ; il portait auſſi reſpect aux ſaducéens, qui niaient abſolument l'immortalité de l'ame & l'exiſtence des eſprits, & qui ſe fondaient ſur la loi de *Moïſe*, laquelle n'avait jamais parlé de peine ni de récompenſe après la mort. Les eſſéniens, qui croyaient auſſi la fatalité, & qui ne ſacrifiaient jamais de victimes dans le temple, étaient encor plus révérés que les phariſiens & les ſaducéens. Aucune de leurs opinions ne troubla jamais le gouvernement. Il y avait pourtant là de quoi s'égorger, ſe brûler, s'exterminer réciproquement, ſi on l'avait voulu. O miſérables hommes ! profitez de ces exemples. Penſez & laiſſez penſer. C'eſt la conſolation de nos faibles eſprits dans

cette courte vie. Quoi ! vous recevrez avec politeſſe un Turc qui croit que *Mahomet* a voyagé dans la lune ; vous vous garderez bien de déplaire au bacha *Bonneval*, & vous voudrez mettre en quartiers votre frère, parce qu'il croit que DIEU pourrait donner l'intelligence à toute créature ?

C'eſt ainſi que parla un des philoſophes ; un autre ajouta ; Croyez-moi, il ne faut jamais craindre qu'aucun ſentiment philoſophique puiſſe nuire à la religion d'un pays. Nos myſtères ont beau être contraires à nos démonſtrations, ils n'en ſont pas moins révérés par nos philoſophes chrétiens, qui ſavent que les objets de la raiſon & de la foi ſont de différente nature. Jamais les philoſophes ne feront une ſecte de religion ; pourquoi ? C'eſt qu'ils ſont ſans entouſiaſme. Diviſez le genre-humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf compoſées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne ſauront jamais s'il y a eu un Mr. *Locke* au monde. Dans la vingtiéme partie qui reſte, combien trouve-t-on peu d'hommes qui liſent ? & parmi ceux qui liſent, il y en a vingt qui liſent des romans, contre un qui étudie la philoſophie. Le nombre de ceux qui penſent eſt exceſſivement petit, & ceux-là ne s'aviſent pas de troubler le monde.

Qui ſont ceux qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans leur patrie ? Eſt-ce *Pomponace*, *Montagne*, *le Vayer*, *Deſcartes*, *Gaſſendi*, *Bayle*, *Spinoſa*, *Hobbes*, le lord *Shaftsbury*, le comte de *Boulainvilliers*, le conſul *Maillet*, *Toland*, *Collins*, *Fludd*, *Wolſton*, *Becker*, l'auteur déguiſé ſous le nom de *Jacques Macé*, celui de l'*eſpion turc*, celui des *lettres perſanes*, des *lettres juives*, des *penſées philoſophiques*, &c. Non : ce ſont, pour la plûpart, des théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de ſecte, ont bientôt eu celle d'être chefs de parti. Que dis-je ? Tous les livres de philoſophie moderne mis enſemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit ſeulement, qu'en a fait autrefois la diſpute des cordeliers ſur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

Digitized by Google

SUR DESCARTES ET NEWTON.

UN Français qui arrive à Londres, trouve les choſes bien changées en philoſophie comme dans tout le reſte. Il a laiſſé le monde plein, il le trouve vuide. A Paris on voit l'univers compoſé de tourbillons de matière ſubtile ; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'eſt la preſſion de la lune qui cauſe le flux de la mer : chez les Anglais c'eſt la mer qui gravite vers la lune ; de façon que quand vous croyez que la lune devrait nous donner marée haute, ces meſſieurs croyent qu'on doit avoir marée baſſe ; ce qui malheureuſement ne peut ſe vérifier ; car il aurait falu, pour s'en éclaircir, examiner la lune & les marées au premier inſtant de la création. Vous remarquerez encore que le ſoleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour ſon quart. Chez vos cartéſiens tout ſe fait par une impulſion qu'on ne comprend guères ; chez Mr. *Newton*, c'eſt par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cauſe. A Paris, vous vous figurez la terre faite comme un melon ; à Londres elle eſt applatie des deux côtés. La lumière pour un cartéſien exiſte dans l'air ; pour un newtonien, elle vient du ſoleil en ſix minutes & demie. Votre chymie fait toutes ſes opérations avec des acides, des alkalis, & de la matière ſubtile ; l'attraction domine juſques dans la chymie anglaiſe.

L'eſſence même des choſes a totalement changé. Vous ne vous accordez ni ſur la définition de l'ame, ni ſur celle de la matière. *Deſcartes* aſſûre que l'ame eſt la même choſe que la penſée, & Mr. *Locke* lui prouve aſſez bien le contraire. *Deſcartes* aſſûre encore que l'étendue ſeule fait la matière ; *Newton* y ajoute la ſolidité. Voilà de ſérieuſes contrariétés !

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux *Newton*, ce deſtructeur du ſyſtême cartéſien, mourut au mois de Mars de l'an 1727. Il a vécu honoré

de ſes compatriotes, & a été enterré comme un roi qui aurait fait du bien à ſes ſujets. On a lû avec avidité, & l'on a traduit en anglais l'éloge de Mr. *Newton*, que Mr. de *Fontenelle* a prononcé dans l'académie des ſciences. On attendait en Angleterre ſon jugement, comme une déclaration ſolemnelle de la ſupériorité de la philoſophie anglaiſe. Mais quand on a vu que non-ſeulement il s'était trompé en rendant compte de cette philoſophie, mais qu'il comparait *Deſcartes* à *Newton*, toute la ſociété royale de Londres s'eſt ſoulevée; loin d'acquieſcer au jugement, on a fort critiqué le diſcours. Pluſieurs même (& ceux-là ne ſont pas les plus philoſophes) ont été choqués de cette comparaiſon, ſeulement parce que *Deſcartes* était Français.

Il faut avouer que ces deux grands-hommes ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, & dans leur philoſophie. *Deſcartes* était né avec une imagination brillante & forte, qui en fit un homme ſingulier dans ſa vie privée, comme dans ſa manière de raiſonner. Cette imagination ne put ſe cacher même dans ſes ouvrages philoſophiques, où l'on voit à tous momens des comparaiſons ingénieuſes & brillantes. La nature en avait preſque fait un poëte; & en effet, il compoſa pour la reine de Suède un divertiſſement en vers, que pour l'honneur de ſa mémoire on n'a pas fait imprimer. Il eſſaya quelque tems du métier de la guerre; & depuis étant devenu tout-à-fait philoſophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de ſa maîtreſſe une fille nommée *Francine*, qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte. Ainſi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

Il crut longtems qu'il était néceſſaire de fuir les hommes, & ſurtout ſa patrie, pour philoſopher en liberté. Il avait raiſon; les hommes de ſon tems n'en ſavaient pas aſſez pour l'éclairer, & n'étaient guères capables que de lui nuire. Il quitta la France, parce qu'il cherchait la vérité, qui était perſécutée alors par la miſérable philoſophie de l'école; mais il ne trouva pas plus de raiſon dans les univerſités de la Hollande où il ſe retira. Car dans le tems qu'on condamnait en France les ſeules propoſitions de ſa philoſophie qui fuſſent

Digitized by Google

vraies, il fut auſſi perſécuté par les prétendus philoſophes de Hollande, qui ne l'entendaient pas mieux, & qui voyant de plus près ſa gloire, haïſſaient davantage ſa perſonne. Il fut obligé de ſortir d'Utrecht : il eſſuya l'accuſation d'athéïſme, dernière reſſource des calomniateurs ; & lui, qui avait employé toute la ſagacité de ſon eſprit à chercher de nouvelles preuves de l'exiſtence d'un DIEU, fut accuſé de n'en point reconnaître. Tant de perſécutions ſuppoſaient un très grand mérite & une réputation éclatante ; auſſi avait-il l'un & l'autre. La raiſon perça même un peu dans le monde à travers les ténèbres de l'école & les préjugés de la ſuperſtition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenſes. On lui propoſa une penſion de mille écus. Il vint ſur cette eſpérance, paya les frais de la patente qui ſe vendait alors, n'eut point la penſion, & s'en retourna philoſopher dans ſa ſolitude de Nord-Hollande, dans le tems que le grand *Galilée*, à l'âge de quatre-vingt ans, gémiſſait dans les priſons de l'inquiſition, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Enfin il mourut à Stockholm d'une mort prématurée, & cauſée par un mauvais régime, au milieu de quelques ſavans ſes ennemis, & entre les mains d'un médecin qui le haïſſait.

La carrière du chevalier *Newton* a été toute différente : il a vécu près de quatre-vingt cinq ans, toûjours tranquille, heureux & honoré dans ſa patrie. Son grand bonheur a été non-ſeulement d'être né dans un pays libre, mais dans un tems où les impertinences ſcholaſtiques étant bannies, la raiſon ſeule était cultivée ; & le monde ne pouvait être que ſon écolier & non ſon ennemi.

Une oppoſition ſingulière dans laquelle il ſe trouve avec *Deſcartes*, c'eſt que dans le cours d'une ſi longue vie, il n'a eu ni paſſion ni faibleſſe. Il n'a jamais approché d'aucune femme : c'eſt ce qui m'a été confirmé par le médecin & le chirurgien entre les bras de qui il eſt mort : on peut admirer en cela *Newton* ; mais il ne faut pas blâmer *Deſcartes*.

L'opinion publique en Angleterre ſur ces deux philoſophes, eſt que le premier était un rêveur, & que l'autre était un ſage. Très peu de perſonnes à Londres liſent *Deſcartes*, dont

effectivement les ouvrages ſont devenus inutiles ; très peu liſent auſſi *Newton*, parce qu'il faut être fort ſavant pour le comprendre. Cependant tout le monde parle d'eux ; on n'accorde rien au Français, & on donne tout à l'Anglais. Quelques gens croyent que ſi l'on ne s'en tient plus à l'horreur du vuide, ſi l'on ſait que l'air eſt peſant, ſi l'on ſe ſert de lunettes d'approche, on en a l'obligation à *Newton* ; il eſt ici l'*Hercule* de la fable, à qui les ignorans attribuaient tous les faits des autres héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du diſcours de Mr. de *Fontenelle*, on a oſé avancer que *Deſcartes* n'était pas un grand géomètre. Ceux qui parlent ainſi, peuvent ſe reprocher de battre leur nourrice. *Deſcartes* a fait un auſſi grand chemin, du point où il a trouvé la géométrie juſqu'au point où il l'a pouſſée, que *Newton* en ait fait après lui. Il eſt le premier qui ait enſeigné la manière de donner les équations algébriques des courbes. Sa géométrie, graces à lui, devenuë commune, était de ſon tems ſi profonde, qu'aucun profeſſeur n'oſa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avait guère en Hollande que *Schouten*, & en France que *Fermat*, qui l'entendiſſent. Il porta cet eſprit de géométrie & d'invention dans la dioptrique, qui devint entre ſes mains un art tout nouveau ; & s'il s'y trompa beaucoup, c'eſt qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout-d'un-coup en connaître toutes les propriétés. Ceux qui le ſuivent lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de Mr. *Deſcartes* ne fourmillent d'erreurs.

La géométrie était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, & qui l'aurait conduit ſûrement dans ſa phyſique ; cependant il abandonna à la fin ce guide, & ſe livra à l'eſprit de ſyſtême. Alors ſa philoſophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, & tout au plus vraiſemblable pour les philoſophes ignorans du même tems. Il ſe trompa ſur la nature de l'ame, ſur les loix du mouvement, ſur la nature de la lumière. Il admit des idées innées ; il inventa de nouveaux élémens ; il créa un monde ; il fit l'homme à ſa mode ; & on dit avec raiſon que l'homme de *Deſcartes* n'eſt en effet que celui

celui de *Deſcartes*, fort éloigné de l'homme véritable. Il pouſſa ſes erreurs métaphyſiques, juſqu'à prétendre que deux & deux ſont quatre, parce que DIEU l'a voulu ainſi; mais ce n'eſt point trop dire qu'il était eſtimable, même dans ſes égaremens. Il ſe trompa; mais ce fut au moins avec méthode, & de conſéquence en conſéquence. S'il inventa de nouvelles chimères en phyſique, au moins il en détruiſit d'anciennes; il apprit aux hommes de ſon tems à raiſonner & à ſe ſervir contre lui-même de ſes armes. S'il n'a pas payé en bonne monnoie, c'eſt beaucoup d'avoir décrié la fauſſe.

Deſcartes donna un œil aux aveugles: ils virent les fautes de l'antiquité, & les ſiennes; la route qu'il ouvrit eſt depuis lui devenue immenſe. Le petit livre de *Rohault* a fait pendant quelque tems une phyſique complette; aujourd'hui tous les récueils des académies de l'Europe ne ſont pas même un commencement de ſyſtême. En approfondiſſant cet abîme, il s'eſt trouvé infini.

DE NEWTON.

Newton fut d'abord deſtiné à l'égliſe. Il commença par être théologien, & il lui en reſta des marques toute ſa vie. Il prit ſérieuſement le parti d'*Arius* contre *Athanaſe*. Il alla même un peu plus loin qu'*Arius*, ainſi que tous les ſociniens. Il y a aujourd'hui en Europe beaucoup de ſavans de cette opinion; je ne dirai pas de cette communion, car ils ne ſont point de corps. Ils ſont même partagés, & pluſieurs d'entr'eux réduiſent leur ſyſtême au pur déiſme, accommodé avec la morale du CHRIST. *Newton* n'était pas de ces derniers. Il ne différait de l'égliſe anglicane que ſur le point de la conſubſtantiabilité, & il croyait tout le reſte.

Une preuve de ſa bonne foi, c'eſt qu'il a commenté l'Apocalypſe. Il y trouve clairement que le pape eſt l'antechriſt, & il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en ſont mêlés. Apparemment qu'il a voulu par ce commentaire conſoler la race humaine de la ſupériorité qu'il avait ſur elle.

Bien des gens en liſant le peu de métaphyſique que *Newton* a mis à la fin de ſes *Principes mathématiques*, y ont trouvé quelque choſe d'auſſi obſcur que l'Apocalypſe. Les métaphyſiciens & les théologiens reſſemblent aſſez à cette eſpèce de gladiateurs qu'on faiſait combattre les yeux couverts d'un bandeau. Mais quand *Newton* travailla les yeux ouverts à ſes mathématiques, ſa vue porta aux bornes du monde.

Il a inventé le calcul qu'on appelle de l'*infini*; il a découvert & démontré un principe nouveau qui fait mouvoir toute la nature. On ne connaiſſait point la lumière avant lui. On n'en avait que des idées confuſes & fauſſes. Il a dit, Que la lumière ſoit connue, & elle l'a été.

Les téleſcopes de réflexion ont été inventés par lui. Le premier a été fait de ſes mains; & il a fait voir pourquoi on ne peut pas augmenter la force & la portée des téleſcopes ordinaires. Ce fut à l'occaſion de ſon nouveau téleſcope qu'un jéſuite Allemand prit *Newton* pour un ouvrier, pour un faiſeur de lunettes. *Artifex quidam nomine Newton*, dit-il dans un petit livre. La poſtérité l'a bien vengé depuis. On lui faiſait en France plus d'injuſtice; on le prenait pour un faiſeur d'expériences qui s'était trompé; & parce que *Mariotte* ſe ſervit de mauvais priſmes, on rejetta les découvertes de *Newton*.

Il fut admiré de ſes compatriotes dès qu'il eut écrit & opéré. Il n'a été bien connu en France qu'au bout de quarante années. Mais en récompenſe nous avions la matière cannelée & la matière rameuſe de *Deſcartes*; & les petits tourbillons molaſſes du révérend père *Mallebranche*; & le ſyſtême de Mr. *Privat de Molière*, qui ne vaut pas pourtant *Poquelin de Molière*.

De tous ceux qui ont un peu vécu avec monſieur le cardinal de *Polignac*, il n'y a perſonne qui ne lui ait entendu dire, que *Newton* était péripatéticien, & que ſes rayons colorifiques, & ſurtout ſon attraction, ſentaient beaucoup l'athéiſme. Le cardinal de *Polignac* joignait à tous les avantages qu'il avait reçus de la nature une très grande éloquence; il faiſait des vers latins avec une facilité heureuſe & étonnante; mais il ne ſavait que la philoſophie de *Deſcartes*, & il avait retenu par cœur ſes raiſonnemens comme on retient des dates. Il n'était point devenu géo-

mètre, & il n'était pas né philoſophe. Il pouvait juger les Catilinaires & l'*Enéide*, mais non pas *Newton* & *Locke*.

Quand on conſidère que *Newton*, *Locke*, *Clarke*, *Leibnitz* auraient été perſécutés en France, empriſonnés à Rome, brûlés à Lisbonne, que faut-il penſer de la raiſon humaine? Elle eſt née dans ce ſiécle en Angleterre. Il y avait eu du tems de la reine *Marie* une perſécution aſſez forte ſur la façon de prononcer le grec, & les perſécuteurs ſe trompaient. Ceux qui mirent *Galilée* en pénitence ſe trompaient encor plus. Tout inquiſiteur devrait rougir juſqu'au fond de l'ame en voyant ſeulement une ſphère de *Copernic*. Cependant ſi *Newton* était né en Portugal, & qu'un dominicain eût vu une héréſie dans la raiſon inverſe du quarré des diſtances, on aurait revêtu le chevalier *Iſaac Newton* d'un *ſanbenito* dans un *Auto-da-Fé*.

On a ſouvent demandé pourquoi ceux que leur miniſtère engage à être ſavans & indulgens, ont été ſi ſouvent ignorans & impitoyables. Ils ont été ignorans parce qu'ils avaient longtems étudié, & ils ont été cruels parce qu'ils ſentaient que leurs mauvaiſes études étaient l'objet du mépris des ſages. Certainement les inquiſiteurs, qui eurent l'effronterie de condamner le ſyſtême de *Copernic*, non-ſeulement comme hérétique, mais comme abſurde, n'avaient rien à craindre de ce ſyſtême. La terre a beau être emportée autour du ſoleil ainſi que les autres planètes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs. Le dogme même eſt toûjours en ſûreté, quand il n'eſt combattu que par des philoſophes; toutes les académies de l'univers ne changeront rien à la croyance du peuple. Quel eſt donc le principe de cette rage, qui a tant de fois animé les *Anitus* contre les *Socrates*? C'eſt que les *Anitus* diſent dans le fond de leur cœur, Les *Socrates* nous mépriſent.

J'avais cru dans ma jeuneſſe que *Newton* avait fait ſa fortune par ſon extrême mérite. Je m'étais imaginé que la cour & la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation grand-maître des monnoies du royaume. Point du tout. *Iſaac Newton* avait une niéce aſſez aimable nommée *Madame Conduit*. Elle plut beaucoup au grand tréſorier *Halliſax*. Le calcul infiniteſimal & la gravitation ne lui auraient ſervi de rien ſans une jolie niéce.

DE LA CHRONOLOGIE REFORMÉE PAR NEWTON, QUI FAIT LE MONDE MOINS VIEUX DE CINQ CENT ANS.

IL me reſte à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre-humain, mais qui ſe ſent toûjours de cet eſprit créateur, que Mr. *Newton* portait dans toutes ſes recherches. C'eſt une chronologie toute nouvelle; car dans tout ce qu'il entreprenait, il falait qu'il changeât les idées reçuës par les autres hommes. Accoutumé à débrouiller des cahos, il a voulu porter au moins quelque lumière dans celui des fables anciennes confondues avec l'hiſtoire, & fixer une chronologie incertaine. Il eſt vrai, qu'il n'y a point de famille, de ville, de nation, qui ne cherche à reculer ſon origine. De plus, les premiers hiſtoriens ſont les plus négligens à marquer les dates. Les livres étaient moins communs mille fois qu'aujourd'hui; par conſéquent étant moins expoſés à la critique, on trompait le monde plus impunément; & puiſqu'on a évidemment ſuppoſé des faits, il eſt aſſez probable qu'on a ſuppoſé des dates. En général il parut à Mr. *Newton*, que le monde était de cinq cent ans plus jeune que les chronologiſtes ne le diſent. Il fonde ſon idée ſur le cours ordinaire de la nature, & ſur les obſervations aſtronomiques.

On entend ici par le cours de la nature, le tems de chaque génération des hommes. Les Egyptiens s'étaient ſervis les premiers de cette manière incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencemens de leur hiſtoire. Ils comptaient trois cent quarante-une générations depuis *Menès* juſqu'à *Sethon;* & n'ayant pas de dates fixes, ils évaluèrent trois générations à cent ans. Ainſi ils comptèrent du règne de *Menès* au règne de *Sethon*, onze mille trois cent quarante années. Les Grecs, avant de compter par olympiades, ſuivirent la méthode des Egyptiens, & étendirent un peu la durée des générations, en pouſſant chaque génération juſqu'à quarante années. Or en cela les Egyptiens & les Grecs ſe trompèrent dans leur calcul. Il eſt bien vrai que, ſelon le cours ordinaire

de la nature, trois générations ſont environ cent à ſix-vingt ans; mais il s'en faut bien que trois règnes tiennent ce nombre d'années. Il eſt très évident, qu'en général les hommes vivent plus longtems que les rois ne règnent. Ainſi un homme, qui voudra écrire l'hiſtoire ſans avoir des dates préciſes, & qui ſaura qu'il y a neuf rois chez une nation, aura grand tort s'il compte trois cent ans pour ces neuf rois. Chaque génération eſt d'environ trente ans, chaque règne eſt d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les trente rois d'Angleterre depuis *Guillaume le conquérant* juſqu'à *George I*, ils ont régné ſix cent quarante-huit ans; ce qui réparti ſur les trente rois, donne à chacun vingt-un ans & demi de règne. Soixante-trois rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à-peu-près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens ſe ſont trompés, quand ils ont égalé en général la durée des règnes à la durée des générations; donc ils ont trop compté, donc il eſt à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les obſervations aſtronomiques ſemblent prêter encor un plus grand ſecours à notre philoſophe. Il paraît plus fort en combattant ſur ſon terrain. Vous ſavez que la terre, outre ſon mouvement annuel, qui l'emporte autour du ſoleil d'occident en orient dans l'eſpace d'une année, a encor une révolution ſingulière tout-à-fait inconnuë juſqu'à ces derniers tems. Ses pôles ont un mouvement très lent de rétrogradation d'orient en occident, qui fait que chaque jour leur poſition ne répond pas préciſément au même point du ciel. Cette différence, inſenſible en une année, devient aſſez forte avec le tems; & au bout de ſoixante & douze ans on trouve que la différence eſt d'un degré, c'eſt-à-dire, de la trois cent ſoixantiéme partie de tout le ciel. Ainſi après ſoixante & douze années le colure de l'équinoxe du printems, qui paſſait par un fixe, répond à un autre fixe. De-là vient que le ſoleil, au-lieu d'être dans la partie du ciel où était le bélier du tems d'*Hipparque*, ſe trouve répondre à cette partie du ciel où eſt le taureau; & que les gemeaux ſont à la place où le taureau était alors. Tous les ſignes ont changé de place; cependant nous retenons toûjours la manière de parler des anciens. Nous diſons, que le

ſoleil eſt dans le bélier au printems, par la même condeſcendance, que nous diſons, que le ſoleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs, qui s'apperçut de quelque changement dans les conſtellations par rapport aux équinoxes, ou pluiôt, qui l'apprit des Egyptiens. Les philoſophes attribuèrent ce mouvement aux étoiles; car alors on était bien loin d'imaginer une telle révolution dans la terre. On la croyait en tous ſens immobile. Ils créèrent donc un ciel où ils attachèrent toutes les étoiles, & donnèrent à ce ciel un mouvement particulier, qui le faiſait avancer vers l'orient, pendant que toutes les étoiles ſemblaient faire leur route journalière d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoutèrent une ſeconde bien plus eſſentielle. Ils crurent, que le ciel prétendu des étoiles fixes avançait d'un degré vers l'orient en cent années. Ainſi ils ſe trompèrent dans leur calcul aſtronomique, auſſi-bien que dans leur ſyſtême phyſique. Par exemple, un aſtronome aurait dit alors; L'équinoxe du printems a été du tems d'un tel obſervateur dans un tel ſigne, à une telle étoile; il a fait deux degrés de chemin depuis cet obſervateur juſqu'à nous: or deux degrés valent deux cent ans; donc cet obſervateur vivait deux cent ans avant moi. Il eſt certain, qu'un aſtronome, qui aurait raiſonné ainſi, ſe ſerait trompé environ de cinquante ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompés, compoſèrent leur grande année du monde, c'eſt-à-dire, de la révolution de tout le ciel, d'environ trente-ſix mille ans. Mais les modernes ſavent, que cette révolution imaginaire du ciel des étoiles, n'eſt autre choſe que la révolution des pôles de la terre, qui ſe fait en vingt-cinq mille neuf cent ans. Il eſt bon de remarquer ici en paſſant, que Mr. *Newton*, en déterminant la figure de la terre, a très heureuſement expliqué la raiſon de cette révolution.

Tout ceci poſé, il reſte pour fixer la chronologie, de voir par quelle étoile le colure des équinoxes coupe aujourd'hui l'écliptique au printems, & de ſavoir s'il ne ſe trouve point quelque ancien, qui nous ait dit en quel point l'écliptique était coupée de ſon tems par le même colure des équinoxes. *Clément* Alexandrin rapporte, que *Chiron*, qui était de l'expédition des argonautes, obſerva les conſtellations au tems de cette fameuſe

expédition, & fixa l'équinoxe du printems au milieu du bélier, l'équinoxe d'automne au milieu de la balance, le ſolſtice de notre été au milieu du cancre, & le ſolſtice d'hyver au milieu du capricorne.

Longtems après l'expédition des argonautes, & un an avant la guerre du Péloponnèſe, *Meton* obſerva, que le point du ſolſtice d'été paſſait par le ſixiéme degré du cancre.

Or chaque ſigne du zodiaque eſt de trente degrés. Du tems de *Chiron*, le ſolſtice était à la moitié du ſigne, c'eſt-à-dire, au quinziéme degré; un an avant la guerre du Péloponnèſe, il était au huitiéme; donc il avait retrogradé de ſept degrés (un degré vaut ſoixante & douze ans); donc du commencement de la guerre du Péloponnèſe, à l'entrepriſe des argonautes, il n'y a que ſept fois ſoixante & douze ans, qui font cinq cent quatre ans, & non pas ſept cent années, comme le diſaient les Grecs. Ainſi en comparant l'état du ciel d'aujourd'hui à l'état où il était alors, nous voyons, que l'expédition des argonautes doit être placée neuf cent neuf ans avant JESUS-CHRIST, & non pas environ quatorze cent ans; & que par conſéquent le monde eſt moins vieux d'environ cinq cent ans qu'on ne penſait. Par-là toutes les époques ſont rapprochées, & tout eſt fait plus tard qu'on ne le dit. Ce ſyſtême paraît vrai, je ne ſais s'il fera fortune, & ſi l'on voudra ſe réſoudre ſur ces idées à réformer la chronologie du monde. Peut-être les ſavans trouveraient-ils, que c'en ſerait trop, d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la phyſique, la géométrie & l'hiſtoire; ce ſerait une eſpèce de monarchie univerſelle, dont l'amour-propre s'accommode malaiſément. Auſſi dans le tems que les partiſans des tourbillons & de la manière cannelée attaquaient la gravitation démontrée, le révérend père *Souciet* & Mr. *Fréret* écrivaient contre la chronologie de *Newton* avant qu'elle fût imprimée.

Digitized by Google

DE LA TRAGÉDIE ANGLAISE.

LEs Anglais avaient déja un théâtre, auſſi-bien que les Eſpagnols, quand les Français n'avaient encor que des tréteaux. *Shakeſpear*, que les Anglais prennent pour un *Sophocle*, floriſſait à-peu-près dans le tems de *Lopez de Vega*; il créa le théâtre; il avait un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de ſublime, ſans la moindre étincelle de bon goût, & ſans la moindre connaiſſance des règles. Je vais vous dire une choſe hazardée, mais vraie, c'eſt que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais; il y a de ſi belles ſcènes, des morceaux ſi grands & ſi terribles répandus dans ſes farces monſtrueuſes qu'on appelle *tragédies*, que ces piéces ont toûjours été jouées avec un grand ſuccès. Le tems, qui ſeul fait la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts reſpectables. La plûpart des idées bizarres & gigantesques de cet auteur ont acquis, au bout de cent cinquante ans, le droit de paſſer pour ſublimes. Les auteurs modernes l'ont preſque tous copié. Mais ce qui réuſſiſſait dans *Shakeſpear*, eſt ſiflé chez eux; & vous croyez bien, que la vénération, qu'on a pour cet auteur, augmente à meſure que l'on mépriſe les modernes. On ne fait pas réfléxion, qu'il ne faudrait pas l'imiter; & le mauvais ſuccès des copiſtes fait ſeulement qu'on le croit inimitable.

Vous ſavez que dans la tragédie du *Maure de Veniſe*, piéce très touchante, un mari étrangle ſa femme ſur le théâtre, & que quand la pauvre femme eſt étranglée, elle s'écrie, qu'elle meurt très injuſtement. Vous n'ignorez pas, que dans *Hamlet*, des foſſoyeurs creuſent une foſſe en buvant, en chantant des vaudevilles, & en faiſant ſur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaiſanteries convenables à gens de leur métier; mais ce qui vous ſurprendra, c'eſt qu'on a imité ces ſotiſes.

Sous le règne de *Charles II* qui était celui de la politeſſe, & l'âge des beaux arts, *Otway* dans ſa *Veniſe ſauvée*, introduit le ſénateur *Antonio*, & ſa courtiſane *Naki*, au milieu des horreurs de la conſpiration du marquis de *Bedmar*. Le vieux

vieux ſénateur *Antonio* fait auprès de ſa courtiſane toutes les ſingeries d'un vieux débauché impuiſſant & hors du bon ſens. Il contrefait le taureau & le chien ; il mord les jambes de ſa maîtreſſe, qui lui donne des coups de pied & des coups de foüet. On a retranché de la piéce d'*Otway* ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille ; mais on a laiſſé dans le *Jules-Céſar* de *Shakeſpear* les plaiſanteries des cordonniers & des ſavetiers Romains, introduits ſur la ſcène avec *Caſſius* & *Brutus*. Vous vous plaindrez ſans doute, que ceux qui juſqu'à préſent vous ont parlé du théâtre anglais, & ſurtout de ce fameux *Shakeſpear*, ne vous ayent encor fait voir que ſes erreurs, & que perſonne n'ait traduit aucun de ces endroits frappans, qui demandent grace pour toutes ſes fautes. Je vous répondrai, qu'il eſt bien aiſé de rapporter en proſe les ſotiſes d'un poëte, mais très difficile de traduire ſes beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages, qui nous fiſſent connaître quelques beautés ; car je maintiendrai toûjours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homère* & de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands-hommes.

J'ai hazardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes Anglais ; en voici un de *Shakeſpear*. Faites grace à la copie en faveur de l'original ; & ſouvenez-vous toûjours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible eſtampe d'un beau tableau. J'ai choiſi le monologue de la tragédie de *Hamlet*, qui eſt ſu de tout le monde, & qui commence par ces vers :

To be, or not to be ! that is the Queſtion ! &c.

C'eſt *Hamlet*, prince de Dannemark, qui parle.

Demeure, il faut choiſir, & paſſer à l'inſtant
De la vie à la mort, ou de l'être au néant.
Dieux juſtes, s'il en eſt, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Supporter, ou finir mon malheur & mon ſort ?
Que ſuis-je ? qui m'arrête ? & qu'eſt-ce que la mort ?

C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique azile ;
Après de longs tranſports, c'eſt un ſommeil tranquile.
On s'endort, & tout meurt ; mais un affreux réveil
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil.
On nous menace ; on dit, que cette courte vie
De tourmens éternels eſt auſſi-tôt ſuivie.
O mort ! moment fatal ! affreuſe éternité !
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh ! qui pourrait ſans toi ſupporter cette vie ?
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocriſie ?
D'une indigne maitreſſe encenſer les erreurs ?
Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs ?
Et montrer les langueurs de ſon ame abattue,
A des amis ingrats, qui détournent la vue ?
La mort ſerait trop douce en ces extrémités.
Mais le ſcrupule parle, & nous crie, arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier, fait un chrétien timide, &c.

Ne croyez pas que j'aye rendu ici l'anglais mot pour mot; malheur aux faiſeurs de traductions littérales, qui traduiſant chaque parole énervent le ſens ! C'eſt bien là qu'on peut dire, que la lettre tue, & que l'eſprit vivifie.

Voici encor un paſſage d'un fameux tragique Anglais ; c'eſt *Dryden*, poëte du tems de *Charles II*, auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation ſans mélange, s'il n'avait fait que la dixiéme partie de ſes ouvrages.

Ce morceau commence ainſi ;

When I conſider Life tis all a Cheat,
Yet fool'd by Hope Men favour the Deceit, &c.

De deſſeins en regrets, & d'erreurs en déſirs,
Les mortels inſenſés proménent leur folie,
Dans des malheurs préſens, dans l'eſpoir des plaiſirs.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit on, va combler tous nos vœux.

Demain vient, & nous laiſſe encor plus malheureux.
Quelle eſt l'erreur, hélas ! du ſoin qui nous dévore ?
Nul de nous ne voudrait recommencer ſon cours.
De nos premiers momens nous maudiſſons l'aurore,
Et de la nuit qui vient, nous attendons encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'eſt dans ces morceaux détachés, que les tragiques Anglais ont juſqu'ici excellé. Leurs piéces, preſque toutes barbares, dépourvues de bienſéance, d'ordre & de vraiſemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le ſtile eſt trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains Hébreux, ſi remplis de l'enflure aſiatique ; mais auſſi les échaſſes du ſtile figuré, ſur leſquelles la langue anglaiſe eſt guindée, élèvent l'eſprit bien haut, quoique par une marche irrégulière.

Il ſemble quelquefois que la nature ne ſoit pas faite en Angleterre comme ailleurs. Ce même *Dryden*, dans ſa farce de *Don Sébaſtien* roi de Portugal, qu'il appelle *tragédie*, fait parler ainſi un officier à ce monarque :

LE ROI SEBASTIEN.

Ne me connais-tu pas, traître, inſolent !

ALONZE.

Qui ? moi ?
Je te connais fort bien, mais non pas pour mon roi.
Tu n'es plus dans Lisbonne, où ta cour mépriſable
Nourriſſait de ton cœur l'orgueil inſupportable.
Un tas d'illuſtres ſots & de fripons titrés,
Et de gueux du bel air & d'eſclaves dorés,
Chatouillait ton oreille & faſcinait ta vue ;
On t'entourait en cercle ainſi qu'une ſtatue.
Quand tu diſais un mot, chacun le cou tendu
S'empreſſait d'applaudir ſans t'avoir entendu ;
Et ce troupeau ſervile admirait en ſilence
Ta royale ſotiſe & ta noble arrogance :
Mais te voilà réduit à ta juſte valeur....

Ce diſcours eſt un peu anglais ; la piéce d'ailleurs eſt bouffonne. Comment concilier, diſent nos critiques, tant de ridicule & de raiſon, tant de baſſeſſe & de ſublime ? Rien n'eſt plus aiſé à concevoir ; il faut ſonger que ce ſont des hommes qui ont écrit. La ſcène eſpagnole a tous les défauts de l'anglaiſe, & n'en a peut-être pas les beautés. Et de bonne foi qu'étaient donc les Grecs ? qu'était donc *Euripide*, qui dans la même piéce fait un tableau ſi touchant, ſi noble d'*Alceſte* s'immolant à ſon époux, & met dans la bouche d'*Admète* & de ſon père des puérilités ſi groſſières, que les commentateurs mêmes en ſont embarraſſés ? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le ſommeil d'*Homère* quelquefois un peu long, & les rêves de ce ſommeil aſſez inſipides ? Il faut bien des ſiécles pour que le bon goût s'épure. *Virgile* chez les Romains, *Racine* chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toûjours pur dans les grands ouvrages.

Monſieur *Addiſſon* eſt le premier Anglais, qui ait fait une tragédie raiſonnable. Je le plaindrais, s'il n'y avait mis que de la raiſon. Sa tragédie de *Caton* eſt écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle & énergique dont *Corneille* le premier donna chez nous de ſi beaux exemples dans ſon ſtile inégal. Il me ſemble que cette piéce eſt faite pour un auditoire un peu philoſophe & très républicain. Je doute que nos jeunes dames & nos petits-maîtres euſſent aimé *Caton* en robe de chambre, liſant les dialogues de *Platon* & faiſant ſes réflexions ſur l'immortalité de l'ame. Mais ceux qui s'élèvent au-deſſus des uſages, des préjugés, des faibleſſes de leur nation, ceux qui ſont de tous les tems & de tous les pays, ceux qui préfèrent la grandeur philoſophique à des déclarations d'amour, ſeront bien aiſes de trouver ici une copie quoiqu'imparfaite de ce morceau ſublime. Il ſemble qu'*Addiſſon*, dans ce beau monologue de *Caton*, ait voulu lutter contre *Shakeſpear*. Je traduirai l'un comme l'autre, c'eſt-à-dire avec cette liberté ſans laquelle on s'écarterait trop de ſon original à force de vouloir reſſembler. Le fonds eſt très fidèle ; j'y ajoute peu de détails. Il m'a falu encherir ſur lui, ne pouvant l'égaler.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame eſt immortelle.
C'eſt un DIEU qui lui parle, un DIEU qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des ſiécles ſans fin je ſens que tu m'entraines.
Du monde & de mes ſens je vais briſer les chaines,
Et m'ouvrir loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité! quel mot conſolant & terrible!
O lumière! ô nuage! ô profondeur horrible!
Que ſuis-je? où ſuis-je? où vais-je? & d'où ſuis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connaître?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux?
Allons, s'il eſt un DIEU, Caton doit être heureux.
Il en eſt un ſans doute, & je ſuis ſon ouvrage.
Lui-même au cœur du juſte il empreint ſon image.
Il doit venger ſa cauſe & punir les pervers.
Mais comment? dans quel tems? & dans quel univers?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime;
La fortune y domine, & tout y ſuit ſon char.
Ce globe infortuné fut formé pour Céſar.
Hâtons-nous de ſortir d'une priſon funeſte.
Je te verrai ſans ombre, ô vérité céleſte!
Tu te caches de nous dans nos jours de ſommeil:
Cette vie eſt un ſonge, & la mort un réveil.

Dans cette tragédie d'un patriote & d'un philoſophe, le rôle de *Caton* me paraît ſurtout un des plus beaux perſonnages qui ſoient ſur aucun théâtre. Le *Caton* d'*Addiſſon* eſt, je crois, fort au-deſſus de la *Cornelie* de *Pierre Corneille*; car il eſt continuellement grand ſans enflure; & le rôle de *Cornelie*, qui d'ailleurs n'eſt pas un perſonnage néceſſaire, ſent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut toûjours être héroïne, & *Caton* ne s'apperçoit jamais qu'il eſt un héros.

Il eſt bien triſte que quelque choſe de ſi beau ne ſoit pas une belle tragédie ; des ſcenes découſues qui laiſſent ſouvent le théâtre vuide, des *à parte* trop longs & ſans art, des amours froids & inſipides, une conſpiration inutile à la piéce, un certain *Sempronius* déguiſé & tué ſur le théâtre ; tout cela fait de la fameuſe tragédie de *Caton*, une piéce que nos comédiens n'oſeraient jamais jouer, quand même nous penſerions à la romaine ou à l'anglaiſe. La barbarie & l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé juſques dans la ſageſſe d'*Addiſſon*. Il me ſemble que je vois le czar *Pierre*, qui en réformant les Ruſſes tenait encor quelque choſe de ſon éducation & des mœurs de ſon pays.

La coutume d'introduire de l'amour, à tort & à travers, dans les ouvrages dramatiques, paſſa de Paris à Londres vers l'an 1660 avec nos rubans & nos perruques. Les femmes, qui y parent les ſpectacles, comme ici, ne veulent plus ſouffrir qu'on leur parle d'autres choſes que d'amour. Le ſage *Addiſſon* eut la molle complaiſance de plier la ſévérité de ſon caractère aux mœurs de ſon tems, & gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui les piéces ſont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects & moins hardis. J'ai vu des piéces nouvelles fort ſages, mais froides. Il ſemble que les Anglais n'ayent été faits juſqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monſtres brillans de *Shakeſpear* plaiſent mille fois plus que la ſageſſe moderne. Le génie poëtique des Anglais reſſemble juſqu'à préſent à un arbre touffu, planté par la nature, jettant au hazard mille rameaux, & croiſſant inégalement avec force. Il meurt, ſi vous voulez forcer ſa nature, & le tailler en arbre des jardins de Marly.

SUR LA COMÉDIE ANGLAISE.

SI dans la plûpart des tragédies anglaiſes les héros ſont ampoulés & les héroïnes extravagantes, en récompenſe le ſtile eſt plus naturel dans la comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait ſouvent celui de la débauche plutôt que celui de l'hon-

nêteté. On y appelle chaque choſe par ſon nom. Une femme fâchée contre ſon amant lui ſouhaite la vérole. Un yvrogne, dans une piéce qu'on joue tous les jours, ſe maſque en prêtre, fait du tapage, eſt arrêté par le guet. Il ſe dit curé ; on lui demande s'il a une cure ; il répond qu'il en a une excellente pour la chaude..... Une des comédies les plus décentes, intitulée *le Mari négligent*, repréſente d'abord ce mari, qui ſe fait grater la tête par une ſervante aſſiſe à côté de lui ; ſa femme ſurvient & s'écrie : A quelle autorité ne parvient-on pas par être putain ! Quelques cyniques prennent le parti de ces expreſſions groſſières ; ils s'appuyent ſur l'exemple d'*Horace*, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain & tous les plaiſirs qu'elles donnent. Ce ſont des images qui gagnent chez nous à être voilées. Mais *Horace*, qui ſemble fait pour les mauvais lieux ainſi que pour la cour, & qui entend parfaitement les uſages de ces deux empires, parle auſſi franchement de ce qu'un honnête-homme dans ſes beſoins peut faire à une jeune fille, que s'il parlait d'une promenade ou d'un ſoupé. On ajoute que les Romains du tems d'*Auguſte* étaient auſſi polis que les Pariſiens, & que ce même *Horace*, qui loue l'empereur *Auguſte* d'avoir reformé les mœurs, ſe conformait ſans honte à l'uſage de ſon ſiécle, qui permettait les filles, les garçons, & les noms propres. Choſe étrange (ſi quelque choſe pouvait l'être) qu'*Horace* en parlant le langage de la débauche fût le favori d'un réformateur, & qu'*Ovide* pour avoir parlé le langage de la galanterie, fût exilé par un débauché, un fourbe, un aſſaſſin nommé *Octave*, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier ſupplice !

Quoi qu'il en ſoit, *Bayle* prétend, que les expreſſions ſont différentes ; en quoi lui, les cyniques & les ſtoiciens ſemblent ſe tromper ; car chaque choſe a des noms différens, qui la peignent ſous divers aſpects, & qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de *magiſtrat* & de *robin*, de *gentilhomme* & de *gentillâtre*, d'*officier* & d'*aigrefin*, de *religieux* & de *moine*, ne ſignifient pas la même choſe. La conſommation du mariage, & tout ce qui ſert à ce grand œuvre, ſera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin & par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci ſe ſervira réveillera

l'image du plaiſir ; les termes du médecin ne préſenteront que des figures anatomiques ; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiſcret aura dit avec audace ; & le curé tâchera de donner l'idée d'un ſacrement. Les mots ne ſont donc pas indifférens, puis qu'il n'y a point de ſynonymes.

Il faut encor conſidérer, que ſi les Romains permettaient des expreſſions groſſières dans des ſatyres qui n'étaient luës que de peu de perſonnes, ils ne ſouffraient pas des mots deshonnêtes ſur le théâtre. Car, comme dit La Fontaine, *chaſtes ſont les oreilles, encor que les yeux ſoient fripons.* En un mot il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puiſſe répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguiſé, ont gâté la plûpart des piéces de *Molière.* Ils ont voulu faire un *Tartuffe* ; il était impoſſible que ce ſujet réuſſit à Londres : la raiſon en eſt, qu'on ne ſe plait guère aux portraits des gens qu'on ne connaît pas. Un des grands avantages de la nation Anglaiſe, c'eſt qu'il n'y a point de *Tartuffes* chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots, il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît preſque pas le nom de *dévot*, mais beaucoup celui d'honnête-homme. On n'y voit point d'imbécilles qui mettent leurs ames en d'autres mains, ni de ces petits ambitieux qui s'établiſſent dans un quartier de la ville un empire deſpotique ſur quelques femmelettes autrefois galantes & toûjours faibles, & ſur quelques hommes plus faibles & plus mépriſables qu'elles. La philoſophie, la liberté & le climat conduiſent à la miſantropie. Londres qui n'a point de *Tartuffes* eſt plein de *Timons.* Auſſi le *Miſantrope*, ou l'*Homme au franc procédé*, eſt une des bonnes comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite du tems que *Charles II* & ſa cour brillante tâchaient de défaire la nation de ſon humeur noire. *Wicherley*, auteur de cet ouvrage, était l'amant déclaré de la ducheſſe de *Cleveland*, maîtreſſe du roi. Cet homme, qui paſſait ſa vie dans le plus grand monde, en peignait les ridicules & les faibleſſes avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la piéce de *Wicherley* ſont plus hardis que ceux de *Molière*, mais auſſi ils ont moins de fineſſe & de bienſéance. L'auteur Anglais a corrigé le ſeul défaut qui ſoit dans la piéce de *Molière* ; ce défaut eſt le manque d'intrigue & d'intérêt. La piéce

piéce anglaiſe eſt intéreſſante, & l'intrigue en eſt ingénieuſe, mais trop hardie pour nos mœurs.

C'eſt un capitaine de vaiſſeau, plein de valeur, de franchiſe & de mépris pour le genre-humain. Il a un ami ſage & ſincère dont il ſe défie, & une maîtreſſe dont il eſt tendrement aimé, ſur laquelle il ne daigne pas jetter les yeux; au contraire, il a mis toute ſa confiance dans un faux ami, qui eſt le plus indigne homme qui reſpire, & il a donné ſon cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes. Il eſt bien aſſûré, que cette femme eſt une *Pénélope*, & ce faux ami un *Caton*. Il part pour s'aller battre contre les Hollandais, & laiſſe tout ſon argent, ſes pierreries, & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, & recommande cette femme elle-même à cet ami fidèle, ſur lequel il compte ſi fort. Cependant le véritable honnête-homme, dont il ſe défie tant, s'embarque avec lui; & la maîtreſſe, qu'il n'a pas ſeulement daigné regarder, ſe déguiſe en page, & fait le voyage, ſans que le capitaine s'apperçoive de ſon ſexe, de toute la campagne.

Le capitaine ayant fait ſauter ſon vaiſſeau dans un combat, revient à Londres ſans ſecours, ſans vaiſſeau & ſans argent, avec ſon page & ſon ami, ne connaiſſant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec ſa caſſette & ſa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié, & on ne lui a pas plus gardé ſon dépôt que le reſte. Mon homme a toutes les peines du monde à croire, qu'une femme de bien puiſſe faire de pareils tours; mais pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuſe du petit page, & veut le prendre à force; mais comme il faut que juſtice ſe faſſe, & que dans une piéce de théâtre le vice ſoit puni, & la vertu récompenſée, il ſe trouve à la fin du compte, que le capitaine ſe met à la place du page, couche avec ſon infidelle, fait cocu ſon traître ami, lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend ſa caſſette, & épouſe ſon page. Vous remarquerez qu'on a encor lardé cette piéce d'une comteſſe de *Pimbeſche*, vieille plaideuſe, parente du capitaine, laquelle eſt bien la plus plaiſante créature, & le meilleur caractère, qui ſoit au théâtre.

Wicherley a encor tiré de *Molière* une piéce non moins ſingulière, & non moins hardie, c'eſt une eſpèce d'*Ecole des femmes*. Le principal perſonnage de la piéce eſt un drôle à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui pour être plus ſûr de ſon fait, s'aviſe de faire courir le bruit que dans ſa dernière maladie les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation tous les maris lui amènent leurs femmes, & le pauvre homme n'eſt plus embarraſſé que du choix. Il donne ſurtout la préférence à une petite campagnarde, qui a beaucoup d'innocence & de tempérament, & qui fait ſon mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette piéce n'eſt pas, ſi vous voulez, l'école des bonnes mœurs; mais en vérité c'eſt l'école de l'eſprit & du bon comique.

Un chevalier *van Brugh* a fait des comédies encor plus plaiſantes, mais moins ingénieuſes. Ce chevalier était un homme de plaiſir, & par-deſſus cela poëte & architecte. On prétend, qu'il écrivait avec autant de délicateſſe & d'élégance, qu'il bâtiſſait groſſiérement. C'eſt lui qui a bâti le fameux château de Blenheim, peſant & durable monument de notre malheureuſe bataille d'Hochſtet. Si les appartemens étaient ſeulement auſſi larges que les murailles ſont épaiſſes, ce château ſerait aſſez commode. On a mis dans l'épitaphe de *van Brugh*, qu'on ſouhaitait que la terre ne lui fût point légère, attendu que de ſon vivant il l'avait ſi inhumainement chargée. Ce chevalier ayant fait un tour en France avant la belle guerre de 1701, fut mis à la Baſtille, & y reſta quelque tems, ſans avoir jamais pu ſavoir ce qui lui avait attiré cette diſtinction de la part de notre miniſtère. Il fit une comédie à la Baſtille; & ce qui eſt à mon ſens fort étrange, c'eſt qu'il n'y a dans cette piéce aucun trait contre le pays dans lequel il eſſuya cette violence.

Celui de tous les Anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique, eſt feu Mr. *Congrève*. Il n'a fait que peu de piéces, mais toutes ſont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y ſont rigoureuſement obſervées. Elles ſont pleines de caractères nuancés avec une extrême fineſſe: on n'y eſſuye pas la moindre mauvaiſe plaiſanterie: vous y voyez par-

tout le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripon ; ce qui prouve, qu'il connaiſſait bien ſon monde, & qu'il vivait dans ce qu'on appelle *la bonne compagnie.* Ses piéces ſont les plus ſpirituelles & les plus exactes, celles de *van Brugh* les plus gaies, & celles de *Wicherley* les plus fortes. Il eſt à remarquer, qu'aucun de ces beaux eſprits n'a mal parlé de *Molière* ; il n'y a que les mauvais auteurs Anglais qui ayent dit du mal de ce grand-homme.

Au reſte, ne me demandez pas, que j'entre ici dans le moindre détail de ces piéces anglaiſes dont je ſuis ſi grand partiſan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaiſanterie des *Wicherleys* & des *Congrèves* : on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître la comédie anglaiſe, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y reſter trois ans, d'apprendre bien l'anglais, & de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaiſir en liſant *Plaute* & *Ariſtophane*, pourquoi ? C'eſt que je ne ſuis ni Grec, ni Romain. La fineſſe des bons mots, l'alluſion, l'à-propos, tout cela eſt perdu pour un étranger.

Il n'en eſt pas de même dans la tragédie. Il n'eſt queſtion chez elle que de grandes paſſions, & de ſotiſes héroïques, conſacrées par de vieilles erreurs de fables ou d'hiſtoire. *Œdipe*, *Electre* appartiennent aux Eſpagnols, aux Anglais, & à nous comme aux Grecs. Mais la bonne comédie eſt la peinture parlante des ridicules d'une nation ; & ſi vous ne connaiſſez pas la nation à fond, vous ne pouvez guères juger de la peinture.

On reproche aux Anglais leur ſcène ſouvent enſanglantée & ornée de corps morts ; on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nuds devant de jeunes filles, & qui s'en retournent quelquefois avec un nez & une joue de moins. Ils diſent pour leurs raiſons, qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, & les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théâtre eſt un peu loin de celui des *Sophocles* & des *Euripides* ; & à l'égard des Romains, il faut avouer, qu'un nez & une joue ſont bien peu de choſe en comparaiſon de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque pour le plaiſir des dames Romaines.

Ils ont eu quelquefois des danſes dans leurs comédies, & ces

danſes ont été des allégories d'un goût ſingulier. Le pouvoir deſpotique & l'état républicain furent repréſentés en 1709 par une danſe tout-à-fait galante. On voyait d'abord un roi qui après un entrechat donnait un grand coup de pied dans le derrière à ſon premier miniſtre ; celui-ci le rendait à un ſecond, le ſecond à un troiſiéme ; & enfin celui qui recevait le dernier coup figurait le gros de la nation, qui ne ſe vengeait ſur perſonne ; le tout ſe faiſait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par une danſe ronde, où chacun donnait & recevait également. C'eſt pourtant là le pays qui a produit des *Addiſſons*, des *Popes*, des *Lockes*, & des *Newtons*.

SUR LES COURTISANS QUI CULTIVENT LES LETTRES.

IL a été un tems en France où les beaux-arts étaient cultivés par les premiers de l'état. Les courtiſans ſurtout s'en mêlaient malgré la diſſipation, le goût des riens, la paſſion pour l'intrigue, toutes divinités du pays. Il me paraît, qu'on eſt actuellement à la cour dans tout un autre goût que celui des lettres ; peut-être dans peu de tems la mode de penſer reviendra-t-elle. Un roi n'a qu'à vouloir ; on fait de cette nation-ci tout ce qu'on veut. En Angleterre communément on penſe, & les lettres y ſont plus en honneur qu'ici. Cet avantage eſt une ſuite néceſſaire de la forme de leur gouvernement. Il y a à Londres environ huit cent perſonnes, qui ont le droit de parler en public, & de ſoutenir les intérêts de la nation. Environ cinq ou ſix mille prétendent au même bonheur à leur tour. Tout le reſte s'érige en juge de tous ceux-ci, & chacun peut faire imprimer ce qu'il penſe ſur les affaires publiques ; ainſi toute la nation eſt dans la néceſſité de s'inſtruire. On n'entend parler que des gouvernemens d'Athènes & de Rome. Il faut bien, malgré qu'on en ait, lire les auteurs qui en ont traité. Cette étude conduit naturellement aux belles-lettres. En général les hommes ont l'eſprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos magiſtrats, nos avocats, nos

médecins, & beaucoup d'eccléſiaſtiques, ont-ils plus de lettres, de goût & d'eſprit, que l'on n'en trouve dans toutes les autres profeſſions ? C'eſt que réellement leur état eſt d'avoir l'eſprit cultivé, comme celui d'un marchand eſt de connaître ſon négoce.

Il n'y a pas longtems qu'un ſeigneur Anglais fort jeune, me vint voir à Paris, en revenant d'Italie. Il avait fait en vers une deſcription de ce pays-là, auſſi poliment écrite, que tout ce qu'ont fait le comte de *Rocheſter*, & nos *Chaulieux*, nos *Saraſins* & nos *Chapelles*. La traduction que j'en ai faite eſt ſi loin d'atteindre à la force & à la bonne plaiſanterie de l'original, que je ſuis obligé d'en demander ſérieuſement pardon à l'auteur, & à ceux qui entendent l'anglais. Cependant comme je n'ai pas d'autre moyen de faire connaître les vers de mylord *Harvey*, les voici dans ma langue.

Qu'ai-je donc vu dans l'Italie ?
Orgueil, aſtuce, & pauvreté ;
Grands complimens, peu de bonté,
Et beaucoup de cérémonie.

L'extravagante comédie,
Que ſouvent l'inquiſition *a*)
Veut qu'on nomme religion,
Mais qu'ici nous nommons folie.

La nature en vain bienfaiſante
Veut enrichir ces lieux charmans ;
Des prêtres la main déſolante
Etouffe ſes plus beaux préſens.

Les monſignor, ſoi diſant grands,
Seuls dans leurs palais magnifiques,
Y ſont d'illuſtres fainéans,
Sans argent & ſans domeſtiques.

Pour les petits, ſans liberté,
Martyrs du joug qui les domine,

a) Il entend ſans doute les farces que certains prédicateurs jouent dans les places publiques.

Ils ont fait vœu de pauvreté,
Priant DIEU par oiſiveté,
Et toûjours jeûnans par famine.

Ces beaux lieux du pape bénis
Semblent habités par les diables;
Et les habitans miſérables
Sont damnés dans le paradis.

Je ne ſuis pas de l'avis de mylord *Harvey*. Il y a des pays en Italie qui ſont très malheureux, parce que des étrangers s'y battent depuis longtems à qui les gouvernera; mais il y en a d'autres où l'on n'eſt ni ſi gueux ni ſi ſot qu'il le dit.

SUR LE COMTE DE ROCHESTER ET MR. WALLER.

TOut le monde connaît la réputation du comte de *Rocheſter*. Mr. de *St. Evremond* en a beaucoup parlé; mais il ne nous a fait connaître du fameux *Rocheſter*, que l'homme de plaiſir, l'homme à bonnes fortunes. Je voudrais faire connaître en lui l'homme de génie, & le grand poëte. Entre autres ouvrages, qui brillaient de cette imagination ardente, qui n'appartenait qu'à lui, il a fait quelques ſatyres ſur les mêmes ſujets que notre célèbre *Deſpréaux* avait choiſis. Je ne ſais rien de plus utile pour ſe perfectionner le goût, que la comparaiſon des grands génies, qui ſe ſont exercés ſur les mêmes matières. Voici comme Mr. *Deſpréaux* parle contre la raiſon humaine dans ſa *ſatyre ſur l'homme*.

Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
Soi-même ſe bercer de ſes propres chimères,
Lui ſeul de la nature eſt la baſe & l'appui,
Et le dixiéme ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il eſt ici le maître;
Qui pourrait le nier? pourſuis-tu: Moi peut-être.

Ce maître prétendu, qui leur donne des loix,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois!

Voici à-peu-près comme s'exprime le comte de *Rocheſter* dans ſa *ſatyre ſur l'homme.* Mais il faut que le lecteur ſe reſſouvienne toûjours, que ce ſont ici des traductions libres des poëtes Anglais, & que la gêne de notre verſification, & les bienſéances délicates de notre langue, ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuſe du ſtile anglais.

Cet eſprit que je hais, cet eſprit plein d'erreur,
Ce n'eſt pas ma raiſon, c'eſt la tienne, docteur;
C'eſt la raiſon frivole, inquiéte, orgueilleuſe,
Des ſages animaux rivale dédaigneuſe,
Qui croit entr'eux & l'ange occuper le milieu,
Et penſe être ici-bas l'image de ſon DIEU.
Vil atôme imparfait, qui croit, doute, diſpute,
Rampe, s'élève, tombe, & nie encor ſa chûte,
Qui nous dit, je ſuis libre, en nous montrant ſes fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'univers.
Allez, révérends fous, bienheureux fanatiques,
Compilez bien l'amas de vos riens ſcholaſtiques.
Pères de viſions, & d'énigmes ſacrés,
Auteurs du labyrinthe où vous vous égarez,
Allez obſcurément éclaircir vos myſtères,
Et courez dans l'école adorer vos chimères.
Il eſt d'autres erreurs, il eſt de ces dévots
Condamnés par eux même à l'ennui du repos.
Ce myſtique encloîtré, fier de ſon indolence,
Tranquille au ſein de DIEU, qu'y peut-il faire? Il penſe.
Non, tu ne penſes point, tu végètes, tu dors;
Inutile à la terre, & mis au rang des morts,
Ton eſprit énervé croupit dans la molleſſe.
Réveille-toi, ſois homme, & ſors de ton yvreſſe.
L'homme eſt né pour agir, & tu prétens penſer!

Que ces idées ſoient vraies ou fauſſes, il eſt toûjours certain qu'elles ſont exprimées avec une énergie qui fait le poëte.

Je me garderai bien d'examiner la choſe en philoſophe, & de quitter ici le pinceau pour le compas : mon unique but dans cette lettre eſt de faire connaître le génie des poëtes Anglais, & je vais continuer ſur ce ton.

On a beaucoup entendu parler du célèbre *Waller* en France. *La Fontaine*, *St. Evremond* & *Bayle* ont fait ſon éloge ; mais on ne connait de lui que ſon nom. Il eut à-peu-près à Londres la même réputation que *Voiture* eut à Paris, & je crois qu'il la méritait mieux. *Voiture* vint dans un tems, où l'on ſortait de la barbarie, & où l'on était encor dans l'ignorance. On voulait avoir de l'eſprit, & on n'en avait point encore. On cherchait des tours au lieu de penſées. Les faux-brillans ſe trouvent plus aiſément que les pierres précieuſes. *Voiture*, né avec un génie frivole & facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la littérature françaiſe. S'il était venu après les grands-hommes qui ont illuſtré le ſiécle de *Louis XIV*, il aurait été obligé d'avoir plus que de l'eſprit. C'en était aſſez pour l'*hôtel de Rambouillet*, & non pour la poſtérité. *Deſpréaux* le loue ; mais c'eſt dans ſes premières ſatyres, c'eſt dans le tems que le goût de *Deſpréaux* n'était pas encor formé ; il était jeune, & dans l'âge où l'on juge des hommes par la réputation, & non pas par eux-mêmes. D'ailleurs, *Deſpréaux* était ſouvent bien injuſte dans ſes louanges & dans ſes cenſures. Il louait *Ségrais*, que perſonne ne lit ; il inſultait *Quinault*, que tout le monde ſait par cœur ; & il ne dit rien de *La Fontaine*.

Waller, meilleur que *Voiture*, n'était pas encor parfait. Ses ouvrages galans reſpirent la grace ; mais la négligence les fait languir, & ſouvent les penſées fauſſes les défigurent. Les Anglais n'étaient pas encor parvenus de ſon tems à écrire avec correction. Ses ouvrages ſérieux ſont pleins d'une vigueur, qu'on n'attendrait pas de la molleſſe de ſes autres piéces. Il a fait un éloge funèbre de *Cromwell*, qui avec ſes défauts paſſe pour un chef-d'œuvre. Pour entendre cet ouvrage, il faut ſavoir, que *Cromwell* mourut le jour d'une tempête extraordinaire. La piéce commence ainſi :

Il n'eſt plus, c'en eſt fait, ſoumettons-nous au ſort.
Le ciel a ſignalé ce jour par des tempêtes,

Et

Et la voix du tonnerre éclatant ſur nos têtes,
Vient d'annoncer ſa mort.

Par ſes derniers ſoupirs il ébranle cette île,
Cette île, que ſon bras fit trembler tant de fois;
Quand dans le cours de ſes exploits
Il briſait la tête des rois,
Et ſoumettait un peuple, à ſon joug ſeul docile.

Mer, tu t'en es troublée; ô mer! tes flots émus
Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages;
Que l'effroi de la terre & ton maître n'eſt plus.
Tel au ciel autrefois s'envola Romulus,
Tel il quitta la terre au milieu des orages,
Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages;
Obéi dans ſa vie, à ſa mort adoré,
Son palais fut un temple, &c.

C'eſt à propos de cet éloge de *Cromwell*, que *Waller* fit au roi *Charles II* cette réponſe, qu'on trouve dans le dictionnaire de *Bayle*. Le roi, à qui *Waller* venait, ſelon l'uſage des rois & des poëtes, de préſenter une piéce farcie de louanges, lui reprocha, qu'il avait fait mieux pour Cromwell. *Waller* répondit, *Sire, nous autres poëtes, nous réuſſiſſons mieux dans les fictions que dans les vérités.* Cette réponſe n'était pas ſi ſincère que celle de l'ambaſſadeur Hollandais, qui lorſque le même roi ſe plaignait, que l'on avait moins d'égards pour lui que pour *Cromwell*, répondit: *Ah! ſire, ce Cromwell était tout autre choſe.* Il y a des courtiſans même en Angleterre, & *Waller* l'était; mais je ne conſidère les gens après leur mort, que par leurs ouvrages; tout le reſte eſt pour moi anéanti. Je remarque ſeulement, que *Waller*, né à la cour avec ſoixante mille livres de rente, n'eut jamais ni le ſot orgueil, ni la nonchalance d'abandonner ſon talent. Les comtes de *Dorſet* & de *Roſcomon*, les deux ducs de *Buckingham*, mylord *Halliſax*, & tant d'autres, n'ont pas cru déroger en devenant de tres grands poëtes & d'illuſtres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leurs noms. Ils ont cultivé les lettres

comme s'ils en euſſent attendu leurs fortunes. Ils ont de plus rendu les arts reſpectables aux yeux du peuple, qui en tout a beſoin d'être mené par les grands, & qui pourtant ſe règle moins ſur eux en Angleterre, qu'en aucun lieu du monde.

DE PRIOR, DU POËME SINGULIER D'HUDIBRAS, ET DU DOYEN SWIFT.

ON n'imaginait pas en France que *Prior*, qui vint de la part de la reine *Anne* donner la paix à *Louis XIV* avant que le baron *Bolingbrooke* vînt la ſigner ; on ne devinait pas, dis je, que ce plénipotentiaire fût un poëte. La France paya depuis l'Angleterre en même monnoie ; car le cardinal *Dubois* envoya notre *Deſtouches* à Londres, & il ne paſſa pas plus pour poete parmi les Anglais que *Prior* parmi les Français. Le plénipotentiaire *Prior* était originairement un garçon cabaretier, que le comte de *Dorſet*, bon poëte lui-même, & un peu yvrogne, rencontra un jour liſant *Horace* ſur le banc de la taverne, de même que mylord *Aila* trouva ſon garçon jardinier liſant *Newton*. *Aila* fit du jardinier un grand philoſophe, & *Dorſet* fit un très agréable poëte du cabaretier.

C'eſt de *Prior* qu'eſt l'*Hiſtoire de l'ame* : cette hiſtoire eſt la plus naturelle qu'on ait faite juſqu'à préſent de cet être ſi bien ſenti, & ſi mal connu. L'ame eſt d'abord aux extrémités du corps, dans les pieds & dans les mains des enfans ; & de-là elle ſe place inſenſiblement au milieu du corps dans l'âge de puberté ; enſuite elle monte au cœur, & là elle produit les ſentimens de l'amour & de l'héroïſme : elle s'élève juſqu'à la tête dans un âge plus mûr, elle y raiſonne comme elle peut, & dans la vieilleſſe on ne ſait plus ce qu'elle devient : c'eſt la ſêve d'un vieil arbre qui s'évapore, & qui ne ſe répare plus. Peut-être cet ouvrage eſt-il trop long : toute plaiſanterie doit être courte, & même le ſérieux devrait bien être court auſſi.

Ce même *Prior* fit un petit poëme ſur la fameuſe bataille d'Hochſtet. Cela ne vaut pas ſon *hiſtoire de l'ame* ; il n'y a de bon que cette apoſtrophe à *Boileau* ;

Digitized by Google

Satyrique flatteur, toi qui pris tant de peine
Pour chanter que Louïs n'a point paſſé le Rhin.

Notre plénipotentiaire finit par paraphraſer en quinze cent vers ces mots attribués à *Salomon*, que *tout eſt vanité*. On en pourrait faire quinze mille ſur ce ſujet. Mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire.

Enfin la reine *Anne* étant morte, le miniſtère ayant changé, la paix que *Prior* avait entamée étant en horreur, *Prior* n'eut de reſſource qu'une édition de ſes œuvres par une ſouſcription de ſon parti; après quoi il mourut en philoſophe, comme meurt ou croit mourir tout honnête Anglais.

Je voudrais vous donner auſſi quelques idées des poëſies de mylord *Roſcomon*, de mylord *Dorſet*; mais je ſens qu'il me faudrait faire un gros livre, & qu'après bien de la peine je ne vous donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poëſie eſt une eſpèce de muſique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces poëſies étrangères, je vous note imparfaitement leur muſique; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Il y a ſurtout un poëme anglais, difficile à vous faire connaître; il s'appelle *Hudibras*. C'eſt un ouvrage tout comique, & cependant le ſujet eſt la guerre civile du tems de *Cromwell*. Ce qui a fait verſer tant de ſang, & tant de larmes, a produit un poëme qui force le lecteur le plus ſérieux à rire. On trouve un exemple de ce contraſte dans notre *Satyre Ménippée*. Certainement les Romains n'auraient point fait un poëme burleſque ſur les guerres de *Céſar* & de *Pompée*, & ſur les proſcriptions d'*Octave* & d'*Antoine*. Pourquoi donc les malheurs affreux que cauſa la ligue en France, & ceux que les guerres du roi & du parlement étalèrent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaiſanteries? C'eſt qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces querelles funeſtes. Les bourgeois de Paris à la tête de la faction des ſeize, mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, du légat & des moines avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apportèrent. Les diſputes théologiques, & l'entouſiaſme des puritains en Angleterre étaient très ſuſceptibles de railleries; &

ce fonds de ridicule bien développé pouvait devenir plaiſant en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la bulle *Unigenitus* faiſait répandre du ſang, le petit poëme de *Philotanus* n'en ſerait pas moins convenable au ſujet, & on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas auſſi gai, auſſi plaiſant, auſſi varié qu'il pouvait l'être, & de ne pas tenir dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement.

Le poëme d'*Hudibras*, dont je vous parle, ſemble être un compoſé de la *Satyre Ménippée* & de *Don Quichotte* : il a ſur eux l'avantage des vers, il a celui de l'eſprit : La *Satyre Ménippée* n'en approche pas ; elle n'eſt qu'un ouvrage très médiocre. Mais à force d'eſprit l'auteur d'*Hudibras* a trouvé le ſecret d'être fort au-deſſous de *Don Quichotte*. Le goût, la naïveté, l'art de narrer, celui de bien entremêler les avantures, celui de ne rien prodiguer, valent bien mieux que de l'eſprit : auſſi *Don Quichotte* eſt lû de toutes les nations, & *Hudibras* n'eſt lû que des Anglais.

L'auteur de ce poëme ſi extraordinaire s'appellait *Butler* : il était contemporain de *Milton*, & eut infiniment plus de réputation que lui, parce qu'il était plaiſant, & que le poëme de *Milton* était fort triſte. *Butler* tournait les ennemis du roi *Charles II* en ridicule ; & toute la récompenſe qu'il en eut, fut que le roi citait ſouvent ſes vers. Les combats du chevalier *Hudibras* furent plus connus que les combats des anges & des diables du *Paradis perdu*. Mais la cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaiſant *Butler*, que la cour céleſte ne traita le ſérieux *Milton* ; & tous deux moururent de faim, ou à-peu-près.

Le héros du poëme de *Butler* n'était pas un perſonnage feint, comme le *Don Quichotte* de *Michel Cervantes* : c'était un chevalier baronet très réel, qui avait été un des entouſiaſtes de *Cromwell*, & un de ſes colonels. Il s'appellait *Sir Samuel Luke*. Pour faire connaître l'eſprit de ce poëme unique en ſon genre, il faut retrancher les trois quarts de tout paſſage qu'on veut traduire ; car ce *Butler* ne finit jamais. J'ai donc réduit à environ quatre-vingt vers, les quatre cent premiers vers d'*Hudibras*, pour éviter la prolixité.

Digitized by Google

Quand les prophanes & les ſaints
Dans l'Angleterre étaient aux priſes,
Qu'on ſe battait pour des égliſes,
Auſſi fort que pour des catins;
Lorſqu'anglicans & puritains
Faiſaient une ſi rude guerre,
Et qu'au ſortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caiſſe en chaire;
Que partout ſans ſavoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gens-d'armes couvraient la terre;
Alors monſieur le chevalier,
Longtems oiſif ainſi qu'Achile,
Tout rempli d'une ſainte bile,
Suivi de ſon grand écuyer,
S'échappa de ſon poulaillier,
Avec ſon ſabre & l'évangile,
Et s'aviſa de guerroyer.
Sire Hudibras, cet homme rare,
Etait, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'eſprit & du cœur,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainſi qu'à la guerre cruelle;
Grand ſur les bancs, grand ſur la ſelle,
Dans les camps & dans un bureau;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraiſſant avoir deux vies,
Sont rats de campagne & rats d'eau.
Mais malgré ſa grande éloquence,
Et ſon mérite & ſa prudence,
Il paſſa chez quelques ſavans
Pour être un de ces inſtrumens,
Dont les fripons avec adreſſe

Savent uſer ſans dire mot,
Et qu'ils tournent avec ſoupleſſe ;
Cet inſtrument s'appelle un *ſot*.
Ce n'eſt pas qu'en théologie,
En logique, en aſtrologie,
Il ne fût un docteur ſubtil ;
En quatre il ſéparait un fil,
Diſputant ſans jamais ſe rendre,
Changeant de thèſe tout-à coup,
Toûjours prêt à parler beaucoup,
Quand il falait ne point s'étendre.
D'Hudibras la religion
Etait tout comme ſa raiſon,
Vuide de ſens & fort profonde.
Le puritaniſme divin,
La meilleure ſecte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain ;
La vraye égliſe militante,
Qui prêche un piſtolet en main,
Pour mieux convertir ſon prochain,
A grands coups de ſabre argumente,
Qui promet les céleſtes biens
Par le gibet & par la corde,
Et damne ſans miſéricorde
Les péchés des autres chrétiens,
Pour ſe mieux pardonner les ſiens ;
Secte qui toûjours détruiſante
Se détruit elle-même enfin :
Tel Samſon de ſa main puiſſante
Briſa le temple philiſtin,
Mais il périt par ſa vengeance,
Et lui-même il s'enſevelit,
Ecraſé ſous la chûte immenſe
De ce temple qu'il démollit.
Au nez du chevalier antique
Deux grandes mouſtaches pendaient,

A qui les parques attachaient
Le deſtin de la république.
Il les garde ſoigneuſement,
Et ſi jamais on les arrache,
C'eſt la chûte du parlement;
L'état entier en ce moment
Doit tomber avec ſa mouſtache.
Ainſi Taliacotius,
Grand Eſculape d'Etrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle induſtrie:
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cu d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement;
Enfin il arrivait qu'en ſomme,
Tout juſte à la mort du prêteur
Tombait le nez de l'emprunteur,
Et ſouvent dans la même bière,
Par juſtice & par bon accord,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de ſon derrière.
Notre grand héros d'Albion,
Grimpé deſſus ſa haridelle,
Pour venger la religion,
Avait à l'arçon de ſa ſelle
Deux piſtolets & du jambon.
C'était de tout tems ſa manière;
Sachant que ſi ſa talonnière
Pique une moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne reſterait point en arrière.
Voila donc Hudibras parti;
Que Dieu béniſſe ſon voyage,
Ses argumens & ſon parti,
Sa barbe rouſſe & ſon courage.

Un homme qui aurait dans l'imagination la dixiéme partie de l'eſprit comique bon ou mauvais qui règne dans cet ouvrage, ſerait encor très plaiſant : mais il ſe donnerait bien de garde de traduire *Hudibras*. Le moyen de faire rire des lecteurs étrangers déja oubliés chez la nation même où ils ont été célèbres ? On ne lit plus le *Dante* dans l'Europe, parce que tout y eſt alluſion à des faits ignorés. Il en eſt de même d'*Hudibras*. La plûpart des railleries de ce livre tombent ſur la théologie & les théologiens du tems. Il faudrait à tout moment un commentaire. La plaiſanterie expliquée, ceſſe d'être plaiſanterie ; & un commentateur de bons mots n'eſt guères capable d'en dire.

Voilà pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux docteur *Swift*, qu'on appelle le *Rabelais* d'Angleterre. Il à l'honneur d'être prêtre, & de ſe moquer de tout comme lui. Mais *Rabelais* n'était pas au-deſſus de ſon ſiécle, & *Swift* eſt fort au-deſſus de *Rabelais*.

Notre curé de Meudon, dans ſon extravagant & inintelligible livre, a répandu une extrême gayeté & une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures, & l'ennui. Un bon conte de deux pages eſt acheté par des volumes de ſotiſes. Il n'y a que quelques perſonnes d'un goût bizarre, qui ſe piquent d'entendre & d'eſtimer tout cet ouvrage. Le reſte de la nation rit des plaiſanteries de *Rabelais*, & mépriſe le livre ; on le regarde comme le premier des bouffons. On eſt fâché, qu'un homme, qui avait tant d'eſprit, en ait fait un ſi miſérable uſage. C'eſt un philoſophe yvre, qui n'a écrit que dans le tems de ſon yvreſſe.

Mr. *Swift* eſt *Rabelais* dans ſon bon ſens, & vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gayeté du premier, mais il a toute la fineſſe, la raiſon, le choix, le bon goût, qui manque à notre curé de Meudon. Ses vers ſont d'un goût ſingulier & preſque inimitable. La bonne plaiſanterie eſt ſon partage en vers & en proſe ; mais pour le bien entendre, il faut faire un petit voyage dans ſon pays.

Dans ce pays qui paraît ſi étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange que le révérend *Swift*, doyen d'une cathédrale, ſe ſoit moqué dans ſon *Conte du tonneau*, du catholiciſme, du luthéraniſme, & du calviniſme : il dit pour ſes raiſons qu'il n'a pas touché au chriſtianiſme. Il prétend

prétend avoir reſpecté le père en donnant cent coups de fouet aux trois enfans. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient ſi longues qu'elles allaient juſqu'au père.

Ce fameux *Conte du tonneau* eſt une imitation de l'ancien conte des trois anneaux indiſcernables qu'un père légua à ſes trois enfans. Ces trois anneaux étaient la religion juive, la chrétienne, & la mahométane. C'eſt encor une imitation de l'hiſtoire de *Méro* & d'*Enégu* par *Fontenelle*. *Méro* était l'anagramme de Rome, & *Enégu* celle de Genève. Ce ſont deux ſœurs qui prétendent à la ſucceſſion du royaume de leur père. *Méro* régne la première. *Fontenelle* la repréſente comme une ſorcière qui eſcamotait le pain, & qui faiſait des conjurations avec des cadavres. C'eſt là préciſément le mylord *Pierre* de *Swift*, qui préſente un morceau de pain à ſes deux frères, & qui leur dit, *Voilà d'excellent vin de Bourgogne, mes amis; voilà des perdrix d'un fumet admirable.* Le même mylord *Pierre* dans *Swift*, joüe en tout le rôle que *Méro* joüe dans *Fontenelle*.

Ainſi preſque tout eſt imitation. L'idée des *Lettres Perſanes* eſt priſe de celle de l'*Eſpion Turc*. Le *Boiardo* a imité le *Pulci*; l'*Arioſte* a imité le *Boiardo*. Les eſprits les plus originaux empruntent les uns des autres. *Michel Cervantes* fait un fou de ſon *Don Quichotte*; mais *Roland* eſt-il autre choſe qu'un fou? Il ſerait difficile de décider ſi la chevalerie errante eſt plus tournée en ridicule par les peintures groteſques de *Cervantes* que par la féconde imagination de l'*Arioſte*. *Métaſtaſe* a pris la plûpart de ſes opéra dans nos tragédies françaiſes. Pluſieurs auteurs Anglais nous ont copiés, & n'en ont rien dit. Il en eſt des livres comme du feu dans nos foyers; on va prendre ce feu chez ſon voiſin, on l'allume chez ſoi, on le communique à d'autres, & il appartient à tous.

DE POPE.

VOus pouvez plus aiſément vous former quelque idée de Mr. *Pope*. C'eſt, je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui eſt encor beaucoup, le plus harmo-

nieux, qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les ſiflemens aigres de la trompette anglaiſe aux ſons doux de la flûte. On peut le traduire, parce qu'il eſt extrémement clair, & que ſes ſujets pour la plûpart ſont généraux & du reſſort de toutes les nations. On connaîtra bien en France ſon *Eſſai ſur la critique*, par la traduction en vers, qu'en a fait Mr. l'abbé *du Renel*.

Voici un morceau de ſon poëme de la *Boucle de cheveux*, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire; car encor une fois, je ne ſais rien de pis que de traduire un poëme mot pour mot.

Umbriel à l'inſtant, vieux gnome rechigné,
Va, d'une aile peſante, & d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons, que répand l'œil du monde,
La déeſſe aux vapeurs a choiſi ſon ſéjour:
Les triſtes aquilons y ſiflent à l'entour,
Et le ſouffle mal-ſain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fiévre & la migraine.
Sur un riche ſopha, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
La quinteuſe déeſſe inceſſamment repoſe,
Le cœur gros de chagrin, ſans en ſavoir la cauſe,
N'ayant jamais penſé, l'eſprit toûjours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypochondre enflé.
La médiſante envie eſt aſſiſe auprès d'elle,
Vieux ſpectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant ſon prochain,
Et chanſonnant les gens, l'évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs, négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle eſt couchée;
C'eſt l'affectation, qui graſſéie en parlant,
Ecoute ſans entendre, & lorgne en regardant,
Qui rougit ſans pudeur, & rit de tout ſans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle eſt la proie;
Et pleine de ſanté, ſous le rouge & le fard,
Se plaint avec molleſſe, & ſe pâme avec art.

L'*Eſſai ſur l'homme* de *Pope* me paraît le plus beau poëme didactique, le plus utile, le plus ſublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il eſt vrai que le fonds s'en trouve tout entier dans les *caractériſtiques* du lord *Shaftersbury*, & je ne ſais pourquoi Mr. *Pope* en fait uniquement honneur à monſieur de *Bolingbrooke*, ſans dire un mot du célèbre *Shaftersbury* élève de *Locke*.

Comme tout ce qui tient à la métaphyſique a été penſé de tous les tems & chez tous les peuples qui cultivent leur eſprit, ce ſyſtême tient beaucoup de celui de *Leibnitz*, qui prétend que de tous les mondes poſſibles DIEU a dû choiſir le meilleur, & que dans ce meilleur il falait bien que les irrégularités de notre globe & les ſotiſes de ſes habitans tinſſent leur place. Il reſſemble encor à cette idée de *Platon*, que dans la chaîne infinie des êtres, notre terre, notre corps, notre ame ſont au nombre des chaînons néceſſaires. Mais ni *Leibnitz* ni *Pope* n'admettent les changemens que *Platon* imagine être arrivés à ces chaînons, à nos ames, & à nos corps. *Platon* parlait en poëte dans ſa proſe peu intelligible; & *Pope* parle en philoſophe dans ſes admirables vers. Il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être, & comme il eſt.

J'ai été flatté, je l'avoue, de voir qu'il s'eſt rencontré avec moi dans une choſe que j'avais dite il y a pluſieurs années.

Vous vous étonnez que DIEU *ait fait l'homme ſi borné, ſi ignorant, ſi peu heureux. Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, & plus malheureux?* Quand un Français & un Anglais penſent de même, il faut bien qu'ils ayent raiſon.

Le fils du célèbre *Racine* a fait imprimer une lettre de *Pope*, à lui adreſſée, dans laquelle *Pope* ſe rétracte. Cette lettre eſt écrite dans le goût & dans le ſtile de Mr. de *Fénélon*: elle lui fut remiſe, dit-il, par *Ramſay* l'éditeur du *Télémaque*; *Ramſay* l'imitateur du *Télémaque*, comme *Boyer* l'était de *Corneille*; *Ramſay* l'Ecoſſais, qui voulait être de l'académie françaiſe; *Ramſay*, qui regrettait de n'être pas docteur de Sorbonne. Ce que je ſais, ainſi que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'eſt que *Pope*, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le français, qu'il ne parlait pas un mot

de notre langue, qu'il n'a jamais écrit une lettre en français, qu'il en était incapable ; & que s'il a écrit cette lettre au fils de notre *Racine*, il faut que DIEU ſur la fin de ſa vie lui ait donné ſubitement le don des langues, pour le récompenſer d'avoir fait un auſſi admirable ouvrage que ſon ESSAI SUR L'HOMME.

SUR LA SOCIETÉ ROYALE, ET SUR LES ACADÉMIES.

LEs grands-hommes ſe ſont tous formés ou avant les académies, ou indépendamment d'elles. *Homère* & *Phidias*, *Sophocle* & *Apelle*, *Virgile* & *Vitruve*, l'*Arioſte* & *Michel Ange*, n'étaient d'aucunes académies ; *le Taſſe* n'eut que des critiques injuſtes de *la Cruſca*, & *Newton* ne dut point à la ſociété royale de Londres ſes découvertes ſur l'optique, ſur la gravitation, ſur le calcul intégral, & ſur la chronologie. A quoi peuvent donc ſervir les académies ? A entretenir le feu, que les grands génies ont allumé.

La ſociété royale de Londres fut formée en 1660, ſix ans avant notre académie des ſciences. Elle n'a point de récompenſes comme la nôtre ; mais auſſi elle eſt libre ; point de ces diſtinctions déſagréables, inventées par l'abbé *Bignon*, qui diſtribua l'académie des ſciences en ſavans qu'on payait, & en honoraires qui n'étaient pas ſavans. La ſociété de Londres indépendante, & n'étant encouragée que par elle-même, a été compoſée de ſujets, qui ont trouvé, comme je l'ai dit, le calcul de l'infini, les loix de la lumière, celles de la peſanteur, l'aberration des étoiles, le téleſcope de réflexion, la pompe à feu, le microſcope ſolaire, & beaucoup d'autres inventions auſſi utiles qu'admirables. Qu'auraient fait de plus ces grands-hommes, s'ils avaient été penſionnaires ou honoraires ?

Le fameux docteur *Swift* forma le deſſein, dans les dernières années du règne de la reine *Anne*, d'établir une académie pour la langue, à l'exemple de l'académie françaiſe. Ce projet était appuyé par le comte d'Oxford, grand tréſorier, & encor plus

par le vicomte *Bolingbrooke* ſecrétaire d'état, qui avait le don de parler ſur le champ dans le parlement avec autant de pureté que *Swift* écrivait dans ſon cabinet, & qui aurait été le protecteur & l'ornement de cette académie. Les membres, qui la devaient compoſer, étaient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue anglaiſe. C'était ce docteur *Swift*, Mr. *Prior*, que nous avons vu ici miniſtre public, & qui en Angleterre a la même réputation que *la Fontaine* a parmi nous : c'était Mr. *Pope*, le *Boileau* d'Angleterre ; Mr. *Congrève*, qu'on peut en appeller le *Molière ;* pluſieurs autres, dont les noms m'échappent ici, auraient tous fait fleurir cette compagnie dans ſa naiſſance. Mais la reine mourut ſubitement ; les *Whigs* ſe mirent dans la tête de faire pendre les protecteurs de l'académie ; ce qui, comme vous voyez bien, fut mortel aux belles-lettres. Les membres de ce corps auraient eu un grand avantage ſur les premiers, qui compoſèrent l'académie françaiſe. *Swift*, *Prior*, *Congrève*, *Dryden*, *Pope*, *Addiſſon*, &c. avaient fixé la langue anglaiſe par leurs écrits, au lieu que *Chapelain*, *Colletet*, *Caſſaigne*, *Faret*, *Cotin*, nos premiers académiens, étaient l'opprobre de notre nation, & que leurs noms ſont devenus ſi ridicules, que ſi quelque auteur avait le malheur de s'appeller aujourd'hui *Chapelain* ou *Cotin*, il ſerait obligé de changer de nom.

Il aurait falu ſurtout, que l'académie anglaiſe ſe fût propoſé des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour un bel-eſprit de ce pays-là me demanda les mémoires de l'académie françaiſe. Elle n'écrit point de mémoires, lui répondis-je ; mais elle a fait imprimer ſoixante ou quatre-vingt volumes de complimens. Il en parcourut un ou deux. Il ne put jamais entendre ce ſtile, quoiqu'il entendît fort bien tous nos bons auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux diſcours, c'eſt que le récipiendaire ayant aſſûré que ſon prédéceſſeur était un grand-homme, que le cardinal de *Richelieu* était un très grand-homme, le chancelier *Seguier* un aſſez grand-homme ; le directeur lui répond la même choſe, & ajoute, que le récipiendiaire pourrait bien auſſi être une eſpèce de grand-homme, & que pour lui directeur il n'en quitte pas ſa part. Il eſt aiſé de voir, par quelle fatalité preſ-

que tous ces diſcours académiques ont fait ſi peu d'honneur à ce corps. *Vitium eſt temporis potius quàm hominis.* L'uſage eſt inſenſiblement établi, que tout académicien répéterait ces éloges à ſa réception : ç'a été une eſpèce de loi d'ennuyer le public. Si l'on cherche enſuite, pourquoi les plus grands génies, qui ſont entrés dans ce corps, ont fait quelquefois les plus mauvaiſes harangues, la raiſon en eſt encor bien aiſée ; c'eſt qu'ils ont voulu briller, c'eſt qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matière toute uſée. La néceſſité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'eſprit, ſont trois choſes capables de rendre ridicule même le plus grand-homme. Ne pouvant trouver des penſées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, & ont parlé ſans penſer, comme des gens, qui mâcheraient à vuide, & feraient ſemblant de manger en périſſant d'inanition. Au-lieu que c'eſt une loi dans l'académie françaiſe, de faire imprimer tous ces diſcours par leſquels ſeuls elle eſt connue, ce devrait être une loi de ne les imprimer pas.

L'académie des belles-lettres s'eſt propoſé un but plus ſage & plus utile, c'eſt de préſenter au public un recueil de mémoires remplis de recherches & de critiques curieuſes. Ces mémoires ſont déja eſtimés chez les étrangers. On ſouhaiterait ſeulement, que quelques matières y fuſſent plus approfondies, & qu'on n'en eût point traité d'autres. On ſe ſerait, par exemple, fort bien paſſé de je ne ſais quelle diſſertation ſur les prérogatives de la main droite ſur la main gauche, & de quelques autres recherches, qui, ſous un titre moins ridicule, n'en ſont guères moins frivoles. L'académie des ſciences dans ſes recherches plus difficiles & d'une utilité plus ſenſible, embraſſe la connaiſſance de la nature & la perfection des arts. Il eſt à croire, que des études ſi profondes & ſi ſuivies, des calculs ſi exacts, des découvertes ſi fines, des vues ſi grandes, produiront enfin quelque choſe, qui ſervira au bien de l'univers.

C'eſt dans les ſiécles les plus barbares, que ſe ſont faites les plus utiles découvertes. Il ſemble que le partage des tems les plus éclairés, & des compagnies les plus ſavantes, ſoit de raiſonner ſur ce que des ignorans ont inventé. On ſait aujourd'hui, après les longues diſputes de Mr. *Huyghens* & Mr. *Renaud*, la détermination de l'angle le plus avantageux d'un

gouvernail de vaiſſeau avec la quille ; mais *Chriſtophle Colomb* avait découvert l'Amérique ſans rien ſoupçonner de cet angle. Je ſuis bien loin d'inférer de-là, qu'il faille s'en tenir ſeulement à une pratique aveugle ; mais il ſerait heureux, que les phyſiciens & les géomètres joigniſſent autant qu'il eſt poſſible la pratique à la ſpéculation. Faut-il que ce qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain, ſoit ſouvent ce qui eſt le moins utile ? Un homme avec les quatre règles d'arithmétique & du bon ſens, devient un grand négociant, un *Jacques Cœur*, un *Delmet*, un *Bernard ;* tandis qu'un pauvre algébriſte paſſe ſa vie à chercher dans les nombres des rapports & des propriétés étonnantes, mais ſans uſage, & qui ne lui apprendront pas ce que c'eſt que le change. Tous les arts ſont à-peu-près dans ce cas. Il y a un point, paſſé lequel les recherches ne ſont plus que pour la curioſité. Ces vérités ingénieuſes & inutiles reſſemblent à des étoiles, qui placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté.

Pour l'académie françaiſe, quel ſervice ne rendrait-elle pas aux lettres, à la langue, & à la nation, ſi au lieu de faire imprimer tous les ans des complimens, elle faiſait imprimer les bons ouvrages du ſiécle de *Louis XIV* épurés de toutes les fautes de langage qui s'y ſont gliſſées ? *Corneille* & *Molière* en ſont pleins. *La Fontaine* en fourmille. Celles qu'on ne pourrait pas corriger, ſeraient au moins marquées. L'Europe qui lit ces auteurs, apprendrait par eux notre langue avec ſûreté. Sa pureté ſerait à jamais fixée. Les bons livres français, imprimés avec ſoin aux dépens du roi, ſeraient un des plus glorieux monumens de la nation. J'ai ouï dire que Mr. *Deſpréaux* avait fait autrefois cette propoſition, & qu'elle a été renouvellée par un homme, dont l'eſprit, la ſageſſe, & la ſaine critique ſont connus ; mais cette idée a eu le ſort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée & d'être négligée.

Une choſe aſſez ſingulière, c'eſt que *Corneille* qui écrivit avec aſſez de pureté & beaucoup de nobleſſe les premières de ſes bonnes tragédies lorſque la langue commençait à ſe former, écrivit toutes les autres très incorrectement & d'un ſtile très bas, dans le tems que *Racine* donnait à la langue françaiſe tant de pureté, de vraye nobleſſe, & de graces, dans le tems que

Deſpréaux la fixait par l'exactitude la plus correcte, par la préciſion, la force & l'harmonie. Que l'on compare la *Bérénice* de *Racine* avec celle de *Corneille*, on croirait que celle-ci eſt du tems de *Triſtan*. Il ſemblait que *Corneille* négligeât ſon ſtile à meſure qu'il avait plus beſoin de le ſoutenir, & qu'il n'eût que l'émulation d'écrire, au lieu de l'émulation de bien écrire. Non-ſeulement ſes douze ou treize dernières tragédies ſont mauvaiſes, mais le ſtile eſt très mauvais. Ce qui eſt encor plus étrange, c'eſt que de notre tems même nous avons eu des piéces de théâtre, des ouvrages de proſe & de poëſie, compoſés par des académiciens qui ont négligé leur langue au point qu'on ne trouve pas chez eux dix vers ou dix lignes de ſuite ſans quelque barbariſme. On peut être un très bon auteur avec quelques fautes, mais non pas avec beaucoup de fautes. Un jour une ſociété de gens d'eſprit éclairés compta plus de ſix cent ſoléciſmes intolérables dans une tragédie qui avait eu le plus grand ſuccès à Paris & la plus grande faveur à la cour. Deux ou trois ſuccès pareils ſuffiraient pour corrompre la langue ſans retour, & pour la faire retomber dans ſon ancienne barbarie dont les ſoins aſſidus de tant de grands-hommes l'ont tirée.

DE CROMWELL.

ON peint *Cromwell* comme un homme qui a été fourbe toute ſa vie. J'ai de la peine à le croire. Je penſe, qu'il fut d'abord entouſiaſte, & qu'enſuite il fit ſervir ſon fanatiſme même à ſa grandeur. Un novice fervent à vingt ans devient ſouvent un fripon habile à quarante. On commence par être dupe, & on finit par être fripon, dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'état prend pour aumônier un moine tout paîtri des petiteſſes de ſon couvent, dévot, crédule, gauche, tout neuf pour le monde : le moine s'inſtruit, ſe forme, s'intrigue & ſupplante ſon maître.

Cromwell ne ſavait d'abord s'il ſe ferait eccléſiaſtique ou ſoldat. Il fut l'un & l'autre. Il fit en 1622 une campagne dans l'armée du prince d'Orange *Fréderic-Henri*, grand-homme, frère

frère de deux grands-hommes ; & quand il revint en Angleterre, il ſe mit au ſervice de l'évêque *Williams*, & fut le théologien de monſeigneur, tandis que monſeigneur paſſait pour l'amant de ſa femme. Ses principes étaient ceux des puritains ; ainſi il devait haïr de tout ſon cœur un évêque, & ne pas aimer les rois. On le chaſſa de la maiſon de l'évêque *Williams*, parce qu'il était puritain ; & voilà l'origine de ſa fortune. Le parlement d'Angleterre ſe déclarait contre la royauté & contre l'épiſcopat ; quelques amis qu'il avait dans ce parlement lui procurèrent la nomination d'un village. Il ne commença à exiſter que dans ce tems-là, & il avait plus de quarante ans ſans qu'il eût jamais fait parler de lui. Il avait beau poſſéder l'Ecriture ſainte, diſputer ſur les droits des prêtres & des diacres, faire quelques mauvais ſermons & quelques libelles, il était ignoré. J'ai vu de lui un ſermon qui eſt fort inſipide, & qui reſſemble aſſez aux prédications des quakers ; on n'y découvre aſſûrément aucune trace de cette éloquence perſuaſive avec laquelle il entraîna depuis les parlemens. C'eſt qu'en effet il était beaucoup plus propre aux affaires qu'à l'égliſe. C'était ſurtout dans ſon ton & dans ſon air que conſiſtait ſon éloquence ; un geſte de cette main qui avait gagné tant de batailles, & tué tant de royaliſtes, perſuadait plus que les périodes de *Ciceron*. Il faut avouer, que ce fut ſa valeur incomparable qui le fit connaître & qui le mena par degrés au faîte de la grandeur.

Il commença par ſe jetter en volontaire qui voulait faire fortune, dans la ville de Hull aſſiégée par le roi. Il y fit de belles & d'heureuſes actions, pour leſquelles il reçut une gratification d'environ ſix mille francs du parlement. Ce préſent fait par le parlement à un avanturier, fait voir que le parti rebelle devait prévaloir. Le roi n'était pas en état de donner à ſes officiers-généraux ce que le parlement donnait à des volontaires. Avec de l'argent & du fanatiſme on doit à la longue être maître de tout. On fit *Cromwell* colonel. Alors ſes grands talens pour la guerre ſe développèrent au point, que lorſque le parlement créa le comte de *Mancheſter* général de ſes armées, il fit *Cromwell* lieutenant-général, ſans qu'il eût paſſé par les autres grades. Jamais homme ne parut plus digne de commander ; jamais on ne vit plus d'activité & de prudence, plus d'audace & plus

de reſſources que dans *Cromwell.* Il eſt bleſſé à la bataille d'York ; & tandis que l'on met le premier appareil à ſa playe, il apprend, que ſon général *Mancheſter* ſe retire, & que la bataille eſt perdue. Il court à *Mancheſter ;* il le trouve fuyant avec quelques officiers ; il le prend par le bras, & lui dit avec un air de confiance & de grandeur, *Vous vous méprenez, mylord, ce n'eſt pas de ce côté-ci que ſont les ennemis.* Il le ramène près du champ de bataille, rallie pendant la nuit plus de douze mille hommes, leur parle au nom de DIEU, cite *Moïſe*, *Gédéon* & *Joſué*, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuſe, & la défait entiérement. Il falait qu'un tel homme périt ou fût le maître. Preſque tous les officiers de ſon armée étaient des entouſiaſtes, qui portaient le nouveau Teſtament à l'arçon de leur ſelle : on ne parlait à l'armée, comme dans le parlement, que de perdre Babilone, d'établir le culte dans Jéruſalem, de briſer le coloſſe. *Cromwell* parmi tant de fous ceſſa de l'être, & penſa qu'il valait mieux les gouverner, que d'être gouverné par eux. L'habitude de prêcher en inſpiré lui reſtait. Figurez-vous un faquir, qui s'eſt mis aux reins une ceinture de fer par pénitence, & qui enſuite détache ſa ceinture, pour en donner ſur les oreilles aux autres faquirs. Voilà *Cromwell.* Il devient auſſi intriguant qu'il était intrépide ; il s'aſſocie avec tous les colonels de l'armée, & forme ainſi dans les troupes une république, qui force le généraliſſime à ſe démettre. Un autre généraliſſime eſt nommé, & il le dégoûte. Il gouverne l'armée, & par elle il gouverne le parlement ; il met ce parlement dans la néceſſité de le faire enfin généraliſſime. Tout cela eſt beaucoup ; mais ce qui eſt eſſentiel, c'eſt qu'il gagne toutes les batailles qu'il donne en Angleterre, en Ecoſſe, en Irlande ; & il les gagne, non en voyant combattre, & en ſe ménageant, mais toûjours en chargeant l'ennemi, ralliant ſes troupes, courant partout, ſouvent bleſſé, tuant de ſa main pluſieurs officiers royaliſtes, comme un grenadier furieux & acharné.

Au milieu de cette guerre affreuſe *Cromwell* faiſait l'amour ; il allait la Bible ſous le bras coucher avec la femme de ſon major-général *Lambert.* Elle aimait le comte de *Holland*, qui ſervait dans l'armée du roi. *Cromwell* le prend priſonnier dans une

bataille, & jouït du plaiſir de faire trancher la tête à ſon rival. Sa maxime était de verſer le ſang de tout ennemi important, ou dans le champ de bataille, ou par la main des bourreaux. Il augmenta toûjours ſon pouvoir, en oſant toûjours en abuſer; les profondeurs de ſes deſſeins n'ôtaient rien à ſon impétuoſité féroce. Il entre dans la chambre du parlement, & prenant ſa montre, qu'il jette à terre, & qu'il briſe en morceaux; Je vous caſſerai, dit-il, comme cette montre. Il y revient quelque tems après, chaſſe tous les membres l'un après l'autre, en les faiſant défiler devant lui. Chacun d'eux eſt obligé en paſſant de lui faire une profonde révérence: un d'eux paſſe le chapeau ſur la tête; *Cromwell* lui prend ſon chapeau, & le jette par terre: Apprenez, dit-il, à me reſpecter.

Quand il eut outragé tous les rois en faiſant couper la tête à ſon roi légitime, & qu'il commença lui-même à régner, il envoya ſon portrait à une tête couronnée, c'était à la reine de Suède *Chriſtine*. *Marvel*, fameux poëte Anglais, qui faiſait fort bien des vers latins, accompagna ce portrait de ſix vers, où il fait parler *Cromwell* lui-même. *Cromwell* corrigea les deux derniers, que voici:

At tibi ſubmittit frontem reverentior umbra,
Non ſunt hi vultus regibus uſque truces.

Le ſens hardi des ſix vers peut ſe rendre ainſi.

Les armes à la main j'ai défendu les loix;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.
Regardez ſans frémir cette image fidelle;
Mon front n'eſt pas toûjours l'épouvante des rois.

Cette reine fut la première à le reconnaître dès qu'il fut protecteur des trois royaumes. Preſque tous les ſouverains de l'Europe envoyèrent des ambaſſadeurs *à leur frère Cromwell*, à ce domeſtique d'un évêque, qui venait de faire périr par les mains du bourreau un ſouverain leur parent. Ils briguèrent à l'envi ſon alliance. Le cardinal *Mazarin* pour lui plaire chaſſa de France

les deux fils de *Charles I*, les deux petits-fils de *Henri IV*, les deux couſins germains de *Louis XIV*. La France conquit Dunkerque pour lui, & on lui en remit les clefs. Après ſa mort *Louis XIV* & toute ſa cour portèrent le deuil, excepté Mademoiſelle, qui eut le courage de venir au cercle en habit de couleur, & ſoutint ſeule l'honneur de ſa race.

Jamais roi ne fut plus abſolu que lui. Il diſait, qu'il avait mieux aimé gouverner ſous le nom de *protecteur* que ſous celui de *roi*, parce que les Anglais ſavaient juſqu'où s'étend la prérogative d'un roi d'Angleterre, & ne ſavaient pas juſqu'où celle d'un protecteur pouvait aller. C'était connaître les hommes, que l'opinion gouverne, & dont l'opinion dépend d'un nom. Il avait conçu un profond mépris pour la religion, qui avait ſervi à ſa fortune. Il y a une anecdote certaine conſervée dans la maiſon de *St. Jean*, qui prouve aſſez le peu de cas que *Cromwell* faiſait de cet inſtrument, qui avait opéré de ſi grands effets dans ſes mains. Il buvait un jour avec *Ireton*, *Fletwood* & *St. Jean*, biſayeul du célèbre mylord *Bolingbrooke*; on voulut déboucher une bouteille, & le tirebouchon tomba ſous la table; ils le cherchaient tous, & ne le trouvaient pas. Cependant une députation des égliſes presbytériennes attendait dans l'antichambre, & un huiſſier vint les annoncer. Qu'on leur diſe que je ſuis retiré, dit *Cromwell*, & *que je cherche le Seigneur*. C'était l'expreſſion dont ſe ſervaient les fanatiques, quand ils faiſaient leurs prières. Lorſqu'il eut ainſi congédié la bande des miniſtres, il dit à ſes confidens ces propres paroles; *Ces faquins-là croyent que nous cherchons le Seigneur, & nous ne cherchons que le tirebouchon.*

Il n'y a guères d'exemple en Europe d'aucun homme, qui venu de ſi bas, ſe ſoit élevé ſi haut. Mais que lui falait-il abſolument avec tous ſes grands talens? La fortune. Il l'eut cette fortune; mais fut-il heureux? Il vécut pauvre & inquiet juſqu'à quarante-trois ans; il ſe baigna depuis dans le ſang, paſſa ſa vie dans le trouble, & mourut avant le tems à cinquante-ſept ans. Que l'on compare à cette vie celle d'un *Newton*, qui a vécu quatre-vingt-quatre années, toûjours tranquille, toûjours honoré, toûjours la lumière de tous les êtres penſans, voyant augmenter chaque jour ſa renommée, ſa réputation, ſa

fortune, ſans avoir jamais ni ſoins ni remords; & qu'on juge lequel a été le mieux partagé.

O curas hominum, ô quantum eſt in rebus inane!

DU FANATISME.

LA géométrie ne rend donc pas toûjours l'eſprit juſte. Dans quel précipice ne tombe-t-on pas encor avec ces liſières de la raiſon? Un fameux proteſtant, que l'on comptait entre les premiers mathématiciens de nos jours, & qui marchait ſur les traces des *Newton*, des *Leibnitz*, des *Bernoulli*, s'aviſa il y a quelques années de tirer des corollaires aſſez ſinguliers. Il eſt dit qu'avec un grain de foi on tranſportera des montagnes; & lui, par une analyſe toute géométrique, ſe dit à lui-même: J'ai beaucoup de grains de foi, donc je ferai plus que tranſporter des montagnes. Ce fut lui qu'on vit à Londres en l'année 1707 accompagné de quelques ſavans, & même de ſavans qui avaient de l'eſprit, annoncer publiquement qu'ils reſſuſciteraient un mort dans tel cimetière que l'on voudrait. Leurs raiſonnemens étaient toûjours conduits par la ſynthèſe. Ils diſaient: Les vrais diſciples doivent faire des miracles; nous ſommes les vrais diſciples, nous ferons donc tout ce qu'il nous plaira. De ſimples ſaints de l'égliſe romaine, qui n'étaient point géomètres, ont reſſuſcité beaucoup d'honnêtes gens; donc à plus forte raiſon, nous qui avons réformé les réformés, nous reſſuſciterons qui nous voudrons.

Il n'y a rien à répliquer à ces argumens; ils ſont dans la meilleure forme du monde. Voilà ce qui a inondé l'antiquité de prodiges; voilà pourquoi les temples d'*Eſculape* à Epidaure, & dans d'autres villes, étaient pleins d'*ex voto*; les voûtes étaient ornées de cuiſſes redreſſées, de bras remis, de petits enfans d'argent; tout était miracle.

Enfin le fameux proteſtant géomètre dont je parle était de ſi bonne foi, il aſſûra ſi poſitivement qu'il reſſuſciterait les morts, & cette propoſition plauſible fit tant d'impreſſion ſur

le peuple, que la reine *Anne* fut obligée de lui donner un jour, une heure & un cimetière à ſon choix pour faire ſon miracle loyalement & en préſence de la juſtice. Le ſaint géomètre choiſit l'égliſe cathédrale de St. Paul pour faire ſa démonſtration : le peuple ſe rangea en haie ; des ſoldats furent placés pour contenir les vivans & les morts dans le reſpect ; les magiſtrats prirent leurs places ; le greffier écrivit tout ſur les regiſtres publics ; on ne peut trop conſtater les nouveaux miracles. On déterra un corps au choix du ſaint ; il pria, il ſe jetta à genoux, il fit de très pieuſes contorſions ; ſes compagnons l'imitèrent ; le mort ne donna aucun ſigne de vie ; on le reporta dans ſon trou, & on punit légérement le reſſuſciteur & ſes adhérans. J'ai vu depuis un de ces pauvres gens ; il m'a avoué qu'un d'eux était en péché véniel, & que le mort en pâtit, ſans quoi la réſurrection était infaillible.

S'il était permis de révéler la turpitude de gens à qui l'on doit le plus ſincère reſpect, je dirais ici que *Newton*, le grand *Newton*, a trouvé dans l'Apocalypſe, que le pape eſt l'antechriſt, & bien d'autres choſes de cette nature ; je dirais qu'il était arien très ſérieuſement. Je ſais que cet écart de *Newton* eſt à celui de mon autre géomètre, comme l'unité eſt à l'infini : il n'y a point de comparaiſon à faire. Mais quelle pauvre eſpèce que le genre-humain, ſi le grand *Newton* a cru trouver dans l'Apocalyſe l'hiſtoire préſente de l'Europe !

Il ſemble que la ſuperſtition ſoit une maladie épidémique, dont les ames les plus fortes ne ſont pas toûjours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très bon ſens, qui ſe feraient empâler pour certains ſentimens d'*Aboubeker*. Ces principes une fois admis, ils raiſonnent très conſéquemment : les navariciens, les radariſtes, les jabariſtes ſe damnent chez eux réciproquement avec des argumens très ſubtils ; ils tirent tous des conſéquences plauſibles ; mais ils n'oſent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de ſoixante & dix piés ; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être ſes cheveux, de quelle grandeur eſt ſon pouce, quelles dimenſions ont ſes ongles : on crie, on cabale, on ſe bat ; ceux qui ſoutiennent que le

petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre, font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaiſſeur. Mais, meſſieurs, votre géant exiſte-t-il ? dit modeſtement un paſſant. Quel doute horrible ! s'écrient tous ces diſputans : quel blaſphême ! quelle abſurdité ! Alors ils font tous une petite trêve pour lapider le paſſant, & après l'avoir aſſaſſiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils ſe battent entr'eux comme de coutume, au ſujet du petit doigt & des ongles.

SUR LE THÉISME.

LE théiſme eſt une religion répandue dans toutes les religions ; c'eſt un métal qui s'allie avec tous les autres, & dont les veines s'étendent ſous terre aux quatre coins du monde. Cette mine eſt plus à découvert, plus travaillée à la Chine ; partout ailleurs elle eſt cachée, & le ſecret n'eſt que dans les mains des adeptes.

Il n'y a point de pays où il y ait plus de ces adeptes qu'en Angleterre. Il y avait au dernier ſiécle beaucoup d'athées en ce pays-là, comme en France & en Italie. Ce que le chancelier *Bacon* avait dit ſe trouve vrai à la lettre, qu'un peu de philoſophie rend un homme athée, & que beaucoup de philoſophie mène à la connaiſſance d'un DIEU. Lorſqu'on croyait avec *Epicure* que le hazard fait tout, ou avec *Ariſtote*, & même avec pluſieurs anciens théologiens, que rien ne naît que par corruption, & qu'avec de la matière & du mouvement le monde va tout ſeul, alors on pouvait ne pas croire à la providence. Mais depuis qu'on entrevoit la nature que les anciens ne voyaient point du tout ; depuis qu'on s'eſt apperçu que tout eſt organiſé, que tout a ſon germe ; depuis qu'on a bien ſu qu'un champignon eſt l'ouvrage d'une ſageſſe infinie, auſſi-bien que tous les mondes ; alors ceux qui penſent ont adoré, là où leurs devanciers avaient blaſphémé. Les phyſiciens ſont devenus les hérauts de la providence : un catéchiſte annonce

DIEU à des enfans, & un *Newton* le démontre aux ſages.

Bien des gens demandent ſi le théiſme, conſidéré à part, & ſans aucune autre cérémonie religieuſe, eſt en effet une religion ? La réponſe eſt aiſée ; celui qui ne reconnaît qu'un DIEU créateur, celui qui ne conſidère en DIEU qu'un être infiniment puiſſant, & qui ne voit dans ſes créatures que des machines admirables, n'eſt pas plus religieux envers lui, qu'un Européan qui admirerait le roi de la Chine, n'eſt pour cela ſujet de ce prince. Mais celui qui penſe que DIEU a daigné mettre un rapport entre lui & les hommes, qu'il les a fait libres, capables du bien & du mal, & qu'il leur a donné à tous ce bon ſens, qui eſt l'inſtinct de l'homme, & ſur lequel eſt fondée la loi naturelle, celui-là ſans doute a une religion, & une religion beaucoup meilleure que toutes les ſectes qui ſont hors de notre égliſe ; car toutes ces ſectes ſont fauſſes, & la loi naturelle eſt vraye. Notre religion révélée n'eſt même, & ne pouvait être que cette loi naturelle perfectionnée. Ainſi le théiſme eſt le bon ſens qui n'eſt pas encor inſtruit de la révélation, & les autres religions ſont le bon ſens perverti par la ſuperſtition.

Toutes les ſectes ſont différentes, parce qu'elles viennent des hommes ; la morale eſt partout la même, parce qu'elle vient de DIEU.

On demande pourquoi de cinq ou ſix cent ſectes il n'y en a guère eu qui n'ait fait répandre du ſang, & que les théiſtes, qui ſont partout ſi nombreux, n'ont jamais cauſé le moindre tumulte ; c'eſt que ce ſont des philoſophes. Or des philoſophes peuvent faire de mauvais raiſonnemens, mais ils ne font jamais d'intrigues. Auſſi ceux qui perſécutent un philoſophe, ſous prétexte que ſes opinions peuvent être dangereuſes au public, ſont auſſi abſurdes que ceux qui craindraient que l'étude de l'algèbre ne fît enchérir le pain au marché ; il faut plaindre un être penſant qui s'égare ; le perſécuter eſt inſenſé & horrible. Nous ſommes tous frères ; ſi quelqu'un de mes frères, plein du reſpect & de l'amour filial, animé de la charité la plus fraternelle, ne ſalue pas notre père commun avec les mêmes cérémonies que moi, dois-je l'égorger & lui arracher le cœur ?

Qu'eſt-ce

Qu'eſt-ce qu'un vrai théiſte ? C'eſt celui qui dit à DIEU, *Je vous adore & je vous ſers :* c'eſt celui qui dit au Turc, au Chinois, à l'Indien, & au Ruſſe ; *Je vous aime.*

Il doute peut-être que *Mahomet* ait voyagé dans la lune, & en ait mis la moitié dans ſa manche ; il ne veut pas qu'après ſa mort ſa femme ſe brûle par dévotion ; il eſt quelquefois tenté de ne pas croire à l'hiſtoire des onze mille vierges, & à celle de *St. Amable*, dont le chapeau & les gants furent portés par un rayon du ſoleil, d'Auvergne juſqu'à Rome. Mais à cela près c'eſt un homme juſte. *Noé* l'aurait mis dans ſon arche, *Numa Pompilius* dans ſes conſeils ; il aurait monté ſur le char de *Zoroaſtre ;* il aurait philoſophé avec les *Platons*, les *Ariſtippes*, les *Cicerons* & les *Atticus :* mais n'aurait-il point bû de la cigue avec *Socrate ?*

SUR LES CONTRADICTIONS DE CE MONDE.

PLus on voit ce monde, & plus on le voit plein de contradictions & d'inconſéquences. A commencer par le grand Turc, il fait couper toutes les têtes qui lui déplaiſent, & peut rarement conſerver la ſienne.

Si du grand Turc nous paſſons au St. Père, il confirme l'élection des empereurs, il a des rois pour vaſſaux, mais il n'eſt pas ſi puiſſant qu'un duc de Savoye. Il expédie des ordres pour l'Amérique & pour l'Afrique, & il ne pourrait pas ôter un privilège à la république de Luques. L'empereur eſt roi des Romains ; mais le droit de leur roi conſiſte à tenir l'étrier du pape & à lui donner à laver à la meſſe.

Les Anglais ſervent leur monarque à genoux ; mais ils le dépoſent, ils l'empriſonnent, ils le font périr ſur l'échaffaut.

Des hommes qui font vœu de pauvreté, obtiennent, en vertu de ce vœu, juſqu'à deux cent mille écus de rente ; & en conſéquence de leur vœu d'humilité, ſont des ſouverains deſpotiques. On condamne hautement à Rome la pluralité des bénéfices avec charge d'ames ; & on donne tous les jours des bulles à un Allemand pour cinq ou ſix évêchés à la fois.

C'eſt, dit-on, que les évêques Allemands n'ont point charge d'ames. Le chancelier de France eſt la première perſonne de l'état; il ne peut manger avec le roi, du moins juſqu'à préſent; & un colonel à peine gentilhomme a cet honneur. Une intendante eſt reine en province, & bourgeoiſe à la cour.

On cuit en place publique ceux qui ſont convaincus du péché de non-conformité, & on explique gravement dans tous les collèges la ſeconde églogue de *Virgile*, avec la déclaration d'amour de *Corydon* au bel *Alexis*; *Formoſum paſtor Corydon ardebat Alexin*; & on fait remarquer aux enfans, que quoiqu'*Alexis* ſoit blond & qu'*Amyntas* ſoit brun, cependant *Amyntas* pourrait bien avoir la préférence.

Si un pauvre philoſophe, qui ne penſe point à mal, s'aviſe de vouloir faire tourner la terre, ou d'imaginer que la lumière vient du ſoleil, ou de ſuppoſer que la matière pourrait bien avoir quelques autres propriétés que celles que nous connaiſſons, on crie à l'impie, au perturbateur du repos public; & on a traduit *ad uſum Delphini*, les *Tuſculanes* de *Ciceron* & *Lucrèce*, qui ſont deux cours complets d'irreligion.

Les tribunaux ne croyent plus aux poſſedés, on ſe moque des ſorciers; mais on a brûlé *Gaudreſy* & *Grandier* pour ſortilège; & en dernier lieu la moitié d'un parlement voulait condamner au feu un religieux, accuſé d'avoir enſorcelé une fille de dix-huit ans, en ſouflant ſur elle. *a*)

Le ſceptique philoſophe *Bayle* a été perſécuté même en Hollande. *La Motte le Vayer*, plus ſceptique & moins philoſophe, a été précepteur du roi *Louis XIV*, & du frère du roi. *Gourville* était à la fois pendu en effigie à Paris, & miniſtre de France en Allemagne.

Le fameux athée *Spinoſa* vécut & mourut tranquille. *Vanini*, qui n'avait écrit que contre *Ariſtote*, fut brûlé comme athée: il a l'honneur en cette qualité de remplir un article dans les hiſtoires des gens de lettres & dans tous les dictionnaires, immenſes archives de menſonges & d'un peu de vérité; ouvrez ces livres, vous y verrez que non-ſeulement *Vanini* en-

a) C'eſt le procès du père *Girard* & de la *Cadière*. Rien n'a tant deshonoré l'humanité.

ſeignait publiquement l'athéïſme dans ſes écrits, mais encor que douze profeſſeurs de ſa ſecte étaient partis de Naples avec lui dans le deſſein de faire partout des proſélites; ouvrez enſuite les livres de *Vanini*, vous ſerez bien ſurpris de ne voir que des preuves de l'exiſtence de DIEU. Voici ce qu'on lit dans ſon *Amphitheatrum*, ouvrage également condamné & ignoré. » DIEU eſt ſon principe & ſon terme, ſans fin & ſans » commencement, n'ayant beſoin ni de l'un ni de l'autre, & » père de tout commencement & de toute fin; il exiſte toû- » jours, mais dans aucun tems; pour lui le paſſé ne fut point, » & l'avenir ne viendra point; il régne partout ſans être dans » un lieu, immobile ſans s'arrêter, rapide ſans mouvement; » il eſt tout, & hors de tout; il eſt dans tout, mais ſans » être enfermé; hors de tout, mais ſans être exclus d'aucunes » choſes; bon, mais ſans qualité; entier, mais ſans parties; » immuable en variant tout l'univers; ſa volonté eſt ſa puiſ- » ſance; ſimple; il n'y a rien en lui de purement poſſible, » tout y eſt réel; il eſt le premier, le moyen, le dernier acte; » enfin étant tout, il eſt au-deſſus de tous les êtres, hors » d'eux, dans eux, au-delà d'eux, à jamais devant & après » eux. « C'eſt après une telle profeſſion de foi que *Vanini* fut déclaré athée. Sur quoi fut-il condamné? Sur la ſimple dépoſition d'un nommé *Françon*. En vain ſes livres dépoſaient pour lui. Un ſeul ennemi lui a coûté la vie & l'a flétri dans l'Europe.

Le petit livre de *Cymbalum mundi*, qui n'eſt qu'une imitation froide de *Lucien*, & qui n'a pas le plus léger, le plus éloigné rapport au chriſtianiſme, a été auſſi condamné aux flammes. Mais *Rabelais* a été imprimé avec privilège, & on a très tranquillement laiſſé un libre cours à l'*Eſpion Turc*, & même aux *Lettres Perſanes*, à ce livre léger, ingénieux & hardi, dans lequel il y a une lettre toute entière en faveur du ſuicide; une autre où l'on trouve ces propres mots, *ſi l'on ſuppoſe une religion*; une autre où il eſt dit expreſſément, que les évêques n'ont *d'autres fonctions, que de diſpenſer d'accomplir la loi*; une autre enfin, où il eſt dit que le pape eſt un magicien qui fait accroire que trois ne ſont qu'un, que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, &c.

L'abbé de *St. Pierre*, homme qui a pu ſe tromper ſouvent, mais qui n'a jamais écrit qu'en vue du bien public, & dont les ouvrages étaient appellés par le cardinal Dubois, *les réves d'un bon citoyen*; l'abbé de *St. Pierre*, dis-je, a été exclus de l'académie françaiſe d'une voix unanime, pour avoir dans un ouvrage de politique préféré l'établiſſement des conſeils à l'établiſſement des ſecrétaires d'état, & pour avoir dit, que les finances avaient été malheureuſement adminiſtrées ſur la fin de ce glorieux régne. L'auteur des *Lettres Perſanes* n'avait parlé de *Louis XIV* dans ſon livre, que pour dire que ce roi était *un magicien, qui faiſait accroire à ſes ſujets, que du papier était de l'argent, qu'il n'aimait que le gouvernement Turc; qu'il préférait un homme qui lui donnait la ſerviette, à un homme qui lui avait gagné des batailles; qu'il avait donné une penſion à un homme qui avait fui deux lieues, & un gouvernement à un homme qui en avait fui quatre; qu'il était accablé de pauvreté;* quoiqu'il ſoit dit dans la même lettre, que ſes finances ſont inépuiſables. Voilà encor une fois tout ce que cet auteur, dans ſon ſeul livre alors connu, avait dit de *Louis XIV*, protecteur de l'académie françaiſe; & ce livre eſt le ſeul titre ſur lequel l'auteur a été effectivement reçu dans l'académie françaiſe. On peut ajouter encor, pour comble de contradiction, que cette compagnie le reçut pour en avoir été tournée en ridicule. Car de tous les livres où on s'eſt réjoui aux dépens de cette académie, il n'y en a guères où elle ſoit traitée plus mal que dans les *Lettres Perſanes*. Voyez la lettre où il eſt dit: *Ceux qui compoſent ce corps n'ont d'autres fonctions que de jaſer ſans ceſſe. L'éloge vient ſe placer comme de lui-même dans leur babil éternel*, &c. Après avoir ainſi traité cette compagnie, il fut loué par elle à ſa réception du talent de faire des portraits reſſemblans.

Si je voulais continuer à examiner les contrariétés qu'on trouve dans l'empire des lettres, il faudrait écrire l'hiſtoire de tous les ſavans & de tous les beaux eſprits; de même que ſi je voulais détailler les contrariétés dans la ſociété, il faudrait écrire l'hiſtoire du genre-humain. Un Aſiatique qui voyagerait en Europe pourrait bien nous prendre pour des payens. Nos jours de la ſemaine portent les noms de *Mars*, de *Mercure*,

Digitized by Google

de *Jupiter*, de *Vénus* ; les noces de *Cupidon* & de *Pſyché* ſont peintes dans la maiſon des papes : mais ſurtout ſi cet Aſiatique voyait notre opéra, il ne douterait pas que ce ne fût une fête à l'honneur des Dieux du paganiſme. S'il s'informait un peu plus exactement de nos mœurs, il ſerait bien plus étonné ; il verrait en Eſpagne qu'une loi ſévère défend qu'aucun étranger ait la moindre part indirecte au commerce de l'Amérique, & que cependant les étrangers y ſont, par les facteurs Eſpagnols, un commerce de cinquante millions par an, de ſorte que l'Eſpagne ne peut s'enrichir que par la violation de la loi, toûjours ſubſiſtante & toûjours mépriſée. Il verrait qu'en un autre pays le gouvernement fait fleurir une compagnie des Indes, & que les théologiens ont déclaré le dividende des actions criminel devant DIEU. Il verrait qu'on achète le droit de juger les hommes, celui de commander à la guerre, celui d'entrer au conſeil ; il ne pourrait comprendre, pourquoi il eſt dit dans les patentes qui donnent ces places, qu'elles ont été accordées gratis & ſans brigue, tandis que la quittance de finance eſt attachée aux lettres de proviſion. Notre Aſiatique ne ſerait-il pas ſurpris de voir les comédiens gagés par les ſouverains & excommuniés par les curés ? Il demanderait pourquoi un lieutenant-général roturier, qui aura gagné des batailles, *a*) ſera mis à la taille comme un payſan, & qu'un échevin ſera noble comme les *Montmorencis ?* Pourquoi, tandis qu'on interdit les ſpectacles réguliers, dans une ſemaine conſacrée à l'édification, on permet des bateleurs qui offenſent les oreilles les moins délicates ? Il verrait preſque toûjours nos uſages en contradiction avec nos loix ; & ſi nous voyagions en Aſie, nous y trouverions à-peu-près les mêmes incompatibilités.

Les hommes ſont partout également fous ; ils ont fait des loix à meſure, comme on répare des brêches de murailles. Ici les fils aînés ont ôté tout ce qu'ils ont pu aux cadets, là les cadets partagent également. Tantôt l'égliſe a ordonné le duel, tantôt elle l'a anathématiſé. On a excommunié tour-à-tour les partiſans & les ennemis d'*Ariſtote*, & ceux qui portaient des

a) Cette ridicule coutume a été enfin abolie en 1751. Les lieutenant généraux des armées ont été déclarés nobles comme les échevins.

cheveux longs & ceux qui les portaient courts. Nous n'avons dans le monde de loi parfaite que pour régler une eſpèce de folie, qui eſt le jeu. Les règles du jeu ſont les ſeules qui n'admettent ni exception, ni relâchement, ni variété, ni tyrannie. Un homme qui a été laquais, s'il joue au lanſquenet avec des rois, eſt payé ſans difficulté quand il gagne ; partout ailleurs, la loi eſt un glaive dont le plus fort coupe par morceaux le plus faible.

Cependant ce monde ſubſiſte comme ſi tout était bien ordonné ; l'irrégularité tient à notre nature ; notre monde politique eſt comme notre globe, quelque choſe d'informe qui ſe conſerve toûjours. Il y aurait de la folie à vouloir que les montagnes, les mers, les rivières fuſſent tracées en belles figures régulières ; il y aurait encor plus de folie de demander aux hommes une ſageſſe parfaite ; ce ſerait vouloir donner des aîles à des chiens ou des cornes à des aigles.

SUR CE QU'ON NE FAIT PAS, ET SUR CE QU'ON POURRAIT FAIRE.

LAiſſer aller le monde comme il va, faire ſon devoir tellement quellement, & dire toûjours du bien de Mr. le prieur, eſt une ancienne maxime de moine ; mais elle peut laiſſer le couvent dans la médiocrité, dans le relâchement & dans le mépris. Quand l'émulation n'excite point les hommes, ce ſont des ânes qui vont leur chemin lentement, qui s'arrêtent au premier obſtacle, & qui mangent tranquillement leurs chardons, à la vue des difficultés dont ils ſe rebutent ; mais aux cris d'une voix qui les encourage, aux piquûres d'un aiguillon qui les réveille, ce ſont des courſiers qui volent & qui ſautent au-delà de la barrière. Sans les avertiſſemens de l'abbé de *St. Pierre*, les barbaries de la taille arbitraire ne ſeraient peut-être jamais abolies en France. Sans les avis de *Locke*, le déſordre public dans les monnoies n'eût point été reparé à Londres. Il y a ſouvent des hommes, qui, ſans avoir acheté le droit de juger leurs ſemblables, aiment le bien public, autant qu'il eſt

Digitized by Google

négligé quelquefois par ceux qui acquièrent comme une métairie le pouvoir de faire du bien & du mal.

Un jour à Rome, dans les premiers tems de la république, un citoyen dont la paſſion dominante était le déſir de rendre ſon pays floriſſant, demanda à parler au premier conſul ; on lui dit que le magiſtrat était à table avec le préteur, l'édile, quelques ſénateurs, leurs maîtreſſes & leurs bouffons ; il laiſſa entre les mains d'un des eſclaves inſolens qui ſervaient à table, un mémoire dont voici à-peu-près la teneur. „ Puiſque les tyrans „ ont fait par toute la terre le mal qu'ils ont pu, ô vous qui vous „ piquez d'être bons, pourquoi ne faites-vous pas tout le bien „ que vous pouvez faire ? D'où vient que les pauvres aſſiégent „ vos temples & vos carrefours, & qu'ils étalent une miſère „ inutile à l'état & honteuſe pour vous, dans le tems que leurs „ mains pourraient être employées aux travaux publics ? Que „ font pendant la paix ces légions oiſives qui peuvent réparer „ les grands chemins & les citadelles ? Ces marais, ſi on les „ deſſéchait, n'infecteraient plus une province & deviendraient „ des terres fertiles. Ces carrefours irréguliers & dignes d'une „ ville de barbares, peuvent ſe changer en places magnifiques ; „ ces marbres entaſſés ſur le rivage du Tibre peuvent être taillés „ en ſtatues, & devenir la récompenſe des grands-hommes & „ la leçon de la vertu ; vos marchés publics devraient être à „ la fois commodes & magnifiques, ils ne ſont que mal-propres & dégoutans ; vos maiſons manquent d'eau, & vos fontaines publiques n'ont ni goût ni propreté. Votre principal „ temple eſt d'une architecture barbare ; l'entrée de vos ſpectacles reſſemble à celle d'un lieu infâme ; les ſalles, où le peuple ſe raſſemble pour entendre ce que l'univers doit admirer, „ n'ont ni proportion, ni grandeur, ni magnificençe, ni commodité. Le palais de votre capitale menace ruine, la façade „ en eſt cachée par des maſures, & *Moletus* y a ſa maiſon au „ milieu de la cour. En vain votre pareſſe me répondra qu'il „ faudrait trop d'argent pour remédier à tant d'abus ; de grace „ donnerez-vous cet argent aux Maſſagètes & aux Cimbres ? „ Ne ſera-t-il pas gagné par des Romains, par vos architectes, par vos ſculpteurs, par vos peintres, par tous vos artiſtes ? Ces artiſtes récompenſés rendront cet argent à l'état,

„ par les nouvelles dépenſes qu'ils ſeront en état de faire ; les „ beaux arts ſeront en honneur, ils feront à la fois votre gloire „ & votre richeſſe ; car le peuple le plus riche eſt toûjours celui „ qui travaille le plus. Ecoutez donc une noble émulation, & „ que les Grecs, qui commencent à eſtimer votre valeur & „ votre conduite, ne vous reprochent plus votre groſſiéreté.

On lut à table le mémoire du citoyen ; le conſul ne dit mot, & demanda à boire ; l'édile dit qu'il y avait du bon dans cet écrit, & on n'en parla plus ; la converſation roula ſur la ſève du vin de Falerne, ſur le montant du vin de Cécube ; on fit l'éloge d'un fameux cuiſinier ; on approfondit l'invention d'une nouvelle ſauſſe pour l'eſturgeon ; on porta des ſantés ; on fit deux ou trois contes inſipides, & on s'endormit. Cependant le ſénateur *Appius*, qui avait été touché en ſecret de la lecture du mémoire, conſtruiſit quelque tems après la voie Appienne ; *Flaminius* fit la voie Flaminienne ; un autre embellit le capitole ; un autre bâtit un amphithéâtre, un autre des marchés publics. L'écrit du citoyen obſcur fut une ſemence qui germa peu-à-peu dans la tête des grands-hommes.

SUR MESSIEURS JEAN LAW, MELON, ET DUTOT. SUR LE COMMERCE ET SUR LE LUXE.

ON entend mieux le commerce en France depuis vingt ans, qu'on ne l'a connu depuis *Pharamond* juſqu'à *Louis XIV*. C'était auparavant un art caché, une eſpèce de chymie entre les mains de trois ou quatre hommes, qui faiſaient en effet de l'or, & qui ne diſaient pas leur ſecret. Le gros de la nation était d'une ignorance ſi profonde ſur ce ſecret important, qu'il n'y avait guère de miniſtre ni de juge qui ſût ce que c'était que des *actions*, des *primes*, le *change*, un *dividende*. Il a falu qu'un Ecoſſais, nommé *Jean Law*, ſoit venu en France, & ait bouleverſé toute l'économie de notre gouvernement pour nous inſtruire. Il oſa, dans le plus horrible dérangement de nos finances, dans la diſette la plus générale, établir une banque & une compagnie des Indes. C'était l'émé-

l'émétique à des malades ; nous en primes trop, & nous eumes des convulſions. Mais enfin, des débris de ſon ſyſtême, il nous reſta une compagnie des Indes avec cinquante millions de fonds. Qu'eût-ce été, ſi nous n'avions pris de la drogue que la doſe qu'il falait ? Le corps de l'état ſerait, je crois, le plus robuſte & le plus puiſſant de l'univers.

Il régnait encor un préjugé ſi groſſier parmi nous, quand la préſente compagnie des Indes fut établie, que la Sorbonne déclara uſuraire le dividende des actions. C'eſt ainſi qu'on accuſa de ſortilège en 1470 les imprimeurs Allemands qui vinrent exercer leur profeſſion en France.

Nous autres Français, il le faut avouer, nous ſommes venus bien tard en tout genre ; nos premiers pas dans les arts ont été de nous oppoſer à l'introduction des vérités qui nous venaient d'ailleurs ; nous avons ſoutenu des thèſes contre la circulation du ſang, démontrée en Angleterre ; contre le mouvement de la terre, prouvé en Allemagne ; on a proſcrit par arrêt juſqu'à des remèdes ſalutaires. Annoncer des vérités, propoſer quelque choſe d'utile aux hommes, c'eſt une recette ſûre pour être perſécuté. *Jean Law*, cet Ecoſſais à qui nous devons notre compagnie des Indes & l'intelligence du commerce, a été chaſſé de France, & eſt mort dans la miſère à Veniſe ; & cependant, nous qui avions à peine trois cent gros vaiſſeaux marchands quand il propoſa ſon ſyſtême, *a*) nous en avons aujourd'hui dix-huit cent. Nous les lui devons, & nous ſommes loin de la reconnaiſſance.

Les principes du commerce ſont à préſent connus de tout le monde ; nous commençons à avoir de bons livres ſur cette matière. L'*Eſſai ſur le commerce* de Mr. *Melon* eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit, d'un citoyen, d'un philoſophe ; il ſe ſent de l'eſprit du ſiécle ; & je ne crois pas que du tems même de Mr. *Colbert*, il y eût en France deux hommes capables de compoſer un tel livre. Cependant il y a bien des erreurs dans ce bon ouvrage ; tant le chemin vers la vérité eſt difficile. Il eſt bon de relever les mépriſes qui ſe trouvent dans un livre utile : ce n'eſt même que là qu'il les faut chercher. C'eſt reſpecter un

a) Ceci était écrit en 1738.

bon ouvrage que de le contredire ; les autres ne méritent pas cet honneur.

Voici quelques propoſitions qui ne m'ont point paru vraies.

I. Il dit que les pays où il y a le plus de mendians, ſont les plus barbares. Je penſe qu'il n'y a point de ville moins barbare que Paris, & pourtant où il y ait plus de mendians. C'eſt une vermine qui s'attache à la richeſſe ; les fainéans accourent du bout du royaume à Paris, pour y mettte à contribution l'opulence & la bonté. C'eſt un abus difficile à déraciner, mais qui prouve ſeulement qu'il y a des hommes lâches, qui aiment mieux demander l'aumône que de gagner leur vie. C'eſt une preuve de richeſſe & de négligence, & non point de barbarie.

II. Il répète dans pluſieurs endroits, que l'Eſpagne ſerait plus puiſſante ſans l'Amérique. Il ſe fonde ſur la dépopulation de l'Eſpagne, & ſur la faibleſſe où ce royaume a langui longtems. Cette idée que l'Amérique affaiblit l'Eſpagne, ſe voit dans près de cent auteurs. Mais s'ils avaient voulu conſidérer que les tréſors du nouveau monde ont été le ciment de la puiſſance de *Charles-Quint*, & que par eux *Philippe II* aurait été le maître de l'Europe, ſi *Henri le grand*, *Elizabeth*, & les princes d'*Orange*, n'euſſent été des héros, ces auteurs auraient changé de ſentiment. On a crû que la monarchie Eſpagnole était anéantie, parce que les rois *Philippe III*, *Philippe IV* & *Charles II* ont été malheureux, ou faibles. Mais que l'on voye comme cette monarchie a repris tout-d'un-coup une nouvelle vie ſous le cardinal *Albéroni* ; que l'on jette les yeux ſur l'Afrique & ſur l'Italie, théâtres des conquêtes du préſent gouvernement Eſpagnol ; il faudra bien convenir alors que les peuples ſont ce que les rois ou les miniſtres les font être. Le courage, la force, l'induſtrie, tous les talens reſtent enſevelis, juſqu'à ce qu'il paraiſſe un génie qui les reſſuſcite. Le capitole eſt habité aujourd'hui par des recollets, & on diſtribue des chapelets au même endroit où des rois vaincus ſuivaient le char de *Paul Emile*. Qu'un empereur ſiége à Rome, & que cet empereur ſoit un *Jules-Céſar*, tous les Romains redeviendront des *Céſars* eux-mêmes.

Quant à la dépopulation de l'Eſpagne, elle eſt moindre qu'on

ne le dit; & après tout, ce royaume & les états de l'Amérique qui en dépendent, ſont aujourd'hui des provinces d'un même empire, diviſées par un eſpace qu'on franchit en deux mois; enfin leurs tréſors deviennent les nôtres, par une circulation néceſſaire; la cochenille, l'indigo, le quinquina, les mines du Mexique & du Pérou ſont à nous, & par-là nos manufactures ſont Eſpagnoles. Si l'Amérique leur était à charge, perſiſteraient-ils ſi longtems à défendre aux étrangers l'entrée de ce pays? Garde-t-on avec tant de ſoin le principe de ſa ruine, quand on a eu deux cent ans pour faire ſes réflexions?

III. Il dit que la perte des ſoldats n'eſt point ce qu'il y a de plus funeſte dans les guerres; que cent mille hommes tués ſont une bien petite portion ſur vingt millions; mais que les augmentations des impoſitions rendent vingt millions d'hommes malheureux. Je lui paſſe qu'il y ait vingt millions d'ames en France; mais je ne lui paſſe point qu'il vaille mieux égorger cent mille hommes, que de faire payer quelque impôts au reſte de la nation. Ce n'eſt pas tout; il y a ici un étrange & funeſte mécompte. *Louis XIV* a eu, en comptant tout le corps de la marine, quatre cent quarante mille hommes à ſa ſolde pendant la guerre de 1701. Jamais l'empire Romain n'en a eu tant. On a obſervé que le cinquiéme d'une armée périt au bout d'une campagne, ſoit par les maladies, ſoit par les accidens, ſoit par le fer & le feu. Voilà quatre-vingt-huit mille hommes robuſtes que la guerre détruiſait chaque année: donc au bout de dix ans l'état perdit huit cent quatre-vingt mille hommes, & avec eux les enfans qu'ils auraient produits. Maintenant ſi la France contient environ dix-huit millions d'ames, ôtez-en près d'une moitié pour les femmes, retranchez les vieillards, les enfans, le clergé, les religieux, les magiſtrats & les laboureurs, que reſte-t-il pour défendre la nation? Sur dix-huit millions à peine trouverez-vous dix-huit cent mille hommes, & la guerre en dix ans en détruit près de neuf cent mille; elle fait périr dans une nation la moitié de ceux qui peuvent combattre pour elle, & vous dites qu'un impôt eſt plus funeſte que leur mort?

Après avoir relevé ces inadvertances, que l'auteur eût relevées lui-même, ſouffrez que je me livre au plaiſir d'eſti-

mer tout ce qu'il dit ſur la liberté du commerce, ſur les denrées, ſur le change, & ſurtout ſur le luxe. Cette ſage apologie du luxe eſt d'autant plus eſtimable dans cet auteur, & a d'autant plus de poids dans ſa bouche, qu'il vivait en philoſophe.

Qu'eſt-ce en effet que le luxe? C'eſt un mot ſans idée préciſe, à-peu-près comme lorſque nous diſons, les climats d'orient & d'occident : il n'y a en effet ni orient ni occident ; il n'y a pas de point où la terre ſe lève & ſe couche ; ou, ſi vous voulez, chaque point eſt orient & occident. Il en eſt de même du luxe ; ou il n'y en a point, ou il eſt partout. Tranſportons-nous au tems où nos pères ne portaient point de chemiſes. Si quelqu'un leur eût dit : Il faut que vous portiez ſur la peau des étoffes plus fines & plus légères que le plus fin drap, blanche comme de la neige, & que vous en changiez tous les jours ; il faut même, quand elles ſeront un peu ſalies, qu'une compoſition faite avec art leur rende leur première blancheur ; tout le monde ſe ſerait écrié ; Ah! quel luxe ! quelle molleſſe ! une telle magnificence eſt à peine faite pour les rois ! Vous voulez corrompre nos mœurs & perdre l'état. Entend-on par le luxe, la dépenſe d'un homme opulent ? Mais faudrait-il donc qu'il vécût comme un pauvre, lui dont le luxe ſeul fait vivre les pauvres ? La dépenſe doit être le thermomètre de la fortune d'un particulier, & le luxe général eſt la marque infaillible d'un empire puiſſant & reſpectable. C'eſt ſous *Charlemagne*, ſous *François I*, ſous le miniſtère du grand *Colbert*, & ſous celui-ci, que les dépenſes ont été les plus grandes, c'eſt-à-dire, que les arts ont été le plus cultivés.

Que prétendait l'amer, le ſatyrique *La Bruyère ?* Que voulait dire ce miſantrope forcé, en s'écriant ; *Nos ancêtres ne ſavaient point préférer le faſte aux choſes utiles ; on ne les voyait point s'éclairer avec des bougies ; la cire était pour l'autel & pour le louvre. Ils ne diſaient point, Qu'on mette les chevaux à mon carroſſe ; l'étain brillait ſur les tables & ſur les buffets, l'argent était dans les coffres, &c.?* Ne voilà-t-il pas un plaiſant éloge à donner à nos pères, de ce qu'ils n'avaient ni abondance, ni induſtrie, ni goût, ni propreté ? L'argent était dans les

coffres. Si cela était, c'était une très grande ſotiſe. L'argent eſt fait pour circuler, pour faire éclorre tous les arts, pour acheter l'induſtrie des hommes. Qui le garde eſt mauvais citoyen, & même eſt mauvais ménager. C'eſt en ne le gardant pas, qu'on ſe rend utile à la patrie & à ſoi-même. Ne ſe laſſera-t-on jamais de louer les défauts du tems paſſé, pour inſulter aux avantages du nôtre ?

Ce livre de Mr. *Melon* en a produit un de Mr. *Dutot*, qui l'emporte de beaucoup pour la profondeur & pour la juſteſſe ; & l'ouvrage de Mr. *Dutot* en va produire un autre, par l'illuſtre Mr. du *Vernay*, lequel probablement vaudra beaucoup mieux que les deux autres, parce qu'il ſera fait par un homme d'état. Jamais les belles-lettres n'ont été ſi liées avec la finance, & c'eſt encor un des mérites de notre ſiécle.

DES MONNOIES, ET DU REVENU DES ROIS.

ON ſait que toute mutation de monnoie a été onéreuſe au peuple & au roi ſous le dernier règne. Mais n'y a-t-il point de cas où une augmentation de monnoie devienne néceſſaire ?

Dans un état, par exemple, qui a peu d'argent & peu de commerce, (& c'eſt ainſi que la France a été longtems) un ſeigneur a cent marcs de rente. Il emprunte pour marier ſes filles, ou pour aller à la guerre, mille marcs, dont il paye cinquante marcs annuellement. Voilà ſa maiſon réduite à la dépenſe annuelle de cinquante marcs, pour fournir à tous ſes beſoins. Cependant la nation ſe rend plus induſtrieuſe, elle fait un commerce, l'argent devient plus abondant. Alors, comme il arrive toûjours, la main-d'œuvre devient plus chère, les dépenſes du luxe convenable à la dignité de cette maiſon doublent, triplent, quadruplent, pendant que le blé, qui fait la reſſource de la terre, n'augmente pas dans cette proportion, parce qu'on ne mange pas plus de pain qu'auparavant, mais on conſomme plus en magnificence : ce qu'on achetait cinquante marcs en coûtera deux cent, & le poſſeſſeur de la

terre, obligé de payer cinquante marcs de rente, ſera réduit à vendre ſa terre. Ce que je dis du ſeigneur, je le dis du magiſtrat, de l'homme de lettres, &c. comme du laboureur, qui achète plus cher ſa vaiſſelle d'étain, ſa taſſe d'argent, ſon lit, ſon linge. Enfin le chef de la nation eſt dans ce cas, lorſqu'il n'a qu'un certain fonds réglé, & certains droits qu'il n'oſe trop augmenter de peur d'exciter des murmures. Dans cette ſituation preſſante, il n'y a certainement qu'un parti à prendre, c'eſt de ſoulager le débiteur. On peut le favoriſer en aboliſſant les dettes : c'eſt ainſi qu'on en uſait chez les Egyptiens, & chez pluſieurs peuples de l'orient, au bout de cinquante ou de trente années. Cette coûtume n'était point ſi dure qu'on le penſe ; car les créanciers avaient pris leurs meſures ſuivant cette loi, & une perte prévue de loin n'eſt plus une perte. Quoique cette loi ne ſoit point en vigueur chez nous, il a bien falu y revenir pourtant en effet, quelque détour que l'on ait pris : car trouver le moyen de ne payer que le quart de ce que je devais, n'eſt-ce pas une eſpèce de jubilé ? Or on a trouvé ce moyen très aiſément, en donnant aux eſpèces une valeur idéale, & en diſant, Cette piéce d'or qui valait ſix francs, en vaudra aujourd'hui vingt-quatre ; & quiconque devait quatre de ces piéces d'or, ſous le nom de ſix francs chacune, s'acquittera en payant une ſeule piéce d'or, qu'on appellera *vingt-quatre francs*. Comme ces opérations ſe ſont faites petit-à-petit, ce changement n'a point effrayé. Tel qui était à la fois débiteur & créancier, gagnait d'un côté ce qu'il perdait de l'autre. Tel autre faiſait le commerce, tel autre enfin en ſouffrait & ſe réduiſait à épargner.

C'eſt ainſi que toutes les nations Européanes en ont uſé avant d'avoir établi un commerce réglé & puiſſant. Examinons les Romains, nous verrons que l'*As*, la livre de cuivre de douze onces, fut réduit à ſix liards de notre monnoie d'aujourd'hui. Chez les Anglais, la livre ſterling de ſeize onces d'argent, eſt réduite à vingt-deux francs de notre monnoie. La livre de gros des Hollandais n'eſt plus qu'environ douze francs, ou douze de nos livres numéraires. Mais c'eſt notre livre qui a ſouffert les plus grands changemens.

Nous appellions, du tems de *Charlemagne*, une monnoie cou-

rante, faiſant la vingtiéme partie d'une livre, un *ſolide*, du nom romain *ſolidum* : c'eſt ce *ſolide* que nous nommons un *ſou*, comme nous appellons le mois d'*Auguſte* barbarement *Août*, que nous prononçons *ou*, à force de politeſſe ; de façon que dans notre langue ſi polie, *hodieque manent veſtigia ruris*. Enfin ce *ſolide*, ce *ſou*, qui était la vingtiéme partie d'une livre, & la dixiéme partie d'un marc d'argent, eſt aujourd'hui une chétive monnoie de cuivre, qui repréſente la dix-neuf centſoixantiéme partie d'une livre, l'argent ſuppoſé à quarante-neuf francs le marc. Ce calcul eſt preſque incroyable ; & il ſe trouve, par ce calcul, qu'une famille qui aurait eu autrefois cent *ſolides* de rente, & qui aurait très bien vécu, n'aurait aujourd'hui que cinq ſixiémes d'un écu de ſix francs à dépenſer par an.

Qu'eſt-ce que cela prouve ? Que de toutes les nations nous avons longtems été la plus changeante, & non la plus heureuſe ; que nous avons pouſſé à un excès intolérable l'abus d'une loi naturelle, qui ordonne à la longue le ſoulagement des débiteurs opprimés. Or puiſque Mr. *Dutot* a ſi bien fait voir les dangers de ces promptes ſecouſſes que donnent aux états les changemens des valeurs numéraires dans les monnoies, il eſt à croire que dans un tems auſſi éclairé que le nôtre, nous n'aurons plus à eſſuyer de pareils orages.

Ce qui m'a le plus étonné dans le livre de Mr. *Dutot*, c'eſt d'y voir que *Louis XII*, *François I*, *Henri II*, *Henri III* étaient plus riches que *Louis XV*. Qui eût crû que *Henri III*, à compter comme aujourd'hui, avait cent ſoixante & trois millions au-delà du revenu de notre roi ? J'avoue que je ne ſors point de ſurpriſe. Car comment avec ces richeſſes immenſes *Henri III* pouvait-il à peine réſiſter aux Eſpagnols ? Comment était-il opprimé par les *Guiſes ?* Comment la France était-elle dénuée d'arts & de manufactures ? Pourquoi nulle belle maiſon dans Paris, nul beau palais bâti par les rois, aucune magnificence, aucun goût, qui ſont la ſuite de la richeſſe ? Aujourd'hui, au contraire, trois cent fortereſſes, toûjours bien réparées, bordent nos frontières, deux cent mille hommes au moins les défendent. Les troupes qui compoſent la maiſon du roi, ſont comparables à ces dix mille hommes couverts d'or qui accompa-

Digitized by Google

gnaient les chars de *Xerxès* & de *Darius*. Paris eſt deux fois plus peuplé, & cent fois plus opulent que ſous *Henri III*. Le commerce qui languiſſait, qui n'était rien alors, fleurit aujourd'hui à notre avantage.

Depuis la dernière refonte des eſpèces, on trouve qu'il a paſſé à la monnoie plus de douze cent millions en or & en argent. On voit par la ferme du marc, qu'il y a en France pour environ autant de ces métaux orfévris. Il eſt vrai que ces immenſes richeſſes n'empêchent pas que le peuple ne ſoit prêt quelquefois à mourir de faim dans les années ſtériles. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit : la queſtion eſt de ſavoir comment la nation, étant incomparablement plus riche que dans les ſiécles précédens, le roi le ſerait beaucoup moins.

Comparons d'abord les richeſſes de *Louis XV* à celles de *François I*. Les revenus de l'état étaient alors de ſeize millions numéraires de livres, & la livre numéraire de ce tems-là était à celle de ce tems-ci, comme un eſt à quatre & demi. Donc ſeize millions en valaient ſoixante & douze des nôtres : donc avec ſoixante & douze de nos millions ſeulement, on ſerait auſſi riche qu'alors. Mais les revenus de l'état ſont ſuppoſés *a*) de deux cent millions : donc de ce chef, *Louis XV* eſt plus riche de cent vingt-huit de nos millions que *François I* : donc le roi eſt environ trois fois auſſi riche que *François I* : donc il tire de ſes peuples trois fois autant que *François I* en tirait. Cela eſt déja bien éloigné du compte de Mr. *Dutot*.

Il prétend, pour prouver ſon ſyſtême, que les denrées ſont quinze fois plus chères qu'au ſeiziéme ſiécle. Examinons ces prix des denrées. Il faut s'en tenir au prix du blé dans les capitales, année commune. Je trouve beaucoup d'années au ſeiziéme ſiécle, dans leſquelles le blé eſt à cinquante ſous, à vingt-cinq, à vingt, à dix-huit ſous, à quatre francs, & j'en forme une année commune de trente ſous. Le froment vaut aujourd'hui environ douze livres. Les denrées n'ont donc augmenté que huit fois en valeur numéraire ; & c'eſt la proportion

a) C'eſt la ſuppoſition que fait Mr. *Dutot*. Mais en 1750 le revenus du roi montent à près de trois cent millions, à quarante neuf livres dix ſols le marc.

tion dans laquelle elles ont augmenté en Angleterre & en Allemagne. Mais ces trente ſous du ſeiziéme ſiécle valaient cinq livres quinze ſous des nôtres. Or cinq livres quinze ſous, font, à cinq ſous près, la moitié de douze livres : donc en effet *Louis XV* trois fois plus riche que *François I*, n'achète les choſes en poids de marc que le double de ce qu'on les achetait alors. Or un homme qui a neuf cent francs, & qui achète une denrée ſix cent francs, reſte certainement plus riche de cent écus, que celui qui n'ayant que trois cent livres, achète cette même denrée trois cent livres : donc *Louis XV* reſte plus riche d'un tiers que *François I.*

Mais ce n'eſt pas tout : au lieu d'acheter toutes les denrées le double, il achète les ſoldats, la plus néceſſaire denrée des rois, à beaucoup meilleur marché que tous ſes prédéceſſeurs. Sous *François I* & ſous *Henri II*, les forces des armées conſiſtaient en une gendarmerie nationale, & en fantaſſins étrangers, que nous ne pouvons plus comparer à nos troupes. Mais l'infanterie ſous *Louis XV* eſt payée à-peu-près ſur le même pié, au même prix numéraire que ſous *Henri IV.* Le ſoldat vend ſa vie ſix ſous par jour, en comptant ſon habit : ces ſix ſous en valaient douze pareils du tems de *Henri IV.* Ainſi avec le même revenu que *Henri le grand*, on peut entretenir le double de ſoldats ; & avec le double d'argent on peut en ſoudoyer le quadruple. Ce que je dis ici ſuffit pour faire voir que malgré les calculs de Mr. *Dutot*, les rois, auſſi-bien que l'état, ſont plus riches qu'ils n'étaient. Je ne nie pas qu'ils ne ſoient plus endettés.

Louis XIV a laiſſé à ſa mort plus de deux fois dix centaines de millions de dettes à trente francs le marc, parce qu'il voulut à la fois avoir cinq cent mille hommes ſous les armes, deux cent vaiſſeaux, & bâtir Verſailles ; & parce que dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, ſes armes furent longtems malheureuſes. Mais les reſſources de la France ſont beaucoup au-deſſus de ſes dettes. Un état qui ne doit qu'à lui-même ne peut s'appauvrir, & ces dettes mêmes ſont un nouvel encouragement de l'induſtrie.

LETTRE a)

A MONSIEUR T**.

Sur l'ouvrage de Mr. DUTOT, & ſur celui de Mr. MELON. 1738.

JE vous remercie, monſieur, de m'avoir fait connaître le livre de Mr. *Dutot* ſur les finances. C'eſt un *Euclide* pour la vérité & l'exactitude. Il me ſemble qu'il fait à l'égard de cette ſcience, qui eſt le fondement des bons gouvernemens, ce que *Lemery* a fait en chymie. Il a rendu très intelligible un art ſur lequel avant lui les artiſtes jaloux de leurs connaiſſances, ſouvent erronées, n'avaient point écrit, ou n'avaient donné que des énigmes.

Je viens de relire auſſi le petit livre de feu Mr. *Melon*, qui a été l'occaſion de l'ouvrage beaucoup plus détaillé & plus approfondi qu'a donné Mr. *Dutot*.

Nardi parvus onix eliciet cadum.

L'eſſai de Mr. *Melon* me paraît toûjours digne d'un miniſtre & d'un citoyen, même avec ſes erreurs. Il me ſemble, toute prévention à part, qu'il y a beaucoup à profiter dans ces lectures; car je veux croire pour l'amour du genre-humain, que ces livres & quelques-uns de ceux de Mr. l'abbé de *St. Pierre*, pourront dans des tems difficiles, ſervir de conſeil aux miniſtres à venir, comme l'hiſtoire eſt la leçon des rois.

Parmi les choſes que je remarque ſur l'*eſſai* de Mr. *Melon*, il me ſera bien permis, en qualité d'homme de lettres & d'amateur de la langue françaiſe, de me plaindre qu'il en ait trop négligé la pureté. L'importance des matières ne doit point faire oublier le ſtile. Je me ſouviens que lorſque l'auteur me fit l'honneur de me donner ſa ſeconde édition, il me dit qu'il

a) On ne ſera pas fâché de trouver ici la première façon de cette lettre, telle qu'elle a été compoſée d'abord; c'eſt le canevas des deux précédentes. Les variantes ſont conſidérables.

était bien difficile d'écrire en français, & qu'on lui avait corrigé plus de trente fautes dans ſon livre. Je lui en montrai cent dans les vingt premières pages de cette ſeconde édition corrigée.

Paſſons à des inadvertances plus importantes. Il me ſemble que dans ces écrits que l'intérêt public a dictés, il ne faut ſouffrir aucune erreur. Voici quelques propoſitions qui ne m'ont point paru vraies.

1°. Il dit que les pays où il y a le plus de mendians, ſont les plus barbares. Je penſe qu'il n'y a point de ville moins barbare que Paris, & pourtant où il y ait plus de mendians. C'eſt une vermine qui s'attache à la richeſſe. Les fainéans accourent du bout du royaume à Paris, pour y mettre à contribution l'opulence & la bonté. C'eſt un abus difficile à déraciner, mais qui prouve ſeulement qu'il y a des hommes lâches qui aiment mieux demander l'aumône que de gagner leur vie. C'eſt une preuve de richeſſe & de négligence, & non point de barbarie.

2°. Il répète dans pluſieurs endroits que l'Eſpagne ſerait plus puiſſante ſans l'Amérique. Il ſe fonde ſur la dépopulation de l'Eſpagne, & ſur la faibleſſe où ce royaume a langui longtems. Cette idée que l'Amérique affaiblit l'Eſpagne, ſe voit dans cent auteurs. Ils auraient dû conſidérer que les tréſors du nouveau monde ont été le ciment de la puiſſance de *Charles-Quint*, & que par eux *Philippe II* eût été le maître de l'Europe, ſi *Henri le grand*, *Elizabeth*, & le prince d'*Orange* n'euſſent été des héros. Ces auteurs alors auraient changé de ſentiment. Ils ont cru que la monarchie Eſpagnole était anéantie, parce que les rois *Philippe III*, *Philippe IV* & *Charles II* ont été malheureux ou faibles : mais que l'on voye comme cette monarchie a repris tout-d'un-coup une nouvelle vie ſous le cardinal *Albéroni* ; que l'on jette les yeux ſur l'Afrique & ſur les autres théâtres des conquêtes du préſent gouvernement Eſpagnol ; il faudra bien convenir alors que les peuples ſont ce que les rois ou leurs miniſtres les font être. Le courage, la force, l'induſtrie, tous les talens reſtent enſevelis, juſqu'à ce qu'il paraiſſe un génie qui les reſſuſcite. Le capitole eſt habité aujourd'hui par les recollets, & l'on diſtribue des cha-

pelets, où des rois vaincus ſuivaient le char de *Paul Emile.* Qu'un empereur ſiége à Rome, & que cet empereur ſoit un *Jules-Céſar*, tous les Romains deviendront des *Céſars* eux-mêmes. Quant à la dépopulation de l'Eſpagne, elle eſt moindre qu'on ne le dit; & après tout, ce royaume & les états de l'Amérique qui en dépendent, ſont des provinces d'un même empire, diviſées par un eſpace qu'on franchit en deux mois. Enfin leurs tréſors deviennent les nôtres par une circulation néceſſaire. La cochenille, l'indigo, le quinquina, les mines du Mexique & du Pérou ſont à nous, & par-là nos manufactures ſont aux Eſpagnols. Si l'Amérique leur était à charge, perſiſteraient-ils ſi longtems à défendre aux étrangers l'entrée de ce pays? Garde-t-on avec tant de ſoin le principe de ſa ruine, quand on a deux cent ans pour faire ſes réflexions?

3°. Monſieur *Melon* dit: » Que la perte des ſoldats n'eſt point » ce qu'il y a de plus funeſte dans les guerres; que cent mille » hommes tués ſont une bien petite portion ſur vingt mil- » lions; mais que les augmentations des impoſitions rendent » vingt millions d'hommes malheureux. «

Je lui paſſe qu'il y ait vingt millions d'ames en France; mais je ne lui paſſe point qu'il vaille mieux égorger cent mille hommes que de faire payer double impôt au reſte de la nation. Ce n'eſt pas tout; il y a ici un étrange & funeſte mécompte.

Louis XIV a eu, en comptant tout le corps de la marine, quatre cent quarante mille hommes à ſa ſolde pendant la dernière guerre. Jamais l'empire Romain n'en a eu tant. On a obſervé que la cinquiéme partie d'une armée périt au bout d'une campagne, ſoit par les maladies, ſoit par les accidens, ſoit par le fer & le feu. Voilà quatre-vingt-huit mille hommes robuſtes que la guerre détruiſait chaque année; donc au bout de dix ans l'état perdit huit cent quatre-vingt mille hommes, & avec eux les enfans qu'ils auraient produits. Maintenant, ſi la France contient environ dix-huit millions d'ames, retranchez les vieillards, les enfans, le clergé, les religieux, les magiſtrats, & que reſte-t-il pour défendre la nation? Sur dix-huit millions, à peine trouverez-vous dix-huit cent mille hommes, & la guerre en dix années en détruit plus de neuf

cent mille. Elle fait périr dans une nation la moitié de ceux qui peuvent combattre pour elle ; & vous dites qu'un impôt eſt plus funeſte que leur mort ?

Après avoir relevé ces inadvertances, que l'auteur eût relevées lui-même, ſouffrez que je me donne le plaiſir d'eſtimer tout ce qu'il dit ſur la liberté du commerce, ſur les denrées, ſur le change, & ſurtout ſur le luxe. Cette ſage apologie du luxe eſt d'autant plus eſtimable dans cet auteur, & a d'autant plus de poids dans ſa bouche, qu'il vivait en philoſophe.

Qu'eſt-ce en effet que le luxe ? C'eſt un mot ſans idée préciſe, à-peu-près comme lorſque nous diſons, les climats d'orient & d'occident. Il n'y a pas de point où le ſoleil ſe lève & ſe couche ; ou, ſi vous voulez, chaque point eſt orient ou occident. Il en eſt de même du luxe. Il n'y en a point, ou il eſt partout. Tranſportons-nous au tems où nos pères ne portaient point de chemiſes. Si quelqu'un leur eût dit : Il faut que vous portiez ſur la peau des étoffes plus fines & plus légères que le plus fin drap, blanches comme de la neige, & que vous en changiez tous les jours ; il faut même qu'une compoſition faite avec un art infini leur rende leur blancheur : tout le monde ſe ſerait écrié : Ah quel luxe ! ah quelle molleſſe ! Une telle magnificence eſt à peine faite pour les rois. Vous voulez corrompre nos mœurs & perdre l'état.

Entend-on par le luxe la dépenſe d'un homme opulent ? Mais faudrait-il donc qu'il vécût comme un pauvre, lui dont le luxe ſeul fait vivre les pauvres ? La dépenſe doit être le thermomètre de la fortune, & le luxe en général eſt la marque infaillible d'un empire puiſſant. C'eſt ſous *Charlemagne*, ſous *François I*, ſous le miniſtère du grand *Colbert*, & ſous celui-ci, que les dépenſes ont été les plus grandes, c'eſt-à-dire, que les arts ont été le plus cultivés.

Que prétendait *La Bruyère* en s'écriant : » Nos ancêtres ne » ſavaient pas préférer le faſte aux choſes utiles ? On ne les » voyait point s'éclairer avec des bougies. La cire était pour » l'autel & pour le louvre. Ils ne diſaient point : Qu'on mette » les chevaux à mon carroſſe. L'étain brillait ſur les tables & » ſur les buffets. L'argent était dans les coffres. «

Ne voilà-t-il pas un plaiſant éloge à donner à nos pères, de ce qu'ils n'avaient ni abondance, ni induſtrie, ni goût, ni propreté ? L'argent était donc dans les coffres ? Si cela était, c'était une très grande ſotiſe ; l'argent eſt fait pour circuler, pour faire éclorre tous les arts, pour acheter l'induſtrie des hommes. Qui le garde eſt mauvais citoyen, & même mauvais ménager. C'eſt en ne le gardant pas qu'on ſe rend utile à la patrie & à ſoi-même. Ne ſe laſſera-t-on jamais de louer les défauts du tems paſſé, pour inſulter aux avantages du nôtre ?

Mais n'oppoſons point ici déclamation à déclamation. Je me hâte d'arriver aux points importans qui ſont l'objet de cet excellent livre de Mr. *Dutot*. Les augmentations de monnoie ſi fréquentes avant notre heureux miniſtère, ſont-elles utiles à l'état, ou préjudiciables ?

Monſieur *Dutot* démontre que toute mutation de monnoie a été onéreuſe au peuple & au roi ſous le dernier règne. Mais n'y a-t-il point de cas où une augmentation de monnoie devienne néceſſaire ?

Dans un état, par exemple, qui a peu d'argent & peu de commerce, (& c'eſt ainſi que la France a été longtems,) un ſeigneur a cent marcs de rente : il emprunte, pour marier ſes filles, ou pour aller à la guerre, mille marcs, dont il paye annuellement cinquante marcs ; voilà ſa maiſon réduite à la dépenſe annuelle de cinquante marcs pour fournir à tous ſes beſoins. Cependant la nation ſe rend plus induſtrieuſe, elle fait un commerce, l'argent devient plus abondant. Il arrive alors ce qui arrive toûjours, que la main-d'œuvre devient plus chère. Les dépenſes du luxe convenables à la dignité de cette maiſon, doublent, triplent, pendant que le bled, qui fait la reſſource de la terre, n'augmente pas dans cette proportion, parce qu'on ne mange pas plus de pain qu'auparavant ; mais on conſomme davantage en magnificence. Ce qu'on achetait cinquante marcs, en coûtera deux cent, & le poſſeſſeur de la terre obligé de payer cinquante marcs de rente, ſera réduit à vendre ſa terre. Ce que je dis du ſeigneur, je le dis du magiſtrat, du laboureur, même de l'homme de lettres, &c. Le laboureur achète alors plus cher ſa vaiſſelle d'étain, ſa taſſe

Digitized by Google

d'argent, ſon lit, ſon linge ; enfin le chef même de la nation eſt dans ce cas, lorſqu'il n'a qu'un certain fonds réglé, & certains droits qu'il n'oſe trop augmenter de peur d'exciter des murmures.

Dans cette ſituation preſſante il n'y a certainement qu'un parti à prendre ; c'eſt de ſoulager le débiteur. On peut le favoriſer en aboliſſant les dettes. C'eſt ainſi qu'on en uſait chez les Egyptiens & chez pluſieurs autres peuples de l'orient, au bout de cinquante ou trente années. Cette coûtume n'était pas ſi dure qu'on le penſe ; car les créanciers avaient pris leurs meſures ſuivant cette loi, & une perte prévue de loin n'eſt plus une perte. Quoique cette loi ne ſoit plus en vigueur parmi nous, il a bien falu y revenir en effet, quelque détour que l'on ait pris : car trouver le moyen de ne payer que le quart de ce que je devais, n'eſt-ce pas une eſpèce de jubilé ? Or on trouve ce moyen très aiſément en donnant aux eſpèces une valeur idéale, & en diſant : Cette piéce qui valait ſix francs, en vaudra aujourd'hui vingt-quatre ; & quiconque devait quatre de ces piéces d'or, ſous le nom de ſix francs chacune, s'acquittera en payant une ſeule piéce d'or qu'on appellera *vingt-quatre livres*. Comme ces opérations ſe ſont faites peu-à-peu, ce changement n'a point effrayé. Tel qui était à la fois débiteur & créancier, gagnait d'un côté ce qu'il perdait de l'autre ; tel autre faiſait le commerce, tel autre enfin en ſouffrait, & ſe réduiſait à épargner.

C'eſt ainſi que toutes les nations Européannes en ont uſé avant que d'avoir établi un commerce réglé & puiſſant. Examinons les Romains : nous verrons que la livre de cuivre de douze onces fut réduite à ſix liards de notre monnoie d'aujourd'hui. Chez les Anglais la livre ſterling de ſeize onces d'argent eſt réduite à vingt-deux francs de notre monnoie. La livre de gros des Hollandais n'eſt plus qu'environ quatre francs. Mais c'eſt notre livre qui a ſouffert les plus grands changemens.

Nous appellions, ſous *Charlemagne*, une monnoie courante, faiſant la vingtiéme partie d'une livre, un *ſolide*, du nom romain *ſolidum*. C'eſt ce *ſolide*, que nous nommons un *ſou*, comme nous appellons le mois d'*Auguſte* barbarement *Août*,

que nous prononçons *ou*, à force de politeſſe : de façon que dans notre langue aujourd'hui ſi polie,

Hodièque manent veſtigia ruris.

Enfin ce *ſolide*, ce *ſou*, qui était la vingtiéme partie d'une livre, la dixiéme partie d'un marc d'argent, eſt aujourd'hui une chétive monnoie de cuivre qui repréſente la dix-neuf cent vingtiéme partie d'une livre, l'argent ſuppoſé à dix-neuf francs le marc. Ce calcul eſt preſque incroyable ; & il ſe trouve, par ce calcul, qu'une famille qui aurait eu autrefois cent vingt *ſolides* de rente, & qui aurait très bien vécu, n'aurait aujourd'hui que cinq ſixiémes d'un écu de ſix francs à dépenſer par an.

Qu'eſt-ce que cela prouve ? Que de toutes les nations nous avons longtems été la plus changeante, mais non pas la plus riche & la plus heureuſe ; que nous avons pouſſé à un excès intolérable l'abus d'une loi naturelle qui ordonne à la longue le ſoulagement des débiteurs opprimés. Or, puiſque Mr. *Dutot* a ſi bien fait voir les dangers de ces promptes ſecouſſes que donnent aux états les changemens des valeurs numéraires dans les monnoies, il eſt à croire que dans un tems ſi éclairé nous n'avons plus à eſſuyer de pareils orages.

Ce qui m'a le plus étonné & le plus inſtruit dans le livre de Mr. *Dutot*, c'eſt de voir qu'en effet *Louis XII*, *François I*, *Henri II*, *Henri III* étaient plus riches que *Louis XV*. Qui eût cru que *Henri III*, à compter comme aujourd'hui, avait cent ſoixante-trois millions au-delà du revenu de notre roi ? J'avoue que je ne ſors point de ſurpriſe ; car comment avec ces richeſſes immenſes, *Henri III* pouvait-il à peine réſiſter aux Eſpagnols ? Comment était-il opprimé par les *Guiſes* ? Comment la France était-elle dénuée d'arts & de manufactures ? Pourquoi nulle belle maiſon dans Paris, nul beau palais bâti par les rois, aucune magnificence, aucun goût, qui ſont la ſuite de la richeſſe ? Aujourd'hui, au contraire, trois cent fortereſſes, toûjours bien réparées, bordent nos frontières, deux cent mille hommes les défendent. Les troupes qui compoſent la maiſon du roi ſont comparables à ces dix mille hommes couverts d'or, qui accompagnaient les chars de *Xerxès* &

& de *Darius*. Paris eſt deux fois plus peuplé, & cent fois plus opulent & plus magnifique que ſous *Henri III*. Le commerce qui languiſſait, qui n'était rien alors, fleurit aujourd'hui à notre avantage. En un mot, la nation eſt plus riche. Pourquoi le roi l'eſt-il moins ? C'eſt que *Louis XIV* a laiſſé en mourant plus de vingt fois cent millions de dettes, & que ces dettes ne ſont point encore acquittées.

Je conclurrai mes remarques ſur cet ouvrage, en avouant, avec l'auteur, qu'il vaut mille fois mieux pour une nation payer pendant la guerre, ou dans des cas urgens, de très forts impôts proportionnellement répartis, que d'être livrés aux traitans & aux mutations de monnoie ; car ces *mutations* ruinent le commerce & ces traitans oppriment le peuple.

Pourquoi donc les miniſtres éclairés de *Louis XIV*, & ſurtout ce grand *Colbert* lui-même, ont-ils mieux aimé recourir aux traitans qu'à la dixme proportionnelle du maréchal de *Vauban*, à laquelle il a falu avoir recours en partie ? C'eſt que les peuples ſont très ignorans & que l'intérêt les aveugle ; c'eſt que ce mot d'*impôt* les effarouche. On avait fait la guerre de la fronde, pour je ne ſais quel édit du tarif, qui ne devait pas être regardé comme un objet. Ce préjugé ſubſiſta dans ſa force ſous *Louis XIV*, malgré l'obéiſſance la plus profonde. Un payſan, ou un bourgeois, quand il paye une taxe, s'imagine qu'on le vole, comme ſi cet argent était deſtiné à enrichir nos ennemis. On ne ſonge pas que payer des taxes au roi, c'eſt les payer à ſoi-même, c'eſt contribuer à la défenſe du royaume, à la police des villes, à la ſûreté des maiſons & des chemins ; c'eſt mettre en effet une partie de ſon bien à entretenir l'autre. Il eſt honteux que les Pariſiens ne ſe taxent pas eux-mêmes pour embellir leur ville, pour avoir de l'eau dans les maiſons, des théâtres publics dignes de ce qu'on y repréſente, des places, des fontaines. L'amour du bien public eſt une chimère chez nous. Nous ne ſommes pas des citoyens, nous ne ſommes que des bourgeois.

Le grand point eſt que les taxes ſoient proportionnellement réparties. On peut aiſément reconnaître la juſteſſe de la proportion, quand la culture des terres, le commerce & l'induſtrie ſont encouragés. S'ils languiſſent, c'eſt la faute du gou-

vernement ; s'ils proſpèrent, c'eſt à lui qu'on en eſt redevable.

Au reſte, que *Louis XIV* ſoit mort avec deux milliards de dettes, qu'il y ait eu depuis un ſyſtême, un *viſa* ; que quelques familles ayent été ruinées, qu'il y ait eu des banqueroutes, qu'on ait mis de trop forts impôts, j'appelle tout cela *les malheurs d'un peuple heureux ;* c'était du tems de la fronde, du tems des *Guiſes*, du tems des Anglais, que les peuples étaient malheureux en effet : mais cela ménerait trop loin ; & un écrit trop long eſt un impôt très rude qu'on met ſur la patience du lecteur.

DES MENSONGES IMPRIMÉS.

ON peut aujourd'hui diviſer les habitans de l'Europe en lecteurs & en auteurs, comme ils ont été diviſés pendant ſept ou huit ſiécles en petits tyrans barbares qui portaient un oiſeau ſur le poing, & en eſclaves qui manquaient de tout.

Il y a environ deux cent cinquante ans que les hommes ſe ſont reſſouvenus petit-à-petit qu'ils avaient une ame ; chacun veut lire, ou pour fortifier cette ame, ou pour l'orner, ou pour ſe vanter d'avoir lû. Lorſque les Hollandais s'apperçurent de ce nouveau beſoin de l'eſpèce humaine, ils devinrent les facteurs de nos penſées, comme ils l'étaient de nos vins & de nos ſels. Et tel libraire d'Amſterdam qui ne ſavait pas lire, gagna un million, parce qu'il y avait quelques Français qui ſe mêlaient d'écrire. Ces marchands s'informaient par leurs correſpondans, des denrées qui avaient le plus de cours ; & ſelon le beſoin, ils commandaient à leurs ouvriers des hiſtoires ou des romans, mais principalement des hiſtoires, parce qu'après tout on ne laiſſe pas de croire qu'il y a toûjours un peu plus de vérité dans ce qu'on appelle *hiſtoire nouvelle*, *mémoires hiſtoriques*, *anecdotes*, que dans ce qui eſt intitulé *roman*. C'eſt ainſi que ſur des ordres de marchands de papier & d'encre, leurs metteurs en œuvre compoſèrent les *Mémoires d'Artagnan*, *de Pontis*, *de Vordac*, *de Rochefort*, & tant d'autres, dans

leſquels on trouve au long tout ce qu'ont penſé les rois ou les miniſtres quand ils étaient ſeuls, & cent mille actions publiques dont on n'avait jamais entendu parler. Les jeunes barons Allemands, les palatins Polonais, les dames de Stockholm & de Copenhague, liſent ces livres, & croyent y apprendre ce qui s'eſt paſſé de plus ſecret à la cour de France.

Varillas était fort au-deſſus des nobles auteurs dont je parle, mais il ſe donnait d'aſſez grandes libertés. Il dit un jour à un homme qui le voyait embarraſſé : J'ai trois rois à faire parler enſemble ; ils ne ſe ſont jamais vus, & je ne ſais comment m'y prendre. Quoi donc, lui dit l'autre, eſt-ce que vous faites une tragédie ?

Tout le monde n'a pas le don de l'invention. On fait imprimer *in-12* les fables de l'hiſtoire ancienne, qui étaient ci-devant *in-folio*. Je crois que l'on peut retrouver dans plus de deux cent auteurs les mêmes prodiges opérés, & les mêmes prédictions faites du tems que l'aſtrologie était une ſcience. On nous redira peut-être encor que deux Juifs, qui ſans doute ne ſavaient que vendre de vieux habits & rogner de vieilles eſpèces, promirent l'empire à *Léon l'Iſaurien*, & exigèrent de lui qu'il abattît les images des chrétiens quand il ſerait ſur le trône ; comme ſi un Juif ſe ſouciait beaucoup que nous euſſions ou non des images. Je ne déſeſpère pas qu'on ne réimprime que *Mahomet II* ſurnommé *le grand*, le prince le plus éclairé de ſon tems, & le rémunérateur le plus magnifique des arts, mit tout à feu & à ſang dans Conſtantinople, (qu'il préſerva pourtant du pillage) abattit toutes les égliſes, (dont en effet il conſerva la moitié) fit empâler le patriarche, lui qui rendit à ce même patriarche plus d'honneurs qu'il n'en avait reçu des empereurs Grecs : qu'il fit éventrer quatorze pages, pour ſavoir qui d'eux avait mangé un melon ; & qu'il coupa la tête à ſa maîtreſſe pour réjouir ſes janiſſaires. Ces hiſtoires, dignes de *Robert-le-diable* & de *Barbe-bleue*, ſont vendues tous les jours avec approbation & privilège.

Des eſprits plus profonds ont imaginé une autre manière de mentir. Ils ſe ſont établis héritiers de tous les grands miniſtres, & ſe ſont emparés de tous les teſtamens. Nous avons vu les teſtamens des *Colbert* & des *Louvois*, donnés comme

des piéces autentiques, par des politiques rafinés, qui n'étaient jamais entrés ſeulement dans l'antichambre d'un bureau de la guerre ni des finances. Le teſtament du cardinal de *Richelieu*, fait par une main un peu moins mal habile, a eu plus de fortune, & l'impoſture a duré très longtems. C'eſt un plaiſir, ſurtout, de voir dans des recueils de harangues, quels éloges on a prodigués à l'*admirable* teſtament de cet *incomparable* cardinal : on y trouvait toute la profondeur de ſon génie ; & un imbécille, qui l'avait bien lû, & qui en avait même fait quelques extraits, ſe croyait capable de gouverner le monde. On n'a pas été moins trompé au teſtament de *Charles V* duc de Lorraine ; on a crû y reconnaître l'eſprit de ce prince ; mais ceux qui étaient au fait y reconnurent l'eſprit de Mr. de *Chevremont* qui le compoſa.

Après ces faiſeurs de teſtamens, viennent les auteurs d'anecdotes. Nous avons une petite hiſtoire imprimée en 1700, de la façon d'une mademoiſelle *Durand*, perſonne fort inſtruite, qui porte pour titre : *Hiſtoire des amours de Grégoire VII, du cardinal de Richelieu, de la princeſſe de Condé, & de la marquiſe d'Urfé.* J'ai lû, il y a quelques années, *les amours du révérend père de la Chaiſe*, confeſſeur de *Louis XIV.*

Une très honorable dame *a*), réfugiée à la Haye, compoſa au commencement de ce ſiécle ſix gros volumes de lettres, d'une dame de qualité de province, & d'une dame de qualité de Paris, qui ſe mandaient familiérement les nouvelles du tems. Or, dans ces nouvelles du tems, je puis aſſûrer qu'il n'y en a pas une de véritable. Toutes les prétendues avantures du chevalier de *Bouillon*, connu depuis ſous le nom de prince d'Auvergne, y ſont rapportées avec toutes leurs circonſtances. J'eus la curioſité de demander un jour à Mr. le chevalier de *Bouillon*, s'il y avait quelque fondement dans ce que madame du *Noyer* avait écrit ſur ſon compte. Il me jura que tout était un tiſſu de fauſſetés. Cette dame avait ramaſſé les ſotiſes du peuple, & dans les pays étrangers elles paſſaient pour l'hiſtoire de la cour.

Quelquefois les auteurs de pareils ouvrages font plus de

a) C'eſt la du *Noyer.*

mal qu'ils ne penſent. Il y a quelques années qu'un homme de ma connaiſſance, ne ſachant que faire, imprima un petit livre, dans lequel il diſait qu'une perſonne célèbre avait péri par le plus horrible des aſſaſſinats ; j'avais été témoin du contraire. Je repréſentai à l'auteur combien les loix divines & humaines l'obligeaient de ſe retracter ; il me le promit : mais l'effet de ſon livre dure encor, & j'ai vu cette calomnie répétée dans de prétendues hiſtoires du ſiécle.

Il vient de paraître un ouvrage politique à Londres, la ville de l'univers où l'on débite les plus mauvaiſes nouvelles, & les plus mauvais raiſonnemens ſur les nouvelles les plus fauſſes. *Tout le monde ſait*, dit l'auteur (pag. 17.) *que l'empereur* Charles VI *eſt mort empoiſonné dans de* l'aqua tuffana ; *on ſait que c'eſt un Eſpagnol qui était ſon page favori, & auquel il a fait un legs par ſon teſtament, qui lui donna le poiſon. Les magiſtrats de Milan qui ont reçu les dépoſitions de ce page quelque tems avant ſa mort, & qui les ont envoyées à Vienne, peuvent nous apprendre quels ont été ſes inſtigateurs & ſes complices, & je ſouhaite que la cour de Vienne nous inſtruiſe bientôt des circonſtances de cet horrible crime.* Je crois que la cour de Vienne fera attendre longtems les inſtructions qu'on lui demande ſur cette chimère. Ces calomnies, toûjours renouvellées, me font ſouvenir de ces vers :

Les oiſifs courtiſans, que leurs chagrins dévorent,
S'efforcent d'obſcurcir les aſtres qu'ils adorent ;
Si l'on croit de leurs yeux le regard pénétrant,
Tout miniſtre eſt un traître, & tout prince un tyran ;
L'hymen n'eſt entouré que de feux adultères ;
Le frère à ſes rivaux eſt vendu par ſes frères ;
Et ſi-tôt qu'un grand roi penche vers ſon déclin,
Ou ſon fils ou ſa femme ont hâté ſon deſtin...
Qui croit toûjours le crime en paraît trop capable.

Voilà comment ſont écrites les hiſtoires prétendues du ſiécle.

La guerre de 1702 & celle de 1741, ont produit autant de menſonges dans les livres, qu'elles ont fait périr de ſoldats dans les campagnes ; on a redit cent fois, & on redit encore,

que le miniſtère de Verſailles avait fabriqué le teſtament de *Charles II* roi d'Eſpagne. Des anecdotes nous apprennent que le dernier maréchal de *la Feuillade* manqua exprès Turin, & perdit ſa réputation, ſa fortune & ſon armée, par un grand trait de courtiſan; d'autres nous certifient qu'un miniſtre fit perdre une bataille par politique. On vient de réimprimer dans les *tranſactions de l'Europe*, qu'à la bataille de Fontenoy nous chargions nos canons avec de gros morceaux de verre, & des métaux venimeux : que le général *Campbell* ayant été tué d'une de ces volées empoiſonnées, le duc de *Cumberland* envoya au roi de France dans un coffre, le verre & les métaux qu'on avait trouvés dans ſa playe; qu'il mit dans ce coffre une lettre, dans laquelle il diſait au roi, *que les nations les plus barbares ne s'étaient jamais ſervies de pareilles armes*, & que le roi frémit à la lecture de cette lettre. Il n'y a ni ombre de vérité ni de vraiſemblance à tout cela. On ajoute à ces abſurdes menſonges, que nous avons maſſacré de ſang froid les Anglais bleſſés qui reſtèrent ſur le champ de bataille, tandis qu'il eſt prouvé par les regiſtres de nos hôpitaux, que nous eumes ſoin d'eux comme de nos propres ſoldats. Ces indignes impoſtures prennent crédit dans pluſieurs provinces de l'Europe, & ſervent d'aliment à la haine des nations.

Combien de mémoires ſecrets, d'hiſtoires de campagnes, de journaux de toutes les façons, dont les préfaces annoncent l'impartialité la plus équitable, & les connaiſſances les plus parfaites ? On dirait que ces ouvrages ſont faits par des plénipotentiaires à qui les miniſtres de tous les états, & les généraux de toutes les armées, ont remis leurs mémoires. Entrez chez un de ces grands plénipotentiaires, vous trouverez un pauvre ſcribe en robe de chambre & en bonnet de nuit, ſans meubles & ſans feu, qui compile & qui altère des gazettes. Quelquefois ces meſſieurs prennent une puiſſance ſous leur protection; on ſait le conte qu'on a fait d'un de ces écrivains, qui à la fin d'une guerre demanda une récompenſe à l'empereur *Léopold*, pour lui avoir entretenu ſur le Rhin une armée complette de cinquante mille hommes pendant cinq ans. Ils déclarent auſſi la guerre, & font des actes d'hoſtilité; mais ils riſquent d'être traités en ennemis. Un d'eux nommé *Dubourg*,

qui tenait ſon bureau dans Francfort, y fut malheureuſement arrêté par un officier de notre armée en 1748, & conduit au mont St. Michel, dans une cage. Mais cet exemple n'a point refroidi le magnanime courage de ſes confrères.

Une des plus nobles ſupercheries & des plus ordinaires, eſt celle des écrivains qui ſe transforment en miniſtres d'état & en ſeigneurs de la cour du pays dont ils parlent. On nous a donné une grande hiſtoire de *Louïs XIV*, écrite ſur les mémoires d'un miniſtre d'état. Ce miniſtre était un jéſuite chaſſé de ſon ordre, qui s'était réfugié en Hollande, ſous le nom de *la Hode*, qui s'eſt fait enſuite ſecrétaire d'état de France en Hollande, pour avoir du pain.

Comme il faut toûjours imiter les bons modèles, & que le chancelier *Clarendon* & le cardinal de *Retz* ont fait des portraits des principaux perſonnages avec leſquels ils avaient traité, on ne doit pas s'étonner que les écrivains d'aujourd'hui, quand ils ſe mettent aux gages d'un libraire, commencent par donner tout au long des portraits fidèles des princes de l'Europe, des miniſtres, & des généraux, dont ils n'ont jamais vu paſſer la livrée. Un auteur Anglais, dans les *annales de l'Europe*, imprimées & réimprimées, nous aſſûre que *Louïs XV n'a pas cet air de grandeur qui annonce un roi.* Cet homme aſſûrément eſt difficile en phyſionomies. Mais en récompenſe il dit que le cardinal de *Fleuri* avait l'air d'une noble confiance. Et il eſt auſſi exact ſur les caractères & ſur les faits que ſur les figures : il inſtruit l'Europe que le cardinal de *Fleuri* donna ſon titre de premier miniſtre (qu'il n'a jamais eu) à Mr. le comte de *Toulouſe.* Il nous apprend que l'on n'envoya l'armée du maréchal de *Maillebois* en Bohême, que parce qu'une *demoiſelle* de la cour avait laiſſé une lettre ſur la table, & que cette lettre fit connaître la ſituation des affaires ; il dit que le comte d'*Argenſon* ſuccéda dans le miniſtère de la guerre à Mr. *Amelot.* Je crois que ſi on voulait raſſembler tous les livres écrits dans ce goût, pour ſe mettre un peu au fait des anecdotes de l'Europe, on ferait une bibliothèque immenſe, dans laquelle il n'y aurait pas dix pages de vérité.

Une autre partie conſidérable du commerce du papier

imprimé, eſt celle des livres qu'on a appellé *polémiques*, par excellence ; c'eſt-à-dire, de ceux dans leſquels on dit des injures à ſon prochain pour gagner de l'argent. Je ne parle pas des factums des avocats, qui ont le noble droit de décrier tant qu'ils peuvent la partie adverſe, & de diffamer loyalement des familles ; je parle de ceux qui en Angleterre, par exemple, excités par un amour ardent de la patrie, écrivent contre le miniſtère des philippiques de *Démoſthène* dans leurs greniers. Ces piéces ſe vendent deux ſous la feuille ; on en tire quelquefois quatre mille exemplaires, & cela fait toûjours vivre un citoyen éloquent un mois ou deux. J'ai ouï conter à Mr. le chevalier *Walpole*, qu'un jour un de ces *Démoſthènes* à deux ſous par feuille, n'ayant point encor pris de parti dans les différends du parlement, vint lui offrir ſa plume pour écraſer tous ſes ennemis ; le miniſtre le remercia poliment de ſon zèle, & n'accepta point ſes ſervices. *Vous trouverez donc bon*, lui dit l'écrivain, *que j'aille offrir mon ſecours à votre antagoniſte, Mr. Pultney.* Il y alla auſſi-tôt, & fut éconduit de même. Alors il ſe déclara contre l'un & l'autre ; il écrivait le lundi contre Mr. *Walpole*, & le mercredi contre Mr. *Pultney.* Mais après avoir ſubſiſté honorablement les premières ſemaines, il finit par demander l'aumône à leurs portes.

Le célèbre *Pope* fut traité de ſon tems comme un miniſtre ; ſa réputation fit juger à beaucoup de gens de lettres, qu'il y aurait quelque choſe à gagner avec lui. On imprima à ſon ſujet, pour l'honneur de la littérature & pour avancer les progrès de l'eſprit humain, plus de cent libelles, dans leſquels on lui prouvait qu'il était athée, & (ce qui eſt plus fort en Angleterre) on lui reprocha d'être catholique. On aſſûra, quand il donna ſa traduction d'*Homère*, qu'il n'entendait point le grec, parce qu'il était puant & boſſu. Il eſt vrai qu'il était boſſu ; mais cela n'empêchait pas qu'il ne ſût très bien le grec, & que ſa traduction d'*Homère* ne fût fort bonne. On calomnia ſes mœurs, ſon éducation, ſa naiſſance ; on s'attaqua à ſon père & à ſa mère. Ces libelles n'avaient point de fin. *Pope* eut quelquefois la faibleſſe de répondre ; cela groſſit la nuée des libelles. Enfin il prit le parti de faire imprimer lui-même un petit abrégé de toutes ces belles piéces. Ce fut un coup mortel pour les écrivains,

qui

qui juſques-là avaient vécu aſſez honnêtement des injures qu'ils lui diſaient ; on ceſſa de les lire, & on s'en tint à l'abrégé ; ils ne s'en relevèrent pas.

J'ai été tenté d'avoir beaucoup de vanité, quand j'ai vu que nos grands écrivains en uſaient avec moi comme on en avait agi avec *Pope*. Je puis dire que j'ai valu des honoraires aſſez paſſables à plus d'un auteur. J'avais, je ne ſais comment, rendu à l'illuſtre abbé *Desfontaines* un léger ſervice. Mais comme ce ſervice ne lui donnait pas de quoi vivre, il ſe mit d'abord un peu à ſon aiſe, au ſortir de la maiſon dont je l'avais tiré, par une douzaine de libelles contre moi, qu'il ne fit à la vérité que pour l'honneur des lettres & par un excès de zèle pour le bon goût. Il fit imprimer *la Henriade*, dans laquelle il inſéra des vers de ſa façon, & enſuite il critiqua ces mêmes vers qu'il avait faits. J'ai ſoigneuſement conſervé une lettre que m'écrivit un jour un auteur de cette trempe. *Monſieur, j'ai fait imprimer un libelle contre vous ; il y en a quatre cent exemplaires ; ſi vous voulez m'envoyer quatre cent livres, je vous remettrai tous les exemplaires fidélement.* Je lui mandai que je me donnerais bien de garde d'abuſer de ſa bonté, que ce ſerait un marché trop déſavantageux pour lui, & que le débit de ſon livre lui vaudrait beaucoup davantage ; je n'eus pas lieu de me repentir de ma généroſité.

Il eſt bon d'encourager les gens de lettres inconnus, qui ne ſavent où donner de la tête. Une des plus charitables actions qu'on puiſſe faire en leur faveur, eſt de donner une tragédie au public. Tout auſſi-tôt vous voyez éclorre des *Lettres à des dames de qualité ; Critique impartiale de la piéce nouvelle ; Lettre d'un ami à un ami ; Examen réfléchi ; Examen par ſcènes ;* & tout cela ne laiſſe pas de ſe vendre.

Mais le plus ſûr ſecret pour un honnête libraire, c'eſt d'avoir ſoin de mettre à la fin des ouvrages qu'il imprime, toutes les horreurs & toutes les bêtiſes qu'on a imprimées contre l'auteur. Rien n'eſt plus propre à piquer la curioſité du lecteur & à favoriſer le débit. Je me ſouviens que parmi les déteſtables éditions qu'on a faites en Hollande de mes prétendus ouvrages, un éditeur habile d'Amſterdam voulant faire tomber une édition de la Haye, s'aviſa d'ajoûter un recueil de tout ce qu'il avait

pu ramaſſer contre moi. Les premiers mots de ce recueil diſaient *que j'étais un chien rogneux.* Je trouvai ce livre à Magdebourg entre les mains du maître de la poſte, qui ne ceſſait de me dire combien il trouvait ce petit morceau éloquent. En dernier lieu, deux libraires d'Amſterdam, pleins de probité, après avoir défiguré tant qu'ils avaient pu *la Henriade* & mes autres piéces, me firent l'honneur de m'écrire, que ſi je permettais qu'on fît à Dreſde une meilleure édition de mes ouvrages, qu'on avait entrepriſe alors, ils ſeraient obligés en conſcience d'imprimer contre moi un volume d'injures atroces, avec le plus beau papier, la plus grande marge & le meilleur caractère qu'ils pourraient. Ils m'ont tenu fidélement parole. C'eſt bien dommage que de ſi beaux recueils ſoient anéantis dans l'oubli: autrefois, quand il y avait huit ou neuf cent mille volumes de moins dans l'Europe, des injures portaient coup. On liſait avidement dans Scaliger, *Le cardinal Bellarmin eſt athée, le révérend père Clavius eſt un yvrogne, le révérend père Coton s'eſt donné au diable.* Les ſavans illuſtres ſe traitaient réciproquement de *chien*, de *veau*, de *menteur*, & de *ſodomite.* Tout cela s'imprimait avec la permiſſion des ſupérieurs. C'était le bon tems. Mais tout dégénère.

SUITE DES MENSONGES IMPRIMÉS.

ON n'a dit que peu de choſes ſur les menſonges imprimés dont la terre eſt inondée: il ſerait facile de faire ſur ce ſujet un gros volume; mais on ſait qu'il ne faut pas faire tout ce qui eſt facile. On donnera ici ſeulement quelques règles générales, pour précautionner les hommes contre cette multitude de livres qui ont tranſmis les erreurs de ſiécle en ſiécle.

On s'effraye à la vue d'une bibliothèque nombreuſe: on ſe dit, *Il eſt triſte d'être condamné à ignorer preſque tout ce qu'elle contient.* Conſolez-vous, il y a peu à regretter. Voyez ces quatre ou cinq mille volumes de la phyſique ancienne; tout en eſt faux, juſqu'au tems de *Galilée:* voyez les hiſtoires de tant de peuples; leurs premiers ſiécles ſont des fables abſurdes. Après

les tems fabuleux, viennent ce qu'on appelle *les tems héroïques :* les premiers reſſemblent aux *Mille & une Nuits*, où rien n'eſt vrai ; les ſecondes aux romans de chevalerie, où il n'y a de vrai que quelques noms & quelques époques.

Voilà déja bien des milliers d'années & de livres à ignorer, & de quoi mettre l'eſprit à l'aiſe. Viennent enfin les tems hiſtoriques, où le fonds des choſes eſt vrai, & où la plûpart des circonſtances ſont des menſonges. Mais parmi ces menſonges n'y a-t-il pas quelques vérités ? Oui, comme il ſe trouve un peu de poudre d'or dans les ſables que les fleuves roulent. On demandera ici le moyen de recueillir cet or, le voici : tout ce qui n'eſt conforme ni à la phyſique, ni à la raiſon, ni à la trempe du cœur humain, n'eſt que du ſable ; le reſte, qui ſera atteſté par des contemporains ſages, c'eſt la poudre d'or que vous cherchez.

Hérodote raconte à la Grèce aſſemblée l'hiſtoire des peuples voiſins : les gens ſenſés rient quand il parle des prédictions d'*Apollon* & des fables de l'Egypte & de l'Aſſyrie ; il ne les croyait pas lui-même : tout ce qu'il tient des prêtres de l'Egypte eſt faux ; tout ce qu'il a vu a été confirmé. Il faut ſans doute s'en rapporter à lui, quand il dit aux Grecs qui l'écoutent : *Il y a dans les tréſors des Corinthiens un lion d'or du poids de trois cent ſoixante livres, qui eſt un préſent de* Créſus : *on voit encor la cuve d'or & celle d'argent qu'il donna au temple de Delphes ; celle d'or pèſe environ cinq cent livres, celle d'argent contient environ deux mille quatre cent pintes.* Quelle que ſoit une telle magnificence, quelque ſupérieure qu'elle ſoit à celle que nous connaiſſons, on ne peut la révoquer en doute. *Hérodote* parlait d'un fait dont il y avait plus de cent mille témoins ; ce fait d'ailleurs eſt très important, parce qu'il prouve que dans l'Aſie mineure, du tems de *Créſus*, il y avait plus de magnificence qu'on n'en voit aujourd'hui ; & cette magnificence, qui ne peut être que le fruit d'un grand nombre de ſiécles, prouve une haute antiquité, dont il ne reſte nulle connaiſſance. Les prodigieux monumens qu'*Hérodote* avait vus en Egypte & à Babilone, ſont encor des choſes inconteſtables.

Il n'en eſt pas ainſi des ſolemnités établies pour célébrer un événement ; la plûpart des mauvais raiſonneurs diſent, Voilà

une cérémonie qui eſt obſervée de tems immémorial, donc l'avanture qu'elle célèbre, eſt vraye; mais les philoſophes diſent ſouvent, *donc l'avanture eſt fauſſe.*

Les Grecs célébraient les jeux pythiens, en mémoire du ſerpent *Python*, que jamais *Apollon* n'avait tué; les Egyptiens célébraient l'admiſſion d'*Hercule* au rang des douze grands Dieux; mais il n'y a guères d'apparence que cet *Hercule* d'Egypte ait exiſté dix-ſept mille ans avant le régne d'*Amaſis*, ainſi qu'il était dit dans les hymnes qu'on lui chantait. La Grèce aſſigna neuf étoiles dans le ciel au marſouin qui porta *Arion* ſur ſon dos: les Romains célébraient en Février cette belle avanture. Les prêtres Saliens portaient en cérémonie le premier de Mars les boucliers ſacrés qui étaient tombés du ciel, quand *Numa*, ayant enchaîné *Faunus* & *Picus*, eut appris d'eux le ſecret de détourner la foudre. En un mot, il n'y a jamais eu de peuple qui n'ait ſolemniſé par des cérémonies les plus abſurdes imaginations.

Quant aux mœurs des peuples barbares, tout ce qu'un témoin oculaire & ſage me rapportera de plus bizarre, de plus infâme, de plus ſuperſtitieux, de plus abominable, je ſerai très porté à le croire de la nature humaine. *Hérodote* affirme devant toute la Grèce, que dans ces pays immenſes qui ſont au-delà du Danube, les hommes faiſaient conſiſter leur gloire à boire dans des cranes humains le ſang de leurs ennemis, & à ſe vêtir de leur peau. Les Grecs qui trafiquaient avec ces barbares auraient démenti *Hérodote*, s'il avait exagéré. Il eſt conſtant que plus des trois quarts des habitans de la terre ont vécu très longtems comme des bêtes féroces: ils ſont nés tels. Ce ſont des ſinges que l'éducation fait danſer, & des ours qu'elle enchaîne. Ce que le czar *Pierre le grand* a trouvé encor à faire de nos jours dans une partie de ſes états, eſt une preuve de ce que j'avance, & rend croyable ce qu'*Hérodote* a rapporté.

Après *Hérodote*, le fonds des hiſtoires eſt beaucoup plus vrai; les faits ſont plus détaillés; mais autant de détails, ſouvent autant de menſonges. Ajouterai-je foi à l'hiſtorien *Joſeph*, quand il me dit que le moindre bourg de la Galilée renfermait quinze mille habitans? Non, je dirai qu'il a exagéré;

il a crû faire honneur à ſa patrie, il l'a avilie. Quelle honte pour ce nombre prodigieux de Juifs, d'avoir été ſi aiſément ſubjugués par une petite armée Romaine !

La plûpart des hiſtoriens ſont comme *Homère* : ils chantent des combats ; mais dans ce nombre horrible de batailles, il n'y a guères que la retraite des dix mille de *Xénophon*, la bataille de *Scipion* contre *Annibal* à Zama, décrite par *Polybe*, celle de Pharſale racontée par le vainqueur, où le lecteur puiſſe s'éclairer & s'inſtruire ; partout ailleurs je vois que des hommes ſe ſont mutuellement égorgés, & rien de plus.

On peut croire toutes les horreurs où l'ambition a porté les princes, & toutes les ſotiſes où la ſuperſtition a plongé les peuples. Mais comment les hiſtoriens ont-ils été aſſez peuple pour admettre comme des prodiges ſurnaturels les fourberies que des conquérans ont imaginées & que les nations ont adoptées ?

Les Algériens croyent fermement qu'Alger fut ſauvée par un miracle lorſque *Charles-Quint* vint l'aſſiéger. Ils diſent qu'un de leurs ſaints frappa la mer & excita la tempête, qui fit périr la moitié de la flotte de l'empereur.

Que d'hiſtoriens parmi nous ont écrit en Algériens ! Que de miracles ils ont prodigués & contre les Turcs & contre les hérétiques ! Ils ont ſouvent traité l'hiſtoire comme *Homère* traite le ſiége de Troye. Il intéreſſe toutes les puiſſances du ciel à la conſervation ou à la perte d'une ville. Mais des hommes, qui font profeſſion de dire la vérité, peuvent-ils imaginer que DIEU prenne parti pour un petit peuple qui combat contre un autre petit peuple dans un coin de notre hémiſphère ?

Perſonne ne reſpecte plus que moi *St. François Xavier* ; c'était un Eſpagnol animé d'un zèle intrépide. C'était le *Fernand Cortez* de la religion. Mais on aurait dû peut-être ne pas aſſûrer dans l'hiſtoire de ſa vie que ce grand-homme exiſtait à la fois en deux endroits différens.

Si quelqu'un peut prétendre au don de faire des miracles, ce ſont ceux qui vont au bout du monde porter leur charité & leur doctrine. Mais je voudrais que leurs miracles fuſſent un peu moins fréquens, qu'ils euſſent reſſuſcité moins de morts, qu'ils euſſent moins ſouvent converti & batiſé des milliers d'o-

rientaux en un jour. Il eſt beau de prêcher la vérité dans un pays étranger, dès qu'on y eſt arrivé. Il eſt beau de parler avec éloquence & de toucher le cœur dans une langue qu'on ne peut apprendre qu'en beaucoup d'années, & qu'on ne peut jamais prononcer que d'une manière ridicule : mais ces prodiges doivent être ménagés, & le merveilleux, quand il eſt prodigué, trouve trop d'incrédules.

C'eſt ſurtout dans les voyageurs qu'on trouve le plus de menſonges imprimés. Je ne parle pas de *Paul Lucas*, qui a vu le démon *Aſmodée* dans la haute Egypte ; je ne parle que de ceux qui nous trompent en diſant vrai, qui ont vu une choſe extraordinaire dans une nation, & qui la prennent pour une coutume ; qui ont vu un abus, & qui le donnent pour une loi. Ils reſſemblent à cet Allemand, qui ayant eu une petite difficulté à Blois avec ſon hôteſſe, laquelle avait les cheveux un peu trop blonds, mit ſur ſon *album ; Nota bene*, que toutes les dames de Blois ſont rouſſes & acariâtres.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que la plûpart de ceux qui écrivent ſur le gouvernement, tirent ſouvent de ces voyageurs trompés, des exemples pour tromper encor les hommes. L'empereur Turc ſe ſera emparé des tréſors de quelques pachas nés eſclaves dans ſon ſerrail, & il aura fait à la famille du mort la part qu'il aura voulu ; donc la loi de Turquie porte que le grand Turc hérite des biens de tous ſes ſujets : il eſt monarque, donc il eſt deſpotique, dans le ſens le plus horrible & le plus humiliant pour l'humanité. Ce gouvernement Turc, dans lequel il n'eſt pas permis à l'empereur de s'éloigner longtems de la capitale, de changer les loix, de toucher à la monnoie, &c. ſera repréſenté comme un établiſſement dans lequel le chef de l'état peut du matin au ſoir tuer & voler loyalement tout ce qu'il veut. L'alcoran dit qu'il eſt permis d'épouſer quatre femmes à la fois, donc tous les merciers & tous les draiers de Conſtantinople ont chacun quatre femmes, comme s'il était ſi aiſé de les avoir & de les garder. Quelques perſonnages conſidérables ont des ſerrails ; de-là on conclut que tous les muſulmans ſont autant de *Sardanapales* ; c'eſt ainſi qu'on juge de tout. Un Turc qui aurait paſſé dans une certaine capitale, & qui aurait vu un *Auto-da-fé*, ne laiſſerait pas de ſe tromper

s'il diſait : Il y a un pays policé où l'on brûle quelquefois en cérémonie une vingtaine d'hommes, de femmes & de petits garçons, pour le divertiſſement de leurs gracieuſes majeſtés. La plûpart des rélations ſont faites dans ce goût-là ; c'eſt bien pis quand elles ſont pleines de prodiges : il faut être en garde contre les livres, plus que les juges ne le ſont contre les avocats.

Il y a encor une grande ſource d'erreurs publiques parmi nous, & qui eſt particulière à notre nation ; c'eſt le goût des vaudevilles : on en fait ſur les hommes les plus reſpectables ; & on entend tous les jours calomnier les vivans & les morts, ſur ces beaux fondemens ; *Ce fait*, dit-on, *eſt vrai, c'eſt une chanſon qui l'atteſte.*

N'oublions pas au nombre des menſonges, la fureur des allégories. Quand on eut trouvé les fragmens de *Pétrone*, auxquels *Nodot* a depuis joint hardiment les ſiens, tous les ſavans prirent le conſul *Pétrone* pour l'auteur de ce livre. Ils voyent clairement *Néron* & toute ſa cour dans une troupe de jeunes écoliers fripons, qui ſont les héros de cet ouvrage. On fut trompé, & on l'eſt encor par le nom. Il faut abſolument que le débauché obſcur & bas qui écrivit cette ſatyre, plus infâme qu'ingénieuſe, ait été le conſul *Titus Petronius* ; il faut que *Trimalcion*, ce vieillard abſurde, ce financier au-deſſous de *Turcaret*, ſoit le jeune empereur *Néron* : il faut que ſa dégoûtante & mépriſable épouſe ſoit la belle *Actié* ; que le pédant, le groſſier *Agamemnon*, ſoit le philoſophe *Sénèque* : c'eſt chercher à trouver toute la cour de *Louis XIV* dans *Guſman d'Alfarache* ou dans *Gil-Blas*. Mais, me dira-t-on, que gagnerez-vous à détromper les hommes ſur ces bagatelles ? Je ne gagnerai rien, ſans doute : mais il faut s'accoutumer à chercher le vrai dans les plus petites choſes ; ſans cela on eſt bien trompé dans les grandes.

SECONDE SUITE DES MENSONGES IMPRIMÉS.

Raiſons de croire que le livre intitulé : Teſtament politique du cardinal de Richelieu, *eſt un ouvrage ſuppoſé.*

MOn zèle pour la vérité, mon emploi d'hiſtoriographe de France, qui m'oblige à des recherches hiſtoriques, mes ſentimens de citoyen, mon reſpect pour la mémoire du fondateur d'un corps dont je ſuis membre, mon attachement aux héritiers de ſon nom & de ſon mérite : voilà mes motifs pour chercher à détromper ceux qui attribuent au cardinal de *Richelieu* un livre qui m'a paru n'être ni pouvoir être de ce miniſtre.

I. Le titre même eſt très ſuſpect ; un homme qui parle à ſon maître, n'intitule guères ſes conſeils reſpectueux du nom faſtueux de *Teſtament politique.* A peine le cardinal de *Richelieu* fut-il mort, qu'il courut cent manuſcrits pour & contre ſa mémoire : j'en ai deux ſous le titre de *Teſtamentum chriſtianum*, & deux ſous celui de *Teſtamentum politicum :* voilà probablement l'origine de tous les teſtamens politiques qu'on a fabriqués depuis.

II. Si un ouvrage, dans lequel un des plus grands-hommes d'état qu'ait jamais eu l'Europe eſt ſuppoſé rendre compte de ſon adminiſtration à ſon maître, & lui donner des conſeils pour le préſent & pour l'avenir, eût été en effet compoſé par ce miniſtre, il eût pris probablement toutes les meſures poſſibles pour qu'un tel monument ne fût pas négligé ; il l'eût revêtu de la forme la plus autentique ; il en eût parlé dansſon vrai teſtament, qui contient ſes dernières volontés ; il l'eût légué au roi, comme un préſent beaucoup plus précieux que le palais-cardinal : il eût chargé l'exécuteur de ſon teſtament de remettre à *Louis XIII* cet ouvrage important ; le roi en eût parlé ; tous les mémoires de ce tems-là auraient fait mention d'une anecdote ſi intéreſſante : rien de tout cela n'eſt arrivé. Le ſilence univerſel dans une affaire auſſi grave, doit donner à tout homme de bon ſens les plus violens ſoupçons. Pourquoi

quoi ni le manuſcrit original, ni aucune copie, n'auraient-ils jamais paru pendant un ſi grand nombre d'années ? On ſavait à la mort de *Céſar* qu'il avait fait des commentaires ; on ſavait que *Ciceron* avait écrit ſur l'éloquence ; un manuſcrit de *Raphael* ſur la peinture n'eût pas été ignoré.

III. Cet ouvrage n'eſt point un projet informe, il eſt entiérement terminé ; la concluſion finit par une peroraiſon pleine de morale : *Je ſupplie votre majeſté de penſer dès à cette heure ce que* Philippe II *ne penſa peut-être qu'à l'heure de ſa mort ; & pour l'y convier, par l'exemple autant que par la raiſon, je lui promets qu'il ne ſera jour de ma vie que je ne tâche de me mettre en l'eſprit ce que je devrais avoir à l'heure de ma mort ſur le ſujet des affaires publiques.* Rien ne manque à l'ouvrage pour le rendre complet ; on y trouve juſqu'à l'épître dédicatoire, qu'on a eu l'impudence de ſigner en Hollande, *Armand du Pleſſis*, quoique le cardinal n'ait jamais ſigné ainſi ; on y trouve juſqu'à la table des matières que l'éditeur oſe encor dire rédigée par le cardinal même ; & dans cette épître dédicatoire on le fait parler ainſi au roi : *Cette piéce verra le jour ſous le titre de mon Teſtament politique, pour ſervir après ma mort, &c.* Donc en effet cette piéce devait voir le jour après la mort du cardinal ; donc elle devait être préſentée au roi d'une manière ſolemnelle ; donc l'original eût dû être ſigné, être connu ; donc le jour où la famille eût préſenté au roi ce legs ſi important eût été un jour mémorable.

IV. Si après la mort de *Louis XIII* ce manuſcrit eût paſſé entre les mains de quelque miniſtre, & de-là dans celles qui l'ont rendu public, on en aurait dû ſavoir quelques circonſtances ; l'éditeur aurait dit par quelle voie il aurait été mis en poſſeſſion de ce manuſcrit ; il l'aurait dit d'autant plus hardiment, qu'il imprimait le livre dans un pays libre, environ quarante ans après la mort du cardinal, & lorſque le ſouvenir des inimitiés entre ce miniſtre & pluſieurs grandes maiſons était éteint. L'éditeur, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, était tenu ſurtout de conſtater l'autenticité du manuſcrit, ſans quoi il ſe déclarait indigne de toute croyance. Aucune de ces conditions, abſolument néceſſaires à l'autenticité d'un tel livre, n'a été remplie ; & même pendant vingt-quatre

années entières, depuis la prétendue date du manuſcrit, ni la cour, ni la ville, ni aucun livre, ni aucun journal ne fit la moindre mention que le cardinal eût laiſſé au roi un teſtament politique.

V. Comment, en effet, le cardinal de *Richelieu*, qui, comme on ſait, avait plus de peine à gouverner le roi ſon maître qu'à tenir le timon de la France, aurait-il eu le deſſein & le loiſir de faire un tel ouvrage pour l'uſage de *Louis XIII ?* L'auteur du nouvel *abrégé chronologique* de l'*hiſtoire de France*, qui peint ſi bien les ſiécles & les hommes, avoue dans ce livre ſi utile, que le cardinal de *Richelieu* avait *autant à craindre du roi, pour qui il riſquait tout, que du reſſentiment de ceux qu'il forçait d'obéir*: les aigreurs, les défiances, les mécontentemens réciproques allaient tous les jours ſi loin entre le roi & le miniſtre, que le grand-écuyer *Cinqmars* propoſa au roi d'aſſaſſiner le cardinal de *Richelieu* comme le maréchal d'*Ancre*, & s'offrit pour l'exécution; c'eſt ce que *Louis XIII* dit lui même dans une lettre au chancelier *Séguier*, après la conſpiration de *Cinqmars*. Le roi avait donc mis ſon favori à portée de lui faire cette propoſition étrange. Eſt-ce dans une telle ſituation qu'on ſe donne la peine de faire pour un roi d'un âge mûr, qu'on redoute & dont on eſt redouté, un recueil de préceptes qu'un père oiſif pourrait tout au plus laiſſer à ſon fils encor dans l'enfance ? Il me ſemble que le cœur humain n'eſt point fait ainſi. Cette raiſon ne ſera pas d'un grand poids auprès d'un ſavant, mais elle fait impreſſion ſur ceux qui connaiſſent les hommes.

VI. Suppoſons pourtant qu'un homme, tel que le cardinal de *Richelieu*, eût voulu donner en effet au roi ſon maître des conſeils pour gouverner après ſa mort, comme il lui en avait donné pendant ſa vie: quel eſt l'homme qui en ouvrant ce livre ne s'attendra pas à voir tous les ſecrets du cardinal de *Richelieu* développés, & la grandeur & la hardieſſe de ſon génie reſpirant dans ſon teſtament? Qui ne ſe flattera pas de lire des conſeils fins & hardis, convenables à l'état préſent de l'Europe, à celui de la France, de la cour, & ſurtout du monarque ? Par le premier chapitre, il eſt évident que l'auteur feint d'écrire en 1640; car il fait dire au cardinal de *Richelieu* dans un jar-

Digitized by Google

gon barbare, en parlant de la guerre avec l'Eſpagne : *Ce n'eſt pas que dans cette guerre, qui a duré cinq ans, il ne vous eſt arrivé aucun accident, &c.* Or cette guerre avait commencé en 1635, & le dauphin était né en 1638. Comme dans un écrit politique, qui entre dans les détails des cas privilégiés, des appels comme d'abus, du droit d'indult, & des vents qui règnent ſur la Méditerranée, oublie-t-on l'éducation de l'héritier de la monarchie? Certes le fauſſaire eſt bien mal-adroit. La véritable cauſe de cette faute d'omiſſion, c'eſt que dans pluſieurs autres endroits du livre, l'auteur oubliant qu'il a feint d'écrire en 1639 & en 1640, s'aviſe enſuite d'écrire en 1635. Il donne à *Louis XIII* vingt-cinq ans de règne, au lieu de lui en donner trente; contradiction palpable, & démonſtration évidente d'une ſuppoſition que rien ne peut pallier.

VII. Quoi! *Louis XIII* eſt engagé dans une guerre ruineuſe contre la maiſon d'*Autriche*; les ennemis ſont aux frontières de la Champagne & de la Picardie; & ſon premier miniſtre, qui lui a promis des conſeils, ne lui dit rien, ni de la manière dont il faut ſoutenir cette guerre dangereuſe, ni de celle dont on peut faire la paix, ni des généraux, ni des négociateurs qu'on peut employer? Quoi! pas un mot de la conduite qu'on doit tenir avec le chancelier *Oxenſtiern*, avec l'armée du duc de *Veimar*, avec la Savoye, avec le Portugal & la Catalogne? On ne trouve rien ſur les révolutions que le cardinal lui-même fomentait en Angleterre; rien ſur le parti huguenot, qui reſpirait encor la faction & la vengeance. Il me ſemble voir un médecin qui vient pour preſcrire un régime à ſon malade, & qui lui parle de toute autre choſe que de ſa ſanté.

VIII. Celui qui a débité ces idées, ſous le nom du cardinal de *Richelieu*, commence par ſe ſervir des ſuccès mêmes que ce grand-homme avait eus dans ſon miniſtère, pour lui faire avancer qu'il avait promis ces ſuccès au roi ſon maître. Le cardinal avait abaiſſé les grands du royaume qui étaient dangereux, les huguenots qui l'étaient davantage, & la maiſon d'*Autriche* qui avait été encor plus à craindre; de là il infère que le cardinal avait promis ces révolutions au roi dès qu'il était entré dans le conſeil. Voici les paroles qu'il prête au cardinal : *Lorſque votre majeſté ſe réſolut de me donner en même tems, & l'entrée de ſes*

conſeils, & grande part en ſa confiance, je lui promis d'employer toute l'autorité qu'il lui plairait me donner pour ruiner le parti huguenot, rabaiſſer l'orgueil des grands, remettre tous les ſujets dans leur devoir, & relever ſon nom dans les nations étrangères au point où il devait l'être, &c. Or il eſt de notoriété publique, que quand *Louis XIII* conſentit à mettre le cardinal de *Richelieu* dans le conſeil, il était bien éloigné de connaître le bien qu'il procurait à la France & à lui-même. Il eſt public que le roi, qui alors avait de l'éloignement pour ce grand-homme, ne fit que céder aux inſtances de la reine ſa mère, qui triompha enfin de la répugnance de ſon fils, après s'être donné les plus grands mouvemens pour introduire dans le conſeil celui qu'elle avait fait cardinal, qu'elle regardait comme ſa créature, & par qui elle eſpérait gouverner. On eut même beſoin de gagner le marquis de *la Vieuville*, ſurintendant des finances, qui conſentit avec beaucoup de peine à voir entrer le cardinal au conſeil en 1614. Il n'y eut ni la première place, ni le premier crédit. Toute cette année ſe paſſa en jalouſies, en cabales, en factions ſecrettes; le cardinal ne prit que peu-à-peu l'aſcendant.

Quelques lecteurs apprendront peut-être ici avec plaiſir que le cardinal de *Richelieu* n'eut les proviſions de premier miniſtre qu'en 1629 le 21 Novembre; *Louis XIII* les ſigna ſeul de ſa main. Ces lettres-patentes ſont adreſſées par le roi au cardinal même; & ce qu'il y a de très remarquable, c'eſt que les appointemens attachés à cette nouvelle dignité y ſont en blanc, le roi laiſſant à la magnificence & à la diſcrétion de ſon miniſtre le ſoin de prendre au tréſor public de quoi ſoutenir la grandeur de cette place.

Je reviens, & je dis, qu'il n'eſt pas vraiſemblable que le cardinal ait tenu en 1624 les diſcours qu'on lui prête. Il eſt beau de faire tant de grandes choſes, mais il eſt téméraire de les promettre: & c'eût été le comble du ridicule & de l'indécence, de dire au roi ſon maître en entrant dans ſes conſeils, *Je relèverai votre nom.* On lui fait raconter ſans bienſéance & avec infidélité ce qu'il a fait: il ne dit rien du tout de ce qu'il faut faire. Pourquoi? c'eſt que l'un était fort aiſé, & l'autre très difficile.

IX. Par le peu qu'on vient de dire, il paraît déja que l'ou-

vrage prétendu ne peut convenir, ni au caractère du miniſtre à qui on le donne, ni au roi auquel on l'adreſſe, ni au tems où on le ſuppoſe écrit; j'ajouterai encor, ni au ſtile du cardinal. Il n'y a qu'à voir cinq ou ſix de ſes lettres, pour juger que ce n'eſt point du tout la même main; & cette preuve ſuffirait pour quiconque a le moindre goût & le moindre diſcernement. D'ailleurs le cardinal de *Richelieu*, obligé de faire quelquefois des actions violentes, ne laiſſait point échapper dans ſes écrits de paroles dures & indécentes. S'il agiſſait avec hardieſſe, il écrivait de la manière la plus circonſpecte. Il n'eût certainement pas appellé dans un ouvrage politique la marquiſe du *Fargis*, dame d'atour de la reine régnante, *la Fargis*. C'eſt manquer aux premières loix du reſpect & de la bienſéance, en parlant au roi & à la poſtérité. Cette indigne expreſſion eſt tirée d'un mauvais livre imprimé en 1649, intitulé: *Hiſtoire du miniſtère du cardinal de Richelieu.* L'auteur du teſtament a copié cet ouvrage de ténèbres, plus flétri, ſans doute, par le mépris public que par l'arrêt qui le condamne.

Qui poura ſe perſuader qu'un premier miniſtre, qui ſuppoſe la paix faite avec l'Eſpagne, parle des Eſpagnols en ces termes: *Cette nation avide & inſatiable, ennemie du repos de la chrétienté?* C'eſt ainſi qu'on aurait pu parler de *Mahomet II.* Serait-il poſſible qu'un prêtre, un cardinal, un premier miniſtre, un homme ſage, écrivant à un roi ſage, & écrivant un teſtament qui devait être exempt de paſſion, ſe fût emporté (dans le tems de cette paix ſuppoſée) à des expreſſions qu'il n'avait pas employées dans la déclaration de la guerre?

X. Eſt-il vraiſemblable qu'un homme d'état, qui ſe propoſe un ouvrage auſſi ſolide, diſe *que le roi d'Eſpagne, en ſecourant les huguenots, avait rendu les Indes tributaires de l'enfer; que les gens de palais meſurent la couronne du roi par ſa forme, qui étant ronde n'a point de fin; que les élémens n'ont de peſanteur, que lorſqu'ils ſont en leur lieu; que le feu, l'air, ni l'eau ne peuvent ſoutenir un corps terreſtre, parce qu'il eſt peſant hors de ſon lieu;* & cent autres abſurdités pareilles, dignes d'un profeſſeur de rhétorique de province dans le ſeiziéme ſiécle, ou d'un répétiteur Irlandais qui diſpute ſur les bancs.

XI. Y a-t-il encor une grande vraiſemblance, que le car-

dinal de *Richelieu*, ſi connu par ſes galanteries, & même par la témérité de ſes déſirs, ait recommandé la chaſteté à *Louis XIII*, prince chaſte par tempérament, par ſcrupule, & par ſes maladies ?

XII. Après de ſi fortes préſomptions, quel homme de bon ſens peut réſiſter à cette preuve évidente de faux qui ſe trouve dans le premier chapitre, je veux dire à cette ſuppoſition que la paix eſt faite ? *Vous êtes parvenu*, dit-on, *à la concluſion de la paix... Votre majeſté n'eſt entrée dans la guerre... &c. & n'en eſt ſortie.. &c.* Un impoſteur, dans la chaleur de la compoſition, oubliant le tems dont il parle, peut tomber dans cette abſurdité énorme ; mais un premier miniſtre, quand il fait la guerre, ne peut pas aſſûrément dire que la paix eſt conclue. Jamais la guerre ne fut plus vive contre la maiſon d'*Autriche*, quoique toutes les puiſſances négociaſſent, ou plutôt parce qu'elles négociaient. Il eſt vrai qu'en 1641 on jetta quelques fondemens des traités de Munſter, qui ne furent conſommés qu'en 1648, & l'auteur du teſtament fait parler le cardinal de *Richelieu* tantôt en 1640, tantôt en 1635. Le cardinal ne pouvait ni ſuppoſer la paix faite au milieu de la guerre, ni dire des injures atroces aux Eſpagnols, avec leſquels il voulait traiter.

XIII. Faudra-t-il à cette preuve palpable de l'impoſture, ajouter une bévue moins forte, à la vérité, mais qui ne décèle pas moins un menteur ignorant ? Il fait dire à un premier miniſtre tel que le cardinal, dans ce même premier chapitre, que *le roi a refuſé le ſecours des armes Ottomanes contre la maiſon d'Autriche.* S'il s'agit d'un ſecours que le Turc voulait envoyer aux armées Françaiſes, le fait eſt faux, & l'idée en eſt ridicule : s'il s'agit d'une diverſion des Turcs en Hongrie, ou ailleurs, quiconque connait le monde, quiconque a la moindre idée du cardinal de *Richelieu*, ſait aſſez que de telles offres ne ſe refuſent pas.

XIV. Comme il paraît par le premier chapitre, que l'impoſteur écrivait après la paix des Pyrénées, dont il avait l'imagination remplie, il paraît par le ſecond qu'il écrivait après la réforme que fit *Louis XIV* dans toutes les parties de l'adminiſtration. *Je me ſouviens que j'ai vu dans ma jeuneſſe*, dit-il,

les gentilshommes & autres perſonnes laïques, poſſéder par confidence, non-ſeulement la plus grande partie des prieurés & abbayes, mais auſſi des cures, & évêchés. Maintenant les confidences... ſont plus rares que les légitimes poſſeſſions ne l'étaient en ce tems-là. Or il eſt certain que dans les derniers tems de l'adminiſtration du cardinal, rien n'était plus commun que de voir des laïques poſſéder des bénéfices. Lui-même avait fait donner cinq abbayes au comte de *Soiſſons*, qui fut tué à la Marfée; Mr. de *Guiſe* en poſſédait onze; le duc de *Verneuil* avait l'évêché de Metz; le prince de *Conti* eut l'abbaye de St. Denis en 1641; le duc de *Némours* eut l'abbaye de St. Remi de Reims; le marquis de *Treville*, celle de Moutier-Ender, ſous le nom de ſon fils; enfin le garde-des-ſceaux *Châteauneuf* conſerva pluſieurs abbayes juſqu'à ſa mort, arrivée en 1643; & on peut juger ſi cet exemple était ſuivi. Le nombre des laïques qui jouiſſaient de ces revenus de l'état, eſt innombrable. Il n'y a qu'à voir les mémoires du comte de *Grammont*, pour ſe faire une idée de la manière dont on obtenait alors des bénéfices. Je n'examine pas ſi c'était un mal ou un bien de donner les revenus de l'égliſe à des ſéculiers; mais je dis qu'un impoſteur habile n'eût jamais fait parler le cardinal de *Richelieu* d'une réforme qui n'exiſtait pas.

XV. Dans ce même ſecond chapitre, le faiſeur de projets, qui eſt indubitablement un homme d'égliſe, trop prévenu en faveur des prétentions du clergé, & trop peu jaloux des droits de la couronne, déclame contre le droit de régale. Il oubliait qu'en 1637 & en 1638 le cardinal de *Richelieu* avait fait rendre des arrêts du conſeil, par leſquels tout évêque qui ſe croirait exempt de ce droit, était tenu d'envoyer au greffe les titres de ſa prétention. Cet écrivain ne ſavait pas qu'un évêque miniſtre d'état s'intéreſſe plus aux droits du trône qu'aux prétentions eccléſiaſtiques. Il falait connaître le caractère d'un premier miniſtre pour le faire parler. C'eſt l'âne qui ſe couvre de la peau du lion, & qu'on reconnaît bientôt à ſes oreilles.

XVI. Le fauſſaire ignorant, dans ce même chapitre ſecond, où il entretient le roi des univerſités & des collèges, au-lieu de lui parler de ſes vrais intérêts, dit dans ſon ſtile groſſier: (*Section X.*) » L'hiſtoire de *Benoit XI*, contre lequel les

» cordeliers, piqués ſur le ſujet de la perfection de la pauvreté, » ſavoir, du revenu de *St. François*, s'animèrent juſqu'à tel » point, que non-ſeulement ils lui firent ouvertement la guerre » par leurs livres, mais de plus par les armes de l'empereur, à » l'ombre deſquels un antipape s'éleva, au grand préjudice de » l'égliſe, eſt un exemple trop puiſſant pour qu'il ſoit beſoin » d'en dire davantage. « Certainement le cardinal de *Richelieu*, qui était très ſavant, n'ignorait pas que cette avanture, dont parle le fauſſaire, était arrivée au pape *Jean XXII* & non pas au pape *Benoit XI*. Il n'y a guères de fait dans l'hiſtoire eccléſiaſtique plus connu que celui-là; ſon ridicule l'a rendu célèbre; il n'était pas poſſible que le cardinal s'y fût mépris. D'ailleurs, pour apprendre à un roi combien les querelles de religion ſont dangereuſes, on avait à citer cent exemples plus frappans.

XVII. Dans cette même ſection X du chapitre II, où il eſt queſtion des jéſuites : *Cette compagnie*, dit-il, *qui eſt ſoumiſe par un vœu d'obéïſſance aveugle à un chef perpétuel, ne peut, ſuivant les loix d'une bonne politique, être beaucoup autoriſée dans un état auquel une communauté puiſſante doit être redoutable.* Je ſais bien que ce trait eſt adouci quelques lignes après; mais de bonne foi, le cardinal de *Richelieu* pouvait-il croire les jéſuites redoutables, lui qui ne ſavait que les rendre utiles, & les punir ſouvent? lui qui ne craignait ni la reine, ni les princes, ni la maiſon d'*Autriche*, aurait-il craint quelques religieux? Il avait exilé pluſieurs jéſuites, auſſi-bien que quelques pères de l'oratoire, & d'autres religieux qui étaient entrés dans des cabales; mais ni lui ni l'état n'avaient rien à craindre de ces compagnies. Il ſerait aſſûrément bien étrange que le vainqueur de la Rochelle ſe fût plus défié dans ſon teſtament politique, des jéſuites, que des huguenots. Cette réflexion n'eſt pas une preuve convaincante; mais jointe aux autres, elle ſert à faire voir que l'auteur, en prenant le nom d'un premier miniſtre, n'en a pu prendre l'eſprit.

XVIII. S'il falait relever tous les mécomptes dont cet ouvrage fourmille, je ferais un livre auſſi gros que le *Teſtament politique*, que la fourberie a compoſé, que l'ignorance, la prévention, le reſpect d'un grand nom ont fait admirer, que la patience du lecteur peut à peine achever de lire, & qui ſerait ignoré, s'il avait

avait paru ſous le vrai nom de l'auteur. J'ai déja, dans un petit ouvrage qui ne comportait pas d'étendue, indiqué quelques-unes de ces preuves, qui décèlent l'impoſture aux yeux de quiconque a du jugement & du goût. En voici une qui eſt ſans replique. L'auteur qui étale, & encor mal-à-propos, une vaine & fauſſe érudition ſur l'hiſtoire de l'égliſe, ſur le commerce, ſur la marine, s'aviſe au chapitre IX. ſection VI. de dire, à propos d'établiſſemens dans les Indes : *Quant à l'occident, il y a peu de commerce à faire :* Dracke, Thomas Cavendish, Herberg, l'Hermite, Lemaire, *& feu Mr. le comte* Maurice, *qui y envoya douze navires à deſſein d'y faire commerce, ou d'amitié ou de force, n'ayant pu trouver lieu d'y faire aucun établiſſement.* Remarquez dans quel tems l'impoſteur fait parler le cardinal de *Richelieu*, c'eſt en 1640, c'eſt dans le tems même que le feu comte *Maurice*, qui était plein de vie, gouvernait le Bréſil au nom des Provinces-Unies ; c'eſt après que la compagnie Hollandaiſe des Indes occidentales avait fait des progrès conſidérables depuis 1622 ſans interruption : remarquez encor qu'au commencement de cette même ſection VI, l'auteur avoue que *les Hollandais ne donnent pas peu d'affaires aux Eſpagnols dans les Indes occidentales, où ils occupent la plus grande partie du Bréſil.* En vérité, peut-on mettre ſur le compte d'un homme d'état un tel fatras d'erreurs & de contradictions ? L'Angleterre, dont il parle, avait déja des pays immenſes dans l'Amérique. Quant à *Dracke*, & à *Thomas Cavendish*, leurs exemples ſont cités très mal-à-propos : ils ne furent pas envoyés pour faire des établiſſemens, mais pour ruiner ceux des Eſpagnols, pour troubler leur commerce, pour faire des priſes ; & c'eſt à quoi ils réuſſirent.

XIX. Si on voulait ſe donner la peine de lire le teſtament politique avec attention, on ſerait bien ſurpris de voir qu'en effet ce livre eſt plutôt une critique de l'adminiſtration du cardinal, qu'une expoſition de ſa conduite, & une ſuite de ſes principes : tout y roule ſur deux points, dont le premier eſt indigne de lui, & dont le ſecond eſt un outrage à ſa mémoire.

Le premier objet eſt un lieu commun, puérile, vague, un catéchiſme pour un prince de dix ans, & bien étrangement

déplacé à l'égard d'un roi âgé de quarante années ; tels ſont ces chapitres : *que le fondement du bonheur d'un état eſt le règne de* DIEU ; *que la raiſon doit être la règle de la conduite ; que les intérêts publics doivent être préférés aux particuliers ; que la prévoyance eſt néceſſaire ; qu'il faut deſtiner un chacun à l'emploi qui lui eſt propre ; qu'il eſt important d'éloigner les flatteurs, médiſans, faiſeurs d'intrigues ;* & vingt autres découvertes de cette fineſſe & de cette profondeur, accompagnées d'avis qui auraient été une inſulte à *Louis XIII*, prince éclairé, & qui eût été en droit de répondre à ſon miniſtre, à ſon ſerviteur ; Parlez ainſi à mon fils, & reſpectez plus votre maître.

Le ſecond point, qui eſt ſurtout renfermé dans le neuviéme chapitre, roule ſur les projets d'adminiſtration imaginés par l'auteur ; & de tous ces projets il n'y en a pas un ſeul qui ne ſoit préciſément le contrepié de l'adminiſtration du cardinal. L'auteur ſe met en tête d'abolir les comptans, ou de les réduire par grace à un million d'or. Les comptans ſont des ordonnances ſecrettes, pour des affaires ſecrettes, dont on ne rend point compte. C'eſt le privilège le plus cher de la place d'un premier miniſtre. Son ennemi ſeul en pourrait demander l'abolition.

XX. Ce chapitre neuviéme du teſtament politique porte à chaque page les preuves les plus évidentes de la ſuppoſition la plus mal-adroite : c'eſt là que tout eſt faux, réflexions, faits & calculs ; c'eſt là que l'auteur avance, que quand on établit un impôt, on eſt obligé de donner une plus grande ſolde au ſoldat ; ce qui n'eſt pourtant arrivé ni ſous *Louis XIII* ni ſous *Louis XIV* ; c'eſt là qu'en ſoulageant le peuple de dix-ſept millions de taille, il porte tout-d'un-coup à cinquante-ſept millions les revenus du roi, qu'il ſuppoſe n'aller d'ordinaire qu'à trente-cinq ; & il le ſuppoſe encor avec ignorance ; car les tailles allaient ſeules d'ordinaire à trente-cinq millions, les fermes à onze, &c. ; c'eſt là qu'il ſe propoſe de rembourſer les rentes établies par le cardinal, dont pluſieurs étaient au denier vingt, qu'il appelle *le denier cinq ;* d'ôter aux tréſoriers de France les deux tiers de leurs gages ; de faire payer la taille aux parlemens, aux chambres-des-comptes ; au grand-

conſeil, à toutes les cours, qu'il appelle *ſouveraines*, dans le tems même qu'il les met au rang des payſans. N'était-il pas bienſéant au cardinal de *Richelieu* de propoſer cette extravagance, pour avilir un corps, dont il avait l'honneur d'être membre par ſa qualité de pair de France, dignité dont il faiſait autant de cas que de celle de cardinal?

XXI. A l'égard de la guerre, on a déja remarqué qu'il ne parle point de celle dans laquelle on était engagé. Mais dans ſes réflexions vagues, générales & chimériques, il recommande de taxer tous les fiefs des gentilshommes, pour enrôler & ſoudoyer la nobleſſe : il veut que tout gentilhomme ſoit forcé de ſervir à l'âge de vingt ans ; qu'on ne prenne les roturiers, dans la cavalerie, qu'à l'âge de vingt-cinq ; que les vivres ne ſoient confiés qu'à gens de qualité ; qu'on lève cent hommes quand on en veut avoir cinquante, & cela apparemment pour qu'il en coûte le double en engagemens & en habits. Quel projet pour un miniſtre! En vérité l'idée d'enrôler la nobleſſe de force, & de faire payer la taille au parlement, peut-elle partir d'une autre tête que de celle d'un de ces faiſeurs de projets, qui dans leur oiſiveté ſe mettent à gouverner l'Europe? Dans le même chapitre neuviéme il traite de la marine; il parle doctement des grands périls de la navigation d'Eſpagne en Italie, & d'Italie en Eſpagne, leſquels n'exiſtent pas plus que ceux de *Carybde* & de *Sylla* : il prétend que *la ſeule Provence a beaucoup plus de ports grands & aſſurés, que l'Eſpagne & l'Italie tout enſemble ;* hyperbole qui ferait ſoupçonner que le livre ſerait d'un Provençal, qui ne connaîtrait que Toulon & Marſeille, plutôt que d'un homme d'état qui connaiſſait l'Europe.

Voilà une partie des chimères qu'un politique clandeſtin a miſes ſous le nom d'un grand miniſtre, avec cent fois moins de diſcrétion que l'abbé de *St. Pierre* n'en a montré, quand il a voulu attribuer une partie de ſes *idées politiques* au duc de Bourgogne.

Le projet de finances, qui remplit preſque tout le dernier chapitre, eſt tiré d'un manuſcrit qui exiſte encore : je l'ai vu ; il eſt de 1640. Il porte les revenus du roi juſqu'à cinquante-neuf millions de ce tems-là, par l'arrangement qu'il propoſe.

L'auteur du teſtament en retranche deux, tout le reſte eſt conforme. Rien n'eſt ſi commun que des projets de cette eſpèce; les miniſtres en reçoivent, & les liſent rarement. Le fauſſaire, en copiant ces idées, fait bien voir qu'il ne s'était pas donné la peine de connaître par lui-même les finances de *Louis XIII.* Il avance hardiment que chacune des cinq années de la guerre n'avait coûté que ſoixante millions, cela n'eſt pas vrai; j'ai en main l'état de l'année 1639, il ſe monte à ſoixante dix-huit millions neuf cent mille livres. Il eſt encor faux qu'on ait payé ces charges ſans moyens extraordinaires : il y eut beaucoup de taxations, beaucoup d'augmentations de gages, dont la finance fut fournie : on augmenta les droits dans les provinces, on mit une taxe d'un écu ſur chaque tonneau de vin; on porta la taille de trente-ſix millions deux cent mille livres, juſqu'à trente-huit millions neuf cent mille livres. En un mot, la plûpart des choſes rapportées dans ce livre ſont auſſi altérées, que les propoſitions qu'on y fait ſont étranges.

XXII. On demandera, ſans doute, comment on a pu faire à la mémoire du cardinal de *Richelieu* l'affront d'imaginer qu'un tel livre était digne de lui ? Je répondrai que les hommes réfléchiſſent peu; qu'ils liſent avec négligence; qu'ils jugent avec précipitation; & qu'ils reçoivent les opinions comme on reçoit la monnoie, parce qu'elle eſt courante.

XXIII. Si on m'objecte que le père *le Long*, & d'autres, ont crû le livre en effet l'ouvrage du cardinal, j'avouerai que le père *le Long* a très bien compilé environ trente mille titres de livres, & j'ajouterai que par cette raiſon-là même il n'a pas eu le tems de les examiner; mais, ſurtout, je répondrai que quand on aurait autant d'autorités que le pére *le Long* a copié des titres, elles ne pourraient balancer une raiſon convaincante. Si pourtant la faibleſſe des hommes a beſoin d'autorités, j'oppoſerai au père *le Long*, & aux autres, *Aubery*, qui a écrit la vie du cardinal *Mazarin*, *Ancillon*, *Richard*, l'écrivain qui a pris le nom de *Vigneul de Marville*, & enfin *la Monnoie*, l'un des critiques les plus éclairés du dernier ſiécle; tous ont crû le teſtament politique ſuppoſé.

XXIV. Mais, dit-on, en 1664 l'abbé *des Roches*, ancien

domeſtique du cardinal de *Richelieu*, donna ſa bibliothèque à la Sorbonne, à l'exemple de ſon maître ; & dans cette bibliothèque on trouve un manuſcrit du teſtament conforme à l'imprimé, avec la même épître dédicatoire, & la même table des matières. C'eſt ce manuſcrit même, remis à la Sorbonne, qui achève de prouver l'impoſture. Il eſt remis vingt-deux ans après la mort du cardinal, ſans aucun enſeignement, ſans la moindre indication de la part de l'abbé *des Roches*. Ce domeſtique du cardinal, & la Sorbonne elle-même, négligèrent cet ouvrage, & ce n'eſt que depuis deux ans qu'on lui a donné place ſur des tablettes. Si le manuſcrit avait été copié ſur l'original, on l'aurait plus reſpecté, on trouverait quelques marques de ſon autenticité, on verrait à la fin de la lettre au roi la ſouſcription du cardinal de *Richelieu*. Elle n'y eſt point. On n'a pas oſé pouſſer l'effronterie juſqu'à ſigner ce nom. Pour peu que le cardinal eût laiſſé ſeulement quelques mémoires qui euſſent eu quelque rapport (même éloigné) avec le teſtament, on les eût rapportés, on eût donné quelque crédit à la hardieſſe de celui qui imputait tout l'ouvrage à ce miniſtre. Mais non : il n'y a pas un mot à la fin ni à la tête du manuſcrit, dont on puiſſe tirer la plus légère induction. Donc l'abbé *des Roches* regardait lui-même ce manuſcrit avec la même indifférence qu'on l'a regardé très longtems dans la Sorbonne.

Imaginons un moment que le teſtament ſoit l'ouvrage du cardinal ; ce ſeul mot, *teſtament*, impoſe un devoir indiſpenſable à ſon domeſtique de légaliſer la copie, de la déclarer juridiquement collationnée avec l'original. S'il manque à ce devoir, il eſt coupable ; il donne à tout le monde le droit de s'inſcrire en faux contre lui : mais l'abbé *des Roches* poſſédait ce manuſcrit au même titre que d'autres curieux. Il falait bien que cet ouvrage fût écrit à la main avant d'être imprimé ; il falait même, pour le deſſein de l'impoſteur, qu'il en courût pluſieurs copies manuſcrites, & qu'on ſe les prêtât avec myſtère, comme un monument ſingulier. Le ſilence du domeſtique, encor une fois, prouve que le maître n'eſt point l'auteur du teſtament ; & toutes les autres raiſons prouvent qu'il n'a pu l'être.

XXV. Mais on dit qu'on diſait il y a ſoixante & dix ans, que madame la ducheſſe d'*Aiguillon* avait dit, il y a quatre-vingt ans, qu'elle avait eu une copie manuſcrite de cet ouvrage. On a trouvé une note marginale de Mr. *Huet*; & cette note dit qu'on avait vu le manuſcrit chez madame d'*Aiguillon*, niéce du cardinal. Ne voilà-t-il pas de belles preuves ? Oui, je crois ſans peine que tous ceux qui s'intéreſſaient à la mémoire du cardinal, voulaient avoir un manuſcrit, qui portait ſon nom, & que l'auteur voulait accréditer par ce nom même; & de-là je conclus que ce manuſcrit était manifeſtement ſuppoſé, puiſque de tous les parens, de tous les domeſtiques, de tous les amis de ce miniſtre, aucun n'a jamais pris la moindre précaution pour établir l'autenticité du livre.

XXVI. Que la curioſité humaine ſe fatigue maintenant à chercher le nom du fauſſaire, je ne perdrai pas mon tems dans ce travail. Qu'importe le nom du fourbe, pourvu que la fourberie ſoit découverte ? Qu'importe que *Courtils*, ou un autre, ait forgé le teſtament de *Mazarin*, de *Colbert*, & de *Louvois ?* Qu'importe que *Stratman*, ou *Chévremont*, ait pris inſolemment le nom de *Charles V* duc de Lorraine ? Mérite-t-on d'être connu pour avoir fait un mauvais livre ? Que gagnerait-on à connaître les auteurs de toutes les plates calomnies, de toutes les critiques impertinentes dont le public eſt inondé ? Il faut laiſſer dans l'oubli les auteurs qui ſe cachent ſous un grand nom, comme ceux qui attaquent tous les jours ce que nous avons de meilleur, qui louent ce que nous avons de plus mauvais, & qui font de la noble profeſſion des lettres un métier auſſi lâche & auſſi mépriſable qu'eux-mêmes.

DOUTES NOUVEAUX SUR LE TESTAMENT ATTRIBUÉ AU CARDINAL DE RICHELIEU.

LOrſque monſieur de *Foncemagne*, en 1750, écrivit pour ſoutenir l'autenticité du *Teſtament politique*, voici ce qu'on lui répondit, & ce qui ne fut pas imprimé, parce que l'auteur de cette réponſe voyagea hors de ſa patrie.

Digitized by Google

Un académicien connu de ſes amis par la douceur de ſes mœurs, & du public par ſes lumières, a écrit contre mon ſentiment.

Son ouvrage eſt plein de cette ſageſſe & de cette politeſſe que ſon titre annonce. Tout homme doit ſe défier de ſon opinion, lorſqu'il eſt repris par un tel critique.

Mon illuſtre adverſaire employe toute la ſagacité de ſon eſprit à prouver que ce teſtament politique attribué au cardinal de *Richelieu*, eſt en effet de ce grand miniſtre. On voit (ce qui eſt aſſez commun) qu'il tâche de croire, & qu'il doute. Il a trop d'eſprit & trop de raiſon pour ne pas appercevoir les contradictions, les erreurs, les anacroniſmes, dont ce livre eſt rempli : il ſait ſans doute mieux que moi que les grands-hommes ne diſent jamais d'inepties. Voilà pourquoi il avoue, après s'être tourné de tous les côtés, que le cardinal de *Richelieu* n'a dicté ni écrit tout l'ouvrage, & qu'il en a confié la rédaction à des ouvriers ſubalternes. Je n'en veux pas davantage. Avouer qu'un teſtament politique deſtiné par un premier miniſtre à un roi, un ouvrage qui devait être ſi ſecret, eſt cependant de pluſieurs mains, c'eſt avouer qu'il n'eſt pas du premier miniſtre.

Si j'avais l'honneur d'entretenir ce ſage adverſaire qui ſait douter, je lui dirais, Avouez qu'au fond vous ne croyez pas qu'il y ait un mot du cardinal dans ce teſtament ; penſez-vous de bonne foi que le chevalier *Walpole* ſe fût aviſé d'écrire un catéchiſme de politique pour le roi *George I ?* l'idée ſeule vous en parait ridicule. Examinez la ſituation où était le cardinal de *Richelieu* avec *Louis XIII*, & vous conviendrez peut-être que la ſeule penſée de faire un pareil livre pour l'uſage de ce monarque était cent fois plus déplacée.

Songez que *Louis XIII* toûjours malade était menacé d'une mort prochaine ; ſongez que le cardinal de *Richelieu* penſait à faire exclure de la régence le frère unique du roi ; ſongez au caractère d'un ambitieux ; & voyez s'il eſt dans ſon cœur de s'occuper de principes d'éducation, de parler des vitres de la ſainte chapelle de Paris, des trois ſentences requiſes

pour punir les clercs ; d'intituler un chapitre, *du règne de Dieu ;* de recommander la chaſteté, & à qui ? à un monarque infirme âgé de quarante ans, auquel on eſpère ſurvivre : (car en 1639, & au commencement de 1640, le cardinal de *Richelieu* ſe portait bien encore, & vous ſavez juſqu'où il pouſſa ſes eſpérances.)

Je ne veux que cette ſeule raiſon. Le teſtament fut-il auſſi bien fait qu'il l'eſt mal ; fut-il en effet ce qu'il n'eſt point du tout, (un vrai teſtament politique ;) fut-il un développemen ſage & profond de la conduite que *Louis XIII* devait tenir avec toutes les puiſſances de l'Europe, avec ſes alliés & ſes ennemis, dans la criſe la plus violente, avec ſa femme, avec ſon frère, avec les princes de ſon ſang, & ſes généraux & ſes miniſtres ; en un mot l'ouvrage fut-il digne du cardinal de *Richelieu ;* j'oſerais croire encor qu'il n'en eſt point l'auteur. Je vous dirais qu'il n'eſt pas dans la vraiſemblance qu'*Agrippa* faſſe un tel teſtament politique pour *Auguſte*, ni *Séjan* pour *Tibère*, ni *la Trimouille* pour *Charles VII*, ni *George d'Amboiſe* pour *Louis XII*, ni *Volſey* pour *Henri VIII*, ni *Bukingham* pour *Jacques I*, ni *Olivarès* pour *Philippe IV*, ni enfin *Richelieu* pour *Louis XIII.* Un miniſtre dit à ſon maître de vive voix tout ce qu'il croit important, & ſurtout il ne fait point de teſtament pour lui dire des choſes vagues, inutiles & fauſſes.

Scilicet is magnis labor eſt, ea cura potentes Sollicitat.

Ces ſortes de livres ſont d'ordinaire le partage des politiques oiſifs. Quand le duc de *Sulli* dans ſa retraite fit compoſer ſes mémoires par ſes ſecrétaires, il ne donna point de leçons d'enfant à *Louis XIII.*

Vous avez beau employer toutes les reſſources de votre eſprit, vous avez beau recueillir quelques maximes éparſes dans le teſtament politique pour tâcher de les faire regarder comme des émanations de l'ame du cardinal de *Richelieu.*

Eh monſieur, vous ſavez mieux que moi, que *Balzac*, *Sirmond*, *Chapelain*, *Silhon*, *Sériſi* en ont débité dix fois davantage. Depuis quand les lieux communs ſont-ils un ſi grand mérite ? ne trouve-t-on pas des maximes partout ? J'ouvre le prétendu

prétendu teſtament de *Louvois* dont *Courtils* eſt l'auteur ; j'y vois :

L'exemple tient très ſouvent lieu de raiſon. Il eſt de la prudence de faire place au torrent, il perd ſa rapidité dans ſa courſe. Qui veut s'élever trop haut attire l'envie de ſes égaux & la haine de ſes ſupérieurs. Il y en a cent de cette eſpèce. On en trouve dans le teſtament ridicule du cardinal *Albéroni*, & dans celui du maréchal de *Belle-Isle*. Je ſuppoſe que quelques-unes des maximes & des anecdotes qui ſont dans le livre attribué au cardinal, ayent été en effet recueillies de ſa bouche ; s'enſuivra-t-il qu'on doive lui attribuer l'ouvrage ? faut-il d'ailleurs de ſi grands efforts de génie pour rappeller quelques petites anecdotes, quelques circonſtances de la vie privée d'un prince, d'un miniſtre, & pour ſavoir les appliquer ? n'eſt-ce pas un artifice commun pratiqué non-ſeulement par tous ceux qui ſe ſont aviſés de forger des teſtamens politiques, mais par les auteurs de tous les faux mémoires dont nous ſommes inondés ?

Vous avez déterré comme moi un miſérable manuſcrit plein d'antithèſes & d'hyperboles, digne du pedant *Granger*, intitulé *Teſtamentum politicum*. Il parait que cette rapſodie pouvait annoncer à toute force un ouvrage plus étendu, & de là vous inférez que le cardinal de *Richelieu* pourrait bien avoir part à cet ouvrage plus étendu, & que c'eſt ſon teſtament politique ! A quoi eſt-on réduit en tout genre, quand on veut prouver ce qui eſt improbable ?

Nous pouvons, monſieur, mettre au rang des menſonges imprimés, le petit traité du capucin Joſeph, *de l'unité du miniſtre*, préſenté à *Louis XIII*.

De bonne foi penſez-vous qu'un capucin ait donné un mémoire au roi, par lequel il lui enſeignait qu'il falait qu'un roi *crût en tout ſon premier miniſtre, qu'il ne crût rien contre ſon premier miniſtre, qu'il révélât à ſon premier miniſtre tout ce qu'on lui dirait contre lui, qu'il comblât d'honneurs & de biens ſon premier miniſtre, qu'il donnât une autorité ſans bornes à ſon premier miniſtre ?* Eſt-il bien vraiſemblable qu'un grand-homme ſe ſoit ſervi auprès d'un maître très défiant d'un artifice ſi groſſier ? Si un capucin ami de votre maître d'hôtel venait vous préſenter un pareil mémoire, vous renverriez le capucin dans ſon cou-

vent, & vous pourriez bien vous défaire de votre maître d'hôtel.

Souffrez qu'après avoir fait avec vous ces petites réflexions, & avoir jusqu'ici écrit en critique sur cette matière, j'ose vous parler à présent en citoyen.

Parmi les maximes très triviales dont le testament politique est plein, il y en a de fort dures. Parmi les conseils qu'on ose y donner, il y en a de bien violens. L'auteur du testament a crû qu'en faisant parler le cardinal de *Richelieu* il falait le faire parler en homme d'une sévérité outrée, comme *Corneille* en mettant les anciens Romains sur le théâtre leur a donné quelquefois plus d'orgueil & de férocité qu'ils n'en avaient, ou plutôt comme un domestique parle souvent avec fierté au nom de son maître.

Mais, monsieur, quel service rendrait-on aux hommes en voulant mettre sous le nom d'un prêtre, d'un évêque, d'un grand ministre des maximes impitoyables ? Nous vivons sous un roi doux, bienfaisant, indulgent ; mais il se peut faire que dans la suite des siécles la nation ait des souverains moins remplis d'humanité. Ne feront-ils pas encouragés à la dureté, à l'abus de la suprême puissance, quand ils croiront que le plus grand ministre de l'Europe a conseillé à son maître de ne point pardonner, de dépouiller tous les magistrats qui consument leur vie à étudier & à maintenir les loix, qui exercent une des plus nobles fonctions de la royauté, & qui n'ont d'autre récompense de leurs travaux que leurs travaux mêmes ; de les dépouiller, dis-je, de leurs droits & de leurs privilèges, enfin de faire payer la taille aux parlemens, aux chambres-des-comptes, au grand-conseil &c., & d'enrôler la noblesse comme des payſans ? Ces deux propositions, aussi tyranniques qu'extravagantes, n'auraient-elles pas dû suffire pour déciller les yeux ?

Non-seulement je vous soumets, monsieur, toutes les raisons que j'ai alléguées, mais j'en appelle à toutes celles que votre bon esprit vous fournit ; je réclame l'intérêt du genre-humain. Remercions à jamais le juste, le modéré, l'élégant précepteur du duc de Bourgogne, d'avoir écrit le *Télémaque ;* & souhaitons que le cardinal de *Richelieu* n'ait point écrit ce testament.

Vous avez un cœur digne de votre génie : que l'un & l'autre s'uniſſent pour daigner m'éclairer ſi je me trompe.

Monſieur de *Foncemagne* a travaillé depuis à m'éclairer ; il a cherché partout des copies du teſtament politique ; il a fait réimprimer ce célèbre ouvrage, & l'a rendu encor plus célèbre par ſes remarques. Je prens la liberté de lui demander de nouvelles inſtructions ; & j'entre en matière.

NOUVEAUX DOUTES SUR L'AUTENTICITÉ DU TESTAMENT POLITIQUE ATTRIBUÉ AU CARDINAL DE RICHELIEU, ET SUR LES REMARQUES DE MONSIEUR DE FONCEMAGNE.

OBJECTION.

IL eſt dit dans la préface du *Teſtament politique* du cardinal de *Richelieu* nouvellement imprimé à Paris chez *le Breton* 1764.

» Mr. de *Voltaire* attaqua le teſtament politique en 1749 dans » une courte diſſertation intitulée, *Des menſonges imprimés*, » *&c.* Le paradoxe qu'il voulait établir trouva des contradic- » teurs. Entre les écrits qui furent publiés, on diſtingua celui » qui portait le titre de *Lettre ſur le teſtament politique ;* lettre » polie & ſolide, dans laquelle Mr. de *Voltaire* ne put avoir » à ſe plaindre que de la force des preuves qu'on lui oppoſait.

RÉPONSE.

L'opinion de Mr. de *V.* bien loin d'être un paradoxe, eſt l'opinion d'*Aubery*, hiſtoriographe du cardinal de *Richelieu*, & penſionné de la ducheſſe d'*Aiguillon* ſa niéce. C'eſt l'opinion de *Gui Patin*, de *Richard*, de *Le Vaſſor ;* c'eſt le ſentiment d'*Ancillon*, de l'auteur très inſtruit déguiſé ſous le nom de *Vigneul*, du père d'*Avrigny* auteur des excellens mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du 17e ſiécle, du judicieux & profond *Le Clerc*, & enfin du ſage & ſavant *la Monnoie.*

Quelle autorité plus forte que celle d'*Aubery*, qui écrivait ſous les yeux de la niéce du cardinal, de ſa niéce chérie, dépoſitaire de tous ſes ſentimens & de tous ſes papiers ? Serait-il poſſible que l'écrivain de la vie du cardinal eût ſupprimé un fait auſſi eſſentiel que celui du teſtament politique qui devait avoir été préſenté à *Louïs XIII* par la famille du cardinal, & dont une copie autentique devait être entre les mains de cette ducheſſe ? Ne lui aurait-elle pas fait voir ce fameux teſtament ? Ne lui aurait-elle pas dit, Comment oubliez-vous un ouvrage ſi intéreſſant, ſi public, & qu'on croit ſi glorieux pour mon oncle ? Mr. de *Foncemagne* ſait aſſez du moins que c'eſt ainſi qu'en aurait uſé une troiſiéme ducheſſe d'*Aiguillon*, non moins célèbre que les deux autres par tout ce qui peut mériter l'eſtime & les hommages du public.

Non-ſeulement *Aubery* ne parle point de ce teſtament dans cette hiſtoire, mais voici comme il s'exprime dans celle du cardinal *Mazarin*. *a*)

» On a imprimé ces derniers jours (c'eſt-à-dire en 1688.) » un teſtament politique du cardinal de *Richelieu*, contre le- » quel il n'y a point de lecteurs, pour peu de lumière ou de » connaiſſance qu'ils ayent de l'hiſtoire du tems, qui ne récla- » ment & ne ſe récrient. Il ne faut pour le détruire que les » mêmes raiſons dont l'imprimeur ſe ſert pour eſſayer de l'é- » tablir.

» Ce n'eſt en effet qu'un ouvrage de doctrine, qui traite par- » ticuliérement des appels comme d'abus, des cas privilégiés, » de la régale prétenduë par la ſainte chapelle ſur tous les évê- » chés de France, des exemptions du patronage eccléſiaſtique » & laïc, du droit d'indult, & d'autres matières ſemblables : » de ſorte que c'eſt tacitement reprocher à un ſi fameux miniſ- » tre, l'ambition & la honte d'avoir voulu s'ériger en auteur, » & faire à-peu-près des recherches comme celles de » *Paſquier*.

» D'ailleurs, étant un ouvrage aſſez gros, & rempli d'ob- » ſervations fort communes, on ne ſaurait s'imaginer auquel

a) *Aubery* hiſt. du cardinal *Mazarin* Tom. IV. pages 337 & 338, édition de 1718, à Amſterdam chez *le Cène*.

» de ſes ſecrétaires il l'aurait dicté, & encor moins com-
» ment il l'aurait écrit lui-même. Il eſt conſtant que le
» cardinal de *Richelieu* a toûjours dicté, & n'a jamais guères
» écrit.

» Mais il y a plus : on y remarque force impertinences,
» bévues & ſuppoſitions. Ce prétendu teſtament commence
» par une lettre du teſtateur au feu roi, avec la ſouſcrip-
» tion, *Armand du Pleſſis* : cependant il n'a jamais ſouſcrit
» ſes lettres à *Louis XIII* que de deux manières, ou comme
» évêque, ou comme cardinal. La première des deux était,
» *l'évêque de Luçon ;* & l'autre, *le cardinal de Richelieu.* Il n'y
» en doit point avoir de troiſiéme ; & s'il s'en trouve, ce ne
» peut être qu'une piéce ſuppoſée.

» On opine à-peu-près de même du reproche qu'on
» lui fait faire aux ennemis de marquer l'année 1638 pour
» leur avoir été favorable, ſur ce que la priſe de Briſac devait
» avoir effacé toutes nos diſgraces. Ce lui aurait été une
» eſpèce de crime que d'obmettre notre plus ſignalé bon-
» heur de cette année-là, qui fut la naiſſance de monſeigneur
» le dauphin.

» Cette obmiſſion donc n'était guères moins remarquable que
» la contradiction qui ſe voyait au même teſtament, où il eſt
» dit, tantôt que la paix était faite, & tantôt qu'elle ne l'était
» pas, comme en effet elle ne l'était pas. D'où il ſe peut infail-
» liblement conclure que cette piéce eſt d'autant plus fauſſe,
» qu'elle était tout-à-fait inutile.

Quand il n'y aurait que cette preuve, elle ſuffirait, à mon avis, à conſtater que le teſtament politique ne peut être du cardinal de *Richelieu.*

Le dernier critique qui a fait voir évidemment la ſuppoſition, eſt le ſavant *la Monnoie ;* on veut recuſer aujourd'hui ſon temoignage, parce qu'il eſt trop déciſif, & on ſe contente de dire *que ce ſavant homme n'avait pas tourné ſes études du côté de ces recherches.*

C'eſt préciſément à ces recherches qu'il s'appliqua ſes vingt dernières années ; voyez ſa *Vie de Ménage*, ſes additions au *Ménagiana*, ſa diſſertation ſur le livre des *trois impoſteurs*, c'était dans cette partie qu'il excellait.

Dans une diſcuſſion de cette nature, le lecteur doit, ce me ſemble, agir comme un juge équitable, qui n'adjugera jamais à perſonne un bien conteſté, que ſur des preuves évidentes.

Vous aſſûrez, malgré la dépoſition formelle de l'hiſtoriographe du cardinal de *Richelieu*, payé pour faire ſon panégyrique, que le teſtament politique eſt de ce miniſtre. On vous y montre des mépriſes groſſières, indignes de tout homme en place & de tout écrivain. Montrez-nous donc quelques preuves convaincantes que le cardinal de *Richelieu* eſt en effet l'auteur de ces bévues.

Vous êtes tenu de faire voir au moins l'ouvrage ſigné de ſa main; vous n'avez que cette unique reſſource, & encor nous examinerons ſi cette preuve ſerait déciſive.

OBJECTION.

Il ne parait pas facile, dit-on dans la préface de l'éditeur du nouveau teſtament politique, *de concilier l'opinion où l'on était à l'hôtel de Richelieu que le teſtament politique était du cardinal de* Richelieu, *avec ce qu'avance Mr. de* V. *qu'ayant fait demander chez tous les héritiers du cardinal, ſi on avait quelque notion que le manuſcrit du teſtament ait jamais été dans leur maiſon, on répondit unanimement que perſonne n'en avait eu la moindre connaiſſance avant l'impreſſion.*

RÉPONSE.

Rien n'eſt plus aiſé à concilier. Monſieur de *V.* chercha ce manuſcrit dans l'hôtel Richelieu, il ne l'y trouva pas, & les dépoſitaires des archives lui dirent qu'ils ne l'avaient jamais vu. En effet le ſeul exemplaire manuſcrit qui avait été chez madame la ducheſſe d'*Aiguillon* ſeconde du nom, comme il était dans trente autres bibliothèques de Paris, fut transféré en 1705 avec d'autres papiers du cardinal, au dépôt des affaires étrangères. Nous verrons en ſon lieu de quelle autorité eſt ce manuſcrit.

RÉFLEXION.

D'où venait l'édition du prétendu teſtament politique imprimé en 1688 ? pourquoi l'éditeur ne cite-t-il pas ſes garants, ſes

autorités ? d'où a-t-il reçu ce manuſcrit ? C'eſt une piéce ſi importante par le nom du reſpectable auteur à qui on l'attribue, par le monarque auquel elle eſt adreſſée, par le ſujet qu'elle annonce, que l'éditeur était indiſpenſablement obligé de dire & de prouver comment un écrit de cette nature était tombé entre ſes mains ; il ne l'a pas fait ; on ne lui doit donc nulle créance, comme on l'a déja dit.

Il n'en eſt pas de même, ce me ſemble, des mémoires du cardinal de *Retz*, de *Talon*, de *Montchal*, de *la Porte*. Perſonne n'a douté des auteurs de ces mémoires, au lieu qu'une foule de ſavans critiques a toûjours nié que le teſtament politique fût de l'illuſtre cardinal de *Richelieu*. Ce teſtament eſt bien autrement important que tous les mémoires dont nous parlons.

Ces mémoires portent tous un caractère de vérité qui ne permet aucun doute ſur leurs auteurs. Au contraire les anachroniſmes, les erreurs de toute eſpèce qui fourmillent dans le teſtament du cardinal, font naître des doutes dans l'eſprit de tous ceux qui réfléchiſſent.

OBJECTION.

Mr. de *Foncemagne* dit, *que dans le catalogue des livres de feu Mr. l'abbé de* Rothelin, *on trouva un teſtament politique du cardinal de* Richelieu *relié en maroquin rouge.*

RÉPONSE.

Il ſait bien que ce maroquin rouge n'eſt pas une preuve que ce teſtament fut préſenté à *Louis XIII.* Un Romain qui aurait eu dans ſa bibliothèque un *Pétrone* en maroquin rouge, aurait-il dû conclurre que cet ouvrage licentieux d'un jeune débauché ſortant des écoles, était l'ouvrage du conſul *Petronius ?* On aurait beau relier les fauſſes décrétales en maroquin rouge, elles n'en ſeraient pas moins fauſſes.

Ainſi le judicieux Mr. de *Foncemagne* ne fait pas grand fond ſur cette preuve qu'il allégue.

OBJECTION TRÈS FORTE DE MR. DE FONCEMAGNE.

Ce ſage & ſavant critique me fait une objection bien plus

importante, & qui peut faire une très grande impreſſion ſur les eſprits ; c'eſt qu'il ſe trouve au dépôt des affaires étrangères une copie du teſtament du cardinal de *Richelieu*. Je ne ſuis pas à portée de la voir dans le fond de mes déſerts ; & quand je ſerais au Louvre, je ne pourrais m'en rapporter à mes yeux, à qui la lumière eſt preſque entiérement refuſée. Je me fais lire la lettre de Mr. de *Foncemagne*, je dicte mes doutes, & je lui demande des éclairciſſemens.

Le nouveau teſtament qu'il a fait imprimer porte, dit-il, des corrections en marge de la main du cardinal de *Richelieu* ; ces corrections d'une demi-ligne, ſont dans le diſcours préliminaire intitulé *Maximes d'état* ou *Teſtament politique*, ſuccinte narration des grandes actions du roi.

A la fin de cette ſuccinte narration on prétend que le cardinal de *Richelieu* a écrit de ſa main :

Monaco
Si vous reperdez
Aire
Galères d'Eſpagne
perduës par la tempête
diſtribution de
bénéfices.

RÉPONSE.

Je ſupplie d'abord Mr. de *Foncemagne* de vouloir bien inſtruire le public ſi on a confronté l'écriture reconnue du cardinal de *Richelieu*, avec ces notes marginales ; cet éclairciſſement eſt d'une néceſſité indiſpenſable ; je ne cherche comme lui que la vérité. Le cardinal faiſait ſouvent mettre de pareilles notes par *Bois-Robert* & par ſon médecin *Citois*, comme le rapporte *Péliſſon* dans ſon hiſtoire de l'académie, au ſujet de la critique du *Cid*. Je m'en rapporte entiérement à Mr. de *Foncemagne*, comme je le dois.

En ſecond lieu, oſerais-je dire que *cette narration ſuccinte* qui eſt au-devant du teſtament politique me parait une preuve évidente de la ſuppoſition du teſtament ?

Je

Je prie le lecteur attentif de faire avec moi ſes réflexions qui vaudront mieux que les miennes.

Madame la ducheſſe d'*Aiguillon*, ſeconde du nom, avait, dit-on, entre les mains ce dépot précieux : l'autenticité du teſtament politique était combattue hautement par pluſieurs écrivains.

Comment ne ſe trouva-t-il perſonne dans ſa maiſon qui oppoſât cette piéce victorieuſe à l'incrédulité des ſavans ? comment ſurtout la ſeconde ducheſſe d'*Aiguillon* ne s'éleva-t-elle pas contre l'avocat *Aubery* penſionnaire de ſa maiſon, auteur de l'hiſtoire de ſon grand oncle ? Il oſait s'inſcrire en faux contre le teſtament, dont elle avait, dit-on, l'original marginé de la main du cardinal ; n'y a-t-il pas la plus grande vraiſemblance qu'elle ne pouvait confondre *Aubery*, puiſqu'elle ne le confondit pas, & que cet avocat était comme ceux d'aujourd'hui qui préfèrent la vérité à tout ? Enfin ſi tout le teſtament était du cardinal, pourquoi n'était-il pas ſigné de ſa main ?

Accordons que la petite note, *ſi vous reperdez Aire*, eſt du cardinal, qu'en pouvez-vous conclurre ? qu'il eſt phyſiquement impoſſible que le cardinal ait ni fait ni dicté depuis le prétendu teſtament politique. Aire avait été priſe par le maréchal de *la Meilleraie* le 27 Juillet 1641 ; elle fut repriſe par les Eſpagnols la même année, le vingt-ſix Auguſte (que nous appellons le mois d'*Aouſt* par corruption) ; donc ce ne fut que depuis la fin de Juillet 1641 que le cardinal put écrire ou faire écrire le prétendu teſtament à la ſuite de la narration ſuccinte. Et cependant on le fait parler dans ſon prétendu teſtament tantôt en 1640, tantôt en 1638.

Il avait ce deſſein, je le veux ; il dit à Mr. de *Montchal* archevêque de Toulouſe, ſon ennemi, en le trompant & en répandant des larmes, *a*) qu'il voulait reſſembler à l'empereur *Auguſte*. A la bonne heure. *Auguſte* avait fait rédiger un état des forces de l'empire, des finances, des légions, des frontières, des voiſins de l'empire, comme les Germains ſeptentrionaux, les Daces, les Parthes &c. Il n'eſt point de prince d'Allemagne qui n'ait un pareil mémoire raiſonné dans ſon cabinet : c'eſt ce que le cardinal

a) Mém. de *Montchal* pag. 202 & 216.

voulait & devait faire, & c'eſt aſſûrément ce qu'on ne trouve pas dans le teſtament politique : il ne put en avoir le tems depuis le mois d'Aouſt 1641 ; ce fut alors que la conſpiration du grand-écuyer *Cinqmars* commença à ſe tramer contre lui : il n'eut dès-lors aucun moment de repos ; ſa ſanté s'altéra, & ce miniſtre au bord de ſon tombeau, faiſant couler le ſang ſur les échaffauts, n'eut pas ſans doute le loiſir d'imiter *Auguſte*.

Mais que devient donc cette note qu'on croit écrite de ſa main à la fin de la narration ſuccinte, qui eſt ſuivie des projets de l'abbé de *Bourzey*, pour ôter le droit de régale au roi de France, pour faire payer la taille aux parlemens, & pour enrôler la nobleſſe par force ? Cette note s'explique d'elle-même, & en voici le ſens naturel.

J'ai eu à peine le tems, Mr. l'abbé, de parcourir la narration ſuccinte que vous avez faite en mon nom pour me flatter ; vous ne deviez pas dire que *dès que j'entrai au conſeil* en 1624, par la faveur de la reine-mère, *je promis au roi d'employer toute mon induſtrie & toute mon autorité pour ruiner le parti huguenot, rabaiſſer l'orgueil des grands, & relever ſon nom* : premiérement, parce qu'un tel diſcours eſt rempli d'un orgueil inſupportable : ſecondement, parce qu'il eſt entiérement faux. Toute la France ſait que dans l'année 1624 j'entrai au conſeil malgré la répugnance extrême du roi. Après avoir longtems ſollicité le marquis de *la Vieuville*, à qui je jurai ſur l'euchariſtie une amitié inviolable, & que je fis enſuite exiler, je n'eus d'abord aucun crédit, aucun département ; le roi ne connaiſſait pas alors tout mon zèle, & je n'avais rendu aucun ſervice ſignalé.

Vous parlez avec trop d'emphaſe, *de la victoire que les armées de S. M. remportèrent à Caſtelnaudari*. Tout le monde ſait aſſez que cette grande victoire fut à peine une eſcarmouche. Le duc de *Montmorenci* étant allé reconnaître un poſte à la tête de ſoixante maîtres, un corps avancé qui ſe trouva vis-à-vis ſur le bord d'un foſſé, tira quelques coups ; *Montmorenci* emporté d'une ardeur téméraire franchit le foſſé, & n'étant ſuivi que de ſix perſonnes ſeulement, il fut percé de coups & fait priſonnier : il eſt vrai que je l'ai fait mourir ſur un échaffaut, mais vous pourriez bien m'épargner cet éloge.

Digitized by Google

Vous me louez beaucoup ; de juſtes éloges encouragent ; mais certains menſonges imprimés ou manuſcrits diminueraient ma gloire, au lieu de l'accroître. Gardez-vous ſurtout dans votre narration de me faire parler d'une manière indécente, de me prêter des injures atroces contre la brave & fidelle nation Eſpagnole, avec laquelle je ſuis déja en négociation ; ne me faites pas dire, *qu'elle a rendu les Indes tributaires de l'enfer ;* ces invectives ſont d'un mauvais rhéteur, & non d'un miniſtre.

Quand vous me faites parler d'un héros tel que le duc *Henri de Rohan*, ne me faites pas dire *que ſa terreur panique nous a fait perdre la Valteline.* Nul guerrier n'a été moins ſujet aux terreurs paniques que lui ; & vous reſſembleriez à ce poëte Italien qui dans un opéra introduit *Céſar* criant aux ſiens dès la première ſcène, *alla fuga, allo ſcampo, ſignori.* Corrigez toutes les indécences pareilles dont vous parſemez votre narration ſuccinte, & mettez des vérités à la place des injures.

Ajoutez à votre narration la conquête d'Aire, que je crains bien qui nous ſoit enlevé. Parlez de la dernière diſtribution des bénéfices, ſi vous voulez ; corrigez toutes les fautes de votre ouvrage, & je le reverrai quand j'en aurai le tems.

Si jamais vous avez la fantaiſie de coudre vos idées chimériques à votre narration, n'allez pas me faire dire que je veux abolir le droit de régale, vous me feriez paſſer pour un homme qui abandonne les intérêts du roi & de la patrie, vous me rendriez odieux à tous les parlemens. J'ai ſigné deux arrêts du conſeil pour forcer les évêques qui ſe prétendent exempts de la régale, à montrer leurs titres ; ce n'eſt pas là vouloir abolir la plus ancienne prérogative de la couronne : c'eſt Mr. de *Montchal* archevêque de Toulouſe qui fait courir ces bruits injurieux : il m'appelle dans ſes manuſcrits, qu'on m'a montrés, *cruel & timide b*) ; il me compare au tyran *Phocas ;* il dit à tout le monde que j'abrège les jours du roi, que je le ferai bientôt mourir *c*).

Il dit que je me déclare contre la régale, parce que je n'ai pas payé la mienne à la Ste. Chapelle *d*).

b) Mém. de *Montchal* pag. 9. *c*) pag. 7. *d*) pag. 216.

Il dit qu'on me déplait en me refuſant le titre de *chef de l'égliſe gallicane e*).

Il dit que je mourrai dans l'année pour avoir perſécuté l'égliſe de DIEU *f*).

Gardez-vous bien encor une fois de parler de régale. Voulez-vous qu'ayant été aſſez mal avec Rome pendant mon miniſtère, je lui faſſe ma cour après ma mort?

Si le cardinal de *Richelieu* n'a pas tenu ce langage, il a dû le tenir; & cette narration ſuccinte eſt ſi mal faite, ſi odieuſe en quelques endroits, ſi remplie de fauſſetés évidentes, ſi inſultante pour les familles les plus conſidérables, qu'il n'eſt pas étonnant que la ducheſſe d'*Aiguillon* ne la fit pas voir au public qu'elle aurait révolté.

Ainſi cette note qu'on aſſûre être de la main du cardinal de *Richelieu* au bas de la narration ſuccinte, me paraît une preuve évidente qu'il n'a jamais vu le teſtament politique; s'il l'avait vu, il y aurait mis quelques notes ſelon ſa coutume. Ce teſtament rempli d'erreurs en tout genre méritait bien quelques remarques; & ſi malheureuſement il l'avait approuvé, il y aurait mis ſon nom: il n'a fait ni l'un ni l'autre, donc il eſt bien probable que le teſtament n'eſt point de lui.

OBJECTION NON MOINS IMPORTANTE.

Monſieur le marquis de *Torci* en 1705 *fit retirer*, dit-on, *des effets de la ſucceſſion de Mde. la ducheſſe d'*Aiguillon, *les papiers du miniſtère du cardinal de* Richelieu; *le teſtament politique fut remis avec tous ces papiers, dans le dépôt des affaires étrangères, lorſqu'en* 1710 *il forma ce dépôt avec la permiſſion de* Louis XIV *dans le donjon, au-deſſus de la chapelle du Louvre.* C'eſt Mr. *le Dran*, chargé du dépôt, qui a donné cette note.

RÉPONSE.

J'avoue que je n'ai pas conſulté Mr. *le Dran*; il n'était pas alors chargé de ce dépôt, lequel n'était pas, ce me ſemble, encor en règle; & aujourd'hui je ne puis conſulter perſonne: je m'en rapporte toûjours à ceux qui vivent à Paris, & qui ont

e) Mém. de *Montchal* pag. 180. *f*) pag. 188.

des yeux ; & voici ſur quoi je les prie de vouloir bien m'inſtruire.

La *ſuccinte narration* ne me paraît avoir aucun rapport avec la ſuite du teſtament. Mr. de *Foncemagne* dit lui-même : » Ce » ſont deux parties diſtinctes du même tout. *Voilà*, *ſire*, dit » le cardinal en finiſſant la première, *ce que vous avez fait* » *pour votre gloire* ; & il me ſemble lui entendre dire en com- » mençant la ſeconde, qui eſt le teſtament proprement dit, » *Voilà*, *ſire*, *ce que vous devez faire pour vos ſujets.*

De là, je conclus, ce que Mr. de *Foncemagne* devrait, ce me ſemble, néceſſairement conclurre, que le teſtament politique proprement dit, ne peut être du cardinal de *Richelieu.*

Si le cardinal dans la narration ſuccinte a parlé de la conduite qu'ont tenue les généraux d'armée contre l'Allemagne & l'Eſpagne, il va parler ſans doute de la conduite qu'ils doivent tenir. S'il a fait mention des négociations avec toutes les puiſſances voiſines, il va expliquer comment il faut négocier, dans la ſituation préſente qui eſt très épineuſe, avec l'Italie, la Hollande, la Suède, le Dannemarck, l'Angleterre. S'il s'eſt étendu ſur l'invaſion du Piémont, il va enſeigner la manière de le conſerver. S'il a dit quelque choſe des révolutions de la Catalogne & du Portugal, il va montrer par quels reſſorts on peut profiter de ces grands événemens. Liſez ; il parle de cas privilégiés, & du droit de préſenter aux cures.

Je ſuis juſqu'à préſent du premier avis de Mr. de *Foncemagne*, que le cardinal de *Richelieu* pouvait avoir projetté de faire ce qu'on appelle *un teſtament vraiment politique* ; qu'il avait donné à l'abbé de *Bourzey* la commiſſion de rédiger la narration ſuccinte ; qu'il avait fait quelques notes de ſa main, comme il en fit *au jugement de l'académie ſur le Cid.* Mais de ce qu'il écrivit deux ou trois notes ſur cet ouvrage de l'académie, s'enſuit-il qu'il en fût l'auteur ? non ſans doute ; un miniſtre qui avait à combattre la maiſon d'*Autriche*, les proteſtans, la moitié de la France, la cour, & le caractère de ſon maître, n'avait pas plus le tems de faire la critique raiſonnée du *Cid*, que de travailler lui-même à toutes les piéces des cinq auteurs dont il donnait quelquefois l'idée rapidement, à *Rotrou*,

à *Scudéri*, à *Coletet*, &c., & dont il ſe contentait de faire quelques vers.

Quand je fis l'hiſtoire de la guerre de 1741 à Verſailles chez Mr. le comte d'*Argenſon*, ce miniſtre en margina quelques pages. S'eſt-on jamais aviſé d'attribuer à Mr. d'*Argenſon* cet ouvrage, dont on m'a volé pluſieurs cayers informes ridiculement imprimés ?

Je préſume ſurtout que depuis 1738, depuis le 28 Juillet 1641, le cardinal qui écrivait très peu, ne put jamais, ni avoir aſſez de loiſir, ni en abuſer aſſez pour s'étendre dans un long ouvrage, ſur toute autre choſe que ſur les affaires de ſon maître, pendant que la guerre contre la maiſon d'*Autriche* mettait la France en allarmes, que *Picolomini* battait les Français, que la province de Normandie était révoltée, que les révolutions du Portugal & de la Catalogne exigeaient toute l'attention du miniſtre, pendant que le comte de *Soiſſons*, le duc de *Guiſe* & le duc de *Bouillon*, ligués avec l'Eſpagne, faiſaient la guerre civile ; pendant qu'ils gagnaient contre les troupes du roi, ou plutôt contre le cardinal, la bataille de la Marfée ; pendant que la conſpiration de *Cinqmars* ſe tramait ; enfin, pendant que tous ces orages conduiſaient le cardinal au tombeau.

Etait-ce alors le tems de parler des vîtres de la Ste. Chapelle, & de recommander la chaſteté à *Louïs XIII* moribond ?

Et qui fait-on prêcher la chaſteté ſi mal-à-propos ? Il faut le répéter encore, c'eſt l'amant public de *Marion de Lorme*, c'eſt celui de la *Béjar*, qui diſait qu'elle ne regrettait que deux hommes dans le monde, le cardinal de *Richelieu*, & *Gros-René*. C'eſt celui qui jouït le premier de la fameuſe *Ninon*, ſi j'en crois l'abbé de *Châteauneuf*, intime ami de cette perſonne ſi célèbre, à qui je l'ai ouï dire pluſieurs fois dans mon enfance, & à qui je dois d'avoir été placé dans le teſtament de *Ninon* ; teſtament beaucoup plus ſûr que celui dont il eſt queſtion. C'eſt enfin celui dont les amours ſont décrits avec tant de naïveté par le cardinal de *Retz*, ſon rival auprès de madame de *la Meilleraie*, & ſon rival heureux.

Ce n'eſt pas aſſûrément que je prétende reprocher à un miniſtre ſes galanteries ; je ſais combien il eſt permis à un grand-

homme, qui a pris une ville réputée imprenable, & qui a rendu des ſervices à la patrie, de joindre les plaiſirs aux travaux ; mais combien eût-il été ridicule au cardinal, combien même dangereux, de parler de chaſteté à *Louïs XIII*, qui devait être très inſtruit du tour que lui avait joué madame du *Fargis*, dame d'atour de la reine ? Conſultez ſur cette avanture & ſur tant d'autres, les mémoires du cardinal de *Retz*, dans les premières pages du premier livre de ces mémoires. Ne dites point que les amours du cardinal avec Marion de Lorme, *ne ſont connus que par les mémoires intitulés, Galanteries depuis le commencement de la monarchie, & par le Dictionnaire de Bayle.* Voyez ce que le cardinal de *Retz* en dit à l'endroit déja cité, & ce qu'il ajoute ſur madame de *Fruge.*

Le cardinal de *Retz*, archevêque de Paris, parle de ſes amours avec autant de vérité que de ceux du cardinal de *Richelieu ;* mais il ne donne de leçon de chaſteté à perſonne.

Quis tulerit Gracchos de ſeditione querentes ?

N'eſt-il donc pas de la plus extrême vraiſemblance que l'abbé de *Bourzey* ayant fait la narration ſuccinte, que le cardinal corrigea très ſuccintement, s'aviſa depuis de travailler de lui-même, & de joindre ſes rêveries à la narration dont il était l'auteur ? Il était le *Coletet* de la politique.

C'eſt le premier ſentiment de Mr. de *Foncemagne*, c'eſt le mien, & je m'en rapporte au lecteur dont le jugement eſt ſans prévention.

RÉFLEXION.

J'aurais ſouhaité que Mr. de *Foncemagne* en me refutant, ou plutôt en m'inſtruiſant, s'en fût rapporté ſeulement à ce qui eſt publié dans le tome IV de mes faibles ouvrages, imprimés à Genève en 1757, & non à des éditions antérieures, imprimées ſans mon aveu : j'aurais déſiré qu'il eût conſulté à la page 298 de ce IVe tome, le chapitre 48, intitulé, *Raiſons de croire que le livre intitulé* Teſtament politique &c. *eſt un ouvrage ſuppoſé.*

Il aurait vu que dans cette édition il n'eſt point queſtion des millions d'or dont il parle. Ne mêlons point ces bagatel-

les à l'eſſentiel de la cauſe : des diſcuſſions inutiles détournent des grands objets ; allons toûjours au fait principal dans toute affaire.

OBJECTION.

J'avais dit qu'il n'eſt pas naturel qu'un premier miniſtre demande l'abolition des comptans ; j'avais dit que l'affaire des comptans ne fit du bruit qu'au tems de la diſgrace de *Fouquet*. Mr. de *Foncemagne* me répond, *que l'affaire des comptans avait fait du bruit longtems avant la diſgrace du ſurintendant, le cardinal ne l'ignorait pas. Le grand Henri*, dit-il, *connaiſſait le mal établi du tems de ſon prédéceſſeur, & ne l'a pu ôter. L'exemple de Mr. de* Sulli, *&c.*

RÉPONSE.

Je m'en tiens à ces propres paroles, pour être fondé à croire que le teſtament politique ne peut être du cardinal de *Richelieu*. Les mémoires de *Sulli* ne parurent que longtems après la mort du cardinal ; ce ne peut donc être lui qui les cite, ce ne peut être que l'abbé de *Bourzey*. L'affaire des comptans n'avait donc point fait de bruit avant la diſgrace de *Fouquet*.

Mais il y a bien plus. Voici comme l'auteur fait parler le cardinal. » Entre les voies par leſquelles on peut tirer illi-» citement les deniers des coffres du roi, il n'y en a point » de ſi dangereuſes que celles des comptans, dont l'abus eſt » venu à un tel point, que n'y remédier pas, & perdre l'état, » c'eſt la même choſe, &c.

Qui diſpoſait alors des comptans, je vous prie ? qui les ſignait ? C'était le cardinal lui-même. On lui fait donc dire, qu'il tire *illicitement* les deniers des coffres du roi ; on met dans ſa bouche une accuſation de péculat contre ſa perſonne ; on lui fait dire nettement qu'il eſt criminel de lèze-majeſté. Une pareille abſurdité eſt-elle poſſible ? eſt-elle concevable ? Et après cette preuve de ſuppoſition, en faut-il d'autres encore ?

L'abbé de *Bourzey* aura donc mis ſes idées vers l'an 1660, à la ſuite de la narration ſuccinte : ce manuſcrit ſera tombé entre les mains de madame la ducheſſe d'*Aiguillon*, ſeconde du

du nom ; on l'aura enlevé chez elle après ſa mort, avec toutes les négociations du cardinal ; voilà tout le myſtère ; rien n'eſt plus naturel, plus ſimple, plus aiſé à concilier.

RÉFLEXION.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déja dit de la fauſſeté des faits, des réflexions & des calculs. L'auteur du prétendu teſtament prétend *que quand on établit un nouvel impôt, on eſt obligé de donner une plus grande paye aux ſoldats.* Cela eſt faux dans tous les états de l'Europe ; donc le cardinal de *Richelieu* ne peut l'avoir dit. Mr. de *Foncemagne* laiſſe cette objection accablante ſans replique.

Il eſt parlé dans le prétendu teſtament des grands périls de la navigation d'Eſpagne en Italie, & d'Italie en Eſpagne. Il eſt impoſſible que le cardinal de *Richelieu*, ſurintendant des mers, ait parlé avec tant d'ignorance ; auſſi Mr. de *Foncemagne* ſe garde bien de juſtifier l'abbé de *Bourzey* ſur cet article.

Ce même abbé de *Bourzey*, dans ce même prétendu teſtament, oſe dire que la ſeule Provence a plus de beaux ports que la monarchie d'Eſpagne. Encor une fois, comment le ſurintendant des mers aurait-il pu avancer une fauſſeté ſi publique ?

PREUVES DE LA SUPPOSITION DU TESTAMENT.

AFFAIRES DE FINANCES.

A toutes ces vraiſemblances qui me paraiſſent des certitudes, j'ajouterai toûjours, que ſi le cardinal a voulu donner des leçons à ſon maître, il a donné des leçons bien étranges : s'il entre dans quelques détails, il ſe trompe toûjours : s'il parle de finances chap. IX, il fait des fautes qu'un écolier qui apprendrait l'arithmétique ne commettrait pas.

De trente millions à ſupprimer, il y en a près de ſept dont le rembourſement ne devant être fait qu'au denier cinq, la ſuppreſſion ſe fera en ſept années & demie par la ſeule jouiſſance.

Premiérement, l'auteur met le denier cinq pour le denier vingt.

Secondement, comment imaginer que dans ſept années & demie un fonds eſt abſorbé par la jouiſſance à cinq pour cent ? ces cinq pour cent en ſept années & demie font trente-ſept & demi : or je demande à *Barrême* ſi trente-ſept & demi font cent ?

Je prie tous les calculateurs, & tous les hommes verſés dans la finance, de lire ce chapitre, & de dire s'ils ont jamais vu de pareils comptes, & de pareils projets de miniſtre ?

AUTRES PREUVES.

Vous voyez que ſur terre & ſur mer le rédacteur du teſtament politique s'éloigne aſſez des idées ordinaires. Il ſoutient qu'il n'y a point d'établiſſemens à faire dans l'occident ; les Anglais & les Hollandais nous ont bien prouvé le contraire ; & il eſt très certain que le *feu comte Maurice*, qui était plein de vie en 1642, gouvernait le Bréſil que les Hollandais avaient conquis ſur les Portugais.

Mr. de *Foncemagne* me dit que j'ai confondu ce comte *Maurice* avec le *Maurice* prince d'Orange. Non, c'eſt l'abbé de *Bourzey* qui les confond, & c'eſt une de ſes moindres mépriſes.

Il n'y a ſans doute que cet abbé de *Bourzey*, qui ait pu avancer (chap. IX.), que Gènes était la plus riche ville d'Italie, tandis que le pape jouiſſait de quinze millions de nos livres de rente, tandis que Livourne faiſait un plus grand commerce que Gènes, tandis que Veniſe trouva des fonds aſſez conſidérables pour réſiſter aux forces de l'empire Ottoman.

RÉFLEXION.

Je crains que tant de fautes accumulées ne fatiguent le lecteur ainſi que moi. Je finis par cette grande difficulté à laquelle on n'a jamais pu répondre, & que j'ai indiquée dans mes premières réflexions. Y a-t-il quelqu'un qui puiſſe croire qu'un premier miniſtre parle à ſon roi de tant de petits détails qui n'appartiennent qu'à des commis ſubalternes, & ſurtout de tant de calculs erronés & de projets chimériques de finances qui n'appartiennent qu'à ces écrivains, qu'on appelle en

Digitized by Google

Angleterre *projetteurs ?* qu'il propoſe aux Français de ne s habiller que d'un bon drap du Seau, aux parlemens de payer la taille, aux gentilshommes d'être enrôlés, aux chefs des armées de lever toûjours par ménage cent mille ſoldats, quand il en faut cinquante mille ; qu'il ne donne d'ailleurs que des conſeils vagues ſur la grande adminiſtration ; qu'il s'appeſantiſſe dans la moitié de ſon livre ſur des lieux communs de morale, & en faſſe un ſermon inſipide, ſans dire un ſeul mot de la manière dont il falait ſoutenir alors l'état chancelant ?

J'avoue que j'ai toûjours été ſi frappé d'une inconvenance ſi marquée, que ſi l'abbé de *Bourzey* me montrait aujourd hui ſon livre ſigné de la main du cardinal de *Richelieu*, je lui dirais ; Non, il n'eſt pas de lui, c'eſt vous qui lui avez fait ſigner votre propre ouvrage ; il vous avait demandé peut-être quelques obſervations politiques dont il pût faire uſage ; il a pu les ſigner, comme tant de grands ſeigneurs ſignent les comptes de leurs intendans ſans les avoir preſque lûs.

OBJECTION.

Mr. de *Foncemagne* me dit qu'il n'eſt pas étonnant que le cardinal de *Richelieu* ait préſenté à Louïs XIII *ces lieux communs, puériles, vagues, ce catéchiſme pour un prince de dix ans, ſi déplacé à l'égard d'un roi âgé de quarante années, puiſque le grand* Boſſuet *compoſa autrefois pour l'inſtruction du dauphin* la politique tirée de l'Ecriture ſainte.

RÉPONSE.

Je réponds à Mr. de *Foncemagne*. Il eſt pardonnable au grand *Boſſuet* d'avoir fait pour un enfant ce livre peu digne de lui, intitulé *Politique tirée de l'Ecriture ſainte* ; mais ce ſublime écrivain aurait bien négligé toute décence, s'il avait fait un tel ouvrage pour l'uſage de *Louïs XIV*. Vous ſavez mieux qu'un autre, monſieur, comment il faut parler aux jeunes princes & aux princes d'un âge mûr ; & dans le fond de votre cœur, vous ſentez encor mieux que moi les prodigieuſes diſparates que j'ai obſervées, & l'extrême inconvenance de dire à un prince qui régne depuis trente-ſix ans,

ce qu'on dirait à peine à un enfant qu'on élève, & ſurtout, ce qu'il ne faudrait pas lui dire dans un ſtile prolixe & rebutant.

QUESTION IMPORTANTE.

Imaginons que *Louis XIV*, après les batailles d'Hochſtet, de Ramillies, d'Oudenarde, de Turin, manquant d'argent, ayant peine à recruter ſes armées, demanda au maréchal de *Villars* un plan qui pût remédier aux maux préſens de la France. Croyez-vous de bonne foi qu'alors le maréchal de *Villars* prêt à partir pour entrer en campagne, eût dit au roi, » Sire, il faut commencer par reſtraindre les appels comme » d'abus; toute contravention à la pragmatique a été eſtimée „ cas privilégié; vous avez tort de prétendre le droit de „ régale dans certains diocèſes; il faut annexer à la ſainte „ chapelle une abbaye; il ne faut pas croire les gens de palais, „ qui jugent de la puiſſance du roi par la forme de leur cou„ ronne, qui étant ronde n'a point de fin; les univerſités „ prétendent qu'on leur fait un tort extrême, de ne leur laiſ„ ſer pas privativement à tout autre la faculté d'enſeigner la „ jeuneſſe.

„ L'hiſtoire de *Benoit XI* contre les cordeliers piqués ſur „ le ſujet de la perfection de la pauvreté, ſource des revenus „ de *St. François*, s'animèrent à tel point qu'ils lui firent ouver„ tement la guerre par livres, &c.

„ Je vous apprends que les meilleurs princes ont beſoin „ d'un bon conſeil: je vous apprends qu'un prince capable „ eſt un grand tréſor dans un état, & que beaucoup de qua„ lités ſont requiſes pour faire un conſeiller d'état parfait. Je „ vous apprends qu'un conſeiller d'état doit être honnête „ homme; & voici ſept grands paragraphes où je parle des „ grands conſeillers d'état, ſans dire un ſeul mot du fait dont „ il s'agir. *a*)

„ Il eſt queſtion, ſire, d'empêcher les ennemis de venir à „ Paris; mais n'en parlons point. Apprenez à votre âge, que „ le régne de DIEU eſt le principe du gouvernement des

a) L'abbé de *Bourzey* avait le titre de conſeiller d'état.

„ états, & que la pureté d'un prince chaſte bannira plus d'im-
„ pureté du royaume que toutes les ordonnances qu'on pour-
„ rait faire à cette fin.

„ Ecoutez, ſire, cette vérité ſi peu connue; la raiſon doit
„ être la règle & la conduite d'un état; la lumière naturelle
„ fait connaître à un chacun que l'homme ayant été fait rai-
„ ſonnable, il ne doit rien faire que par raiſon.

(Cette maxime eſt nouvelle, je l'avoue, mais elle n'en eſt pas moins curieuſe, & elle prouve qu'il ne faut pas croire le père *Canaye* qui loue tant le maréchal d'*Hoquincourt* de n'avoir point de raiſon.)

„ Je vous apprends que la prévoyance eſt néceſſaire au gou-
„ vernement d'un état.

„ Je me donnerai bien de garde de vous dire quels négo-
„ ciateurs ſecrets il faudrait employer pour détacher l'Angle-
„ terre de l'Allemagne & de la Hollande, & pour oppoſer
„ le comte d'*Oxford* au duc de *Marlboroug*; mais liſez, ſi
„ vous pouvez, mon chapitre VII, où je parle des négocia-
„ tions; je vous y apprends que la faveur peut innocemment
„ avoir lieu dans quelques choſes, lorſque le trône de cette
„ fauſſe déeſſe eſt élevé au deſſus de la raiſon: liſez le cha-
„ pitre VII, où un abbé que j'ai conſulté, dit, que les Fran-
„ çais étant deſtitués de flegme, ſont des viandes ſervies
„ ſans fauſſe.

Si le maréchal de *Villars* avait parlé ainſi, n'eſt-il pas vrai que le roi *Louis XIV* l'aurait crû un peu affaibli du cerveau, & ne l'eût certainement pas envoyé commander ſur la frontière.

Voilà pourtant très préciſément ce qu'on impute au cardinal de *Richelieu*.

Maintenant je ſuppoſe que le cardinal eût donné à lire ſon teſtament à *Louis XIII* qui ne liſait jamais, je ſuppoſe même que le roi eût fait l'effort difficile de parcourir cet ouvrage; dans quel excès de ſurpriſe ne ſerait-il pas tombé? n'aurait-il pas été en droit de dire à ſon miniſtre: » J'attendais de vous
» des conſeils un peu plus précis: Vous ſavez de quelle im-
» portance il eſt d'attacher à mon ſervice les troupes Veima-
» riennes, & que c'eſt l'unique moyen d'incorporer l'Alzace
» à la France.

» La Savoye va nous échapper : le chancelier *Oxenſtiern* » peut faire une paix avantageuſe avec l'Allemagne, & nous » abandonner. De grands troubles ſe préparent en Angleterre, » dont il me ſemble que nous pouvons profiter.

» Quel avantage tirerons-nous de la révolte de la Catalo- » gne contre le roi d'Eſpagne, & de la priſe de Turin par le » comte de *Harcourt de Lorraine ?*

» Quel négociateurs employerons-nous pour attacher le » landgrave de Heſſe aux intérêts de la France ? Avons-nous » aſſez d'argent pour lui payer des ſubſides ?

» Quel ſecours pouvons-nous donner au Portugal ?

» Par quel moyen pourrons-nous diſſiper les conſpirations » qui ſe trament en ſecret en France ?

» Quelles propoſitions faudra-t-il faire au duc de *Bouillon*, » pour l'engager à céder ſa principauté de Sedan, & à n'avoir » déſormais d'autre intérêt que celui de me ſervir ?

» Que dois-je faire ſurtout pour écarter de mon frère les » conſeillers pernicieux qui ſont prêts de l'engager à prendre » les armes ?

» Parlez-moi de tant d'intérêts importans de qui dépend » le deſtin de l'Europe & de la France : ces ſeuls objets ſont » dignes de vous & de moi ; laiſſez là vos viandes ſervies ſans » ſauſſe, & vos ſept paragraphes des devoirs d'un conſeiller » d'état. Je veux bien que l'abbé de *Bourzey*, & *Sirmon*, & » *Salomon*, &c.... ayent le brevet de conſeiller d'état pour faire » votre panégyrique, mais je ne veux pas qu'ils m'ennuyent.

» Votre abbé de *Bourzey* m'a déja fait perdre mon tems » à lire une narration ſuccinte & erronée de ce qui s'eſt paſſé » publiquement depuis quelques années & de ce que je ſavais » mieux que lui. Tachez donc de me procurer un mémoire » ſuccint de ce que je dois faire ; que l'un ſoit la ſuite de l'au- » tre ; & ſi *Bourzey* n'eſt pas capable d'un tel ouvrage, donnez- » le à faire à *Coletet* ou à *Chapelain.*

Je demande à Mr. de *Foncemagne* & à tous les lecteurs, ſi un tel diſcours dans la bouche de *Louis XIII* n'aurait pas été d'autant plus raiſonnable, que le teſtateur politique employe une ſection entière à prouver qu'il faut être gouverné par la raiſon ?

SUITE DE CETTE QUESTION.

Trouvez bon, Monſieur, que je me ſerve encore d'une de vos allégations pour me prouver invinciblement à moi-même que ce célèbre miniſtre n'a point fait le teſtament qu'on lui reproche.

Vous le reconnaiſſez, dites-vous, au conſeil qu'il donne à *Louis XIII* en ces termes : » Conjurant votre majeſté, d'ap-» pliquer ſon eſprit aux grandes choſes importantes à ſon état, » & de mépriſer les petites.

Voilà préciſément le défaut dans lequel on fait tomber le cardinal ; rien n'était plus important que l'éducation du dauphin : quel gouverneur lui donnera-t-on ? qui mettra-t-on auprès de ſa perſonne ? Il n'en eſt pas dit un mot dans le teſtament ; & cependant la narration ſuccinte ne peut être que du mois d'Aouſt 1641, trois ans après la naiſſance du dauphin. Ainſi dans cette longue déclamation adreſſée à *Louis XIII*, dans ces conſeils donnés à ſon ſouverain d'un ton de maître, il n'eſt queſtion, ni de l'héritier de la couronne, ni des grands intérêts du roi, ni de ceux du royaume.

QUESTION INTÉRESSANTE.

Souffrez que je vous propoſe un de mes doutes, qui me paraît mériter l'attention du public.

Je ne ſais s'il eſt bien vraiſemblable qu'un grand miniſtre ait conſeillé de perpétuer l'abus de la vénalité des charges ; la France eſt le ſeul pays ſouillé de cet opprobre.

Je ne ſais s'il eſt bien vrai que ce qu'on appelle *baſſe naiſſance, produit rarement les qualités néceſſaires à un magiſtrat, & que de deux perſonnes dont le mérite eſt égal, celle qui eſt plus aiſée en ſes affaires eſt préférable à l'autre.* Le teſtament ajoute : *il eſt certain qu'il faut qu'un pauvre magiſtrat ait l'ame d'une trempe bien forte, ſi elle ne ſe laiſſe amollir quelquefois par la conſidération de ſes intérêts.*

Le cardinal pouvait-il penſer ainſi, lui qui avait vu les magiſtrats les plus pauvres du parlement, *Barrillon*, *Sallo*, *l'Aîné*, *Bitaut*, & le père de *Scarron*, réſiſter à ſa violence avec le plus de courage ?

Peut-être les hommes d'une fortune médiocre ſont en tout pays les meilleurs citoyens, puiſqu'ils ſont au-deſſus d'une extrême pauvreté qui peut conduire à des baſſeſſes, & au-deſſous de la grande opulence qui nourrit preſque toûjours l'ambition.

A l'égard de ce qu'il appelle *baſſe naiſſance*, les avocats dont on tire les magiſtrats dans tout le reſte de l'Europe, ſont tous des citoyens de familles honnêtes, & préciſément dans cet état également éloigné de la miſere & de la fortune, état convenable à l'intégrité de la magiſtrature; tous ont reçu une bonne éducation, tous ont étudié les loix: la diſſipation & les plaiſirs, ſuite ordinaire de la richeſſe, ne les ont point corrompus; ils enſeignent les magiſtrats, & ſont par conſéquent dignes de l'être.

Avouons que la vénalité des charges eſt un très grand mal, qui n'a eu ſa ſource que dans les malheurs de *François I* & dans la très mauvaiſe adminiſtration de ſes finances.

Ce ſerait une choſe monſtrueuſe en Angleterre, en Allemagne, en Eſpagne, & même dans preſque toute l'Italie, que d'acheter le droit de juger les hommes, comme on achète un pré & un champ. Cet abus n'eſt connu ni en Turquie, ni en Perſe, ni à la Chine.

Enfin, je ne puis imaginer qu'un miniſtre ait pu conſeiller le maintien de ce trafic honteux contre lequel l'univers entier réclame. Tous ceux qui exercent aujourd'hui la magiſtrature en France avec tant de dignité & de juſtice, aimeraient mieux avoir été élus à la pluralité des voix, comme ils l'auraient été ſans doute, que d'avoir tous acheté leur office à prix d'argent. Ainſi cette magiſtrature elle-même s'élève, avec le reſte de la terre, contre l'abus qu'on ſuppoſe approuvé par le cardinal de *Richelieu*.

CONCLUSION.

Je perſiſte toûjours, Monſieur, dans mon ſentiment, qui a été le vôtre, & qui ſemble encor l'être, c'eſt-à-dire, que le cardinal de *Richelieu* pût jetter un coup d'œil ſur la narration ſuccinte de l'abbé de *Bourzey*; & j'ajoute que ſi le cardinal avait vu le reſte, il n'aurait pas eu grande opinion de la capacité de ce projecteur.

Le

Le monde eſt plein de ces donneurs d'avis qui font parler les miniſtres ; mais j'oſe croire que toutes les fois qu'on attribue à un miniſtre des projets viſiblement impraticables, des calculs erronés, des aſſertions évidemment fauſſes, des erreurs groſſières ſur les choſes les plus communes, des déclamations de rhétorique ſans objet précis, & de vagues réflexions ſans convenance, qui n'ont rien de commun ni avec l'état préſent des choſes, ni avec la ſituation du miniſtre, ni avec le caractère du prince à qui s'adreſſent ces diſcours ; on peut être aſſûré que l'ouvrage n'eſt point du miniſtre.

Pouvez-vous penſer autrement, monſieur, vous qui ſoupçonnez toûjours dans vos remarques que *Bourzey* & *Dageant* ont fabriqué le teſtament politique ? vous qui effrayé des bévues dont les chapitres ſur le commerce & la finance fourmillent, dites, page 118. *Ce pourrait bien être le fruit du travail de Dageant ;* vous n'avez donc écrit en effet que pour confirmer mon opinion, & pour prouver que le teſtament n'eſt pas du cardinal.

Je ne peux imaginer, monſieur, que vous ſouteniez le pour & le contre, & que vous vouliez vous contredire, parce que le teſtament ſe contredit en cent endroits. Je crois devoir inférer de tout votre ouvrage, que quand vous dites le cardinal de *Richelieu*, vous entendez toûjours *Dageant* & *Bourzey*.

Cependant comment ſe peut-il faire qu'étant vous-même perſuadé que le teſtament prétendu n'eſt pas du cardinal de *Richelieu*, & que la moitié de cet ouvrage eſt un tiſſu de lieux communs, & l'autre moitié un amas de projets impraticables, vous penſiez m'éblouïr en me diſant qu'il a été loué par *la Bruyère ?* N'eſt-il jamais arrivé qu'un homme de lettres ſe ſoit laiſſé ſéduire par un grand nom, par l'envie de faire ſa cour à des perſonnes puiſſantes, enfin par l'erreur populaire, qui domine ſouvent les eſprits les mieux faits ? Si l'abbé de *Bourzey* avait donné ſes *idées politiques* ſous ſon nom, on en aurait ri, comme des projets de Mr. *Ormin* & de *Caritidès*.

Il ſentit combien *Soſie* a raiſon de dire,

Tous ces diſcours ſont des ſotiſes,
Partant d'un homme ſans éclat ;

Ce ſerait paroles exquiſes,
Si c'était un grand qui parlât.

Dès qu'une fois la prévention eſt établie, vous ſavez que la raiſon perd tous ſes droits. Les noms en tout genre font plus d'impreſſion que les choſes.

Vous avez peut-être entendu parler de ce qui ſe paſſa dans un ſouper au Temple chez Mr. le prince de *Vendôme*, au ſujet des fables de *La Mothe*. Elles venaient de paraître, & par conſéquent tout le monde affectait d'en dire du mal. Le célèbre abbé de *Chaulieu*, l'évêque de Luçon, fils du fameux *Buſſi Rabutin*, & beaucoup plus aimable que ſon père, un ancien ami de *Chapelle*, plein d'eſprit & de goût, l'abbé *Courtin*, & d'autres bons juges des ouvrages, s'égayaient aux dépens de *La Mothe*; le prince de *Vendôme* & le chevalier de *Bouillon* enchériſſaient ſur eux tous; on accablait le pauvre auteur; je leur dis, Meſſieurs, vous avez tous raiſon; vous jugez en connaiſſance de cauſe; quelle différence du ſtile de *La Mothe* à celui de *la Fontaine!* Avez-vous vu la dernière édition des fables de *la Fontaine?* Non, dirent-ils; Quoi, vous ne connaiſſez pas cette belle fable qu'on a retrouvée parmi les papiers de madame la ducheſſe de *Bouillon?* Je leur récitai la fable, ils la trouvèrent charmante, ils s'extaſiaient. Voilà du *la Fontaine!* diſaient-ils; c'eſt la nature pure; quelle naiveté! quelle grace! Meſſieurs, leur dis-je, la fable eſt de *La Mothe*; alors ils me la firent répéter, & la trouvèrent déteſtable.

J'ai été ſouvent à portée de conter cette hiſtoire à propos; & je crois que c'eſt ici ſa véritable place.

Vous penſez, monſieur, juſtifier les bévues du miniſtre par les miennes; vous feignez de croire que le cardinal de *Richelieu* a pu prendre le pape *Benoit XI* pour le pape *Jean XXII*, parce que mon imprimeur Allemand a mis dans l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale*, la *Sardaigne* pour la *Cerdagne*. Vous concluez de ce que j'ai dit des ſotiſes, que le cardinal de *Richelieu* a pu auſſi en dire. Le cas eſt bien différent. Il n'eſt pas permis à un miniſtre de ſe tromper quand il donne des leçons à ſon maître. Je ne donne de leçons à perſonne; je ſuis fait

pour en recevoir ; c'eſt à moi qu'il eſt permis de ſe tromper, & c'eſt à vous de me redreſſer.

Auſſi vous me reprochez, pour juſtifier le cardinal de *Richelieu*, ou plutôt *Bourzey* & *Dageant*, vous me reprochez, dis-je, que j'ai dit dans l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale*, que *Conſtance de Naples* était fille de *Guillaume ſecond* ; non, monſieur, je ne l'ai point dit : l'édition que j'ai ſous les yeux, imprimée à Genève en 1761, porte au tome II page 12 : *Il ne reſtait de la race légitime des conquérans Normands, que Conſtance fille du roi Roger premier du nom.* Si on a mis *Victor II* pour *Victor IV*, ce n'eſt pas ma faute, & cela ne prouve rien pour le teſtament du cardinal. Je ne ſais pas de quelle édition vous vous êtes ſervi. Si je pouvais encor avoir quelque amour-propre dans ma vieilleſſe, en connaiſſant comme je fais le néant de la plûpart des livres, & ſurtout des miens, je pourrais me plaindre de la manière dont on défigure à Paris tous mes ouvrages, juſques-là que pluſieurs de mes tragédies ſont remplies de vers qui ne ſont pas de moi ; & que je n'ai reconnu ni *Tancrède* ni *Olimpie* dans les éditions des libraires de cette ville.

Je me juſtifie auprès de vous, monſieur, moins par vanité que par mon amour pour la vérité, qui aſſûrément eſt égal au vôtre ; amour qui ne doit jamais s'affaiblir, qui ne doit céder à aucune complaiſance, contre lequel l'envie & la calomnie s'élèvent trop ſouvent, mais qu'elles ſont forcées de reſpecter en ſecret.

J'avoue que vous avez très grande raiſon quand vous relevez la faute que j'avais faite de prendre un *Léopold d'Autriche* pour un autre *Léopold d'Autriche*, dans l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale*. Que DIEU vous conſerve les yeux, dont la privation preſque entière me fait faire bien des fautes ; il m'a juſqu'ici conſervé un peu de mémoire ; elle m'a ſervi depuis longtems à corriger cette bévue ; & ſi vous aviez pris la peine de lire mes *Remarques ſur l'hiſtoire générale* imprimées en 1763, vous auriez vu ces paroles à la page 85.

Je me ſuis trompé ſur un duc d'Autriche qui enchaîna & vendit Richard ſecond *roi d'Angleterre : ce n'eſt pas ce duc qui fit la guerre aux Suiſſes. Il y a quelques erreurs pareilles dont les lec-*

teurs ſavans s'apperçoivent, & dont les autres doivent être informés.

Ainſi, monſieur, étant d'accord avec moi ſur une de mes erreurs que vous relevez près de deux ans après moi, ſoyons auſſi d'accord enſemble ſur les fautes innombrables de meſſieurs *Dageant* & *Bourzey*. Il y a une petite différence entr'eux & moi; c'eſt qu'on loue le cardinal de *Richelieu* d'un ouvrage qu'ont fait ces meſſieurs, & qu'on m'impute à moi tous les jours des ouvrages dont on ne loue perſonne. Jamais on ne parla à *Louis XIII* du teſtament politique attribué au cardinal de *Richelieu*, & on parle quelquefois à *Louis XV* & à ſa cour d'écrits qu'on m'attribue, & auxquels je n'ai pas la moindre part. Ce malheur eſt le partage des gens de lettres; on les calomnie pendant leur vie, on leur rend quelquefois juſtice après leur mort. Je vous prie, monſieur, de me la rendre de mon vivant; cette juſtice ſurtout eſt d'être bien perſuadé de mes ſentimens reſpectueux pour vous, & de ma très ſincère eſtime;

Si quid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.

Vous ſemblez penſer que la narration ſuccinte fut écrite par ordre du cardinal de *Richelieu*, & que le teſtament politique a été compoſé en partie par *Dageant*, & en partie par *Bourzey*, ou quelque autre; ſi vous trouvez des raiſons convaincantes pour vous rétracter, je vous promets de me rétracter auſſi, & de me ſoumettre à votre jugement.

Aux Délices près de Genève 23me. Octobre 1764.

LETTRE

ECRITE DEPUIS L'IMPRESSION DES DOUTES.

EN vous envoyant, monſieur, la réponſe que j'ai faite à Mr. de *Foncemagne*, je n'en ſens pas moins l'extrême futilité de la plûpart de ces diſputes. Il n'importe guère de

qui ſoit un livre, pourvu qu'il ſoit bon. Notre véritable intérêt eſt d'y puiſer des inſtructions ; le nom de l'auteur n'eſt qu'un objet de curioſité. Que gagnerons-nous à ſavoir qui ſont les fauſſaires qui ont fabriqué les teſtamens de *Louvois*, de *Colbert*, du duc de *Lorraine*, du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Iſle ?* Les teſtamens politiques ſont devenus ſi fort à la mode, qu'on a fait enfin celui de *Mandrin*.

Lorſque le teſtament du cardinal *Albéroni* parut, je crus d'abord qu'il avait été publié par l'abbé de *Montgon*, parce qu'en effet il y a un chapitre ſur l'Eſpagne beaucoup plus vrai & plus inſtructif que tout ce que j'ai lu dans toutes les rapſodies auxquelles on a donné le nom de *teſtament*. Je ſouhaitai à l'auteur qu'il eût été couché ſur celui du cardinal *Albéroni* pour quelque bonne penſion : il ſe trouva que cet auteur était un capucin échappé de ſon couvent, à qui perſonne n'avait fait de legs, & qui n'ayant pas de quoi ſubſiſter, faiſait des teſtamens pour gagner ſa vie.

Mr. de *Bois-Guillebert* s'aviſa d'abord d'imprimer la *Dixme royale* ſous le nom de *Teſtament politique du maréchal de Vauban ;* ce *Bois-Guillebert*, auteur du *Détail de la France* en deux volumes, n'était pas ſans mérite ; il avait une grande connaiſſance des finances du royaume ; mais la paſſion de critiquer toutes les opérations du grand *Colbert* l'emporta trop loin ; on jugea que c'était un homme fort inſtruit qui s'égarait toûjours, un faiſeur de projets qui exagérait les maux du royaume, & qui propoſait de mauvais remèdes. Le peu de ſuccès de ce livre auprès du miniſtère, lui fit prendre le parti de mettre ſa dixme royale à l'abri d'un nom reſpecté ; il prit celui du maréchal de *Vauban*, & ne pouvait mieux choiſir. Preſque toute la France croit encor que le projet de la dixme royale eſt de ce maréchal, ſi zélé pour le bien public ; mais la tromperie eſt aiſée à connaître.

Les louanges que *Bois-Guillebert* ſe donne à lui-même dans la préface, le trahiſſent ; il y loue trop ſon livre du détail de la France ; il n'était pas vraiſemblable que le maréchal eût donné tant d'éloges à un livre rempli de tant d'erreurs ; on voit dans cette préface un père qui loue ſon fils, pour faire bien recevoir un de ſes bâtards.

L'abbé de *St. Pierre*, d'ailleurs excellent citoyen, s'y prenait d'une autre façon pour faire goûter ſes idées; il les donnait à la vérité ſous ſon nom avec franchiſe; mais il les appuyait du ſuffrage du duc de Bourgogne, & prétendait que ce prince avait toûjours été occupé du ſcrutin perfectionné, de la paix perpétuelle, & du ſoin d'établir une ville pour tenir la diète Européane, ou Européenne, ou Europaine. Il reſſemblait aux anciens légiſlateurs qui diſaient avoir reçu leurs loix de la bouche des demi-Dieux.

Plût-à-Dieu, Mr., qu'il n'y eût de charlatanerie que dans ces projets chimériques! mais il y a des charlatans de toute eſpèce, & le nombre de ceux qui ont voulu tromper les hommes peut à peine ſe compter.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'on voit quelquefois des hommes du plus rare mérite ſoutenir avec autant d'eſprit que de bonne foi les plus grandes erreurs, uniquement parce qu'elles ſont accréditées. S'ils trouvent une faible lueur qui puiſſe favoriſer la cauſe qu'ils embraſſent, ils ne manquent pas de la faire valoir. Si quelque lumière plus vive éclaire le mauvais côté de leur cauſe, ils ferment les yeux de peur de la voir. Il eſt peut-être plus commun encor de ſe tromper ſoi-même, que de chercher à tromper les autres.

La ſéduction & la charlatanerie entrent même dans les choſes purement de goût, dans le jugement qu'on porte d'une tragédie, d'une comédie, d'un opéra, d'une piéce de vers, d'un diſcours oratoire. Tel qui ſera enchanté de l'*Arioſte* n'oſera l'avouer, & dira en bâillant que l'*Odyſſée* eſt divine.

Il y a une foule prodigieuſe de gens d'eſprit; mais les perſonnes d'un goût épuré, qui penſent juſte, & qui diſent ce qu'elles penſent, ſont bien rares.

Que d'erreurs monſtrueuſes accréditées par la ſcience même, qui aurait dû les détruire! On commence par une fauſſe charte, par un diplôme ſuppoſé; on le montre en ſecret à quelques perſonnes intéreſſées à le faire valoir; ſa réputation s'établit avant même qu'il ſoit connu. Commence-t-il à percer; les honnêtes gens, les eſprits ſenſés ſe récrient contre l'impoſture; on les fait taire, on rectifie une erreur; on déguiſe habilement un menſonge, on corrompt le ſens du texte par des commen-

taires. Ecoutez *Montagne*, il dira bien mieux que moi.

» Les premiers qui ſont abreuvés de ce commencement d'é-
» trangeté, venans à ſemer leur hiſtoire, ſentent par les op-
» poſitions qu'on leur fait, où loge la difficulté de la perſua-
» ſion, & vont calfeutrant cet endroit de quelque piéce fauſſe.
» Outre ce que, *inſitâ hominibus libidine alendi de induſtriâ ru-*
» *mores ;* nous faiſons naturellement conſcience, de rendre ce
» qu'on nous a prêté, ſans quelque uſure, & acceſſion de notre
» cru. L'erreur particulière fait premiérement l'erreur publique;
» & à ſon tour l'erreur publique fait l'erreur particulière. Ainſi
» va tout ce bâtiment, s'étoffant & formant de main en main;
» de manière que le plus éloigné témoin en eſt mieux inſtruit que
» le plus voiſin, & le dernier informé, mieux perſuadé que
» le premier. C'eſt un progrès naturel. Car quiconque croit
» quelque choſe, eſtime que c'eſt ouvrage de charité, de la
» perſuader à un autre : & pour ce faire, ne craint point d'a-
„ jouter de ſon invention, autant qu'il voit être néceſſaire
„ en ſon conte, pour ſuppléer à la réſiſtance & au défaut qu'il
„ penſe être en la conception d'autrui.

Qui veut apprendre à douter doit lire ce chapitre entier de *Montagne*, le moins méthodique des philoſophes, mais le plus ſage & le plus aimable.

ARBITRAGE ENTRE Mr. DE V..... *ET Mr. DE FONCEMAGNE.*

MOnſieur de *Voltaire* & Mr. de *Foncemagne* ont donné au monde littéraire un de ces exemples de politeſſe dans la diſpute, qui ne ſont pas toûjours imités par les écrivains. Ces égards & cette décence conviennent également aux deux antagoniſtes.

Le ſujet qui les diviſe parait très important ; il s'agit de ſavoir, non-ſeulement, ſi le plus grand miniſtre qu'ait eu la France, eſt l'auteur du teſtament politique, mais encor s'il eſt digne de lui, & s'il faut ou l'accuſer de l'avoir fait, ou le juſtifier de ne l'avoir point écrit.

Nous vivons heureuſement dans un ſiécle où la recherche de la vérité eſt permiſe dans tous les genres. Nulle conſidération particulière ne doit empêcher d'examiner cette vérité toûjours précieuſe aux hommes juſques dans les choſes indifférentes. Un homme public, un grand-homme appartient à la nation entière ; il eſt comme un de ces monumens publics expoſés aux yeux & au jugement de tous les hommes.

Je vais donc uſer du droit naturel que nous avons tous, & propoſer mes idées ſur ce fameux teſtament politique.

Je ſuis perſuadé que Mr. de *Foncemagne* a raiſon d'attribuer au cardinal de *Richelieu* la *narration ſuccinte des grandes actions du roi Louis XIII*, & de rendre en effet ce miniſtre reſponſable de tout ce qu'on lit dans ce diſcours, ſuppoſé qu'en effet il y ait quelques lignes corrigées de la propre main du cardinal, comme je n'en doute pas. Les mots écrits de ſa main ſont une démonſtration qu'il avait vu l'ouvrage, & laiſſent penſer en même tems que l'ouvrage n'était point de lui, mais qu'il l'approuvait.

Il ſemble ſurtout par ces mots, *Monaco*, *ſi vous reperdez Aire*, *galères d'Eſpagne perdues par la tempête &c.* que ce ſont des avis qu'il donne à l'écrivain qu'il fait travailler.

Mr. de *Voltaire* nous a donné la véritable époque du tems auquel ce diſcours fut écrit ; *ce ne peut être*, dit-il, *que ſur la fin de Juillet, ou au mois d'Aouſt 1641*, puiſque la ville d'Aire fut priſe le 27 Juillet 1641, & repriſe un mois après par les Eſpagnols.

Le cardinal avertit donc l'écrivain par cette note de ne pas parler de la conquête d'Aire, que l'on eſt prêt de perdre ; & il l'avertit qu'il poura parler de *a*) Monaco, dont en effet on s'empara le 18 Novembre de cette même année : il devient donc reſponſable de cette piéce, quoiqu'il n'en ſoit point l'auteur. Ainſi les princes dans leurs manifeſtes & dans leurs traités, ſont cenſés parler eux-mêmes. Le diſcours dont il s'agit eſt viſiblement un manifeſte écrit par l'ordre du cardinal de *Richelieu*

a) *NB.* Il paraît pourtant bien difficile à croire que le cardinal de *Richelieu* ait fait en Juillet une note de Monaco, qui ne fut au pouvoir du roi qu'au mois de Novembre.

Richelieu pour juſtifier toute ſa conduite depuis qu'il était entré dans le miniſtère.

Mr. de *Voltaire* demande pourquoi ce manifeſte n'eſt point ſigné par le cardinal ? en voici, je crois, la raiſon.

Le cardinal voulait & devait examiner bien ſoigneuſement ce mémoire avant de le préſenter au roi. L'auteur dans le deſſein de relever toutes les actions du premier miniſtre le faiſait parler en pluſieurs endroits d'une manière un peu contraire à la vérité & à la modeſtie. Il lui faiſait dire des choſes dont *Louis XIII* n'aurait que trop reconnu la fauſſeté. Il était impoſſible que le cardinal de *Richelieu* en entrant dans le conſeil, eût promis au roi la ruine des proteſtans, & l'abaiſſement des grands. C'était le marquis duc de *la Vieuville*, qui était alors premier miniſtre. C'eſt le titre que le comte de *Brienne* ſecrétaire d'état lui donne. Le comte de *Brienne* nous apprend dans ſes mémoires que ce fut le duc de *la Vieuville* qui fit entrer le cardinal au conſeil, pour y aſſiſter ſeulement ainſi que le cardinal de *la Rochefoucault*. *b*) Le roi ne lui donna point alors le ſecret des affaires.

Les mémoires de *Rohan*, le journal de *Baſſompierre*, les mémoires de *Vittorio Siri*, les manifeſtes de la reine-mère, les mémoires de *Dageant*, nous apprennent que le cardinal ne traita même avec aucun ambaſſadeur dans les ſix premiers mois qu'il jouit de ſa place ; il n'était chargé d'aucun département ; il était très éloigné d'avoir le premier crédit ; & ce ne fut qu'à l'occaſion du mariage de la ſœur de *Louis XIII* avec le roi d'Angleterre, qu'il commença à manifeſter ſes grands talens, & à l'emporter ſur tous ſes concurrens.

Ainſi quelque deſſein qu'il eût de faire valoir ſes ſervices auprès du roi, il ne pouvait ſans ſe nuire à lui-même dire qu'il avait eu d'abord toute autorité, & qu'il promit de s'en ſervir *pour rabaiſſer l'orgueil des grands*.

Ce fut depuis le mois d'Aouſt 1641 que le cardinal eut tout à craindre de ces grands, & du roi même. Le roi était ſi fatigué & ſi mécontent de lui, que le grand-écuyer *Cinqmars* oſa

b) Mém. de *Brienne* tom. I. pag. 160.

lui propoſer d'aſſaſſiner ce même miniſtre qu'il ne pouvait garder & dont il ne pouvait ſe défaire.

C'eſt un fait dont on ne peut douter, puiſque *Louïs XIII* lui-même l'avoua dans une lettre au chancelier de *Châteauneuf*.

Les conſpirations éclatèrent bientôt après de toutes parts; on ne voit guères de momens depuis le mois d'Aouſt 1641 juſqu'à la mort du cardinal, où il ait eu le tems de s'occuper de la narration ſuccinte; & une grande préſomption qu'il ne l'a pas revue, c'eſt qu'il ne l'a point ſignée.

Il y a très grande apparence que s'il eût eu le loiſir de l'examiner avec attention, il y aurait corrigé bien des choſes que le zèle inconſidéré de ſon écrivain avait laiſſé échapper, & que la circonſpection d'un premier miniſtre ne pouvait avouer. Il aurait exigé qu'on parlât du cardinal de *Bérulle* avec plus de modération; il aurait adouci les injures odieuſes prodiguées à toute la nation Eſpagnole, avec laquelle il voulait faire la paix. Il n'aurait pas permis qu'on ſe ſervît de ſon nom pour dire de la ducheſſe de Savoye, ſœur du roi ſon maître, *que ſes extravagances ajoutaient une nouvelle honte à ſa conduite.*

Il y a tant de traits de cette eſpèce dans la narration ſuccinte, toutes les grandes maiſons du royaume y ſont ſi maltraitées, on y parle de pluſieurs principaux perſonnages avec tant de mépris, que je ne ſuis point étonné que le cardinal de *Richelieu* n'ait jamais ſigné cette piéce.

Nous accorderons à Mr. de *Foncemagne* que cet ouvrage eſt autentique, qu'il a été compoſé en 1641, que le cardinal de *Richelieu* l'a vu, qu'il y a fait des notes, qu'en un mot c'eſt un monument précieux de ces tems-là.

Nous penſons en même tems qu'il ne faut point faire de reproches au cardinal ſur cet ouvrage, puiſqu'il ne lui a pas donné une ſanction légitime en le ſignant. Nous le regarderons comme un projet qui n'a point eu d'exécution, comme une piéce digne d'être conſervée, & qui reçoit ſa principale importance du nom ſous lequel elle a été compoſée.

Il nous paraît extrêmement vraiſemblable que cette narration ſuccinte, ce projet de manifeſte, fait évidemment en 1641, finiſſait à ces mots, *d'un prince dont la préſence n'était pas peu utile à maintenir en ſon obéiſſance les peuples qu'il avait en gou-*

vernement : car c'eſt au bas de cette page, qui eſt probablement la dernière, qu'on trouve dans un grand eſpace ces mots de la main du cardinal ainſi rangés.

Monaco
Si vous reperdez
Aire
Galères d'Eſpagne
perdues par la tempête
diſtribution de
bénéfices.

Enſuite, à une autre page, l'auteur ajoute ces paroles :

» Voilà, ſire, juſqu'à préſent, quelles ont été les actions » de V. M., que j'eſtimerai heureuſement terminées, ſi elles » ſont ſuivies d'un repos qui vous donne moyen de combler » votre état de toutes ſortes d'avantages. Pour ce faire, il faut » conſidérer les divers ordres de votre royaume, l'état qui en » eſt compoſé, votre perſonne qui eſt chargée de ſa conduite, » & les moyens qu'elle doit tenir pour s'en acquitter digne- » ment ; ce qui ne requiert autre choſe en général, que d'avoir » un bon & fidèle conſeil, faire état de ſes avis, & ſuivre la » raiſon dans les principes qu'elle preſcrit pour le gouverne- » ment de ſes états : c'eſt à quoi ſe réduira le reſte de cet ou- » vrage, traitant diſtinctement ces matières en divers cha- » pitres ſubdiviſés en diverſes ſections, pour les éclaircir plus » méthodiquement.

Premiérement, cette addition ne nous paraît pas tout-à-fait du même ſtile que la narration ſuccinte.

Secondement, elle n'eſt point annoncée dans le commencement de la narration, elle ne l'eſt que dans une lettre au roi qui précède cette narration ; & jamais on n'a vu l'original de cette lettre, laquelle n'étant nullement ſujette à réviſion comme la narration ſuccinte, devrait avoir été ſignée ſans aucune difficulté.

S'il nous paraît indubitable que ce manifeſte du cardinal de *Richelieu* auprès du roi ſon maître, ſous le nom de *narration ſuccinte*, a été vu & corrigé de la main du premier miniſtre,

nous croyons qu'il n'en eſt pas de même du teſtament politique. Nous penſons que l'auteur, ſoit l'abbé de *Bourzey*, ſoit quelque autre, a voulu lier ces deux ouvrages enſemble, & faire paſſer ſes propres idées, non-ſeulement ſous un nom illuſtre, mais à la faveur d'une piéce avouée en quelque façon par le cardinal lui-même. Nous ſommes portés à penſer que l'abbé de *Bourzey* n'avait aucune part à la narration. Le ſtile du teſtament politique ſemble être entiérement conforme à celui du dernier paragraphe ajouté après coup à cette narration ſuccinte.

Nous ſommes entiérement de l'avis de Mr. de *Voltaire*, quand il dit que ſi le teſtament politique avait été vu du cardinal de *Richelieu*, il y aurait certainement fait des notes comme il en fit à la narration.

Ce teſtament, en effet, mérite beaucoup plus de notes qu'aucun autre ouvrage de ce genre; & il ne nous paraît nullement vraiſemblable qu'un homme auſſi inſtruit, & auſſi éclairé que le cardinal, n'eût pas indiqué en marge une ſeule des erreurs dont le teſtament politique eſt rempli.

Nous avouons que cette réflexion de Mr. de *Voltaire* eſt d'un très grand poids.

Il convient de faire ici un relevé des erreurs, des fauſſetés, des incompatibilités, des ſuperfluités, dont Mr. de *Voltaire* s'eſt contenté de faire remarquer une partie, & qui n'auraient certainement pas échappé aux yeux d'un miniſtre tel que le cardinal.

1°. Page 104, le teſt. pol. dit, *que le déſordre des perſonnes qui autoriſait les laïques à poſſéder des bénéfices, eſt abſolument banni.*

Il eſt certain que cet abus n'a été abſolument banni que ſous *Louis XIV*. Mr. de *Voltaire* a juſtement remarqué que le cardinal lui-même avait donné cinq abbayes au comte de *Soiſſons* tué à la bataille de la Marfée, onze au duc de *Guiſe*, l'évêché de Metz au duc de *Verneuil*, l'abbaye de St. Denis au prince de *Conti*, celle de St. Rémi de Rheims au duc de *Némours*, celle de Moutier en Der au marquis de *Treville* &c. Cet uſage était ſi commun, & dura ſi longtems, que nous liſons dans la vie du célèbre *Boileau Deſpréaux*, qu'il jouït longtems d'un bénéfice étant laïc.

2°. Dans le chapitre des appels comme d'abus, chapitre entiérement contraire à toutes les loix du royaume, il eſt dit, page 112: » Il y a très grand lieu de croire que le premier » fondement de cet uſage vient de la confiance que les eccléſiaſtiques prirent en l'autorité royale, lorſqu'étant maltraités » par les antipapes *Clément VII*, *Benoit XIII*, & *Jean XXIII*, » réfugiés en Avignon, ils eurent recours au roi.

Clément VII, qui diſputait la papauté avec tant de ſcandale à *Urbain VI*, plus ſcandaleux encore, vint en effet dans Avignon, tandis que ſon compétiteur *Urbain* prêchait une croiſade contre la France. Après la mort d'*Urbain*, celui qui s'appellait *Boniface IX*, diſputa la thiare à celui qui ſe faiſait appeller *Clément VII*; & tous deux à l'envi taxèrent autant qu'ils le purent les égliſes dont ils étaient reconnus. L'univerſité de Paris réſiſta à *Clément VII*, l'accuſa de ſimonie par la bouche de *Clémengis*, & propoſa *de le chaſſer du troupeau de l'égliſe comme un loup dangereux*; mais il ne fut point queſtion d'appels comme d'abus dans cette affaire.

Jean XXIII ne fut jamais *réfugié en Avignon*. L'opiniâtre *Luna* antipape qui lui ſuccéda ſous le nom de *Benoit XIII* eſſuya de l'univerſité un appel en 1396; mais ce n'était pas un appel comme d'abus, c'était un appel au futur pape légitime. Il fut ſuivi d'un autre appel à un concile œcuménique.

Ainſi, tout cet article du teſtament politique eſt entiérement erroné, & l'auteur ſe trompe évidemment ſur l'origine des appels comme d'abus.

3°. (page 127.) *Les perſonnes qui s'attachent à* DIEU *&c. ſont ſi abſolument exemptes de la juriſdiction temporelle des princes, qu'elles ne peuvent être jugées que par leurs ſupérieurs eccléſiaſtiques.*

Mr. de *Foncemagne* fait à cette occaſion la remarque judicieuſe, *que cette propoſition fauſſe dans tous ſes points eſt peu digne d'un légiſlateur Français.* Nous ajoutons, que ce qui eſt ſi indigne d'un miniſtre, ne doit point être préſumé avoir été écrit par ce miniſtre.

4°. Nous en diſons autant de cette aſſertion ſi évidemment fauſſe, (page 128.) *que l'égliſe donna pouvoir aux juges ſéculiers*

8°. (page 175.) Selon l'auteur du teſtament, *l'ordre de* St. Benoit *a été autrefois ſi abſolument maitre des écoles, qu'on n'enſeignait en aucun autre lieu.*

Le cardinal de *Richelieu* ſavait ſans doute que *Charlemagne* inſtitua l'école du palais. Il y eut des écoles attachées à toutes les cathédrales, & il y eut toûjours des écoles à Paris juſqu'à *Guillaume de Champeau* qui illuſtra cette école, érigée bientôt après en univerſité.

9°. (page 176.) L'hiſtoire du pape *Benoit XI, contre lequel les cordeliers piqués au ſujet de la perfection de la pauvreté, &c.*

Nous ne pouvons nous empêcher de relever avec Mr. de *Voltaire* cette erreur eſſentielle. Ce n'eſt pas ici une ſimple erreur de nom, une ſimple mépriſe en chronologie, un mot mis pour un autre. *Benoit XI*, ou *XII*, à qui on attribue de grandes querelles avec l'empereur & les cordeliers, ne peut être pris pour le pape *Jean XXII*, qui fut accuſé d'héréſie ſur la viſion béatifique, & qui longtems auparavant s'étant déclaré contre l'empereur *Louis de Bavière*, oſa le dépoſer en idée par une bulle, en 1327. Il fut dépoſé à ſon tour non moins vainement par l'empereur, qui le condamna dans Rome à être brûlé vif le 22 Mai 1328.

L'auteur du teſtament brouille toute cette hiſtoire avec une ignorance étonnante. Il ſuppoſe que les cordeliers engagèrent l'empereur à faire la guerre au pape. Il eſt ſeulement vrai que deux cordeliers pendant cette guerre, offrirent leur plume à *Louis de Bavière;* mais il eſt aſſez connu que cette guerre était un intérêt d'état, & non un intérêt de moines, & qu'il s'agiſſait de la domination de l'empereur en Italie, & non d'une diſpute de cordeliers ſur la forme de leur capuchon.

Nous avouons que dans ce morceau il n'y a pas un mot qui ne ſoit une faute. Nous ne croyons pas le cardinal de *Richelieu* capable d'avoir laiſſé tant d'erreurs à la poſtérité.

10°. Nous ne dirons rien de la vénalité des charges de judicature, dont l'auteur paraît être le partiſan. Il ſe pourrait qu'un miniſtre ſentant combien il eſt difficile de rembourſer toutes ces charges, eût conclu à laiſſer ſubſiſter un abus qui ne ſe pouvait corriger qu'avec un argent qu'on n'avait pas.

Mais en ce cas, il nous ſemble que celui qui fait parler le miniſtre l'aurait fait parler plus dignement, en déplorant la néceſſité de ce trafic honteux, qu'en cherchant à pallier ce vice par quelques avantages, peut-être imaginaires, qu'on prétend en réſulter.

Nous croyons remarquer une contradiction dans cet article. L'auteur dit à la page 205, que les eſprits des magiſtrats qui ſont d'une naiſſance trop médiocre, *ont une auſtérité ſi épineuſe, qu'elle n'eſt pas ſeulement fâcheuſe, mais préjudiciable*; & à la page 206, il dit, *qu'il faut qu'un pauvre magiſtrat ait l'ame d'une trempe bien forte, s'il ne ſe laiſſe fléchir par la conſidération de ſes propres intérêts.*

Nous invitons le lecteur à lire ce que dit Mr. de *Voltaire* ſur ce ſujet: il nous paraît qu'il s'explique en véritable citoyen.

Nous remarquons ici que le célèbre auteur de l'*Eſprit des loix*, n'a que trop abuſé de ce paſſage du teſtament politique. *c*) „ Si dans le peuple, dit-il, il ſe trouve quelque malheureux „ honnête-homme, le cardinal de *Richelieu* inſinue qu'un mo„ narque doit ſe garder de s'en ſervir, tant il eſt vrai que la „ vertu n'eſt pas le reſſort de ce gouvernement.

Il met en marge, *que le teſtament politique a été fait ſous les yeux & ſur les mémoires du cardinal de* Richelieu *par Mrs. de* Bourzey *& de.... qui lui étaient attachés.*

Nous convenons avec Mr. de *Monteſquieu* que l'abbé de *Bourzey* fit ce teſtament, mais non pas ſous les yeux du cardinal. Nous convenons encor moins que le teſtament diſe ce que Mr. de *Monteſquieu* lui fait dire. Il le cite ainſi en marge; *Il ne faut*, y eſt-il dit, *ſe ſervir de gens de bas lieu, ils ſont trop auſtères & trop difficiles.* Ce n'eſt pas citer exactement; le teſtament dit dans cet endroit que les hommes d'une baſſe naiſſance ſont d'ordinaire difficiles & d'une auſtérité épineuſe; il ne dit point qu'il ne faut pas ſe ſervir d'un pauvre honnête-homme; & il ſe contredit dans le moument d'après, en diſant, *qu'un pauvre magiſtrat eſt trop expoſé à ſe laiſſer amollir.*

Ainſi l'auteur du teſtament tombe dans des contradictions, & l'auteur de l'*Eſprit des loix* dans une grande erreur, & ſurtout,

c) Eſp. des loix chapitre V. liv. 8. dernières lignes.

ſurtout, dans une erreur très odieuſe, en ſuppoſant que la vertu n'entre jamais dans le gouvernement monarchique. Il ne faut point être flatteur, mais il ne faut point être ſatyrique. C'eſt encourager au crime que de repréſenter la vertu comme inutile ou comme impoſſible.

Rapportons ici le paſſage qui ſe trouve dans une note du *Siécle de Louïs XIV.* *b*)

„ Il eſt dit dans l'*Eſprit des loix*, qu'il faut plus de vertu „ dans une république; c'eſt en un ſens tout le contraire: il „ faut beaucoup plus de vertu dans une cour pour réſiſter à „ tant de ſéductions. Le duc de *Montauſier*, le duc de *Beau-* „ *villiers*, étaient des hommes d'une vertu très auſtere. Le ma- „ réchal de *Villeroi* joignit des mœurs plus douces à une pro- „ bité non moins incorruptible. Le marquis de *Torci* a été un „ des plus honnêtes-hommes de l'Europe, dans une place où „ la politique permet le relâchement de la morale. Les con- „ trolleurs-généraux *le Pelletier* & *Chamillard* paſſèrent pour „ être moins habiles que vertueux. Il faut avouer que *Louïs* „ *XIV*, dans cette guerre malheureuſe, ne fut guère entouré „ que d'hommes irréprochables. C'eſt une obſervation très „ vraye & très importante dans une hiſtoire où les mœurs ont „ tant de part.

Tout ce paſſage eſt dans la plus exacte vérité; nous croyons qu'on ne peut trop le citer. Il eſt ſi beau qu'il ſe ſoit trouvé dans une cour tant d'hommes vertueux à la fois, cela eſt ſi honorable pour la nation & pour le beau ſiécle de *Louïs XIV*, ſi encourageant pour tous les ſiécles, qu'il y aurait de l'injuſtice & de l'ingratitude à ne ſavoir pas quelque gré à l'auteur, d'avoir ſeul de tous les hiſtoriens démêlé & mis dans ſon jour cette vérité utile au genre-humain.

Saiſiſſons avec plaiſir cette occaſion d'obſerver que dans tous ſes ouvrages Mr. de *Voltaire* a toûjours eu pour objet la vérité & la vertu. Sa *Henriade*, ſes tragédies, ſes hiſtoires reſpirent l'humanité, la bienfaiſance, l'indulgence; il a toûjours rendu juſtice au mérite malheureux & à la vérité perſécutée.

b) *Siécle de Louïs XIV.* tom. I. pag. 381. édit. de 1761.

Nul auteur n'a jamais détruit plus de calomnies ; nul en écrivant l'hiſtoire n'a jamais tant confondu les auteurs des libelles. Nous devons faire pour lui ce qu'il a fait pour tant d'autres ; nous devons la vérité à celui qui l'a dite.

11°. Nous n'entrerons point ici dans la diſcuſſion des atteintes que le teſtament politique (pag. 217.) donne aux parlemens du royaume. Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que le cardinal de *Richelieu* eût de tels ſentimens ; mais auſſi, il eſt très vraiſemblable, que l'auteur en conſeillant au roi d'envoyer dans les provinces des conſeillers d'état & des maîtres des requêtes pour rendre la juſtice, écrivait après l'année 1665, lorſque *Louis XIV* eut fait tenir les grands jours dans quelques provinces par une commiſſion extraordinaire. Il n'eſt guères poſſible qu'alors on eût ſuivi en cela les inſtructions du cardinal de *Richelieu*, dont le teſtament ne parut qu'en 1688 ; & il eſt aſſez naturel que l'auteur déguiſé ſous le nom du cardinal ait conſeillé ce qu'on venait de faire.

12°. Après avoir lu attentivement tout le chapitre intitulé *Du conſeil du prince*, nous ſommes forcés d'avouer notre extrême étonnement de n'y avoir rien trouvé que de vague ſur la probité néceſſaire à un conſeiller d'état, ſur le cœur & la force d'un conſeiller d'état, ſur l'application que doivent avoir les conſeillers d'état ; & nous préſumons qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un miniſtre ait perdu ſon tems à compoſer une déclamation ſi vaine & ſi faſtidieuſe, lorſqu'il avait tant de choſes intéreſſantes à dire, & tant de grands intérêts à diſcuter.

Telle eſt notre opinion concernant la première partie du teſtament, & tel a été l'avis de ceux qui l'ont lu avec nous, & que nous avons conſultés. Venons à la ſeconde partie.

13°. Nous n'avons trouvé rien de rélatif à la France, rien qui la concerne plutôt qu'un autre pays, dans ſes chapitres intitulés : *Fondement du bonheur d'un état. Etabliſſement du règne de* DIEU. *La raiſon doit être la règle & la conduite d'un état. Les intérêts publics doivent être l'unique fin de ceux qui gouvernent un état. La prévoyance eſt néceſſaire au gouvernement d'un état. Les peines & les récompenſes ſont deux points tout-à-fait néceſſaires à la conduite d'un état. Une négociation continuelle ne contribue pas peu au bon ſuccès des affaires*, &c.

Tout cela convient à la Suède, à la Ruſſie, à la Chine, auſſi-bien qu'à la France.

Rien ne nous paraît porter davantage le caractère d'un déclamateur qui veut ſe faire valoir, rien ne reſſemble moins à un miniſtre qui veut être utile.

14°. Nous remarquerons ſeulement une maxime bien cruelle : (pag. 27. IIe. part.) Il eſt dit qu'en pluſieurs occaſions, on peut, ſans preuve autentique, *commencer par l'exécution ;* c'eſt-à-dire qu'il faut d'abord faire mourir un homme ſoupçonné de crime d'état, ſauf à examiner enſuite s'il eſt coupable.

Quelque deſpotique qu'ait été le cardinal de *Richelieu*, il eſt difficile de penſer qu'il ait donné des conſeils ſi abominables. Ce ſont des barbaries qu'on a le malheur de commettre quelquefois, mais qu'on n'a jamais l'imprudence de dire. Cela eſt trop oppoſé au chapitre intitulé, *Du règne de* Dieu. C'eſt ici que l'auteur affecte de reſſembler à *Machiavel*, pour ſe donner le relief d'un politique profond. Il croit qu'en prenant le nom d'un grand miniſtre, il doit le faire parler en tyran. Nous reſpectons trop la mémoire du cardinal, pour lui imputer des conſeils qui rendraient à jamais ſa mémoire odieuſe à tous les peuples ; & nous nous joignons à Mr. de *Voltaire*, pour bénir le ciel que *Fénélon* ait fait ſon *Télémaque*, & que *Richelieu* puiſſe être lavé du ſoupçon d'avoir fait ce teſtament.

Venons enfin au peu d'articles qui regardent préciſément la France.

15°. Il eſt dit au chap. V. de la puiſſance ſur mer, non-ſeulement, *que la Provence a beaucoup de plus grands ports & de plus aſſûrés que l'Eſpagne & l'Italie enſemble*, (ce que Mr. de *Voltaire* a très bien relevé ;) mais on aſſûre encore, *que la Bretagne contient les plus beaux ports qui ſoient dans l'océan ;* ce que Mr. de *Voltaire* ne devait pas moins reprendre.

Nous ſommes entiérement de ſon avis ſur cette exagération inſoutenable, dont il n'a pas crû que le ſurintendant des mers pût être capable : & tout le reſte de ce chapitre nous a paru être d'un homme qui affecte de connaître le meſtral & la tramontane, & qui n'a aucune connaiſſance de la mer.

16°. Sur l'article du commerce il nous paraît bien difficile que le cardinal de *Richelieu* ſoit entré dans le détail des ſoyes

& des cotons filés. Il ſe ſerait bien trompé, s'il avait dit (pag. 130.) que les velours rouges, violets & tanés, ſe fabriquaient à Tours beaucoup plus beaux qu'à Gènes; ce qui eſt d'une fauſſeté reconnue par tous les marchands. On ne peut non-plus ſoupçonner le cardinal d'avoir dit qu'il n'y avait point d'établiſſement à faire en Amérique.

17°. La ſection 7. (pag. 141.) annonce le projet *de décharger le peuple des trois quarts du faix qui l'accable maintenant.* Ce titre reſſemble plutôt, il faut l'avouer, au projet d'un citoyen oiſif, effrayé des charges de l'état, qu'aux idées juſtes d'un grand miniſtre qui ſentirait l'impoſſibilité de diminuer les trois quarts de ces charges.

Nous ne pouvons condamner le doute que Mr. de *Voltaire* a élevé au ſujet des comptans: on ſent aſſez qu'il n'eſt pas naturel qu'un miniſtre traite d'*illicites* des ordonnances qu'il ſignait lui ſeul, & qu'il s'accuſe lui-même de pécular.

18°. Nous avons lu attentivement ce projet de finances; nous avons été bien étonnés de la propoſition de retrancher toutes les penſions (pag. 161.), & de réduire (même page) le comptant du roi à trois cent mille livres, tandis qu'à la page 145, il réduit ce même comptant à un million d'écus d'or. Cette énorme contradiction nous a paru impoſſible dans un miniſtre tel que le cardinal.

Il n'y a pas moyen de rien comprendre à la page 172 & ſuivantes, dans leſquelles on propoſe de rembourſer trente millions de capitaux de rentes. *La ſuppreſſion*, dit l'auteur, *d'un capital de ſept millions, à cinq pour cent, ſe fera en ſept années & demie, par la ſeule jouiſſance.*

Mr. de *Voltaire* a très bien remarqué qu'il faut vingt années pour rembourſer à cinq pour cent un capital par la jouiſſance. Il aurait dû faire voir auſſi quelle ſerait l'énorme injuſtice de dépouiller une famille de ſon capital, ſous prétexte qu'elle aurait reçu la valeur de ce capital en pluſieurs années. Cette propoſition révoltante ſerait la deſtruction de la ſociété.

Tous les calculs qui ſuivent ſont également fautifs. *De ſept autres millions*, dit l'auteur, *qui ne devront être rembourſés qu'au denier ſix, qui eſt le prix courant de telles charges, elles pourront être rembourſées en huit années & demie.* Cet auteur n'en-

tend pas un mot de la matière, & n'entend pas mieux l'arithmétique la plus ſimple qu'il ne ſait le français. Au lieu du denier ſix il devait dire le denier ſeize & un quart, parce que ſix pour cent ſont la ſeiziéme partie & un quart de cent ; & il eſt bien clair qu'en huit années & demie un capital à ſix pour cent d'intérêt ne ſerait pas rembourſé par la jouiſſance. Six fois huit & demi font cinquante & un, de ſorte qu'il s'en manquerait preſque la moitié. Et que ſignifie *rembourſé qu'au denier ſix ?* Six pour cent ſont-ils moins que cinq pour cent ? Autant de paroles, autant d'inepties.

Nous ne pouvons aſſez nous étonner que des abſurdités ſi groſſières ayent été imputées au cardinal de *Richelieu*, & nous ne pouvons qu'applaudir à Mr. de *Voltaire* qui a perſévéré conſtamment à défendre ſa mémoire.

19°. Nous avions penſé d'abord qu'il s'était exprimé avec trop peu d'exactitude, & trop d'exagération, quand il a reproché à l'auteur du teſtament d'avoir voulu impoſer les cours ſouveraines à la taille. Mais il n'eſt que trop certain que cette propoſition ſe trouve expreſſément énoncée (pag. 175.). La taille eſt une ancienne impoſition établie par les ſeigneurs des terres ſur leurs vaſſaux roturiers, ſur les villains nommés alors leurs *ſujets*, impôt devenu humiliant, reſte de ſervitude, titre de baſſeſſe auquel chacun cherche à ſe dérober aujourd'hui, dès qu'il s'eſt élevé un peu par ſon induſtrie.

Aſſujettir toute la robe à cette humiliation, ce ſerait avilir la magiſtrature au point qu'aucun citoyen ne voudrait embraſſer cet état. La noble fonction de rendre la juſtice ſerait confondue avec les dernières claſſes des hommes : l'honneur de juger la nation deviendrait un opprobre : le commis d'un receveur des tailles ferait trembler ſon juge. Une chimère auſſi tyrannique rendrait le nom d'un miniſtre éternellement odieux, s'il avait pu la propoſer.

Il eſt très vrai encore (pag. 101.) que l'auteur du teſtament propoſe d'ordonner *à tous les gentilshommes qui auront paſſé vingt ans de porter les armes*, & d'ordonner à tous les capitaines de cavalerie *d'enrôler dans leurs compagnies, au moins la moitié de gentilshommes.*

C'eſt dans le même chapitre (pag. 103.) que l'auteur dit,

que ſi l'on veut avoir cinquante mille hommes, il en faut lever cent mille.

Saiſis d'étonnement à la lecture de tant d'étranges propoſitions, nous croirions en effet être coupables envers la nation, comme envers la mémoire d'un grand miniſtre, ſi nous pouvions le ſoupçonner un moment d'avoir eu la moindre part à de tels ſyſtêmes, qui nous paraiſſent enfantés par un écrivain bien indigne du grand nom qu'il uſurpe. Nous penſons que pour peu qu'on ait de juſtice, on doit des remercimens à celui qui nous a ouvert les yeux.

Il reſte à rechercher comment il s'eſt pu faire qu'on ait ſi longtems attribué au cardinal de *Richelieu* ce teſtament politique. Il eſt trop vrai, comme l'a dit Mr. de *Voltaire*, que bien qu'il y ait une foule immenſe de livres, on lit peu, & on lit mal : l'eſprit ſe repoſe ſur la foi d'un grand nom ; il eſt plus aiſé & plus commun de croire que d'examiner ; le tems donne de l'autorité à l'erreur ; ceux qui la combattent trop tard paſſent pour téméraires, & on employe quelquefois pour la ſoutenir toutes les armes dont on ne devrait ſe ſervir que pour défendre la vérité.

Enfin, pour réſumer tout ce que nous avons dit, nous penſons que Mr. de *Foncemagne* a ſaiſi le vrai en faiſant voir que le cardinal de *Richelieu* commanda, lut, & margina ſon manifeſte ſous le nom de *narration ſuccinte* : & que Mr. de *Voltaire* a prouvé que le teſtament politique joint à cette narration, n'eſt, ni ne peut être l'ouvrage d'un miniſtre dont le nom ſera toûjours illuſtre, & qui nous devient cher de jour en jour par les mérites & les ſervices des héritiers de ſon nom & de ſa gloire.

SUR LA FABLE.

QUelques rigoriſtes, plus ſévères que ſages, ont voulu proſcrire depuis peu l'ancienne mythologie, comme un recueil de contes puériles indignes de la gravité reconnuë de nos mœurs. Il ſerait triſte pourtant de brûler *Ovide*, *Homère*, *Hé-*

ſiode, & toutes nos belles tapiſſeries, & nos tableaux, & nos opéra : beaucoup de fables après tout, ſont plus philoſophiques que ces meſſieurs ne ſont philoſophes. S'ils font grace aux contes familiers d'*Eſope*, pourquoi faire main-baſſe ſur ces fables ſublimes, qui ont été reſpectées du genre-humain, dont elles ont fait l'inſtruction ? Elles ſont mêlées de beaucoup d'inſipidités, car quelle choſe eſt ſans mêlange ? Mais tous les ſiécles adopteront la boëte de *Pandore*, au fond de laquelle ſe trouve la conſolation du genre-humain ; les deux tonneaux de *Jupiter*, qui verſent ſans ceſſe le bien & le mal ; la nuë embraſſée par *Ixion*, emblême & châtiment d'un ambitieux ; & la mort de *Narciſſe*, qui eſt la punition de l'amour-propre. Y a-t-il rien de plus ſublime que *Minerve*, la divinité de la ſageſſe, formée dans la tête du maître des Dieux ? Y a-t-il rien de plus vrai & de plus agréable que la déeſſe de la beauté, obligée de n'être jamais ſans les graces ? Les déeſſes des arts, toutes filles de *Mémoire*, ne nous avertiſſent-elles pas, auſſi-bien que *Locke*, que nous ne pouvons ſans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'eſprit ? Les fléches de l'*amour*, ſon bandeau, ſon enfance, *Flore* careſſée par *Zéphyre*, &c. ne ſont-ils pas les emblêmes ſenſibles de la nature entière ? Ces fables ont ſurvécu aux religions, qui les conſacraient ; les temples des Dieux d'Egypte, de la Grèce, de Rome, ne ſont plus, & *Ovide* ſubſiſte. On peut détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaiſir ; nous aimerons à jamais ces images vrayes & riantes. *Lucrèce* ne croyait pas à ces Dieux de la fable ; mais il célèbrait la nature ſous le nom de *Vénus*.

Alma Venus cœli ſubter labentia ſigna
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur : viſitque exortum lumina ſolis ; &c.

Tendre Vénus, ame de l'univers,
Par qui tout naît, tout reſpire, & tout aime,
Toi dont les feux brûlent au fond des mers,
Toi qui régis la terre & le ciel même, &c.

Si l'antiquité dans ſes ténèbres s'était bornée à reconnaître la Divinité dans ces images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire ? L'ame productrice du monde était adorée par les ſages ; elle gouvernait les mers ſous le nom de *Neptune*, les airs ſous l'emblême de *Junon*, les campagnes ſous celui de *Pan*. Elle était la divinité des armées ſous le nom de *Mars* ; on animait tous ces attributs : *Jupiter* était le ſeul Dieu. La chaîne d'or, avec laquelle il enlevait les Dieux inférieurs & les hommes, était une image frappante de l'unité d'un être ſouverain. Le peuple s'y trompait ; mais que nous importe le peuple ?

On demande tous les jours, pourquoi les magiſtrats Grecs & Romains permettaient qu'on tournât en ridicule ſur le théâtre ces mêmes divinités, qu'on adorait dans les temples ? On fait là une ſuppoſition fauſſe : on ne ſe moquait point des Dieux ſur le théâtre, mais des ſotiſes attribuées à ces Dieux par ceux qui avaient corrompu l'ancienne mythologie. Les conſuls & les préteurs trouvaient bon qu'on traitât gayement ſur la ſcène l'avanture des deux *Soſies* ; mais ils n'auraient pas ſouffert, qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de *Jupiter* & de *Mercure*. C'eſt ainſi que mille choſes, qui paraiſſent contradictoires, ne le ſont point. J'ai vu ſur le théâtre d'une nation très ſavante & ſpirituelle des avantures tirées de la *Légende dorée* ; dira-t-on pour cela, que cette nation permet qu'on inſulte aux objets de la religion ? Il n'eſt pas à craindre qu'on devienne payen pour avoir entendu à Paris l'opéra de *Proſerpine*, ou pour avoir vu à Rome les noces de *Pſyché* peintes dans un palais du pape par *Raphaël*. La fable forme le goût, & ne rend perſonne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encor ce grand avantage ſur l'hiſtoire, qu'elles préſentent une morale ſenſible : ce ſont des leçons de vertu, & preſque toute l'hiſtoire eſt le ſuccès des crimes. *Jupiter*, dans la fable, deſcend ſur la terre pour punir *Tantale* & *Lycaon* ; mais dans l'hiſtoire, nos *Tantales* & nos *Lycaons* ſont les Dieux de la terre. *Baucis* & *Philemon* obtiennent que leur cabane ſoit changée en un temple : nos *Baucis* & nos *Philemons* voyent vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les Dieux changent en vaſes d'or dans *Ovide*.

Je

Je ſais combien l'hiſtoire peut nous inſtruire, je ſais combien elle eſt néceſſaire ; mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaiſſent la politique que dans les livres, ſe ſouviennent toûjours de ces vers de *Corneille :*

Les exemples récens ſuffiraient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on devait ſe conduire ;
Mais ſouvent l'un ſe perd où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un périt un autre eſt conſervé.

Henri VIII, tyran de ſes parlemens, de ſes miniſtres, de ſes femmes, des conſciences & des bourſes, vit & meurt paiſible. Le bon, le brave *Charles I* périt ſur un échaffaut. Notre admirable héroïne, *Marguerite d'Anjou*, donne en vain douze batailles en perſonne contre les Anglais, ſujets de ſon mari. *Guillaume III* chaſſe *Jacques II* d'Angleterre ſans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la famille impériale de *Perſe* égorgée, & des étrangers ſur ſon trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'hiſtoire ſemble accuſer la providence, & les belles fables morales la juſtifient. Il eſt clair, qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne ſont ni l'un ni l'autre, crient contre elles. Laiſſons-les dire, & liſons *Homère* & *Ovide*, auſſi-bien que *Tite-Live* & *Rapin-Thoiras*. Le goût donne des préférences ; le fanatiſme donne les excluſions.

Tous les arts ſont amis, ainſi qu'ils ſont divins :
Qui veut les ſéparer eſt loin de les connaître.
L'hiſtoire nous apprend ce que ſont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.

RELATION TOUCHANT UN MAURE BLANC,
AMENÉ D'AFRIQUE A PARIS EN 1744.

J'Ai vu il n'y a pas longtems à Paris un petit animal blanc comme du lait, avec un muſle taillé comme celui des Lapons, ayant comme les nègres de la laine friſée ſur la tête, mais une laine beaucoup plus fine, & qui eſt de la blancheur la plus éclatante. Ses cils & ſes ſourcils ſont de cette même laine, mais non friſée; ſes paupières d'une longueur, qui ne leur permet pas en s'élevant de découvrir tout l'orbite de l'œil, lequel eſt un rond parfait. Les yeux de cet animal ſont ce qu'il a de plus ſingulier : l'iris eſt d'un rouge tirant ſur la couleur de roſe : la prunelle, qui eſt noire chez nous, & chez tout le reſte du monde, eſt chez eux d'une couleur aurore très brillante. Ainſi, au-lieu d'avoir un trou percé dans l'iris, à la façon des blancs, & des nègres, ils ont une membrane jaune tranſparente, à travers laquelle ils reçoivent la lumière. Il ſuit de-là évidemment qu'ils voyent tous les objets tout autrement colorés que nous ne les voyons; & s'il y a parmi eux quelque *Newton*, il établira des principes d'optique différens des nôtres. Ils regardent, ainſi que marchent les crabes, toûjours de côté, & ſont tous louches de naiſſance : par-là ils ont l'avantage de voir à la fois à droite & à gauche, & ont deux *axes* de viſion, tandis que les plus beaux yeux de ce pays-ci n'en ont qu'un. Mais ils ne peuvent ſoutenir la lumière du ſoleil : ils ne voyent bien que dans le crépuſcule. La nature les deſtinait probablement à habiter les cavernes. Ils ont d'ailleurs les oreilles plus longues & plus étroites que nous. Cet animal s'appelle *un homme*, parce qu'il a le don de la parole, de la mémoire, un peu de ce qu'on appelle *raiſon*, & une eſpèce de viſage.

La race de ces hommes habite le milieu de l'Afrique : les Eſpagnols les appellent *Albinos* : leur principale habitation eſt près du royaume de Lovango. Je ne ſais pourquoi *Voſſius*

prétend que ce ſont des lépreux. Celui que j'ai vu à l'hôtel de Bretagne avait une peau très unie, très belle, ſans boutons, ſans taches. Cette eſpèce eſt mépriſée des nègres, plus que les nègres ne le ſont de nous : on ne leur pardonne pas dans ce pays-d'avoir des yeux rouges, & une peau qui n'eſt point huileuſe, dont la membrane graiſſeuſe n'eſt point noire. Ils paraiſſent aux nègres une eſpèce inférieure faite pour les ſervir. Quand il arrive à un nègre d'avilir la dignité de ſa nature, juſqu'à faire l'amour à une perſonne de cette eſpèce blafarde, il eſt tourné en ridicule par tous les nègres. Une négreſſe, convaincue de cette méſalliance, eſt l'opprobre de la cour & de la ville. J'ai appris depuis, des voyageurs les plus dignes de foi, & qui ont été chargés dans les grandes Indes des plus importans emplois, qu'on a tranſporté de ces animaux à Madagaſcar, à l'iſle de Bourbon, à Pondichéri. Il n'y a point d'exemple, m'a-t-il dit, qu'aucun d'eux ait vécu plus de vingt-cinq ans. Je ne ſais s'il faut les en féliciter ou les en plaindre.

Il y a quelques années que nous avons connu l'exiſtence de cette eſpèce : on avait tranſporté en Amérique un de ces petits maures blancs. On trouve dans les mémoires de l'académie des ſciences, qu'on en avait donné avis à Mr. *Helvétius*, mais perſonne ne voulait le croire : car ſi on donne une créance aveugle à tout ce qui eſt abſurde, on ſe défie toûjours en récompenſe de ce qui eſt naturel. La première fois qu'on dit aux Européans qu'il y avait une eſpèce d'hommes noire comme des taupes, il y a grande apparence qu'on ſe mit à rire, autant qu'on ſe moqua depuis de ceux qui imaginèrent les antipodes. Comment ſe peut-il faire, diſait-on, qu'il y ait des femmes qui n'ayent pas la peau blanche ? On s'eſt familiariſé depuis avec la variété de la nature. On a ſu qu'il a plû à la providence de faire des hommes à membrane noire, & des têtes à laine dans des climats tempérés, d'en mettre de blancs ſous la ligne, de bronzer les hommes aux grandes Indes & au Bréſil, de donner aux Chinois d'autres figures qu'à nous, de mettre des corps de Lapons tout auprès des Suédois.

Voici enfin une nouvelle richeſſe de la nature, une eſpèce qui ne reſſemble pas tant à la nôtre, que les barbets aux lé-

vriers. Il y a encor probablement quelque autre eſpèce vers les terres auſtrales. Voilà le genre-humain plus favoriſé qu'on n'a crû d'abord. Il eût été bien triſte qu'il y eût tant d'eſpèces de ſinges, & une ſeule d'hommes. C'eſt ſeulement grand dommage qu'un animal auſſi parfait ſoit ſi peu diverſifié, & que nous ne comptions encor que cinq ou ſix eſpèces abſolument différentes, tandis qu'il y a parmi les chiens une diverſité ſi belle. Il eſt très vraiſemblable qu'il s'eſt détruit quelques-unes de ces eſpèces d'animaux à deux pieds ſans plumes, comme il s'eſt perdu évidemment beaucoup d'autres eſpèces d'animaux. Celles-ci, que nous appellons *les Maures blancs*, eſt très peu nombreuſe; il ne faudrait preſque rien pour l'anéantir; & pour peu que nous continuions en Europe à peupler les couvens, & à dépeupler la terre, pour ſavoir qui la gouvernera, je ne donne pas encor beaucoup de ſiécles à notre pauvre eſpèce.

On m'aſſûre que la race de ces petits maures blancs eſt fort fière; qu'elle ſe croit privilégiée du ciel; qu'elle a une ſainte horreur pour les hommes qui ſont aſſez malheureux pour avoir des cheveux ou de la laine noire, pour ne point loucher, pour avoir les oreilles courtes. Ils diſent que tout l'univers a été créé pour les maures blancs: que depuis il leur eſt arrivé quelques petits malheurs; mais que tout doit être réparé, & qu'ils ſeront les maîtres des nègres & des autres blancs, gens reprouvés du ciel à jamais. Peut-être qu'ils ſe trompent, mais ſi nous penſons valoir beaucoup mieux qu'eux, nous nous trompons aſſez lourdement.

SUR L'ESPRIT.

ON conſultait un homme, qui avait quelque connaiſſance du cœur humain, ſur une tragédie qu'on devait repréſenter: il répondit qu'il y avait tant d'eſprit dans cette piéce, qu'il doutait de ſon ſuccès. Quoi? dira-t-on, eſt-ce là un défaut, dans un tems où tout le monde veut avoir de l'eſprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applau-

dit même aux penſées les plus fauſſes, quand elles ſont brillantes ? Oui, ſans doute, on applaudira le premier jour, & on s'ennuyera le ſecond.

Ce qu'on appelle *eſprit*, eſt tantôt une comparaiſon nouvelle, tantôt une alluſion fine : ici l'abus d'un mot qu'on préſente dans un ſens, & qu'on laiſſe entendre dans un autre ; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'eſt une métaphore ſingulière ; c'eſt une recherche de ce qu'un objet ne préſente pas d'abord, mais de ce qui eſt en effet dans lui ; c'eſt l'art, ou de réunir deux choſes éloignées, ou de diviſer deux choſes qui paraiſſent ſe joindre, ou de les oppoſer l'une à l'autre ; c'eſt celui de ne dire qu'à moitié ſa penſée pour la laiſſer deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'eſprit, ſi j'en avais davantage ; mais tous ces brillans (& je ne parle pas des faux-brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage ſérieux & qui doit intéreſſer. La raiſon en eſt, qu'alors c'eſt l'auteur qui paraît, & que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros eſt toûjours, ou dans la paſſion, ou en danger. Le danger & les paſſions ne cherchent point l'eſprit. *Priam* & *Hécube* ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans ſont égorgés dans Troye embraſée : *Didon* ne ſoupire point en madrigaux, en volant au bucher ſur lequel elle va s'immoler : *Démoſthène* n'a point de jolies penſées, quand il anime les Athéniens à la guerre ; s'il en avait, il ſerait un rhéteur, & il eſt un homme d'état.

L'art de l'admirable *Racine* eſt bien au-deſſus de ce qu'on appelle *eſprit ;* mais ſi *Pyrrhus* s'exprimait toûjours dans ce ſtile :

> Vaincu, chargé de fers, de regrets conſumé,
> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
> Hélas ! fus-je jamais ſi cruel que vous l'êtes ?

ſi *Oreſte* continuait toûjours à dire,

> Que les Scythes ſont moins cruels qu'Hermione ;

ces deux perſonnages ne toucheraient point du tout : on s'ap-

percevrait que la vraye paſſion s'occupe rarement de pareilles comparaiſons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troye fut conſumée, & les feux de l'amour de *Pyrrhus ;* entre les Scythes, qui immolent des hommes, & *Hermione*, qui n'aima point *Oreſte*. *Cinna* dit en parlant de *Pompée :*

Le ciel choiſit ſa mort, pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devait cet honneur aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette penſée a un très grand éclat : il y a là beaucoup d'eſprit, & même un air de grandeur qui impoſe. Je ſuis ſûr que ces vers, prononcés avec l'entouſiaſme & l'art d'un bon acteur, ſeront applaudis ; mais je ſuis ſûr que la piéce de *Cinna*, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée longtems. En effet, pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains eſclaves après ſa mort ? Le contraire ſerait plus vrai : les manes de *Pompée* devraient plûtôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté pour laquelle on ſuppoſe qu'il combattit & qu'il mourut.

Que ſerait-ce donc qu'un ouvrage rempli de penſées recherchées & problématiques ? Combien ſont ſupérieurs à toutes ces idées brillantes ces vers ſimples & naturels ?

Cinna, tu t'en ſouviens, & veux m'aſſaſſiner !
Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

Ce n'eſt pas ce qu'on appelle *eſprit ;* c'eſt le ſublime & le ſimple qui ſont la vraye beauté.

Que dans *Rodogune*, *Antiochus* diſe de ſa maîtreſſe qui le quitte, après lui avoir indignement propoſé de tuer ſa mère :

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'eſprit ; c'eſt faire une épigramme contre *Rodogune :* c'eſt comparer ingénieuſement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux fléches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'eſt pas parce que ſa maîtreſſe s'en va, que

la propoſition de tuer ſa mère eſt révoltante : qu'elle ſorte, ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme eſt donc fauſſe ; & ſi *Rodogune* ne ſortait pas, cette mauvaiſe épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choiſis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils ſoient plus frappans. Je ne relève pas dans eux les pointes & les jeux de mots dont on ſent le faux aiſément : il n'y a perſonne qui ne rie, quand dans la tragédie de la Toiſon d'or *Hipſipile* dit à *Médée*, en faiſant alluſion à ſes ſortilèges :

Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre & tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il ſe permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'eſprit, qui ſeraient admis ailleurs, & que le genre ſérieux reprouve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque*, traduit avec cette heureuſe naïveté d'Amiot : *Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un de ces traits brillans que j'ai vu citer, comme un modèle, dans beaucoup d'ouvrages de goût, & même dans le *Traité des études* de feu Mr. *Rollin.* Ce morceau eſt tiré de la belle oraiſon funèbre du grand *Turenne*, compoſée par *Fléchier.* Il eſt vrai que dans cette oraiſon, *Fléchier* égala preſque le ſublime *Boſſuet*, que j'ai appellé & que j'appelle encor *le ſeul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégans ; mais il me ſemble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici.

» Puiſſances ennemies de la France, vous vivez, & l'eſprit » de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun ſouhait » pour votre mort, &c. ; mais vous vivez, & je plains dans » cette chaire un vertueux capitaine dont les intentions étaient » pures, &c.

Une apoſtrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'aſſaſſinat de *Pompée*, ou dans Londres après le meurtre de *Charles I*, parce qu'en effet il s'agiſſait des intérêts de *Pompée* & de *Charles I.* Mais eſt-il décent de ſouhaiter adroitement en chaire la mort de l'empe-

reur, du roi d'Eſpagne & des électeurs, & de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi ? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de ſervir ſon prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre leſquelles il ſervait ? Que dirait-on d'un Allemand qui eût ſouhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général *Merci* dont les intentions étaient pures ? *a*) Pourquoi donc ce paſſage a-t-il toûjours été loué par tous les rhéteurs ? C'eſt que la figure eſt en elle-même belle & pathétique; mais ils n'examinaient point le fonds & la convenance de la penſée. *Plutarque* eût dit à Fléchier : *Tu as tenu ſans propos un très beau propos.*

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans, auxquels on donne le nom d'*eſprit*, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages, faits pour inſtruire ou pour toucher : je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La muſique exprime les paſſions, les ſentimens, les images : mais où ſont les accords qui peuvent rendre une épigramme ? *Quinault* était quelquefois négligé, mais il était toûjours naturel.

De tous nos opéra, celui qui eſt le plus orné, ou plutôt accablé de cet eſprit épigrammatique, eſt le *Ballet du triomphe des arts*, compoſé par un homme aimable, qui penſa toûjours finement, & qui s'exprima de même ; mais qui par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de *Louis XIV*. Dans ce ballet, où *Pygmalion* anime ſa ſtatue, il lui dit :

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me ſouviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeuneſſe par quelques perſonnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la ſtatue ſont ici confondus avec les mouvemens du cœur, & que dans aucun ſens la phraſe n'eſt françaiſe; que

a) *Fléchier* avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraiſon funèbre du maréchal de *Turenne*, de celle que l'évêque de Grenoble *Lingende* avait faite d'un duc de Savoye. Or ce morceau, qui était convenable pour un ſouverain, ne l'eſt pas pour un ſujet.

que c'eſt en effet une pointe, une plaiſanterie ? Comment ſe pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'eſprit, n'en eût pas aſſez pour retrancher ces fautes éblouiſſantes ? Ce même homme qui mépriſait *Homère* & qui le traduiſit, qui en le traduiſant crut le corriger, & en l'abrégeant crut le faire lire, s'aviſe de donner de l'eſprit à *Homère*. C'eſt lui qui en faiſant reparaître *Achille* réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp,

Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du faux bel eſprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces fineſſes, ces tours, ces traits ſaillans, ces gayetés, ces petites ſentences coupées, ces familiarités ingénieuſes qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du Louvre de *Perrault* eſt ſimple & majeſtueuſe. Un cabinet peut recevoir avec grace de petits ornemens. Ayez autant d'eſprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers, dans une ſcène de comédie, qui ne ſera ni paſſionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez, pour égayer vos amis.

Loin que j'aye reproché à *Voiture* d'avoir mis de l'eſprit dans ſes lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas aſſez, quoiqu'il le cherchât toûjours. On dit que les maîtres à danſer font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que *Voiture* était ſouvent dans ce cas : ſes meilleures lettres ſont étudiées ; on ſent qu'il ſe fatigue, pour trouver ce qui ſe préſente ſi naturellement au comte *Antoine Hamilton*, à madame de *Sévigné*, & à tant d'autres dames qui écrivent ſans effort ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Deſpréaux*, qui avait oſé comparer *Voiture* à *Horace*, dans ſes premières ſatyres, changea d'avis quand ſon goût fut meuri par l'âge. Je ſais qu'il importe très peu aux affaires de ce monde, que *Voiture* ſoit ou ne ſoit pas un grand génie, qui ait fait ſeulement quelques jolies lettres, ou que

toutes ſes plaiſanteries ſoient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les arts & qui les aimons, nous portons une vue attentive ſur ce qui eſt aſſez indifférent au reſte du monde. Le bon goût eſt pour nous en littérature, ce qu'il eſt pour les femmes en ajuſtemens; & pourvu qu'on ne faſſe pas de ſon opinion une affaire de parti, il me ſemble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans *Voiture* peu de choſes excellentes, & que *Marot* ſerait aiſément réduit à peu de pages.

Ce n'eſt pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'eſt au contraire, qu'on veut ſavoir bien au juſte ce qui leur a valu cette réputation qu'on reſpecte, & quelles ſont les vrayes beautés qui ont fait paſſer leurs défauts. Il faut ſavoir ce qu'on doit ſuivre & ce qu'on doit éviter; c'eſt là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'eſt ce que faiſait *Horace*, quand il examinait *Lucius* en critique. *Horace* ſe fit par-là des ennemis; mais il éclaira ſes ennemis mêmes.

Cette envie de briller & de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, eſt la ſource des expreſſions nouvelles, comme des penſées recherchées. Qui ne peut briller par une penſée, veut ſe faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu ſubſtituer *amabilités* au mot d'*agrémens*, *négligemment* à *négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette eſpèce. Si on continuait ainſi, la langue des *Boſſuets*, des *Racines*, des *Paſcals*, des *Corneilles*, des *Boileaux*, des *Fénélons*, deviendrait bientôt ſurannée. Pourquoi éviter une expreſſion qui eſt d'uſage, pour en introduire une qui dit préciſément la même choſe? Un mot nouveau n'eſt pardonnable, que quand il eſt abſolument néceſſaire, intelligible & ſonore; on eſt obligé d'en créer en phyſique: une nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille* & de *Boſſuet?* Y a-t-il d'autres paſſions, que celles qui ont été maniées par *Racine*, & effleurées par *Quinault?* Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du père *Bourdaloue?*

Ceux qui accuſent notre langue de n'être pas aſſez féconde, doivent en effet trouver de la ſtérilité, mais c'eſt dans eux-mêmes : *Rem verba ſequuntur.* Quand on eſt bien pénétré d'une idée, quand un eſprit juſte & plein de chaleur poſſède bien ſa penſée, elle ſort de ſon cerveau, toute ornée des expreſſions convenables, comme *Minerve* ſortit toute armée du cerveau de *Jupiter.* Je ſens que cette comparaiſon pourrait être déplacée ailleurs, mais vous la pardonnerez dans une lettre. Enfin la concluſion de tout ceci eſt qu'il ne faut rechercher ni les penſées, ni les tours, ni les expreſſions ; & que l'art, dans tous les grands ouvrages, eſt de bien raiſonner, ſans trop faire d'argumens ; de bien peindre, ſans vouloir tout peindre ; d'émouvoir, ſans vouloir toûjours exciter les paſſions. Je donne ici de beaux conſeils, ſans doute. Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas non !

Pauci, quos æquus amavit
Juppiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti potuere.

FRAGMENT D'UNE LETTRE SUR UN USAGE TRÈS UTILE ETABLI EN HOLLANDE.

IL ſerait à ſouhaiter que ceux qui ſont à la tête des nations imitaſſent les artiſans. Dès qu'on fait à Londres qu'on fait une étoffe nouvelle en France, on la contrefait. Pourquoi un homme d'état ne s'empreſſera-t-il pas d'établir dans ſon pays une loi utile, qui viendra d'ailleurs ? Nous ſommes parvenus à faire la même porcelaine qu'à la Chine ; parvenons à faire le bien qu'on fait chez nos voiſins, & que nos voiſins profitent de ce que nous avons d'excellent.

Il y a tel particulier qui fait croître dans ſon jardin des fruits que la nature n'avait deſtinés à meurir que ſous la ligne. Nous avons à nos portes mille loix, mille coutumes ſages ; voilà les fruits qu'il faut faire naître chez ſoi ; voilà les arbres qu'il faut y tranſplanter ; ceux-là viennent en tous climats, &

ſe plaiſent dans tous les terrains. La meilleure loi, le plus excellent uſage, le plus utile que j'aye jamais vu, c'eſt en Hollande. Quand deux hommes veulent plaider l'un contre l'autre, ils ſont obligés d'aller d'abord au tribunal des juges conciliateurs, appellés *Faiſeurs de paix*. Si les parties arrivent avec un avocat & un procureur, on fait d'abord retirer ces derniers, comme on ôte le bois d'un feu qu'on veut éteindre. Les *Faiſeurs de paix* diſent aux parties: Vous êtes de grands fous, de vouloir manger votre argent à vous rendre mutuellement malheureux; nous allons vous accommoder ſans qu'il vous en coûte rien. Si la rage de la chicane eſt trop forte dans ces plaideurs, on les remet à un autre jour, afin que le tems adouciſſe les ſymptomes de leur maladie; enſuite les juges les envoyent chercher une ſeconde, une troiſiéme fois. Si leur folie eſt incurable, on leur permet de plaider, comme on abandonne au fer des chirurgiens des membres gangrenés; alors la juſtice fait ſa main.

Il n'eſt pas néceſſaire de faire ici de longues déclamations, ni de calculer ce qui en reviendrait au genre-humain, ſi cette loi était adoptée. D'ailleurs je ne veux point aller ſur les briſées de Mr. l'abbé de *St. Pierre*, dont un miniſtre plein d'eſprit appellait les projets, *les réves d'un homme de bien*. Je ſais que ſouvent un particulier, qui s'aviſe de propoſer quelque choſe pour le bonheur public, ſe fait berner. On dit; De quoi ſe mêle-t-il? voilà un plaiſant homme, de vouloir que nous ſoyons plus heureux que nous ne ſommes: ne ſait-il pas qu'un abus eſt toûjours le patrimoine d'une bonne partie de la nation? pourquoi nous ôter un mal où tant de gens trouvent leur bien? A cela je n'ai rien à répondre.

LETTRE SUR LES INCONVENIENS ATTACHÉS A LA LITTÉRATURE. a)

VOtre vocation, mon cher *le Fèvre*, eſt trop bien marquée pour y réſiſter. Il faut que l'abeille faſſe de la cire, que le ver à ſoie file, que Mr. de *Réaumur* les diſſèque, & que vous les chantiez. Vous ſerez poëte & homme de lettres, moins parce que vous le voulez, que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup, en imaginant que la tranquillité ſera votre partage. La carrière des lettres, & ſurtout celle du génie, eſt plus épineuſe que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre, (ce que je ne crois pas) voilà des remords pour la vie. Si vous réuſſiſſez, voilà des ennemis; vous marchez ſur le bord d'un abîme, entre le mépris & la haine.

Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me perſécuter, parce que j'aurai fait un bon poëme, une piéce de théâtre applaudie, ou écrit une hiſtoire avec ſuccès, ou cherché à m'éclairer & à inſtruire les autres?

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je ſuppoſe que vous ayez fait un bon ouvrage, imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour ſolliciter l'examinateur. Si votre manière de penſer n'eſt pas la ſienne, s'il n'eſt pas l'ami de vos amis, s'il eſt celui de votre rival, s'il eſt votre rival lui-même, il vous eſt plus difficile d'obtenir un privilège, qu'à un homme, qui n'a point la protection des femmes, d'avoir un emploi dans les finances. Enfin après un an de refus & de négociations, votre ouvrage s'imprime; c'eſt alors qu'il faut, ou aſſoupir les *Cerbères* de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toûjours trois ou quatre gazettes littéraires en France,

a) Cette lettre paraît écrite en 1732, car en ce tems l'auteur avait pris chez lui ce jeune homme, nommé Mr. *le Fèvre*, à qui elle eſt adreſſée. On dit qu'il promettait beaucoup, qu'il était très ſavant, & faiſait bien des vers: il mourut la même année.

& autant en Hollande ; ce ſont des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils ſoient ſatyriques ; ceux qui y travaillent ſervent aiſément l'avarice du libraire & la malignité du public. Vous cherchez à faire ſonner ces trompettes de la renommée ; vous courtiſez les écrivains, les protecteurs, les abbés, les docteurs, les colporteurs ; tous vos ſoins n'empêchent pas que quelque journaliſte ne vous déchire. Vous lui répondez ; il réplique ; vous avez un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux parties au ridicule.

C'eſt bien pis ; ſi vous compoſez pour le théâtre, vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profeſſion, quoiqu'utile & agréable, eſt cependant flétrie par l'injuſte, mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux aviliſſement où ils ſont, les irrite ; ils trouvent en vous un client, & ils vous prodiguent tout le mépris dont ils ſont couverts. Vous attendez d'eux votre première ſentence ; ils vous jugent ; ils ſe chargent enfin de votre piéce. Il ne faut plus qu'un mauvais plaiſant dans le parterre pour la faire tomber. Réuſſit-elle ? la farce, qu'on appelle *Italienne*, celle de la foire, vous parodient ; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réuſſir. Des ſavans, qui entendent mal le grec, & qui ne liſent point ce qu'on fait en français, vous dédaignent, ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour ; elle le donne à une femme de chambre, qui en fait des papillotes ; & le laquais galonné, qui porte la livrée du luxe, inſulte à votre habit, qui eſt la livrée de l'indigence.

Enfin je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas ſans mérite ; voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant ; mais qu'elle s'en venge bien en vous perſécutant ! On vous impute des libelles, que vous n'avez pas même lus, des vers que vous mépriſez, des ſentimens que vous n'avez point. Il faut être d'un parti, ou bien tous les partis ſe réuniſſent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites ſociétés, où préſide toûjours quelque femme, qui dans le déclin de ſa beauté fait briller l'aurore de ſon eſprit. Un ou deux hommes de lettres ſont les premiers miniſtres de ce petit royaume. Si vous

Digitized by Google

négligez d'être au rang des courtiſans, vous êtes dans celui des ennemis, & on vous écraſe. Cependant malgré votre mérite vous vieilliſſez dans l'opprobre & dans la miſère. Les places deſtinées aux gens de lettres ſont données à l'intrigue, non au talent. Ce ſera un précepteur, qui par le moyen de la mère de ſon élève emportera un poſte, que vous n'oſerez pas ſeulement regarder. Le paraſite d'un courtiſan vous enlévera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hazard vous amène dans une compagnie, où il ſe trouvera quelqu'un de ces auteurs reprouvés du public, ou de ces demi-ſavans, qui n'ont pas même aſſez de mérite pour être de médiocres auteurs, mais qui aura quelque place, ou qui ſera intrus dans quelque corps; vous ſentirez, par la ſupériorité qu'il affectera ſur vous, que vous êtes juſtement dans le dernier degré du genre-humain.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous réſolvez à chercher par les cabales, ce qu'on ne donne jamais au mérite ſeul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'académie françaiſe, & pour aller prononcer d'une voix caſſée à votre réception un compliment, qui le lendemain ſera oublié pour jamais. Cette académie françaiſe eſt l'objet ſecret des vœux de tous les gens de lettres; c'eſt une maîtreſſe contre laquelle ils font des chanſons & des épigrammes, juſqu'à ce qu'ils ayent obtenu ſes faveurs, & qu'ils négligent dès qu'ils en ont la poſſeſſion.

Il n'eſt pas étonnant qu'ils déſirent d'entrer dans un corps, où il y a toûjours du mérite, & dont ils eſpèrent, quoiqu'aſſez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez, pourquoi ils en diſent tous tant de mal, juſqu'à ce qu'ils y ſoient admis? & pourquoi le public, qui reſpecte aſſez l'académie des ſciences, ménage ſi peu l'académie françaiſe? C'eſt que les travaux de l'académie françaiſe ſont expoſés aux yeux du grand nombre, & les autres ſont voilés. Chaque Français croit ſavoir la langue, & ſe pique d'avoir du goût; mais il ne ſe pique pas d'être phyſicien. Les mathématiques ſeront toûjours pour la nation en général une eſpèce de myſtère, & par conſéquent quelque choſe de reſpectable. Des équations algébriques ne donnent de priſe ni à l'épigramme, ni à la chanſon,

ni à l'envie ; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, & ces éloges, qui ſont quelquefois auſſi faux que l'éloquence avec laquelle on les débite. On eſt fâché de voir la deviſe de l'*Immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel, que l'oubli auquel elles ſont condamnées.

Il eſt très certain que l'académie françaiſe pourrait ſervir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'a lire ſes remarques ſur le *Cid ;* la jalouſie du cardinal de *Richelieu* a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre ſeraient d'une utilité ſenſible. On les demande depuis cent années au ſeul corps dont ils puiſſent émaner avec fruit & bienſéance. On ſe plaint que la moitié des académiciens ſoit compoſée de ſeigneurs qui n'aſſiſtent jamais aux aſſemblées, & que dans l'autre moitié il ſe trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui ſoient aſſidus. L'académie eſt ſouvent négligée par ſes propres membres. Cependant à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers ſoupirs, que dix concurrens ſe préſentent ; un évêché n'eſt pas plus brigué ; on court en poſte à Verſailles ; on fait parler toutes les femmes ; on fait agir tous les intrigans ; on fait mouvoir tous les reſſorts ; des haines violentes ſont ſouvent le fruit de ces démarches ; la principale origine de ces horribles couplets, qui ont perdu à jamais le célèbre & malheureux *Rouſſeau*, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'académie. Obtenez-vous cette préférence ſur vos rivaux ? votre bonheur n'eſt bientôt qu'un fantôme ; eſſuyez-vous un refus ? votre affliction eſt réelle. On pourrait mettre ſur la tombe de preſque tous les gens de lettres :

Ci gît au bord de l'Hippocrène,
Un mortel longtems abuſé.
Pour vivre pauvre & mépriſé,
Il ſe donna bien de la peine.

Quel eſt le but de ce long ſermon que je vous fais ? eſt-ce de vous détourner de la route de littérature ? Non. Je ne m'oppoſe point ainſi à la deſtinée ; je vous exhorte ſeulement à la patience.

FRAGMENT

FRAGMENT SUR LA CORRUPTION DU STILE.

ON ſe plaint généralement, que l'éloquence eſt corrompue, quoique nous ayons des modèles preſqu'en tous les genres. Un des grands défauts de ce ſiécle, qui contribue le plus à cette décadence, c'eſt le mélange des ſtiles. Il me ſemble que nous autres auteurs nous n'imitons pas aſſez les peintres, qui ne joignent jamais des attitudes de *Calot* à des figures de *Raphaël*. Je vois qu'on affecte quelquefois dans des hiſtoires, d'ailleurs bien écrites, dans de bons ouvrages dogmatiques, le ton le plus familier de la converſation. Quelqu'un a dit autrefois, qu'il faut écrire comme on parle; le ſens de cette loi eſt qu'on écrive naturellement. On tolère dans une lettre l'irrégularité, la licence du ſtile, l'incorrection, les plaiſanteries hazardées; parce que des lettres écrites ſans deſſein & ſans art, ſont des entretiens négligés: mais quand on parle, ou qu'on écrit avec reſpect, on s'aſtreint alors à la bienſéance. Or, je demande à qui on doit plus de reſpect qu'au public?

Eſt-il permis de dire dans des ouvrages de mathématique, *qu'un géomètre, qui veut faire ſon ſalut, doit monter au ciel en ligne perpendiculaire; que les quantités qui s'évanouiſſent donnent du nez en terre pour avoir voulu trop s'élever; qu'une ſemence qu'on a miſe le germe en bas s'apperçoit du tour qu'on lui joue, & ſe relève; que ſi* Saturne *périſſait, ce ſerait ſon cinquiéme ſatellite, & non le premier, qui prendrait ſa place, parce que les rois éloignent toûjours d'eux leurs héritiers, qu'il n'y a de vuide que dans la bourſe d'un homme ruiné: qu'*Hercule *était un phyſicien, & qu'on ne pouvait réſiſter à un philoſophe de cette force.*

Des livres très eſtimables ſont infectés de cette tache. La ſource d'un défaut ſi commun vient, me ſemble, du reproche du pédantiſme qu'on a fait longtems & juſtement aux auteurs: *In vitium ducit culpæ fuga.* On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, que les auteurs les plus ſérieux ſont devenus plaiſans; & pour être de *bonne compagnie*

avec leurs lecteurs, on dit des choſes de très mauvaiſe compagnie.

On a voulu parler de ſcience, comme *Voiture* parlait à mademoiſelle *Paulet* de galanterie, ſans ſonger que *Voiture* même n'avait pas ſaiſi le véritable goût de ce petit genre, dans lequel il paſſa pour exceller; car ſouvent il prenait le faux pour le délicat, & le précieux pour le naturel. La plaiſanterie n'eſt jamais bonne dans le genre ſérieux, parce qu'elle ne porte jamais que ſur un côté des objets, qui n'eſt pas celui que l'on conſidère; elle roule preſque toûjours ſur des rapports faux, ſur des équivoques; de là vient que les plaiſans de profeſſion ont preſque tous l'eſprit faux autant que ſuperficiel.

Il me ſemble qu'en poëſie on ne doit pas plus mélanger les ſtiles qu'en proſe. Le ſtile marotique a depuis quelque tems gâté un peu la poëſie, par cette bigarrure de termes bas & nobles, ſurannés & modernes; on entend dans quelques piéces de morale les ſons du ſiflet de *Rabelais* parmi ceux de la flûte d'*Horace*.

Il faut parler français: Boileau n'eut qu'un langage:
Son eſprit était juſte, & ſon ſtile était ſage.
Sers-toi de ſes leçons; laiſſe aux eſprits mal-faits,
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

J'avoue que je ſuis révolté de voir dans une épître ſérieuſe les expreſſions ſuivantes.

Des rimeurs diſloqués, à qui le cerveau tinte,
Plus amers qu'aloës, & jus de coloquinte,
Vices portant méchef. Gens de tel acabit,
Chifoniers, Oſtrogoths, marouſles que DIEU *fit.*

De tous ces termes bas l'entaſſement facile
Deshonore à la fois le génie & le ſtile.

LETTRE A UN PREMIER COMMIS.

20. Juin 1733.

PUiſque vous êtes, monſieur, à portée de rendre ſervice aux belles-lettres, ne rognez pas de ſi près les aîles à nos écrivains, & ne faites pas des volailles de baſſe-cour de ceux qui en prenant l'eſſor pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'eſprit, & l'eſclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquiſition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui ni *Horace*, ni *Juvenal*, ni les œuvres philoſophiques de *Ciceron*. Si *Milton*, *Dryden*, *Pope*, & *Locke* n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poëtes ni des philoſophes; il y a je ne ſais quoi de turc à proſcrire l'imprimerie; & c'eſt la proſcrire, que la trop gêner. Contentez-vous de réprimer ſévérement les libelles diffamatoires, parce que ce ſont des crimes: mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infâmes calottes, & tant d'autres productions qui méritent l'horreur & le mépris, ſouffrez au moins, que *Bayle* entre en France, & que celui qui fait tant d'honneur à ſa patrie n'y ſoit pas de contrebande.

Vous me dites, que les magiſtrats qui régiſſent la doüane de la littérature ſe plaignent qu'il y a trop de livres. C'eſt comme ſi le prévôt-des-marchands ſe plaignait, qu'il y eût à Paris trop de denrées. En achète qui veut. Une immenſe bibliothèque reſſemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cent mille hommes: Vous ne vivez pas avec tout ce cahos: vous y choiſiſſez quelque ſociété, & vous en changez. On traite les livres de même. On prend quelques amis dans la foule. Il y aura ſept ou huit cent mille controverſiſtes, quinze ou ſeize mille romans, que vous ne lirez point, une foule de feuilles périodiques, que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon; mais l'homme d'état permet le bon & le mauvais.

Les penſées des hommes ſont devenues un objet important

du commerce. Les libraires Hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'eſprit. Un roman médiocre eſt, je le ſais bien, parmi les livres, ce qu'eſt dans le monde un ſot, qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le ſouffre. Ce roman fait vivre, & l'auteur qui l'a compoſé, & le libraire qui le débite, & le fondeur, & l'imprimeur, & le papetier, & le relieur, & le colporteur, & le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuſe encor deux ou trois heures quelques femmes avec leſquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reſte. Ainſi tout mépriſable qu'il eſt, il a produit deux choſes importantes, du profit & du plaiſir.

Les ſpectacles méritent encor plus d'attention; je ne les conſidère pas comme une occupation, qui retire les jeunes gens de la débauche; cette idée ſerait celle d'un curé ignorant. Il y a aſſez de tems avant & après les ſpectacles, pour faire uſage de ce peu de momens qu'on donne à des plaiſirs de paſſage, immédiatement ſuivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux ſpectacles tous les jours. Et dans la multitude de nos citoyens il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque aſſiduité.

Je regarde la tragédie & la comédie comme des leçons de vertu, de raiſon & de bienſéance. *Corneille*, ancien Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'ame; & *Molière* a fondé celle de la vie civile. Les génies Français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers, qui viennent s'inſtruire chez nous, & qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres ſont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous ſoumettent juſqu'aux nations qui nous haïſſent. Tout bien peſé, il faut être ennemi de ſa patrie pour condamner nos ſpectacles. Un magiſtrat, qui parce qu'il a acheté cher un office de judicature, oſe penſer qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité & bien peu de goût.

Il y aura toûjours dans notre nation polie de ces ames, qui tiendront du Goth & du Vandale; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts & les encouragent. Ce goût commence, il eſt vrai, à languir parmi nous; nous

ſommes des ſibarites, laſſés des faveurs de nos maîtreſſes. Nous jouïſſons des veilles des grands-hommes, qui ont travaillé pour nos plaiſirs, & pour ceux des ſiécles à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous ſont dûes; il n'y a que cent ans, que nous mangions du gland; les *Triptolèmes* qui nous ont donné le froment le plus pur, nous ſont indifférens; rien ne réveille cet eſprit de nonchalance pour les grandes choſes, qui ſe mêle toûjours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'induſtrie & plus d'invention dans nos tabatières, & dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à ſe rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, & à calculer l'aberration de la lumière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre des bêtes; & nous n'avons pas ſu depuis un ſiécle bâtir ſeulement une ſalle paſſable pour y faire repréſenter les chefs-d'œuvre de l'eſprit humain. Le centiéme de l'argent des cartes ſuffirait pour avoir des ſalles de ſpectacles plus belles que le théâtre de *Pompée*: mais quel homme dans Paris eſt animé de l'amour du public? On joue, on ſoupe, on médit, on fait des mauvaiſes chanſons, & on s'endort dans la ſtupidité, pour recommencer le lendemain ſon cercle de légéreté & d'indifférence. Vous, monſieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conſeils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare, & faites, ſi vous pouvez, du bien aux lettres, qui en ont tant fait à la France.

ÉLOGE FUNÈBRE DES OFFICIERS QUI SONT MORTS DANS LA GUERRE DE 1741.

UN peuple qui fut l'exemple des nations, qui leur enſeigna tous les arts, & même celui de la guerre, le maître des Romains qui ont été nos maîtres, la Grèce enfin parmi ſes inſtitutions qu'on admire encor, avait établi l'uſage de conſacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens

qui avaient répandu leur ſang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes, digne d'une nation valeureuſe & humaine, digne de nous ! pourquoi ne la ſuivrions-nous pas ? nous longtems les heureux rivaux en tant de genres de cette nation reſpectable ? Pourquoi nous renfermer dans l'uſage de ne célébrer après leur mort que ceux qui ayant été donnés en ſpectacle au monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie ?

Il eſt juſte ſans doute, il importe au genre-humain, de louer les *Titus*, les *Trajans*, les *Louis XII*, les *Henri IV*, & ceux qui leur reſſemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs ſi intéreſſans & ſi chers, quand ils ſont rendus à la perſonne ; ſi vains quand ils ne ſont qu'une partie néceſſaire d'une pompe funèbre, quand le cœur n'eſt point touché, quand la vanité ſeule de l'orateur parle à la vanité des hommes, & que dans un diſcours compoſé, & dans une diviſion forcée, on s'épuiſe en éloges vagues qui paſſent avec la fumée des flambeaux funéraires ? Du moins, s'il faut célébrer toûjours ceux qui ont été grands, réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux ſans doute, (ſi la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux) heureux le magiſtrat immortaliſé par le même organe, qui avait fait verſer tant de pleurs ſur la mort de *Marie d'Angleterre*, & qui fut digne de célébrer le grand *Condé !* Mais ſi la cendre de *Michel le Tellier* reçut tant d'honneurs, eſt-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui, Les a-t-on rendus au grand *Colbert*, à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'induſtrie, qui porta ſes vues ſupérieures juſqu'aux extrémités de la terre, qui rendit la France la dominatrice des mers, & à qui nous devons une grandeur & une félicité longtems inconnue ?

O mémoire ! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien ſervi l'état ! vivez éternellement : mais ſurtout ne périſſez pas tout entiers, vous guerriers qui êtes morts pour nous défendre. C'eſt votre ſang qui nous a valu des victoires ; c'eſt ſur vos corps déchirés & palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi, & qu'ils ont monté à tant de remparts ; c'eſt à vous que nous devons une paix glorieuſe, achetée par votre

perte. Plus la guerre eſt un fléau épouvantable, raſſemblant ſous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaiſſance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuſe, qui doit être l'unique but de la guerre, & le ſeul objet de l'ambition d'un vrai monarque.

Faibles & inſenſés mortels que nous ſommes, qui raiſonnons tant ſur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs & nos faibleſſes, nous faiſons ſans ceſſe retentir nos temples de reproches & de condamnations; nous anathématiſons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus ſecrètes complaiſances des cœurs; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il eſt vrai, mais qui troublent à peine la ſociété. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'eſt jamais élevée contre ce crime ſi grand & ſi univerſel; contre cette rage deſtructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères; contre ces déprédations atroces; contre ces cruautés qui font de la terre un ſéjour de brigandage, un horrible & vaſte tombeau?

Des bords du Pô juſqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même DIEU ces drapeaux ſous leſquels marchent des milliers de meurtriers mercénaires, à qui l'eſprit de débauche, de libertinage & de rapine ont fait quitter leurs campagnes; ils vont, & ils changent de maîtres: ils s'expoſent à un ſupplice infâme pour un léger intérêt; le jour du combat vient, & ſouvent le ſoldat qui s'était rangé n'aguères ſous les enſeignes de ſa patrie, répand ſans remords le ſang de ſes propres concitoyens; il attend avec avidité le moment où il poura dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheureuſes dépouilles qui lui ſont enlevées par d'autres mains. Tel eſt trop ſouvent le ſoldat: telle eſt cette multitude aveugle & féroce dont on ſe ſert pour changer la deſtinée des empires, & pour élever les monumens de la gloire. Conſidérés tous enſemble marchant avec ordre ſous un grand capitaine, ils forment le ſpectacle le plus fier & le plus impoſant qui ſoit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enyvrement de leurs frénéſies brutales, (ſi on en excepte un petit nombre) c'eſt la lie des nations.

Digitized by Google

Tel n'eſt point l'officier, idolâtre de ſon honneur & de celui de ſon ſouverain, bravant de ſang froid la mort avec toutes les raiſons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la ſociété pour des fatigues qui font frémir la nature; humain, généreux, compatiſſant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui; né pour les douceurs de la ſociété, comme pour les dangers de la guerre; auſſi poli que fier, orné ſouvent par la culture des lettres, & plus encor par les graces de l'eſprit. A ce portrait les nations étrangères reconnaiſſent nos officiers; elles avouent ſurtout que lorſque le premier feu trop ardent de leur jeuneſſe eſt tempéré par un peu d'expérience, ils ſe font aimer même de leurs ennemis. Mais ſi leurs graces & leur franchiſe ont adouci quelquefois les eſprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur?

Ce ſont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohême, conquiſe par leurs mains en ſi peu de momens; eux qui attaquaient, qui aſſiégeaient leurs aſſiégeans; eux qui donnaient de longues batailles dans des tranchées; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouïe des ſaiſons dans cette mémorable marche, moins longue que celle des Grecs de *Xénophon*, mais non moins pénible & non moins hazardeuſe. On les a vus, ſous un prince auſſi vigilant qu'intrépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes; victorieux à la fois de tous les obſtacles que la nature & l'art & la valeur oppoſaient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoi, rivages de l'Eſcaut & de la Meuſe teints de leur ſang, c'eſt dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce roi, que les nations, conjurées contre lui, auraient dû choiſir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté, ces héros, dont la foule eſt connue à peine?

Qu'avaient donc au-deſſus d'eux ces centurions & ces tribuns des légions romaines? en quoi les paſſaient-ils, ſi ce n'eſt, peut-être, dans l'amour invariable de la diſcipline militaire? Les anciens Romains éclipſèrent, il eſt vrai, toutes les autres nations de l'Europe, quand la Grèce fut amollie & déſunie, & quand les autres peuples étaient encor des barbares deſtitués de bonnes loix, ſachant combattre, & ne ſachant

pas

pas faire la guerre, incapables de ſe réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts, & de toutes les reſſources. Aucun peuple n'égale encor les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur & légiſlateur; ſoit que l'on conſidère tant de connaiſſances perfectionnées, tant de nouvelles inventions; ce commerce immenſe & habile, qui embraſſe les deux mondes, tant de villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étaient que des déſerts ſous les conſuls & ſous les *Céſars*; ſoit qu'on jette les yeux ſur ces armées nombreuſes & diſciplinées qui défendent vingt royaumes policés; ſoit qu'on perce cette politique toûjours profonde, toûjours agiſſante, qui tient la balance entre tant de nations. Enfin la jalouſie même, qui régne entre les peuples modernes, qui excite leur génie, & qui anime leurs travaux, ſert encor à élever l'Europe au-deſſus de ce qu'elle admirait ſtérilement dans l'ancienne Rome, ſans avoir ni la force ni même le déſir de l'imiter.

Mais de tant de nations en eſt-il une qui puiſſe ſe vanter de renfermer dans ſon ſein un pareil nombre d'officiers tels que les nôtres? Quelquefois ailleurs on ſert pour faire ſa fortune, & parmi nous on prodigue la ſienne pour ſervir; ailleurs on traſique de ſon ſang avec des maîtres étrangers, ici on brûle de donner ſa vie pour ſon roi; là on marche parce qu'on eſt payé, ici on vole à la mort pour être regardé de ſon maître; & l'honneur a toûjours fait de plus grandes choſes que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux & de tant de belles actions, nous nous diſpenſons de la reconnaiſſance en diſant que l'ambition a tout fait. C'eſt la logique des ingrats. Qui nous ſert veut s'élever; je l'avoue: oui on eſt excité en tout genre par cette noble ambition, ſans laquelle il ne ſerait point de grands-hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, ſerait-on bien récompenſé par ce public ſi ardent quelquefois & ſi précipité dans ſes éloges, mais toûjours plus promt dans ſes cenſures, paſſant de l'entouſiaſme à la tiédeur, & de la tiédeur à l'oubli?

Sibarites tranquilles dans le ſein de nos cités floriſſantes, occupés des raſinemens de la molleſſe, devenus inſenſibles à

tout, & au plaiſir même pour avoir tout épuiſé, fatigués de ces ſpectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos pères, & de ces repas continuels, plus délicats que les feſtins des rois; au milieu de tant de voluptés, ſi accumulées & ſi peu ſenties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvre ſi perfectionnés & ſi peu conſidérés; enyvrés & aſſoupis dans la ſécurité & dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille; on ſe réveille de ſa douce léthargie, pour demander avec empreſſement des détails dont on parle au hazard, pour cenſurer le général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre: cependant cinq ou ſix cent familles du royaume ſont ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémiſſent, retirées dans l'intérieur de leurs maiſons, & redemandent au ciel des frères, des époux, des enfans. Les paiſibles habitans de Paris ſe rendent le ſoir aux ſpectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût. Et ſi dans les repas qui ſuccèdent aux ſpectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'eſt quelquefois avec indifférence, ou en rappellant leurs défauts, quand on ne devrait ſe ſouvenir que de leurs pertes; ou même en exerçant contre eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivaient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos ſuccès, un revers tel qu'en ont éprouvés dans tous les tems les plus grands capitaines, a ſuſpendu le progrès de nos armes, alors tout eſt déſeſpéré; alors on affecte de craindre, quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers perſécutent juſques dans le tombeau le général dont les jours ont été tranchés dans une action malheureuſe *a*). Et ſavons-nous quels étaient ſes deſſeins, ſes reſſources? & pouvons-nous, de nos lambris dorés, dont nous ne ſommes preſque jamais ſortis, voir d'un coup d'œil juſte le terrain ſur lequel on a combattu? Celui que vous accuſez a pu ſe tromper: mais il eſt mort en combattant pour vous. Quoi? nos livres, nos écoles, nos déclamations hiſtoriques, répéteront ſans ceſſe le nom d'un *Cinégire*, qui ayant perdu les bras en ſaiſiſſant une barque per-

a) Le chevalier de *Belle-Isle.*

ſane, l'arrêtait encor vainement avec les dents ! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote, qui eſt mort en arrachant ainſi les paliſſades des retranchemens ennemis au combat d'Exiles, quand il ne pouvait plus les ſaiſir de ſes mains bleſſées.

Rempliſſons-nous l'eſprit, à la bonne heure, de ces exemples de l'antiquité, ſouvent très peu prouvés & beaucoup exagérés ; mais qu'il reſte au moins place dans nos eſprits pour ces exemples de vertu, heureux ou malheureux, que nous ont donnés nos concitoyens. Ce jeune *Brienne*, qui ayant le bras fracaſſé à ce combat d'Exiles, monte encor à l'eſcalade en diſant : *Il m'en reſte un autre pour mon roi & pour ma patrie :* ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique & du Latium ? & tous ceux qui, comme lui, s'avançaient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère ? n'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant ſous des boulevarts inacceſſibles, que n'en ont acquis leurs ennemis, qui en ſe défendant contr'eux avec ſûreté, les immolaient ſans danger & ſans peine ?

Que dirai-je de ceux qui ſont morts à la journée de Dettingue, journée ſi bien préparée & ſi mal conduite, & dans laquelle il ne manqua au général que d'être obéi pour mettre fin à la guerre ? Parmi ceux dont l'hiſtoire célébrera la valeur inutile & la mort malheureuſe, oubliera-t-on un jeune *Boufflers b*), un enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe caſſée, qui la fait couper ſans ſe plaindre, & qui meurt de même ; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers, & unique à cet âge !

Si nous tournons les yeux ſur des actions, non pas plus hardies, mais plus fortunées, que de héros dont les exploits & les noms doivent être ſans ceſſe dans notre bouche ! que de terrains arroſés du plus beau ſang, & célèbres par des triomphes ! Là s'élevaient contre nous cent boulevarts qui ne ſont plus. Que ſont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de ſang, écroulés ſous leurs défenſeurs, entourés des cadavres des aſſiégeans ? On voit encor les remparts de Namur, & ces châ-

b) *Boufflers de Remiancour*, neveu du duc de *Boufflers*.

teaux qui font dire au voyageur étonné, Comment a-t-on réduit cette fortereſſe qui touche aux nues ? On voit Oſtende, qui jadis ſoutenait des ſiéges de trois années, & qui s'eſt rendue en cinq jours à nos armes victorieuſes. Chaque plaine, chaque ville de ces contrées eſt un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté !

O peuples heureux, donnez au moins à des compatriotes qui ont expiré victimes de cette gloire, ou qui ſurvivent encor à une partie d'eux-mêmes, les récompenſes que leurs cendres ou leurs bleſſures vous demandent. Si vous les refuſiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire : C'eſt ici que ce modeſte & intrépide *Lutaux c*), chargé d'années & de ſervices, déja bleſſé de deux coups, affaibli & perdant ſon ſang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conſerver ſa vie, il faut en rendre les reſtes utiles ;* & ramenant au combat des troupes diſperſées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'eſt-là que le colonel des gardes-françaiſes, en allant le premier reconnaître les ennemis, fut frappé le premier dans cette journée meurtrière, & périt en faiſant des ſouhaits pour le monarque & pour l'état. Plus loin eſt mort le neveu de ce célèbre archevêque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu ſi aimable *d*).

O qu'alors les places des pères deviennent à bon droit l'héritage des enfans ! Qui peut ſentir la moindre atteinte de l'envie, quand ſur les remparts de Tournay un de ces tonnerres ſouterrains qui trompent la valeur & la prudence, ayant emporté les membres ſanglans & diſperſés du colonel de Normandie, ce régiment eſt donné le jour même à ſon jeune fils, & ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur. Ainſi cette troupe étrangère devenue ſi nationale, qui porte le nom de *Dillon*, a vu les enfans & les frères ſuccéder rapidement à leurs pères & à leurs frères tués dans les batailles ; ainſi le brave d'*Aubeterre*, le ſeul colonel tué au ſiége

c) Lieutenant-colonel des gardes, & lieutenant-général.

d) Le marquis de *Fénelon*, lieutenant-général, ambaſſadeur en Hollande.

de Bruxelles, fut remplacé par ſon valeureux frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore ?

Le gouvernement de la Flandre, de ce théâtre éternel de combats, eſt devenu le juſte partage du guerrier, qui, à peine au ſortir de l'enfance, avait tant de fois en un jour expoſé ſa vie à la bataille de Rocou *e*). Son père marcha à côté de lui à la tête de ſon régiment, & lui apprit à commander & à vaincre ; la mort qui reſpecta ce père généreux & tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'attendait dans Gènes ſous une forme différente ; c'eſt-là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verſer ſon ſang ſur les baſtions de la ville aſſiégée, mais avec la conſolation de laiſſer Gènes libre, & emportant dans la tombe le nom de ſon libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, ſoit ſur cette ville délivrée, ſoit ſur le Pô & ſur le Teſin, ſur la cîme des Alpes, ſur les bords de l'Eſcaut, de la Meuſe & du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être ſtupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouſe craintive, qui embraſſe dans ſes enfans l'image du jeune époux qu'elle aime *f*), tandis que ce guerrier, qui avait cherché le péril en tant d'occaſions, & qui avait été bleſſé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes, à la tête de ſa brave troupe ; cet homme qui, à l'exemple de ſa famille, cultivait les lettres & les armes, & dont l'eſprit égalait la valeur, reçoit le coup funeſte qu'il avait tant cherché, il meurt ; à cette nouvelle la triſte moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ſes enfans, qui ne ſentent pas encor leur malheur. Ici une mère & une épouſe veulent partir pour aller ſecourir en Flandres un jeune héros dont la ſageſſe & la vaillance prématurée lui méritaient la tendreſſe du dauphin, & ſemblaient lui promettre une vie glorieuſe ; elles ſe flattent

e) Le duc de *Boufflers*, lieutenant-général, s'était mis avec ſon fils âgé de quinze ans à la tête du régiment de ce jeune homme ; il avait reçu dix coups de feu dans ſes habits ; il eſt mort à Gènes.

f) Le marquis de *la Faye* tué à Gènes.

que leurs ſoins le rendront à la vie, & on leur dit: Il eſt mort *g*). Quel moment, quel coup funeſte pour la fille d'un empereur infortuné, idolâtre de ſon époux, ſon unique conſolation, ſon ſeul eſpoir dans une terre étrangère, quand on lui dit: Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui ſeul vous aimiez la vie *h*)!

Une mère vole ſans s'arrêter en Flandre, dans les tranſes cruelles où la jette la bleſſure de ſon jeune fils *i*). Déja dans la bataille de Rocou elle avait vu ſon corps percé & déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laiſſent plus qu'une vie languiſſante; cette fois elle eſt encor trop heureuſe: elle rend grace au ciel de voir ce fils privé d'un bras, lorſqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

Ne ſuivons ici ni l'ordre des tems ni celui de nos exploits & de nos pertes. Le ſentiment n'a point de règles. Je me tranſporte à ces campagnes voiſines d'Augsbourg, où le père de ce jeune guerrier dont je parle, ſauvait les reſtes de notre armée, & les dérobait à la pourſuite d'un ennemi que le nombre & la trahiſon rendaient ſi ſupérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejetton de la maiſon de *Rupelmonde*, cet officier ſi inſtruit & ſi aimable qui avait fait l'étude la plus approfondie de la guerre, & qui réuniſſait l'intrépidité de l'ame, la ſolidité & les graces de l'eſprit, à la douceur & la facilité du commerce; il laiſſe dans les larmes une épouſe & une mère digne d'un tel fils; il ne leur reſte plus de conſolation ſur la terre.

Maintenant, eſprits dédaigneux & frivoles, qui prodiguez une plaiſanterie ſi inſultante & ſi déplacée ſur tout ce qui attendrit les ames nobles & ſenſibles; vous qui dans les événemens frappans dont dépend la deſtinée des royaumes, ne cherchez à vous ſignaler que par ces traits que vous appellez *bons mots*, & qui par-là prétendez une eſpèce de ſupériorité dans le monde; oſez ici exercer ce miſérable talent d'une imagination faible & barbare; ou plutôt s'il vous reſte quelque humanité, mêlez vos ſentimens à tant de regrets, & quelques pleurs à tant de larmes: mais êtes-vous dignes de pleurer?

g) Le comte de *Froulai*. *h*) Le comte de Bavière. *i*) Le marquis de *Ségur*.

Que ſurtout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers, & les témoins de tant de pertes, ne prennent pas dans l'oiſiveté voluptueuſe de nos villes, dans la légéreté du commerce, cette habitude trop commune à notre nation, de répandre un air de frivolité & de dériſion ſur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie, & de plus affreux dans la mort; voudraient-ils s'avilir ainſi eux-mêmes, & flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer ?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids & ridicules romans, que ceux qui ont le malheur de ne ſe plaire qu'à ces puériles penſées plus fauſſes que délicates dont nous ſommes tant rebattus, dédaignent ce tribut ſimple de regrets qui partent du cœur : qu'ils ſe laſſent de ces peintures vraies de nos grandeurs & de nos pertes, de ces éloges ſincères donnés à des noms, à des vertus qu'ils ignorent ; je ne me laſſerai point de jetter des fleurs ſur les tombeaux de nos défenſeurs ; j'éléverai encor ma faible voix ; je dirai : Ici a été tranchée dans ſa fleur la vie de ce jeune guerrier *k*) dont les frères combattent ſous nos étendarts, & dont le père a protégé les arts à Florence ſous une domination étrangère. Là fut percé d'un coup mortel le marquis de *Beauveau* ſon couſin, quand le digne petit-fils du grand *Condé* forçait la ville d'Ypre à ſe rendre. Accablé de douleurs incroyables, entouré de nos ſoldats qui ſe diſputaient l'honneur de le porter, il leur diſait d'une voix expirante : *Mes amis, allez où vous êtes néceſſaires, allez combattre, & laiſſez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement ſa noble franchiſe, ſes vertus civiles, ſes connaiſſances, ſon amour des lettres, le goût éclairé des monumens antiques enſeveli avec lui ? Ainſi périſſent d'une mort violente à la fleur de leur âge, tant d'hommes dont la patrie attendait ſon avantage & ſa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amuſent dans nos jardins leur vieilleſſe oiſive, du plaiſir de raconter les premiers ces nouvelles déſaſtreuſes.

O deſtin ! ô fatalité ! nos jours ſont comptés ; le moment éternellement déterminé arrive, qui anéantit tous les projets

k) Le marquis de *Beauveau*, fils du prince de *Craon*.

& toutes les eſpérances. Le comte de *Biſſy* prêt à joüir de ces honneurs tant déſirés par ceux-mêmes ſur qui les honneurs ſont accumulés, accourt de Gènes devant Maſtricht, & le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie ; il eſt la dernière victime immolée, au moment même que le ciel avait preſcrit pour la ceſſation de tant de meurtres. Guerre qui as rempli la France de gloire & de deuil, tu ne frappes pas ſeulement par des traits rapides qui portent en un moment la deſtruction ! Que de citoyens, que de parens & d'amis nous ont été ravis par une mort lente, que les fatigues des marches, l'intempérie des ſaiſons, traînent après elles !

Tu n'es plus, ô douce eſpérance du reſte de mes jours ! ô ami tendre, élevé dans cet invincible régiment du roi toûjours conduit par des héros ! qui s'eſt tant ſignalé dans les tranchées de Prague, dans la bataille de Fontenoi, dans celle de Lawfelt où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces, jetta dans ton ſein les ſemences de la mort, que mes triſtes yeux ont vu depuis ſe développer : familiariſé avec le trépas, tu le ſentis approcher avec cette indifférence que les philoſophes s'efforçaient jadis ou d'acquérir ou de montrer ; accablé de ſouffrances au dedans & au dehors, privé de la vue, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux, & cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vu toûjours le plus infortuné des hommes & le plus tranquille. On ignorerait ce qu'on a perdu en toi, ſi le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans un ouvrage conſacré à l'amitié, & embelli par les charmes de la plus touchante poëſie. Je n'étais point ſurpris, que dans le tumulte des armes tu cultivaſſes les lettres & la ſageſſe : ces exemples ne ſont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'oſtentation ne t'impoſèrent jamais, ſi ceux qui dans l'amitié même ne ſont conduits que par la vanité, révoltèrent ton cœur, il y a des ames nobles & ſimples qui te reſſemblent. Si la hauteur de tes penſées ne pouvait s'abaiſſer à la lecture de ces ouvrages licentieux, délices paſſagers d'une jeuneſſe égarée à qui le ſujet plait plus que l'ouvrage ; ſi tu mépriſais cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante ; ſi ceux qui ne veulent

lent avoir que de l'eſprit te paraiſſaient ſi peu de choſe ; ce goût ſolide t'était commun avec ceux qui ſoutiennent toûjours la raiſon contre l'inondation de ce faux goût qui ſemble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philoſophie & la vraie éloquence, ſans autre étude que le ſecours de quelques bons livres ? comment avais-tu pris un eſſor ſi haut dans le ſiécle des petiteſſes ? & comment la ſimplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur & cette force de génie ? Je ſentirai longtems avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes ; non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaiſirs, qui s'envole avec eux & dont on a toûjours à ſe plaindre, mais de cette amitié ſolide & courageuſe la plus rare des vertus. C'eſt ta perte qui mit dans mon cœur ce deſſein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenſeurs de l'état, pour élever auſſi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette conſolation, ſans prévoir à quel uſage ce diſcours ſera deſtiné, ni comment il ſera reçu de la maliguité humaine, qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois auſſi inſulte à leurs cendres, quand c'eſt un prétexte de plus de déchirer les vivans.

1 Juin 1748.

NB. Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raiſon eſt Mr. de *Vauvenargues*, longtems capitaine au régiment du roi. Je ne ſais ſi je me trompe, mais je crois qu'on trouvera dans la ſeconde édition de ſon livre, plus de cent penſées qui caractériſent la plus belle ame, la plus profondément philoſophe, la plus dégagée de tout eſprit de parti.

Que ceux qui penſent, méditent les maximes ſuivantes:

La raiſon nous trompe plus ſouvent que la nature.

Si les paſſions font plus de fautes que le jugement, c'eſt par

la même raiſon que ceux qui gouvernent ſont plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes penſées viennent du cœur.

(C'eſt ainſi que ſans le ſavoir, il ſe peignait lui-même.)

La conſcience des mourans calomnie leur vie.

La fermeté ou la faibleſſe à la mort dépend de la dernière maladie.

(J'oſerais conſeiller qu'on lût les maximes qui ſuivent celles-ci, & qui les expliquent.)

La penſée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

La plus fauſſe de toutes les philoſophies eſt celle qui ſous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des paſſions, leur conſeille l'oiſiveté.

Nous devons peut-être aux paſſions les plus grands avantages de l'eſprit.

Ce qui n'offenſe pas la ſociété n'eſt pas du reſſort de la juſtice.

Quiconque eſt plus ſévère que les loix eſt un tyran.

On voit, ce me ſemble, par ce peu de penſées que je rapporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables

eſprits de nos jours a dit de ces philoſophes de parti, de ces nouveaux ſtoiciens qui en ont impoſé aux faibles :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé,
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il eſt, ni ce qu'il doit être.

J'ignore ſi jamais aucun de ceux qui ſe ſont mêlés d'inſtruire les hommes, a rien écrit de plus ſage que ſon chapitre ſur le bien & ſur le mal moral. Je ne dis pas que tout ſoit égal dans ce livre ; mais ſi l'amitié ne me fait pas illuſion, je n'en connais guères qui ſoit plus capable de former une ame bien née & digne d'être inſtruite. Ce qui me perſuade encor qu'il y a des choſes excellentes dans cet ouvrage, que Mr. de *Vauvenargues* nous a laiſſé, c'eſt que je l'ai vu mépriſé par ceux qui n'aiment que les jolies phraſes & le faux bel eſprit.

DES JUIFS.

VOus m'ordonnez de vous faire un tableau fidèle de l'eſprit des Juifs, & de leur hiſtoire : & ſans entrer dans les voies ineffables de la providence, vous cherchez dans les mœurs de ce peuple la ſource des événemens que cette providence a préparés.

Il eſt certain que la nation Juive eſt la plus ſingulière qui jamais ait été dans le monde. Quoiqu'elle ſoit la plus mépriſable aux yeux de la politique, elle eſt à bien des égards conſidérable aux yeux de la philoſophie.

Les Guebres, les Banians, & les Juifs ſont les ſeuls peuples qui ſubſiſtent diſperſés, & qui n'ayant d'alliance avec aucune nation ſe perpétuent au milieu des nations étrangères, & ſoient toûjours à part du reſte du monde.

Les Guèbres ont été autrefois infiniment plus conſidérables que les Juifs, puiſque ce ſont des reſtes des anciens Perſes, qui eurent les Juifs ſous leur domination ; mais ils ne ſont aujourd'hui répandus que dans une partie de l'orient.

Les Banians, qui deſcendent des anciens peuples chez qui *Pythagore* puiſa ſa philoſophie, n'exiſtent que dans les Indes, & en Perſe : mais les Juifs ſont diſperſés ſur la face de toute la terre ; & s'ils ſe raſſemblaient, ils compoſeraient une nation beaucoup plus nombreuſe qu'elle ne le fut jamais dans le court eſpace où ils furent ſouverains de la Paleſtine. Preſque tous les peuples qui ont écrit l'hiſtoire de leur origine, ont voulu la relever par des prodiges : tout eſt miracle chez eux : leurs oracles ne leur ont prédit que des conquêtes : ceux qui en effet ſont devenus conquérans, n'ont pas eu de peine à croire ces anciens oracles que l'événement juſtifiait. Ce qui diſtingue les Juifs des autres nations, c'eſt que leurs oracles ſont les ſeuls véritables : il ne nous eſt pas permis d'en douter. Ces oracles, qu'ils n'entendent que dans le ſens littéral, leur ont prédit cent fois qu'ils ſeraient les maîtres du monde : cependant ils n'ont jamais poſſédé qu'un petit coin de terre pendant quelques années ; ils n'ont pas aujourd'hui un village en propre. Ils doivent donc croire, & ils croyent en effet, qu'un jour leurs prédictions s'accompliront, & qu'ils auront l'empire de la terre.

Ils ſont le dernier de tous les peuples parmi les muſulmans & les chrétiens, & ils ſe croyent le premier. Cet orgueil dans leur abaiſſement eſt juſtifié par une raiſon ſans replique, c'eſt qu'ils ſont réellement les pères des chrétiens & des muſulmans. Les religions chrétienne & muſulmane reconnaiſſent la juive pour leur mère ; & par une contradiction ſingulière, elles ont à la fois pour cette mère du reſpect & de l'horreur.

Il ne s'agit pas ici de répéter cette ſuite continue de prodiges qui étonnent l'imagination, & qui exercent la foi. Il n'eſt queſtion que des événemens purement hiſtoriques, dépouillés du concours céleſte & des miracles que DIEU daigna ſi longtems opérer en faveur de ce peuple.

On voit d'abord en Egypte une famille de ſoixante & dix perſonnes, produire au bout de deux cent quinze ans une nation dans laquelle on compte ſix cent mille combattans, ce qui fait avec les femmes, les vieillards & les enfans, plus de deux millions d'ames. Il n'y a point d'exemple ſur la

terre d'une population ſi prodigieuſe : cette multitude ſortie d'Egypte demeura quarante ans dans les déſerts de l'Arabie pétrée : & le peuple diminua beaucoup dans ce pays affreux.

Ce qui reſta de la nation, avança un peu au nord de ces déſerts. Il paraît qu'ils avaient les mêmes principes qu'eurent depuis les peuples de l'Arabie pétrée & déſerte, de maſſacrer ſans miſéricorde les habitans des petites bourgades ſur leſquels ils avaient de l'avantage, & de réſerver ſeulement les filles. L'intérêt de la population a toûjours été le but principal des uns & des autres. On voit que quand les Arabes eurent conquis l'Eſpagne, ils impoſèrent dans les provinces des tributs de filles nubiles ; & aujourd'hui les Arabes du déſert ne font point de traités ſans ſtipuler qu'on leur donnera quelques filles & des préſens.

Les Juifs arrivèrent dans un pays ſablonneux, hériſſé de montagnes, où il y avait quelques villages habités par un petit peuple nommé *les Madianites*. Ils prirent dans un ſeul camp de Madianites ſix cent ſoixante & quinze mille moutons, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, & trente-deux mille pucelles. Tous les hommes, toutes les femmes & les enfans mâles furent maſſacrés : les filles, & le butin, furent partagés entre le peuple & les ſacrificateurs.

Ils s'emparèrent enſuite, dans le même pays, de la ville de Jéricho ; mais ayant voué les habitans de cette ville à l'anathême, ils maſſacrèrent tout juſqu'aux filles mêmes, & ne pardonnèrent qu'à une courtiſane nommée *Raab*, qui les avait aidés à ſurprendre la ville.

Les ſavans ont agité la queſtion, ſi les Juifs ſacrifiaient en effet des hommes à la Divinité, comme tant d'autres nations : c'eſt une queſtion de nom : ceux que ce peuple conſacrait à l'anathême n'étaient pas égorgés ſur un autel avec des rites religieux : mais ils n'en étaient pas moins immolés, ſans qu'il fût permis de pardonner à un ſeul. Le Lévitique défend expreſſément au verſet 27 du chapitre 29 de racheter ceux qu'on aura voués ; il dit en propres paroles, *Il faut qu'ils meurent.* C'eſt en vertu de cette loi que *Jephté* voua & égorgea ſa fille, que *Saül* voulut tuer ſon fils, & que le prophête *Samuel* coupa par morceaux le roi *Agag* priſonnier de *Saül*. Il eſt bien certain

que DIEU eſt le maître de la vie des hommes, & qu'il ne nous appartient pas d'examiner ſes loix : nous devons nous borner à croire ces faits, & à reſpecter en ſilence les deſſeins de DIEU qui les a permis.

On demande auſſi quel droit des étrangers tels que les Juifs avaient ſur le pays de Canaan ? on répond qu'ils avaient celui que DIEU leur donnait.

A peine ont-ils pris Jéricho & Laïs, qu'ils ont entre eux une guerre civile, dans laquelle la tribu de *Benjamin* eſt preſque toute exterminée, hommes, femmes, & enfans ; il n'en reſta que ſix cent mâles ; mais le peuple ne voulant point qu'une des tribus fût anéantie, s'aviſa pour y remédier de mettre à feu & à ſang une ville entière de la tribu de *Manaſſé*, d'y tuer tous les hommes, tous les vieillards, tous les enfans, toutes les femmes mariées, toutes les veuves, & d'y prendre ſix cent vierges, qu'ils donnèrent aux ſix cent ſurvivans de *Benjamin* pour refaire cette tribu, afin que le nombre de leurs douze tribus fût toûjours complet.

Cependant les Phéniciens, peuple puiſſant, établis ſur les côtes de tems immémorial, allarmés des déprédations & des cruautés de ces nouveaux venus, les châtièrent ſouvent : les princes voiſins ſe réunirent contre eux, & ils furent réduits ſept fois en ſervitude, pendant plus de deux cent années.

Enfin ils ſe font un roi, & l'éliſent par le ſort. Ce roi ne devait pas être fort puiſſant ; car à la première bataille que les Juifs donnèrent ſous lui aux Philiſtins leurs maîtres, ils n'avaient dans toute l'armée qu'une épée & qu'une lance, & pas un ſeul inſtrument de fer. Mais leur ſecond roi *David* fait la guerre avec avantage. Il prend la ville de Salem, ſi célèbre depuis ſous le nom de Jéruſalem ; & alors les Juifs commencent à faire quelque figure dans les environs de la Syrie.

Leur gouvernement & leur religion prennent une forme plus auguſte. Juſques-là ils n'avaient pu avoir de temples, quand toutes les nations voiſines en avaient. *Salomon* en bâtit un ſuperbe, & régna ſur ce peuple environ quarante ans.

Le tems de *Salomon* eſt non-ſeulement le tems le plus floriſſant des Juifs ; mais tous les rois de la terre enſemble ne pouraient étaler un tréſor qui approchât de celui de *Salomon*.

Son père *David*, dont le prédéceſſeur n'avait pas même de fer, laiſſa à *Salomon* vingt-cinq milliards ſix cent quarante-huit millions de livres de France au cours de ce jour, en argent comptant. Ses flottes qui allaient à Ophir lui rapportaient par an ſoixante & huit millions en or pur, ſans compter l'argent & les pierreries. Il avait quarante mille écuries, & autant de remiſes pour ſes chariots, douze mille écuries pour ſa cavalerie, ſept cent femmes, & trois cent concubines. Cependant il n'avait ni bois, ni ouvriers pour bâtir ſon palais & le temple : il en emprunta d'*Hiram* roi de Tyr, qui fournit même de l'or : & *Salomon* donna vingt villes en payement à *Hiram*. Les commentateurs ont avoué que ces faits avaient beſoin d'explication, & ont ſoupçonné quelque erreur de chiffre dans les copiſtes, qui ſeuls ont pu ſe tromper.

A la mort de *Salomon* douze tribus qui compoſaient la nation, ſe diviſent. Le royaume eſt déchiré. Il ſe ſépara en deux petites provinces, dont l'une eſt appellée *Juda*, & l'autre *Iſraël*. Neuf tribus & demie compoſent la province *Iſraëlite*, & deux & demie ſeulement font celle de *Juda*. Il y eut alors entre ces deux petits peuples une haine d'autant plus implacable, qu'ils étaient parens & voiſins, & qu'ils eurent des religions différentes : car à Sichem, à Samarie, on adorait *Baal* du nom ſidonien, tandis qu'à Jéruſalem on adorait *Adonaï*. On avait conſacré à Sichem deux veaux, & on avait à Jéruſalem conſacré deux chérubins, qui étaient deux animaux aîlés à double tête, placés dans le ſanctuaire : chaque faction ayant donc ſes rois, ſon Dieu, ſon culte & ſes prophêtes, ſe fit une guerre cruelle.

Tandis qu'elles ſe faiſaient cette guerre, les rois d'Aſſyrie qui conqueraient la plus grande partie de l'Aſie, tombèrent ſur les Juifs comme un aigle enlève deux lezards qui ſe battent. Les neuf tribus & demie de Samarie & de Sichem furent enlevées & diſperſées ſans retour, & ſans que jamais on ait ſu préciſément en quels lieux elles furent menées en eſclavage.

Il n'y a que vingt lieuës de la ville de Samarie à Jéruſalem ; & leurs territoires ſe touchaient ; ainſi quand l'une de ces deux villes était écraſée par de puiſſans conquérans, l'autre ne devait pas tenir longtems. Auſſi Jéruſalem fut pluſieurs fois ſac-

Digitized by Google

cagée ; elle fut tributaire des rois *Haʒaël* & *Raʒin*, eſclave ſous *Teglat-phael-aſſer*, trois fois priſe par *Nabucodonoſor*, ou *Nebucodon-aſſer*, & enfin détruite. *Sédécias*, qui avait été établi roi ou gouverneur par ce conquérant, fut emmené lui & tout ſon peuple en captivité dans la Babilonie ; de ſorte qu'il ne reſtait de Juifs dans la Paleſtine que quelques familles de payſans eſclaves pour enſemencer les terres.

A l'égard de la petite contrée de Samarie & de Sichem, plus fertile que celle de Jéruſalem, elle fut repeuplée par des colonies étrangères, que les rois Aſſyriens y envoyèrent, & qui prirent le nom de *Samaritains*.

Les deux tribus & demie, eſclaves dans Babilone, & dans les villes voiſines, pendant ſoixante & dix ans, eurent le tems d'y prendre les uſages de leurs maîtres ; elles enrichirent leur langue du mélange de la langue caldéenne. Les Juifs dès-lors ne connurent plus que l'alphabet & les caractères caldéens ; ils oublièrent même la dialecte hébraïque pour la langue caldéenne : cela eſt inconteſtable. L'hiſtorien *Joſeph* dit qu'il a d'abord écrit en caldéen, qui eſt la langue de ſon pays. Il paraît que les Juifs apprirent peu de choſe de la ſcience des mages. Ils s'adonnèrent au métier de courtiers, de changeurs, & de fripiers : par-là ils ſe rendirent néceſſaires, comme ils le ſont encor, & ils s'enrichirent.

Leurs gains les mirent en état d'obtenir ſous *Cyrus* la liberté de rebâtir Jéruſalem ; mais quand il falut retourner dans leur patrie, ceux qui s'étaient enrichis à Babilone, ne voulurent point quitter un ſi beau pays pour les montagnes de la Céloſyrie, ni les bords fertiles de l'Euphrate & du Tygre pour le torrent de Cédron. Il n'y eut que la plus vile partie de la nation qui revint avec *Zorobabel*. Les Juifs de Babilone contribuèrent ſeulement de leurs aumônes pour rebâtir la ville & le temple ; encor la collecte fut-elle médiocre ; & *Eſdras* rapporte qu'on ne put ramaſſer que ſoixante & dix mille écus, pour relever ce temple, qui devait être le temple de l'univers.

Les Juifs reſtèrent toûjours ſujets des Perſes ; ils le furent de même d'*Alexandre* ; & lorſque ce grand-homme, le plus excuſable des conquérans, eut commencé dans les premières années de ſes victoires à élever Alexandrie, & à la rendre le centre

centre du commerce du monde, les Juifs y allèrent en foule exercer leur métier de courtiers; & leurs rabins y apprirent enfin quelque choſe des ſciences des Grecs. La langue grecque devint abſolument néceſſaire à tous les Juifs commerçans.

Après la mort d'*Alexandre*, ce peuple demeura ſoumis aux rois de Syrie dans Jéruſalem, & aux rois d'Egypte dans Alexandrie; & lorſque ces rois ſe faiſaient la guerre, ce peuple ſubiſſait toûjours le ſort des ſujets, & appartenait aux vainqueurs.

Depuis leur captivité à Babilone, Jéruſalem n'eut plus de gouverneurs particuliers qui priſſent le nom de *roi*. Les pontifes eurent l'adminiſtration intérieure, & ces pontifes étaient nommés par leurs maîtres: ils achetaient quelquefois très cher cette dignité, comme le patriarche Grec de Conſtantinople achète la ſienne.

Sous *Antiochus Epiphane* ils ſe révoltèrent; la ville fut encor une fois pillée, & les murs démolis.

Après une ſuite de pareils déſaſtres, ils obtiennent enfin pour la première fois, environ cent cinquante ans avant l'ère vulgaire, la permiſſion de battre monnoie; c'eſt d'*Antiochus Sidètes* qu'ils tinrent ce privilège. Ils eurent alors des chefs qui prirent le nom de *rois*, & qui même portèrent un diadême. *Antigone* fut décoré le premier de cet ornement, qui devient peu honorable ſans la puiſſance.

Les Romains dans ce tems-là commençaient à devenir redoutables aux rois de Syrie maîtres des Juifs; ceux-ci gagnèrent le ſénat de Rome par des ſoumiſſions & des préſens. Les guerres des Romains dans l'Aſie mineure ſemblaient devoir laiſſer reſpirer ce malheureux peuple; mais à peine Jéruſalem jouït-elle de quelque ombre de liberté, qu'elle fut déchirée par des guerres civiles, qui la rendirent ſous leurs fantômes de rois beaucoup plus à plaindre qu'elle ne l'avait jamais été dans une ſi longue ſuite de différens eſclavages.

Dans leurs troubles inteſtins, ils prirent les Romains pour juges. Déja la plûpart des royaumes de l'Aſie mineure, de l'Afrique méridionale, & des trois quarts de l'Europe, reconnaiſſaient les Romains pour arbitres & pour maîtres.

Pompée vint en Syrie juger les nations, & dépoſer pluſieurs petits tyrans. Trompé par *Ariſtobule*, qui diſputait la royauté

de Jéruſalem, il ſe vengea ſur lui & ſur ſon parti. Il prit la ville, fit mettre en croix quelques ſéditieux, ſoit prêtres, ſoit phariſiens, & condamna longtems après le roi des Juifs *Ariſtobule* au dernier ſupplice.

Les Juifs toûjours malheureux, toûjours eſclaves, & toûjours révoltés, attirent encor ſur eux les armes romaines. *Craſſus* & *Caſſius* les puniſſent; & *Metellus Scipion* fait crucifier un fils du roi *Ariſtobule* nommé *Alexandre*, auteur de tous les troubles.

Sous le grand *Céſar* ils furent entiérement ſoumis & paiſibles. *Hérode* fameux parmi eux & parmi nous, longtems ſimple tétrarque, obtint d'*Antoine* la couronne de Judée, qu'il paya chérement: mais Jéruſalem ne voulut pas reconnaître ce nouveau roi, parce qu'il était deſcendu d'*Eſaü*, & non pas de *Jacob*, & qu'il n'était qu'Iduméen: c'était préciſément ſa qualité d'étranger qui l'avait fait choiſir par les Romains pour tenir mieux ce peuple en bride.

Les Romains protégèrent le roi de leur nomination avec une armée. Jéruſalem fut encor priſe d'aſſaut, ſaccagée & pillée.

Hérode protégé depuis par *Auguſte* devint un des plus puiſſans princes parmi les petits rois de l'Arabie. Il répara Jéruſalem; il rebâtit la fortereſſe qui entourait ce temple ſi cher aux Juifs, qu'il conſtruiſit auſſi de nouveau, mais qu'il ne put achever: l'argent & les ouvriers lui manquèrent. C'eſt une preuve qu'après tout *Hérode* n'était pas riche, & que les Juifs qui aimaient leur temple, aimaient encor plus leur argent comptant.

Le nom de *roi* n'était qu'une faveur que faiſaient les Romains: cette grace n'était pas un titre de ſucceſſion. Bientôt après la mort d'*Hérode*, la Judée fut gouvernée en province Romaine ſubalterne par le proconſul de Syrie; quoique de tems en tems on accordât le titre de *roi* tantôt à un Juif, tantôt à un autre, moyennant beaucoup d'argent, ainſi qu'on l'accorda au Juif *Agrippa* ſous l'empereur *Claude*.

Une fille d'*Agrippa* fut cette *Bérénice* célèbre pour avoir été aimée d'un des meilleurs empereurs dont Rome ſe vante. Ce fut elle qui, par les injuſtices qu'elle eſſuya de ſes compatriotes, attira les vengeances des Romains ſur Jéruſalem. Elle de-

manda juſtice. Les factions de la ville la lui refuſèrent. L'eſprit ſéditieux de ce peuple ſe porta à de nouveaux excès ; ſon caractère en tout tems était d'être cruel, & ſon ſort d'être puni.

Veſpaſien & *Titus* firent ce ſiége mémorable, qui finit par la deſtruction de la ville. *Joſeph* l'exagérateur prétend que dans cette courte guerre il y eut plus d'un million de Juifs maſſacrés. Il ne faut pas s'étonner qu'un auteur qui met quinze mille hommes dans chaque village tue un million d'hommes. Ce qui reſta, fut expoſé dans les marchés publics, & chaque Juif fut vendu à-peu-près au même prix que l'animal immonde dont ils n'oſent manger.

Dans cette dernière diſperſion ils eſpérèrent encor un libérateur ; & ſous *Adrien*, qu'ils maudiſſent dans leurs prières, il s'éleva un *Barcochebas*, qui ſe dit un nouveau *Moïſe*, un *Shilo*, un *Chriſt*. Ayant raſſemblé beaucoup de ces malheureux ſous ſes étendarts, qu'ils crurent ſacrés, il périt avec tous ſes ſuivans : ce fut le dernier coup pour cette nation, qui en demeura accablée. Son opinion conſtante que la ſtérilité eſt un opprobre, l'a conſervée. Les Juifs ont regardé comme leurs deux grands devoirs, des enfans & de l'argent.

Il réſulte de ce tableau raccourci, que les Hébreux ont preſque toûjours été ou errans, ou brigands, ou eſclaves, ou ſéditieux : ils ſont encor vagabonds aujourd'hui ſur la terre, & en horreur aux hommes, aſſûrant que le ciel & la terre, & tous les hommes ont eté créés pour eux ſeuls.

On voit évidemment, par la ſituation de la Judée, & par le génie de ce peuple, qu'il devait être toûjours ſubjugué. Il était environné de nations puiſſantes & belliqueuſes qu'il avait en averſion. Ainſi il ne pouvait ni s'allier avec elles, ni être protégé par elles. Il lui fut impoſſible de ſe ſoutenir par la marine, puiſqu'il perdit bientôt le port qu'il avait du tems de *Salomon* ſur la mer Rouge ; & que *Salomon* même ſe ſervit toûjours des Tyriens pour bâtir & pour conduire ſes vaiſſeaux, ainſi que pour élever ſon palais & le temple. Il eſt donc manifeſte que les Hébreux n'avaient aucune induſtrie, & qu'ils ne pouvaient compoſer un peuple floriſſant. Ils n'eurent jamais de corps d'armée continuellement ſous le drapeau, comme les Aſſyriens,

les Mèdes, les Perſes, les Syriens, & les Romains. Les artiſans & les cultivateurs prenaient les armes dans les occaſions, & ne pouvaient par conſéquent former des troupes aguerries. Leurs montagnes, ou plutôt leurs rochers, ne ſont ni d'une aſſez grande hauteur, ni aſſez contigus, pour avoir pu défendre l'entrée de leur pays. La plus nombreuſe partie de la nation tranſportée à Babilone, dans la Perſe, & dans l'Inde, ou établie dans Alexandrie, était trop occupée de ſon commerce & de ſon courtage pour ſonger à la guerre. Leur gouvernement civil, tantôt républicain, tantôt pontifical, tantôt monarchique, & très ſouvent réduit à l'anarchie, ne paraît pas meilleur que leur diſcipline militaire.

Vous demandez quelle était la philoſophie des Hébreux; l'article ſera bien court; ils n'en avaient aucune. Leur légiſlateur même ne parle expreſſément en aucun endroit ni de l'immortalité de l'ame, ni des récompenſes d'une autre vie. *Joſeph* & *Philon* croyent les ames matérielles: leurs docteurs admettaient des anges corporels; & dans leur ſéjour à Babilone ils donnèrent à ces anges les noms que leur donnaient les Caldéens, *Michel*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*. Le nom de *Satan* eſt babilonien, & c'eſt en quelque manière l'*Arimane* de *Zoroaſtre*. Le nom d'*Aſmodée* eſt auſſi caldéen; & *Tobie*, qui demeurait à Ninive, eſt le premier qui l'ait employé. Le dogme de l'immortalité de l'ame ne ſe développa que dans la ſuite des tems chez les phariſiens. Les ſaducéens nièrent toûjours cette ſpiritualité, cette immortalité, & l'exiſtence des anges. Cependant les ſaducéens communiquèrent ſans interruption avec les phariſiens: ils eurent même des ſouverains pontifes de leur ſecte. Cette prodigieuſe différence entre les ſentimens de ces deux grands corps ne cauſa aucun trouble. Les Juifs n'étaient attachés ſcrupuleuſement, dans les derniers tems de leur ſéjour à Jéruſalem, qu'à leurs cérémonies légales. Celui qui aurait mangé du boudin ou du lapin, aurait été lapidé; & celui qui niait l'immortalité de l'ame, pouvait être grand-prêtre.

On dit communément que l'horreur des Juifs pour les autres nations venait de leur horreur pour l'idolattie; mais il eſt bien plus vraiſemblable que la manière dont ils exterminèrent d'abord quelques peuplades du Canaan, & la haine que les na-

Digitized by Google

tions voiſines conçurent pour eux, furent la cauſe de cette averſion invincible qu'ils eurent pour elles. Comme ils ne connaiſſaient de peuples que leurs voiſins, ils crurent en les abhorrant déteſter toute la terre, & s'accoûtumèrent ainſi à être les ennemis de tous les hommes.

Une preuve que l'idolatrie des nations n'était point la cauſe de cette haine, c'eſt que par l'hiſtoire des Juifs on voit qu'ils ont été très ſouvent idolâtres. *Salomon* lui-même ſacrifiait à des Dieux étrangers. Depuis lui on ne voit preſque aucun roi dans la petite province de Juda, qui ne permette le culte de ces Dieux, & qui ne leur offre de l'encens. La province d'Iſraël conſerva ſes deux veaux & ſes bois ſacrés, ou adora d'autres divinités.

Cette idolatrie qu'on reproche à tant de nations, eſt encor une choſe bien peu éclaircie. Il ne ſerait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la théologie des anciens. Toutes les nations policées eurent la connaiſſance d'un DIEU ſuprême, maître des Dieux ſubalternes & des hommes. Les Egyptiens reconnaiſſaient eux-mêmes un premier principe, qu'ils appellaient *Knef*, à qui tout le reſte était ſubordonné. Les anciens Perſes adoraient le bon principe nommé *Oroſmade*, & ils étaient très éloignés de ſacrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ils regardaient à-peu-près comme nous regardons le Diable. Les Guèbres encor aujourd'hui ont conſervé le dogme ſacré de l'unité de DIEU. Les anciens bracmanes reconnaiſſaient un ſeul Etre ſuprême: les Chinois n'aſſocièrent aucun être ſubalterne à la Divinité, & n'eurent aucune idole juſqu'aux tems où le culte de *Fo*, & les ſuperſtitions des bonzes ont ſéduit la populace. Les Grecs & les Romains, malgré la foule de leurs Dieux, reconnaiſſaient dans *Jupiter* le ſouverain abſolu du ciel & de la terre. *Homère* même, dans les plus abſurdes fictions de la poëſie, ne s'eſt jamais écarté de cette vérité. Il repréſente toûjours *Jupiter* comme le ſeul tout-puiſſant, qui envoye le bien & le mal ſur la terre, & qui d'un mouvement de ſes ſourcils fait trembler les Dieux & les hommes. On dreſſait des autels; on faiſait des ſacrifices à des Dieux ſubalternes, & dépendans du DIEU ſuprême. Il n'y a pas un ſeul monument de l'antiquité, où le nom de *ſouverain du ciel* ſoit donné à

un Dieu ſecondaire, à *Mercure*, à *Apollon*, à *Mars*. La foudre a toûjours été l'attribut du maître.

L'idée d'un Etre ſouverain, de ſa providence, de ſes décrets éternels, ſe trouve chez tous les philoſophes, & chez tous les poëtes. Enfin il eſt peut-être auſſi injuſte de penſer que les anciens égalaſſent les héros, les génies, les Dieux inférieurs, à celui qu'ils appellaient *le père & le maître des Dieux*, qu'il ſerait ridicule de penſer que nous aſſocions à DIEU les bienheureux & les anges.

Vous demandez enſuite ſi les anciens philoſophes & les légiſlateurs ont puiſé chez les Juifs, ou ſi les Juifs ont pris chez eux. Il faut s'en rapporter à *Philon :* il avoue qu'avant la traduction des Septante, les étrangers n'avaient aucune connaiſſance des livres de ſa nation. Les grands peuples ne peuvent tirer leurs loix & leurs connaiſſances d'un petit peuple obſcur & eſclave. Les Juifs n'avaient pas même de livres du tems d'*Oſias*. On trouva par hazard ſous ſon règne le ſeul exemplaire de la loi qui exiſtât. Ce peuple, depuis qu'il fut captif à Babilone, ne connut d'autre alphabet que le caldéen : il ne fut renommé pour aucun art, pour aucune manufacture de quelque eſpèce qu'elle pût être ; & dans le tems même de *Salomon* ils étaient obligés de payer chérement des ouvriers étrangers. Dire que les Egyptiens, les Perſes, les Grecs furent inſtruits par les Juifs, c'eſt dire que les Romains apprirent les arts des Bas-Bretons. Les Juifs ne furent jamais ni phyſiciens, ni géomètres, ni aſtronomes. Loin d'avoir des écoles publiques pour l'inſtruction de la jeuneſſe, leur langue manquait même de terme pour exprimer cette inſtitution. Les peuples du Pérou & du Mexique réglaient bien mieux qu'eux leur année. Leur ſéjour dans Babilone & dans Alexandrie, pendant lequel des particuliers purent s'inſtruire, ne forma le peuple que dans l'art de l'uſure. Ils ne ſurent jamais frapper des eſpèces : & quand *Antiochus Sidètes* leur permit d'avoir de la monnoie à leur coin, à peine purent-ils profiter de cette permiſſion pendant quatre ou cinq ans ; encor on prétend que ces eſpèces furent frappées dans Samarie. De là vient que les médailles juives ſont ſi rares, & preſque toutes fauſſes. Enfin vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant & bar-

bare, qui joint depuis longtems la plus ſordide avarice à la plus déteſtable ſuperſtition, & à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolèrent & qui les enrichiſſent. *Il ne faut pourtant pas les brûler.*

DU SIÉCLE DE CONSTANTIN.

PArmi les ſiécles qui ſuivirent celui d'*Auguſte*, vous avez raiſon de diſtinguer celui de *Conſtantin*. Il eſt à jamais célèbre, par les grands changemens qu'il apporta ſur la terre. Il commençait, il eſt vrai, à ramener la barbarie : non-ſeulement on ne retrouvait plus des *Cicérons*, des *Horaces*, & des *Virgiles ;* mais il n'y avait pas même de *Lucains*, ni de *Sénèques ;* pas un hiſtorien ſage & exact : on ne voit que des ſatyres ſuſpectes, ou des panégyriques encor plus hazardés.

Les chrétiens commençaient alors à écrire l'hiſtoire ; mais ils n'avaient pris ni *Tite-Live*, ni *Thucidide* pour modèle. Les ſectateurs de l'ancienne religion de l'empire n'écrivaient ni avec plus d'éloquence, ni avec plus de vérité. Les deux partis animés l'un contre l'autre n'examinaient pas bien ſcrupuleuſement les calomnies dont on chargeait leurs adverſaires. De-là vient que le même homme eſt regardé tantôt comme un Dieu, tantôt comme un monſtre.

La décadence en toute choſe, & dans les moindres arts mécaniques, comme dans l'éloquence & dans la vertu, arriva après *Marc-Aurèle*. Il avait été le dernier empereur de cette ſecte ſtoique qui élevait l'homme au-deſſus de lui-même, en le rendant dur pour lui ſeul, & compatiſſant pour les autres. Ce ne fut plus depuis la mort de cet empereur, vraiement philoſophe, que tyrannie & confuſion. Les ſoldats diſpoſaient ſouvent de l'empire. Le ſénat tomba dans un tel mépris, que du tems de *Galien* il fut défendu par une loi expreſſe aux ſénateurs d'aller à la guerre. On vit à la fois trente chefs de partis prendre le titre d'*empereur*, dans trente provinces de l'empire. Les barbares fondaient déja de tous côtés au milieu du

troiſiéme ſiécle ſur cet empire déchiré. Cependant il ſubſiſta par la ſeule diſcipline militaire qui l'avait fondé.

Pendant tous ces troubles le chriſtianiſme s'établiſſait par degrés, ſurtout en Egypte, dans la Syrie, & ſur les côtes de l'Aſie mineure. L'empire Romain admettait toute ſorte de religions, ainſi que toute ſorte de ſectes philoſophiques. On permettait le culte d'*Oſiris* : on laiſſait même aux Juifs de grands privilèges malgré leurs révoltes : mais les peuples s'élevèrent ſouvent dans les provinces contre les chrétiens. Les magiſtrats les perſécutaient ; & on obtint même ſouvent contre eux des édits émanés des empereurs. Il ne faut pas être étonné de cette haine générale qu'on portait d'abord au chriſtianiſme, tandis qu'on tolérait tant d'autres religions. C'eſt que ni les Egyptiens, ni les Juifs, ni les adorateurs de la déeſſe de Syrie, & de tant d'autres Dieux étrangers, ne déclaraient une guerre ouverte aux Dieux de l'empire. Ils ne s'élevaient point contre la religion dominante ; mais un des premiers devoirs des chrétiens était d'exterminer le culte reçu dans l'empire. Les prêtres des Dieux jettaient des cris quand ils voyaient diminuer les ſacrifices, & les offrandes ; le peuple toûjours fanatique, & toûjours emporté, ſe ſoulevait contre les chrétiens : cependant pluſieurs empereurs les protégèrent. *Adrien* défendit expreſſément qu'on les perſécutât. *Marc-Aurèle* ordonna qu'on ne les pourſuivît point pour cauſe de religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Galien*, leur laiſſèrent une liberté entière ; ils avaient au troiſiéme ſiécle des égliſes publiques très fréquentées, & très riches ; & leur liberté fut ſi grande, qu'ils tinrent ſeize conciles dans ce ſiécle. Le chemin des dignités étant fermé aux premiers chrétiens, qui étaient preſque tous d'une condition obſcure, ils ſe jettèrent dans le commerce, & il y en eut qui amaſſèrent de grandes richeſſes. C'eſt la reſſource de toutes les ſociétés qui ne peuvent avoir de charges dans l'état : c'eſt ainſi qu'en ont uſé les calviniſtes en France, tous les non-conformiſtes en Angleterre, les catholiques en Hollande, les arminiens en Perſe, les Banians dans l'Inde, & les Juifs dans toute la terre. Cependant à la fin la tolérance fut ſi grande, & les mœurs du gouvernement ſi douces, que les chrétiens furent admis à tous les honneurs & à toutes

toutes les dignités. Ils ne ſacrifiaient point aux Dieux de l'empire ; on ne s'embarraſſait pas s'ils allaient aux temples, ou s'ils les fuyaient ; il y avait parmi les Romains une liberté abſolue ſur les exercices de leur religion ; perſonne ne fut jamais forcé de les remplir. Les chrétiens jouiſſaient donc de la même liberté que les autres : il eſt ſi vrai qu'ils parvinrent aux honneurs, que *Dioclétien* & *Galérius* les en privèrent en 303, dans la perſécution dont nous parlerons.

Il faut adorer la providence dans toutes ſes voies ; mais je me borne, ſelon vos ordres, à l'hiſtoire politique.

Manès ſous le règne de *Probus*, vers l'an 278 forma une religion nouvelle dans Alexandrie. Cette ſecte était compoſée des anciens principes des Perſans, & de quelques dogmes du chriſtianiſme. *Probus* & ſon ſucceſſeur *Carus* laiſſèrent en paix *Manès* & les chrétiens. *Numérien* leur laiſſa une liberté entière. *Dioclétien* protégea les chrétiens, & toléra les manichéens, pendant douze années : mais en 296 il donna un édit contre les manichéens, & les proſcrivit comme des ennemis de l'empire attachés aux Perſes. Les chrétiens ne furent point compris dans l'édit ; ils demeurèrent tranquilles ſous *Dioclétien*, & firent une profeſſion ouverte de leur religion dans tout l'empire, juſqu'aux deux dernières années du règne de ce prince.

Pour achever l'eſquiſſe du tableau que vous demandez, il faut vous repréſenter quel était alors l'empire Romain. Malgré toutes les ſecouſſes intérieures & étrangères, malgré les incurſions des barbares, il comprenait tout ce que poſſède aujourd'hui le ſultan des Turcs, excepté l'Arabie ; tout ce que poſſède la maiſon d'*Autriche* en Allemagne, & toutes les provinces d'Allemagne juſqu'à l'Elbe, l'Italie, la France, l'Eſpagne, l'Angleterre & la moitié de l'Ecoſſe ; toute l'Afrique, juſqu'au déſert de Dara, & même les iſles Canaries. Tant de pays étaient tenus ſous le joug par des corps d'armée moins conſidérables que l'Allemagne & la France n'en mettent aujourd'hui ſur pied quand elles ſont en guerre.

Cette grande puiſſance s'affermit & s'augmenta même depuis *Céſar* juſqu'à *Théodoſe*, autant par les loix, par la police, & par les bienfaits, que par les armes & par la terreur. C'eſt encor un ſujet d'étonnement, qu'aucun de ces peuples conquis

n'ait pu, depuis qu'ils ſe gouvernent par eux-mêmes, ni conſtruire des grands chemins, ni élever des amphithéâtres & des bains publics, tels que leurs vainqueurs leur en donnèrent. Des contrées qui ſont aujourd'hui preſque barbares & déſertes, étaient peuplées & policées: telles furent l'Epire, la Macédoine, la Theſſalie, l'Illyrie, la Pannonie, ſurtout l'Aſie mineure, & les côtes de l'Afrique; mais auſſi il s'en falait beaucoup que l'Allemagne, la France & l'Angleterre fuſſent ce qu'elles ſont aujourd'hui. Ces trois états ſont ceux qui ont le plus gagné à ſe gouverner par eux-mêmes; encor a-t-il falu près de douze ſiécles pour mettre ces royaumes dans l'état floriſſant où nous les voyons; mais il faut avouer que tout le reſte a beaucoup perdu à paſſer ſous d'autres loix. Les ruines de l'Aſie mineure & de la Grèce, la dépopulation de l'Egypte, & la barbarie de l'Afrique, atteſtent aujourd'hui la grandeur romaine. Le grand nombre des villes floriſſantes qui couvraient ces pays, eſt changé en villages malheureux; & le terrain même eſt devenu ſtérile ſous les mains des peuples abrutis.

Il faut maintenant tâcher de vous donner quelques éclairciſſemens ſur *Dioclétien*, qui fut un des plus puiſſans empereurs de Rome, & dont on a dit tant de mal & tant de bien.

DE DIOCLETIEN.

APrès pluſieurs règnes faibles, ou tyranniques, l'empire eut un bon empereur dans *Probus;* & les légions le maſſacrèrent. Ils élurent *Carus*, qui fut tué d'un coup de tonnerre vers le Tygre, lorſqu'il faiſait la guerre aux Perſes. Son fils *Numérien* fut proclamé par les ſoldats. Les hiſtoriens nous diſent ſérieuſement, qu'à force de pleurer la mort de ſon père il en perdit preſque la vue, & qu'il fut obligé en faiſant la guerre de demeurer toûjours entre quatre rideaux. Son beau-père, nommé *Aper*, le tua dans ſon lit pour ſe mettre ſur le trône: mais un druïde avait prédit dans les Gaules à *Dioclétien*, l'un des généraux de l'armée, qu'il ſerait immédiatement empereur après avoir tué un ſanglier; or un ſanglier ſe nomme en latin *Aper*. *Dioclétien*

Digitized by Google

aſſembla l'armée, tua de ſa main *Aper* en préſence des ſoldats, & accomplit ainſi la prédiction du druide. Les hiſtoriens qui rapportent cet oracle méritaient de ſe nourrir du fruit de l'arbre que les druides révéraient. Il eſt certain que *Dioclétien* tua le beau-père de ſon empereur : ce fut là ſon premier droit au trône : le ſecond c'eſt que *Numérien* avait un frère nommé *Carin*, qui était auſſi empereur, & qui s'étant oppoſé à l'élévation de *Dioclétien*, fut tué par un des tribuns de ſon armée. Voilà les droits de *Dioclétien* à l'empire. Depuis longtems il n'y en avait guères d'autres.

Il était originaire de Dalmatie, de la petite ville Dioclée dont il avait pris le nom. S'il eſt vrai que ſon père ait été un laboureur, & que lui-même dans ſa jeuneſſe ait été l'eſclave d'un ſénateur nommé *Anulinus*, c'eſt-là ſon plus bel éloge : il ne pouvait devoir ſon élévation qu'à lui-même : il eſt bien clair qu'il s'était concilié l'eſtime de ſon armée, puiſqu'on oublia ſa naiſſance pour lui donner le diadême. *Lactance*, auteur chrétien, mais un peu partial, prétend que *Dioclétien* était le plus grand poltron de l'empire. Il n'y a guères d'apparence que des ſoldats Romains ayent choiſi un poltron pour les gouverner ; & que ce poltron eût paſſé par tous les degrés de la milice. Le zèle de *Lactance* contre un empereur payen eſt très louable, mais il n'eſt pas adroit.

Dioclétien contint en maître pendant vingt années ces fières légions, qui défaiſaient leurs empereurs avec autant de facilité qu'elles les faiſaient : c'eſt encor une preuve, malgré *Lactance*, qu'il fut auſſi grand prince que brave ſoldat. L'empire reprit bientôt ſous lui ſa première ſplendeur. Les Gaulois, les Africains, les Egyptiens, les Anglais ſoulevés en divers tems, furent tous remis ſous l'obéiſſance de l'empire : les Perſes mêmes furent vaincus. Tant de ſuccès au dehors, une adminiſtration encor plus heureuſe au dedans, des loix auſſi humaines que ſages qu'on voit encor dans le *Code Juſtinien*, Rome, Milan, Aurun, Nicomédie, Carthage, embellies par ſa munificence ; tout lui concilia le reſpect & l'amour de l'orient & de l'occident, au point que deux cent quarante ans après ſa mort on comptait encor & on datait de la première année de ſon règne, comme on comptait auparavant depuis la fon-

dation de Rome. C'eſt ce qu'on appelle l'*ère de Dioclétien ;* on l'a appellée auſſi l'*ère des martyrs :* mais c'eſt ſe tromper évidemment de dix-huit années ; car il eſt certain qu'il ne perſécuta aucun chrétien pendant dix-huit ans. Il en était ſi éloigné, que la première choſe qu'il fit étant empereur, ce fut de donner une compagnie de gardes prétoriennes à un chrétien nommé *Sébaſtien*, qui eſt au catalogue des ſaints.

Il ne craignit point de ſe donner un collègue à l'empire dans la perſonne d'un ſoldat de fortune comme lui ; c'était *Maximien Hercule* ſon ami. La conformité de leurs fortunes avait fait leur amitié. *Maximien Hercule* était auſſi né de parens obſcurs & pauvres, & s'était élevé comme *Dioclétien* de grade en grade par ſon courage. On n'a pas manqué de reprocher à ce *Maximien* d'avoir pris le ſurnom d'*Hercule*, & à *Dioclétien* d'avoir accepté celui de *Jovien*. On ne daigne pas s'appercevoir que nous avons tous les jours des gens d'égliſe qui s'appellent *Hercule*, & des bourgeois qui s'appellent *Céſar* & *Auguſte*.

Dioclétien créa encor deux céſars ; le premier fut un autre *Maximien* ſurnommé *Galérius*, qui avait commencé par être gardeur de troupeaux. Il ſemblait que *Dioclétien*, le plus fier & le plus faſtueux des hommes, lui qui le premier introduiſit de ſe faire baiſer les pieds, mît ſa grandeur à placer ſur le trône des céſars des hommes nés dans la condition la plus abjecte. Un eſclave & deux payſans étaient à la tête de l'empire, & jamais il ne fut plus floriſſant.

Le ſecond céſar qu'il créa était d'une naiſſance diſtinguée ; c'était *Conſtance Chlore*, petit-neveu par ſa mère de l'empereur *Claude II*. L'empire fut gouverné par ces quatre princes. Cette aſſociation pouvait produire par année quatre guerres civiles ; mais *Dioclétien* ſut tellement être le maître de ſes aſſociés, qu'il les obligea toûjours à le reſpecter, & même à vivre unis entre eux. Ces princes avec le nom de *Céſars* n'étaient au fonds que ſes premiers ſujets : on voit qu'il les traitait en maître abſolu ; car lorſque le céſar *Galérius* ayant été vaincu par les Perſes vint en Méſopotamie lui rendre compte de ſa défaite, il le laiſſa marcher l'eſpace d'un mille auprès de ſon char, & ne le reçut en grace que quand il eut réparé ſa faute & ſon malheur.

Galère les repara en effet l'année d'après en 297 d'une manière bien ſignalée. Il battit le roi de Perſe en perſonne. Ces rois de Perſe ne s'étaient pas corrigés depuis la bataille d'Arbelles, de mener dans leurs armées leurs femmes, leurs filles, & leurs eunuques. *Galère* prit comme *Alexandre* la femme & toute la famille du roi de Perſe, & les traita avec le même reſpect. La paix fut auſſi glorieuſe que la victoire : les vaincus cédèrent cinq provinces aux Romains, des ſables de Palmyrène juſqu'à l'Arménie.

Dioclétien & *Galère* allèrent à Rome étaler un triomphe inouï juſqu'alors : c'était la première fois qu'on montrait au peuple Romain la femme d'un roi de Perſe & ſes enfans enchaînés. Tout l'empire était dans l'abondance & dans la joie. *Dioclétien* en parcourait toutes les provinces ; il allait de Rome en Egypte, en Syrie, dans l'Aſie mineure : ſa demeure ordinaire n'était point à Rome ; c'était à Nicomédie près du Pont-Euxin, ſoit pour veiller de plus près ſur les Perſes & ſur les Barbares, ſoit qu'il s'affectionnât à un ſéjour qu'il avait embelli.

Ce fut au milieu de ces proſpérités que *Galère* commença la perſécution contre les chrétiens. Pourquoi les avait-on laiſſé en repos juſques-là, & pourquoi furent-ils maltraités alors ? *Euſèbe* dit qu'un centurion de la légion Trajane nommé *Marcel*, qui ſervait dans la Mauritanie, aſſiſtant avec ſa troupe à une fête qu'on donnait pour la victoire de *Galère*, jetta par terre ſa ceinture militaire, ſes armes & ſa baguette de ſarment qui était la marque de ſon office, diſant tout haut qu'il était chrétien, & qu'il ne voulait plus ſervir des payens. Cette déſertion fut punie de mort par le conſeil de guerre. C'eſt là le premier exemple avéré de cette perſécution ſi fameuſe. Il eſt qu'il y avait un grand nombre de chrétiens dans les armées de l'empire ; & l'intérêt de l'état demandait qu'une telle déſertion publique ne fût point autoriſée. Le zèle de *Marcel* était très pieux, mais il n'était pas raiſonnable. Si dans la fête qu'on donnait en Mauritanie on mangeait des viandes offertes aux Dieux de l'empire, la loi n'ordonnait point à *Marcel* d'en manger ; le chriſtianiſme ne lui ordonnait point de donner l'exemple de la ſédition ; & il n'y a point de pays au monde, où l'on ne punît une action ſi téméraire.

Cependant depuis l'avanture de *Marcel*, il ne paraît pas qu'on ait recherché les chrétiens juſqu'à l'an 303. Ils avaient à Nicomédie une ſuperbe égliſe cathédrale vis-à-vis le palais, & même beaucoup plus élevée. Les hiſtoriens ne nous diſent point les raiſons pour leſquelles *Galère* demanda inſtamment à *Dioclétien* qu'on abattît cette égliſe ; mais ils nous apprennent que *Dioclétien* fut très longtems à ſe déterminer : il réſiſta près d'une année. Il eſt bien étrange qu'après cela ce ſoit lui qu'on appelle *perſécuteur*. Enfin, en 303 l'égliſe fut abattue ; & on afficha un édit par lequel les chrétiens ſeraient privés de tout honneur & de toute dignité. Puiſqu'on les en privait, il eſt évident qu'ils en avaient. Un chrétien arracha & mit en piéces publiquement l'édit impérial : ce n'était pas là un acte de religion ; c'était un emportement de révolte. Il eſt donc très vraiſemblable qu'un zèle indiſcret, & qui n'était pas ſelon la ſcience, attira cette perſécution funeſte. Quelque tems après le palais de *Galère* brûla ; il en accuſa les chrétiens ; & ceux-ci accuſèrent *Galère* d'avoir mis lui-même le feu à ſon palais, pour avoir un prétexte de les calomnier. L'accuſation de *Galère* paraît fort injuſte ; celle qu'on intente contre lui ne l'eſt pas moins ; car l'édit étant déja porté, de quel nouveau prétexte avait-il beſoin ? S'il lui avait falu en effet une nouvelle raiſon pour engager *Dioclétien* à perſécuter, ce ſerait ſeulement une nouvelle preuve de la peine qu'eut *Dioclétien* à abandonner les chrétiens qu'il avait toûjours protégés ; cela ferait voir évidemment qu'il avait falu de nouveaux reſſorts pour le déterminer à la violence.

Il paraît certain qu'il y eut beaucoup de chrétiens tourmentés dans l'empire. Mais il eſt difficile de concilier avec les loix romaines tous ces tourmens recherchés, toutes ces mutilations, ces langues arrachées, ces membres coupés & grillés, & tous ces attentats à la pudeur faits publiquement contre l'honnêteté publique. Aucune loi romaine n'ordonna jamais de tels ſupplices. Il ſe peut que l'avetſion des peuples contre les chrétiens les ait portés à des excès horribles ; mais on ne trouve nulle part que ces excès ayent été ordonnés par les empereurs ni par le ſénat.

Il eſt bien vraiſemblable que la juſte douleur des chrétiens

ſe répandit en plaintes exagérées. *Les actes ſincères* nous racontent que l'empereur étant dans Antioche, le préteur condamna un petit enfant chrétien nommé *Romain* à être brûlé; que des Juifs préſens à ce ſupplice ſe mirent méchamment à rire, en diſant; *Nous avons eu autrefois trois petits enfans*, Sidrac, Midrac, & Abdenago, *qui ne brûlèrent point dans la fournaiſe ardente, mais ceux-ci y brûlent.* Dans l'inſtant, pour confondre les Juifs, une grande pluye éteignit le bucher; & le petit garçon en ſortit ſain & ſauf, en demandant, *Où eſt donc le feu? Les actes ſincères* ajoutent que l'empereur le fit délivrer, mais que le juge ordonna qu'on lui coupât la langue. Il n'eſt guères poſſible de croire qu'un juge ait fait couper la langue à un petit garçon à qui l'empereur avait pardonné.

Ce qui ſuit eſt plus ſingulier. On prétend qu'un vieux médecin chrétien nommé *Ariſton*, qui avait un biſtouri tout prêt, coupa la langue de l'enfant pour faire ſa cour au préteur. Le petit *Romain* fut auſſitôt renvoyé en priſon. Le géolier lui demanda de ſes nouvelles. L'enfant raconta fort au long comment un vieux médecin lui avait coupé la langue. Il faut noter que le petit avant cette opération était extrémement bégue, mais qu'alors il parlait avec une volubilité merveilleuſe. Le géolier ne manqua pas d'aller raconter ce miracle à l'empereur. On fit venir le vieux médecin; il jura que l'opération avait été faite dans les règles de l'art, & montra la langue de l'enfant, qu'il avait conſervée proprement dans une boëte comme une relique. *Qu'on faſſe venir*, dit-il, *le premier venu; je m'en vais lui couper la langue en préſence de votre majeſté, & vous verrez s'il poura parler.* La propoſition fut acceptée. On prit un pauvre homme, à qui le médecin coupa juſte autant de langue qu'il en avait coupé au petit enfant; l'homme mourut ſur le champ.

Je veux croire que les *Actes* qui rapportent ce fait, ſont auſſi *ſincères* qu'ils en portent le titre: mais ils ſont encor plus ſimples que ſincères; & il eſt bien étrange que *Fleuri* dans ſon *Hiſtoire eccléſiaſtique* rapporte un ſi prodigieux nombre de faits ſemblables, bien plus propres au ſcandale qu'à l'édification.

Vous remarquerez encor, que dans cette année 303, où

l'on prétend que *Dioclétien* était préſent à toute cette belle avanture dans Antioche, il était à Rome, & qu'il paſſa toute l'année en Italie. On dit que ce fut à Rome en ſa préſence que *St. Geneſt* comédien ſe convertit ſur le théâtre, en jouant une comédie contre les chrétiens. Cette comédie montre bien que le goût de *Plaute* & de *Térence* ne ſubſiſtait plus. Ce qu'on appelle aujourd'hui *la comédie*, ou *la farce italienne*, ſemble avoir pris naiſſance dans ce tems-là. *St. Geneſt* repréſentait un malade : le médecin lui demandait ce qu'il avait : *Je me ſens peſant*, dit Geneſt : *Veux-tu que nous te rabotions pour te rendre plus leger ?* lui dit le médecin : *Non*, répond Geneſt, *je veux mourir chrétien, pour reſſuſciter avec une belle taille.* Alors des acteurs habillés en prêtres & en exorciſtes viennent pour le batiſer ; dans le moment *Geneſt* devint en effet chrétien ; & au lieu d'achever ſon rôle, il ſe mit à prêcher l'empereur & le peuple. Ce ſont encor les *Actes ſincères* qui rapportent ce miracle.

Il eſt certain qu'il y eut beaucoup de vrais martyrs : mais auſſi il n'eſt pas vrai que les provinces fuſſent inondées de ſang, comme on ſe l'imagine. Il eſt fait mention d'environ deux cent martyres, vers ces derniers tems de *Dioclétien*, dans toute l'étendue de l'empire Romain ; & il eſt avéré, par les lettres de *Conſtantin* même, que *Dioclétien* eut bien moins de part à la perſécution que *Galère*.

Dioclétien tomba malade cette année ; & ſe ſentant affaibli, il fut le premier qui donna au monde l'exemple de l'abdication de l'empire. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir ſi cette abdication fut forcée, ou non. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ayant recouvré ſa ſanté, il vécut encor neuf ans, auſſi honoré que paiſible dans ſa retraite de Salone au pays de ſa naiſſance. Il diſait qu'il n'avait commencé à vivre que du jour de ſa retraite ; & lorſqu'on le preſſa de remonter ſur le trône, il répondit que le trône ne valait pas la tranquillité de ſa vie, & qu'il prenait plus de plaiſir à cultiver ſon jardin, qu'il n'en avait eu à gouverner la terre. Que conclurez-vous de tous ces faits, ſinon, qu'avec de très grands défauts il régna en grand empereur, & qu'il acheva ſa vie en philoſophe ?

DE

DE CONSTANTIN.

JE ne vous parlerai point ici de la confuſion qui agita l'empire depuis l'abdication de *Dioclétien*. Il y eut après ſa mort ſix empereurs à la fois. *Conſtantin* triompha d'eux tous, changea la religion & l'empire, & fut l'auteur non-ſeulement de cette grande révolution, mais de toutes celles qu'on a vues depuis dans l'occident. Vous voudriez ſavoir quel était ſon caractère : demandez-le à *Julien*, à *Zozime*, à *Sozomène*, à *Victor* : ils vous diront qu'il agit d'abord en grand prince, enſuite en voleur public, & que la dernière partie de ſa vie fut d'un voluptueux, d'un efféminé, & d'un prodigue. Ils le peindront toûjours ambitieux, cruel, & ſanguinaire. Demandez-le à *Euſèbe*, à *Grégoire de Nazianze*, à *Lactance* : ils vous diront que c'était un homme parfait. Entre ces deux extrêmes il n'y a que les faits avérés qui puiſſent vous faire trouver la vérité. Il avait un beau-père, il l'obligea de ſe pendre ; il avait un beau-frère, il le fit étrangler ; il avait un neveu de douze à treize ans, il le fit égorger ; il avait un fils aîné, il lui fit couper la tête ; il avait une femme, il la fit étouffer dans un bain. Un vieil auteur Gaulois dit, *qu'il aimait à faire maiſon nette.*

Si vous ajoutez à toutes ces affaires domeſtiques, qu'ayant été ſur les bords du Rhin, à la chaſſe de quelque horde de Francs qui habitaient dans ces quartiers-là, & ayant pris leurs rois, qui probablement étaient de la famille de notre *Pharamond* & de notre *Clodion le chevelu*, il les expoſa aux bêtes pour ſon divertiſſement ; vous pourez inférer de tout cela, ſans craindre de vous tromper, que ce n'était pas l'homme du monde le plus accommodant.

Examinons à préſent les principaux événemens de ſon règne. Son père *Conſtance Chlore* était au fond de l'Angleterre, où il avait pris pour quelques mois le titre d'empereur. *Conſtantin* était à Nicomédie, auprès de l'empereur *Galère* ; il lui demanda la permiſſion d'aller trouver ſon père qui était malade ; *Galère* n'en fit aucune difficulté : *Conſtantin* partit avec les relais de

l'empire qu'on appellait *Veredarii*. On pourait dire qu'il était auſſi dangereux d'être cheval de poſte, que d'être de la famille de *Conſtantin ;* car il faiſait couper les jarrets à tous les chevaux après s'en être ſervi, de peur que *Galère* ne révoquât ſa permiſſion, & ne le fît revenir à Nicomédie. Il trouva ſon père mourant, & ſe fit reconnaître empereur par le petit nombre de troupes romaines qui étaient alors en Angleterre.

Une élection d'un empereur Romain faite à Yorck par cinq ou ſix mille hommes, ne devait guères paraître légitime à Rome : il y manquait au moins la formule du *Senatus populuſque Romanus*. Le ſénat, le peuple, & les gardes prétoriennes élurent d'un conſentement unanime *Maxence*, fils du céſar *Maximien Hercule*, déja céſar lui-même, & frère de cette *Fauſta* que *Conſtantin* avait épouſée, & qu'il fit depuis étouffer. Ce *Maxence* eſt appellé *tyran*, *uſurpateur*, par nos hiſtoriens, qui ſont toûjours pour les gens heureux. Il était le protecteur de la religion payenne, contre *Conſtantin* qui déja commençait à ſe déclarer pour les chrétiens. Payen & vaincu, il falait bien qu'il fût un homme abominable.

Euſèbe nous dit que *Conſtantin* en allant à Rome combattre *Maxence*, vit dans les nuées, auſſi-bien que toute ſon armée, la grande enſeigne des empereurs nommée le *Labarum*, ſurmontée d'un platin, ou d'un grand *R* grec, avec une croix en ſautoir, & deux mots grecs qui ſignifiaient, *Tu vaincras par ceci*. Quelques auteurs prétendent que ce ſigne lui apparut à Beſançon, d'autres diſent à Cologne, quelques-uns à Trèves, d'autres à Troyes. Il eſt étrange que le ciel ſe ſoit expliqué en grec dans tous ces pays-là. Il eût paru plus naturel aux faibles lumières des hommes, que ce ſigne eût paru en Italie le jour de la bataille ; mais alors il eût falu que l'inſcription eût été en latin. Un ſavant antiquaire nommé *Loiſel* a refuté cette antiquité ; mais on l'a traité de ſcélérat.

On pourait cependant conſidérer que cette guerre n'était pas une guerre de religion, que *Conſtantin* n'était pas un ſaint, qu'il eſt mort ſoupçonné d'être arien, après avoir perſécuté les orthodoxes ; & qu'ainſi on n'a pas un intérêt bien évident à ſoutenir ce prodige.

Après ſa victoire, le ſénat s'empreſſa d'adorer le vainqueur

& de déteſter la mémoire du vaincu. On ſe hâta de dépouiller l'arc de triomphe de *Marc-Aurèle*, pour orner celui de *Conſtantin*; on lui dreſſa une ſtatue d'or, ce qu'on ne faiſait que pour les Dieux; il la reçut malgré le *Labarum*, & reçut encor le titre de *grand-pontife*, qu'il garda toute ſa vie. Son premier ſoin, à ce que diſent *Nazaire* & *Zozime*, fut d'exterminer toute la race du tyran & ſes principaux amis; après quoi il aſſiſta très humainement aux ſpectacles & aux jeux publics.

Le vieux *Dioclétien* était mourant alors dans ſa retraite de Salone. *Conſtantin* aurait pu ne ſe pas tant preſſer d'abattre ſes images dans Rome; il eût pu ſe ſouvenir que cet empereur oublié avait été le bienfaiteur de ſon père, & qu'il lui devait l'empire. Vainqueur de *Maxence*, il lui reſtait à ſe défaire de *Licinius* ſon beau-frère, auguſte comme lui; & *Licinius* ſongeait à ſe défaire de *Conſtantin*, s'il pouvait. Cependant leurs querelles n'éclatant pas encor, ils donnèrent conjointement en 313 à Milan le fameux édit de liberté de conſcience. *Nous donnons*, diſent-ils, *à tout le monde la liberté de ſuivre telle religion que chacun voudra, afin d'attirer la bénédiction du ciel ſur nous & ſur tous nos ſujets; nous déclarons que nous avons donné aux chrétiens la faculté libre & abſolue d'obſerver leur religion; bien entendu que tous les autres auront la même liberté, pour maintenir la tranquillité de notre règne.* On pourait faire un livre ſur un tel édit; mais je ne veux pas ſeulement y hazarder deux lignes.

Conſtantin n'était pas encor chrétien. *Licinius* ſon collègue ne l'était pas non plus. Il y avait encor un empereur ou un tyran à exterminer; c'était un payen déterminé, nommé *Maximin*. *Licinius* le combattit avant de combattre *Conſtantin*. Le ciel lui fut encor plus favorable qu'à *Conſtantin* même; car celui-ci n'avait eu que l'apparition d'un étendart, & *Licinius* eut celle d'un ange. Cet ange lui apprit une prière avec laquelle il vaincrait ſûrement le barbare *Maximin*. *Licinius* la mit par écrit, la fit réciter trois fois à ſon armée, & remporta une victoire complette. Si ce *Licinius*, beau-frère de *Conſtantin*, avait régné heureuſement, on n'aurait parlé que de ſon ange: mais *Conſtantin* l'ayant fait pendre, ayant égorgé ſon

jeune fils, & devenu maître abſolu de tout, on ne parle que du *Labarum* de *Conſtantin.*

On croit qu'il fit mourir ſon fils aîné *Criſpus*, & ſa femme *Fauſta*, la même année qu'il aſſembla le concile de Nicée. *Zozime*, & *Sozomène* prétendent que les prêtres des Dieux lui ayant dit qu'il n'y avait pas d'expiations pour de ſi grands crimes, il fit alors profeſſion ouverte du chriſtianiſme, & démolit pluſieurs temples dans l'orient. Il n'eſt guère vraiſemblable que des pontifes payens euſſent manqué une ſi belle occaſion d'amener à eux leur grand-pontife qui les abandonnait. Cependant il n'eſt pas impoſſible qu'il s'en fût trouvé quelques-uns de ſévères ; il y a partout des hommes difficiles. Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que *Conſtantin* chrétien n'ait fait aucune pénitence de ſes parricides. Ce fut à Rome qu'il commit cette barbarie ; & depuis ce tems le ſéjour de Rome lui devint odieux ; il la quitta pour jamais, & alla fonder Conſtantinople. Comment oſe-t-il dire, dans un de ſes reſcrits, qu'il tranſporte le ſiége de l'empire à Conſtantinople *par ordre de* DIEU *même ?* n'eſt-ce pas ſe jouer impudemment de la Divinité & des hommes ? Si DIEU lui avait donné quelque ordre, ne lui aurait-il pas donné celui de ne point aſſaſſiner ſa femme & ſon fils ?

Dioclétien avait déja donné l'exemple de la tranſlation de l'empire vers les côtes de l'Aſie. Le faſte, le deſpotiſme & les mœurs aſiatiques effarouchaient encor les Romains, tout corrompus & tout eſclaves qu'ils étaient. Les empereurs n'avaient oſé ſe faire baiſer les pieds dans Rome, & introduire une foule d'eunuques dans leurs palais ; *Dioclétien* commença dans Nicomédie, & *Conſtantin* acheva dans Conſtantinople, de mettre la cour romaine ſur le pied de celle des Perſes. Rome languit dès-lors dans la décadence. L'ancien eſprit romain tomba avec elle. Ainſi *Conſtantin* fit à l'empire le plus grand mal qu'il pouvait lui faire.

De tous les empereurs ce fut ſans contredit le plus abſolu. *Auguſte* avait laiſſé une image de liberté : *Tibère*, *Néron* même, avaient ménagé le ſénat & le peuple Romain. *Conſtantin* ne ménagea perſonne. Il avait affermi d'abord ſa puiſſance dans Rome, en caſſant ces fiers prétoriens, qui ſe croyaient

les maîtres des empereurs. Il ſépara entiérement la robe & l'épée. Les dépoſitaires des loix écraſés alors par le militaire, ne furent plus que des juriſconſultes eſclaves. Les provinces de l'empire furent gouvernées ſur un plan nouveau. La grande vue de *Conſtantin* était d'être le maître en tout ; il le fut dans l'égliſe comme dans l'état. On le voit convoquer & ouvrir le concile de Nicée, entrer au milieu des pères tout couverts de pierreries, le diadême ſur la tête, prendre la première place, exiler indifféremment, tantôt *Arius*, tantôt *St. Athanaſe*. Il ſe mettait à la tête du chriſtianiſme ſans être chrétien : car c'était ne pas l'être dans ce tems-là, que de n'être pas batiſé ; il n'était que catéchumène. L'uſage même d'attendre les approches de la mort pour ſe faire plonger dans l'eau de régénération, commençait à s'abolir pour les particuliers. Si *Conſtantin*, en différant ſon batême juſqu'à la mort, crut pouvoir tout faire impunément, dans l'eſpérance d'une expiation entière, il était triſte pour le genre-humain, qu'une telle opinion eût été miſe dans la tête d'un homme tout-puiſſant.

DE JULIEN.

QU'on ſuppoſe un moment que *Julien* a quitté les faux Dieux pour la religion chrétienne ; qu'alors on examine en lui l'homme, le philoſophe, & l'empereur, & qu'on cherche le prince qu'on oſera lui préférer. Il n'y a pas encor longtems qu'on ne citait ſon nom qu'avec l'épithète d'*apoſtat* ; & c'eſt peut-être le plus grand effort de la raiſon, qu'on ait enfin ceſſé de le déſigner de ce ſurnom injurieux. Les bonnes études ont amené l'eſprit de tolérance chez les ſavans. Qui croirait que dans un mercure de Paris de l'année 1741, l'auteur reprend vivement un écrivain d'avoir manqué aux bienſéances les plus communes, en appellant cet empereur *Julien l'apoſtat* ? Il y a cent ans que quiconque ne l'eût pas traité d'*apoſtat*, eût été traité d'*athée*.

Ce qui eſt très ſingulier & très vrai, c'eſt que ſi vous faites abſtraction de ſon malheureux changement, ſi vous ne ſui-

vez cet empereur ni dans les égliſes chrétiennes, ni aux temples idolâtres; ſi vous le ſuivez dans ſa maiſon, dans les camps, dans les batailles, dans ſes mœurs, dans ſa conduite, dans ſes écrits; vous le trouvez partout égal à *Marc-Aurèle*. Ainſi cet homme qu'on a peint abominable, eſt peut-être le premier des hommes, ou du moins le ſecond. Toûjours ſobre, toûjours tempérant, n'ayant jamais eu de maîtreſſe, couchant ſur une peau d'ours, & y donnant, à regret encore, peu d'heures au ſommeil; partageant ſon tems entre l'étude & les affaires; généreux, capable d'amitié, ennemi du faſte; on l'eût admiré, s'il n'eût été que particulier.

Si on regarde en lui le héros, on le voit toûjours à la tête des troupes, rétabliſſant la diſcipline militaire ſans rigueur, aimé des ſoldats, & les contenant; conduiſant preſque toûjours à pied ſes armées, & leur donnant l'exemple de toutes les fatigues; toûjours victorieux dans toutes ſes expéditions juſqu'au dernier moment de ſa vie, & mourant enfin en faiſant fuir les Perſes. Sa mort fut d'un héros, & ſes dernières paroles d'un philoſophe: *Je me ſoumets*, dit-il, *avec joie aux décrets éternels du ciel, convaincu que celui qui eſt épris de la vie quand il faut mourir, eſt plus lâche que celui qui voudrait mourir quand il faut vivre.* Il s'entretient à ſa dernière heure de l'immortalité de l'ame; nuls regrets, nulle faibleſſe; il ne parle que de ſa ſoumiſſion à la providence. Qu'on ſonge que c'eſt un empereur de trente-deux ans qui meurt ainſi, & qu'on voye s'il eſt permis d'inſulter ſa mémoire.

Si on le conſidère comme empereur, on le voit refuſer le titre de *Dominus* qu'affectait *Conſtantin*, ſoulager les peuples, diminuer les impôts, encourager les arts, réduire à ſoixante & dix onces ces préſens de couronnes d'or de trois à quatre cent marcs, que ſes prédéceſſeurs exigeaient de toutes les villes, faire obſerver les loix, contenir ſes officiers & ſes miniſtres, & prévenir toute corruption.

Dix ſoldats chrétiens complotent de l'aſſaſſiner; ils ſont découverts, & *Julien* leur pardonne. Le peuple d'Antioche qui joignait l'inſolence à la volupté, l'inſulte; il ne s'en venge qu'en homme d'eſprit, & pouvant lui faire ſentir la puiſſance impériale, il ne fait ſentir à ce peuple que la ſupériorité de ſon

Digitized by Google

génie. Comparez à cette conduite les ſupplices que *Théodoſe* (dont on a preſque fait un ſaint) étale dans Antioche, tous les citoyens de Theſſalonique égorgés pour un ſujet à-peu-près ſemblable ; & jugez entre ces deux hommes.

Grégoire de Nazianze & *Théodoret* ont cru qu'il falait le calomnier, parce qu'il avait quitté la religion chrétienne. Ils n'ont pas ſongé que le triomphe de cette religion était de l'emporter ſur un grand-homme, & même ſur un ſage, après avoir réſiſté aux tyrans. L'un dit qu'il remplit Antioche de ſang, par une vengeance barbare. Comment un fait ſi public eût-il échappé à tous les autres hiſtoriens ? On ſait qu'il ne verſa dans Antioche que le ſang des victimes. Un autre oſe aſſûrer qu'avant d'expirer il jetta ſon ſang contre le ciel, & s'écria ; *Tu as vaincu, Galiléen.* Comment un conte auſſi inſipide a-t-il pu être accrédité ? Etait-ce contre des chrétiens qu'il combattait ? & une telle action, & de tels mots étaient-ils dans ſon caractère ?

Des eſprits plus ſenſés que les détracteurs de *Julien* demanderont comment il ſe peut faire, qu'un homme d'état tel que lui, un homme de tant d'eſprit, un vrai philoſophe, pût quitter le chriſtianiſme dans lequel il avait été élevé, pour le paganiſme dont il devait ſentir l'abſurdité & le ridicule. Il ſemble que ſi *Julien* écouta trop ſa raiſon contre les myſtères de la religion chrétienne, il devait écouter bien davantage cette même raiſon plus éclairée contre les fables des payens.

Peut-être en ſuivant le cours de ſa vie, & en obſervant ſon caractère, on verra ce qui lui inſpira tant d'averſion contre le chriſtianiſme. L'empereur *Conſtantin* ſon grand-oncle, qui avait mis la nouvelle religion ſur le trône, s'était ſouillé du meurtre de ſa femme, de ſon fils, de ſon beau-frère, de ſon neveu, & de ſon beau-père. Les trois enfans de *Conſtantin* commencèrent leur funeſte règne par égorger leur oncle & leurs couſins. On ne vit enſuite que des guerres civiles & des meurtres. Le père, le frère aîné de *Julien*, tous ſes parens, & lui-même encor enfant, furent condamnés à périr par *Conſtance* ſon oncle. Il échappa à ce maſſacre général. Ses premières années ſe paſſèrent dans l'exil ; & enfin il ne dut la conſervation de ſa vie, ſa fortune & le titre de *céſar* qu'à l'impératrice *Euſébie*

femme de ſon oncle *Conſtance*, qui après avoir eu la cruauté de proſcrire ſon enfance, eut l'imprudence de le faire céſar, & enſuite l'imprudence plus grande de le perſécuter.

Il fut témoin d'abord de la hauteur ſingulière avec laquelle un évêque traita *Euſébie* ſa bienfaictrice. C'était un nommé *Léontius* évêque de Tripoli. Il fit dire à l'impératrice, qu'*il n'irait point la voir, à moins qu'elle ne le reçût d'une manière conforme à ſon caractère épiſcopal, qu'elle vînt au-devant de lui juſqu'à la porte, qu'elle reçût ſa bénédiction en ſe courbant, & qu'elle ſe tînt debout juſqu'à-ce qu'il lui permît de s'aſſeoir.* Les pontifes payens n'en uſaient point ainſi avec les impératrices. Cet orgueil ſi oppoſé au chriſtianiſme dut faire des impreſſions profondes dans l'eſprit d'un jeune homme, amoureux déja de la philoſophie, & de la ſimplicité.

S'il ſe voyait dans une famille chrétienne, c'était dans une famille fameuſe par des parricides ; s'il voyait des évêques de cour, c'étaient des audacieux & des intriguans, qui tous s'anathématiſaient les uns les autres ; les partis d'*Arius* & d'*Athanaſe* rempliſſaient l'empire de confuſion & de carnage. Les payens au contraire n'avaient jamais eu de querelles de religion. Il eſt donc naturel que *Julien*, élevé d'ailleurs par des philoſophes payens, fortifiât dans ſon cœur par leurs diſcours l'averſion malheureuſe que les abus de la religion chrétienne lui inſpirèrent pour elle. Les politiques ne furent pas plus ſurpris de voir *Julien* quitter le chriſtianiſme pour les faux Dieux, que de voir *Conſtantin* quitter les faux Dieux pour le chriſtianiſme. Il eſt fort vraiſemblable que tous les deux changèrent par intérêt d'état, & que cet intérêt ſe mêla dans l'eſprit de *Julien* à la fierté indocile d'une ame ſtoïque.

Les prêtres payens n'avaient point de dogmes ; ils ne demandaient que des ſacrifices ; & ces ſacrifices n'étaient point commandés ſous des peines rigoureuſes. Les prêtres ne formaient point un état dans l'état. Voilà bien des motifs pour engager un homme du caractère de *Julien* dans un changement d'ailleurs ſi condamnable. Il avait beſoin d'un parti ; & s'il ne ſe fût piqué que d'être ſtoïcien, il aurait eu contre lui les prêtres des deux religions, & tous les faux zélés de l'une & de l'autre. Le peuple n'aurait pu alors ſupporter qu'un prince

ſe

ſe contentât de l'adoration pure d'un Etre pur, & de l'obſervation de la juſtice. Il falut opter entre deux partis qui ſe combattaient. Il eſt donc à croire que *Julien* ſe ſoumit aux cérémonies payennes, comme la plûpart des princes & des grands vont dans les temples : ils y ſont menés par le peuple même, & ſont forcés de paraître ſouvent ce qu'ils ne ſont pas. Le ſultan des Turcs doit bénir *Omar*, le ſophi de Perſe doit bénir *Ali* : *Marc-Aurèle* lui-même s'était fait initier aux myſtères d'*Eleuſine*.

Il ne faut donc pas être ſurpris que *Julien* ait avili ſa raiſon juſqu'à deſcendre à des pratiques ſuperſtitieuſes : mais on ne peut concevoir que de l'indignation contre *Théodoret*, qui ſeul de tous les hiſtoriens rapporte qu'il ſacrifia une femme dans le temple de la lune à Carrès. Ce conte infâme doit être mis avec ce conte abſurde d'*Ammien*, que le génie de l'empire apparut à *Julien* avant ſa mort ; & avec cet autre conte non moins ridicule, que quand *Julien* voulut faire rebâtir le temple de Jéruſalem, il ſortit de terre des globes de feu qui conſumèrent tous les ouvrages & les ouvriers :

Iliacos intra muros peccatur & extra.

Les chrétiens & les payens débitaient également des fables ſur *Julien* : mais les fables des chrétiens ſes ennemis étaient toutes calomnieuſes. Qui pourra jamais ſe perſuader qu'un philoſophe ait immolé une femme à la lune, & déchiré de ſes mains ſes entrailles ? Une telle horreur eſt-elle dans le caractère d'un ſtoïcien rigide ?

Il ne fit jamais mourir aucun chrétien : il ne leur accordait point de faveurs, mais il ne les perſécutait pas. Il les laiſſait jouir de leurs biens comme empereur juſte, & écrivait contre eux comme philoſophe. Il leur défendait d'enſeigner dans les écoles les auteurs profanes, qu'eux-mêmes voulaient décrier : ce n'était pas être perſécuteur. Il leur permettait l'exercice de leur religion, & les empêchait de ſe déchirer par leurs querelles ſanglantes : c'était les protéger. Ils ne devaient donc lui faire d'autre reproche, que de les avoir quittés, de s'être trompé, de s'être fait tort à lui-même. Cependant ils trouvèrent le moyen de rendre exécrable à la poſtérité

un prince dont le nom aurait été cher à l'univers, ſans ſon changement de religion, qui fut la ſeule tache de ce grand-homme.

LETTRE SUR LE DANTE.

VOus voulez connaître le *Dante*. Les Italiens l'appellent *divin*, mais c'eſt une divinité cachée; peu de gens entendent ſes oracles; il a des commentateurs; c'eſt peut-être encor une raiſon de plus pour n'être pas compris. Sa réputation s'affermira toûjours, parce qu'on ne le lit guères. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on ſait par cœur: cela ſuffit pour s'épargner la peine d'examiner le reſte.

Ce divin *Dante* fut, dit-on, un homme aſſez malheureux. Ne croyez pas qu'il fût divin de ſon tems, ni qu'il fût prophête chez lui. Il eſt vrai qu'il fut prieur, non pas prieur de moines, mais prieur de Florence, c'eſt-à-dire, l'un des ſénateurs.

Il était né en 1260, à ce que diſent ſes compatriotes: *Bayle* qui écrivait à Rotterdam, *currente calamo*, pour ſon libraire, environ quatre ſiécles entiers après le *Dante*, le fait naître en 1265, & je n'en eſtime *Bayle* ni plus ni moins pour s'être trompé de cinq ans: la grande affaire eſt de ne ſe tromper ni en fait de goût, ni en fait de raiſonnemens.

Les arts commençaient alors à naître dans la patrie du *Dante*. Florence était comme Athènes pleine d'eſprit, de grandeur, de légéreté, d'inconſtance, & de factions. La faction blanche avait un grand crédit: elle ſe nommait ainſi du nom de la *Signora Bianca*. Le parti oppoſé s'intitulait le *Parti des Noirs*, pour mieux ſe diſtinguer des *Blancs*. Ces deux partis ne ſuffiſaient pas aux Florentins. Ils avaient encor les *Guelfes*, & les *Gibelins*. La plûpart des blancs étaient *Gibelins* du parti des empereurs, & les noirs panchaient pour les *Guelfes* attachés aux papes.

Toutes ces factions aimaient la liberté, & faiſaient pourtant ce qu'elles pouvaient pour la détruire. Le pape *Boniface*

VIII voulut profiter de ces diviſions pour anéantir le pouvoir des empereurs en Italie. Il déclara *Charles de Valois*, frère du roi de France *Philippe le bel*, ſon vicaire en Toſcane. Le vicaire vint bien armé, chaſſa les *Blancs* & les *Gibelins*, & ſe fit déteſter des *Noirs* & des *Guelfes*. Le *Dante* était *Blanc* & *Gibelin* : il fut chaſſé des premiers, & ſa maiſon raſée. On peut juger de-là s'il fut le reſte de ſa vie affectionné à la maiſon de *France*, & aux papes ; on prétend pourtant qu'il alla faire un voyage à Paris, & que pour ſe deſennuyer il ſe fit théologien, & diſputa vigoureuſement dans les écoles. On ajoute que l'empereur *Henri VII* ne fit rien pour lui, tout *Gibelin* qu'il était ; qu'il alla chez *Fréderic d'Arragon* roi de Sicile, & qu'il en revint auſſi pauvre qu'il y était allé. Il fut réduit au marquis de *Malaſpina*, & au grand can de Vérone. Le marquis & le grand can ne le dédommagèrent pas : il mourut pauvre à Ravenne à l'âge de cinquante-ſix ans. Ce fut dans ces divers lieux qu'il compoſa ſa comédie de l'*Enfer*, du *Purgatoire* & du *Paradis* : on a regardé ce ſalmigondis comme un beau poëme épique.

Il trouva d'abord à l'entrée de l'enfer un lion & une louve. Tout-d'un-coup *Virgile* ſe préſente à lui pour l'encourager ; *Virgile* lui dit qu'il eſt né Lombard ; c'eſt préciſément comme ſi *Homère* diſait qu'il eſt né Turc. *Virgile* offre de faire au *Dante* les honneurs de l'enfer & du purgatoire, & de le mener juſqu'à la porte de *St. Pierre* ; mais il avoue qu'il ne pourra pas entrer avec lui.

Cependant *Caron* les paſſe tous deux dans ſa barque. *Virgile* lui raconte que peu de tems après ſon arrivée en enfer, il y vit un être puiſſant qui vint chercher les ames d'*Abel*, de *Noé*, d'*Abraham*, de *Moïſe*, de *David* ; en avançant chemin ils découvrent dans l'enfer des demeures très agréables : dans l'une ſont *Homère*, *Horace*, *Ovide*, & *Lucain* ; dans une autre on voit *Electre*, *Hector*, *Enée*, *Lucrèce*, *Brutus*, & le Turc *Saladin* ; dans une troiſiéme, *Socrate*, *Platon*, *Hippocrate*, & l'Arabe *Averroës*.

Enfin parait le véritable enfer, où *Pluton* juge les condamnés. Le voyageur y reconnait quelques cardinaux, quelques papes, & beaucoup de Florentins. Tout cela eſt-il dans le

ſtile comique ? Non. Tout eſt-il dans le genre héroïque ? Non. Dans quel goût eſt donc ce poëme ? Dans un goût bizarre.

Mais il y a des vers ſi heureux & ſi naifs, qu'ils n'ont point vieilli depuis quatre cent ans, & qu'ils ne vieilliront jamais. Un poëme d'ailleurs où l'on met des papes en enfer, réveille beaucoup l'attention ; & les commentateurs épuiſent toute la ſagacité de leur eſprit à déterminer au juſte qui ſont ceux que le *Dante* a damnés, & à ne ſe pas tromper dans une matière ſi grave.

On a fondé une chaire, une lecture pour expliquer cet auteur claſſique. Vous me demanderez comment l'inquiſition ne s'y oppoſe pas ? Je vous répondrai que l'inquiſition entend raillerie en Italie ; elle ſait bien que des plaiſanteries en vers ne peuvent faire de mal : vous en allez juger par cette petite traduction très libre d'un morceau du chant vingt-troiſiéme ; il s'agit d'un damné de la connaiſſance de l'auteur. Le damné parle ainſi :

Je m'appellais le comte de Guidon ;
Je fus ſur terre & ſoldat & poltron ;
Puis m'enrollai ſous Saint François d'Aſſiſe,
Afin qu'un jour le bout de ſon cordon
Me donnât place en la céleſte égliſe ;
Et j'y ſerais ſans ce pape félon,
Qui m'ordonna de ſervir ſa feintiſe,
Et me rendit aux griffes du démon.
Voici le fait. Quand j'étais ſur la terre,
Vers Rimini je fis longtems la guerre,
Moins, je l'avoue, en héros qu'en fripon.
L'art de fourber me fit un grand renom.
Mais quand mon chef eut porté poil griſon,
Tems de retraite où convient la ſageſſe,
Le repentir vint ronger ma vieilleſſe,
Et j'eus recours à la confeſſion.
O repentir tardif & peu durable !
Le bon Saint Père en ce tems guerroyait,
Non le Soudan, non le Turc intraitable,
Mais les chrétiens, qu'en vrai Turc il pillait.

Or ſans reſpect pour thiare & tonſure,
Pour Saint François, ſon froc, & ſa ceinture;
Frère, dit-il, il me convient d'avoir
Inceſſamment Préneſte en mon pouvoir.
Conſeille-moi, cherche ſous ton capuce
Quelque beau tour, quelque gentille aſtuce,
Pour ajouter en bref à mes états
Ce qui me tente, & ne m'appartient pas.
J'ai les deux clefs du ciel en ma puiſſance.
De Céleſtin la dévote imprudence
S'en ſervit mal, & moi je ſais ouvrir
Et refermer le ciel à mon plaiſir.
Si tu me ſers, ce ciel eſt ton partage.
Je le ſervis, & trop bien, dont j'enrage.
Il eut Préneſte, & la mort me ſaiſit.
Lors devers moi Saint François deſcendit,
Comptant au ciel amener ma bonne ame;
Mais Belzébut vint en poſte, & lui dit:
Monſieur d'Aſſiſe, arrêtez: je reclame
Ce conſeiller du Saint Père, il eſt mien;
Bon Saint François, que chacun ait le ſien.
Lors tout penaut le bon homme d'Aſſiſe
M'abandonnait au grand diable d'enfer.
Je lui criai; Monſieur de Lucifer,
Je ſuis un ſaint, voyez ma robe griſe;
Je fus abſous par le chef de l'égliſe.
J'aurai toûjours, répondit le démon,
Un grand reſpect pour l'abſolution:
On eſt lavé de ſes vieilles ſotiſes,
Pourvu qu'après, autres ne ſoient commiſes.
J'ai fait ſouvent cette diſtinction
A tes pareils, & grace à l'Italie,
Le diable ſait de la théologie.
Il dit, & rit, je ne repliquai rien
A Belzébut; il raiſonnait trop bien.
Lors il m'empoigne, & d'un bras roide & ferme

Il appliqua ſur ma triſte épiderme
Vingt coups de fouet, dont bien fort il me cuit;
Que DIEU le rende à Boniface huit!

DE LA CHIMÈRE DU SOUVERAIN BIEN.

LE bonheur eſt une idée abſtraite, compoſée de quelques ſenſations de plaiſir. *Platon* qui écrivait mieux qu'il ne raiſonnait, imagina ſon *Monde Archétipe*; c'eſt-à-dire, ſon monde original, ſes idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juſte, comme s'il y avait des êtres éternels appellés *ordre*, *bien*, *beau*, *juſte*, dont dérivaſſent les faibles copies de ce qui nous paraît ici-bas, juſte, beau & bon.

C'eſt donc d'après lui que les philoſophes ont recherché le ſouverain bien, comme les chymiſtes cherchent la pierre philoſophale: mais le ſouverain bien n'exiſte pas plus que le ſouverain quarré ou le ſouverain cramoiſi; il y a des couleurs cramoiſies, il y a des quarrés: mais il n'y a point d'être général qui s'appelle ainſi. Cette chimérique manière de raiſonner a gâté longtems la philoſophie.

Les animaux reſſentent du plaiſir à faire toutes les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés. Le bonheur qu'on imagine ſerait une ſuite non interrompue de plaiſirs: une telle ſérie eſt incompatible avec nos organes, & avec notre deſtination. Il y a un grand plaiſir à manger & à boire, un plus grand plaiſir dans l'union des deux ſexes: mais il eſt clair que ſi l'homme mangeait toûjours, ou était toûjours dans l'extaſe de la jouiſſance, ſes organes n'y pouraient ſuffire: il eſt encor évident qu'il ne pourait remplir les deſtinations de la vie, & que le genre-humain en ce cas périrait par le plaiſir.

Paſſer continuellement, ſans interruption, d'un plaiſir à un autre, eſt encor une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche, ce qui eſt une peine; il faut que l'homme fende le bois, & taille la pierre; ce qui n'eſt pas un plaiſir.

Si on donne le nom de *bonheur* à quelques plaiſirs répandus

dans cette vie, il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaiſir toûjours permanent, ou à une file continue & variée de ſenſations délicieuſes, le bonheur n'eſt pas fait pour ce globe terraquée : cherchez ailleurs.

Si on appelle *bonheur* une ſituation de l'homme, comme des richeſſes, de la puiſſance, de la réputation &c., on ne ſe trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heuteux que tel ſouverain. Qu'on demande à *Cromwell* s'il a été plus content quand il était protecteur, que quand il allait au cabaret dans ſa jeuneſſe, il répondra probablement que le tems de ſa tyrannie n'a pas été le plus rempli de plaiſirs. Combien de laides bourgeoiſes ſont plus ſatisfaites qu'*Hélène* & que *Cléopatre !*

Mais il y a une petite obſervation à faire ici ; c'eſt que quand nous diſons, il eſt ptobable qu'un tel homme eſt plus heureux qu'un tel autre, qu'un jeune muletier a de grands avantages ſur *Charles-Quint*, qu'une marchande de modes eſt plus ſatisfaite qu'une princeſſe, nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande apparence qu'un muletier ſe portant bien a plus de plaiſir que *Charles-Quint* mangé de gouttes ; mais il ſe peut bien faire auſſi que *Charles-Quint* avec des bequilles repaſſe dans ſa tête avec tant de plaiſir qu'il a tenu un roi de France & un pape ptiſonniers, que ſon ſort vaille encor mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'appartient certainement qu'à DIEU, à un être qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel eſt l'homme le plus heureux. Il n'y a qu'un ſeul cas où un homme puiſſe affirmer que ſon état actuel eſt pire ou meilleur que celui de ſon voiſin ; ce cas eſt celui de la rivalité, & le moment de la victoire.

Je ſuppoſe qu'*Archimède* a un rendez-vous la nuit avec ſa maîtreſſe. *Nomentanus* a le même rendez-vous à la même heure. *Archimède* ſe préſente à la porte ; on la lui ferme au nez ; & on l'ouvre à ſon rival, qui fait un excellent ſoupet, pendant lequel il ne manque pas de ſe moquer d'*Archimède*, & jouït enſuite de ſa maîtreſſe, tandis que l'autre reſte dans la rue expoſé au froid, à la pluye & à la grêle. Il eſt certain

que *Nomentanus* eſt en droit de dire, Je ſuis plus heureux cette nuit qu'*Archimède*, j'ai plus de plaiſir que lui ; mais il faut qu'il ajoute ; ſuppoſé qu'*Archimède* ne ſoit occupé que du chagrin de ne point faire un bon ſouper, d'être mépriſé & trompé par une belle femme, d'être ſupplanté par ſon rival, & du mal que lui font la pluye, la grêle & le froid. Car ſi le philoſophe de la rue fait réflexion, que ni une *Catin* ni la pluye ne doivent troubler ſon ame, s'il s'occupe d'un beau problême, & s'il découvre la proportion du cilindre & de la ſphère, il peut éprouver un plaiſir cent fois au-deſſus de celui de *Nomentanus*.

Il n'y a donc que le ſeul cas du plaiſir actuel & de la douleur actuelle, où l'on puiſſe comparer le ſort de deux hommes, en faiſant abſtraction de tout le reſte. Il eſt indubitable que celui qui jouït de ſa maîtreſſe eſt plus heureux dans ce moment que ſon rival mépriſé qui gémit. Un homme ſain qui mange une bonne perdrix, a ſans doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique ; mais on ne peut aller au de-là avec ſûreté ; on ne peut évaluer l'être d'un homme avec celui d'un autre ; on n'a point de balance pour peſer les déſirs & les ſenſations.

Nous avons commencé cet article par *Platon* & ſon ſouverain bien ; nous le finirons par *Solon*, & par ce grand mot qui a fait tant de fortune ; *Il ne faut appeller perſonne heureux avant ſa mort*. Cet axiome n'eſt au fonds qu'une puérilité, comme tant d'apophtegmes, conſacrés dans l'antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec le ſort qu'on a éprouvé dans la vie ; on peut périr d'une mort violente & infâme, & avoir goûté juſques-là tous les plaiſirs dont la nature humaine eſt ſuſceptible. Il eſt très poſſible & très ordinaire, qu'un homme heureux ceſſe de l'être : qui en doute ? mais il n'a pas moins eu ſes momens heureux.

Que veut donc dire la mort de *Solon ?* qu'il n'eſt pas ſûr qu'un homme qui a du plaiſir aujourd'hui, en ait demain : en ce cas c'eſt une vérité ſi inconteſtable & ſi triviale, qu'elle ne valait pas la peine d'être dite.

DE

DE LA POPULATION DE L'AMERIQUE.

LA découverte de l'Amérique, cet objet de tant d'avarice, de tant d'ambition, eſt devenue auſſi un objet de la philoſophie. Un nombre prodigieux d'écrivains s'eſt efforcé de prouver que les Américains étaient une colonie de l'ancien monde. Quelques métaphyſiciens modeſtes ont dit, que le même pouvoir qui a fait croître l'herbe dans les campagnes de l'Amérique, y a pu mettre auſſi des hommes ; mais ce ſyſtême nud & ſimple n'a pas été écouté.

Quand le grand *Colombo* ſoupçonna l'exiſtence de ce nouvel univers, on lui ſoutint que la choſe était impoſſible ; on prit *Colombo* pour un viſionnaire. Quand il en eut fait la découverte, on dit que ce nouveau monde était connu longtems auparavant.

On a prétendu que *Martin Beheim*, natif de Nuremberg, était parti de Flandres vers l'an 1460 pour chercher ce monde inconnu, & qu'il pouſſa juſqu'au détroit de Magellan, dont il laiſſa des cartes incognito ; mais comme *Martin Beheim* n'avait pas peuplé l'Amérique, & qu'il falait abſolument qu'un des arrière-petits-fils de *Noé* eût pris cette peine, on chercha dans l'antiquité tout ce qui pouvait avoir rapport à quelque long voyage, & on l'appliqua à la découverte de cette quatriéme partie de notre globe. On fit aller les vaiſſeaux de *Salomon* au Mexique, & c'eſt de là qu'on tira l'or d'Ophir pour ce prince, qui était obligé d'en emprunter du roi *Hiram*. On trouva l'Amérique dans *Platon*. On en fit honneur aux Carthaginois ; & on cita ſur cette anecdote un livre d'*Ariſtote* qu'il n'a pas compoſé.

Hornius prétendit trouver quelque conformité entre la langue des Hébreux, & celle des Caraïbes. Le père *Laffiteau* jéſuite n'a pas manqué de ſuivre une ſi belle ouverture. Les Mexicains dans leurs grandes afflictions déchiraient leurs vêtemens ; quelques peuples de l'Aſie en uſaient autrefois ainſi ; donc ils ſont les ancêtres des Mexicains. On pouvait ajouter qu'on danſe beaucoup en Languedoc, que les Hurons danſent auſſi

dans leurs réjouïſſances, & qu'ainſi les Languedociens viennent des Hurons, ou les Hurons des Languedociens.

Les auteurs d'une terrible *Hiſtoire univerſelle* prétendent, que tous les Américains ſont une colonie de Tartares. Ils aſſûrent que c'eſt l'opinion la plus généralement reçue parmi les ſavans; mais ils ne diſent pas que ce ſoit parmi les ſavans qui penſent. Selon eux, quelque deſcendant de *Noé* n'eut rien de plus preſſé que d'aller s'établir dans le délicieux pays de Kamshatka, au nord de la Sibérie. Sa famille n'ayant rien à faire, alla viſiter le Canada, ſoit en équipant des flottes, ſoit en marchant par plaiſir au milieu des glaces, par quelque langue de terre qui ne s'eſt pas retrouvée juſqu'à nos jours. On ſe mit enſuite à faire des enfans dans le Canada, & bientôt ce beau pays ne pouvant plus nourrir la multitude prodigieuſe de ſes habitans, ils allèrent peupler le Mexique, le Pérou, le Chili; & leurs arrière-petites-filles accouchèrent de géans vers le détroit de Magellan.

Comme on trouve des lions dans quelques pays chauds de l'Amérique, ces auteurs ſuppoſent que les *Chriſtophes Colombs* de Kamshatka avaient amené des lions en Canada pour leur divertiſſement.

Mais les Kamshatkatiens n'ont pas ſeuls ſervi à peupler le nouveau monde; ils ont été charitablement aidés par les Tartares-Mantchoux, par les Huns, par les Chinois, par les Japonois.

Les Tartares-Mantchoux ſont inconteſtablement les ancêtres des Péruviens; car *Mango-Capak* eſt le premier inca du Pérou. *Mango* reſſemble à *Manco*, *Manco* à *Mancu*, *Mancu* à *Mantchu*, & de-là à *Mantchou* il n'y a pas loin. Rien n'eſt mieux démontré.

Pour les Huns, ils ont bâti en Hongrie une ville qu'on appellait *Cunadi*; or en changeant *cu* en *ca* on trouve *Canadi*, d'où le *Canada* a manifeſtement tiré ſon nom.

Une plante reſſemblante au ginſeng des Chinois croît en Canada; donc les Chinois l'y ont portée, avant même qu'ils fuſſent maîtres de la partie de la Tartarie chinoiſe où croît leur ginſeng: & d'ailleurs les Chinois ſont de ſi grands navigateurs, qu'ils ont envoyé autrefois des flottes en Amérique,

ſans jamais conſerver avec leurs colonies la moindre correſpondance.

A l'égard des Japonois, comme ils ſont les plus voiſins de l'Amérique, dont ils ne ſont guère éloignés que de douze cent lieues, ils y ont ſans doute été autrefois; mais ils ont depuis négligé ce voyage.

Voilà pourtant ce qu'on oſe écrire de nos jours. Que répondre à ces ſyſtêmes, & à tant d'autres? *Rien.*

DE L'ALCORAN ET DE MAHOMET.

C'Etait un ſublime & hardi charlatan que ce *Mahomet*, fils d'*Abdalla*. Il dit dans ſon dixiéme chapitre : *Quel autre que* DIEU *peut avoir compoſé l'Alcoran? On crie, c'eſt* Mahomet *qui a forgé ce livre. Eh bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui reſſemble, & appellez à votre aide qui vous voudrez.* Au dix-ſeptiéme il s'écrie : *Louange à celui qui a tranſporté pendant la nuit ſon ſerviteur du ſacré temple de la Mecque à celui de Jéruſalem.* C'eſt un aſſez beau voyage; mais il n'approche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète, & des belles choſes qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cent années de chemin d'une planète à une autre, & qu'il fendit la lune en deux. Ses diſciples, qui raſſemblèrent ſolemnellement des verſets de ſon *Koran* après ſa mort, retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs & les philoſophes. C'était avoir trop de délicateſſe. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs, qui auraient bien ſu expliquer l'itineraire. Les amis de *Mahomet* devaient ſavoir par expérience, que le merveilleux eſt la raiſon du peuple. Les ſages contrediſent en ſecret, & le peuple les fait taire. Mais en retranchant l'itineraire des planètes, on laiſſa quelques petits mots ſur l'avanture de la lune; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le Koran eſt une rapſodie ſans liaiſon, ſans ordre, ſans art; on dit pourtant, que ce livre ennuyeux eſt un fort beau livre; je m'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il eſt

écrit avec une élégance & une pureté, dont perſonne n'a approché depuis. C'eſt un poëme, ou une eſpèce de proſe rimée, qui contient ſix mille vers. Il n'y a point de poëte dont la perſonne & l'ouvrage ayent fait une telle fortune. On agita chez les muſulmans, ſi l'Alcoran était éternel, ou ſi DIEU l'avait créé pour le dicter à *Mahomet*. Les docteurs décidèrent, qu'il était éternel ; ils avaient raiſon, cette éternité eſt bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toûjours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Les moines, qui ſe ſont déchaînés contre *Mahomet*, & qui ont dit tant de ſotiſes ſur ſon compte, ont prérendu qu'il ne ſavait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme, qui avait été négociant, poëte, légiſlateur & ſouverain, ne ſût pas ſigner ſon nom ? Si ſon livre eſt mauvais pour notre tems & pour nous, il était fort bon pour ſes contemporains, & ſa religion encor meilleure. Il faut avouer, qu'il rerira preſque toute l'Aſie de l'idolatrie. Il enſeigna l'unité de DIEU ; il déclamait avec force contre ceux qui lui donnent des aſſociés. Chez lui l'uſure avec les étrangers eſt défendue, l'aumône ordonnée. La prière eſt d'une néceſſité abſolue ; la réſignation aux décrets éternels eſt le grand mobile de tout. Il était bien difficile, qu'une religion ſi ſimple & ſi ſage, enſeignée par un homme toûjours victorieux, ne ſubjuguât pas une partie de la terre. En effet, les muſulmans ont fait autant de proſélites par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens & juſqu'aux Nègres. Les Turcs même leurs vainqueurs ſe ſont ſoumis à l'iſlamiſme.

Mahomet laiſſa dans ſa loi beaucoup de choſes qu'il trouva établies chez les Arabes ; la circonciſion, le jeûne, le voyage de la Mecque qui était en uſage quatre mille ans avant lui, des ablutions ſi néceſſaires à la ſanté & à la propreté, dans un pays brûlant où le linge était inconnu ; enfin l'idée d'un jugement dernier, que les mages avaient toûjours établie, & qui était parvenue juſqu'aux Arabes. Il eſt dit, que comme il annonçait qu'on reſſuſciterait tout nud, *Aïshca* ſa femme trouva la choſe immodeſte & dangereuſe ; *Allez, ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors envie de rire*. Un ange, ſelon le Koran, doit peſer les hommes & les femmes dans une

grande balance. Cette idée eſt encor priſe des mages. Il leur a volé auſſi leur pont aigu, ſur lequel il faut paſſer après la mort, & leur jannat, où les élus muſulmans trouveront des bains, des appartemens bien meublés, de bons lits & des ouris avec de grands yeux noirs. Il eſt vrai auſſi qu'il dit, que tous ces plaiſirs des ſens ſi néceſſaires à tous ceux qui reſſuſciteront avec des ſens, n'approcheront pas du plaiſir de la contemplation de l'Etre ſuprême. Il a l'humilité d'avouer dans ſon Koran, que lui-même n'ira point en paradis par ſon propre mérite, mais par la pure volonté de DIEU. C'eſt auſſi par cette pure volonté divine, qu'il ordonne que la cinquiéme partie des dépouilles ſera toûjours pour le prophête.

Il n'eſt pas vrai, qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'apparence, qu'un homme auſſi habile ait voulu ſe brouiller avec cette moitié du genre-humain, qui conduit l'autre. *Abulfeda* rapporte, qu'une vieille l'importunant un jour, en lui demandant ce qu'il falait faire pour aller en paradis, M'amie, lui dit-il, le paradis n'eſt pas pour les vieilles. La bonne femme ſe mit à pleurer, & le prophête pour la conſoler lui dit : Il n'y aura point de vieilles, parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine conſolante eſt confirmée dans le cinquante quatriéme chapitre du Koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ſes ſectateurs arrivèrent à la prière étant yvres. Il permit la pluralité des femmes, ſe conformant en ce point à l'uſage immémorial des Orientaux.

En un mot, ſes loix civiles ſont bonnes. Son dogme eſt admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre; mais les moyens ſont affreux; c'eſt la fourberie & le meurtre.

On l'excuſe ſur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille prophêtes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont beſoin d'être trompés. Mais comment juſtifier un homme qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'ange* Gabriel, *ou je te tue ?*

Combien eſt préférable un *Confucius*, le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation ! Il n'employe que la raiſon, & non le menſonge & l'épée. Vice-roi d'une grande province,

il y fait fleurir la morale & les loix : disgracié & pauvre, il les enseigne ; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaissement ; il rend la vertu aimable ; il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples.

Le comte de *Boulainvilliers*, qui avait du goût pour *Mahomet*, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher, que ce ne fût un peuple de brigands ; ils volaient avant *Mahomet* en adorant les étoiles ; ils volaient sous *Mahomet* au nom de DIEU. Ils avaient, dit-on, la simplicité des tems héroïques : mais qu'est-ce que les siécles héroïques ? c'était le tems où on s'égorgeait pour un puits & pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province.

Les premiers musulmans furent animés par *Mahomet* de la rage de l'entousiasme. Rien n'est plus terrible qu'un peuple, qui n'ayant rien à perdre combat à la fois par esprit de rapine & de religion.

Il est vrai, qu'il n'y avait pas beaucoup de finesse dans leurs procédés. Le contrat du premier mariage de *Mahomet* porte, qu'attendu que *Cadishca* est amoureuse de lui, & lui pareillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de simplicité à lui avoir composé une généalogie, dans laquelle on la fait descendre d'*Adam* en droite ligne, comme on a fait descendre depuis quelques maisons d'Espagne & d'Ecosse. L'Arabie avait son *Moréri* & son *Mercure galant*.

Le grand prophête essuya la disgrace commune à tant de maris ; il n'y a personne après cela qui puisse se plaindre. On connaît le nom de celui qui eut les faveurs de sa seconde femme la belle *Aïshca* ; il s'appellait *Assuan*. *Mahomet* se comporta avec plus de hauteur que *César*, qui répudia sa femme, disant, qu'il ne falait pas que la femme de *César* fût soupçonnée. Le prophête ne voulut pas même soupçonner la sienne ; il fit descendre du ciel un chapitre du Koran, pour affirmer que sa femme était fidelle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, aussi-bien que tous les autres.

On l'admire, pour s'être fait de marchand de chameaux pontife, législateur & monarque, pour avoir soumis l'Arabie qui ne l'avait jamais été avant lui, pour avoir donné les pre-

mières ſecouſſes à l'empire Romain d'orient & à celui des Perſes. Je l'admire encor, pour avoir entretenu la paix dans ſa maiſon parmi ſes femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe, de la moitié de l'Aſie, de preſque toute l'Afrique, & il s'en eſt bien peu falu que ſa religion n'ait ſubjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions ? un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut dans ſon premier combat, donnait une autre deſtinée au monde.

Son gendre *Aly* prétendit, que quand il falut inhumer le prophête, on le trouva dans un état qui n'eſt pas trop ordinaire aux morts, & que ſa veuve *Aïshca* s'écria : Si j'avais ſu que DIEU eût fait cette grace au défunt, j'y ſerais accourue à l'inſtant. On pouvait dire de lui : *decet imperatorem ſtantem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la ſienne. Les moindres particularités en étaient ſacrées ; on ſait le compte & le nom de tout ce qui lui appartenait, neuf épées, trois lances, trois arcs, ſept cuiraſſes, trois boucliers, douze femmes, un coq blanc, ſept chevaux, deux mules, quatre chameaux, ſans compter la jument *Borac* ſur laquelle il monta au ciel. Mais il ne l'avait que par emprunt, elle appartenait en propre à l'ange *Gabriel.*

Toutes ſes paroles ont été recueillies. Il diſait, que *la jouiſſance des femmes le rendait plus fervent à la prière.* En effet, pourquoi ne pas dire *benedicite* & graces au lit comme à table ? Une belle femme vaut bien un ſoupé. On prétend encor, qu'il était un grand médecin ; ainſi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.

*LETTRE CIVILE ET HONNÊTE, A L'AUTEUR MALHONNÊTE DE LA CRITIQUE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE Mr. DE V***. QUI N'A JAMAIS FAIT D'HISTOIRE UNIVERSELLE. LE TOUT AU SUJET DE MAHOMET.*

JE ne ſais s'il importe beaucoup pour la connaiſſance de la religion mahométane, & de la grande révolution commencée par *Mahomet*, que ce prophête ſoit né d'une branche aînée ou d'une branche cadette, & que cette branche ait été pauvre ou riche. Un homme curieux de ces profondes recherches, pourrait montrer aiſément qu'*Achem*, biſayeul de *Mahomet*, forma deux branches, & que *Mahomet* deſcendait de la cadette. Il pourrait encor, s'il voulait ennuyer des Français, montrer ſavamment qu'*Abdol-Motaleb*, ſon grand-père, laiſſa douze fils, ſelon les auteurs ſuivis par Mr. le comte de *Boulainvilliers*, *a*) & que le prophête fut fils du douziéme enfant, ainſi très cadet.

Mais en même tems, en fouillant dans la *Bibliothèque orientale*, on trouverait que *Motaleb* n'eut que dix garçons, & partant qu'il eſt impoſſible que le prophête fût né du douziéme. Mais en récompenſe le révérend docteur *Prideaux* le fait naître de l'aîné. En quoi le révérend docteur s'eſt trompé, s'étant écarté en ce point de l'opinion autentique du révérend docteur *Abulfeda*, auteur très canonique chez les Turcs.

Je pourrais citer Mr. *Sale*, moitié Anglais, moitié Arabe, qui nous a donné la ſeule bonne traduction que nous ayons du divin *Koran* ou *Alcoran*; mais pour cela je ne voudrais pas accuſer mon critique d'un menſonge imprimé; car je me pique d'être poli. Je me bornerai ſeulement à remarquer qu'il eſt difficile de faire des généalogies. Ce n'eſt pas que je conteſte à *Mahomet* ſa nobleſſe, à DIEU ne plaiſe! Il deſcendait ſans doute d'*Iſmaël*, *Iſmaël* d'*Adam*, & moi auſſi. *Mahomet*, mon

a) Pag. 197. édition de 1731.

mon critique, & moi, nous ſommes parens, & il faut en uſer civilement avec ſa famille.

C'eſt une grande queſtion de ſavoir ſi *Mahomet* avait deux mois, ou trois mois, quand il perdit ſon père; je ſuis perſuadé dans le fond de l'ame, qu'il n'avait que deux mois; mais je ne diſputerai avec aucun iman ſur cet article. De grands-hommes remarquent, que ſon bien & celui de ſa mère conſiſtait en cinq petits chameaux; je ferais peut-être plus de cas d'un hiſtorien qui montrerait qu'il porta les armes à l'âge de quatorze ans, comme le diſent *Codahi* & *Zabbadi*; car c'eſt quelque choſe d'apprendre que le courage de ce prophête conquérant ſe ſoit déployé de bonne heure.

Ni moi, ni l'illuſtre ſavant qui me relève ſi bien, ne ſavons préciſément combien de tems *Mahomet* fut facteur de la veuve *Cadishé* qu'il épouſa depuis. Je veux croire avec lui que ce mariage ſe fit, comme il le dit, avec beaucoup de pompe & de magnificence, entre une marchande de chameaux, & un homme qui n'avait rien, dans un pays où l'on manque de tout.

Il eſt dit dans les auteurs Arabes, qu'il eut de ſon oncle douze écus d'or en mariage: apparemment qu'il dépenſa tout pour ſes nôces, ſi elles furent ſi pompeuſes.

J'avais crû que *Mahomet* avait mené une vie aſſez obſcure, juſqu'au tems où il jetta les fondemens de la révolution d'une grande partie du monde: mais j'avoue que ſes hiſtoriens n'ont pas manqué de rapporter qu'il donna depuis ſon mariage quarante moutons à ſa nourrice: on infère de là avec raiſon qu'il était très riche, & que par conſéquent il fit de grandes choſes. Si cela eſt, je me ſuis groſſiérement trompé, & je vois que toute la terre avait les yeux ſur *Mahomet*, avant qu'il s'aviſât de devenir prophête.

J'ai dit que *Mahomet* enſeignait aux Arabes, *adorateurs des*

étoiles, qu'il ne falait adorer que le DIEU *qui les a faites.* Je ſuis fâché d'être obligé d'avouër ici que j'ai eu raiſon ; car malheureuſement le mot *Sabba* en arabe ſignifie l'*armée des cieux;* & c'eſt de là que le *Sabbiſme* prit ſon nom, & que vient chez les Hébreux le mot *Sabbahot*, comme je crois l'avoir prouvé ci-deſſus. Les Arabes adoraient *Miſam* le ſoleil, *Moſtari* Jupiter, *Azad* Mercure.

Je n'ai dit nulle part qu'ils n'avaient point d'autres Dieux ; je ſuis même ſi ſavant, que j'affirme qu'ils avaient des déeſſes.

Je ſais encore qu'ils adoraient un premier moteur, comme les Egyptiens, les Grecs & les Romains en reconnaiſſaient un, en adorant pourtant mille autres divinités. Mais j'ai dit que *Mahomet* leur enſeigna à ne point rendre à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au Créateur ; j'ai eu très grande raiſon, & j'en ſuis fort affligé pour l'Arabe ſavant & poli qui me critique & que je reconnais pour mon maître.

Non, ſans doute, il n'y a point de paſſage de l'Alcoran qui impoſe l'obligation de courir au martyre ; mais tout l'Alcoran reſpire la néceſſité de combattre pour la créance muſulmane ; c'eſt là l'unique ſource des victoires de *Mahomet ;* c'eſt cet enthouſiaſme qui fit de ſes ſectateurs un peuple de conquérans ; il était perdu s'il n'avait pas fait à ſes *muſulmans* un devoir de verſer leur ſang pour ſa religion.

Ainſi dans une bataille contre l'armée d'*Héraclius*, lorſque les Arabes plièrent ſur la nouvelle que leur général *Dherrar* avait été fait priſonnier, *Raſi* un de leurs capitaines courut à eux ; *Qu'importe*, leur dit-il, *que Dherrar ſoit pris ou mort ?* DIEU *eſt vivant & vous regarde.*

Un autre général s'écrie ; *Voyez le ciel, combattez pour* DIEU, *& il vous donnera la terre.* Aujourd'hui même encore, chez les Turcs on appelle *martyrs* tous ceux qui meurent en combattant contre les infidèles. Telle eſt la loi que *Mahomet* a gravée dans leurs cœurs, beaucoup mieux que s'il l'eût écrite.

La loi de la circonciſion n'eſt pas moins ſolemnelle, & n'eſt pas plus écrite. *Mahomet* fut circoncis ; tous les Arabes

l'étaient à l'âge de treize ans, comme l'avoue *St. Jérôme* ſur *Jérémie* chap. X. On faiſait même une petite circonciſion aux filles, en leur coupant un peu de la peau des nimphes; elles ſouffrent encor dans pluſieurs pays mahométans cette ſainte opération, lorſqu'elles atteignent l'âge de puberté.

Mais la circonciſion des mâles eſt le ſceau du mahométiſme. Je n'ai point détaillé les autres obſervances de la loi mahométane. J'aurais pu remarquer qu'elle commande l'aumône, qu'elle défend les jeux de hazard; il y a mille détails dans leſquels je pourrais entrer dans une nouvelle édition d'un certain *Eſſai ſur l'hiſtoire générale*, qui n'eſt point du tout une hiſtoire univerſelle, qui n'eſt ſeulement qu'un tableau des principales ſotiſes de ce monde; mais il faut toûjours craindre de perdre dans ces petits détails l'eſprit des nations que j'ai voulu peindre.

L'illuſtre ſavant mon cenſeur prend contre *Mahomet* le parti du vin. Je lui ſais bon gré de vouloir convertir les muſulmans ſur cet article: mais s'il ſe fait Turc, comme l'abbé *Macarti*, je ne lui conſeille pas d'en boire, ſurtout dans le Ramadan, ſi le muphti eſt dévot, & s'il a du crédit.

Je l'avertis que *Mahomet*, dès ſon deuxiéme chapitre, déclare formellement, que c'eſt un grand péché de boire du vin, & de jouer aux dés; & je lui conſeille de relire aſſiduement ces belles paroles du chapitre V^e^: *Dans les croyans & dans les juſtes, ce n'était point un péché de s'adonner au vin & au jeu avant qu'ils fuſſent défendus*: donc ils étaient défendus par *Mahomet*. Vous ne ſavez pas votre religion, monſieur le Turc: vous dites que vous vivez parmi les Turcs; inſtruiſez-vous donc, profitez de leurs exemples, & connaiſſez mieux l'Alcoran avant d'en parler. Des ſonniſtes vous diront que le *jeu* ſignifie ici la *chaſſe*. Je ſoutiens qu'ils ont tort, comme je le prouverai ci-deſſous: mais il réſulte toûjours que *Mahomet* a défendu le vin.

Mon ſavant Turc a lu *Iſmamiſme*, pour *Islamiſme*; mon ſavant Turc a mal lu. Je lui conſeille de recourir au troiſiéme cha-

pitre de ſon Koran, ou de ſon Alcoran, où il eſt dit, *En vérité l'Islam eſt aux yeux de* DIEU *la ſeule religion ; di, ſi on diſpute avec toi, je me ſuis réſigné à* DIEU.

Qu'il conſulte *Albedavi*, il verra qu'*Islam* veut dire, *ſe réſignant ſoi-même*. Il a beau dire qu'*Islam* ſignifie *ſalut*, parce que *ſalamalech* eſt la ſalutation des Turcs. Avec quels Turcs a-t-il donc vécu ? il faut que ce ſoit avec des Turcs de bien mauvaiſe compagnie. Quoi ! de *ſalutation*, *révérence*, viendrait le ſalut éternel, l'iſlamiſme ! Cette fade équivoque n'eſt ſupportable que dans notre langue. L'arabe n'admet point de tels jeux de mots ; c'eſt une langue grave, ſérieuſe, énergique. Oh la belle choſe que la langue arabe !

Notre *Scaliger* Turc m'intente un procès bien juſte, & bien intéreſſant, pour ſavoir s'il faut dire le *Koran*, ou l'*Alcoran* : mais il ſait que l'article *al*, ſignifie *le*, & que ce n'eſt que l'ignorance de la langue arabe qui a fait confondre ce *le*, avec ſon ſubſtantif ; s'il conſulte le chapitre XII, intitulé *Joſeph*, il verra ces mots ; *Nous te rapportons une excellente hiſtoire dans ce Koran ;* c'eſt-à-dire, dans cette *lecture* que *Mahomet* faiſait du chapitre XII. *Koran* ſignifiait donc *lecture ;* & c'eſt ce que dit expreſſément *Albedavi ;* ce mot vient de *Karaa*, qui ſignifie *lire*. *Mahomet* ne dit pas *dans cet Alcoran*, il dit *dans ce Koran*. Je ſuis honteux d'être ſi fort en arabe ; mais ſavez-vous l'arabe vous qui parlez ?

Voici une grande diſpute. Mon maître veut abſolument que *Mahomet* ne ſût ni lire ni écrire ; je ne l'aurais pas choiſi pour mon facteur en Syrie, s'il avait été ſi ignorant. Je ſais bien qu'il s'appelle lui-même *le prophète non-lettré*, dans le chap. VII ; mais je prie mon critique d'obſerver que ce chap. VII eſt plein d'érudition ; il ſera obligé de convenir à ſa honte, que *Mahomet* était un homme ſavant & modeſte. Mais que dira-t-il, quand il apprendra que *Mahomet* était un poëte, & que ſon Koran, ou ſon Alcoran, eſt écrit en vers ? Ne ſait-il pas que les poëtes de la Mecque affichaient leurs poëſies à la porte du temple de la Mecque, & que *Labid* fils de *Rabia*,

le meilleur poëte ſans contredit des Mecquois, ayant vu le ſecond chapitre du Koran ou Alcoran que *Mahomet* avait affiché, ſe jetta à ſes genoux, & lui dit, *O Mahomet*, ou *Mohammed, fils d'Abdoloh, fils de Motaleb, fils d'Achem, vous êtes plus grand poëte que moi! vous êtes ſans doute le prophète de* DIEU.

Je ne ſuis, je l'avoue, ni auſſi ſavant, ni auſſi bon poëte que *Labid* fils de *Rabia;* mais je me jette aux pieds de mon ſavant cenſeur, je lui dis; Vous êtes plus ſavant que moi, mais ſoyez un peu honnête, & ne me traitez pas avec tant de cruauté, parce que j'ai dit qu'un poëte ſavait lire & écrire.

Avez-vous oublié que ce poëte était aſtronome, & qu'il réforma le calendrier des Arabes? Que ne dites-vous que *Céſar*, qui en fit autant chez les Romains, ne ſavait ni lire ni écrire?

Mahomet aurait-il, je vous prie, demandé une plume & de l'encre dans ſon agonie, s'il n'avait été accoutumé à s'en ſervir? *Omar* l'en empêcha, de peur qu'il ne fît un teſtament, ou qu'il n'écrivît des ſotiſes. Mais, monſieur, quand vous avez pris la plume pour écrire contre moi tant d'injures, ſi quelqu'un vous avait ôté votre plume dans votre accès, aurait-on droit de dire, comme on le dit pourtant à la lecture de votre ouvrage, que vous ne ſavez point écrire?

Vous prétendez que le prophête devait demander un ſtile de fer, & non pas une plume; je conçois, monſieur, qu'un ſtile de fer eſt de votre goût; mais en conſcience on écrivait alors ſur du parchemin.

Au reſte, je rends toute la juſtice que je dois, ſoit à votre ſtile, ſoit à votre plume.

Maître, vous me dénoncez à l'empereur de Maroc, au grand-turc & au grand-mogol, comme un perturbateur du repos public, qui oſe avancer que l'intention de *Mahomet* était qu'*Aly*, mari de ſa chère fille *Fatime*, fût en poſſeſſion du califat. Vous ne voulez point qu'on ſonge à établir ſon gendre & ſon couſin germain. Pourvu que vous ne me déféniez pas à l'inquiſition, je me tiendrai très heureux.

M'y voilà déféré, maître ; j'ai dit qu'on reconnut *Mahomet* pour un grand-homme ; rien n'eſt plus impie, dites-vous. Je vous répondrai que ce n'eſt pas ma faute, ſi ce petit homme a changé la face d'une partie du monde, s'il a gagné des batailles contre des armées dix fois plus nombreuſes que les ſiennes, s'il a fait trembler l'empire Romain, s'il a donné les premiers coups à ce coloſſe que ſes ſucceſſeurs ont écraſé, & s'il a été légiſlateur de l'Aſie, de l'Afrique, & d'une partie de l'Europe ; je vous accorde qu'il eſt damné, mais *Céſar* & *Alexandre* le ſont auſſi ; *Cicéron* ne l'eſt-il pas ? & ne pourriez-vous point l'être, tout éloquent que vous êtes, pour vous être mis ſi fort en colère ?

Cette colère pourtant eſt en quelques endroits bien excuſable ; *iraſcimini & nolite peccare.* Vous condamnez comme hérétique, ſentant l'héréſie, & mal-ſonnante, cette propoſition, *l'amour qu'un tempérament ardent avait rendu néceſſaire à* Mahomet, *& qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni ſon courage, ni ſon application, ni ſa ſanté.* Vous m'avouerez au moins, monſieur, qu'il avait du courage, quoiqu'il fît l'amour, puiſqu'il donna tant de combats. A votre avis le maréchal de *Saxe*, qui aimait tant les filles, était-il ſans courage ? Je connais encor plus d'un maréchal de France qui trouvera votre propoſition plus mal-ſonnante que vous ne trouvez la mienne. Vous ſerez forcé de convenir que *Mahomet* était appliqué, puiſqu'il était légiſlateur ; & quand je vous dirai qu'il était médecin, vous ne douterez pas qu'il ne ſe portât très bien.

Je ne prétends pas autoriſer la pluralité des femmes, à DIEU ne plaiſe ! je crois qu'une ſeule ſuffit à la fois, pour le bonheur d'un galant homme. Mais, monſieur, conſidérez de grace, que *Mahomet* était Arabe, & qu'on pourrait bien vous montrer dans ſon voiſinage de très grands rois qui avaient un peu plus de femmes que le petit-fils d'*Abdol-Motaleb.* Vous dites ici des injures aux dames. Que je vous ſuis obligé ! vous me donnez

cette moitié du genre-humain pour protectrice ; & avec cette moitié je ſuis ſûr de l'autre.

Vous ne voulez donc pas, monſieur, que *Rachild* ſoit le plus beau des titres ? Cependant, monſieur, *Rachild* ſignifie *juſte*. Voudriez-vous faire croire, par vos critiques, que l'équité n'eſt pas votre vertu favorite ?

Non, en vérité, monſieur, elle ne l'eſt pas. Comme vous traitez Mr. le comte de *Boulainvilliers !* vous l'appellez ſans façon *Mahométan Français, déſerteur du chriſtianiſme*. Je croyais d'abord que c'était à Mr. le comte de *Bonneval* que vous en vouliez ; l'expreſſion ſerait juſte, puiſqu'en effet Mr. de *Bonneval* s'eſt fait circoncire : mais pour Mr. de *Boulainvilliers*, je n'ai point ouï dire qu'il l'ait été ; il regardait *Mahomet* comme un *Numa Pompilius*, un *Théſée*. Tout le monde dit du bien de ces gens-là ; pourquoi ne voudriez-vous pas qu'on en dît auſſi un peu de *Mahomet* à quelques égards ? Appellez-vous *payens* ceux qui louent *Théſée ?* non. Pourquoi donc appellez-vous *mahométan* Mr. le comte de *Boulainvilliers ?* Ignorez-vous que ſa famille eſt chrétienne ? & comptez-vous qu'elle ſoit aſſez bonne chrétienne pour vous pardonner un outrage ſi infâme & ſi groſſier ? Pour moi, monſieur, je vous pardonne, & de ſi bon cœur, que je vous promets de ne vous jamais lire.

Vous vous trompez, mon Turc ; la religion dominante dans l'Inde eſt la vôtre. Eſt-il poſſible que vous ſoyez ſi mal inſtruit de vos affaires ! Il y a, dites-vous, mille idolâtres pour un muſulman. Mais, mon cher Turc, vous ſavez qu'en Grèce il y a auſſi mille pauvres gens de la religion grecque pour un brave Oſmanli, pour un Turc. On appelle la *religion dominante* celle qui domine. J'ai dans mes terres plus de domeſtiques huguenots que de catholiques ; cependant ma religion eſt la dominante. Le calviniſme domine en Hollande, quoi-

qu'il y ait plus de catholiques que de proteſtans. Mais ce n'eſt pas tout ; vous n'avez jamais lu le livre de Mr. *Niecamp* ſur la preſqu'iſle de l'Inde. Je vous avertis que c'eſt la ſeule bonne rélation qu'on ait de ce pays. Mais vous ne ſavez peut-être pas l'allemand : n'importe, liſez ce livre, vous y verrez que les muſulmans ont converti dans la preſqu'iſle des milliers d'idolâtres, que partout les muſulmans ſont en crédit dans la preſqu'iſle ; mais enfin apprenez que la religion du grand-mogol eſt dominante dans le Mogol.

Que vous êtes ignorant, mon cher Turc ! Apprenez que les bramins, ou bramines, ou bramènes d'aujourd'hui, ſont les ſucceſſeurs des bracmanes, qu'ils tiennent d'eux la métempſycoſe, & la belle coûtume de faire brûler les veuves dévotes ; qu'ils ſe diſent, ainſi que les anciens gymnoſophiſtes, diſciples du roi *Bracman*. C'était, comme tout le monde ſait, un grand philoſophe, qui vivait il y a cinq ou ſix mille ans. Il faut que vous n'ayez jamais été à l'univerſité de Jaganat, puiſque vous ignorez ces choſes, que les moindres écoliers de cette ſavante univerſité vous auraient dites. Ah ! je vois bien que vous n'êtes qu'un Turc de Paris. Je vous reconnais maſque.

Non, mon ami, vous n'avez jamais été dans l'Inde ; non, vous ne vivez point avec les fidèles muſulmans, comme vous vous en vantez. Quoi ! vous ſoutenez que la preſqu'iſle deçà le Gange n'appartient pas de droit au grand-mogol après les conquêtes d'*Aurengzeb ?* Vous ignorez qu'il prétend un tribut de tous les nababs, de tous les rayas, qui ſucent la preſqu'iſle ? Pauvre homme ! vous ne ſavez pas que le ſouba de Dékan prend l'inveſtiture de ſa majeſté impériale Mogole ? qu'il eſt maître à la vérité du gouvernement d'Arcate, qu'il donne ce gouvernement à ſon favori, mais que ce ſouba n'en dépend pas moins de l'empereur ? Oui, monſieur, toute la preſqu'iſle, toutes les Indes, à compter depuis Candahar juſqu'à Calicut, tout appartient de droit divin à ſa majeſté, attendu

tendu le droit de conquête & le droit de bienſéance. Allez vous informer de tout cela au portier de Mr. *Du Pleix*, qui a rendu pour peu de tems le nom Français reſpectable & terrible dans l'Inde : il vous en dira cent fois plus que moi ; il vous apprendra à parler.

C'eſt moi qui vous déférerai au grand-mogol. Vous abuſez de ſa faibleſſe préſente, vous prenez le parti des rebelles, vous les appellez *rois* ; ſachez qu'ils ne ſont que naïques.

Avez-vous jamais entendu parler du royaume Tondanmandalam, que poſſédait le roi *Tonden*, vaincu par *Aurengzeb ?* Savez-vous que Viſapour & Golconde ſont regardées comme des provinces de l'empire ? Savez-vous ?.... Mais vraiment je ſuis bien bon de vous parler. Adieu, je n'aime pas à perdre mon tems.

AVIS A L'AUTEUR DU JOURNAL DE GOTTINGUE.

QUand un journaliſte veut rendre compte d'un ouvrage, il doit d'abord en ſaiſir l'eſprit. Quand il le critique, il doit avoir raiſon. Le journaliſte de Gottingue a oublié entiérement ces deux devoirs, & il ſe trompe ſans exception ſur tout ce qu'il dit.

Il ſe trompe quand il dit que l'auteur du *Siécle de Louis XIV* devait parler de *Tilloiſon* en parlant de *Bourdaloue*. Il ne ſonge pas qu'il ne s'agit que des écrivains de France.

Il ſe trompe quand il dit que le baron *des Coutures* ne méritait pas d'être cité. Sa traduction de *Lucrèce* eſt la meilleure qu'on ait en France.

Il ſe trompe quand il dit que *Deſmarêts* n'était qu'un traducteur. L'abbé *Reignier-Deſmarêts* a traduit à la vérité *Anacréon* en vers italiens avec ſuccès, ce qui eſt un très grand mérite ; mais il a fait des vers français qu'on ſait par cœur ; & il était excellent grammairien.

Il ſe trompe quand il dit que *Bernier* n'était pas médecin du grand-mogol, & qu'il le croit précepteur du fils d'un aga. Un mahométan Indien ne donne point pour précepteur à ſon

fils un chrétien de France qui parle mal indien. Mais on ne demande guères à un médecin de quelle religion il eſt. *Bernier* était médecin de l'empereur *Sha-Géan*, comme on peut le voir dès la page 9 de ſes voyages, édition d'Amſterdam. Voilà pourtant ce que le journaliſte appelle *une faute groſſière.*

Il ſe trompe quand il dit que le journal des ſavans de Paris n'eſt pas le premier qu'on ait fait en Europe.

Il ſe trompe en oppoſant les tranſactions philoſophiques. Ces tranſactions ne ſont point un examen des ouvrages nouveaux de tous les auteurs, comme le journal des ſavans; c'eſt une entrepriſe toute différente.

Il ſe trompe quand il croit qu'il y a eu une bonne pharmacopée univerſelle avant celle de *Lemery.*

Il ſe trompe quand il dit que le *Moréri* n'eſt pas le premier dictionnaire français hiſtorique qui concerne les faits. C'eſt même le premier en toute langue: ceux des *Etiennes* n'étant qu'une courte nomenclature pour l'intelligence des anciens auteurs.

Il ſe trompe, & fait pis que ſe tromper, quand il traite de menteur le père *Daniel*, qui ne paſſe pas pour un hiſtorien aſſez profond & aſſez hardi, mais qui paſſe pour un hiſtorien très véridique. Le père *Daniel* a erré quelquefois, mais il n'eſt pas permis de l'appeller *un menteur.*

Il ſe trompe quand il croit les contes badins de *la Fontaine* plus dangereux que la ſeconde églogue de *Virgile*, ou que certaines ſatyres d'*Horace*, ou qu'*Ovide*, ou que *Pétrone.* Il n'a pas ſenti que la gaieté n'eſt pas ce qui inſpire la volupté. *La Fontaine* eſt plaiſant, *Ovide* eſt voluptueux, *Pétrone* eſt débauché.

Il ſe trompe quand il reproche à l'auteur du *Siécle de Louis XIV*, d'avoir dit qu'il vaut mieux recevoir cent bulles erronées, que d'exciter des diviſions. Voici le paſſage du Siécle: *Il vaut mieux recevoir cent bulles erronées, que de mettre cent villes en cendre.* Quiconque aura une maiſon dans une de ces cent villes, penſera ainſi; permis à ceux qui n'ont point de maiſon, de brûler celles des autres pour un bulle.

Il ſe trompe quand il croit que dans le *Siécle* on immole les janſéniſtes aux jéſuites. On n'a certainement point pris de

parti entre ces meſſieurs. On y dit que *Queſnel* était un opiniâtre, que le jéſuite *le Tellier* confeſſeur de *Louis XIV* était un méchant homme. L'auteur du *Siécle* n'eſt ni janſéniſte ni moliniſte.

Il ſe trompe quand il dit que les Français firent des campagnes malheureuſes en Bohême, lorſque *Louis XV* fut à la tête de ſes armées. *Louis XV* depuis la fin de 1743 n'envoya pas en Bohême un ſeul régiment.

Il ſe trompe quand il reproche à l'auteur du *Siécle* d'avoir dit que les Allemands ne ſe mettent jamais en campagne qu'au mois d'Août. Jamais l'auteur du *Siécle* n'a répété cette ancienne ſotiſe.

Il ſe trompe quand il avance que les papes n'ont jamais rendu *Caſtro* & *Ronciglione*. Ils en ſont poſſeſſeurs, oui; mais cela prouve-t-il qu'ils ne l'ayent jamais cédé? *Alexandre VII* fut forcé de le rendre pour cent mille écus romains, en 1664.

Il ſe trompe quand il dit que l'*Encyclopédie* n'eſt pas un ouvrage très utile, & quand il conclut qu'il ne vaut rien, de ce qu'il a été critiqué & perſécuté dans ſa naiſſance par des ennemis intéreſſés. Il devait conclure tout le contraire.

Il faudrait tâcher de ne ſe pas tromper ſur tous les points, quand on critique un ouvrage.

L'auteur du *Siécle de Louis XIV* n'a vu aucune des éditions qui ont été faites en France, en Angleterre & en Hollande. Il lui eſt tombé entre les mains une petite feille volante, dans laquelle on relève pluſieurs fautes de l'édition de la Haye, & on en rend l'auteur reſponſable. Il y a, ce me ſemble, un peu d'injuſtice dans ce procédé. Ce n'eſt pas à lui qu'il faut s'en prendre ſi on a imprimé *pigeri* pour *gigeri*, *Burignac* pour *Daubignac*, & ſi les éditeurs ſont tombés dans d'autres mépriſes. On ne trouvera pas ces fautes dans l'édition de Genève corrigée par l'auteur même. Ceux qui ſe hâtent de faire ces critiques devraient y apporter plus d'équité & plus d'attention. Par exemple, on reproche à l'auteur d'avoir dit que le

grand *Condé* mourut à Chantilli en 1680. Cela n'eſt pas vrai; l'auteur place cette mort en 1686, non pas à Chantilli, mais à Fontainebleau.

On lui reproche d'avoir mis en 1700 la mort de *Jacques II*, roi d'Angleterre. Cela n'eſt pas vrai, il dit que c'eſt en 1701. On lui reproche d'avoir placé la mort de *Madame*, la première femme du frère de *Louïs XIV*, en 1672. Cela n'eſt pas vrai, il la place au mois de Juin 1670.

On lui reproche d'avoir fait naître madame *Dacier* en 1615. Cela n'eſt pas vrai; il a placé ſa naiſſance en 1651.

Au reſte, il eſt difficile que dans un catalogue de plus de trois cent artiſtes, on ne ſe ſoit trompé ſur quelques noms obſcurs & ſur quelques dates. Un errata ſuffit pour ces bagatelles. Il ne faut pas juger d'un grand bâtiment par quelques pavés qu'un maçon ſubalterne aura arrangés dans la cour.

SUR LA POLICE DES SPECTACLES.

ON excommuniait autrefois les rois de France, & depuis *Philippe I* juſqu'à *Louïs VIII*, tous l'ont été ſolemnellement, de même que tous les empereurs depuis *Henri IV* juſqu'à *Louïs de Bavière* incluſivement. Les rois d'Angleterre ont eu auſſi une part très honnête à ces préſens de la cour de Rome. C'était la folie du tems, & cette folie coûta la vie à cinq ou ſix cent mille hommes. Actuellement on ſe contente d'excommunier les repréſentans des monarques: ce n'eſt pas les ambaſſadeurs que je veux dire, mais les comédiens, qui ſont rois & empereurs trois ou quatre fois par ſemaine, & qui gouvernent l'univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guères que leur profeſſion, & celle des ſorciers, à qui on faſſe aujourd'hui cet honneur. Mais comme il n'y a plus de ſorciers depuis environ ſoixante à quatre-vingt ans, que la bonne philoſophie a été connue des hommes, il ne reſte plus pour victimes qu'*Alexandre*, *Céſar*, *Athalie*, *Polyeucte*, *Andromaque*, *Brutus*, *Zayre* & *Arlequin*.

La grande raiſon qu'on en apporte, c'eſt que ces meſſieurs

& ces dames repréſentent des paſſions. Mais ſi la peinture du cœur humain mérite une ſi horrible flétriſſure, on devrait donc uſer d'une plus grande rigueur avec les peintres & les ſtatuaires. Il y a beaucoup de tableaux licentieux qu'on vend publiquement, au lieu qu'on ne repréſente pas un ſeul poëme dramatique qui ne ſoit dans la plus exacte bienſéance. La *Vénus* du *Titien* & celle du *Corrège* ſont toutes nuës, & ſont dangereuſes en tout tems pour notre jeuneſſe modeſte; mais les comédiens ne récitent les vers admirables de *Cinna* que pendant environ deux heures, & avec l'approbation du magiſtrat, ſous l'autorité royale. Pourquoi donc ces perſonnages vivans ſur le théâtre ſont-ils plus condamnés que ces comédiens muets ſur la toile? *Ut Pictura poëſis erit.* Qu'auraient dit les *Sophocles* & les *Euripides*, s'ils avaient pu prévoir, qu'un peuple, qui n'a ceſſé d'être barbare qu'en les imitant, imprimerait un jour cette tache au théâtre, qui reçut de leur tems une ſi haute gloire?

Eſopus & *Roſcius* n'étaient pas des ſénateurs Romains, il eſt vrai; mais le *Flamen* ne les déclarait point infâmes, & on ne ſe doutait pas, que l'art de *Térence* fût un art ſemblable à celui de *Locuſte*. Le grand pape, le grand prince, *Léon X*, à qui on doit la renaiſſance de la bonne tragédie & de la bonne comédie en Europe, & qui fit repréſenter tant de piéces de théâtre dans ſon palais avec tant de magnificence, ne devinait pas, qu'un jour dans une partie de la Gaule, des deſcendans des Celtes & des Goths ſe croiraient en droit de flétrir ce qu'il honorait. Si le cardinal de *Richelieu* eût vécu, lui qui a fait bâtir la ſalle du palais royal, lui à qui la France doit le théâtre, il n'eût pas ſouffert plus longtems, que l'on oſât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ſes propres ouvrages.

Ce ſont les hérétiques, il le faut avouer, qui ont commencé à ſe déchaîner contre le plus beau de tous les arts. *Léon X* reſſuſcitait la ſcène tragique; il n'en falait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de *Satan*. Auſſi la ville de Genève & pluſieurs illuſtres bourgades de Suiſſe, ont été cent cinquante ans ſans ſouffrir chez elles un violon. Les janſéniſtes qui danſent aujourd'hui ſur le tombeau de *St.*

Páris, à la grande édification du prochain, défendirent le ſiécle paſſé à une princeſſe de *Conti* qu'ils gouvernaient, de faire apprendre à danſer à ſon fils, attendu que la danſe eſt trop profane. Cependant il falait avoir bonne grace, & ſavoir le menuet; on ne voulait point de violon, & le directeur eut beaucoup de peine à ſouffrir, par accommodement, qu'on montrât à danſer au prince de *Conti* avec des caſtagnettes. Quelques catholiques un peu viſigoths, de deçà les monts, craignirent donc les reproches des réformateurs, & crièrent auſſi haut qu'eux; ainſi peu-à-peu s'établit dans notre France la mode de diffamer *Céſar* & *Pompée*, & de refuſer certaines cérémonies à certaines perſonnes gagées par le roi, & travaillant ſous les yeux du magiſtrat. On ne s'aviſa point de réclamer contre cet abus; car qui aurait voulu ſe brouiller avec des hommes puiſſans, & des hommes du tems préſent, pour *Phèdre* & pour les héros des ſiécles paſſés?

On ſe contenta donc de trouver cette rigueur abſurde, & d'admirer toûjours à bon compte les chefs-d'œuvre de notre ſcène.

Rome, de qui nous avons appris notre catéchiſme, n'en uſe point comme nous; elle a ſu toûjours tempérer les loix ſelon les tems & ſelon les beſoins; elle a ſu diſtinguer les bâteleurs effrontés, qu'on cenſurait autrefois avec raiſon, d'avec les piéces de théâtre du *Triſſin* & de pluſieurs évêques & cardinaux qui ont aidé à reſſuſciter la tragédie. Aujourd'hui même on repréſente à Rome publiquement des comédies dans des maiſons religieuſes. Les dames y vont ſans ſcandale; on ne croit point, que des dialogues récités ſur des planches ſoient une infamie diabolique. On a vu juſqu'à la piéce de *George Dandin* exécutée à Rome par des religieuſes en préſence d'une foule d'eccléſiaſtiques & de dames. Les ſages Romains ſe gardent bien ſurtout d'excommunier ces meſſieurs qui chantent le deſſus dans les opéra italiens; car en vérité c'eſt bien aſſez d'être châtré dans ce monde, ſans être encor damné dans l'autre.

Dans le bon tems de *Louis XIV* il y avait toûjours aux ſpectacles qu'il donnait un banc, qu'on nommait *le banc des évêques*. J'ai été témoin que dans la minorité de *Louis XV*, le

cardinal de *Fleuri*, alors évêque de Fréjus, fut très preſſé de faire revivre cette coûtume. D'autres tems, d'autres mœurs; nous ſommes apparemment bien plus ſages que dans les tems où l'Europe entière venait admirer nos fêtes, où *Richelieu* fit revivre la ſcène en France, où *Léon X* fit renaître en Italie le ſiécle d'*Auguſte*. Mais un tems viendra où nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage du père *le Brun* contre l'art des *Sophocles*, & les œuvres de nos grands-hommes, imprimés dans le même tems, s'écrieront: Eſt-il poſſible que les Français ayent pu ainſi ſe contredire, & que la plus abſurde barbarie ait levé ſi orgueilleuſement la tête contre les plus belles productions de l'eſprit humain?

Saint Thomas d'Aquin, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin* & du père *Queſnel*; *St. Thomas*, qui n'avait jamais vu de bonne comédie, & qui ne connaiſſait que de malheureux hiſtrions, devine pourtant que le théâtre peut être utile. Il eut aſſez de bon ſens, & aſſez de juſtice, pour ſentir le mérite de cet art, tout informe qu'il était; il le permit, il l'approuva. *St. Charles Borromée* examinait lui-même les piéces qu'on jouait à Milan; il les muniſſait de ſon approbation & de ſon ſeing.

Qui ſeront après cela les viſigoths qui voudront traiter d'empoiſonneurs *Rodrigue* & *Chimène*? Plût-au-ciel que ces barbares ennemis du plus beau des arts cuſſent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguſte*, la vertu de *Burrhus*, & qu'ils finiſſent comme le mari d'*Alzire*!

DES GÉNIES.

LA doctrine des génies, l'aſtrologie judiciaire, & la magie, ont rempli toute la terre. Remontez juſqu'à l'ancien *Zoroaſtre*, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité eſt pleine d'aſtrologues & de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu; ſi nous étions à leur place, ſi nous commencions comme eux à cultiver les ſciences, nous

en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous ſommes des gens d'eſprit qui commençons à raiſonner ſur notre être, & à obſerver les aſtres : la terre eſt ſans doute immobile au milieu du monde ; le ſoleil & les planètes ne tournent que pour elle ; & les étoiles ne ſont faites que pour nous ; l'homme eſt donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement deſtinés à notre uſage, & de l'immenſité du ciel ? Il eſt tout vraiſemblable que l'eſpace & les globes ſont peuplés de ſubſtances ; & puiſque nous ſommes les favoris de la nature placés au centre du monde, & que tout eſt fait pour l'homme, ces ſubſtances ſont évidemment deſtinées à veiller ſur l'homme.

Le premier qui aura crû au moins la choſe poſſible, aura bientôt trouvé des diſciples, perſuadés que la choſe exiſte. On a donc commencé par dire : Il peut exiſter des génies, & perſonne n'a dû affirmer le contraire ; car où eſt l'impoſſibilité que les airs, & les planètes ſoient peuplés ? On a dit enſuite : Il y a des génies ; & certainement perſonne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après quelques ſages virent ces génies, & on n'était pas en droit de leur dire, Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop conſidérables, trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'empire, ou de ſa ville ; l'autre celui de *Mars* & de *Saturne* ; les génies des quatre élémens s'étaient manifeſtés à pluſieurs philoſophes ; plus d'un ſage avait vu ſon propre génie ; tout cela d'abord en ſonge ; mais les ſonges étaient les ſymboles de la vérité.

On ſavait poſitivement comment ces génies étaient faits. Pour venir ſur notre globe, il falait bien qu'ils euſſent des aîles ; ils en avaient donc. Nous ne connaiſſons que des corps ; ils avaient donc des corps, mais des corps plus beaux que les nôtres, puiſque c'étaient des génies, & plus légers, puiſqu'ils venaient de ſi loin. Les ſages qui avaient le privilège de converſer avec des génies, inſpiraient aux autres l'eſpérance de jouïr du même bonheur. Un ſceptique aurait-il été bien reçu à leur dire, Je n'ai point vu de génie, donc il n'y en a point ; on lui aurait répondu, Vous raiſonnez fort mal ; il ne ſuit point du tout de ce qu'une choſe ne vous eſt pas connue, qu'elle n'exiſte

n'exiſte point ; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enſeigne la nature de ces puiſſances aëriennes, nulle impoſſibilité qu'elles nous rendent viſite ; elles ſe ſont montrées à nos ſages, elles ſe manifeſteront à nous : vous n'êtes pas dignes de voir des génies.

Tout eſt mêlé de bien & de mal ſur la terre ; il y a donc inconteſtablement de bons & de mauvais génies. Les Perſes eurent leurs *Peris* & leurs *Dives*, les Grecs leurs *Daimons* & *Cacodaimons*, les Latins *bonos & malos Génios*. Le bon génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Nègres, où c'eſt eſſentiellement tout le contraire. *Platon* admit ſans difficulté un bon & un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de *Brutus* lui apparut, & lui annonça la mort avant la bataille de Philippes ; de graves hiſtoriens ne l'ont-ils pas dit ? & *Plutarque* aurait-il été aſſez mal aviſé pour aſſûrer ce fait, s'il n'avait été bien vrai ?

Conſidérez encor quelle ſource de fêtes, de divertiſſemens, de bons contes, de bons mots, venait de la créance des génies.

a) *Scit genius natale comes qui temperat aſtrum.*

b) *Ipſe ſuos adſit genius viſurus honores,*
Cui decorent ſanctas florea ſerta comas.

Il y avait des génies mâles, & des génies femelles. Les génies des dames s'appellaient chez les Romains, des *petites Junons*. On avait encor le plaiſir de voir croître ſon génie. Dans l'enfance, c'était une eſpèce de *Cupidon* avec des aîles ; dans la vieilleſſe de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe : quelquefois c'était un ſerpent. On conſerve à Rome un marbre où l'on voit un beau ſerpent ſous un palmier auquel ſont appendues deux couronnes ; & l'inſcription porte, *au génie des Auguſtes ;* c'était l'emblême de l'immortalité.

Quelle preuve démonſtrative avons-nous aujourd'hui que les génies, univerſellement admis par tant de nations éclairées, ne ſont que des fantômes de l'imagination ? Tout ce qu'on peut dire ſe réduit à ceci : Je n'ai jamais vu de génie ; aucun

(*a* Horace. *b*) Tibulle.

homme de ma connaiſſance n'en a vu : *Brutus* n'a point laiſſé par écrit que ſon génie lui fût apparu avant la bataille : ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Deſcartes*, qui ſe livrait à ſon imagination, ni aucun roi, ni aucun miniſtre d'état, n'ont jamais été ſoupçonnés d'avoir parlé à leur génie : je ne crois donc pas une choſe dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette choſe n'eſt pas impoſſible, je l'avoue ; mais la poſſibilité n'eſt pas une preuve de la réalité. Il eſt poſſible qu'il y ait des ſatyres avec de petites queues retrouſſées, & des pieds de chèvre : cependant j'attendrai que j'en aye vu pluſieurs pour y croire ; car ſi je n'en avais vu qu'un, je n'y croirais pas.

DE L'ASTROLOGIE.

L'Aſtrologie pourait s'appuyer ſur de meilleurs fondemens que les génies. Car ſi perſonne n'a vu ni *Farfadets*, ni *Lémures*, ni *Dives*, ni *Peris*, ni *Démons*, ni *Cacodémons*, on a vu ſouvent des prédictions d'aſtrologues réuſſir. Que de deux aſtrologues conſultés ſur la vie d'un enfant, & ſur la ſaiſon, l'un diſe que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non ; que l'un annonce la pluye, & l'autre le beau tems ; il eſt bien clair qu'il y en aura un prophête.

Le grand malheur des aſtrologues, c'eſt que le ciel a changé depuis que les régles de l'art ont été données. Le ſoleil qui était dans le bélier du tems des argonautes, ſe trouve aujourd'hui dans le taureau ; & les aſtrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maiſon du ſoleil ce qui appartient viſiblement à une autre. Cependant ce n'eſt pas encor une raiſon démonſtrative contre l'aſtrologie. Les maîtres de l'art ſe trompent ; mais il n'eſt pas démontré que l'art ne peut exiſter.

Il n'y a pas d'abſurdité à dire : Un tel enfant eſt né dans le croiſſant de la lune, pendant une ſaiſon orageuſe, au lever d'une telle étoile ; ſa conſtitution a été faible, & ſa vie malheureuſe & courte ; ce qui eſt le partage ordinaire des mau-

vais tempéramens : au contraire celui-ci eſt né quand la lune était dans ſon plein, le ſoleil dans ſa force, le tems ſerein, au lever d'une telle étoile ; ſa conſtitution a été bonne, ſa vie longue & heureuſe. Si ces obſervations avaient été répétées, ſi elles s'étaient trouvées juſtes, l'expérience eût pu au bout de quelques milliers de ſiécles former un art dont il eût été difficile de douter : on aurait penſé, avec quelque vraiſemblance, que les hommes ſont comme les arbres & les légumes, qu'il ne faut planter & ſemer que dans certaines ſaiſons. Il n'eût ſervi de rien contre les aſtrologues de dire : Mon fils eſt né dans un tems heureux, & cependant il eſt mort au berceau : l'aſtrologue aurait répondu : Il arrive ſouvent que les arbres plantés dans la ſaiſon convenable, périſſent ; je vous ai répondu des aſtres, mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'aſtrologie n'opère que quand aucune cauſe ne s'oppoſe au bien que les aſtres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réuſſi à décréditer l'aſtrologie en diſant : De deux enfans qui ſont nés dans la même minute, l'un a été roi, l'autre n'a été que marguillier de ſa paroiſſe : car on aurait très bien pu ſe défendre, en faiſant voir que le payſan a fait ſa fortune lorſqu'il eſt devenu marguillier, comme le prince en devenant roi.

Et ſi on alléguait qu'un bandit que *Sixte-Quint* fit pendre était né au même tems que *Sixte-Quint*, qui de gardeur de cochons devint pape ; les aſtrologues diraient qu'on s'eſt trompé de quelques ſecondes, & qu'il eſt impoſſible dans les régles, que la même étoile donne la tiare & la potence. Ce n'eſt donc que parce qu'une foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes ſe ſont apperçus à la fin que l'art eſt illuſoire ; mais avant d'être détrompés ils ont été longtems crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe, nommé *Stoffler*, qui floriſſait aux quinziéme & ſeiziéme ſiécles, & qui travailla longtems à la réforme du calendrier propoſée au concile de Conſtance, prédit un déluge univerſel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de Février, & rien n'eſt plus plauſible ; car *Saturne*, *Jupiter* & *Mars* ſe trouvèient

alors en conjonction dans le ſigne des poiſſons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent conſternés. Tout le monde s'attendit au déluge malgré l'arc-en-ciel. Pluſieurs auteurs contemporains rapportent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empreſſaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, & qui n'étaient pas ſi crédules qu'eux. Chacun ſe muniſſait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouſe nommé *Auriol* fit faire ſurtout une grande arche pour lui, ſa famille, & ſes amis: on prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de Février arriva, & il ne tomba pas une goutte d'eau: jamais mois ne fut plus ſec, & jamais les aſtrologues ne furent plus embarraſſés. Cependant, ils ne furent ni découragés, ni négligés parmi nous. Preſque tous les princes continuèrent de les conſulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince; cependant le célèbre comte de *Boulainvilliers*, & un Italien nommé *Colonne* qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent l'un & l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déja de près de trente années, de quoi je leur demande humblement pardon.

DE LA MAGIE.

LA magie eſt encor une ſcience bien plus plauſible que l'aſtrologie, & que la doctrine des génies. Dès qu'on commença à penſer qu'il y a dans l'homme un être tout-à-fait diſtinct de la machine, & que l'entendement ſubſiſte après la mort, on donna à cet entendement un corps délié, ſubtil, aërien, reſſemblant au corps dans lequel il était logé. Deux raiſons toutes naturelles introduiſirent cette opinion: La première, c'eſt que dans toutes les langues l'ame s'appellait *eſprit*, *ſouffle*, *vent*: cet eſprit, ce ſouffle, ce vent, était donc quelque choſe de fort mince & de fort délié. La ſeconde, c'eſt que ſi l'ame d'un homme n'avait pas retenu une forme ſemblable à

celle qu'il poſſédait pendant ſa vie, on n'aurait pas pu diſtinguer après la mort l'ame d'un homme d'avec celle d'un autre. Cette ame, cette ombre qui ſubſiſtait ſéparée de ſon corps, pouvait très bien ſe montrer dans l'occaſion, revoir les lieux qu'elle avait habité, viſiter ſes parens, ſes amis, leur parler, les inſtruire; il n'y avait dans tout cela aucune incompatibilité. Ce qui eſt, peut paraître.

Les ames pouvaient très bien enſeigner à ceux qu'elles venaient voir, la manière de les évoquer: elles n'y manquaient pas; & le mot *Abraxa* prononcé avec quelques cérémonies, faiſait venir les ames auxquelles on voulait parler. Je ſuppoſe qu'un Egyptien eût dit à un philoſophe: *Je deſcends en ligne droite des magiciens de* Pharaon *qui changèrent des baguettes en ſerpens, & les eaux du Nil en ſang; un de mes ancêtres ſe maria avec la pythoniſſe d'Endor qui évoqua l'ombre de* Samuel *à la prière du roi* Saül: *elle communiqua ſes ſecrets à ſon mari, qui lui fit part des ſiens: je poſſède cet héritage de père & de mère, ma généalogie eſt bien avérée; je commande aux ombres & aux élémens.* Le philoſophe n'aurait eu autre choſe à faire qu'à lui demander ſa protection: car ſi ce philoſophe avait voulu nier, & diſputer, le magicien lui eût fermé la bouche, en lui diſant; *Vous ne pouvez nier les faits; mes ancêtres ont été inconteſtablement de grands magiciens, & vous n'en doutez pas; vous n'avez nulle raiſon pour croire que je ſois de pire condition qu'eux, ſurtout quand un homme d'honneur comme moi vous aſſûre qu'il eſt ſorcier.* Le philoſophe aurait pu lui dire, Faites-moi le plaiſir d'évoquer une ombre, de me faire parler à une ame, de changer cette eau en ſang, cette baguette en ſerpent. Le magicien pouvait répondre, Je ne travaille pas pour les philoſophes: j'ai fait voir des ombres à des dames très reſpectables, à des gens ſimples qui ne diſputent point: vous devez croire au moins qu'il eſt très poſſible que j'aye ces ſecrets, puiſque vous êtes forcé d'avouer que mes ancêtres les ont poſſédés: ce qui s'eſt fait autrefois ſe peut faire aujourd'hui, & vous devez croire à la magie, ſans que je ſois obligé d'exercer mon art devant vous.

Ces raiſons ſont ſi bonnes, que tous les peuples ont eu des ſorciers. Les plus grands ſorciers étaient payés par l'état, pour

voir clairement l'avenir dans le cœur & dans le foïe d'un bœuf. Pourquoi donc a-t-on ſi longtems puni les autres de mort? Ils faiſaient des choſes plus merveilleuſes; on devait donc les honorer beaucoup, on devait ſurtout craindre leur puiſſance. Rien n'eſt plus ridicule que de condamner un vrai magicien à être brûlé; car on devait préſumer qu'il pouvait éteindre le feu, & tordre le cou à ſes juges. Tout ce qu'on pouvait faire, c'eſt de lui dire, Mon ami, nous ne vous brûlons pas comme un ſorcier véritable, mais comme un faux ſorcier, qui vous vantez d'un art admirable que vous ne poſſédez pas; nous vous traitons comme un homme qui débite de la fauſſe monnoie: plus nous aimons la bonne, plus nous puniſſons ceux qui en donnent de fauſſe: nous ſavons très bien qu'il y a eu autrefois de vénérables magiciens, mais nous ſommes fondés à croire que vous ne l'êtes pas, puiſque vous vous laiſſez brûler comme un ſot.

Il eſt vrai que le magicien pouſſé à bout pourait dire, Ma ſcience ne s'étend pas juſqu'à éteindre un bucher ſans eau, & juſqu'à donner la mort à mes juges avec des paroles; je peux ſeulement évoquer des ames, lire dans l'avenir, changer certaines matières en d'autres; mon pouvoir eſt borné; mais vous ne devez pas pour cela me brûler à petit feu; c'eſt comme ſi vous faiſiez pendre un médecin qui aurait guéri de la fiévre, & qui ne pourait vous guérir d'une paraliſie. Mais les juges lui repliqueraient: Faites-nous donc voir quelque ſecret de votre art, ou conſentez à être brûlé de bonne grace.

DES POSSEDÉS.

IL n'y a que les poſſedés à qui on n'a jamais rien de bon à repliquer. Qu'un homme vous diſe, Je ſuis poſſedé, il faut l'en croire ſur ſa parole. Ceux-là ne ſont point obligés de faire des choſes bien extraordinaires; & quand ils les font, ce n'eſt que pour ſurabondance de droit. Que répondre à un homme qui roule les yeux, qui tord la bouche, & qui dit qu'il a le diable au corps? Chacun ſent ce qu'il ſent. Il y a

Digitized by Google

eu autrefois tout plein de poſſedés, il peut donc s'en rencontrer encore. S'ils s'aviſent de battre le monde, on le leur rend bien, & alors ils deviennent fort modérés. Mais pour un pauvre poſſedé qui ſe contente de quelques convulſions, & qui ne fait de mal à perſonne, on n'eſt pas en droit de lui en faire. Si vous diſputez contre lui, vous aurez infailliblement le deſſous : il vous dira, Le diable eſt entré hier chez moi, ſous une telle forme ; j'ai depuis ce tems-là une colique ſurnaturelle, que tous les apoticaires du monde ne peuvent ſoulager. Il n'y a certainement d'autre parti à prendre avec cet homme que celui de l'exorciſer, ou de l'abandonner au diable.

C'eſt grand dommage qu'il n'y ait plus aujourd'hui ni poſſedés, ni magiciens, ni aſtrologues, ni génies. On ne peut concevoir de quelle reſſource étaient il y a cent ans tous ces myſtères. Toute la nobleſſe vivait alors dans ſes châteaux. Les ſoirs d'hyver ſont longs, on ſerait mort d'ennui ſans ces nobles amuſemens. Il n'y avait guères de château où il ne levînt une fée à certains jours marqués, comme la fée *Merluſine* au château de Luſignan. Le grand-veneur, homme ſec & noir, chaſſait avec une meute de chiens noirs dans la forêt de Fontainebleau. Le diable tordait le cou au maréchal *Fabert*. Chaque village avait ſon ſorcier, ou ſa ſorcière ; chaque prince avait ſon aſtrologue ; toutes les dames ſe faiſaient dire leur bonne avanture ; les poſſedés couraient les champs ; c'était à qui avait vu le diable, ou à qui le verrait ; tout cela était un ſujet de converſations inépuiſables, qui tenait les eſprits en haleine. A préſent on joue inſipidement aux cartes, & on a perdu à être détrompé.

D'OVIDE.

LEs ſavans n'ont pas laiſſé de faire des volumes pour nous apprendre au juſte dans quel coin de terre *Ovide Naſon* fut exilé par *Octave Cépias* ſurnommé *Auguſte*. Tout ce qu'on en ſait, c'eſt que né à Sulmone, & élevé à Rome, il paſſa

dix ans ſur la rive droite du Danube dans le voiſinage de la mer Noire. Quoiqu'il appelle cette terre *barbare*, il ne faut pas ſe figurer que ce fût un pays de ſauvages. On y faiſait des vers. *Cotis* petit roi d'une partie de la Thrace fit des vers gêtes pour *Ovide*. Le poëte latin apprit le gête, & fit auſſi des vers dans cette langue. Il ſemble qu'on aurait dû attendre des vers grecs dans l'ancienne patrie d'*Orphée ;* mais ces pays étaient alors peuplés par des nations du nord qui parlaient probablement un dialecte tartare, une langue approchante de l'ancien ſlavon. *Ovide* ne ſemblait pas deſtiné à faire des vers tartares. Le pays des Tomites où il fut relegué, était une partie de la Méſie, province Romaine, entre le mont Hémus & le Danube. Il eſt ſitué au quarante-quatriéme degré & demi, comme les plus beaux climats de la France; mais les montagnes qui ſont au ſud, & les vents du nord & de l'eſt qui ſouffient du Pont-Euxin, le froid, & l'humidité des forêts & du Danube, rendaient cette contrée inſupportable à un homme né en Italie : auſſi *Ovide* n'y vécut-il pas longtems ; il y mourut à l'âge de ſoixante années. Il ſe plaint dans ſes élégies du climat, & non des habitans :

Quos ego, cùm loca ſint veſtra peroſus, amo.

Ces peuples le couronnèrent de laurier, & lui donnèrent des privilèges qui ne l'empêchèrent pas de regretter Rome. C'était un grand exemple de l'eſclavage des Romains, & de l'extinction de toutes les loix, qu'un homme né dans une famille équeſtre comme *Octave*, exilât un homme d'une famille équeſtre, & qu'un citoyen de Rome envoyât d'un mot un autre citoyen chez les Scythes. Avant ce tems il falait un plébiſcite, une loi de la nation, pour priver un Romain de ſa patrie. *Cicéron* exilé par une cabale, l'avait été du moins avec les formes des loix.

Le crime d'*Ovide* était inconteſtablement d'avoir vu quelque choſe de honteux dans la famille d'*Octave :*

Cur aliquid vidi, cur noxia lumina feci ?

Les doctes n'ont pas décidé s'il avait vu *Auguſte* avec un jeune garçon

garçon plus joli que ce *Mannius* dont *Auguſte* dit qu'il n'avait point voulu, parce qu'il était trop laid ; ou s'il avait vu quelque écuyer entre les bras de l'impératrice *Livie*, que cet *Auguſte* avait épouſée groſſe d'un autre ; ou s'il avait vu cet empereur *Auguſte* occupé avec ſa fille ou ſa petite-fille, ou enfin s'il avait vu cet empereur *Auguſte* faiſant quelque choſe de pis, *torva tuentibus hircis*. Il eſt de la plus grande probabilité qu'*Ovide* ſurprit *Auguſte* dans un inceſte. Un auteur preſque contemporain nommé *Minutianus Apuleius*, dit, *Pulſum quoque in exilium quod Auguſti inceſtum vidiſſet.*

Octave Auguſte prit le prétexte du livre innocent de l'*Art d'aimer*, livre très décemment écrit, & dans lequel il n'y a pas un mot obſcène, pour envoyer un chevalier Romain ſur la mer Noire. Le prétexte était ridicule. Comment *Auguſte*, dont nous avons encor des vers remplis d'ordures, pouvait-il ſérieuſement exiler *Ovide* à Tomes, pour avoir donné à ſes amis pluſieurs années auparavant des copies de l'*Art d'aimer ?* Comment avait-il le front de reprocher à *Ovide* un ouvrage écrit avec quelque modeſtie, dans le tems qu'il approuvait les vers où *Horace* prodigue tous les termes de la plus infâme proſtitution, & le *futuo*, & le *mentula*, & le *cunnus ?* Il y propoſe indifféremment ou une *fille laſcive*, ou *un beau garçon qui renoue ſa longue chevelure*, ou *une ſervante*, ou *un laquais :* tout lui eſt égal. Il ne lui manque que la beſtialité. Il y a certainement de l'impudence à blâmer *Ovide*, quand on tolère *Horace*. Il eſt clair qu'*Octave* alléguait une très méchante raiſon, n'oſant parler de la bonne. Une preuve qu'il s'agiſſait de quelque ſtupre, de quelque inceſte, de quelque avanture ſecrette de la ſacrée famille impériale, c'eſt que le bouc de Caprée, *Tibère*, immortaliſé par les medailles de ſes débauches, *Tibère*, monſtre de laſciveté comme de diſſimulation, ne rappella point *Ovide*. Il eut beau demander grace à l'auteur des proſcriptions, & à l'empoiſonneur de *Germanicus ;* il reſta ſur les bords du Danube.

Si un gentilhomme Hollandais, ou Polonais, ou Suédois, ou Anglais, ou Vénitien, avait vu par hazard un ſtadhouder, ou un roi de la Grande-Bretagne, ou un roi de Suède, ou un roi de Pologne, ou un doge, commettre quelque gros péché,

ſi ce n'était pas même par hazard qu'il l'eût vu, s'il en avait cherché l'occaſion, ſi enfin il avait l'indiſcrétion d'en parler, certainement ce ſtadhouder, ou ce roi, ou ce doge ne ſeraient pas en droit de l'exiler.

On peut faire à *Ovide* un reproche preſque auſſi grand qu'à *Auguſte*, & qu'à *Tibère*, c'eſt de les avoir loués. Les éloges qu'il leur prodigue ſont ſi outrés, qu'ils exciteraient encor aujourd'hui l'indignation, s'il les eût donnés à des princes légitimes ſes bienfaicteurs; mais il les donnait à des tyrans, & à ſes tyrans. On pardonne de louer un peu trop un prince qui vous careſſe, mais non pas de traiter en Dieu un prince qui vous perſécute. Il eût mieux valu cent fois s'embarquer ſur la mer Noire, & ſe retirer en Perſe par les Palus-Méotides, que de faire ſes *Triſtes de Ponto*. Il eût appris le perſan auſſi aiſément que le gête, & aurait pu du moins oublier le maître de Rome chez le maître d'Ecbatane. Quelque eſprit dur dira qu'il y avait encor un parti à prendre; c'était d'aller ſecrétement à Rome, s'adreſſer à quelques parens de *Brutus* & de *Caſſius*, & de faire une douziéme conſpiration contre *Octave*; mais cela n'était pas dans le goût élégiaque.

Choſe étrange que les louanges! Il eſt bien clair qu'*Ovide* ſouhaitait de tout ſon cœur que quelque *Brutus* délivrât Rome de ſon *Auguſte*, & il lui ſouhaite en vers l'immortalité.

Je ne reproche à *Ovide* que ſes *Triſtes*. *Bayle* lui fait ſon procès ſur ſa philoſophie du cahos, ſi bien expoſée dans le commencement des *Métamorphoſes*:

Ante mare & terras, & quod tegit omnia cælum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

Bayle traduit ainſi ces premiers vers: *Avant qu'il y eût un ciel, une terre, & une mer, la nature était un tout homogène.* Il y a dans Ovide, *La face de la nature était la même dans tout l'univers.* Cela ne veut pas dire que tout fût homogène, mais que ce tout hétérogène, cet aſſemblage de choſes différentes, paraiſſait le même; *unus vultus.*

Bayle critique tout le cahos. *Ovide* qui n'eſt dans ſes vers que le chantre de l'ancienne philoſophie, dit que les choſes

molles & dures, les légères & les peſantes, étaient mêlées enſemble :

Mollia cum duris, ſine pondere, habentia pondus :

& voici comme *Bayle* raiſonne contre lui.

» Il n'y a rien de plus abſurde que de ſuppoſer un cahos qui » a été homogène pendant toute une éternité, quoiqu'il eût » les qualités élémentaires, tant celles qu'on nomme *altératri-* » *ces*, qui ſont la chaleur, la froideur, l'humidité & la séche- » reſſe, que celles qu'on nomme *motrices*, qui ſont la légéreté » & la peſanteur : celle-là cauſe du mouvement en haut, celle- » ci du mouvement en bas. Une matière de cette nature ne » peut point être homogène, & doit contenir néceſſairement » toutes ſortes d'hétérogénéités. La chaleur & la froideur, » l'humidité & la séchereſſe, ne peuvent pas être enſemble ſans » que leur action & leur réaction les tempère & les conver- » tiſſe en d'autres qualités qui font la forme des corps mixtes : » & comme ce tempérament ſe peut faire ſelon les diverſités » innombrables de combinaiſons, il a falu que le cahos ren- » fermât une multitude incroyable d'eſpèces de compoſés. Le » ſeul moyen de le concevoir homogène ſerait de dire, que » les qualités altératrices des élémens ſe modifièrent au même » degré dans toutes les molecules de la matière, de ſorte qu'il » y avait partout préciſément la même tiédeur, la même mol- » leſſe, la même odeur, la même ſaveur &c... mais ce ſerait » ruiner d'une main ce que l'on bâtit de l'autre : ce ſerait par » une contradiction dans les termes appeller *cahos* l'ouvrage le » plus régulier, le plus merveilleux en ſa ſymmétrie, le plus » admirable en matière de proportions qui ſe puiſſe concevoir. » Je conviens que le goût de l'homme s'accommode mieux d'un » ouvrage diverſifié, que d'un ouvrage uniforme ; mais nos » idées ne laiſſent pas de nous apprendre que l'harmonie des » qualités contraires conſervée uniformément dans tout l'uni- » vers, ſerait une perfection auſſi merveilleuſe que le partage » inégal qui a ſuccédé au cahos.

» Quelle ſcience, quelle puiſſance ne demanderait pas cette » harmonie uniforme répandue dans toute la nature ? Il ne ſuf- » firait pas de faire entrer dans chaque mixte la même quan-

» tité de chacun des quatre ingrédiens ; il faudrait y mettre » des uns plus, des autres moins, ſelon que la force des uns » eſt plus grande ou plus petite pour agir que pour réſiſter ; » car on ſait que les philoſophes partagent dans un degré dif- » férent l'action, & la réaction aux qualités élémentaires. » Tout bien compté il ſe trouverait que la cauſe qui métamor- » phoſa le cahos l'aurait tiré, non pas d'un état de confuſion » & de guerre, comme on le ſuppoſe, mais d'un état de juſ- » teſſe qui était la choſe du monde la plus accomplie, & qui » par la réduction à l'équilibre des forces contraires le tenait » dans un repos équivalent à la paix. Il eſt donc conſtant, » que ſi les poëtes veulent ſauver l'homogénéité du cahos, il » faut qu'ils effacent tout ce qu'ils ajoûtent concernant cette » confuſion bizarre des ſemences contraires, & ce mélange » indigeſte, & ce combat perpétuel des principes ennemis.

» Paſſons-leur cette contradiction, nous trouverons aſſez » de matière pour les combattre par d'autres endroits. Recom- » mençons l'attaque de l'éternité. Il n'y a rien de plus abſurde » que d'admettre pendant un tems infini le mélange des par- » ties inſenſibles des quatre élémens ; car dès que vous ſuppo- » ſez dans ces parties l'activité de la chaleur, l'action & la » réaction des quatre premières qualités, & outre cela le mou- » vement vers le centre dans les particules de la terre & de » l'eau, & le mouvement vers la circonférence dans celles du » feu & de l'air, vous établiſſez un principe qui ſéparera né- » ceſſairement les unes des autres ces quatre eſpèces de corps, » & qui n'aura beſoin pour cela que d'un certain tems limité. » Conſidérez un peu ce qu'on appelle *la phiole des quatre élé-* » *mens*. On y enferme de petites particules métalliques, & » puis trois liqueurs beaucoup plus légères les unes que les au- » tres. Brouillez tout cela enſemble, vous n'y diſcernez plus » aucun de ces quatre mixtes, les parties de chacun ſe con- » fondent avec les parties des autres : mais laiſſez un peu vo- » tre phiole en repos, vous trouverez que chacun reprend ſa » ſituation : toutes les particules métalliques ſe raſſemblent au » fond de la phiole ; celles de la liqueur la plus légère ſe raſ- » ſemblent au haut ; celles de la liqueur moins légère que celle- » là, & moins peſante que l'autre, ſe rangent au troiſiéme

» étage ; celles de la liqueur plus peſante que ces deux-là, » mais moins peſante que les particules métalliques, ſe mettent » au ſecond étage ; & ainſi vous retrouvez les ſituations diſ- » tinctes que vous aviez confondues en ſecouant la phiole ; » vous n'avez pas beſoin de patience ; un tems fort court vous » ſuffit pour revoir l'image de la ſituation que la nature a don- » née dans le monde aux quatre élémens. On peut conclure, » en comparant l'univers à cette phiole, que ſi la terre ré- » duite en poudre avait été mêlée avec la matière des aſtres, » & avec celle de l'air & de l'eau, en telle ſorte que le mé- » lange eût été fait juſqu'aux particules inſenſibles de chacun » de ces élémens, tout aurait d'abord travaillé à ſe dégager, » & qu'au bout d'un terme préfix, les parties de la terre au- » raient formé une maſſe, celles du feu une autre, & ainſi » du reſte à proportion de la peſanteur & de la légéreté de » chaque eſpèce de corps.

Je nie à *Bayle* que l'expérience de la phiole eût pu ſe faire du tems du cahos. Je lui dis qu'*Ovide* & les philoſophes entendaient par choſes peſantes & légères, celles qui le devinrent quand un Dieu y eut mis la main. Je luis dis, Vous ſuppoſez que la nature eût pu s'arranger toute ſeule, ſe donner elle-même la peſanteur. Il faudrait que vous commençaſſiez par me prouver que la gravité eſt une qualité eſſentiellement inhérente à la matière, & c'eſt ce qu'on n'a jamais pu prouver. *Deſcartes* dans ſon roman a prétendu que les corps n'étaient devenus peſans que quand ſes tourbillons de matière ſubtile avaient commencé à les pouſſer à un centre. *Newton* dans ſa véritable philoſophie ne dit point que la gravitation, l'attraction ſoit une qualité eſſentielle à la matière. Si *Ovide* avait pu deviner le livre des *Principes mathématiques* de *Newton*, il vous dirait, *La matière n'était ni peſante, ni en mouvement dans mon cahos ; il a falu que* DIEU *lui imprimât ces deux qualités : mon cahos ne renfermait pas la force que vous lui ſuppoſez : nec quidquam niſi pondus iners*, ce n'était qu'une maſſe impuiſſante ; *pondus* ne ſignifie point ici *poids ;* il veut dire *maſſe.* Rien ne pouvait peſer avant que DIEU eût imprimé à la matière le principe de la gravitation. De quel droit un corps tendrait-il vers le centre d'un autre, ſerait-il attiré par un autre, pouſſe-

rait-il un autre, ſi l'artiſan ſuprême ne lui avait communiqué cette vertu inexplicable ? Ainſi *Ovide* ſe trouverait non-ſeulement un bon philoſophe, mais encor un paſſable théologien.

Vous dites ; » Un théologien ſcholaſtique avouerait ſans peine, » que ſi les quatre élémens avaient exiſté indépendamment de » DIEU avec toutes les facultés qu'ils ont aujourd'hui, ils auraient » formé d'eux-mêmes cette machine du monde, & l'entretien- » draient dans l'état où nous la voyons. On doit donc recon- » naître deux grands défauts dans la doctrine du cahos : l'un » & le principal eſt qu'elle ôte à DIEU la création de la matière » & la production des qualités propres au feu, à l'air, à la terre » & à la mer : l'autre, qu'après lui avoir ôté cela, elle le fait » venir ſans néceſſité ſur le théâtre du monde pour diſtribuer » les places aux quatre élémens. Nos nouveaux philoſophes » qui ont rejetté les qualités & les facultés de la phyſique péri- » patéticienne, trouveraient les mêmes défauts dans la deſcrip- » tion du cahos d'*Ovide* ; car ce qu'ils appellent *loix générales* » *du mouvement*, *principes de mécanique*, *modifications de la* » *matière*, *figure*, *ſituation*, & *arrangement des corpuſcules*, » ne comprend autre choſe que cette vertu active & paſſive » de la nature, que les péripatéticiens entendent ſous les mots » de *qualités altératrices & motrices des quatre élémens*. Puis » donc que ſuivant la doctrine de ceux-ci ces quatre corps » ſitués ſelon leur légéreté & leur peſanteur naturelle, ſont » un principe qui ſuffit à toutes les générations, les carté- » ſiens, les gaſſendiſtes, & les autres philoſophes modernes » doivent ſoutenir que le mouvement, la ſituation, & la figure » des parties de la matière ſuffiſent à la production de tous les » effets naturels, ſans excepter même l'arrangement général » qui a mis la terre, l'air, l'eau, & les aſtres où nous les » voyons. Ainſi la véritable cauſe du monde & des effets qui » s'y produiſent, n'eſt point différente de la cauſe qui a donné » le mouvement aux parties de la matière, ſoit qu'en même » tems elle ait aſſigné à chaque atôme une figure déterminée » comme le veulent les gaſſendiſtes, ſoit qu'elle ait ſeulement » donné à des parties toutes cubiques une impulſion qui par » la durée du mouvement réduit à certaines loix, leur ferait » prendre dans la ſuite toutes ſortes de figures. C'eſt l'hypo-

» thèſe des cartéſiens. Les uns & les autres doivent conve-
» nir, par conſéquent, que ſi la matière avait été telle avant
» la génération du monde qu'*Ovide* l'a prétendu, elle aurait
» été capable de ſe tirer du cahos par ſes propres forces, &
» de ſe donner la forme du monde ſans l'aſſiſtance de DIEU.
» Ils doivent donc accuſer *Ovide* d'avoir commis deux bévues;
» l'une eſt d'avoir ſuppoſé que la matière avait eu, ſans l'aide
» de la Divinité, les ſemences de tous les mixtes, la chaleur,
» le mouvement &c.; l'autre eſt de dire que ſans l'aſſiſtance
» de DIEU elle ne ſe ſerait point tirée de l'état de confuſion.
» C'eſt donner trop, & trop peu à l'un & à l'autre, c'eſt ſe
» paſſer de ſecours au plus grand beſoin, & le demander lorſqu'il
» n'eſt pas néceſſaire.

Ovide poura vous répondre encor : Vous ſuppoſez à tort que mes élémens avaient toutes les qualités qu'ils ont aujourd'hui ; ils n'en avaient aucune ; le ſujet exiſtait nud, informe, impuiſſant ; & quand j'ai dit que le chaud était mélé dans mon cahos avec le froid, le ſec avec l'humide, je n'ai pu employer que ces expreſſions, qui ſignifient qu'il n'y avait ni froid ni chaud, ni ſec ni humide. Ce ſont des qualités que DIEU a miſes dans nos ſenſations, & qui ne ſont point dans la matière. Je n'ai point fait les bévues dont vous m'accuſez. Ce ſont vos cartéſiens, & vos gaſſendiſtes, qui font les bévues avec leurs atômes, & leurs parties cubiques ; & leurs imaginations ne ſont pas plus vrayes que mes métamorphoſes. J'aime mieux *Daphné* changée en laurier, & *Narciſſe* en fleur, que de la matière ſubtile changée en ſoleils, & de la matière rameuſe devenue terre & eau.

Je vous ai donné des fables pour des fables ; & vos philoſophes donnent des fables pour des vérités.

DE SOCRATE.

LE moule eſt-il caſſé de ceux qui aimaient la vertu pour elle-même, un *Confucius*, un *Pythagore*, un *Thales*, un *Socrate ?* Il y avait de leur tems des foules de dévots à leurs

pagodes & à leurs divinités, des eſprits frappés de la crainte de *Cerbère*, & des furies qui couraient les initiations, les pélérinages, les myſtères, qui ſe ruinaient en offrandes de brebis noires. Tous les tems ont vu de ces malheureux dont parle *Lucrèce*.

Qui quocumque tamen miſeri venere parentant,
Et nigras mactant pecudes & manibu' divis
In ferias mittunt, multoque in rebus acerbis,
Acrius advertunt animos ad relligionem.

Les macérations étaient en uſage ; les prêtres de *Cibèle* ſe faiſaient châtrer pour garder la continence. D'où vient que parmi tous ces martyrs de la ſuperſtition, l'antiquité ne compte pas un ſeul grand-homme, un ſage ? C'eſt que la crainte n'a jamais pu faire la vertu. Les grands-hommes ont été les entouſiaſtes du bien moral. La ſageſſe était leur paſſion dominante ; ils étaient ſages comme *Alexandre* était guerrier, comme *Homère* était poëte, & *Apelle* peintre, par la force, & une nature ſupérieure : & voilà peut-être tout ce qu'on doit entendre par le démon de *Socrate*.

Un jour deux citoyens d'Athènes revenant de la chapelle de *Mercure*, apperçurent *Socrate* dans la place publique. L'un dit à l'autre, N'eſt-ce pas là ce ſcélérat qui dit qu'on peut être vertueux ſans aller tous les jours offrir des moutons & des oies ? Oui, dit l'autre, c'eſt ce ſage qui n'a point de religion ; c'eſt cet athée qui dit qu'il n'y a qu'un ſeul DIEU. *Socrate* approcha d'eux avec ſon air ſimple, ſon démon, & ſon ironie que madame *Dacier* a ſi fort exaltée ; Mes amis, leur dit-il, un petit mot, je vous prie ; un homme qui prie la Divinité, qui l'adore, qui cherche à lui reſſembler autant que le peut la faibleſſe humaine, & qui fait tout le bien dont il eſt capable, comment nommeriez-vous un tel homme ? C'eſt une ame très religieuſe, dirent-ils. Fort bien. On pourait donc adorer l'Etre ſuprême, & avoir à toute force de la religion ? D'accord, dirent les deux Athéniens. Mais croyez-vous, pourſuivit *Socrate*, que quand le divin architecte du monde arrangea tous ces globes qui roulent ſur vos têtes, quand il donna le mouve-

mouvement & la vie à tant d'êtres différens, il ſe ſervit du bras d'*Hercule*, ou de la lyre d'*Apollon*, ou de la flûte de *Pan?* Cela n'eſt pas probable, dirent-ils. Mais s'il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait employé le ſecours d'autrui pour conſtruire ce que nous voyons, il n'eſt pas croyable qu'il le conſerve par d'autres que par lui-même. Si *Neptune* était le maître abſolu de la mer, *Junon* de l'air, *Eole* des vents, *Cérès* des moiſſons, & que l'un voulût le calme, quand l'autre voudrait du vent, & de la pluye, vous ſentez bien que l'ordre de la nature ne ſubſiſterait pas tel qu'il eſt. Vous m'avouerez qu'il eſt néceſſaire que tout dépende de celui qui a tout fait. Vous donnez quatre chevaux blancs au ſoleil, & deux chevaux noirs à la lune; mais ne vaut-il pas mieux que le jour & la nuit ſoient l'effet du mouvement imprimé aux aſtres par le maître des aſtres, que s'ils étaient produits par ſix chevaux? Les deux citoyens ſe regardèrent, & ne répondirent rien. Enfin *Socrate* finit par leur prouver qu'on pouvait avoir des moiſſons ſans donner de l'argent aux prêtres de *Cérès*, aller à la chaſſe ſans offrir des petites ſtatues d'argent à la chapelle de *Diane*, que *Pomone* ne donnait point des fruits, que *Neptune* ne donnait point des chevaux, & qu'il falait remercier le ſouverain qui a tout fait.

Son diſcours était dans la plus exacte logique. *Xénophon* ſon diſciple, homme qui connaiſſait le monde, & qui depuis ſacrifia au vent dans la retraite des dix mille, tira *Socrate* par la manche, & lui dit, Votre diſcours eſt admirable; vous avez parlé bien mieux qu'un oracle: vous êtes perdu; l'un de ces honnêtes gens à qui vous parlez, eſt un boucher qui vend des moutons & des oies pour les ſacrifices; & l'autre un orfêvre qui gagne beaucoup à faire de petits Dieux d'argent & de cuivre pour les femmes; ils vont vous accuſer d'être un impie qui voulez diminuer leur négoce; ils dépoſeront contre vous auprès de *Mélitus* & d'*Anitus* vos ennemis qui ont conjuré votre perte: gare la cigue; votre démon familier aurait bien dû vous avertir de ne pas dire à un boucher, & à un orfêvre, ce que vous ne deviez dire qu'à *Platon*, & à *Xénophon*.

Quelque tems après les ennemis de *Socrate* le firent con-

damner par le conſeil des cinq cent. Il eut deux cent vingt voix pour lui. Cela fait préſumer qu'il y avait deux cent vingt philoſophes dans ce tribunal ; mais cela fait voir que dans toute compagnie le nombre des philoſophes eſt toûjours le plus petit.

Socrate but donc la cigue pour avoir parlé en faveur de l'unité de DIEU : & enſuite les Athéniens conſacrèrent une chapelle à *Socrate* : à celui qui s'était élevé contre les chapelles dédiées aux êtres inférieurs.

EXAMEN DU TESTAMENT POLITIQUE DU CARDINAL ALBÉRONI.

APrès tant de teſtamens caſſés par le public, celui du cardinal *Albéroni* vient de paraître. Je ſouhaite à l'éditeur qu'en effet le cardinal *Albéroni* l'ait mis ſur ſon teſtament. Cet éditeur, ou cet auteur, connaît ſans doute aſſez les hommes, & les affaires & le train de ce monde, pour ne pas ſavoir qu'un bon legs qui procure une vie heureuſe, vaut mieux que toutes les ſpéculations politiques. Un écrivain fait un beau livre plein de profonds raiſonnemens ſur le commerce ruineux de l'Europe avec les grandes Indes : Un négociant d'un trait de plume y envoye ſans raiſonner des effets ; il s'enrichit, & ne lit point le livre. Il en eſt de même dans la politique ; l'homme d'eſprit oiſif fait des projets, pour changer la face de l'Europe ; ceux qui gouvernent ſuivent leur routine, & ne s'informent pas ſeulement ſi on a fait des projets.

L'abbé de *Bourzey*, dans la crainte de n'être point lu, prit ſans façon le nom du cardinal de *Richelieu*. D'autres ont pris le nom de *Mazarin*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine. Tous ces teſtamens ſont faits dans le goût de celui de *Criſpin*, qui prend la robe de chambre & le nom de *Géronte* dans le légataire univerſel. On voit bien que ce n'eſt pas *Géronte* qui a fait ce teſtament-là : on y reconnaît bien vite *Criſpin*.

Ce n'eſt pas un *Criſpin* à la vérité qui a compoſé le teſta-

ment du cardinal *Albéroni ;* c'eſt un homme paſſablement inſtruit ; mais il faut qu'il ſe détrompe de la vanité de faire accroire que ce teſtament ſoit effectivement l'ouvrage du cardinal. Il a beau dans ſa préface vouloir éluder la loi que j'ai fait valoir, que ce ſeul mot, *teſtament d'un miniſtre*, impoſe le devoir indiſpenſable de dépoſer dans des archives publiques l'original de l'ouvrage, ou d'en conſtater l'autenticité par des voies équivalentes.

Cette loi ne peut être violée ſans que le public ſoit en droit de crier à la ſuppoſition. Il eſt abſolument néceſſaire de montrer au public qu'on ne le trompe pas, quand il s'agit d'ouvrages de cette importance. Lorſque je fis imprimer à la Haye l'*Anti-Machiavel*, j'en dépoſai l'original à l'hôtel-de-ville, & il y eſt encor. Auſſi l'auteur ne prétend pas que le teſtament du cardinal *Albéroni* ſoit l'ouvrage de ce miniſtre : il dit ſeulement que ce ſont ſes intentions, que c'eſt un recueil de quelques penſées du cardinal auxquelles l'éditeur a joint les ſiennes ; & par-là c'eſt un ouvrage qui peut devenir doublement précieux. Qu'on l'appelle *teſtament* ou non, il n'importe. Les titres des livres ſont comme ceux des hommes aux yeux du philoſophe ; il ne juge de rien par les titres.

Que ce ſoit le cardinal *Albéroni*, ou ſon truchement, qui propoſe au roi d'Eſpagne d'encourager l'agriculture ; il eſt clair que c'eſt un très bon avis, & qu'il faut le ſuivre, ſoit qu'il vienne d'un miniſtre ou d'un fermier. L'auteur propoſe de cultiver les terres eſpagnoles par des Nègres. Pourquoi non ? ces terres, qui manquent de laboureurs, accuſent encor le malheureux roi qui les priva des mains des Maures ſous leſquelles elles étaient fertiles. Les déſerts de la Pruſſe, cultivés par des étrangers, ſont un reproche aux terres de la Caſtille.

Peu d'hommes connaiſſent mieux l'Eſpagne que l'auteur. On croirait preſque que c'eſt le miniſtre de *Philippe V*, ou celui qui a été le compagnon de ſa retraite & ſon malheureux ami, (ſi l'on peut être l'ami d'un roi). Il compte toutes les cauſes de la dépopulation de l'Eſpagne : mais il me ſemble qu'il a tort de ne pas mettre parmi ces cauſes l'expulſion des Juifs & des Maures, & les tranſplantations en Amérique. L'é-

migration des proteſtans eſt inſenſible en France. Oui, parce que la France poſſède environ vingt-deux millions d'habitans induſtrieux ; mais il n'y a guère plus de ſix millions d'ames en Eſpagne ; & la fière oiſiveté y étouffe l'induſtrie. Otez beaucoup à celui qui a peu ; que lui reſte-t-il ? & comment réparer ces pertes dans un pays où les pères tranſmettent aux enfans la maladie qui attaque le genre-humain dans ſa ſource, & où la ſuperſtition enſevelit la nature dans les cloîtres ? Je me ſers ici du mot de *ſuperſtition* que le cardinal employe. Je me ferais un ſcrupule de changer ſes paroles. D'ailleurs l'auteur fait bien voir que l'Eſpagne eſt le pays de la grandeur & des abus. Il fait plus. Il montre les reſſources. L'ouvrage n'a pas été revu par les inquiſiteurs. Il y a tel pays qui exige qu'on ſoit à ſix cent milles de lui pour lui dire des vérités utiles.

Dans le chapitre VII on voit une partie de ce plan immenſe conçu autrefois par le cardinal *Albéroni*. Cet homme en 1707 n'avait été connu dans Anet (dont il refuſa la cure) que ſur le pied d'un *uomo faceto e piacevole*, qui faiſait des ſoupes à l'oignon excellentes. *Campiſtron* le protégeait alors ; & en 1718 il allait bouleverſer la terre. J'en parlai dans l'hiſtoire de *Charles XII*. Je lui rendis juſtice, & il me remercia avec d'autant plus de ſenſibilité qu'il était alors malheureux. Ce projet, prêt à éclore, était d'armer l'empire Ottoman contre l'Autriche ; *Charles XII* & le czar contre l'Angleterre ; d'établir le prétendant à Londres par les mains du vainqueur de Narva ; d'arracher la régence de la France au duc d'Orléans ; de rendre pour jamais l'Italie indépendante de l'Allemagne, après ſept cent ans de ſujettion ou d'eſclavage ou de ſoumiſſion. Suivant ce deſſein, un corps italique s'établiſſait, à l'exemple à-peu-près du corps germanique. *Don Carlos* devait poſſéder Naples & Sicile ; ſon frère *Don Philippe* avait la Toſcane. La Lombardie faiſait le partage des ducs de Savoye. Mantoue était ajoûtée aux états de Veniſe. Le domaine du duc de Modène s'accroiſſait de plus de moitié par celui de Parme.

Les vues du commerce le plus étendu venaient à l'appui de ces arrangemens ou de ces dérangemens politiques. Le coup de fauconneau qui tua *Charles XII*, renverſa tout le projet.

Digitized by Google

Mais cette machine briſée fut encor aſſez forte quelque tems après pour porter *Don Carlos* ſur le trône des deux Siciles par de nouveaux reſſorts.

L'auteur voudrait que le prétendant ſe fût fait roi en Corſe, au lieu de tenter inutilement d'être roi d'Angleterre : enſuite il lui propoſe la vice-royauté de Majorque : eſt-ce bien le cardinal *Albéroni* qui fait ces propoſitions ?

Eſt-ce bien lui qui s'acharne contre la mémoire du cardinal de *Fleuri*, & qui dit qu'on n'a entendu que les plaintes & les gémiſſemens des peuples pendant ſon miniſtère ? Si c'eſt le cardinal *Albéroni* qui parle ainſi, ou il eſt bien prévenu, ou il ne connaiſſait pas la France comme il connaiſſait l'Eſpagne. Il s'attache à décrier en tout le cardinal de *Fleuri*. Il l'abaiſſe au-deſſous du médiocre. Mais quand on voyage de St. Dizier à Moyenvic, on dit : *C'eſt le cardinal de Fleuri qui a donné toutes ces terres à la France ; qu'aurait fait de mieux alors un grand-homme ?* Le cardinal *Albéroni* eſt devenu un cenſeur bien impitoyable depuis ſa mort. Son teſtament eſt une ſatyre.

Il blâme le cardinal de *Fleuri* d'avoir voulu la guerre de 1741, & on ſait qu'il ne la voulait pas, & qu'il s'y oppoſa autant qu'il put.

Il blâme l'empereur *Charles VI* d'avoir fait ſa pragmatique ſanction. Sa fille ne ſera pas de cet avis. Il veut changer la conſtitution de l'Allemagne : c'eſt un homme qui a perdu ſon bien au jeu, & qui, ſe plaiſant encor à regarder jouer, dit tout haut les fautes qu'il croit appercevoir.

Eſt-ce donc le cardinal *Albéroni* qui juge ainſi les vivans & les morts ? On connaît dans l'Europe un maréchal de France qui s'eſt fait un nom célèbre par ſes grandes vues, par ſon eſprit d'ordre & de détail, par ſon génie & par ſon activité. Le prétendu teſtateur le traite bien durement. Je ne crois pas qu'il ſoit permis à l'hiſtoire de parler des vivans : elle doit imiter les jugemens de l'Egypte qui ne décidaient du mérite des citoyens que lorſqu'ils n'étaient plus. Les portraits des hommes publics ſont toûjours dans un faux jour pendant leur vie. Mais ſi quelqu'un voulait répondre aux reproches amers que fait le cardinal *Albéroni* à cet illuſtre Français, ne pourait-il pas lui dire : Ceſſez de reprocher à ce maréchal l'épui-

ſement des tréſors de la France, dans la magnifique ambaſſade de Francfort, où *Charles VII* fut élu empereur. Ceſſez de repréſenter l'Allemagne en défiance de cette profuſion prétendue. L'ambaſſadeur d'Eſpagne y faiſait une auſſi grande figure que celui de France. Le duc de *Riperda* avait paru avec plus d'éclat encor à Vienne; & jamais on n'a vu les nations prendre l'allarme ſur le nombre des domeſtiques & ſur la vaiſſelle d'un plénipotentiaire. Vous étiez malade apparemment quand vous dictâtes cet article de votre teſtament; & vous donnez en mourant votre malédiction pour bien peu de choſe. Votre éminence était de mauvaiſe humeur quand elle a dicté l'article par lequel elle reprouve en politique le projet de ce général. Ce n'eſt pas à elle à juger par l'événement. Des hommes qui auront plus de réputation que vous dans la poſtérité, parce qu'avec un génie égal au vôtre ils ont eu plus de bonheur, ont dit, que ce plan qui vous paraît chimérique était le comble de la vraiſemblance. En effet quel était ce plan? C'était d'unir la France, l'Eſpagne, la Pruſſe, la Saxe, la Bavière, pour juger, les armes à la main, le procès de la ſucceſſion de l'Autriche. Un jeune roi victorieux avait d'un côté cent mille hommes en armes & les mieux diſciplinés de l'Europe; la Saxe en avait près de cinquante mille; deux armées françaiſes, d'environ quarante mille hommes chacune, étaient toutes deux au milieu de l'Allemagne. On était aux portes de Vienne. L'Eſpagne allait fondre dans l'Italie: & à peine paraiſſait-il alors qu'il y eût un ennemi à combattre. On avait propoſé encor de faire agir d'autres reſſorts que l'hiſtoire découvrira un jour. On demande après cela, ſi jamais entrepriſe eut de plus belles apparences? On demande ſi ce projet n'était pas cent fois plus plauſible que les vôtres? On a vu quelquefois de petites armées renverſer de grands empires. Ici deux cent cinquante mille hommes attaquent une femme ſans défenſe; & elle ſe ſoûtient. Avouez-le, monſieur le cardinal, il y a quelque choſe là-haut qui confond les deſſeins des hommes.

Vous êtes bien mal inſtruit pour un grand miniſtre, quand vous dites, que ce général que vous condamnez, demanda cent mille hommes au cardinal de *Fleuri*. Je peux aſſûrer V. E. qu'il n'en demanda que cinquante mille pour aller à Vienne; & dans

cette armée il voulait vingt mille hommes de cavalerie. On ne lui donna que trente-deux mille hommes complets, parmi leſquels il n'y avait que huit mille cavaliers. Mais cela compoſait, aves les troupes des alliés, une force à laquelle il paraiſſait que rien ne devait réſiſter, puiſque ceux qu'on attaquait n'avaient pas encor une armée raſſemblée. Je pourais ſur ce point d'hiſtoire apprendre à feu votre éminence bien des choſes qu'elle ignore, & qui lui feraient connaître que celui qu'elle feint de mépriſer, eſt très digne de ſon eſtime.

Comme je ſuis encor en vie, il ne m'eſt pas permis d'être auſſi libre que vous, qui êtes mort, & qui pouvez tout dire impunément. Mais je pourais vous donner au moins des lumières ſur le ſiége de Prague, qui vous feraient changer de penſée. Vous ne pouriez nier que les ſorties n'ayent été de véritables batailles, & que la retraite n'ait été glorieuſe.

Je ne ſais pas ce que le cardinal de *Fleuri*, & le général dont vous parlez, vous ont fait. Mais il me ſemble, monſeigneur, qu'un bon chrétien comme vous, qu'un cardinal devait en mourant ſe réconcilier avec ſes ennemis. Il ſemble que votre teſtament ait été fait *ab irato*. Cela ſeul ſuffirait pour l'invalider.

Ce teſtament ſera plus utile aux politiques qu'aux hiſtoriens. Le teſtateur eſt loin de tomber dans la faute abſurde du fauſſaire qui prit le nom du cardinal de *Richelieu*. Ce fauſſaire malhabile, en faiſant parler le plus grand miniſtre de l'Europe, dans la criſe de la guerre avec l'empereur & le roi d'Eſpagne, ne dit pas un mot de la manière dont la France devait ſe conduire avec ſes alliés & avec ſes ennemis. C'était un étrange contraſte de voir le cardinal de *Richelieu* paſſer ſous ſilence les négociations, les intérêts de tous les princes, pour parler de l'univerſité & de la gabelle. C'eſt ici tout le contraire. L'auteur entre dans les intérêts de tous les potentats; il fait à chacun leur part; il arrange le monde à ſon gré, & ſe met à la place de la providence. Il parle de tout ce qu'on aurait pu faire, de tout ce qui pourait arriver; c'eſt le recueil des futurs contingens.

On ne voit dans cet écrit aucune notion ſimple & commune. Il y eſt dit que lorſque l'empereur *Charles VII* était ſans états

& ſans armée, il aurait dû mettre la reine de Hongrie au ban de l'Empire. Il paraît cependant que quand on rend un pareil arrêt, il faut avoir cent mille huiſſiers aguerris pour le ſignifier.

Au reſte jamais teſtament ne contint des legs plus conſidérables. Le cardinal donne & légue la Bohême à l'électeur de Saxe, le duché de Zell au duc de Cumberland, le Tirol & la Carinthie à l'électeur de Bavière, le Briſgau avec les villes foreſtières au duc des Deux-Ponts, & le duché des Deux-Ponts à l'électeur Palatin. Cela reſſemble au teſtament que *Cériſantes* le Gaſcon fit à Naples du tems du duc de *Guiſe*. Il légua à ce prince ſes pierreries & ſa vaiſſelle d'or, cent mille écus aux jéſuites, autant à un hôpital; il fonda un collège & une bibliothèque publique.

Il n'avait pas de quoi ſe faire enterrer.

DES ALLÉGORIES.

UN jour *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure* voyageant en Thrace, entrèrent chez un certain roi nommé *Hyrieüs*, qui leur fit fort bonne chère. Les trois Dieux après avoir bien dîné, lui demandèrent s'ils pouvaient lui être bons à quelque choſe? Le bon homme qui ne pouvait plus avoir d'enfans, leur dit qu'il leur ſerait bien obligé s'ils voulaient lui faire un garçon. Les trois Dieux ſe mirent à piſſer ſur le cuir d'un bœuf tout frais écorché; de là nâquit *Orion*, dont on fit une conſtellation, connue dans la plus haute antiquité. Cette conſtellation était nommée du nom d'*Orion* par les anciens Caldéens; le livre de *Job* en parle. Mais après tout on ne voit pas comment l'urine de trois Dieux a pu produire un garçon. Il eſt difficile que les *Daciers* & les *Saumaiſes* trouvent dans cette belle hiſtoire une allégorie raiſonnable, à moins qu'ils n'en infèrent que rien n'eſt impoſſible aux Dieux, puiſqu'ils font des enfans en piſſant.

Il y avait en Grèce deux jeunes garnemens, à qui un oracle dit qu'ils ſe gardaſſent du *mélampige*: un jour *Hercule* les prit, les attacha par les pieds au bout de ſa maſſue, ſuſpendus tous deux

deux le long de ſon dos, la tête en bas comme une paire de lapins. Ils virent le derrière d'*Hercule*. *Mélampige* ſignifie *cu noir*. Ah! dirent-ils, l'oracle eſt accompli, voici *Cu noir*. *Hercule* ſe mit à rire, & les laiſſa aller. Les *Saumaiſes* & les *Daciers* encor une fois auront beau faire, ils ne pourront guère réuſſir à tirer un ſens moral de ces fables.

Parmi les pères de la mythologie il y eut des gens qui n'eurent que de l'imagination ; mais la plûpart mêlèrent à cette imagination beaucoup d'eſprit. Toutes nos académies & tous nos faiſeurs de deviſes, ceux mêmes qui compoſent les légendes pour les jettons du tréſor royal, ne trouveront jamais d'allégories plus vrayes, plus agréables, plus ingénieuſes que celles des neuf muſes, de Vénus, des Graces, de l'Amour, & de tant d'autres qui ſeront les délices & l'inſtruction de tous les ſiécles, ainſi qu'on l'a déja remarqué ailleurs.

Il faut avouer que l'antiquité s'expliqua preſque toûjours en allégories. Les premiers pères de l'égliſe, qui pour la plûpart étaient platoniciens, imitèrent cette méthode de *Platon*. Il eſt vrai qu'on leur reproche d'avoir pouſſé quelquefois un peu trop loin ce goût des allégories & des alluſions.

St. Juſtin dit dans ſon apologétique, que le ſigne de la croix eſt marqué ſur les membres de l'homme ; que quand il étend les bras, c'eſt une croix parfaite, & que le nez forme une croix ſur le viſage.

Selon *Origène* dans ſon explication du Lévitique, la graiſſe des victimes ſignifie l'égliſe, & la queue eſt le ſymbole de la perſévérance.

St. Auguſtin dans ſon ſermon ſur la différence & l'accord des deux généalogies, explique à ſes auditeurs, pourquoi *St. Matthieu*, en comptant quarante-deux quartiers, n'en rapporte cependant que quarante & un. C'eſt, dit-il, qu'il faut compter *Jéconias* deux fois, parce que *Jéconios* alla de Jéruſalem à Babilone. Or ce voyage eſt la pierre angulaire ; & ſi la pierre angulaire eſt la première du côté d'un mur, elle eſt auſſi la première du côté de l'autre mur : on peut compter deux fois cette pierre ; ainſi on peut compter deux fois *Jéconias*. Il ajoûte qu'il ne faut s'arrêter qu'au nombre de quarante, dans les quarante-deux générations, parce que ce nombre de quarante ſigni-

fie la vie. *Dix* figure la béatitude, & *dix* multiplié par quatre, qui repréſente les quatre élémens & les quatre ſaiſons, produit quarante.

Les dimenſions de la matière ont, dans ſon cinquante-troiſiéme ſermon, d'étonnantes propriétés. La largeur eſt la dilatation du cœur; la longueur, la longanimité; la hauteur, l'eſpérance; la profondeur, la foi. Ainſi outre cette allégorie, on compte quatre dimenſions de la matière, au lieu de trois.

Il eſt clair & indubitable, dit-il dans ſon ſermon ſur le pſaume ſix, que le nombre de quatre figure le corps humain, à cauſe des quatre élémens & des quatre qualités du chaud, du froid, du ſec & de l'humide; & comme quatre ſe rapportent au corps, trois ſe rapportent à l'ame, parce qu'il faut aimer DIEU d'un triple amour, de tout notre cœur, de toute notre ame, & de tout notre eſprit. *Quatre* ont rapport au vieux Teſtament, & *trois* au nouveau. Quatre & trois ſont le nombre de ſept jours, & le huitiéme eſt celui du jugement.

On ne peut diſſimuler qu'il régne dans ces allégories une affectation peu convenable à la véritable éloquence. Les pères qui employent quelquefois ces figures, écrivaient dans un tems & dans des pays où preſque tous les arts dégénéraient; leur beau génie & leur érudition ſe pliaient aux imperfections de leur ſiécle; & *St. Auguſtin* n'en eſt pas moins reſpectable, pour avoir payé ce tribut au mauvais goût de l'Afrique & du quatriéme ſiécle.

Ces défauts ne défigurent point aujourd'hui les diſcours de nos prédicateurs. Ce n'eſt pas qu'on oſe les préférer aux pères; mais le ſiécle préſent eſt préférable aux ſiécles dans leſquels les pères écrivaient. L'éloquence qui ſe corrompit de plus en plus, & qui ne s'eſt rétablie que dans nos derniers tems, tomba après eux dans de bien plus grands excès; on ne parla que ridiculement chez tous les peuples barbares juſqu'au ſiécle de *Louïs XIV*. Voyez tous les anciens ſermonaires, ils ſont fort au-deſſous des piéces dramatiques de la paſſion qu'on jouait à l'hôtel de Bourgogne. Mais dans ces ſermons barbares, vous retrouvez toûjours le goût de l'allégorie, qui ne s'eſt jamais perdu. Le fameux *Menot*, qui vivait ſous *François I*, a fait le plus d'honneur au ſtile allégorique. Meſſieurs de la juſtice, dit-il, ſont

comme un chat à qui on aurait commis la garde d'un fromage de peur qu'il ne ſoit rongé des ſouris ; un ſeul coup de dent du chat fera plus de tort au fromage que vingt ſouris ne pourraient en faire.

Voici un autre endroit aſſez curieux. Les bucherons dans une forêt coupent de groſſes & de petites branches, & en font des fagots ; ainſi nos eccléſiaſtiques avec des diſpenſes de Rome entaſſent gros & petits bénéfices. Le chapeau de cardinal eſt lardé d'évêchés, les évêchés lardés d'abbayes & de priorés, & le tout lardé de diables. Il faut que tous ces biens de l'égliſe paſſent par les trois cordelières de l'*Avé Maria*. Car le *benedicta tu* ſont groſſes abbayes de bénédictins, *in mulieribus* c'eſt monſieur & madame, & *fructus ventris* ce ſont banquets & goinfreries.

Les ſermons de *Barlet* & de *Maillard* ſont tous faits ſur ce modèle ; ils étaient prononcés moitié en mauvais latin, moitié en mauvais français ; les ſermons en Italie étaient dans le même goût. C'était encor pis en Allemagne. De ce mélange monſtrueux nâquit le ſtile macaronique, c'eſt le chef-d'œuvre de la barbarie. Cette eſpèce d'éloquence digne des Hurons & des Iroquois, s'eſt maintenue juſques ſous *Louis XIII*. Le jéſuite *Garaſſe*, un des hommes les plus ſignalés parmi les ennemis du ſens commun, ne prêcha jamais autrement. Il comparaît le célèbre *Théophile* à un veau, parce que *Viaud* était le nom de famille de *Théophile ;* mais d'un veau, dit-il, la chair eſt bonne à rôtir & à bouillir, & la tienne n'eſt bonne qu'à brûler.

Il y a loin de toutes ces allégories employées par nos barbares à celles d'*Homère*, de *Virgile* & d'*Ovide*, & tout cela prouve que s'il reſte encor quelques Goths & quelques Vandales qui mépriſent les fables anciennes, ils n'ont pas abſolument raiſon.

DU POLITHÉISME.

LA pluralité des Dieux eſt le grand reproche dont on accable aujourd'hui les Romains & les Grecs : mais qu'on me montre dans toutes leurs hiſtoires un ſeul fait, & dans tous leurs livres un ſeul mot, dont on puiſſe inférer qu'ils avaient pluſieurs Dieux ſuprêmes : & ſi on ne trouve ni ce fait ni ce mot, ſi au contraire tout eſt plein de monumens & de paſſages qui atteſtent un DIEU ſouverain, ſupérieur à tous les autres Dieux ; avouons que nous avons jugé les anciens auſſi témérairement que nous jugeons ſouvent nos contemporains.

On lit en mille endroits que *Zeus*, *Jupiter*, eſt le maître des Dieux & des hommes. *Jovis omnia plena.* Et *St. Paul* rend aux anciens ce témoignage : *In ipſo vivimus, movemur & ſumus ut quidam veſtrorum poëtarum dixit.* Nous avons en DIEU la vie, le mouvement & l'être, comme l'a dit un de vos poëtes. Après cet aveu, oſerons-nous accuſer nos maîtres de n'avoir pas reconnu un DIEU ſuprême ?

Il ne s'agit pas ici d'examiner s'il y avait eu autrefois un *Jupiter* roi de Crête, ſi on en avait fait un Dieu ; ſi les Egyptiens avaient douze grands Dieux, ou huit, du nombre deſquels était celui que les Latins ont nommé *Jupiter.* Le nœud de la queſtion eſt uniquement ici de ſavoir ſi les Grecs & les Romains reconnaiſſaient un être céleſte, maître des autres êtres céleſtes. Ils le diſent ſans ceſſe, il faut donc les croire.

Voyez l'admirable lettre du philoſophe *Maxime* de Madaure à St. Auguſtin. *Il y a un* DIEU *ſans commencement, père commun de tout, & qui n'a jamais rien engendré de ſemblable à lui ; quel homme eſt aſſez ſtupide & aſſez groſſier pour en douter ?* Ce payen du quatriéme ſiécle dépoſe ainſi pour toute l'antiquité.

Si je voulais lever le voile des myſtères d'Egypte, je trouverais le *Knef*, qui a tout produit, & qui préſide à toutes

les autres divinités ; je trouverais *Mitra* chez les Perſes, *Brama* chez les Indiens ; & peut-être je ferais voir que toute nation policée admettait un Etre ſuprême avec des divinités dépendantes. Je ne parle pas des Chinois, dont le gouvernement, le plus reſpectable de tous, n'a jamais reconnu qu'un DIEU unique depuis plus de quatre mille ans. Mais tenons-nous-en aux Grecs & aux Romains, qui ſont ici l'objet de mes recherches ; ils eurent mille ſuperſtitions, qui en doute ? ils adoptèrent des fables ridicules, on le ſait bien ; & j'ajoute qu'ils s'en moquaient eux-mêmes. Mais le fond de leur mythologie était très raiſonnable.

Premiérement, que les Grecs ayent placé dans le ciel des héros pour prix de leurs vertus, c'eſt l'acte de religion le plus ſage & le plus utile. Quelle plus belle récompenſe pouvait-on leur donner ? & quelle plus belle eſpérance pouvait-on propoſer ? eſt-ce à nous de le trouver mauvais ? à nous, qui éclairés par la vérité avons ſaintement conſacré cet uſage que les anciens imaginèrent ? Nous avons cent fois plus de bienheureux, à l'honneur de qui nous avons élevé des temples, que les Grecs & les Romains n'ont eu de héros & de demi-Dieux : la différence eſt qu'ils accordaient l'apothéoſe aux actions les plus éclatantes, & nous aux vertus les plus modeſtes. Mais leurs héros diviniſés ne partageaient point le trône de *Zeus*, du *Demiurgos*, du maître éternel ; ils étaient admis dans ſa cour, ils jouiſſaient de ſes faveurs. Qu'y a-t-il à cela de déraiſonnable ? n'eſt-ce pas une ombre faible de notre hiérarchie céleſte ? Rien n'eſt d'une morale plus ſalutaire, & la choſe n'eſt pas phyſiquement impoſſible par elle-même ; il n'y a pas là de quoi ſe moquer des nations de qui nous tenons notre alphabet.

Le ſecond objet de nos reproches eſt la multitude des Dieux admis au gouvernement du monde ; c'eſt *Neptune* qui préſide à la mer, *Junon* à l'air, *Eole* aux vents, *Pluton* ou *Veſta* à la terre, *Mars* aux armées. Mettons à quartier les généalogies de tous ces Dieux, auſſi fauſſes que celles qu'on imprime tous les jours des hommes ; paſſons condamnation ſur toutes leurs avantures dignes des *Mille & une nuit*, avantures qui jamais ne firent le fonds de la religion grecque & romaine : en bonne

foi, où ſera la bétiſe d'avoir adopté des êtres du ſecond ordre, leſquels ont quelque pouvoir ſur nous autres qui ſommes peut-être du cent milliéme ordre ? Y a-t-il là une mauvaiſe philoſophie, une mauvaiſe phyſique ? n'avons-nous pas neuf chœurs d'eſprits céleſtes plus anciens que l'homme ? ces neuf chœurs n'ont-ils pas chacun un nom différent ? les Juifs n'ont-ils pas pris la plûpart de ces noms chez les Perſans ? pluſieurs anges n'ont-ils pas leurs fonctions aſſignées ? Il y avait un ange exterminateur qui combattait pour les Juifs ; l'ange des voyageurs qui conduiſait *Tobie*. *Micael* était l'ange particulier des Hébreux; ſelon *Daniel* il combat l'ange des Perſes, il parle à l'ange des Grecs. Un ange d'un ordre inférieur rend compte à *Micael*, dans le livre de *Zacharie*, de l'état où il avait trouvé la terre. Chaque nation avait ſon ange. La verſion des ſeptante dit dans le Deuteronome que le Seigneur fit le partage des nations ſuivant le nombre des anges. *St. Paul* dans les *Actes des apôtres* parle à l'ange de la Macédoine. Ces eſprits céleſtes ſont ſouvent appellés *Dieux* dans l'Ecriture, *Eloïm*. Car chez tous les peuples le mot qui répond à celui de *Théos*, *Deus*, *Dieu*, ne ſignifie pas toûjours le maître abſolu du ciel & de la terre ; il ſignifie ſouvent Etre céleſte, Etre ſupérieur à l'homme, mais dépendant du ſouverain de la nature : il eſt même donné quelquefois à des princes, à des juges.

Puis donc qu'il eſt vrai, puiſqu'il eſt réel pour nous qu'il y a des ſubſtances céleſtes chargées du ſoin des hommes & des empires, les peuples qui ont admis cette vérité ſans révélation, ſont bien plus dignes d'eſtime que de mépris.

Ce n'eſt donc pas dans le polithéïſme qu'eſt le ridicule ; c'eſt dans l'abus qu'on en fit, c'eſt dans les fables populaires, c'eſt dans la multitude de divinités impertinentes que chacun ſe forgeait à ſon gré.

La déeſſe des tetons, *Dea Rumilia* ; la déeſſe de l'action du mariage, *Dea Pertunda* ; le Dieu de la chaiſe percée, *Deus Stercutius* ; le Dieu pet, *Deus Crepitus*, ne ſont pas aſſûrément bien vénérables. Ces puérilités, l'amuſement des vieilles & des enfans de Rome, ſervent ſeulement à prouver que le mot *Deus* avait des acceptions bien différentes. Il eſt ſûr que *Deus Crepitus*, le Dieu pet, ne donnait pas la même idée

que *Deus divûm & hominum ſator*, la ſource des Dieux & des hommes. Les pontifes Romains n'admettaient point ces petits magots dont les bonnes femmes rempliſſaient leurs cabinets. La religion romaine était au fond très ſérieuſe, très ſévère. Les ſermens étaient inviolables. On ne pouvait commencer la guerre ſans que le collège des Féciales l'eût déclarée juſte. Une veſtale convaincue d'avoir violé ſon vœu de virginité était condamnée à mort. Tout cela nous annonce un peuple auſtère plutôt qu'un peuple ridicule.

Je me borne ici à prouver que le ſénat ne raiſonnait point en imbécille, en adoptant le polithéïſme. L'on demande comment ce ſénat, dont deux ou trois députés nous ont donné des fers & des loix, pouvait ſouffrir tant d'extravagances dans le peuple, & autoriſer tant de fables chez les pontifes ? Il ne ſerait pas difficile de répondre à cette queſtion. Les ſages de tout tems ſe ſont ſervis des fous. On laiſſe volontiers au peuple ſes lupercales, ſes ſaturnales, pourvu qu'il obéiſſe ; on ne met point à la broche les poulets ſacrés qui ont promis la victoire aux armées. Ne ſoyons jamais ſurpris que les gouvernemens les plus éclairés ayent permis les coûtumes, les fables les plus inſenſées. Ces coûtumes, ces fables exiſtaient avant que le gouvernement ſe fût formé ; on ne veut point abattre une ville immenſe & irrégulière pour la rebâtir au cordeau.

Comment ſe peut-il faire, dit-on, qu'on ait vu d'un côté tant de philoſophie, tant de ſcience, & de l'autre tant de fanatiſme ? C'eſt que la ſcience, la philoſophie, n'étaient nées qu'un peu avant *Cicéron*, & que le fanatiſme occupait la place depuis des ſiécles. La politique dit alors à la philoſophie & au fanatiſme, Vivons tous trois enſemble comme nous pourrons.

PARALLÈLE D'HORACE, DE BOILEAU ET DE POPE.

LE *Journal encyclopédique*, l'un des plus curieux & des plus inſtructifs de l'Europe, nous inſtruit d'un parallèle entre *Horace*, *Boileau* & *Pope*, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adreſſés au roi de Pruſſe, dans leſquels *Pope* a la préférence ſur le Français & ſur le Romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervale
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré :
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſûré
Il porta le flambeau dans l'abime de l'être ;
Et l'homme, avec lui ſeul, apprit à ſe connaître.

Ces vers ſe trouvent à la tête du poëme ſur la loi naturelle, ouvrage philoſophique & moral, dans lequel la poëſie reprend ſon premier droit, celui d'enſeigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence ; & où l'auteur développe les principes de la loi univerſelle que DIEU a mis dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur que l'*Eſſai ſur l'homme* de l'illuſtre *Pope* eſt un très bon ouvrage, & que ni *Horace*, ni *Boileau*, ni aucun poëte n'ont rien fait dans ce genre. *Rouſſeau* eſt le ſeul qui ait tenté quelque choſe d'approchant, dans une piéce de vers intitulée, on ne ſait pourquoi, *Allégorie* : il fait ſes efforts pour expliquer le ſyſtême de *Platon* : mais que cet ouvrage eſt faible, languiſſant ! ce n'eſt ni de la poëſie, ni de la philoſophie ; il ne prouve ni ne peint.

L'homme & les Dieux de ton ſouffle animés,
Du même eſprit diverſement formés,
Furent doués, par ta bonté fertile,
D'une chaleur plus vive ou moins ſubtile,
Selon les corps ou plus vifs, ou plus lents,

Qui

Qui de leur feu retardent les élans ;
Par ces degrés de lumière inégale,
Tu ſus remplir le vuide & l'intervale
Qui ſe trouvait, ô magnifique roi,
De l'homme aux Dieux, & des Dieux juſqu'à toi ;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des Dieux,
Et tu mis l'homme en ces terreſtres lieux,
Comme le terme & l'équateur ſenſible
De l'univers inviſible & viſible.

Il n'eſt pas étonnant que cette piéce ſoit demeurée dans l'oubli ; c'eſt, comme on voit, un galimatias de termes impropres, un tiſſu d'épithètes oiſeuſes en proſe dure & ſéche que l'auteur a rimée.

Il n'en eſt pas ainſi de l'*eſſai* de *Pope* ; jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en ſi peu de paroles. C'eſt le plan des lords *Shaftsburi* & *Bolingbroke* exécuté par le plus habile ouvrier ; auſſi eſt-il traduit dans preſque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas ſi cet ouvrage, ſi fort & ſi plein, eſt orthodoxe ; ſi même ſa hardieſſe n'a pas contribué à ſon prodigieux débit ; s'il ne ſape pas les fondemens de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choſes ſont dans l'état où elles devaient être originairement, & ſi ce ſyſtême ne renverſe pas le dogme de la chûte de l'homme, & les divines écritures. Nous ne ſommes pas théologiens ; nous leur laiſſons le ſoin de confondre *Pope*, *Shaftsburi*, *Bolingbroke*, *Leibnitz* & d'autres grands-hommes ; nous nous en tenons uniquement à la philoſophie & à la poëſie. Nous oſons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui eſt le précis de tout l'ouvrage :

All partial evil à general good.

Tout mal particulier eſt le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui ſerait compoſé des ſouffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra.

Bolingbroke s'entendait-il bien lui-même, quand il digérait ce ſyſtême ? Que veut dire : *Tout eſt bien ?* Eſt-ce pour nous ? Non, ſans doute. Eſt-ce pour DIEU ? Il eſt clair que DIEU ne ſouffre pas de nos maux. Quelle eſt donc au fond cette idée platonicienne ? Un cahos, comme tous les autres ſyſtêmes ; mais on l'a orné de diamans.

Quant aux autres épitres de *Pope* qui pourraient être comparées à celles d'*Horace* & de *Boileau*, je demanderai ſi ces deux auteurs, dans leurs ſatyres, ſe ſont jamais ſervis des armes dont *Pope* ſe ſert. Les gentilleſſes dont il régale mylord *Harvey*, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, ſont un peu ſingulières ; les voici mot pour mot :

Que Harvey tremble ! Qui ? cette choſe de ſoye !
Harvey, ce fromage mou fait de lait d'âneſſe !
Hélas ! il ne peut ſentir ni ſatyre ni raiſon.
Qui voudrait faire mourir un papillon ſur la roue ?
Pourtant je veux frapper cette punaiſe volante à ailes dorées,
Cet enfant de la boue qui ſe peint & qui put,
Dont le bourdonnement fatigue les beaux eſprits & les belles,
Qui ne peut tâter ni de l'eſprit, ni de la beauté :
Ainſi l'épagneul bien élevé ſe plaît civilement
A mordiller le gibier qu'il n'oſe entamer.
Son ſourire éternel trahit ſon vuide. . . .
Comme les petits ruiſſeaux ſe rident dans leurs cours,
Soit qu'il parle avec ſon impuiſſance fleurie,
Soit que cette marionette barbouille les mots que le compère lui ſouffle,
Soit que crapaud familier à l'oreille d'Eve,
Moitié écume, moitié venin, Il ſe crache lui-même en compagnie,
En quolibets, en politique, en contes, en menſonges ;
Son eſprit roule ſur des ouï-dires, entre ceci, & cela ;
Tantôt haut, tantôt bas, petit maître ou petite maîtreſſe ;
Et lui-même n'eſt qu'une vile antithèſe ;
Etre amphibie, qui, en jouant les deux rôles,
La tête frivole, & le cœur gâté,
Fat à la toilette, flatteur chez le roi,
Tantôt trotte en lady, tantôt marche en mylord.

Digitized by Google

Ainſi les rabins ont peint le tentateur
Avec face de chérubin, & queue de ſerpent.
Sa beauté vous choque, vous vous défiez de ſon eſprit;
Son eſprit rampe & ſa vanité léche la pouſſière.

Il eſt vrai que *Pope* a la diſcrétion de ne pas nommer le lord qu'il déſigne; il l'appelle honnêtement *Sporns*, du nom d'un infâme proſtitué à *Néron*. Vous obſerverez encor que la plûpart de ces invectives tombent ſur la figure de mylord *Harvey*, & que *Pope* lui reproche juſqu'à ſes graces. Quand on ſonge que c'était un petit homme contrefait, boſſu par devant & par derrière, qui parlait ainſi, on voit à quel point l'amour-propre & la colère ſont aveugles.

Les lecteurs pouront demander ſi c'eſt *Pope*, ou un de ſes porteurs de chaiſe qui a fait ces vers. Ce n'eſt pas là abſolument le ſtile de *Deſpréaux*. Ne ſera-t-on pas en droit de conclure que la politeſſe & la décence ne ſont pas les mêmes en tout pays?

Pour mieux faire ſentir encore, s'il ſe peut, cette différence que la nature & l'art mettent ſouvent entre des nations voiſines, jettons les yeux ſur une traduction fidelle d'un paſſage de la *Dunciade* de *Pope*; c'eſt au chant ſecond. La Bêtiſe a propoſé des prix pour celui de ſes favoris qui ſera vainqueur à la courſe. Deux libraires de Londres diſputent le prix: l'un eſt *Lintot*, perſonnage un peu peſant; l'autre eſt *Curl*, homme plus délié: ils courent, & voici ce qui arrive:

Au milieu du chemin on trouve un bourbier
Que madame Curl avait produit le matin:
C'était ſa coutume de ſe défaire au lever de l'aurore
Du marc de ſon ſouper, devant la porte de ſa voiſine.
Le malheureux Curl gliſſe; la troupe pouſſe un grand cri;
Le nom de Lintot reſonne dans toute la rue;
Le mécréant Curl eſt couché dans la vilenie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, *&c.*

Le portrait de la molleſſe dans le *Lutrin* eſt d'un autre genre; mais on dit qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Une autre concluſion que nous oſerons tirer encor de la comparaiſon des petits poëmes détachés, avec les grands poëmes, tels que l'épopée & la tragédie, c'eſt qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épitre, une ode, à une bonne piéce de théâtre. Qu'une épitre, ou ce qui eſt plus aiſé à faire, une ſatyre, ou ce qui eſt ſouvent aſſez inſipide, une ode, ſoit auſſi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, & plus de plaiſir à la voir, que non pas à tranſcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs; car tout a été dit. Une bonne épitre morale ne nous apprend rien; une bonne ode encor moins; elle peut tout au plus amuſer un quart d'heure les gens du métier; mais créer un ſujet, inventer un nœud & un dénouement, donner à chaque perſonnage ſon caractère, & le ſoutenir, faire enſorte qu'aucun d'eux ne paraiſſe & ne ſorte ſans une raiſon ſentie de tous les ſpectateurs, ne laiſſer jamais le théâtre vuide, faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec nobleſſe ſans enflure, avec ſimplicité ſans baſſeſſe; faire de beaux vers qui ne ſentent point le poëte, & tels que le perſonnage aurait dû en faire s'il parlait en vers, c'eſt là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, ſous peine de ne point réuſſir parmi nous. Et quand il s'eſt acquitté de tous ces devoirs, il n'a encor rien fait. *Eſther* eſt une piéce qui remplit toutes ces conditions; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pu en ſoutenir la repréſentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans ſa main; il faut arracher des larmes aux ſpectateurs les plus inſenſibles, il faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur & ſans la pitié, point de tragédie; & quand vous auriez excité cette pitié & cette terreur, ſi avec ces avantages vous avez manqué aux autres loix, ſi vos vers ne ſont pas excellens, vous n'êtes qu'un médiocre écrivain, qui avez traité un ſujet heureux.

Qu'une tragédie eſt difficile! & qu'une épitre, une ſatyre ſont aiſées! Comment donc oſer mettre dans le même rang un *Racine* & un *Deſpréaux!* Quoi! on eſtimerait autant un peintre de portrait qu'un *Raphaël?* Quoi! une tête de *Rimbran* ſera égale au tableau de la transfiguration, ou à celui des nôces de Cana?

Nous ſavons que la plûpart des épitres de *Deſpréaux* ſont belles, qu'elles poſent ſur le fondement de la vérité, ſans laquelle rien n'eſt ſupportable; mais pour les épitres de *Rouſſeau*, quel faux dans les ſujets & quelles contorſions dans le ſtile! qu'elles excitent ſouvent le dégoût & l'indignation! Que veut dire une épitre à *Marot*, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les ſots qui ſoient méchans? que ce paradoxe eſt ridicule!

Sylla, *Catilina*, *Céſar*, *Tibère*, *Néron* même, étaient-ils des ſots? Le fameux duc de *Borgia* était-il un ſot? Et avons-nous beſoin d'aller chercher des exemples dans l'hiſtoire ancienne? Peut-on, d'ailleurs, ſouffrir la manière dure & contrainte, dont cette idée fauſſe eſt exprimée?

Et ſi par fois on vous dit qu'un vaurien
A de l'eſprit, examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque,
Et qu'en effet c'eſt un ſot ſous le maſque.

Le caſque de l'eſprit. Bon Dieu, eſt-ce ainſi que *Deſpréaux* écrivait? Comment ſouffrir le langage de l'épitre à Mr. le duc de *Noailles*, qu'il batiſa, dans ſes dernières éditions, d'*épitre à Mr. le comte de C...*

Jaçoit qu'en vous gloire & haute naiſſance
Soient alliés à titres & puiſſance,
Que de ſplendeurs & d'honneurs mérités
Votre maiſon luiſe de tous côtés,
Si toutefois ne ſont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'eſtime où vous êtes.

Ce malheureux burleſque, ce mélange impertinent du jargon du ſeiziéme ſiécle, & de notre langue, ſi mépriſé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un ſujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'eſt ni utile, ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'eſt qu'on ne ſe retrouve jamais dans ſes peintures; on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit *Horace*;

point d'aménité, point de douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Preſque toutes ſes épitres roulent ſur lui-même, ſur ſes querelles avec ſes ennemis ; le public ne prend aucune part à ces pauvretés ; on ne ſe ſoucie pas plus de ſes vers contre *la Mothe*, que de ſes roches de Salisburi : qu'importe ? . . Qu'entre ces roches nues

„ Qui par magie en ces lieux ſont venues,
„ S'en trouve ſept, trois de chacune part,
„ Une au-deſſus ; le tout fait par tel art,
„ Qu'il repréſente une porte effective,
„ Porte vraiment bien faite & bien naïve ;
„ Mais c'eſt le tout ; car qui voudrait y voir
„ Tours ou châtel, doit ailleurs ſe pourvoir.

Ces déteſtables vers & ce malheureux ſujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaiſe tragédie que nous ayons ? Nous ſommes raſſaſiés de vers : une denrée trop commune eſt avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre où la nation ſe raſſemble eſt preſque le ſeul genre de poëſie qui nous intéreſſe aujourd'hui ; encor ne faudrait-il pas avoir des poëmes dramatiques tous les jours.

Namque voluptates commendat rarior uſus.

DE L'HISTOIRE.

COmme nous avons déja vingt mille ouvrages, la plûpart en pluſieurs volumes, ſur la ſeule hiſtoire de France, & qu'un homme ſtudieux qui vivrait cent ans n'aurait pas le tems de les lire, je crois qu'il eſt bon de ſavoir ſe borner. Nous ſommes obligés de joindre à la connaiſſance de notre pays celle de l'hiſtoire de nos voiſins. Il nous eſt encor moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs & des Romains, & leurs loix qui ſont encor les nôtres. Mais ſi à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous reſſemblerions alors à un homme qui quitterait *Tacite* & *Tite-*

Live pour étudier ſérieuſement les *Mille & une nuit.* Toutes les origines des peuples ſont viſiblement des fables ; la raiſon en eſt que les hommes ont dû vivre longtems en corps de peuple, & apprendre à faire du pain & des habits, (ce qui était difficile) avant d'apprendre à tranſmettre toutes leurs penſées à la poſtérité, (ce qui était plus difficile encore.) L'art d'écrire n'a pas certainement plus de ſix mille ans chez les Chinois, & quoi qu'en ayent dit les Caldéens & les Egyptiens, il n'y a guère d'apparence qu'ils ayent ſu plutôt écrire & lire couramment.

L'hiſtoire des tems antérieurs ne put donc être tranſmiſe que de mémoire ; & on ſait aſſez combien le ſouvenir des choſes paſſées s'altère de génération en génération. C'eſt l'imagination ſeule qui a écrit les premières hiſtoires. Non-ſeulement chaque peuple inventa ſon origine, mais il inventa auſſi l'origine du monde entier.

Si l'on en croit *Sanchoniaton*, les choſes commencèrent d'abord par un air épais que le vent raréfia ; le déſir & l'amour en nâquirent, & de l'union du déſir & de l'amour furent formés les animaux. Les aſtres ne vinrent qu'enſuite, mais ſeulement pour orner le ciel, & pour réjouir la vue des animaux qui étaient ſur la terre.

Le Knef des Egyptiens, leur Oshiret, & leur Ishet, que nous nommons *Oſiris* & *Iſis*, ne ſont guère moins ingénieux & moins ridicules. Les Grecs embellirent toutes ces fictions ; *Ovide* les recueillit & les orna des charmes de la plus belle poëſie. Ce qu'il dit d'un DIEU qui débrouille le cahos, & de la formation de l'homme, eſt ſublime :

Sanctius his animal mentiſque capacius altæ
Deerat adhuc & qui dominari in cætera poſſet
Natus homo eſt.....
Pronaque cum ſpectent animalia cætera terram,
Os hominis ſublime dedit cœlumque tueri
Juſſit & erectos ad ſidera tollere vultus.

Il s'en faut bien qu'*Héſiode* & les autres qui écrivirent ſi longtems auparavant, ſe ſoient exprimés avec cette ſublimité

élégante. Mais depuis ce beau moment où l'homme fut formé, juſqu'au tems des olimpiades, tout eſt plongé dans une obſcurité profonde.

Hérodote arrive aux jeux olimpiques, & fait des contes aux Grecs aſſemblés, comme une vieille à des enfans. Il commence par dire que les Phéniciens navigèrent de la mer Rouge dans la Méditerranée, ce qui ſuppoſe que ces Phéniciens avaient doublé notre cap de Bonne-Eſpérance, & fait le tour de l'Afrique.

Enſuite vient l'enlévement d'*Io*, puis la fable de *Gigès* & de *Candaule*, puis de belles hiſtoires de voleurs, & celle de la fille du roi d'Egypte *Chéops*, qui ayant exigé une pierre de taille de chacun de ſes amans, en eut aſſez pour bâtir une des plus belles pyramides.

Joignez à cela des oracles, des prodiges, des tours de prêtres, & vous avez l'hiſtoire du genre-humain.

Les premiers tems de l'hiſtoire Romaine ſemblent écrits par des *Hérodotes ;* nos vainqueurs & nos légiſlateurs ne ſavaient compter leurs années qu'en fichant des clous dans une muraille par la main de leur grand-pontife.

Le grand *Romulus*, roi d'un village, eſt fils du Dieu *Mars*, & d'une religieuſe qui allait chercher de l'eau dans ſa cruche. Il a un Dieu pour père, une catin pour mère, & une louve pour nourrice. Un bouclier tombe du ciel exprès pour *Numa*. On trouve les beaux livres des ſibylles. Un augure coupe un gros caillou avec un raſoir par la permiſſion des Dieux. Une veſtale met à flot un gros vaiſſeau engravé, en le tirant avec ſa ceinture. *Caſtor* & *Pollux* viennent combattre pour les Romains, & la trace des pieds de leurs chevaux reſte imprimée ſur la pierre. Les Gaulois ultramontains viennent ſaccager Rome ; les uns diſent qu'ils furent chaſſés par des oies, les autres qu'ils remportèrent beaucoup d'or & d'argent ; mais il eſt probable que dans ces tems-là en Italie il y avait beaucoup moins d'argent que d'oies. Nous avons imité les premiers hiſtoriens Romains, au moins dans leur goût pour les fables. Nous avons notre oriflamme apportée par un ange, la ſainte ampoulle par un pigeon ; & quand nous joignons à cela le manteau de *St. Martin*, nous ſommes bien forts.

Quelle

Quelle ſerait l'hiſtoire utile ? celle qui nous apprendrait nos devoirs & nos droits, ſans paraître prétendre à nous les enſeigner.

On demande ſouvent ſi la fable du ſacrifice d'*Iphigénie* eſt priſe de l'hiſtoire de *Jephté ?* ſi le déluge de Deucalion eſt inventé en imitation de celui de *Noé ?* ſi l'avanture de *Philémon* & de *Baucis* eſt d'après celle de *Loth* & de ſa femme ? Les Juifs avouent qu'ils ne communiquaient point avec les étrangers, que leurs livres ne furent connus des Grecs qu'après la traduction faite par ordre d'un *Ptolomée ;* mais les Juifs furent longtems auparavant courtiers & uſuriers chez les Grecs d'Alexandrie. Jamais les Grecs n'allèrent vendre de vieux habits à Jéruſalem. Il paraît qu'aucun peuple n'imita les Juifs, & que ceux-ci prirent beaucoup de choſes des Babiloniens, des Egyptiens & des Grecs.

Toutes les antiquités judaïques ſont ſacrées pour nous, malgré notre haine & notre mépris pour ce peuple. Nous ne pouvons à la vérité les croire par la raiſon ; mais nous nous ſoumettons aux Juifs par la foi. Il y a environ quatre-vingt ſyſtêmes ſur leur chronologie, & beaucoup plus de manières d'expliquer les événemens de leur hiſtoire ; nous ne ſavons pas quelle eſt la véritable ; mais nous lui réſervons notre foi pour le tems où elle ſera découverte.

Nous avons tant de choſes à croire de ce ſavant & magnanime peuple, que toute notre croyance en eſt épuiſée, & qu'il ne nous en reſte plus pour les prodiges dont l'hiſtoire des autres nations eſt pleine. *Rollin* a beau nous répéter les oracles d'*Apollon*, & les merveilles de *Sémiramis ;* il a beau tranſcrire tout ce qu'on a dit de la juſtice de ces anciens Scythes qui pillèrent ſi ſouvent l'Aſie, & qui mangeaient des hommes dans l'occaſion ; il trouve un peu d'incrédulité chez les honnêtes gens.

Ce que j'admire le plus dans nos compilateurs modernes, c'eſt la ſageſſe & la bonne foi avec laquelle ils nous prouvent que tout ce qui arriva autrefois dans les plus grands empires du monde, n'arriva que pour inſtruire les habitans de la Paleſtine. Si les rois de Babilone dans leurs conquêtes, tombent en paſſant ſur le peuple Hébreu, c'eſt uniquement pour

corriger ce peuple de ſes péchés. Si le roi qu'on a nommé *Cyrus*, ſe rend maître de Babilone, c'eſt pour donner à quelques Juifs la permiſſion d'aller chez eux. Si *Alexandre* eſt vainqueur de *Darius*, c'eſt pour établir des fripiers Juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Syrie à leur vaſte domination, & englobent le petit pays de la Judée dans leur empire, c'eſt encor pour inſtruire les Juifs; les Arabes & les Turcs ne ſont venus que pour corriger ce peuple aimable. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation; jamais on n'eut tant de précepteurs; & voilà comme l'hiſtoire eſt utile.

Mais ce que nous avons de plus inſtructif, c'eſt la juſtice exacte que les clercs ont rendue à tous les princes dont ils n'étaient pas contens. Voyez avec quelle candeur impartiale *St. Grégoire de Nazianze* juge l'empereur *Julien le philoſophe*; il déclare que ce prince qui ne croyait point au diable, avait un commerce ſecret avec le diable, & qu'un jour que les démons lui apparurent tout enflammés ſous des figures trop hideuſes, il les chaſſa en faiſant par inadvertance des ſignes de croix.

Il l'appelle un *furieux*, un *miſérable*; il aſſûre que *Julien* immolait de jeunes garçons & de jeunes filles toutes les nuits dans des caves. C'eſt ainſi qu'il parle du plus clément des hommes, qui ne s'était jamais vengé des invectives que ce même *Grégoire* proféra contre lui pendant ſon règne.

Une méthode heureuſe de juſtifier les calomnies dont on accable un innocent, c'eſt de faire l'apologie d'un coupable. Par-là tout eſt compenſé; & c'eſt la maniere qu'employe le même ſaint de Nazianze. L'empereur *Conſtance*, oncle & prédéceſſeur de *Julien*, à ſon avénement à l'empire, avait maſſacré *Julius* frère de ſa mère & ſes deux fils, tous trois déclarés Auguſtes; c'était une méthode qu'il tenait de ſon père le grand *Conſtantin*; il fit enſuite aſſaſſiner *Gallus* frère de *Julien*. Cette cruauté qu'il exerça contre ſa famille, il la ſignala contre l'empire; mais il était dévot: & même dans la bataille déciſive qu'il donna contre *Magnance*, il pria DIEU dans une égliſe pendant tout le tems que les armées furent aux mains. Voilà l'homme dont *Grégoire* fait le panégyrique. Si les ſaints nous font connaître ainſi la vérité, que ne doit-on point attendre

des profanes, ſurtout quand ils ſont ignorans, ſuperſtitieux & paſſionnés ?

On fait quelquefois aujourd'hui un uſage un peu bizarre de l'étude de l'hiſtoire. On déterre des chartes du tems de *Dagobert*, la plûpart ſuſpectes & mal entendues, & on en infère que des coûtumes, des droits, des prérogatives qui ſubſiſtaient alors, doivent revivre aujourd'hui. Je conſeille à ceux qui étudient & qui raiſonnent ainſi, de dire à la mer, Tu as été autrefois à Aigues-mortes, à Fréjus, à Ravenne, à Ferrare; retournes-y tout-à-l'heure.

DES FÊTES. 1759.

UN pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait ſa petite terre, & *Ste. Ragonde*, ou *Radegonde*, était la patrone de ſa paroiſſe. Or il arriva que le jour de la fête de *Ste. Ragonde*, il falut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, ſans quoi tout était perdu. Le maître après avoir aſſiſté dévotement à la meſſe avec tout ſon monde, alla labourer ſa terre, dont dépendait le maintien de ſa famille; & le curé & les autres paroiſſiens allèrent boire ſelon l'uſage.

Le curé en buvant apprit l'énorme ſcandale qu'on oſait donner dans ſa paroiſſe, par un travail profane: il alla, tout rouge de colère & de vin, trouver le cultivateur, & lui dit, Monſieur, vous êtes bien inſolent & bien impie, d'oſer labourer votre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, monſieur, dit le gentilhomme, qu'il faut boire à l'honneur de la ſainte, mais il faut auſſi manger, & ma famille mourrait de faim ſi je ne labourais pas. Buvez & mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela eſt-il écrit ? dit le cultivateur. Dans *Ovide*, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'*Ovide* avez-vous lu que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ le jour de la *Ste. Ragonde ?*

Vous remarquerez que le gentilhomme & le paſteur avaient

très bien fait leurs études. Liſez la *Métamorphoſe des filles de Minée*, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, & je ſoutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous ſouvenez pas que les filles de *Minée* furent changées en chauves-ſouris pour avoir filé un jour de fête ? Le cas eſt bien différent, repliqua le gentilhomme ; ces demoiſelles n'avaient rendu aucun honneur à *Bacchus*, & moi j'ai été à la meſſe de *Ste. Ragonde ;* vous n'avez rien à me dire ; vous ne me changerez point en chauve-ſouris. Je ferai pis, dit le prêtre ; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné ; il quitta le pays avec ſa famille & ſes valets, paſſa chez l'étranger, ſe fit luthérien, & ſa terre reſta inculte pluſieurs années.

On conta cette avanture à un magiſtrat de bon ſens & de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de *Ste. Ragonde.*

Ce ſont, diſait-il, les cabaretiers, ſans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes : la religion des payſans & des artiſans conſiſte à s'enyvrer le jour d'un ſaint qu'ils ne connaiſſent que par ce culte : c'eſt dans ces jours d'oiſiveté & de débauche que ſe commettent tous les crimes : ce ſont les fêtes qui rempliſſent les priſons, & qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenans-criminels & les bourreaux : voilà parmi nous la ſeule excuſe des fêtes : les champs catholiques reſtent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produiſent de riches moiſſons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la meſſe de *St. Crepin*, parce que *crepido* ſignifie *empeigne ;* que les faiſeurs de vergettes fêtent *Ste. Barbe* leur patrone ; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la meſſe de *Ste. Claire ;* qu'on célèbre ſaint . . . dans pluſieurs provinces ; mais qu'après avoir rendu ſes devoirs aux ſaints, on rende ſervice aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue, c'eſt l'excès d'une barbarie & d'un eſclavage inſupportable, de conſacrer ſes jours à la nonchalance & au vice. Prêtres, commandez (s'il eſt néceſſaire,) qu'on prie *Roch*, *Euſtache* & *Fiacre*, le matin ; magiſtrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de *Fiacre*, d'*Euſtache* & de *Roch.* C'eſt le travail qui eſt néceſſaire ; il y a plus, c'eſt lui qui ſanctifie.

LETTRE SUR MADEMOISELLE DE LENCLOS.

JE ſuis bien aiſe, monſieur, qu'un miniſtre du ſaint évangile veuille ſavoir des nouvelles d'une prêtreſſe de *Vénus*. Je n'ai pas l'honneur d'être de votre religion, & je ne ſuis plus de l'autre. Mais j'ai voulu laiſſer paſſer le ſaint tems de Pâque avant de répondre à vos queſtions, jugeant bien que vous n'auriez pas voulu lire ma lettre pendant la ſemaine ſainte.

Je vous dirai d'abord en hiſtoriographe exact, que le cardinal de *Richelieu* eut les premières faveurs de *Ninon*, qui probablement eut les dernières de ce grand miniſtre. C'eſt, je crois, la ſeule fois que cette fille célèbre ſe donna ſans conſulter ſon goût. Elle avait alors ſeize à dix-ſept ans. Son père était un joueur de luth, nommé *Lenclos*. Son inſtrument ne lui fit pas une grande fortune, mais ſa fille y ſuppléa par le ſien. Le cardinal de *Richelieu* lui donna deux mille livres de rentes viagères, qui étaient quelque choſe dans ce tems-là. Elle ſe livra depuis à une vie un peu libertine, mais ne fut jamais courtiſane publique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands ſeigneurs du royaume furent amoureux d'elle, mais ils ne furent pas tous heureux, & ce fut toûjours ſon cœur qui la détermina; il falait beaucoup d'art & être fort aimé d'elle pour lui faire accepter des préſens.

Dans le commencement de la régence d'*Anne d'Autriche*, elle fit un peu trop parler d'elle. On ſait l'avanture du beau billet qu'a *la Châtre*; les *Laïs* & les *Thaïs* n'ont aſſûrément rien fait ni rien dit de plus plaiſant.

Une querelle entre deux de ſes amans fut cauſe qu'on propoſa à la reine de la faire mettre dans un couvent. *Ninon*, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties; elle répondit que cela n'était pas juſte, parce qu'elle n'était ni fille, ni repentie. Elle avait trop d'amis, & était de trop bonne compagnie, pour

qu'on lui fit cet affront ; & enfin la reine qui était très indulgente la laiſſa vivre à ſa fantaiſie. Elle donnait ſouvent chez elle des concerts. On y venait admirer ſon luth, ſon claveſſin & ſa beauté. *Huyghens*, ce philoſophe Hollandais qui découvrit en France une lune de *Saturne*, s'attacha auſſi à obſerver Mlle. *Ninon Lenclos*. Elle métamorphoſa un moment le mathématicien en galant & en poëte. Il fit pour elle ces vers qui ſont un peu géométriques :

Elle a cinq inſtrumens dont je ſuis amoureux,
Les deux premiers ſes mains, les deux autres ſes yeux.
Pour le plus beau de tous, le cinquiéme qui reſte,
Il faut être fringant & leſte.

Les plus beaux eſprits du royaume, & la meilleure compagnie, ſe rendaient chez elle. On y ſoupait ; & comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât ſon plat. *St. Evremont* eut quelque tems ſes bonnes graces. On la quittait rarement, mais elle quittait fort vîte, & reſtait toûjours l'amie de ſes anciens amans. Elle penſa bientôt en philoſophe, & on lui donna le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philoſophie était véritable, ferme, invariable, au-deſſus des préjugés & des vaines recherches. Elle eut à l'âge de vingt-deux ans une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient ſa deſtinée qui l'enlevait à la fleur de ſon âge. Ah ! dit-elle, *je ne laiſſe au monde que des mourans*. Il me ſemble que ce mot eſt bien philoſophique. Elle mérita les quatre vers que *St. Evremont* mit au bas de ſon portrait, & qui ſont plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

L'indulgente & ſage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle diſait qu'elle n'avait jamais fait à DIEU qu'une prière : „ Mon DIEU, faites „ de moi un honnête homme, & n'en faites jamais une hon„ nête femme. “

Les graces de ſon eſprit, & la fermeté de ſes ſentimens, lui firent une telle réputation, que lorſque la reine *Chriſtine* vint en France en 1654, cette princeſſe lui fit l'honneur de l'aller voir, dans une petite maiſon de campagne où elle était alors.

Lorſque Mlle. d'*Aubigné* (depuis madame de *Maintenon*), qui n'avait alors aucune fortune, eut crû faire une bonne affaire en épouſant *Scarron*, *Ninon* devint ſa meilleure amie. Elles couchèrent enſemble quelques mois de ſuite : c'était alors une mode dans l'amitié. Ce qui eſt moins à la mode, c'eſt qu'elles eurent le même amant, & ne ſe brouillèrent pas. Mr. de *Villarſeau* quitta madame de *Maintenon* pour *Ninon*. Elle eut deux enfans de lui. L'avanture de l'aîné eſt une des plus funeſtes qui ſoit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de ſa mère, qui lui avait été toûjours inconnue. Il lui fut préſenté à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureuſement il en devint éperduement amoureux. Il y avait auprès de la porte St. Antoine un aſſez joli cabaret, où dans ma jeuneſſe les honnêtes gens allaient encor quelquefois ſouper. Mlle. de *Lenclos*, car on ne l'appellait plus alors *Ninon*, y ſoupait un jour avec la maréchale de *la Ferté*, l'abbé de *Châteauneuf* & d'autres perſonnes. Ce jeune homme lui fit dans le jardin une déclaration ſi vive & ſi preſſante, que Mlle. de *Lenclos* fut obligée de lui avouer qu'elle était ſa mère. Auſſi-tôt ce jeune homme qui était venu au jardin à cheval, alla prendre un de ſes piſtolets à l'arçon de la ſelle, & ſe tua tout roide. Il n'était pas ſi philoſophe que ſa mère.

Son autre fils nommé *La Boiſſière* eſt mort tout doucement de ſa belle mort en 1723 à la Rochelle, où il était commiſſaire de marine. La mort tragique de ſon fils aîné rendit Mlle. de *Lenclos* un peu plus ſerieuſe, mais ne l'empêcha point d'avoir des amans. Elle regardait l'amour comme un plaiſir qui n'engageait à aucuns devoirs, & l'amitié comme une choſe ſacrée. Elle aima quelques années de très bonne foi le marquis de *Sévigné*, le fils de cette célèbre madame de *Sévigné* dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au maréchal de *Choiſeul*. Ce maréchal lui ayant fait un jour

une longue énumération de toutes ſes bonnes qualités, comme ſi par-là on ſe faiſait aimer, elle lui répondit par ce vers de *Corneille*:

O ciel, que de vertus vous me faites haïr!

Cependant elle était elle-même la perſonne qui avait le plus de vertus, à prendre ce mot dans le vrai ſens; & cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuſe de caſſette.*

Lorſque monſieur de *Gourville*, qui fut nommé vingt-quatre heures pour ſuccéder à Mr. *Colbert*, & que nous avons vu mourir l'un des hommes de France le plus conſidéré, lors, dis-je, que ce Mr. de *Gourville* craignant d'être pendu en perſonne comme il le fut en effigie, s'enfuit de France en 1661, il laiſſa deux caſſettes pleines d'argent, l'une à Mlle. de *Lenclos*, l'autre à un dévot. A ſon retour il trouva chez *Ninon* ſa caſſette en fort bon état; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laiſſé, parce que les eſpèces avaient augmenté depuis ce tems-là. Il prétendit qu'au moins le ſurplus appartenait de droit à la dépoſitaire; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jetter la caſſette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit, qu'il avait employé ſon dépôt en œuvres pies, & qu'il avait préféré le ſalut de l'ame de *Gourville* à un argent qui ſûrement l'aurait damné.

Le reſte de la vie de Mlle. de *Lenclos* n'a pas de grands événemens: quelques amans, beaucoup d'amis, une vie ſédentaire, de la lecture, des ſoupers agréables, voilà tout ce qui compoſe la fin de ſon hiſtoire.

Je ne dois pas oublier que madame de *Maintenon* étant devenue toute-puiſſante, ſe reſſouvint d'elle, & lui fit dire que ſi elle voulait être dévote, elle aurait ſoin de ſa fortune. Mlle. de *Lenclos* répondit, qu'elle n'avait beſoin ni de fortune, ni de maſque. Elle reſta chez elle paiſible avec ſes amis, jouïſſant de ſept à huit mille livres de rente, qui en valent quatorze d'aujourd'hui, & n'aurait pas voulu de la place de madame de *Maintenon* avec la gêne où cette place l'aurait condamnée. Plus heureuſe que ſon ancienne amie, elle ne ſe plaignit jamais de ſon état, & madame de *Maintenon* ſe plaignit quelquefois du ſien.

Elle

Elle ne pouvait pas ſouffrir les yvrognes, qui étaient encor un peu à la mode de ſon tems. *Chapelle* qui l'était, & qu'elle ne put corriger, fut exclus de ſa maiſon, & devint ſon ennemi. Il jura que pendant un mois entier il ne ſe coucherait jamais ſans être yvre & ſans avoir fait une chanſon contre elle. Il tint parole. Voici une de ces chanſons dont je me ſouviens.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si toûjours elle raiſonne
De la ſublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car à bien compter ſon âge,
Elle doit avoir.....
Avec ce grand perſonnage.

Elle répondit à cela, qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec *Platon* qu'avec *Chapelle*.

Sa maiſon était ſur la fin une eſpèce de petit hôtel de Rambouillet, où l'on parlait plus naturellement, & où il y avait un peu plus de philoſophie que dans l'autre. Les mères envoyaient ſoigneuſement à ſon école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle ſe plaiſait à les former. *Rémond* que nous avons vu introducteur des ambaſſadeurs, & qui prétendait être un grand platonicien, ſe vantait ſouvent de devoir à Mlle. de *Lenclos* tout le mérite qu'il avait. En effet il avait un mérite aſſez ſingulier. C'eſt ſur lui que *Périgni* avait fait cette chanſon.

De Monſieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un harang ſorêt.
Il rime, il cabale,
Eſt homme de cour,
Se croit un Candale *a*),
Se dit un Saucour *b*).

a) Le duc de *Candale*, fils du duc d'*Epernon*, le plus bel homme de ſon tems.
b) Le marquis de *Saucour* paſſait pour l'homme le plus vigoureux, & ſon nom eſt paſſé en proverbe.

Il paſſe en ſcience
Socrate & Platon,
Cependant il danſe
Tout comme Balon *c*).
De Monſieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un harang ſorêt.

Quand on dit à Mlle. de *Lenclos* que *Rémond* ſe vantait partout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle faiſait comme DIEU, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je ſuis harang ſorêt comme Mr. *Rémond*; mais n'ayant pas été formé par Mlle. de *Lenclos*, ce n'eſt pas elle qui s'eſt repentie de m'avoir fait.

L'abbé de *Châteauneuf* me mena chez elle dans ma plus tendre jeuneſſe. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraiſſaient fort bons pour mon âge. Mlle. de *Lenclos* avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'abbé de *Châteauneuf*. Enfin on trouva plaiſant de me mener chez elle. L'abbé était le maître de la maiſon: c'était lui qui avait fini l'hiſtoire amoureuſe de cette perſonne ſingulière; c'était un de ces hommes qui n'ont pas beſoin de l'attrait de la jeuneſſe pour avoir des déſirs; & les charmes de la ſociété de Mlle. de *Lenclos* avaient fait ſur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; & enfin l'abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur ſi longtems, elle lui répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de ſa naiſſance pour ce beau gala, & ce jour-là elle avait juſte ſoixante & dix ans. Elle ne pouſſa guère plus loin cette plaiſanterie, & l'abbé de *Châteauneuf* reſta ſon ami intime. Pour moi je lui fus préſenté un peu plus tard, elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre ſur ſon teſtament; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort ſuivit de près ma viſite & ſon teſtament.

L'abbé *Têtu* qu'on appellait *Têtu tai-toi* (pour le diſtinguer d'un autre, devenu un dévot à la mode), homme connu par beaucoup de bouquets à *Iris*, d'impromptus, de jouiſſances

c) Fameux danſeur de l'opéra.

& de pſaumes paraphraſés, après avoir voulu être longtems un agréable débauché, eut l'ambition de convertir Mlle. de *Lenclos* à ſa mort. Il croit, dit-elle, que cela lui fera honneur, & que le roi lui donnera une abbaye; mais s'il ne fait fortune que par mon ame, il court riſque de mourir ſans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de *St. Evremont*; l'abbé de *Châteauneuf* en avait beaucoup; mais en mourant il a brûlé tous ſes papiers.

Quelqu'un a imprimé il y a deux ans des lettres ſous le nom de Mlle. de *Lenclos*, à-peu-près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne. Si elle avait eu le malheur d'écrire ces lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une ſur ce qui la regarde.

Au reſte, j'apprens que l'on vient d'imprimer deux nouveaux mémoires ſur la vie de cette philoſophe. Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'hiſtoires de *Ninon* que de *Louis XIV*. Je ſouhaite que ces mémoires ſoient plus inſtructifs & plus édifians que ceux que je viens de vous donner.

Dites, avec moi, un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être &c.

DES PAYENS ET DES SOUS-FERMIERS.

UN jour le cardinal de *Fleuri*, en préſentant au roi les fermiers-généraux qui venaient de ſigner un bail, Voilà, dit il, ſire, les quarante colomnes de l'état.

Quelques jours après un ſous-fermier nommé *Blaiſe Rabau*, (car il y avait alors des ſous-fermiers) alla le dimanche au ſermon de la paroiſſe dans ſa terre près de Beaujenci, pour édifier ſes vaſſaux; le prédicateur avait pris pour texte, *Qui n'écoute pas l'égliſe ſoit regardé comme un payen ou comme un publicain.*

Monſieur *Rabau* accompagné de ſes amis ſortit en colère, & emmena ſa compagnie auſſi indignée que lui. Le prédicateur de village qui n'y entendait point fineſſe, alla ſe préſenter

à ſoupet chez ſon ſeigneur ſelon ſa coutume : Vous êtes bien inſolent, lui dit Mr. *Rabau*, de m'inſulter en chaire, & de m'appeller *payen ;* je vous ferai condamner par la chambre de Valence. Apprenez que ſi les fermiers ſont les colomnes de l'état, j'en ſuis au moins un chapiteau. Où avez-vous pêché, s'il vous plait, les injures que vous me dites ?

Monſeigneur, repliqua le prédicateur, je vous demande pardon, ce n'eſt pas ma faute, le texte eſt de l'Ecriture. Qu'on la réforme, dit Mr. *Rabau*, je vous en charge, & vous en répondrez à mes commis.

Le prédicateur reſtait muet & confus. Un énorme receveur des tailles qui était aſſis auprès du ſeigneur, prit alors la parole, & dit : Je ne lis jamais que les édits du roi ſur les finances ; je ne ſais ce que c'eſt que payen & publicain ; s'il y a en effet un livre où il ſoit mal parlé des receveurs des tailles, c'eſt un livre contre l'état & les bonnes mœurs ; j'en parlerai à Mr. l'intendant, qui certainement fera condamner le livre au premier concile. Toute la compagnie parla avec la même énergie.

Quoi ! diſait Mr. *Blaiſe Rabau*, je vous paye pour venir prêcher dans ma paroiſſe, & votre texte me dit des injures ! Quel rapport, s'il vous plait, entre un payen & un fermier des aides & gabelles ! ne ſuis-je pas un homme néceſſaire à l'état ? La ſociété peut-elle ſubſiſter ſans qu'il y ait des citoyens chargés du recouvrement des deniers publics ? ceux qui les percevaient chez les Romains n'étaient-ils pas chevaliers ? non pas chevaliers de *St. Michel*, mais chevaliers avec un gros anneau d'or ? ne formaient-ils pas le ſecond ordre de la république, comme je l'ai oui dire à un ſavant de l'académie des inſcriptions & belles-lettres qui vient dîner chez moi tous les mardis, & qui s'en va dès qu'il a mangé ? Il ne m'a jamais dit que ces gens-là fuſſent damnés à Rome. Un fermier-général ne peut avoir été mis dans le rang des payens que par des gueux qui n'ont pas de quoi payer, & qui veulent plaire à la populace. Remarquez que tous ces drôles qui déclament contre les riches n'ont jamais eu de pot au feu, & viennent nous demander à ſouper. Ne manquez pas de m'apporter votre rétractation par écrit, afin que je la paraphe.

Digitized by Google

Monſeigneur, lui repliqua le révérend père prédicateur, il me vient une idée : On pourrait accommoder les choſes ; il eſt vrai que les publicains ſont toûjours mis dans l'Ecriture avec les payens, mais vous n'êtes point payen, donc vous n'êtes point publicain.

Blaiſe Rabau après avoir rêvé lui dit, Père, qu'entendez-vous donc par publicain ? Il me ſemble, dit l'orateur, que publicain vient de public, & qu'il n'y a de damnés que ceux qui lèvent les deniers publics.

A cette fatale réponſe une juſte colère tranſporta toute l'aſſemblée ; on allait jetter le père par les fenêtres, quand il leur dit, Meſſieurs, cette ſentence éternelle ne vous regarde pas ; encor une fois vous n'êtes pas publicains. Comment cela, maraut ? dit Mr. *Rabau*, qui ne ſe poſſédait plus. C'eſt, dit le prédicateur, que les publicains chez les Grecs & chez les Romains étaient ceux qui recevaient les deniers du public ; ils en rendaient compte au public, & c'eſt pour cela qu'ils étaient excommuniés ; mais vous, meſſieurs, vous percevez les deniers du roi, vous ne rendez point compte au public ; ainſi l'anathême ne peut être pour vous, & vous ne trouverez nulle part que les ſous-fermiers du roi ſoient excommuniés.

Ah ! mon révérend père, que vous êtes un galant homme, s'écria Mr. *Rabau*. Mais ſi vous étiez à Veniſe où les tréſoriers rendent compte de leur maniement à la république, comment expliqueriez-vous votre texte ?

Oh ! dit le père, rien n'eſt plus aiſé ; je ferais voir évidemment que l'anathême n'eſt prononcé que contre les fermiers d'un royaume : & c'eſt ainſi que nous expliquons tous les textes.

DE L'ANTIQUITÉ DU DOGME DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

FRAGMENT.

LE dogme de l'immortalité de l'ame eſt l'idée la plus conſolante, & en même tems la plus réprimante, que l'eſprit humain ait pu recevoir. Cette belle philoſophie était, chez les Egyptiens, auſſi ancienne que leurs pyramides : elle était avant eux connue chez les Perſes. J'ai déja rapporté ailleurs cette allégorie du premier *Zoroaſtre*, citée dans le *Sadder*, dans laquelle DIEU fit voir à *Zoroaſtre* un lieu de châtimens, tel que le *Dardarot*, ou le *Keron* des Egyptiens, l'*Hades* & le *Tartare* des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes, par le mot *Enfer*, *ſouterrain*. DIEU montre à *Zoroaſtre*, dans ce lieu de châtiment, tous les mauvais rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied : *Zoroaſtre* en demanda la raiſon ; DIEU lui répondit que ce roi n'avait fait qu'une bonne action en ſa vie, en approchant d'un coup de pied une auge qui n'était pas aſſez près d'un pauvre âne mourant de faim. DIEU avait mis le pied de ce méchant homme dans le ciel ; le reſte du corps était en enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait voir de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient perſuadés, leur métempſicoſe en eſt la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puiſſans empires longtems avant les Egyptiens. C'eſt une vérité très importante, que je crois avoir déja prouvée par la nature même du ſol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers ; le terrain d'Egypte était le moins praticable de tous, puiſqu'il eſt ſubmergé quatre mois de l'année ; ce ne fut qu'après des travaux immenſes, & par conſéquent après un eſpace de tems prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet empire ſi ancien, l'était donc bien moins que les empires de l'Aſie ; & dans les uns, & dans les autres, on croyait

que l'ame ſubſiſtait après la mort. Il eſt vrai que tous ces peuples, ſans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps; le mot grec, qui ſignifie *ſouffle*, ne fut longtems après inventé que par les Grecs. Mais enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenſes dans une autre vie, étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Il paraît d'abord étonnant que le légiſlateur des Hébreux, nourri dans les ſciences de l'Egypte, n'ait pas enſeigné cette doctrine à ſon peuple. Peut-être ces Hébreux, qu'il peint lui-même comme un peuple très groſſier, n'étaient pas dignes de cette doctrine ſublime. Peut-être même, cette groſſiéreté des Juifs eſt la raiſon pour laquelle DIEU leur dit dans Ezéchiel; *Je vous ai donné des loix qui n'étaient pas bonnes.* Peut-être enfin, la pleine connaiſſance de cette importante doctrine était réſervée au tems où le maître des corps & des ames vint ſur la terre; & c'eſt le grand avantage de la loi nouvelle ſur l'ancienne.

Suivant le témoignage des plus ſaints & des plus ſavans hommes, il eſt très certain, il eſt indubitable, que *Moïſe*, en aucun endroit, ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers. Tout eſt temporel.

Il leur dit, avant de mourir, dans ſon Deutéronome: „ Si „ après avoir eu des enfans & des petits enfans, vous pré- „ variquez, vous ſerez exterminés du pays, & réduits à un „ petit nombre dans les nations.

„ Je ſuis un DIEU jaloux, qui punis l'iniquité des pères „ juſqu'à la troiſiéme & quatriéme génération.

„ Honorez père & mère, afin que vous viviez longtems.

„ Vous aurez de quoi manger ſans en manquer jamais, &c.

Il eſt évident que dans toutes ſes promeſſes & dans toutes ſes menaces, il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot ſur l'immortalité de l'ame, & ſur la vie future.

Pluſieurs commentateurs illuſtres ont crû que *Moïſe* était parfaitement inſtruit de ces deux grands dogmes; & ils le

prouvent par les paroles de *Jacob*, qui croyant que ſon fils avait été dévoré par les bêtes, diſait dans ſa douleur, *Je deſcendrai avec mon fils dans la foſſe ;* in infernum, *dans l'enfer :* c'eſt-à-dire, je mourrai, puiſque mon fils eſt mort.

Ils le prouvent encor par des paſſages d'*Iſaïe*, & d'*Ezéchiel*. Mais les Hébreux auxquels parlait *Moïſe*, ne pouvaient avoir lu ni *Ezéchiel*, ni *Iſaïe*, qui ne vinrent que pluſieurs ſiécles après. Il eſt très inutile de diſputer ſur les ſentimens ſecrets de *Moïſe ;* le fait eſt que dans ſes loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenſes au tems préſent. S'il connaiſſait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expreſſément étalé ce dogme ? & s'il ne l'a pas connue, quel était l'objet & l'étendue de ſa miſſion ? C'eſt une queſtion que font pluſieurs grands perſonnages ; & ils répondent que le maître de *Moïſe* & de tous les hommes ſe réſervait le droit d'expliquer dans ſon tems aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorſqu'ils étaient dans le déſert.

Si *Moïſe* avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école de Juifs ne l'aurait pas toûjours combattue ; cette grande école des ſaducéens n'aurait pas été autoriſée dans l'état ; les ſaducéens n'auraient pas occupé les premières charges : on n'aurait pas tiré des grands-pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut que longtems après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs ſe partagèrent en trois ſectes ; les phariſiens, les ſaducéens, & les eſſéniens. L'hiſtorien *Joſeph*, qui était phariſien, nous apprend au livre XIII. de ſes antiquités, que les phariſiens croyaient la métempſicoſe. Les ſaducéens croyaient que l'ame périſſait avec le corps. Les eſſéniens, dit encor *Joſeph*, tenaient les ames immortelles. Les ames, ſelon eux, deſcendaient en forme aërienne dans les corps de la plus haute région de l'air ; elles y ſont attirées par un attrait violent ; & après la mort, celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent à côté de l'océan, dans un pays où il n'y a ni chaud, ni froid, ni vent, ni pluye. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui

Celui qui ſeul devait inſtruire tous les hommes, vint condamner ces trois ſectes.

Il y a encor une choſe ſingulière, qu'aucun auteur, ce me ſemble, n'a obſervée; c'eſt que *Moïſe* n'inſtitua aucune ſorte de prière, aucune formule, par laquelle l'homme demande les bienfaits de ſon Créateur. C'eſt une ſingularité remarquable; & c'eſt encor un avantage que devait avoir ſur le légiſlateur d'Oreb & de Sinaï, le légiſlateur de l'univers.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames exiſtaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames ſurvivaient aux corps. *Ulyſſe* longtems avant *Phérécide*, avait vu les ames des héros dans les enfers; mais que les ames fuſſent auſſi anciennes que le monde, c'était un ſyſtême né dans l'orient, apporté dans l'occident par *Phérécide*. Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un ſeul ſyſtême qu'on ne retrouve chez les anciens; ce n'eſt qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

DES MAUVAISES ACTIONS CONSACRÉES OU EXCUSÉES.

IL n'eſt que trop ordinaire aux hiſtoriens de louer de très méchans hommes qui ont rendu ſervice à la ſecte dominante, ou à la patrie. Ces éloges ſont peut-être d'un citoyen zélé, mais ce zèle outrage le genre-humain. *Romulus* aſſaſſine ſon frère, & on en fait un Dieu. *Conſtantin* égorge ſon fils, étouffe ſa femme, aſſaſſine preſque toute ſa famille; on l'a loué dans des conciles, mais l'hiſtoire doit déteſter ſes barbaries. Il eſt heureux pour nous ſans doute, que *Clovis* ait été catholique: il eſt heureux pour l'égliſe anglicane que *Henri VIII* ait aboli les moines: mais il faut avouer que *Clovis* & *Henri VIII* étaient des monſtres de cruauté.

Lorſque le jéſuite *Berruier*, qui quoique jéſuite était un ſot, s'aviſa de paraphraſer l'ancien & le nouveau Teſtament en ſtile de ruelle, ſans autre intention que de les faire lire; il jetta

des fleurs de rhétorique ſur le couteau à deux tranchans que le juif *Aod* enfonça avec le manche dans le ventre du roi *Eglon*, ſur le ſabre dont *Judith* coupa la tête d'*Holoferne* après s'être proſtituée à lui, & ſur pluſieurs autres actions de ce genre. Le parlement en reſpectant la Bible qui rapporte ces hiſtoires, condamna le jéſuite qui les louait, & fit brûler l'ancien & le nouveau Teſtament; j'entends celui du jéſuite.

Mais comme les jugemens des hommes ſont toûjours différens dans les cas pareils, la même choſe arriva à *Bayle* dans un cas tout contraire; il fut condamné pour n'avoir pas loué toutes les actions de *David*, roi de la province de Judée. Un nommé *Jurieu* prédicant réfugié en Hollande avec d'autres prédicans réfugiés, voulurent l'obliger à ſe rétracter. Mais comment ſe rétracter ſur des faits conſignés dans l'Ecriture? *Bayle* n'avait-il pas quelque raiſon de penſer que tous les faits rapportés dans les livres juifs ne ſont pas des actions ſaintes? que *David* a fait comme un autre des actions très criminelles, & que s'il s'eſt appellé *l'homme ſelon le cœur de* DIEU, c'eſt en vertu de ſa pénitence, & non pas à cauſe de ſes forfaits?

Ecartons les noms, & ne ſongeons qu'aux choſes. Suppoſons que pendant le régne de *Henri IV*, un curé ligueur a répandu ſecrettement une bouteille d'huile ſur la tête d'un berger de Brie, que ce berger vient à la cour, que le curé le préſente à *Henri IV* comme un bon joueur de violon qui poura diſſiper ſa mélancolie, que le roi le fait ſon écuyer & lui donne une de ſes filles en mariage, qu'enſuite le roi s'étant brouillé avec le berger, celui-ci ſe réfugie chez un prince d'Allemagne ennemi de ſon beau-père, qu'il arme ſix cent brigands perdus de dettes & de débauches, qu'il court la campagne avec cette canaille, qu'il égorge amis & ennemis, qu'il extermine juſqu'aux femmes & aux enfans à la mammelle, afin qu'il n'y ait perſonne qui puiſſe porter la nouvelle de cette boucherie; je ſuppoſe encor que ce même berger de Brie devient roi de France après la mort de *Henri IV*, & qu'il fait aſſaſſiner ſon petit-fils après l'avoir fait manger à ſa table, & livre à la mort ſept autres petits enfans de ſon roi; quel eſt l'homme qui n'avouera pas que ce berger de Brie eſt un peu dur?

Les commentateurs conviennent que l'adultère de *David* & l'aſſaſſinat d'*Urie* ſont des fautes que DIEU a pardonnées. On peut donc convenir que les maſſacres ci-deſſus ſont des fautes que DIEU a pardonnées auſſi.

Cependant, on ne fit aucun quartier à *Bayle*. Mais en dernier lieu quelques prédicateurs de Londres ayant comparé *George II* à *David*, un des ſerviteurs de ce monarque a fait publiquement imprimer un petit livre, dans lequel il ſe plaint de la comparaiſon. Il examine toute la conduite de *David*, il va infiniment plus loin que *Bayle ;* il traite *David* avec plus de ſévérité que *Tacite* ne traite *Domitien*. Ce livre n'a pas excité en Angleterre le moindre murmure ; tous les lecteurs ont ſenti que les mauvaiſes actions ſont toûjours mauvaiſes, que DIEU peut les pardonner quand la pénitence eſt proportionnée au crime, mais qu'aucun homme ne doit les approuver.

Il y a donc plus de raiſon en Angleterre qu'il n'y en avait en Hollande du tems de *Bayle*. On ſent aujourd'hui qu'il ne faut pas donner pour modèle de ſainteté ce qui eſt digne du dernier ſupplice ; & on ſait que ſi on ne doit pas conſacrer le crime, on ne doit pas croire l'abſurdité.

DES SECTES.

SECTE & *erreur* ſont ſynonymes. Tu es péripatéticien, & moi platonicien ; nous avons donc tous deux tort ; car tu ne combats *Platon* que parce que ſes chimères t'ont révolté, & moi je ne m'éloigne d'*Ariſtote* que parce qu'il m'a paru qu'il ne ſait ce qu'il dit. Si l'un ou l'autre avait démontré la vérité, il n'y aurait plus de ſecte. Se déclarer pour l'opinion d'un homme contre celle d'un autre, c'eſt prendre parti comme dans une guerre civile. Il n'y a point de ſecte en mathématique, en phyſique expérimentale. Un homme qui examine le rapport d'un cône & d'une ſphère, n'eſt point de la ſecte d'*Archimède :* celui qui voit que le carré de l'hypotenuſe d'un triangle rectangle eſt égal au carré des deux autres côtés, n'eſt point de la ſecte de *Pythagore*.

Quand vous dites que le ſang circule, que l'air pèſe, que les rayons du ſoleil ſont des faiſceaux de ſept rayons refrangibles, vous n'êtes ni de la ſecte d'*Harvey*, ni de celle de *Torricelli*, ni de celle de *Newton*; vous acquieſcez ſeulement à des vérités démontrées par eux, & l'univers entier ſera à jamais de votre avis.

Voilà le caractère de la vérité; elle eſt de tous les tems; elle eſt pour tous les hommes; elle n'a qu'à ſe montrer pour qu'on la reconnaiſſe; on ne peut diſputer contre elle. Longue diſpute ſignifie, *les deux partis ont tort.*

DU PHILOSOPHE.

LE philoſophe eſt l'amateur de la ſageſſe & de la vérité. Etre ſage, c'eſt éviter les fous & les méchans. Le philoſophe ne doit donc vivre qu'avec des philoſophes.

Je ſuppoſe qu'il y ait quelques ſages parmi les Juifs; ſi l'un de ces ſages mange avec quelques rabins, s'il ſe fait ſervir un plat d'anguilles ou de liévre, s'il ne peut s'empêcher de rire de quelques diſcours ſuperſtitieux de ſes convives, le voilà perdu dans la ſinagogue. Il en faut dire autant d'un muſulman, d'un Guèbre, d'un Banian.

Je ſais qu'on prétend que le ſage ne doit jamais laiſſer entrevoir aux profanes ſes opinions, qu'il doit être fou avec les fous, imbécille avec les imbécilles; mais on n'a pas encore oſé dire qu'il doit être fripon avec les fripons. Or, ſi on exige que le ſage ſoit toûjours de l'avis de ceux qui trompent les hommes, n'eſt-ce pas demander évidemment que le ſage ne ſoit pas un homme de bien? Exigera-t-on d'un médecin qu'il ſoit toûjours de l'avis des charlatans?

Le ſage eſt un médecin des ames; il doit donner ſes remèdes à ceux qui lui en demandent, & fuir la ſociété des charlatans qui le perſécuteront infailliblement. Si donc un fou de l'Aſie mineure, ou un fou de l'Inde, dit au ſage; Mon ami, tu as bien la mine de ne pas croire à la jument *Borac*, ou aux métamorphoſes de *Viſnou*, je te dénoncerai, je t'empê-

cherai d'être boſtangi, je te décrierai, je te perſécuterai; le ſage doit le plaindre & ſe taire.

Si des ignorans nés avec un bon eſprit, & voulant ſincérement s'inſtruire, interrogent le ſage, & lui diſent, Dois-je croire qu'il y a cinq cent lieues de la Lune à Vénus, autant de Mercure à Vénus, & de Mercure au Soleil, comme l'aſſûrent tous les premiers pères muſulmans, malgré tous les aſtronomes? Le ſage doit leur répondre, que les pères peuvent ſe tromper. Le ſage doit en tout tems les avertir que cent dogmes ne valent pas une bonne action, & qu'il vaut mieux ſecourir un infortuné que de connaître à fond l'aboliſſant & l'aboli.

Quand un manant voit un ſerpent prêt à l'aſſaillir, il doit le tuer. Quand un ſage voit un ſuperſtitieux & un fanatique, que fera-t-il? Il les empêchera de le mordre.

LES IGNORANCES.

J'Ignore comment j'ai été formé, & comment je ſuis né. J'ai ignoré abſolument pendant le quart de ma vie les raiſons de tout ce que j'ai vu, entendu & ſenti; & je n'ai été qu'un perroquet ſiflé par d'autres perroquets.

Quand j'ai regardé autour de moi & dans moi, j'ai conçu que quelque choſe exiſte de toute éternité; puiſqu'il y a des êtres qui ſont actuellement, j'ai conclu qu'il y a un être néceſſaire, & néceſſairement éternel. Ainſi, le premier pas que j'ai fait pour ſortir de mon ignorance, a franchi les bornes de tous les ſiécles.

Mais quand j'ai voulu marcher dans cette carrière infinie ouverte devant moi, je n'ai pu ni trouver un ſeul ſentier, ni découvrir pleinement un ſeul objet; & du ſaut que j'ai fait pour contempler l'éternité, je ſuis retombé dans l'abîme de mon ignorance.

J'ai vu ce qu'on appelle *de la matière* depuis l'étoile *Sirius*, & depuis celles de la *voye lactée*, auſſi éloignées de *Sirius* que cet aſtre l'eſt de nous, juſqu'au dernier atôme qu'on peut appercevoir avec le microſcope, & j'ignore ce que c'eſt que la matière.

La lumière qui m'a fait voir tous ces êtres m'eſt inconnue; je peux avec le ſecours du priſme, anatomiſer cette lumière, & la diviſer en ſept faiſceaux de rayons; mais je ne peux diviſer ces faiſceaux; j'ignore de quoi ils ſont compoſés. La lumière tient de la matière, puiſqu'elle a un mouvement, & qu'elle frappe les objets; mais elle ne tend point vers un centre comme tous les autres corps; au contraire, elle s'échappe invinciblement du centre, tandis que toute matière pèſe vers ſon centre. La lumière paraît pénétrable, & la matière eſt impénétrable. Cette lumière eſt-elle matière? ne l'eſt-elle pas? qu'eſt-elle? de quelles innombrables propriétés peut-elle être revétue? je l'ignore.

Cette ſubſtance ſi brillante, ſi rapide, & ſi inconnue, & ces autres ſubſtances qui nagent dans l'immenſité de l'eſpace, ſont-elles éternelles comme elles ſemblent infinies? je n'en ſais rien. Un être néceſſaire, ſouverainement intelligent, les a-t-il créées de rien, ou les a-t-il arrangées? a-t-il produit cet ordre dans le tems ou avant le tems? Hélas! qu'eſt-ce que ce tems même dont je parle? je ne peux le définir. O DIEU, il faut que tu m'inſtruiſes; car je ne ſuis éclairé ni par les ténèbres des autres hommes, ni par les miennes.

Qui es-tu, toi, animal à deux pieds ſans plumes, comme moi-même, que je vois remper comme moi ſur ce petit globe? Tu arraches comme moi quelques fruits à la boue qui eſt notre nourrice commune? Tu vas à la ſelle, & tu penſes! Tu es ſujet à toutes les maladies les plus dégoutantes, & tu as des

Digitized by Google

idées métaphyſiques ! J'apperçois que la nature t'a donné deux eſpèces de feſſes par devant, & qu'elle me les a refuſées : elle t'a percé au bas de ton abdomen un ſi vilain trou, que tu es portée naturellement à le cacher. Tantôt ton urine, tantôt des animaux penſans ſortent par ce trou ; ils nagent neuf mois dans une liqueur abominable entre cet égoût & un autre cloaque, dont les immondices accumulées ſeraient capables d'empeſter la terre entière ; & cependant, ce ſont ces deux trous qui ont produit les plus grands événemens. Troye périt pour l'un ; *Alexandre* & *Adrien* ont érigé des temples à l'autre. L'ame immortelle a donc ſon berceau entre ces deux cloaques ! Vous me dites, madame, que cette deſcription n'eſt ni dans le goût de *Tibulle*, ni dans celui de *Quinault*, d'accord, ma bonne ; mais je ne ſuis pas en humeur de te dire des galanteries.

Les ſouris, les taupes ont auſſi leurs deux trous, pour leſquels ils n'ont jamais fait de pareilles extravagances. Qu'importe à l'Etre des êtres qu'il y ait des animaux comme nous & comme les ſouris, ſur ce globe qui roule dans l'eſpace avec tant d'innombrables globes ?

Pourquoi ſommes-nous ? pourquoi y a-t-il des êtres ?

Qu'eſt-ce que le ſentiment ? comment l'ai-je reçu ? quel rapport y a-t-il entre l'air qui frappe mon oreille, & le ſentiment du ſon ? entre ce corps & le ſentiment des couleurs ? je l'ignore profondément, & je l'ignorerai toûjours.

Qu'eſt-ce que la penſée ? où réſide-t-elle ? comment ſe forme-t-elle ? qui me donne des penſées pendant mon ſommeil ? eſt-ce en vertu de ma volonté que je penſe ? Mais toûjours pendant le ſommeil, & ſouvent pendant la veille, j'ai des idées malgré moi. Ces idées longtems oubliées, longtems reléguées dans l'arrière-magazin de mon cerveau, en ſortent

ſans que je m'en mêle, & ſe préſentent d'elles-mêmes à ma mémoire, qui faiſait de vains efforts pour les rappeller.

Les objets extérieurs n'ont pas la puiſſance de former en moi des idées, car on ne donne point ce qu'on n'a pas; je ſens trop que ce n'eſt pas moi qui me les donne, car elles naiſſent ſans mes ordres. Qui les produit en moi? d'où viennent-elles? où vont-elles? Fantômes fugitifs, quelle main inviſible vous produit & vous fait diſparaître?

Pourquoi, ſeul de tous les animaux, l'homme a-t-il la rage de dominer ſur ſes ſemblables?

Pourquoi, & comment s'eſt-il pu faire que ſur cent milliards d'hommes il y en ait eu plus de quatre-vingt-dix-neuf immolés à cette rage?

Comment la raiſon eſt-elle un don ſi précieux, que nous ne voudrions le perdre pour rien au monde? Et comment cette raiſon n'a-t-elle ſervi qu'à nous rendre preſque toûjours le plus malheureux de tous les êtres?

D'où vient qu'aimant paſſionnément la vérité nous nous ſommes toûjours livrés aux plus groſſières impoſtures?

Pourquoi cette foule d'Indiens trompée & aſſervie par des bonzes, écraſée par le deſcendant d'un Tartare, ſurchargée de travaux, gémiſſante dans la miſère, aſſaillie par les maladies, en bute à tous les fléaux, aime-t-elle encor la vie?

D'où vient le mal? & pourquoi le mal exiſte-t-il?

O atômes d'un jour, ô mes compagnons dans l'infinie petiteſſe, nés comme moi pour tout ſouffrir & pour tout ignorer, y en a-t-il parmi vous d'aſſez fous pour croire ſavoir tout cela? Non, il n'y en a point; non, dans le fond de votre cœur vous ſentez votre néant comme je rends juſtice au mien. Mais vous êtes aſſez orgueilleux pour vouloir qu'on embraſſe vos vains ſyſtêmes; ne pouvant être les tyrans de nos corps, vous prétendez être les tyrans de nos ames.

LES VŒUX.

FAire un vœu pour toute ſa vie, c'eſt ſe faire eſclave. Comment peut-on ſouffrir le pire de tous les eſclavages dans un pays où l'eſclavage eſt proſcrit?

Promettre à DIEU par ſerment qu'on ſera, depuis l'âge de quinze ans juſqu'à ſa mort, jacobin, jéſuite ou capucin, c'eſt affirmer qu'on penſera toûjours en capucin, en jacobin ou en jéſuite. Il eſt plaiſant de promettre pour toute ſa vie, ce que nul homme n'eſt ſûr de tenir du ſoir au matin.

Comment les gouvernemens ont-ils été aſſez ennemis d'eux-mêmes, aſſez abſurdes, pour autoriſer les citoyens à faire l'aliénation de leur liberté dans un âge où il n'eſt pas permis de diſpoſer de la moindre partie de ſa fortune? Comment tous les magiſtrats étant convaincus de l'excès de cette ſotiſe n'y mettent-ils pas ordre?

N'eſt-on pas épouvanté quand on fait réflexion qu'on a plus de moines que de ſoldats?

N'eſt-on pas attendri quand on découvre les ſecrets des

cloîtres, les turpitudes, les horreurs, les tourmens auxquels ſe ſont ſoumis de malheureux enfans qui déteſtent leur état de forçat quand ils ſont hommes, & qui ſe débattent avec un deſeſpoir inutile contre les chaines dont leur folie les a chargés ?

J'ai connu un jeune homme que ſes parens engagèrent à ſe faire capucin à quinze ans & demi ; il aimait éperduement une fille à-peu-près de cet âge. Dès que ce malheureux eut fait ſes vœux à *François d'Aſſiſe*, le diable le fit ſouvenir de ceux qu'il avait faits à ſa maîtreſſe, à qui il avait ſigné une promeſſe de mariage. Enfin le diable étant plus fort que *St. François*, le jeune capucin ſort de ſon cloître, & court à la maiſon de ſa maîtreſſe ; on lui dit qu'elle ſe jettée dans un couvent, & qu'elle a fait profeſſion.

Il vole au couvent, il demande à la voir, il apprend qu'elle eſt morte de deſeſpoir. Cette nouvelle lui ôte l'uſage de ſes ſens, il tombe preſque ſans vie. On le tranſporte dans un couvent d'hommes voiſin, non pour lui donner les ſecours néceſſaires, qui ne peuvent tout au plus que ſauver le corps, mais pour lui procurer la douceur de recevoir avant ſa mort l'extrême-onction qui ſauve infailliblement l'ame.

Cette maiſon où l'on porta ce pauvre garçon évanouï, était juſtement un couvent de capucins. Ils le laiſſèrent charitablement à leur porte pendant plus de trois heures : mais enfin il fut heureuſement reconnu par un des révérends pères, qui l'avait vu dans le monaſtère dont il était ſorti. Il fut porté dans une cellule, & l'on y eut quelque ſoin de ſa vie, dans le deſſein de la ſanctifier par une ſalutaire pénitence.

Dès qu'il eut recouvré ſes forces, il fut conduit bien garotté à ſon couvent ; & voici très exactement comme il y fut traité. D'abord on le deſcendit dans une foſſe profonde, au bas de laquelle eſt une pierre très groſſe, à laquelle une chaine de fer eſt ſcêlée. Il fut attaché à cette chaine par un pied ; on mit auprès de lui un pain d'orge & une cruche d'eau ; après quoi on referma la foſſe, qui ſe bouche avec un large plateau de grès, & qui ferme l'ouverture par laquelle on l'avait deſcendu.

Au bout de trois jours on le tira de ſa foſſe pour le faire com-

paraître devant la tournelle des capucins. Il falait ſavoir s'il avait des complices de ſon évaſion ; & pour l'engager à les révéler, on l'appliqua à la queſtion uſitée dans le couvent. Cette queſtion préparatoire eſt infligée avec des cordes qui ſerrent les membres du patient, & qui lui font ſouffrir une eſpèce d'eſtrapade.

Quand il eut ſubi ces tourmens, il fut condamné à être enfermé pendant deux ans dans ſon cachot, & à en ſortir trois fois par ſemaine pour recevoir ſur ſon corps entiérement nud la diſcipline aves des chaines de fer.

Son tempérament réſiſta ſeize mois entiers à ce ſupplice. Il fut enfin aſſez heureux pour ſe ſauver, à la faveur d'une querelle arrivée entre les capucins. Ils ſe battirent les uns contre les autres, & le priſonnier échappa pendant la mêlée.

S'étant caché pendant quelques heures dans des brouſſailles, il ſe hazarda de ſe mettre en chemin au déclin du jour, preſſé par la faim, & pouvant à peine ſe ſoutenir. Un ſamaritain qui paſſait eut pitié de ce ſpectre ; il le conduiſit dans ſa maiſon, & lui donna du ſecours. C'eſt cet infortuné lui-même qui m'a conté ſon avanture en préſence de ſon libérateur. Voilà donc ce que les vœux produiſent !

C'eſt une queſtion fort curieuſe de ſavoir ſi les horreurs qui ſe commettent tous les jours chez les moines mendians, ſont plus révoltantes que les richeſſes pernicieuſes des autres moines qui réduiſent tant de familles à l'état de mendians.

Tous ont fait vœu de vivre à nos dépends, d'être un fardeau à leur patrie, de nuire à la population, de trahir leurs contemporains & la poſtérité. Et nous le ſouffrons !

Autre queſtion intéreſſante pour les officiers.

On demande pourquoi on permet à des moines de reprendre un de leurs moines qui s'eſt fait ſoldat ? & pourquoi un capitaine ne peut reprendre un déſerteur qui s'eſt fait moine ?

DES MÉDECINS.

IL eſt vrai que régime vaut mieux que médecine. Il eſt vrai que très longtems ſur cent médecins il y a eu quatre-vingt dix-huit charlatans. Il eſt vrai que *Molière* a eu raiſon de ſe moquer d'eux. Il eſt vrai que rien n'eſt plus ridicule que de voir ce nombre infini de femmelettes, & d'hommes non moins femmes qu'elles, quand ils ont trop mangé, trop bû, trop joui, trop veillé, appeller auprès d'eux pour un mal de tête un médecin, l'invoquer comme un Dieu, lui demander le miracle de faire ſubſiſter enſemble l'intempérance & la ſanté, & donner un écu à ce Dieu qui rit de leur faibleſſe.

Il n'eſt pas moins vrai qu'un bon médecin nous peut ſauver la vie *a*) en cent occaſions, & nous rendre l'uſage de nos membres. Un homme tombe en apoplexie; ce ne ſera ni un capitaine d'infanterie, ni un conſeiller de la cour des aides qui le guérira. Des cataractes ſe forment dans mes yeux, ma voiſine ne me les lévera pas. Je ne diſtingue point ici le médecin du chirurgien; ces deux profeſſions ont été longtems inſéparables.

Des hommes qui s'occuperaient de rendre la ſanté à d'autres hommes par les ſeuls principes d'humanité & de bienfaiſance, ſeraient fort au-deſſus de tous les grands de la terre; ils tiendraient de la Divinité. Conſerver & réparer eſt preſque auſſi beau que faire.

Le peuple Romain ſe paſſa plus de cinq cent ans de médecins. Ce peuple alors n'était occupé qu'à tuer, & ne faiſait nul cas de l'art de conſerver la vie. Comment donc en uſait-on à Rome quand on avait la fiévre putride, une fiſtule à l'anus, un bubonocèle, une fluxion de poitrine? On mourait.

Le petit nombre de médecins Grecs qui s'introduiſit à Rome

a) Ce n'eſt pas que nos jours ne ſoient comptés. Il eſt bien ſûr que tout arrive par une néceſſité invincible, ſans quoi tout irait au hazard, ce qui eſt abſurde. Nul homme ne peut augmenter ni le nombre de ſes cheveux, ni le nombre de ſes jours; ni un médecin, ni un ange ne peuvent ajouter une minute aux minutes que l'ordre éternel des choſes

n'était compoſé que d'eſclaves. Un médecin devint enfin chez les grands ſeigneurs Romains un objet de luxe comme un cuiſinier. Tout homme riche eut chez lui des parfumeurs, des baigneurs, des gitons & des médecins. Le célèbre *Muſa*, médecin d'*Auguſte*, était eſclave ; il fut affranchi & fait chevalier Romain ; & alors les médecins devinrent des perſonnages conſidérables.

Quand le chriſtianiſme fut ſi bien établi, & que nous fûmes aſſez heureux pour avoir des moines, il leur fut expreſſément défendu par pluſieurs conciles d'exercer la médecine. C'était préciſément le contraire qu'il eût falu faire, ſi on avait voulu être utile au genre-humain.

Quel bien pour les hommes d'obliger ces moines d'étudier la médecine, & de guérir nos maux pour l'amour de DIEU ! N'ayant rien à gagner que le ciel, ils n'euſſent jamais été charlatans. Ils ſe ſeraient éclairés mutuellement ſur nos maladies & ſur les remèdes. C'était la plus belle des vocations, & ce fut la ſeule qu'on n'eut point. On objectera qu'ils euſſent pu empoiſonner les impies ; mais cela même eût été avantageux à l'égliſe. *Luther* n'eût peut-être jamais enlevé la moitié de l'Europe catholique à notre St. Père le pape ; car à la première fiévre continue qu'aurait eu l'auguſtin *Luther*, un dominicain aurait pu lui donner des pillules. Vous me direz qu'il ne les aurait pas priſes ; mais enfin avec un peu d'adreſſe, on aurait pu les lui faire prendre. Continuons.

Il ſe trouva enfin vers l'an 1517 un citoyen nommé *Jean*, animé d'un zèle charitable ; ce n'eſt pas *Jean Calvin* que je veux dire, c'eſt *Jean* ſurnommé *de Dieu*, qui inſtitua les frères de la charité. Ce ſont avec les religieux de la rédemption des captifs les ſeuls moines utiles. Auſſi ils ne ſont pas comptés parmi les ordres. Les dominicains, franciſcains, bernardins, prémontrés, bénédictins, ne reconnaiſſent pas les frères de la charité. On ne parle pas ſeulement d'eux dans la continuation de l'hiſtoire

nous deſtine irrévocablement ; mais celui qui eſt deſtiné à être frappé dans un certain tems d'une apoplexie, eſt deſtiné auſſi à trouver un médecin ſage, qui le ſaigne, qui le purge, & qui le fait vivre juſqu'au moment fatal. La deſtinée nous donne la vérole & le mercure, la fiévre & le quinquina.

eccléſiaſtique de *Fleuri*. Pourquoi ? C'eſt qu'ils ont fait des cures, & qu'ils n'ont point fait de miracles. Ils ont ſervi, & ils n'ont point cabalé. Ils ont guéri de pauvres femmes, & ils ne les ont ni dirigées, ni ſéduites. Enfin, leur inſtitut étant la charité, il était juſte qu'ils fuſſent mépriſés par les autres moines.

La médecine ayant donc été une profeſſion mercénaire dans le monde, comme l'eſt en quelques endroits celle de rendre la juſtice, elle a été ſujette à d'étranges abus. Mais eſt-il rien de plus eſtimable au monde qu'un médecin qui ayant dans ſa jeuneſſe étudié la nature, connu les reſſorts du corps humain, les maux qui le tourmentent, les remèdes qui peuvent ſoulager, exerce ſon art en s'en défiant, ſoigne également les pauvres & les riches, ne reçoit d'honoraires qu'à regret, & employe ces honoraires à ſecourir l'indigent ? Un tel homme n'eſt-il pas un peu ſupérieur au général des capucins, quelque reſpectable que ſoit ce général ?

DES AVOCATS.

ON ſait que *Cicéron* ne fut conſul, c'eſt-à-dire, le premier homme de l'univers connu, que pour avoir été avocat. *Céſar* fut avocat. Il n'en eſt pas ainſi de maître *Le Dain* avocat en parlement à Paris, malgré ſon diſcours du *côté du greffe*, contre maître *Huerne*, qui avait défendu les comédiens, *par le ſecours d'une littérature agréable & intéreſſante*. Céſar plaida des cauſes à Rome dans un autre goût que maître *Le Dain*, avant qu'il daignât venir nous ſubjuguer & faire pendre *Arioviſte*.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainſi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé, *Parallèle des anciens Romains & des Français*, il a falu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageaſſions en pluſieurs petites portions les talens que les Romains uniſſaient. Le même homme était chez eux avocat, augure, ſénateur, guerrier. Chez nous un ſénateur eſt un jeune bourgeois qui achète

à la taxe un office de conſeiller, ſoit aux enquêtes, ſoit en cour des aides, ſoit au grenier à ſel, ſelon ſes facultés; le voilà placé pour le reſte de ſa vie, ſe quarrant dans ſon cercle dont il ne ſort jamais, & croyant jouer un grand rôle ſur le globe.

Un avocat eſt un homme qui n'ayant pas aſſez de fortune pour acheter un de ces brillans offices ſur leſquels l'univers a les yeux, étudie pendant trois ans les loix de *Théodoſe* & de *Juſtinien* pour connaître la coutume de Paris, & qui enfin étant immatriculé a le droit de plaider pour de l'argent s'il a la voix forte.

Sous notre grand *Henri IV*, un avocat ayant demandé quinze cent écus pour avoir plaidé une cauſe, la ſomme fut trouvée trop forte pour le tems, pour l'avocat & pour la cauſe; tous les avocats alors allèrent dépoſer leur bonnet au greffe, du côté duquel maître *Le Dain* a ſi bien parlé depuis; & cette avanture cauſa une conſternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Preſque tous les Français étaient Welches, excepté un de *Thou*, un *Sulli*, un *Malherbe*, & ces braves capitaines qui ſecondèrent le grand *Henri*, & qui ne purent le garantir de la main d'un Welche endiablé du fanatiſme des Welches.

Mais lorſqu'avec le tems la raiſon a repris ſes droits, l'honneur a repris les ſiens; pluſieurs avocats Français ſont devenus dignes d'être des ſénateurs Romains. Pourquoi ſont-ils devenus deſintéreſſés & parriotes, en devenant éloquens? C'eſt qu'en effet les beaux arts élèvent l'ame; la culture de l'eſprit en tout genre annoblit le cœur.

L'avanture à jamais mémorable des *Calas* en eſt un grand exemple. Quatorze avocats de Paris s'aſſemblent pluſieurs jours ſans aucun intérêt, pour examiner ſi un homme roué à deux cent lieues de là eſt mort innocent ou coupable. Deux d'entr'eux, au nom de tous, protègent la mémoire du mort & les larmes de la famille. L'un des deux conſume deux années entières à combattre pour elle, à la ſecourir, à la faire triompher,

Généreux *Beaumont !* les ſiécles à venir ſauront que le fanatiſme en robe ayant aſſaſſiné juridiquement un pere de famille, la philoſophie & l'éloquence ont vengé & honoré ſa mémoire.

DES THÉOLOGIENS.

LE théologien eſt toute autre choſe. Il ſait parfaitement que, ſelon *St. Thomas*, les anges ſont corporels par rapport à DIEU, que l'ame reçoit ſon être dans le corps, que l'homme a l'ame végétative, ſenſitive & intellective.

Que l'ame eſt toute en tout, & toute en chaque partie.

Qu'elle eſt la cauſe efficiente & formelle du corps.

Qu'elle eſt la dernière dans la nobleſſe des formes.

Que l'appétit eſt une puiſſance paſſive.

Que les archanges tiennent le milieu entre les anges & les principautés.

Que le batême régénère par ſoi-même & par accident.

Que le catéchiſme n'eſt pas ſacrement, mais ſacramental.

Que la certitude vient de la cauſe & du ſujet.

Que la concupiſcence eſt l'appétit de la délectation ſenſitive.

Que la conſcience eſt un acte, & non pas une puiſſance.

L'ange de l'école a écrit environ quatre mille belles pages dans ce goût. Un jeune homme tondu paſſe trois années à ſe mettre dans la cervelle ces ſublimes connaiſſances, après quoi il reçoit le bonnet de docteur en Sorbonne, & non pas aux petites-maiſons !

S'il eſt homme de condition, ou fils d'un homme riche, ou intriguant & heureux, il devient évêque, archevêque, cardinal, pape.

S'il eſt pauvre & ſans crédit, il devient le théologien d'un de ces gens-là ; c'eſt lui qui argumente pour eux, qui relit *St. Thomas* & *Scot* pour eux, qui fait des mandemens pour eux, qui dans un concile décide pour eux.

Le titre de théologien eſt ſi grand, que les pères du concile de Trente le donnèrent à leurs cuiſiniers, *Cuoco celeſte*, *gran*

gran theologo. Leur ſcience eſt la première des ſciences, leur condition la première des conditions, & eux les premiers des hommes; tant la véritable doctrine a d'empire, tant la raiſon gouverne le genre-humain.

Quand un théologien eſt devenu, grace à ſes argumens, ou prince du St. Empire, ou archevêque de Tolede, ou l'un des ſoixante & dix princes vêtus de rouge ſucceſſeurs des humbles apôtres, alors les ſucceſſeurs de *Galien* & d'*Hippocrate* ſont à ſes gages. Ils étaient ſes égaux quand ils étudiaient dans la même univerſité, qu'ils avaient les mêmes degrés, qu'ils recevaient le même bonnet fourré. La fortune change tout; & ceux qui ont découvert la circulation du ſang, les veines lactées, le canal thorachique, ſont les valets de ceux qui ont appris ce que c'eſt que la grace concomitante, & qui l'ont oublié.

DES POËTES.

LE théologien devenu pape, eut non-ſeulement ſes valets théologiens, cuiſiniers, échanſons, portes-coton, médecins, chirurgiens, balayeurs, faiſeurs d'*Agnus Dei*, confituriers, prédicateurs, il eut auſſi ſon poëte. Je ne ſais quel fou était le poëte de *Léon X*, comme *David* fut quelque tems le poëte de *Saül.*

C'eſt aſſûrément de tous les emplois qu'on peut avoir dans une grande maiſon, l'emploi le plus inutile. Les rois d'Angleterre, qui ont conſervé dans leur iſle beaucoup d'anciens uſages, perdus dans le continent, ont, comme on ſait, leur poëte en titre d'office. Il eſt obligé de faire tous les ans une ode à la louange de *Ste. Cécile*, qui jouait autrefois ſi merveilleuſement du claveſſin ou du pſaltérion, qu'un ange deſcendit du neuviéme ciel pour l'écouter de plus près, attendu que l'harmonie du pſaltérion n'arrive d'ici-bas au pays des anges qu'en ſourdine.

Moïſe eſt le premier poëte que nous connaiſſions. Il eſt à croire que longtems avant lui, les Egyptiens, les Caldéens,

les Syriens, les Indiens connaiſſaient la poëſie, puiſqu'ils avaient de la muſique. Mais enfin, ſon beau cantique qu'il chanta avec ſa ſœur *Maria* en ſortant du fond de la mer Rouge, eſt le premier monument poëtique en vers hexamètres que nous ayons. Je ne ſuis pas du ſentiment de ces bélitres ignorans & impies, *Newton*, *Le Clerc* & d'autres, qui prouvent que tout cela ne fut écrit qu'environ huit cent ans après l'événement, & qui diſent avec inſolence que *Moïſe* ne put écrire en hébreu, puiſque la langue hébraïque n'eſt qu'une dialecte nouvelle du phénicien, & que *Moïſe* ne pouvait ſavoir le phénicien. Je n'examine point avec le ſavant *Huet* comment *Moïſe* put chanter, lui qui était bégue & qui ne pouvait parler.

A entendre pluſieurs de ces meſſieurs, *Moïſe* ſerait bien moins ancien qu'*Orphée*, *Muſée*, *Homère*, *Héſiode*. On voit au premier coup d'œil combien cette opinion eſt abſurde. Le moyen qu'un Grec puiſſe être auſſi ancien qu'un Juif?

Je ne répondrai pas non plus à ces autres impertinens qui ſoupçonnent que *Moïſe* n'eſt qu'un perſonnage imaginaire, une fabuleuſe imitation de la fable de l'ancien *Bacchus*, & qu'on chantait dans les orgies tous les prodiges de *Bacchus* attribués depuis à *Moïſe*, avant qu'on fût qu'il y eût des Juifs au monde. Une telle idée ſe réfute d'elle-même. Le bon ſens nous fait voir qu'il eſt impoſſible qu'il y ait eu un *Bacchus* avant *Moïſe*.

Nous avons encor un excellent poëte Juif, très réellement antérieur à *Horace*, c'eſt le roi *David*; & nous ſavons bien que le *Miſerere* eſt infiniment au-deſſus du *Juſtum ac tenacem propoſiti virum*.

Mais ce qui étonne, c'eſt que des légiſlateurs & des rois ayent été nos premiers poëtes. Il ſe trouve aujourd'hui des gens aſſez bons pour ſe faire les poëtes des rois. *Virgile*, à la vérité, n'avait pas la charge de poëte d'*Auguſte*, ni *Lucain* celle de poëte de *Néron*; mais j'avoue qu'ils avilirent un peu la profeſſion en donnant du Dieu à l'un & à l'autre.

On demande comment la poëſie étant ſi peu néceſſaire au monde, elle occupe un ſi haut rang parmi les beaux arts? On peut faire la même queſtion ſur la muſique. La poëſie eſt la muſique de l'ame, & ſurtout des ames grandes & ſenſibles.

Un mérite de la poëſie dont bien des gens ne ſe doutent pas, c'eſt qu'elle dit plus que la proſe, & en moins de paroles que la proſe.

Qui pourra jamais traduire ce vers latin avec autant de briéveté qu'il eſt ſorti du cerveau du poëte ?

Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor inde eſt,

Je ne parle pas des autres charmes de la poëſie, on les connait aſſez ; mais j'inſiſterai ſur le grand précepte d'Horace, *Sapere eſt & principium & fons.* Point de vraie poëſie ſans une grande ſageſſe. Mais comment accorder cette ſageſſe avec l'entouſiaſme ? Comme *Céſar* qui formait un plàn de bataille avec prudence, & combattait avec fureur.

Il y a eu des poëtes un peu fous, oui ; & c'eſt parce qu'ils étaient de très mauvais poëtes. Un homme qui n'a que des dactiles & des ſpondées, ou des rimes dans la tête, eſt rarement un homme de bon ſens ; mais *Virgile* eſt doué d'une raiſon ſupérieure.

Lucrèce était un miſérable phyſicien, & il avait cela de commun avec toute l'antiquité. La phyſique ne s'apprend pas avec de l'eſprit ; c'eſt un art que l'on ne peut exercer qu'avec des inſtrumens, & les inſtrumens n'avaient pas encor été inventés. Il faut des lunettes, des microſcopes, des machines pneumatiques, des baromètres, &c. pour avoir quelque idée commencée des opérations de la nature.

Deſcartes n'en ſavait guères plus que *Lucrèce*, lorſque ces clefs ouvrirent le ſanctuaire ; & on a fait cent fois plus de chemin depuis *Galilée*, meilleur phyſicien que *Deſcartes*, juſqu'à nos jours, que depuis le premier *Hermès* juſqu'à *Lucrèce*, & depuis *Lucrèce* juſqu'à *Galilée.*

Toute la phyſique ancienne eſt d'un écolier abſurde. Il n'en eſt pas ainſi de la philoſophie de l'ame, & de ce bon ſens qui aidé du courage de l'eſprit, ſait peſer avec juſteſſe les doutes & les vraiſemblances. C'eſt-là le grand mérite de *Lucrèce* ; ſon troiſiéme chant eſt un chef-d'œuvre de raiſonnement ; il diſſerte comme *Cicéron*, il s'exprime quelquefois comme *Virgile* ; & il faut avouer que quand notre illuſtre *Polignac* réfute ce troiſiéme chant, il ne le réfute qu'en cardinal.

Quand je dis que le poëte *Lucrèce* raiſonne en métaphyſicien excellent dans ce troiſiéme livre, je ne dis pas qu'il ait raiſon ; on peut argumenter avec un jugement vigoureux, & ſe tromper, ſi on n'eſt pas inſtruit par la révélation. *Lucrèce* n'était point Juif, & les Juifs, comme on ſait, étaient les ſeuls hommes ſur la terre qui euſſent raiſon du tems de *Cicéron*, de *Poſſidonius*, de *Céſar* & de *Caton*. Enſuite, ſous *Tibère*, les Juifs n'eurent plus raiſon, & il n'y eut que les chrétiens qui eurent le ſens commun.

Ainſi, il était impoſſible que *Lucrèce*, *Cicéron* & *Céſar* ne fuſſent pas des imbécilles en comparaiſon des Juifs & de nous ; mais il faut convenir qu'aux yeux du reſte du genre-humain ils étaient de très grands-hommes.

J'avoue que *Lucrèce* ſe tua, *Caton* auſſi, *Caſſius* & *Brutus* auſſi ; mais on peut fort bien ſe tuer, & avoir raiſonné en homme d'eſprit pendant ſa vie.

Diſtinguons dans tout auteur l'homme & ſes ouvrages. *Racine* écrit comme *Virgile*, mais il devient janſéniſte par faibleſſe, & il meurt de chagrin par une faibleſſe non moins grande, parce qu'un autre homme en paſſant dans une galerie ne l'a pas regardé ; j'en ſuis fâché, mais le rôle de *Phèdre* n'en eſt pas moins admirable.

DU TIMÉE DE PLATON, ET DE QUELQUES AUTRES CHOSES.

LEs pères de l'égliſe des quatre premiers ſiécles furent tous Grecs & platoniciens ; vous ne trouvez pas un Romain qui ait écrit pour le chriſtianiſme, & qui ait eu la plus légère teinture de philoſophie. J'obſerverai ici en paſſant, qu'il eſt aſſez étrange que cette égliſe de Rome, qui ne contribua en rien à ce grand établiſſement, en ait ſeule recueilli tout l'avantage. Il en a été de cette révolution comme de toutes celles qui ſont nées des guerres civiles. Les premiers qui troublent un état, travaillent toûjours ſans le ſavoir pour d'autres que pour eux.

Digitized by Google

L'école d'Alexandrie fondée par un nommé *Marc*, auquel ſuccédèrent *Athénagoras*, *Clément*, *Origène*, fut le centre de la philoſophie chrétienne. *Platon* était regardé par tous les Grecs d'Alexandrie comme le maître de la ſageſſe, comme l'interprête de la Divinité. Si les premiers chrétiens n'avaient pas embraſſé les dogmes de *Platon*, ils n'auraient jamais eu aucun philoſophe, aucun homme d'eſprit dans leur parti. Je mets à part l'inſpiration & la grace, qui ſont au-deſſus de toute philoſophie, & je ne parle que du train ordinaire des choſes humaines.

Ce fut, dit-on, dans le *Timée* de *Platon* principalement, que les pères Grecs s'inſtruiſirent. Ce *Timée* paſſe pour l'ouvrage le plus ſublime de toute la philoſophie ancienne. C'eſt preſque le ſeul que *Dacier* n'ait point traduit; & je penſe que la raiſon en eſt qu'il ne l'entendait point, & qu'il craignit de montrer à des lecteurs clairvoyans le viſage de cette divinité grecque qu'on n'adore que parce qu'elle eſt voilée.

Platon, dans ce beau dialogue, commence par introduire un prêtre Egyptien, qui apprend à *Solon* l'ancienne hiſtoire de la ville d'Athènes, qui était fidélement conſervée depuis neuf mille ans dans les archives de l'Egypte.

Athènes, dit le prêtre, était alors la plus belle ville de la Grèce, & la plus renommée dans le monde pour les arts de la guerre & de la paix; elle réſiſta ſeule aux guerriers de cette fameuſe iſle Atlantide, qui vinrent ſur des vaiſſeaux innombrables ſubjuguer une grande partie de l'Europe & de l'Aſie. Athènes eut la gloire d'affranchir tant de peuples vaincus, & de préſerver l'Egypte de la ſervitude qui nous menaçait. Mais après cette illuſtre victoire, & ce ſervice rendu au genre-humain, un tremblement de terre épouvantable engloutit en vingt-quatre heures & le territoire d'Athènes & toute la grande iſle Atlantide. Cette iſle n'eſt aujourd'hui qu'une vaſte mer, que les débris de cet ancien monde, & le limon mêlé à ſes eaux, rendent innavigable.

Voilà ce que ce prêtre conte à *Solon*; voilà comment *Platon* débute pour nous expliquer enſuite la formation de l'ame, les opérations du verbe, & ſa trinité. Il n'eſt pas phyſiquement impoſſible qu'il y eût eu une iſle Atlantide qui n'exiſtait plus

depuis neuf mille ans, & qui périt par un tremblement de terre, comme il eſt arrivé à *Herculaneum*, & à tant d'autres villes. Mais notre prêtre en ajoutant que la mer qui baigne le mont Atlas eſt inacceſſible aux vaiſſeaux, rend l'hiſtoire un peu ſuſpecte.

Il ſe peut faire, après tout, que depuis *Solon*, c'eſt-à-dire depuis trois mille ans, les flots ayent nettoyé le limon de l'ancienne iſle Atlantide, & rendu la mer navigable: mais enfin, il eſt toûjours ſurprenant qu'on débute par cette iſle pour parler du verbe.

Peut-être en faiſant ce conte de prêtre ou de vieille, *Platon* n'a-t-il voulu inſinuer autre choſe que les viciſſitudes qui ont changé tant de fois la face du globe. Peut-être a-t-il voulu dire ſeulement ce que *Pythagore* & *Timée de Locres* avaient dit ſi longtems avant lui, & ce que nos yeux nous diſent tous les jours, que tout périt & ſe renouvelle dans la nature. L'hiſtoire de *Deucalion* & de *Pirra*, la chute de *Phaëton* ſont des fables, mais des inondations & des embraſemens ſont des vérités.

Platon part de ſon iſle imaginaire, pour dire des choſes que les meilleurs philoſophes de nos jours ne deſavoueraient pas. *Ce qui eſt produit a néceſſairement une cauſe, un auteur. Il eſt difficile de trouver l'auteur de ce monde; & quand on l'a trouvé, il eſt dangereux de le dire au peuple.*

Rien n'eſt plus vrai encor aujourd'hui, qu'un ſage en paſſant par Notre-Dame de Lorette s'aviſe de dire à un ſage ſon ami, que Notre-Dame de Lorette avec ſon petit viſage noir ne gouverne pas l'univers entier: ſi une bonne femme entend ces paroles, & ſi elle les redit à d'autres bonnes femmes de la marche d'Ancone, le ſage ſera lapidé comme *Orphée*. Voilà préciſément le cas où croyaient être les premiers chrétiens qui ne diſaient pas du bien de *Cibèle* & de *Diane*. Cela ſeul devait les attacher à *Platon*. Les choſes inintelligibles qu'il débite enſuite, ne dûrent pas les dégoûter de lui.

Je ne reprocherai point à *Platon* d'avoir dit dans ſon Timée, *que le monde eſt un animal*; car il entend ſans doute que les élémens en mouvement animent le monde; & il n'entend pas par *animal* un chien & un homme qui marchent, qui ſentent,

qui mangent, qui dorment & qui engendrent. Il faut toûjours expliquer un auteur dans le ſens le plus favorable; & ce n'eſt que lorſqu'on accuſe les gens d'héréſie, ou quand on dénonce leurs livres, qu'il eſt de droit d'en interpréter malignement toutes les paroles, & de les empoiſonner: ce n'eſt pas ainſi que j'en uſerai avec *Platon.*

Il y a d'abord chez lui une eſpèce de trinité qui eſt l'ame de la matière; voici ſes paroles: *De la ſubſtance indiviſible, toûjours ſemblable à elle-même, & de la ſubſtance diviſible, il compoſa une troiſiéme ſubſtance qui tient de la même & de l'autre.*

Enſuite viennent des nombres à la pythagoricienne, qui rendent la choſe encor plus inintelligible, & par conſéquent plus reſpectable. Quelle proviſion pour des gens qui commençaient une guerre de plume!

Ami lecteur, un peu de patience, s'il vous plait, & un peu d'attention. *Quand* DIEU *eut formé l'ame du monde de ces trois ſubſtances, cette ame s'élança du milieu de l'univers aux extrémités de l'être, ſe répandant partout au dehors, & ſe repliant ſur elle-même; elle forma ainſi dans tous les tems une origine divine de la ſageſſe éternelle.*

Et quelques lignes après:
Ainſi la nature de cet animal immenſe, qu'on nomme le monde, eſt éternelle.

Platon, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, introduit donc l'Etre ſuprême artiſan du monde, formant ce monde avant les tems; de ſorte que DIEU ne pouvait être ſans le monde, ni le monde ſans DIEU, comme le ſoleil ne peut exiſter ſans répandre la lumière dans l'eſpace, ni cette lumière voler dans l'eſpace, ſans le ſoleil.

Je paſſe ſous ſilence beaucoup d'idées à la grecque, ou plutôt à l'orientale, comme par exemple, qu'il y a quatre ſortes d'animaux, les Dieux céleſtes, les oiſeaux de l'air, les poiſſons & les animaux terreſtres, dont nous avons l'honneur d'être.

Je me hâte de venir à une ſeconde trinité. *L'être engendré, l'être qui engendre, & l'être qui reſſemble à l'engendré & à l'engendreur.* Cette trinité eſt aſſez formelle; & les pères ont pu y trouver leur compte.

Cette trinité eſt ſuivie d'une théorie un peu ſingulière des quatre élémens. La terre eſt fondée ſur un triangle équilatère, l'eau ſur un triangle rectangle, l'air ſur un ſcalène, & le feu ſur un iſocèle. Après quoi il prouve démonſtrativement qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps ſolides réguliers, & que cependant il n'y a qu'un monde qui eſt rond.

J'avoue qu'il n'y a point de philoſophe aux petites-maiſons qui ait jamais ſi puiſſamment raiſonné. Vous vous attendez, ami lecteur, à m'entendre parler de cette autre fameuſe trinité de *Platon*, que ſes commentateurs ont tant vantée; c'eſt l'Etre éternel, formateur éternel du monde; ſon verbe, ou ſon intelligence, ou ſon idée; & le bon qui en réſulte. Je vous aſſûre que je l'ai bien cherchée dans ce *Timée*, je ne l'y ai jamais trouvée; elle peut y être *totidem litteris*, mais elle n'y eſt pas *totidem verbis*, ou je ſuis fort trompé.

Après avoir lu tout *Platon* à mon grand reget, j'ai apperçu quelque ombre de la trinité dont on lui fait honneur. C'eſt dans le livre ſixiéme de ſa *République chimérique*, lorſqu'il dit, *Parlons du fils, production merveilleuſe du bon, & ſa parfaite image.* Mais malheureuſement il ſe trouve que cette parfaite image de DIEU c'eſt le ſoleil. On en conclut que c'était le ſoleil intelligible, lequel avec le verbe & le père compoſait la trinité platonique.

Il y a dans l'*Epinomis* de *Platon* des galimatias fort curieux; en voici un que je traduis auſſi raiſonnablement que je le puis pour la commodité du lecteur.

Sachez qu'il y a huit vertus dans le ciel; je les ai obſervées, ce qui eſt facile à tout le monde. Le ſoleil eſt une de ces vertus, la lune une autre, la troiſiéme eſt l'aſſemblage des étoiles; & les cinq planètes ſont avec ces trois vertus le nombre de huit. Gardez-vous de penſer que ces vertus, ou ceux qui ſont dans elles & qui les animent, ſoit qu'ils marchent d'eux-mêmes, ſoit qu'ils ſoient portés dans des véhicules, gardez-vous, dis-je, de croire que les uns ſoient des Dieux, & que les autres ne le ſoient pas, que les uns ſoient adorables, & qu'il y en ait d'autres qu'on ne doive ni adorer, ni invoquer. Ils ſont tous frères, chacun a ſon partage, nous leur devons à tous les mêmes honneurs, ils rempliſſent

pliſſent tous l'emploi que le verbe leur aſſigna quand il forma l'univers viſible.

Voilà déja le verbe trouvé, il faut maintenant trouver les trois perſonnes. Elles ſont dans la ſeconde lettre de *Platon* à *Denys*. Ces lettres ne ſont pas aſſûrément ſuppoſées. Le ſtile eſt le même que celui de ſes dialogues. Il dit ſouvent à *Denys* & à *Dion* des choſes aſſez difficiles à comprendre, & qu'on croirait écrites en chiffre; mais auſſi il en dit de fort claires, & qui ſe ſont trouvées vraies longtems après lui. Par exemple, voici comme il s'exprime dans ſa ſeptiéme lettre à *Dion*.

J'ai été convaincu que tous les états ſont aſſez mal gouvernés; il n'y a guères ni bonne inſtitution ni bonne adminiſtration. On y vit, pour ainſi dire, au jour la journée, & tout va au gré de la fortune plutôt qu'au gré de la ſageſſe.

Après cette courte digreſſion ſur les affaires temporelles, revenons aux ſpirituelles, à la trinité. *Platon* dit à *Denys*:

Le roi de l'univers eſt environné de ſes ouvrages, tout eſt l'effet de ſa grace. Les plus belles des choſes ont en lui leur cauſe première; les ſecondes en perfection, ont en lui une ſeconde cauſe; & il eſt encor la troiſiéme cauſe des ouvrages du troiſiéme degré.

On pourrait ne pas reconnaître dans cette lettre la trinité telle que nous l'admettons; mais c'était beaucoup d'avoir dans un auteur Grec un garant des dogmes de l'égliſe naiſſante. Toute l'égliſe grecque fut donc platonicienne, comme toute l'égliſe latine fut péripatéticienne depuis le commencement du treiziéme ſiécle. Ainſi deux Grecs qu'on n'a jamais entendus ont été nos maîtres à penſer, juſqu'au tems où les hommes ſe ſont mis au bout de deux mille ans à penſer par eux-mêmes.

QUESTIONS SUR PLATON, ET SUR QUELQUES AUTRES BAGATELLES.

Platon en diſant aux Grecs ce que tant de philoſophes des autres nations avaient dit avant lui, en aſſûrant qu'il y a une intelligence ſuprême qui arrangea l'univers, penſait-il

que cette intelligence ſuprême réſidait en un ſeul lieu, comme un roi de l'Orient dans ſon ſerrail ? ou bien croyait-il que cette puiſſante intelligence ſe répand partout comme la lumière, ou comme un être encor plus fin, plus prompt, plus actif, plus pénétrant que la lumière ? le Dieu de *Platon*, en un mot, eſt-il dans la matière ? en eſt-il ſéparé ? O vous qui avez lu *Platon* attentivement, c'eſt-à-dire, ſept ou huit ſonges-creux cachés dans quelques galetas de l'Europe, ſi jamais ces queſtions viennent juſqu'à vous, je vous ſupplie d'y répondre.

L'iſle barbare des Caſſitérides, où les hommes vivaient dans les bois du tems de *Platon*, a produit enfin des philoſophes, qui ſont autant au-deſſus de lui, que *Platon* était au-deſſus de ceux de ſes contemporains qui ne raiſonnaient pas.

Parmi ces philoſophes *Clarke* eſt peut-être le plus profond enſemble & le plus clair, le plus méthodique & le plus fort de tous ceux qui ont parlé de l'Etre ſuprême.

Lorſqu'il eut donné au public ſon excellent livre, il ſe trouva un jeune gentilhomme de la province de Gloceſter, qui lui fit avec candeur des objections auſſi fortes que ſes démonſtrations. On peut les voir à la fin du premier volume de *Clarke ;* ce n'était pas ſur l'exiſtence néceſſaire de l'Etre ſuprême qu'il diſputait, c'était ſur ſon infinité, & ſur ſon immenſité.

Il ne paraît pas en effet que *Clarke* ait prouvé qu'il y ait un Etre qui pénètre intimement tout ce qui exiſte, & que cet Etre, dont on ne peut concevoir les propriétés, ait la propriété de s'étendre au-delà de toute borne imaginable.

Le grand *Newton* a démontré qu'il y a du vuide dans la nature ; mais quel philoſophe poura me démontrer que DIEU eſt dans ce vuide, qu'il touche à ce vuide, qu'il remplit ce vuide ? Comment étant auſſi bornés que nous le ſommes, pouvons-nous connaître ces profondeurs ? Ne nous ſuffit-il pas qu'il nous ſoit prouvé qu'il exiſte un maître ſuprême ? Il ne nous eſt pas donné de ſavoir ce qu'il eſt, ni comment il eſt.

Il ſemble que *Locke* & *Clarke* ayent eu les clefs du monde intelligible. *Locke* a ouvert tous les appartemens où l'on peut

entrer ; mais *Clarke* n'a-t-il pas voulu pénétrer un peu trop au-delà de l'édifice ?

Comment un philoſophe tel que *Samuel Clarke*, après un ſi admirable ouvrage ſur l'exiſtence de DIEU, en a-t-il pu faire enſuite un ſi pitoyable ſur des choſes de fait ?

Comment *Benoit Spinoſa*, qui avait autant de profondeur dans l'eſprit que *Samuel Clarke*, après s'être élevé à la métaphyſique la plus ſublime, peut-il ne pas s'appercevoir qu'une intelligence ſuprême préſide à des ouvrages viſiblement arrangés avec une ſuprême intelligence ? (s'il eſt vrai après tout que ce ſoit là le ſyſtême de *Spinoſa*.)

Comment *Newton*, le plus grand des hommes, a-t-il pu commenter l'Apocalypſe, ainſi qu'on l'a déja remarqué ?

Comment *Locke*, après avoir ſi bien développé l'entendement humain, a-t-il pu dégrader ſon entendement dans un autre ouvrage ?

Je crois voir des aigles qui s'étant élancés dans la nue, vont ſe repoſer ſur un fumier.

PRÉCIS DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE.

J'Ai conſumé environ quarante années de mon pélérinage dans deux ou trois coins de ce monde, à chercher cette pierre philoſophale qu'on nomme la *vérité*. J'ai conſulté tous les adeptes de l'antiquité, *Epicure* & *Auguſtin*, *Platon* & *Mallebranche*, & je ſuis demeuré dans ma pauvreté. Peut-être dans tous ces creuſets des philoſophes y a-t-il une ou deux onces d'or, mais tout le reſte eſt tête morte, fange inſipide, dont rien ne peut naître.

Il me ſemble que les Grecs nos maîtres écrivaient bien plus pour montrer leur eſprit qu'ils ne ſe ſervaient de leur eſprit pour s'inſtruire. Je ne vois pas un ſeul auteur de l'antiquité qui ait un ſyſtême ſuivi, méthodique, clair, marchant de conſéquence en conſéquence.

Quand j'ai voulu rapprocher & combiner les ſyſtêmes de *Platon*, du précepteur d'*Alexandre*, de *Pythagore* & des Orientaux, voici à-peu-près ce que j'en ai pu tirer.

Le hazard eſt un mot vuide de ſens ; rien ne peut exiſter ſans cauſe. Le monde eſt arrangé ſuivant des loix mathématiques, donc il eſt arrangé par une intelligence.

Ce n'eſt pas un être intelligent tel que je le ſuis qui a préſidé à la formation de ce monde, car je ne puis former un ciron, donc ce monde eſt l'ouvrage d'une intelligence prodigieuſement ſupérieure.

Cet être qui poſſède l'intelligence & la puiſſance dans un ſi haut degré, exiſte-t-il néceſſairement ? Il le faut bien : car il faut ou qu'il ait reçu l'être par un autre, ou qu'il ſoit par ſa propre nature. S'il a reçu l'être par un autre, ce qui eſt très difficile à concevoir, il faut donc que je recoure à cet autre, & cet autre ſera le premier moteur. De quelque côté que je me tourne, il faut donc que j'admette un premier moteur puiſſant & intelligent, qui eſt tel néceſſairement par ſa propre nature.

Ce premier moteur a-t-il produit les choſes de rien ? cela ne ſe conçoit pas ; créer de rien c'eſt changer le néant en quelque choſe. Je ne dois point admettre une telle production, à moins que je ne trouve des raiſons invincibles qui me forcent d'admettre ce que mon eſprit ne peut jamais comprendre.

Tout ce qui exiſte paraît exiſter néceſſairement, puiſqu'il exiſte. Car s'il y a aujourd'hui une raiſon de l'exiſtence des choſes, il y en a eu une hier, il y en a eu une dans tous les tems ; & cette cauſe doit toûjours avoir eu ſon effet, ſans quoi elle aurait été pendant l'éternité une cauſe inutile.

Mais comment les choſes auront-elles toûjours exiſté, étant

viſiblement ſous la main du premier moteur ? Il faut donc que cette puiſſance ait toûjours agi ; de même, à-peu-près, qu'il n'y a point de ſoleil ſans lumière, de même qu'il n'y a point de mouvement ſans un être qui paſſe d'un point de l'eſpace dans un autre point.

Il y a donc un Etre puiſſant & intelligent, qui a toûjours agi ; & ſi cet Etre n'avait point agi, à quoi lui aurait ſervi ſon exiſtence ?

Toutes les choſes ſont donc des émanations éternelles de ce premier moteur.

Mais comment imaginer que de la pierre & de la fange ſoient des émanations de l'Etre éternel, intelligent & puiſſant ?

Il faut de deux choſes l'une, ou que la matière de cette pierre & cette fange exiſtent néceſſairement par elles-mêmes, ou qu'elles exiſtent néceſſairement par ce premier moteur ; il n'y a pas de milieu.

Ainſi donc il n'y a que deux partis à prendre, ou d'admettre la matière éternelle par elle-même, ou la matière ſortant éternellement de l'Etre puiſſant, intelligent, éternel.

Mais, ou ſubſiſtante par ſa propre nature, ou émanée de l'Etre producteur, elle exiſte de toute éternité, puis qu'elle exiſte, & qu'il n'y a aucune raiſon pour laquelle elle n'aurait pas exiſté auparavant.

Si la matière eſt éternellement néceſſaire, il eſt donc impoſſible, il eſt donc contradictoire qu'elle ne ſoit pas. Mais quel homme peut aſſûrer qu'il eſt impoſſible, qu'il eſt contradictoire que ce caillou & cette mouche n'ayent pas l'exiſtence ?

On eſt pourtant forcé de dévorer cette difficulté, qui étonne plus l'imagination qu'elle ne contredit les principes du raiſonnement.

En effet, dès que vous avez conçu que tout eſt émané de l'Etre ſuprême & intelligent, que rien n'en eſt émané ſans raiſon, que cet être exiſtant toûjours a dû toûjours agir, que par conſéquent toutes les choſes ont dû éternellement ſortir du ſein de ſon exiſtence; vous ne devez pas être plus rebuté de croire la matière dont ſont formés ce caillou & cette mouche une production éternelle, que vous n'êtes rebuté de concevoir la lumière comme une émanation éternelle de l'Etre tout-puiſſant.

Puis que je ſuis un être étendu & penſant, mon étendue & ma penſée ſont donc des productions néceſſaires de cet Etre. Il m'eſt évident que je ne puis me donner ni l'étendue, ni la penſée. J'ai donc reçu l'un & l'autre de cet Etre néceſſaire.

Peut-il m'avoir donné ce qu'il n'a pas? J'ai l'intelligence & je ſuis dans l'eſpace, donc il eſt intelligent, & il eſt dans l'eſpace.

Dire que cet Etre éternel, ce DIEU tout-puiſſant, a de tout tems rempli néceſſairement l'univers de ſes productions, ce n'eſt pas lui ôter ſa liberté; au contraire, car la liberté n'eſt que le pouvoir d'agir. DIEU a toûjours pleinement agi, donc DIEU a toûjours uſé de la plénitude de ſa liberté.

La liberté qu'on nomme d'*indifférence*, eſt un mot ſans idée, une abſurdité; car ce ſerait ſe déterminer ſans raiſon; ce ſerait un effet ſans cauſe. Donc DIEU ne peut avoir cette liberté prétendue qui eſt une contradiction dans les termes. Il a donc toûjours agi par cette même néceſſité qui fait ſon exiſtence.

Il eſt donc impoſſible que le monde ſoit ſans DIEU, il eſt impoſſible que DIEU ſoit ſans le monde.

Ce monde eſt rempli d'êtres qui ſe ſuccèdent, donc DIEU a toûjours produit des êtres qui ſe ſont ſuccédés.

Ces aſſertions préliminaires ſont la baſe de l'ancienne philoſophie orientale & de celle des Grecs. Il faut excepter *Démocrite* & *Epicure*, dont la philoſophie corpuſculaire a combattu ces dogmes. Mais remarquons que les épicuriens ſe fondaient ſur une phyſique entiérement erronée, & que le ſyſtême métaphyſique de tous les autres philoſophes ſubſiſte avec tous les ſyſtêmes phyſiques. Toute la nature, excepté le vuide, contredit *Epicure ;* & aucun phénomène ne contredit la philoſophie que je viens d'expliquer. Or une philoſophie qui eſt d'accord avec tout ce qui ſe paſſe dans la nature, & qui contente les eſprits les plus attentifs, n'eſt-elle pas ſupérieure à tout autre ſyſtême non révélé ?

Après les aſſertions des anciens philoſophes que j'ai rapprochées autant qu'il m'a été poſſible, que nous reſte-t-il ? Un cahos de doutes & de chimères. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un philoſophe à ſyſtême qui n'ait avoué à la fin de ſa vie qu'il avait perdu ſon tems. Il faut avouer que les inventeurs des arts méchaniques ont été bien plus utiles aux hommes que les inventeurs des ſillogiſmes : celui qui imagina la navette l'emporte furieuſement ſur celui qui imagina les idées innées.

FEMMES, SOYEZ SOUMISES A VOS MARIS.

L'Abbé de *Châteauneuf* me contait un jour, que madame la maréchale de *Grancey* était fort impérieuſe. Elle avait d'ailleurs de très grandes qualités. Sa plus grande fierté conſiſtait à ſe reſpecter ſoi-même, à ne rien faire dont elle pût rougir en ſecret ; elle ne s'abaiſſa jamais à dire un menſonge. Elle aimait mieux avouer une vérité dangereuſe que d'uſer d'une diſſimulation utile. Elle diſait que la diſſimulation marque toûjours de la timidité. Mille actions généreuſes ſignalèrent ſa vie ; mais quand on l'en louait, elle ſe croyait mépriſée : elle diſait, » Vous penſez donc que ces actions m'ont coûté des » efforts. « Ses amans l'adoraient, ſes amis la chériſſaient, & ſon mari la reſpectait.

Elle paſſa quarante années dans cette diſſipation & dans ce cercle d'amuſemens qui occupent ſérieuſement les femmes, n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant jamais mis dans ſa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de ſon prochain & les intérêts de ſon cœur. Enfin quand elle ſe vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'eſprit paſſent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de *Racine*, & fut étonnée de ſentir en les liſant encore plus de plaiſir qu'elle n'en avait éprouvé à la repréſentation : le bon goût qui ſe déployait en elle lui faiſait diſcerner que cet homme ne diſait jamais que des choſes vraies & intéreſſantes, qu'elles étaient toutes à leur place, qu'il était ſimple & noble, ſans déclamation, ſans rien de forcé, ſans courir après l'eſprit ; que ſes intrigues, ainſi que ſes penſées, étaient toutes fondées ſur la nature. Elle retrouvait dans cette lecture l'hiſtoire de ſes ſentimens & le tableau de ſa vie.

On lui fit lire *Montagne*. Elle fut charmée d'un homme qui faiſait converſation avec elle, & qui doutait de tout. On lui donna enſuite les grands-hommes de *Plutarque*. Elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'hiſtoire des grandes-femmes ?

L'abbé

L'abbé de *Châteauneuf* la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, madame? lui dit-il. J'ai ouvert par hazard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet; c'eſt, je crois, quelque recueil de lettres. J'y ai vu ces paroles: *Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris.* J'ai jetté le livre.

Comment, madame? ſavez-vous bien que ce ſont les épitres de *St. Paul?*

Il ne m'importe de qui elles ſont, l'auteur eſt très impoli. Jamais monſieur le maréchal ne m'a écrit dans ce ſtile; je ſuis perſuadée que votre *St. Paul* était un homme très difficile à vivre. Etait-il marié?

Oui, madame.

Il ſalait que ſa femme fût une bien bonne créature. Si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez ſoumiſes à vos maris!* Encor s'il s'était contenté de dire, *Soyez douces, complaiſantes, attentives, œconomes*, je dirais, Voila un homme qui ſait vivre; & pourquoi ſoumiſes, s'il vous plait? Quand j'épouſai monſieur de *Grancey*, nous nous promimes d'être fidèles: je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la ſienne; mais ni lui ni moi ne promimes d'obéir. Sommes-nous donc des eſclaves? N'eſt-ce pas aſſez qu'un homme après m'avoir épouſée ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois eſt mortelle? N'eſt-ce pas aſſez que je mette au jour avec de très grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il ſera majeur? Ne ſuffit-il pas que je ſois ſujette tous les mois à des incommodités très déſagréables pour une femme de qualité, & que pour comble, la ſuppreſſion d'une de ces douze maladies par an ſoit capable de me donner la mort, ſans qu'on vienne me dire encore, *Obéiſſez?*

Certainement la nature ne l'a pas dit; elle nous a fait des organes différens de ceux des hommes; mais en nous rendant néceſſaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un eſclavage. Je me ſouviens bien que *Molière* a dit:

Du côté de la barbe eſt la toute-puiſſance.

Mais voilà une plaiſante raiſon pour que j'aye un maître!

Quoi, parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il eſt obligé de tondre de fort près, & que mon menton eſt né raſé, il faudra que je lui obéiſſe très humblement ? Je ſais bien qu'en général les hommes ont les muſcles plus forts que les nôtres, & qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai bien peur que ce ne ſoit là l'origine de leur ſupériorité.

Ils prétendent avoir auſſi la tête mieux organiſée, & en conſéquence ils ſe vantent d'être plus capables de gouverner. Mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours paſſés d'une princeſſe Allemande, qui ſe lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ſes ſujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, & qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ſes connaiſſances ; auſſi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbécilles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, & qui nous laiſſent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, ſi j'avais un état à gouverner, je me ſens capable d'oſer ſuivre ce modèle.

L'abbé de *Châteauneuf* qui était fort poli, n'eut garde de contredire madame la maréchale.

A propos, dit-elle, eſt-il vrai que *Mahomet* avait pour nous tant de mépris, qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en paradis, & que nous ne ſerions admiſes qu'à l'entrée ? En ce cas, dit l'abbé, les hommes ſe tiendront toûjours à la porte. Mais conſolez-vous, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la religion mahométane. Nos moines ignorans & méchans nous ont bien trompés, comme le dit mon frère, qui a été douze ans ambaſſadeur à la Porte.

Quoi ! il n'eſt pas vrai, monſieur, que *Mahomet* ait inventé la pluralité des femmes, pour mieux s'attacher les hommes ? Il n'eſt pas vrai que nous ſoyons eſclaves en Turquie, & qu'il nous ſoit défendu de prier DIEU dans une moſquée ? Pas un mot de tout cela, madame. *Mahomet*, loin d'avoir imaginé la polygamie l'a reprimée & reſtrainte. Le ſage *Salomon* poſſédait ſept cent épouſes. *Mahomet* a réduit ce nombre à quatre ſeulement. Meſdames iront en paradis tout comme meſſieurs,

& ſans doute on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici. Car vous ſentez bien que nous ne connaiſſons l'amour dans ce monde que très imparfaitement.

Hélas, vous avez raiſon, dit la maréchale : L'homme eſt bien peu de choſe.

Mais, dites-moi, votre *Mahomet* a-t-il ordonné que les femmes fuſſent ſoumiſes à leurs maris ?

Non, madame, cela ne ſe trouve point dans l'Alcoran.

Pourquoi donc ſont-elles eſclaves en Turquie ?

Elles ne ſont point eſclaves, elles ont leurs biens, elles peuvent teſter, elles peuvent demander un divorce dans l'occaſion : elles vont à la moſquée à leurs heures, & à leurs rendez-vous à d'autres heures : on les voit dans les rues avec leurs voiles ſur le nez, comme vous aviez votre maſque il y a quelques années. Il eſt vrai qu'elles ne paraiſſaient ni à l'opéra, ni à la comédie ; mais c'eſt parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que ſi jamais dans Conſtantinople, qui eſt la patrie d'*Orphée*, il y avait un opéra, les dames Turques ne rempliſſent les premières loges ?

Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris ! diſait toûjours la maréchale entre ſes dents. Ce *Paul* était bien brutal.

Il était un peu dur, repartit l'abbé, & il aimait fort à être le maître : il traita du haut en bas *St. Pierre* qui était un aſſez bon homme. D'ailleurs il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le janſéniſme. Je me doutais bien que c'était un hérétique, dit la maréchale, & elle ſe remit à ſa toilette.

CONFORMEZ-VOUS AUX TEMS.

FEu monſieur de *Montampui*, mon bon ami, recteur de l'univerſité de Paris, eut envie un jour d'aller à une repréſentation de *Zaïre*, piéce très ſainte, dans laquelle l'héroïne ne donne un rendez-vous que pour ſe faire batiſer.

Monſieur le recteur n'avait d'autre parti à prendre que celui

d'aller en fiacre de ſon collège à la comédie, vêtu de ſon habit ordinaire, comme en uſent tous les honnêtes gens de Paris ; mais il crut, comme le père *Caſtel*, que l'univers avait les yeux ſur lui, & il le crut avec d'autant plus de raiſon, qu'étant recteur de l'univerſité, il avait, ſuivant la force du mot, inſpection ſur l'univers, lequel par conſéquent le regardait continuellement. Il ſentit que l'univers apprendrait avec étonnement qu'un nommé *Montampui* avait été à la comédie, & que tous les ſiécles en ſeraient ſcandaliſés.

Montampui ne voulant ni faire cette peine à l'univers, ni ſe priver de la comédie, prit le parti de ſe déguiſer en femme. Il avait dans une vieille armoire un ajuſtement de ſa grand' mère, décédée du tems de la Fronde. Le voilà qui s'affuble d'un cotillon de drap rouge, & d'un manteau feuille morte. Il couvre ſa vieille tête de recteur d'une coëffure à triple étage, ſurmontée d'un gros nœud de rubans roſe-ſèche.

Une paire d'engageantes rouſſes & déchirées laiſſe paraître dans tout leur avantage ſes bras quarrés & velus. Notre recteur ainſi trouſſé ſort par une porte ſecrette du collège, & court à celle de la comédie.

Cette étrange figure attroupa le monde ; on eut peu de reſpect pour madame ; elle fut tiraillée, reconnue pour un vilain homme, & menée en priſon, où elle demeura juſqu'à-ce qu'elle eût avoué qu'elle était recteur de l'univerſité de Paris, la fille aînée de nos rois. Si Mr. *Montampui* avait eu dans la tête ce bel axiome, *Conformez-vous aux tems*, il n'aurait pas donné cette ſcène à l'univers.

Ce n'eſt pas la peine de recommander cette maxime aux courtiſans, ils l'ont toûjours fidélement obſervée avec les hommes en place ; *ſerviebant tempori*, comme dit *Tacite*. Les dames & les petits-maîtres ont toûjours auſſi révéré la mode, & même enchéri ſur elle ; ce n'eſt pas à ceux qui vont ſelon le tems, c'eſt à ceux que la deſtinée a mis à la tête des gouvernemens, que s'adreſſe ce petit diſcours.

Rois d'Angleterre, vous ne faites plus ſemblant de guérir des écrouelles, depuis que votre peuple s'eſt apperçu que vous n'êtes pas médecins. La ſociété royale de Londres a vu clairement qu'il n'y a nul rapport phyſique ni métaphyſique entre les

prérogatives de la couronne d'Angleterre & des humeurs froides. Vous avez retranché cette cérémonie, vous vous êtes conformés aux tems.

Je ſuis perſuadé qu'il y avait de très belles loix dans Athènes ſur la recolte du gland, avant que *Triptolème* eût enſeigné aux Grecs à ſemer du bled. Mais quand les Athéniens eurent commencé à manger du pain, & à trouver cette nourriture meilleure que l'autre, alors toutes les loix ſur le gland s'abolirent delles-mêmes, & les arcontes furent obligés d'encourager l'agriculture.

Archevêques de Naples, le tems viendra où le ſang de Mr. *St. Janvier* ou *Gennaro* ne bouillira plus quand on l'approchera de ſa tête. Les gentilshommes Napolitains & les bourgeois en ſauront aſſez dans quelques ſiécles, pour conclure que ce tour de paſſe-paſſe ne leur a pas valu un ducat, qu'il eſt abſolument inutile à la proſpérité du royaume & au bien-être des citoyens; que DIEU ne fait point de miracles à jour nommé, qu'il ne change point les loix qu'il a impoſées à la nature. Quand ces notions ſeront deſcendues des nobles aux citadins, & de ceux-ci à la portion du peuple qui eſt capable de raiſon, alors on verra dans Naples ce qu'on vit dans la petite ville Egnatia, où du tems d'*Horace* l'encens brûlait de lui-même, ſans qu'on l'approchât du feu. *Horace* tourna le miracle en ridicule, & il ne ſe fit plus. C'eſt ainſi qu'on s'eſt défait du ſaint nombril de JESUS dans la ville de Châlons; c'eſt ainſi que les miracles ſont partis de la moitié de l'Europe avec les reliques. Dès que la raiſon vient, les miracles s'en vont.

Tribunal ancien ou nouveau, qui ſiégez dans une grande ville irreguliére, compoſée de palais & de chaumières, dégoutante & magnifique, habitée tour-à-tour par des ſauvages, des demi-ſauvages, des Welches, des Romains, des Francs, & enfin par des Français, il y a bien longtems que vous n'avez promené dans les rues la prétendue carcaſſe de la bergère de Nanterre, & que *Marcel* & *Geneviève* ne ſe ſont rencontrés ſur le pont Notre-Dame, pour nous donner de la pluye & du beau tems. Vous avez ſu que les bons bourgeois de Paris commençaient à ſoupçonner que ce n'eſt pas une petite fille de village qui diſpoſe des ſaiſons, mais que le DIEU qui

arrangea la matière & qui forma les élémens, eſt le ſeul maître abſolu des airs & de la terre ; & bientôt *Geneviève* honorée modeſtement dans ſa nouvelle égliſe, ne partagera plus avec DIEU le domaine ſuprême de la nature.

Vous ne rendrez plus d'arrêts ni en faveur d'*Ariſtote*, ni contre l'émétique ; on ne vous préſentera plus de réquiſitoire pour empêcher que l'inoculation ne conſerve la vie de nos princes & de nos citoyens ; vous vous conformerez aux tems.

Les tems approchent où l'on ſe laſſera d'envoyer de l'argent à trois cent lieues de chez ſoi, pour poſſéder en ſûreté dans ſa patrie des prés & des vignes accordées par le ſouverain.

On verra qu'il n'appartient pas plus à un Italien de ſe mêler de ce que penſe un Français, qu'il n'appartient à ce Français de preſcrire à cet Italien ce qu'il doit penſer. On ſentira l'énorme & dangereux ridicule d'avoir dans un état un corps conſidérable de citoyens dépendant d'un maître étranger. Ce corps comprendra lui-même qu'il ſerait plus honoré, plus cher à la nation, ſi réclamant ſon indépendance naturelle, il ceſſait d'employer à ſes dépens une eſpèce de ſimonie pour ſe rendre eſclave. Il ſe fortifiera dans cette idée ſage & noble, par l'exemple d'une iſle voiſine. Alors vous ferez ſervir votre influence & votre pouvoir à briſer des liens dont la nation s'indigne. Vous vous conformerez aux tems.

Il eſt plus beau, ſans doute, de les préparer que de s'y conformer ; car il y a peu de mérite à ſe nourrir des fruits que l'arrière-ſaiſon fait naître ; mais c'en eſt un grand de préparer ſa terre, par une ſage culture, à porter de bonne heure les productions dont on n'aurait eu qu'une jouïſſance tardive.

L'opinion gouverne le monde, mais ce ſont les ſages qui à la longue dirigent cette opinion.

Quand ces ſages ont enfin éclairé les hommes, il ne faut pas traiter avec eux comme on uſait du tems de *Pierre Lombard*, de *Scot*, & de *Gilbert de la Porée*.

Une ſociété inſociable, étrangère dans ſa patrie, compoſée de gens de mérite, de ſots, de fanatiques, de fripons, portait d'un bout de l'univers à l'autre l'étendart d'un homme qui prétend commander de droit divin à l'univers ; elle avait fabriqué dans un coin, au nom de cet homme, cent & une fléches dont

elle perçait dévotement ſes ennemis ; elle voulut perſuader que ces fléches étaient d'or, & qu'elles étaient tombées du ciel.

Pour appuyer cette opinion, elle employa une eſpèce de magie. Les incrédules qui voulaient prouver que ces fléches n'étaient que de plomb, ſe trouvaient tout-d'un-coup, ſans ſavoir comment, à trois cent, à cinq cent milles de chez eux, ou dans un château voiſin, obſcur & mal meublé, dont ils ne ſortaient point qu'ils n'euſſent ſigné que les cent & une fléches étaient d'un or très pur.

Vous avez enfin purgé le pays de ces magiciens ; vous avez vu de loin le tems où l'exécration publique les aurait exterminés. Non-ſeulement vous vous êtes conformés aux tems, mais vous avez prévenu les tems.

Ne gâtez pas cette bonne œuvre, en écraſant le fanatiſme d'une main, & en pourſuivant la raiſon de l'autre.

Quand vous voyez cette raiſon faire des progrès ſi prodigieux, regardez-la comme une alliée qui peut venir à votre ſecours, & non comme une ennemie qu'il faut attaquer. Croyez qu'à la longue elle ſera plus puiſſante que vous ; oſez la chérir & non la craindre. Conformez-vous aux tems.

DE L'HORRIBLE DANGER DE LA LECTURE.

NOus, *Jouſſouf Cherébi*, par la grace de DIEU, mouphti du St. Empire Ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidèles qui ces préſentes verront, ſotiſe & bénédiction.

Comme ainſi ſoit que *Saïd Effendi*, ci-devant ambaſſadeur de la ſublime Porte, vers un petit état nommé *Frankrom*, ſitué entre l'Eſpagne & l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux uſage de l'imprimerie, ayant conſulté ſur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis & imans de la ville impériale de Stamboul, & ſurtout les faquirs connus par leur zèle contre l'eſprit, il a ſemblé bon à *Mahomet* & à nous, de condamner, proſcrire, anathématiſer ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les cauſes ci-deſſous énoncées.

Digitized by Google

1°. Cette facilité de communiquer ſes penſées tend évidemment à diſſiper l'ignorance, qui eſt la gardienne & la ſauvegarde des états bien policés.

2°. Il eſt à craindre que parmi les livres apportés d'Occident, il ne s'en trouve quelques-uns ſur l'agriculture & ſur les moyens de perfectionner les arts méchaniques, leſquels ouvrages pourraient à la longue (ce qu'à DIEU ne plaiſe) réveiller le génie de nos cultivateurs & de nos manufacturiers, exciter leur induſtrie, augmenter leurs richeſſes, & leur inſpirer un jour quelque élévation d'ame, quelque amour du bien public, ſentimens abſolument oppoſés à la ſaine doctrine.

3°. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'hiſtoire dégagés du merveilleux, qui entretient la nation dans une heureuſe ſtupidité; on aurait dans ces livres l'impudence de rendre juſtice aux bonnes & aux mauvaiſes actions, & de recommander l'équité & l'amour de la patrie, ce qui eſt viſiblement contraire aux droits de notre place.

4°. Il ſe pourrait dans la ſuite des tems que de miſérables philoſophes, ſous le prétexte ſpécieux, mais puniſſable, d'éclairer les hommes & de les rendre meilleurs, viendraient nous enſeigner des vertus dangereuſes, dont le peuple ne doit jamais avoir de connaiſſance.

5°. Ils pourraient, en augmentant le reſpect qu'ils ont pour DIEU, & en imprimant ſcandaleuſement qu'il remplit tout de ſa préſence, diminuer le nombre des pélerins de la Mecque, au grand détriment du ſalut des ames.

6°. Il arriverait ſans doute qu'à force de lire les auteurs Occidentaux qui ont traité des maladies contagieuſes, & de la manière de les prévenir, nous ſerions aſſez malheureux pour nous garantir de la peſte, ce qui ſerait un attentat énorme contre les ordres de la providence.

A ces cauſes & autres, pour l'édification des fidèles, & pour le bien de leurs ames, nous leur défendons de jamais lire aucun livre, ſous peine de damnation éternelle. Et de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'inſtruire, nous défendons aux pères & aux mères d'enſeigner à lire à leurs enfans. Et pour prévenir toute contravention à notre ordonnance, nous leur défendons expreſſément de penſer, ſous les mêmes peines; enjoi-

enjoignons à tous les vrais croyans de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phraſes liées enſemble, deſquelles on pourrait inférer un ſens clair & net. Ordonnons que dans toutes les converſations on ait à ſe ſervir de termes qui ne ſignifient rien, ſelon l'ancien uſage de la ſublime Porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque penſée en contrebande dans la ſacrée ville impériale, commettons ſpécialement le premier médecin de ſa hauteſſe, né dans un marais de l'Occident ſeptentrional; lequel médecin ayant déja tué quatre perſonnes auguſtes de la famille Ottomane, eſt intéreſſé plus que perſonne à prévenir toute introduction de connaiſſances dans le pays: lui donnons pouvoir, par ces préſentes, de faire ſaiſir toute idée qui ſe préſenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville, & nous amener ladite idée pieds & poings liés, pour lui être infligé par nous tel châtiment qu'il nous plaira.

Donné dans notre palais de la Stupidité, le 7 de la lune de Muharem, l'an 1143 de l'Egire.

DES ARRÊTS DE MORT.

EN liſant l'hiſtoire, & en voyant cette ſuite preſque jamais interrompue de calamités ſans nombre entaſſées ſur ce globe, que quelques-uns appellent le *meilleur des mondes poſſibles*, j'ai été frappé ſurtout de la grande quantité d'hommes conſidérables dans l'état, dans l'égliſe, dans la ſociété, qu'on a fait mourir comme des voleurs de grand chemin. Je laiſſe à part les aſſaſſinats, les empoiſonnemens; je ne parle que des maſſacres en forme juridique, faits avec loyauté & cérémonie. Je commence par les rois & les reines. L'Angleterre ſeule en fournit une liſte aſſez ample. Mais pour les chanceliers, chevaliers, écuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainſi par juſtice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui eût ſubi ſon arrêt, ſi ſon procès eût duré quelque tems de plus, ou ſi leur

partie adverſe était morte d'apoplexie pendant l'inſtruction.

Que la fiſtule eût cangrené le *rectum* du cardinal de *Richelieu* quelques mois plutôt, les de *Thou*, les *Cinq-Mars* & tant d'autres étaient en liberté. Si *Barnevelt* avait eu pour juges autant d'arminiens que de gomariſtes, il ſerait mort dans ſon lit.

Si le connétable de *Luines* n'avait pas demandé la confiſcation de la maréchale d'*Ancre*, elle n'eût pas été brûlée comme ſorcière. Qu'un homme réellement criminel, un aſſaſſin, un voleur public, un empoiſonneur, un parricide ſoit arrêté, & que ſon crime ſoit prouvé, il eſt certain que dans quelque tems, & par quelques juges qu'il ſoit jugé, il ſera un jour condamné. Mais il n'en eſt pas de même des hommes d'état; donnez-leur ſeulement d'autres juges, ou attendez que le tems ait changé les intérêts, refroidi les paſſions, amené d'autres ſentimens, leur vie ſera en ſûreté.

Imaginez que la reine *Elizabeth* meurt d'une indigeſtion la veille de la condamnation de *Marie Stuart*, alors *Marie Stuart* ſera ſur le trône d'Ecoſſe, au-lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que *Cromwell* tombe ſeulement malade, on ſe gardera bien de couper la tête à *Charles I.* Ces deux aſſaſſinats, revêtus je ne ſais comment de la forme des loix, n'entrent guères dans la liſte des injuſtices ordinaires. Figurez-vous des voleurs de grand chemin, qui ayant garotté & volé deux paſſans, ſe plairaient à nommer dans la troupe un procureur-général, un préſident, un avocat, des conſeillers, & qui ayant ſigné une ſentence, feraient pendre les deux paſſans en cérémonie. C'eſt ainſi que la reine d'Ecoſſe & ſon petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires prononcés par les juges compétens contre des princes ou des hommes en place, y en a-t-il un ſeul qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, ſi on avait eu un autre tems à choiſir? Y a-t-il un ſeul des condamnés, immolés ſous le cardinal de *Richelieu*, qui n'eût été en faveur, ſi leur procès avait été prolongé juſqu'à la régence d'*Anne d'Autriche?* Le prince de *Condé* eſt arrêté ſous *François II*; il eſt jugé à mort par des commiſſaires; *François II* meurt, & le prince de *Condé* redevient un homme puiſſant.

Ces exemples ſont innombrables. Il faut ſurtout conſidérer

l'eſprit du tems. On a brûlé *Vanini* ſur une accuſation vague d'athéiſme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'aſſez pédant & d'aſſez ſot pour faire les livres de *Vanini*, on ne les lirait pas, & c'eſt tout ce qui en arriverait.

Un Eſpagnol paſſe par Genève au milieu du ſeiziéme ſiécle; le Picard *Jean Chauvin* apprend que cet Eſpagnol eſt logé dans une hôtellerie; il ſe ſouvient que cet Eſpagnol a diſputé contre lui ſur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon théologien *Jean Chauvin* qui fait arrêter le paſſant, malgré toutes les loix divines & humaines, malgré le droit des gens reçu chez toutes les nations; il le fait plonger dans un cachot, & le fait brûler à petit feu avec des fagots verds, afin que le ſupplice dure plus longtems. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de perſonne; & ſi ce fou de *Servet* était venu dans le bon tems, il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on appelle *la juſtice* eſt donc auſſi arbitraire que les modes. Il y a des tems d'horreurs & de folie chez les hommes, comme des tems de peſte; & cette contagion a fait le tour de la terre.

DE LA FRIVOLITÉ.

CE qui me perſuade le plus de la providence, diſait le profond auteur de *Bacha Billeboquet*, c'eſt que pour nous conſoler de nos innombrables miſères, la nature nous a fait frivoles. Nous ſommes tantôt des bœufs ruminans accablés ſous le joug, tantôt des colombes diſperſées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour dégoutante du ſang de nos compagnes, renards pourſuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout-d'un-coup devenus papillons, & nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer ſans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale dame d'honneur de la reine, ſous prétexte qu'elle avait fait tuer un

coq blanc au clair de la lune ? dans cette même ville où le maréchal de *Marillac* fut aſſaſſiné en cérémonie, ſur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apoſtés par un prêtre dans ſa propre maiſon de campagne, où il careſſait *Marion de Lorme* comme il pouvait, tandis que ces ſcélérats en robe exécutaient ſes ſanguinaires volontés ?

Pourrait-on ſe dire à ſoi-même, ſans trembler dans toutes ſes fibres, & ſans avoir le cœur glacé d'horreur : Me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts & mourans de deux mille jeunes gentilshommes égorgés près du fauxbourg St. Antoine, parce qu'un homme en ſoutane rouge avait déplu à quelques hommes en ſoutane noire ?

Qui pourrait paſſer par la rue de la Féronnerie ſans verſer des larmes, & ſans entrer dans des convulſions de fureur contre les principes abominables & ſacrés qui plongèrent le coûteau dans le cœur du meilleur des hommes & du plus grand des rois ?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la *St. Barthelemi*, ſans dire, C'eſt ici qu'on aſſaſſina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU ; c'eſt ici qu'on traîna tout ſanglant un des ayeux de ma mère, c'eſt là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureuſement les hommes ſont ſi légers, ſi frivoles, ſi frappés du préſent, ſi inſenſibles au paſſé, que ſur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui faſſent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie, qui ayant perdu leurs enfans, leur maîtreſſe, une grande partie de leur bien, & par conſéquent toute leur conſidération, & même pluſieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions réitérées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encor d'une piéce nouvelle, & faiſaient à ſouper des contes qu'on croyait plaiſans ! La ſolidité conſiſte dans l'uniformité des idées. Un homme de bon ſens, dit-on, doit toûjours penſer de la même façon. Si on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Lethé à ceux qui devaient habiter les champs Eliſées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie ? oubliez & jouiſſez.

DE L'IMAGINATION.

C'Eſt le pouvoir que chaque être ſenſible ſent en ſoi, de ſe repréſenter dans ſon cerveau les choſes ſenſibles. Cette faculté eſt dépendante de la mémoire. On voit des hommes, des animaux, des jardins : ces perceptions entrent par les ſens ; la mémoire les retient ; l'*imagination* les compoſe. Voilà pourquoi les anciens Grecs appellèrent les muſes *filles de mémoire.*

Il eſt très eſſentiel de remarquer que ces facultés de recevoir des idées, de les retenir, de les compoſer, eſt au rang des choſes dont nous ne pouvons rendre aucune raiſon. Ces reſſorts inviſibles de notre être ſont de la main de la nature, & non de la nôtre.

Peut-être ce don de DIEU, l'*imagination*, eſt-il le ſeul inſtrument avec lequel nous compoſions des idées, & même les plus métaphyſiques.

Vous prononcez le mot de *triangle ;* mais vous ne prononcez qu'un ſon, ſi vous ne vous repréſentez pas l'image d'un triangle quelconque. Vous n'avez certainement eu l'idée d'un triangle que parce que vous en avez vu, ſi vous avez des yeux, ou touché, ſi vous êtes aveugle. Vous ne pouvez penſer au triangle en général, ſi votre imagination ne ſe figure, au moins confuſément, quelque triangle particulier. Vous calculez, mais il faut que vous vous repréſentiez des unités redoublées, ſans quoi il n'y a que votre main qui opère.

Vous prononcez les termes abſtraits, *grandeur*, *vérité*, *juſtice*, *fini*, *infini ;* mais ce mot *grandeur* eſt-il autre choſe qu'un mouvement de votre langue qui frappe l'air ſi vous n'avez pas l'image de quelque grandeur ? Que veulent dire ces mots, *vérité*, *menſonge*, ſi vous n'avez pas apperçu par vos ſens, que telle choſe qu'on vous avait dit exiſtait en effet, & que telle autre n'exiſtait pas ? Et de cette expérience ne compoſez-vous pas l'idée générale de vérité & de menſonge ? Et quand on

vous demande ce que vous entendez par ces mots, pouvez-vous vous empêcher de vous figurer quelque image ſenſible, qui vous fait ſouvenir qu'on vous a dit quelquefois ce qui était, & fort ſouvent ce qui n'était point ?

Avez-vous la notion de *juſte* & d'*injuſte* autrement que par des actions qui vous ont paru telles ? Vous avez commencé dans votre enfance par apprendre à lire ſous un maître. Vous aviez envie de bien épeller, & vous avez mal épellé : votre maître vous a battu ; cela vous a paru très injuſte. Vous avez vu le ſalaire refuſé à un ouvrier, & cent autres choſes pareilles. L'idée abſtraite du juſte & de l'injuſte eſt-elle autre choſe que ces faits confuſément mêlés dans votre imagination ?

Le *fini* eſt-il dans votre eſprit autre choſe que l'image de quelque meſure bornée ? L'*infini* eſt-il autre choſe que l'image de cette même meſure que vous prolongez ſans trouver fin ? Toutes ces opérations ne font-elles pas dans vous à-peu-près de la même manière que vous liſez un livre ? Vous y liſez les choſes, & vous ne vous occupez pas des caractères de l'alphabet, ſans leſquels pourtant vous n'auriez aucune notion de ces choſes : faites-y un moment d'attention, & alors vous appercevrez ces caractères ſur leſquels gliſſait votre vue. Ainſi tous vos raiſonnemens, toutes vos connaiſſances ſont fondées ſur des images tracées dans votre cerveau. Vous ne vous en appercevez pas ; mais arrêtez-vous un moment pour y ſonger ; & alors vous voyez que ces images ſont la baſe de toutes vos notions. C'eſt au lecteur à peſer cette idée, à l'étendre, à la rectifier.

Le célèbre *Adiſſon* dans ſes *onze eſſais ſur l'imagination*, dont il a enrichi les feuilles du ſpectateur, dit d'abord *que le ſens de la vue eſt celui qui fournit ſeul les idées à l'imagination.* Cependant il faut avouer que les autres ſens y contribuent auſſi. Un aveugle-né entend dans ſon imagination l'harmonie qui ne frappe plus ſon oreille ; il eſt à table en ſonge ; les objets qui ont réſiſté ou cédé à ſes mains, ſont encore le même effet dans ſa tête. Il eſt vrai que le ſens de la vue fournit ſeul les images ; & comme c'eſt une eſpèce de *toucher* qui s'étend juſqu'aux étoiles, ſon immenſe étendue enrichit plus l'imagination que tous les autres ſens enſemble.

Digitized by Google

Il y a deux ſortes d'imagination ; l'une qui conſiſte à retenir une ſimple impreſſion des objets ; l'autre qui arrange ces images reçues, & les combine en mille manières. La première a été appellée *imagination paſſive*, la ſeconde *active*. La paſſive ne va pas beaucoup au-delà de la mémoire ; elle eſt commune aux hommes & aux animaux. De-là vient que le chaſſeur & ſon chien pourſuivent également des bêtes dans leurs rêves, qu'ils entendent également le bruit des cors, que l'un crie, & l'autre jappe en dormant. Les hommes & les bêtes font alors plus que ſe reſſouvenir, car les ſonges ne ſont jamais des images fidelles. Cette eſpèce d'imagination compoſe les objets, mais ce n'eſt point en elle l'entendement qui agit, c'eſt la mémoire qui ſe méprend.

Cette imagination paſſive n'a certainement beſoin du ſecours de notre volonté, ni dans le ſommeil, ni dans la veille ; elle ſe peint malgré nous ce que nos yeux ont vu, elle entend ce que nous avons entendu, & touche ce que nous avons touché ; elle y ajoute, elle en diminue. C'eſt un ſens intérieur qui agit néceſſairement. Auſſi rien n'eſt-il plus commun que d'entendre dire, *on n'eſt pas le maître de ſon imagination.*

C'eſt ici qu'on doit s'étonner & ſe convaincre de ſon peu de pouvoir. D'où vient qu'on fait quelquefois en ſonge des diſcours ſuivis & éloquens, des vers meilleurs qu'on n'en ferait ſur le même ſujet étant éveillé ? que l'on réſoud même des problêmes de mathématiques ? Voilà certainement des idées très combinées qui ne dépendent de nous en aucune manière. Or s'il eſt inconteſtable que des idées ſuivies ſe forment dans nous, malgré nous, pendant notre ſommeil, qui nous aſſûrera qu'elles ne ſont pas produites de même dans la veille ? Eſt-il un homme qui prévoye l'idée qu'il aura dans une minute ? Ne parait-il pas qu'elles nous ſont données comme les mouvemens de nos fibres ? Et ſi le père *Mallebranche* s'en était tenu à dire que toutes les idées ſont données de DIEU, aurait-on pu le combattre ?

Cette faculté paſſive indépendante de la réflexion, eſt la ſource de nos paſſions, & de nos erreurs ; loin de dépendre de la volonté, elle la détermine, elle nous pouſſe vers les objets qu'elle peint, ou nous en détourne, ſelon la manière dont elle les repréſente. L'image d'un danger inſpire la crainte ;

celle d'un bien donne des déſirs violens ; elle ſeule produit l'entouſiaſme de gloire, de parti, de fanatiſme ; c'eſt elle qui répandit tant de maladies de l'eſprit, en faiſant imaginer à des cervelles faibles fortement frappées que leurs corps étaient changés en d'autres corps ; c'eſt elle qui perſuada à tant d'hommes qu'ils étaient obſédés, ou enſorcelés, & qu'ils allaient effectivement au ſabbat, parce qu'on leur diſait qu'ils y allaient. Cette eſpèce d'imagination ſervile, partage ordinaire du peuple ignorant, a été l'inſtrument dont l'imagination forte de certains hommes s'eſt ſervie pour dominer. C'eſt encore cette imagination paſſive des cerveaux aiſés à ébranler, qui fait quelquefois paſſer dans les enfans les marques évidentes de l'impreſſion qu'une mère a reçue : les exemples en ſont innombrables ; & celui qui écrit cet article en a vu de ſi frappans, qu'il démentirait ſes yeux s'il en doutait. Cet effet de l'imagination n'eſt guères explicable ; mais aucune autre opération de la nature ne l'eſt davantage. On ne conçoit pas mieux comment nous avons des perceptions, comment nous les retenons, comment nous les arrangeons. Il y a l'infini entre nous & les reſſorts de notre être.

L'imagination active eſt celle qui joint la réflexion, la combinaiſon à la mémoire. Elle rapproche pluſieurs objets diſtans ; elle ſépare ceux qui ſe mêlent, les compoſe & les change ; elle ſemble créer quand elle ne fait qu'arranger ; car il n'eſt pas donné à l'homme de ſe faire des idées, il ne peut que les modifier.

Cette imagination active eſt donc au fonds une faculté auſſi indépendante de nous que l'imagination paſſive ; & une preuve qu'elle ne dépend pas de nous, c'eſt que ſi vous propoſez à cent perſonnes également ignorantes, d'imaginer telle machine nouvelle, il y en aura quatre-vingt-dix-neuf qui n'imagineront rien malgré leurs efforts. Si le centiéme imagine quelque choſe, n'eſt-il pas évident que c'eſt un don particulier qu'il a reçu ? c'eſt ce don que l'on appelle *génie*, c'eſt là qu'on a reconnu quelque choſe d'inſpiré & de divin.

Ce don de la nature eſt *imagination d'invention* dans les arts, dans l'ordonnance d'un tableau, dans celle d'un poëme. Elle ne peut exiſter ſans la mémoire ; mais elle s'en ſert comme d'un

d'un inſtrument avec lequel elle fait tous ſes ouvrages.

Après avoir vu qu'on ſoulevait avec un bâton une groſſe pierre que la main ne pouvait remuer, l'*imagination* active inventa les leviers, & enſuite les forces mouvantes compoſées, qui ne ſont que des leviers déguiſés; il faut ſe peindre d'abord dans l'eſprit les machines & leurs effets pour les exécuter.

Ce n'eſt pas cette ſorte d'*imagination* que le vulgaire appelle, ainſi que la mémoire, l'*ennemie du jugement*. Au contraire, elle ne peut agir qu'avec un jugement profond. Elle combine ſans ceſſe ſes tableaux, elle corrige ſes erreurs, elle élève tous ſes édifices avec ordre. Il y a une *imagination* étonnante dans la mathématique pratique; & *Archimède* avait au moins autant d'*imagination* qu'*Homère*. C'eſt par elle qu'un poëte crée ſes perſonnages, leur donne des caractères, des paſſions, invente ſa fable, en préſente l'expoſition, en redouble le nœud, en prépare le dénouement; travail qui demande encor le jugement le plus profond, & en même tems le plus fin.

Il faut un très grand art dans toutes ces *imaginations d'invention*, & même dans les romans. Ceux qui en manquent ſont mépriſés des eſprits bien faits. Un jugement toûjours ſain règne dans les fables d'*Eſope*; elles ſeront toûjours les délices des nations. Il y a plus d'*imagination* dans les contes des fées; mais ces imaginations fantaſtiques, dépourvues d'ordre & de bon ſens, ne peuvent être eſtimées; on les lit par faibleſſe, & on les condamne par raiſon.

La ſeconde partie de l'*imagination active*, eſt celle de détail; & c'eſt elle qu'on appelle communément *imagination* dans le monde. C'eſt elle qui fait le charme de la converſation; car elle préſente ſans ceſſe à l'eſprit ce que les hommes aiment le mieux, des objets nouveaux. Elle peint vivement ce que les eſprits froids deſſinent à peine. Elle employe les circonſtances les plus frappantes; elle allègue des exemples; & quand ce talent ſe montre avec la ſobriété qui convient à tous les talens, il ſe concilie l'empire de la ſociété. L'homme eſt tellement machine, que le vin donne quelquefois cette *imagination* que l'yvreſſe anéantit; il y a là de quoi s'humilier, mais de quoi admirer. Comment ſe peut-il faire qu'un peu d'une cer-

taine liqueur qui empêchera de faire un calcul, donnera des idées brillantes ?

C'eſt ſurtout dans la poëſie que cette *imagination* de détail & d'expreſſion doit régner. Elle eſt ailleurs agréable, mais là elle eſt néceſſaire. Preſque tout eſt image dans *Homère*, dans *Virgile*, dans *Horace*, ſans même qu'on s'en apperçoive. La tragédie demande moins d'images, moins d'expreſſions pittoreſques, de grandes métaphores, d'allégories, que le poëme épique, ou l'ode : mais la plûpart de ces beautés bien ménagées, font dans la tragédie un effet admirable. Un homme qui ſans être poëte, oſe donner une tragédie, fait dire à *Hippolyte* :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chaſſe.

Mais *Hippolyte*, que le vrai poëte fait parler, dit,

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.

Ces *imaginations* ne doivent jamais être forcées, empoulées, giganteſques. *Ptolomée* parlant dans un conſeil d'une bataille qu'il n'a pas vue, & qui s'eſt donnée loin de chez lui, ne doit point peindre

„ Des montagnes de morts, privés d'honneurs ſuprêmes,
„ Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
„ Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
„ De quoi faire la guerre au reſte des vivans.

Une princeſſe ne doit point dire à un empereur,

„ La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre,
„ Que DIEU tient déja prête à te réduire en poudre.

On ſent aſſez que la vraye douleur ne s'amuſe point à une métaphore ſi recherchée.

Il n'y a que trop d'exemples de ce défaut : on les pardonne aux grands poëtes ; ils ſervent à rendre les autres ridicules.

L'imagination active qui fait les poëtes, leur donne l'entouſiaſme, c'eſt-à-dire, ſelon le mot grec, cette émotion interne,

qui agite en effet l'eſprit, & qui transforme l'auteur dans le perſonnage qu'il fait parler ; car c'eſt là l'entouſiaſme : il conſiſte dans l'émotion & dans les images : alors l'auteur dit préciſément les mêmes choſes que dirait la perſonne qu'il introduit.

Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

L'imagination alors ardente & ſage, n'entaſſe point de figures incohérentes ; elle ne dit point, par exemple, pour exprimer un homme épais de corps & d'eſprit :

Qu'il eſt flanqué de chair, gabionné de lard ;

Et que la nature

En maçonnant les remparts de ſon ame,
Songea plutôt au fourreau qu'à la lame.

Il y a de l'imagination dans ces vers ; mais elle eſt groſſière, elle eſt déréglée, elle eſt fauſſe : l'image de *remparts* ne peut s'allier avec celle de *fourreau ;* c'eſt comme ſi on diſait qu'un vaiſſeau eſt entré dans le port à bride abattue.

On permet moins l'imagination dans l'éloquence que dans la poëſie. La raiſon en eſt ſenſible. Le diſcours ordinaire doit moins s'écarter des idées communes. L'orateur parle la langue de tout le monde : Le poëte une langue extraordinaire & plus relevée : Le poëte a pour baſe de ſon ouvrage la fiction ; auſſi l'imagination eſt l'eſſence de ſon art ; elle n'eſt que l'acceſſoire dans l'orateur.

Certains traits d'*imagination* ont ajouté, dit-on, de grandes beautés à la peinture. On cite ſurtout cet artifice avec lequel un peintre mit un voile ſur la tête d'*Agamemnon* dans le ſacrifice d'*Iphigénie ;* artifice cependant bien moins beau que ſi le peintre avait eu le ſecret de faire voir ſur le viſage d'*Agamemnon* le combat de la douleur d'un père, de l'autorité d'un monarque, & du reſpect pour ſes Dieux ; comme *Rubens* a eu l'art de peindre dans les regards & dans l'attitude de *Marie de Médicis*, la douleur de l'enfantement, la joie d'avoir

un fils, & la complaiſance dont elle enviſage cet enfant.

En général *les imaginations* des peintres, quand elles ne ſont qu'ingénieuſes, font plus d'honneur à l'eſprit de l'artiſte qu'elles ne contribuent aux beautés de l'art. Toutes les compoſitions allégoriques ne valent pas la belle exécution de la main qui fait le prix des tableaux.

Dans tous les arts la belle *imagination* eſt toûjours naturelle : la fauſſe eſt celle qui aſſemble des objets incompatibles : la bizarre peint des objets qui n'ont ni analogie, ni allégorie, ni vraiſemblance ; comme des eſprits qui ſe jettent à la tête dans leurs combats des montagnes chargées d'arbres, qui tirent du canon dans le ciel, qui font une chauſſée dans le cahos ; *Lucifer* qui ſe transforme en crapaud ; un ange coupé en deux par un coup de canon, & dont les deux parties ſe rejoignent incontinent, &c... L'*imagination* forte approfondit les objets ; la faible les effleure ; la douce ſe repoſe dans les peintures agréables ; l'ardente entaſſe images ſur images ; la ſage eſt celle qui employe avec choix tous ces différens caractères, mais qui admet très rarement le bizarre, & rejette toûjours le faux.

Si la mémoire nourrie & exercée eſt la ſource de toute *imagination*, cette même mémoire ſurchargée la fait périr. Ainſi celui qui s'eſt rempli la tête de noms & de dates, n'a pas le magazin qu'il faut pour compoſer des images. Les hommes occupés de calculs ou d'affaires épineuſes, ont d'ordinaire l'*imagination* ſtérile.

Quand elle eſt trop ardente, trop tumultueuſe, elle peut dégénérer en démence ; mais on a remarqué que cette maladie des organes du cerveau eſt bien plus ſouvent le partage de ces *imaginations paſſives*, bornées à recevoir la profonde empreinte des objets, que de ces *imaginations* actives & laborieuſes qui aſſemblent & combinent des idées ; car cette *imagination* active a toûjours beſoin du jugement, l'autre en eſt indépendante.

Il n'eſt peut-être pas inutile d'ajouter à cet eſſai, que par ces mots, *perception*, *mémoire*, *imagination*, *jugement*, on n'entend point des organes diſtincts, dont l'un a le don de ſentir, l'autre ſe reſſouvient, un troiſiéme imagine, un quatriéme juge. Les hommes ſont plus portés qu'on ne penſe, à croire que ce

ſont des facultés différentes, & ſéparées. C'eſt cependant le même être qui fait toutes ces opérations, que nous ne connaiſſons que par leurs effets, ſans pouvoir rien connaître de cet être.

ANECDOTE SINGULIÈRE SUR LE PÈRE FOUQUET, CI-DEVANT JÉSUITE.

(Ce morceau eſt inſéré en partie dans les Lettres Juives.)

EN 1723, le père *Fouquet* jéſuite revint en France de la Chine où il avait paſſé vingt-cinq ans. Des diſputes de religion l'avaient brouillé avec ſes confrères. Il avait porté à la Chine un évangile différent du leur, & rapportait en Europe des mémoires contre eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort ſur le vaiſſeau; l'autre vint à Paris avec le père *Fouquet*. Ce jéſuite devait amener ſon lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La choſe était ſecrette.

Fouquet & ſon lettré logeaient à la maiſon profeſſe rue St. Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le père *Fouquet* fut auſſi incontinent les deſſeins des révérends pères; il ne perdit pas un moment, & partit la nuit en poſte pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'attrapa que le lettré. Ce pauvre garçon ne ſavait pas un mot de français. Les bons pères allèrent trouver le cardinal *Dubois*, qui alors avait beſoin d'eux. Ils dirent au cardinal qu'ils avaient parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, & qu'il falait l'enfermer.

Le cardinal qui par intérêt eût dû le protéger ſur cette ſeule accuſation, donna ſur le champ une lettre de cachet, la choſe du monde dont un miniſtre eſt quelquefois le plus libéral.

Le lieutenant de police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua; il trouva un homme qui faiſait des revérences autrement qu'à la françaiſe, qui parlait comme en chantant, & qui

avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, & l'envoya à Charenton, où il fut fouetté, comme l'abbé *Defontaines*, deux fois par ſemaine.

Le lettré Chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait paſſé que deux ou trois jours; il trouvait les mœurs des Français aſſez étranges; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères correcteurs. Il crut que la nation Françaiſe était compoſée de ces deux eſpèces, dont l'une danſait, tandis que l'autre fouettait l'eſpèce danſante.

Enfin au bout de deux ans le miniſtère changea; on nomma un nouveau lieutenant de police. Ce magiſtrat commença ſon adminiſtration par aller viſiter les priſons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il ſe fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne reſtait plus perſonne à voir. On lui dit qu'il y avait encor un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que perſonne n'entendait.

Un jéſuite qui accompagnait le magiſtrat, dit que c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en français, qu'on n'en tirerait rien, & qu'il conſeillait qu'on ne ſe donnât pas la peine de le faire venir.

Le miniſtre inſiſta. Le malheureux fut amené; il ſe jetta aux genoux du lieutenant de police. Il envoya chercher les interprêtes du roi; on lui parla eſpagnol, latin, grec, anglais, il diſait toûjours *Kanton*, *Kanton*. Le jéſuite aſſûra qu'il était poſſedé.

Le magiſtrat qui avait entendu dire autrefois, qu'il y a une province de la Chine appellée *Kanton*, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un interprête des miſſions étrangères qui écorchair le chinois; tout fut reconnu; le magiſtrat ne ſut que faire, & le jéſuite que dire. Mr. le duc de *Bourbon* était alors premier miniſtre; on lui conta la choſe; il fit donner de l'argent & des habits au Chinois, & on le renvoya dans ſon pays, dont on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter, que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaiſe opinion de la France.

Digitized by Google

PRÉFACE.

CEtte plaiſanterie a été ſi ſouvent imprimée, qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'eſt un badinage innocent ſur un livre ridicule du préſident d'une académie, lequel parut à la fin de 1752. C'était une choſe fort extraordinaire, qu'un philoſophe aſſurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'exiſtence de DIEU, *qu'une formule d'algèbre, que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir, qu'on peut ſe conſerver la vie trois ou quatre cent ans en ſe bouchant les pores. Pluſieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre. Un mathématicien de la Haye ayant écrit contre la première de ces propoſitions, & ayant rélevé cette erreur de mathématique, cette querelle occaſionna un procès dans les formes, que le préſident lui intenta devant la propre académie qui dépendait de lui, & il fit condamner ſon adverſaire comme fauſſaire. Cette injuſtice ſouleva toute l'Europe littéraire. C'eſt ce qui donna occaſion à la petite feuille qui ſuit ; c'eſt une continuelle alluſion à tous les paſſages du livre dont le public ſe moquait. On y fait d'abord parler un médecin, parce que dans ce livre il était dit qu'il ne falait point payer ſon médecin quand il ne guériſſait pas.*

DIATRIBE DU DOCTEUR AKAKIA,
MÉDECIN DU PAPE.

Rien n'eſt plus commun aujourd'hui que de jeunes auteurs ignorés, qui mettent ſous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des charlatans de toute eſpèce. En voici un qui a pris le nom d'un préſident d'une très illuſtre académie, pour débiter des drogues aſſez ſingulières. Il eſt démontré que ce n'eſt pas le reſpectable préſident qui eſt l'auteur des livres qu'on lui attribue ; car cet admirable philoſophe, qui a découvert que la nature agit toûjours par les loix les plus ſimples, & qui ajoute ſi ſagement qu'elle va toûjours à

l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs, capables de le lire, la peine de lire deux fois la même choſe dans le livre intitulé *ſes Oeuvres*, & dans celui qu'on appelle *ſes Lettres*. Le tiers au moins de ce volume eſt copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand-homme ſi éloigné du charlataniſme, n'aurait point donné au public des lettres qui n'ont été écrites à perſonne, & ſurtout ne ſerait point tombé dans certaines petites fautes, qui ne ſont pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il eſt poſſible, que ce n'eſt point l'intérêt de ma profeſſion qui me fait parler ici. Mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme ſes libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paye les médecins, quand malheureuſement le malade ne guérit point. On ne paye point, dit-il, *a*) un peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme, que vous êtes dur & injuſte! Le duc d'Orléans, régent de France, ne paya-t-il pas magnifiquement le barbouillage dont *Coypel* orna la galerie du palais-royal? Un client prive-t-il d'un juſte ſalaire ſon avocat, parce qu'il a perdu ſa cauſe? Un médecin promet ſes ſoins, & non la guériſon. Il fait ſes efforts, & on les lui paye. Quoi, ſeriez-vous jaloux même des médecins?

Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, douze cent ducats de penſion pour avoir parlé de mathématique & de métaphyſique, pour avoir diſſéqué deux crapauds & s'être fait peindre avec un bonnet fourré, ſi le tréſorier venait lui tenir ce langage; Monſieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des aſtres faits comme des meules de moulin, cent autres ducats pour avoir écrit qu'une comète viendra *voler* notre lune, & porter ſes *attentats juſqu'au ſoleil* même; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or & de diamant* tomberont ſur la terre: vous êtes taxé à trois cent ducats pour avoir affirmé que les enfans ſe forment par attraction dans le ventre de la mère, *b*) que l'œil gauche attire la jambe droite *c*), &c.

On

a) Pag. 124. *b*) Dans les *Oeuvres* & *Lettres* de Mr. de *M.* *c*) Voyez la *Vénus phyſique.*

On ne peut vous retrancher moins de quatre cent ducats, pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium, & en diſſéquant des têtes de géans, &c. &c. Il eſt clair que le pauvre philoſophe perdrait de compte fait toute ſa penſion. Serait-il bien aiſe après cela que nous autres médecins, nous nous moquaſſions de lui, & que nous aſſûraſſions que les récompenſes ne ſont faites que pour ceux qui écrivent des choſes utiles, & non pas pour ceux qui ne ſont connus dans le monde que par l'envie de ſe faire connaître?

Ce jeune homme inconſidéré reproche à mes confrères les médecins de n'être pas aſſez hardis. Il dit *d*) que c'eſt au hazard & aux nations ſauvages qu'on doit les ſeuls ſpécifiques connus, & que les médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui apprendre que c'eſt la ſeule expérience qui a pu enſeigner aux hommes les remèdes que fourniſſent les plantes. *Hippocrate*, *Boerhaave*, *Chirac* & *Senac*, n'auraient jamais certainement deviné, en voyant l'arbre du quinquina, qu'il doit guérir la fiévre; ni en voyant la rhubarbe, qu'elle doit purger; ni en voyant des pavots, qu'ils doivent aſſoupir. Ce qu'on appelle *hazard* peut ſeul conduire à la découverte des propriétés des plantes; & les médecins ne peuvent faire autre choſe que de conſeiller ces remèdes ſuivant les occaſions. Ils en inventent beaucoup avec le ſecours de la chymie; ils ne ſe vantent pas de guérir toûjours, mais ils ſe vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour ſoulager les hommes. Le jeune plaiſant qui les traite ſi mal, a-t-il rendu autant de ſervices au genre-humain que celui qui tira, contre toute apparence, des portes du tombeau le maréchal de *Saxe*, après la victoire de Fontenoi?

Notre jeune raiſonneur prétend qu'il faut que les médecins ne ſoient plus qu'empiriques *e*), & leur conſeille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait qu'on ne ſe ſervît plus d'architectes pour bâtir des maiſons, mais ſeulement de maçons qui tailleraient des pierres au hazard?

Il donne auſſi le ſage conſeil de négliger l'anatomie *f*). Nous

d) Pag. 205. *e*) Pag. 119. *f*) Pag. 120.

aurons cette fois-ci les chirurgiens pour nous. Nous ſommes ſeulement étonnés que l'auteur, qui a eu quelques petites obligations aux chirurgiens de Montpellier dans des maladies qui demandaient une grande connaiſſance de l'intérieur de la tête & de quelques autres parties du reſſort de l'anatomie, en ait ſi peu de reconnaiſſance.

Le même auteur, peu ſavant apparemment dans l'hiſtoire, en parlant de rendre les ſupplices des criminels utiles, & de faire ſur leurs corps des expériences, dit *g*), que cette propoſition n'a jamais été exécutée; il ignore ce que tout le monde ſait, que du tems de *Louis XI* on fit pour la première fois en France, ſur un homme condamné à mort, l'épreuve de la taille; que la feue reine d'Angleterre fit eſſayer l'inoculation de la petite vérole ſur quatre criminels; & qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais ſi notre auteur eſt ignorant, on eſt obligé d'avouer qu'il a en récompenſe une imagination ſingulière: il veut, en qualité de phyſicien, que nous nous ſervions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie *h*), & qu'on faſſe pirouetter le malade. L'idée à la vérité n'eſt pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous conſeille *i*) d'enduire un malade de poix réſine, ou de percer ſa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la médecine, & qu'il propoſe de tels remèdes, il y a grande apparence que ſes malades ſuivront l'avis qu'il leur donne, de ne point payer le médecin.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ce cruel ennemi de la faculté, qui veut qu'on nous retranche notre ſalaire ſi impitoyablement, propoſe *k*), pour nous adoucir, de ruiner les malades. Il ordonne (car il eſt deſpotique) que chaque médecin ne traite qu'une ſeule infirmité; de ſorte que ſi un homme a la goutte, la fièvre, le dévoyement, mal aux yeux, & mal à l'oreille, il lui faudra payer cinq médecins au-lieu d'un. Mais peut-être auſſi que ſon intention eſt que nous n'ayons chacun que la cinquiéme partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien là ſa malice. Bientôt on conſeillera aux dévots

g) Pag. 198. *h*) Pag. 206. *i*) Pag. 206. *k*) Pag. 208.

d'avoir des directeurs pour chaque vice, un pour l'ambition ſérieuſe des petites choſes, un pour la jalouſie cachée ſous un air dur & impérieux, un pour la rage de cabaler beaucoup pour des riens, un pour d'autres miſères; mais ne nous égarons point, & revenons à nos confrères.

Le meilleur médecin, dit-il, *eſt celui qui raiſonne le moins.* Il paraît être en philoſophie auſſi fidèle à cet axiome que le père *Canaïe* l'était en théologie; cependant malgré ſa haine contre le raiſonnement, on voit qu'il a fait de profondes méditations ſur l'art de prolonger la vie. Premiérement, il convient avec tous les gens ſenſés, & c'eſt de quoi nous le félicitons, que nos pères vivaient huit à neuf cent ans.

Enſuite ayant trouvé tout ſeul, & indépendamment de *Leibnitz*; que *la maturité n'eſt point l'âge de la force, l'âge viril, mais que c'eſt la mort*, il propoſe de reculer ce point de maturité *l*) *comme on conſerve des œufs en les empêchant d'éclorre.* C'eſt un beau ſecret, & nous lui conſeillons de ſe faire bien aſſûrer l'honneur de cette découverte dans quelque poulaillier, ou par ſentence criminelle de quelque académie.

On voit par le compte que nous venons de rendre, que ſi ces lettres imaginaires étaient d'un préſident, elles ne pouraient être que d'un préſident de *Bedlam* m), & qu'elles ſont inconteſtablement, comme nous l'avons dit, d'un jeune homme qui s'eſt voulu parer du nom d'un ſage, reſpecté, comme on ſait, dans toute l'Europe, & qui a conſenti d'être déclaré *grand-homme.* Nous avons vu quelquefois au carnaval en Italie, *Arlequin* déguiſé en archevêque; mais on démêlait bien vite *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on eſt reconnu: cela rappelle une fable de *la Fontaine:*

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe, & l'erreur.

Ici on voit des oreilles tout entières.

Tout conſidéré, nous déférons à la ſainte inquiſition le livre imputé au préſident, & nous nous en rapportons aux lumières

l) Pag. 76.

m) Les petites-maiſons de Londres.

infaillibles de ce docte tribunal, auquel on ſait que les médecins ont tant de foi.

Décret de l'inquisition de Rome.

Nous père *Pancrace*, &c. inquiſiteur pour la foi, avons lu la *Diatribe* de monſignor *Akakia*, médecin ordinaire du pape, ſans ſavoir ce que veut dire *Diatribe*, & n'y avons rien trouvé de contraire à la foi ni aux décrétales. Il n'en eſt pas de même des œuvres & lettres du jeune inconnu, déguiſé ſous le nom d'un préſident.

Nous avons, après avoir invoqué le St. Eſprit, trouvé dans les œuvres, c'eſt-à-dire dans l'in-quarto de l'inconnu, force propoſitions téméraires, mal-ſonantes, hérétiques & ſentant l'héréſie. Nous les condamnons collectivement, ſéparément, & reſpectivement.

Nous anathématiſons ſpécialement & particuliérement l'*Eſſai de Coſmologie*, où l'inconnu aveuglé par les principes des enfans de *Bélial*, & accoûtumé à trouver tout mauvais, inſinue, contre la parole de l'Ecriture *n*), que c'eſt un défaut de providence que les araignées prennent des mouches, & dans laquelle Coſmologie l'auteur fait enſuite entendre, qu'il n'y a d'autre preuve de l'exiſtence de Dieu, que dans Z égal à B C diviſé par A plus B *o*). Or ces caractères étant tirés du Grimoire, & viſiblement diaboliques, nous les déclarons attentatoires à l'autorité du St. Siége.

Et comme ſelon l'uſage nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de *phyſique*, *mathématique*, *dynamique*, *métaphyſique*, &c. nous avons enjoint aux révérends profeſſeurs de philoſophie du collège de la Sapience, d'examiner les œuvres & les lettres du jeune inconnu, & de nous en rendre un compte fidèle. Ainſi Dieu leur ſoit en aide.

n) Oeuvr. pag. 9. *o*) Oeuvr. pag. 45.

JUGEMENT DES PROFESSEURS DU COLLÈGE DE LA SAPIENCE.

1°. Nous déclarons que les loix ſur le choc des corps parfaitement durs, ſont puérils & imaginaires, attendu *p*) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des eſprits durs, ſur leſquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2°. L'aſſertion, que le *produit de l'eſpace par la viteſſe eſt toûjours un minimum* q), nous a ſemblé fauſſe; car ce produit eſt quelquefois un *maximum*, comme *Leibnitz* le penſait, & comme il eſt prouvé. Il paraît que le jeune auteur n'a pris que la moitié de l'idée de *Leibnitz*; & en cela nous le juſtifions d'avoir eu jamais une idée de *Leibnitz* toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la cenſure que monſignor *Akakia*, médecin du pape, & tant d'autres, ont faite des œuvres du jeune pſeudonime, & ſurtout de la *Vénus phyſique* r). Nous conſeillons au jeune auteur, quand il procédera avec ſa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penſer que l'enfant ſe forme dans l'uterus par le moyen de l'attraction; & nous l'exhortons, s'il commet le péché de la chair, à ne pas envier le ſort des colimaçons en amour, ni celui des crapauds, & à imiter moins le ſtile de *Fontenelle*, quand la maturité de l'âge aura formé le ſien.

Nous venons à l'examen des *Lettres*, que nous avons jugé contenir, par un double emploi vicieux, preſque tout ce qui eſt dans les *Oeuvres*; & nous l'exhortons à ne plus débiter deux fois la même marchandiſe ſous des noms différens, parce que cela n'eſt pas d'un honnête négociant comme il devrait l'être.

EXAMEN DES LETTRES D'UN JEUNE AUTEUR DÉGUISÉ SOUS LE NOM D'UN PRÉSIDENT.

1°. Il faut d'abord que le jeune auteur apprenne que la

p) Oeuvr, pag. 44. q) Oeuvr. pag. 4. r) Pag. 248.

prévoyance s) n'eſt point appellée dans l'homme *préviſion*; que ce mot *préviſion* eſt uniquement conſacré à la connaiſſance par laquelle DIEU voit l'avenir. Il eſt bon qu'il ſache la force des termes avant de ſe mettre à écrire. Il faut qu'il ſache que l'ame ne *s'apperçoit* point elle-même : elle voit des objets & ne ſe voit pas ; c'eſt-là ſa condition. Le jeune écrivain peut aiſément reformer ces petites erreurs.

2°. Il eſt faux que *la mémoire nous faſſe plus perdre que gagner* t). Le candidat doit apprendre que la *mémoire* eſt la faculté de retenir des idées, & que ſans cette faculté on ne pourait pas ſeulement faire un mauvais livre, ni même preſque rien connaître, ni ſe conduire ſur rien, qu'on ſerait abſolument imbécille ; il faut que ce jeune homme cultive ſa mémoire.

3°. Nous ſommes obligés de déclarer ridicule cette idée u), *que l'ame eſt comme un corps qui ſe remet dans ſon état après avoir été agité, & qu'ainſi l'ame revient à ſon état de contentement ou de détreſſe, qui eſt ſon état naturel.* Le candidat s'eſt mal exprimé. Il voulait dire apparemment que chacun revient à ſon caractère : qu'un homme, par exemple, après s'être efforcé de faire le philoſophe, revient aux petiteſſes ordinaires, &c. ; mais des vérités ſi triviales ne doivent pas être redites : c'eſt le défaut de la jeuneſſe de croire que des choſes communes peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expreſſions obſcures.

4°. Le candidat ſe trompe quand il dit que l'étendue n'eſt qu'une perception x) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'eſt pas comme le ſon & les couleurs, qui n'exiſtent que dans nos ſenſations, comme le ſait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation Allemande, qu'il vilipende y), & qu'il traite d'imbécille en termes équivalens, cela nous paraît ingrat & injuſte ; ce n'eſt pas tout de ſe tromper, il faut être poli ; il ſe peut faire que le candidat ait crû inventer

s) Pag. 3. Lettres du natif de St. Malo.
t) Pag. 5.
u) Pag. 8.
x) Pag. 15.
y) Pag. 50. 52.

quelque choſe après *Leibnitz*, mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'eſt pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'auteur n'inſpire à ſes camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philoſophale *z*) : car, dit-il, ſous quelque *aſpect qu'on la conſidère, on ne peut en prouver l'impoſſibilité.* Il eſt vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer ſon bien à la chercher ; mais comme en parlant de la *ſomme du bonheur*, il dit qu'on ne peut démontrer la religion chrétienne, & que cependant bien des gens la ſuivent ; il ſe pourait, à plus forte raiſon, que quelques perſonnes ſe ruinaſſent à la recherche du grand œuvre, puiſqu'il eſt poſſible ſelon lui de le trouver.

7°. Nous paſſons pluſieurs choſes qui fatigueraient la patience du lecteur, & l'intelligence de Mr. l'inquiſiteur ; mais nous croyons qu'il ſera fort ſurpris d'apprendre que le jeune étudiant *a*) veuille abſolument diſſéquer des cerveaux de géans hauts de douze piés, & des hommes velus, portans queue, pour ſonder la nature de l'intelligence humaine ; qu'avec de l'opium & des rêves il modifie l'ame ; qu'il faſſe naître des anguilles *groſſes* d'autres anguilles avec de la farine délayée, & des poiſſons avec des grains de blé *b*). Nous prenons cette occaſion de divertir Mr. l'inquiſiteur.

8. Mais Mr. l'inquiſiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir prophête ; car l'auteur ne trouve pas plus de difficulté à voir l'avenir que le paſſé. Il avoue *c*) que les raiſons en faveur de l'aſtrologie judiciaire ſont auſſi fortes que les raiſons contre elle. Enſuite il aſſûre *d*) que les perceptions du paſſé, du préſent & de l'avenir, ne diffèrent *e*) que par le degré d'activité de l'ame. Il eſpère qu'un peu plus de chaleur & d'*exaltation* dans l'imagination pourra ſervir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le paſſé.

Nous jugeons unanimement que ſa cervelle eſt fort exaltée, & qu'il va bientôt prophétiſer. Nous ne ſavons pas encor s'il ſera des grands ou des petits prophêtes ; mais nous craignons

z) Pag. 85.
a) Pag. 232. 233.
b) Pag. 143.
c) Pag. 147.
d) Pag. 151.
e) Pag. 154.

fort qu'il ne ſoit prophête de malheur, puiſque dans ſon traité du *bonheur méme*, il ne parle que d'affliction : il dit *f*) ſurtout, que tous les fous ſont malheureux. Nous faiſons à tous ceux qui le ſont un compliment de condoléance ; mais ſi ſon ame exaltée a vu l'avenir, n'y a-t-elle pas vu un peu de ridicule ?

9°. Il nous paraît avoir quelque envie d'aller aux terres auſtrales *g*), quoiqu'en liſant ſon livre on ſoit tenté de croire qu'il en revient ; cependant il ſemble ignorer qu'on connaît il y a longtems la terre de *Fréderic Henri*, ſituée par-delà le quarantiéme degré de latitude méridionale ; mais nous l'avertiſſons que ſi, au-lieu d'aller aux terres auſtrales, il prétend *h*) naviger tout droit directement ſous le pole Arctique, perſonne ne s'embarquera avec lui.

10°. Il doit encor être aſſûré qu'il lui ſera difficile de faire, comme il le prétend *i*), un trou qui aille juſqu'au centre de la terre (où il veut apparemment ſe cacher de honte d'avoir avancé de telles choſes) : Ce trou exigerait qu'on excavât au moins trois ou quatre cent lieues de pays, ce qui pourait déranger le ſyſtême de la balance de l'Europe.

Pour concluſion nous prions Mr. le docteur *Akakia* de lui preſcrire des ptiſanes rafraichiſſantes ; nous l'exhortons à étudier dans quelque univerſité, & à y être modeſte.

Si jamais on envoye quelques phyſiciens vers la Finlande, pour vérifier, s'il ſe peut, par quelques meſures ce que *Newton* a découvert par la ſublime théorie de la gravitation & des forces centrifuges, s'il eſt nommé de ce voyage, qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au-deſſus de ſes compagnons, qu'il ne ſe faſſe point peindre ſeul applatiſſant la terre, ainſi qu'on peint *Atlas* portant le ciel, comme ſi l'on avait changé la face de l'univers, pour avoir été ſe réjouïr dans une ville où il y a garniſon Suédoiſe ; qu'il ne cite pas à tout propos le cercle polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui propoſer avec amitié un avis différent du ſien, s'il lui fait confidence qu'il s'appuie ſur l'autorité de *Leibnitz* & de pluſieurs autres philoſophes, s'il

f) Pag. 9. *g*) Pag. 172. *h*) Pag. 174. *i*) Pag. 186.

s'il lui montre en particulier une lettre de *Leibnitz* qui contrediſe formellement notre candidat, que ledit candidat n'aille pas s'imaginer ſans réflexion, & crier partout, qu'on a forgé une lettre de *Leibnitz* pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il eſt tombé ſur un point de dynamique abſolument inutile dans l'uſage, pour une découverte admirable.

Si ce camarade après lui avoir communiqué pluſieurs fois ſon ouvrage, dans lequel il le combat avec la diſcrétion la plus polie, & avec éloge, l'imprime de ſon conſentement, qu'il ſe garde bien de vouloir faire paſſer cet ouvrage de ſon adverſaire pour un crime de lèze-majeſté académique.

Si ce camarade lui a avoué pluſieurs fois qu'il tient la lettre de *Leibnitz*, ainſi que pluſieurs autres, d'un homme mort il y a quelques années, que le candidat n'en tire pas avantage avec malignité, qu'il ne ſe ſerve pas à-peu-près des mêmes artifices dont quelqu'un *k*) s'eſt ſervi contre les *Mairan*, les *Caſſini*, & d'autres vrais philoſophes; qu'il n'exige jamais dans une diſpute frivole, qu'un mort reſſuſcite pour rapporter la minute inutile d'une lettre de *Leibnitz*, & qu'il réſerve ce miracle pour le tems où il prophétiſera; qu'il ne compromette perſonne dans une querelle de néant, que la vanité veut rendre importante; & qu'il ne faſſe point intervenir les Dieux dans la guerre des rats & des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres ſur lettres à une grande princeſſe, pour forcer au ſilence ſon adverſaire, & pour lui lier les mains, afin de l'aſſaſſiner à loiſir. *l*)

Que dans une miſérable diſpute ſur la dynamique, il ne faſſe point ſommer, par un exploit académique, un profeſſeur de comparaître dans un mois; qu'il ne le faſſe point condamner par coutumace, comme ayant attenté à ſa gloire, comme forgeur de lettres & fauſſaire, ſurtout quand il eſt

k) L'homme en queſtion avait fort tourmenté à Paris Mrs. de *Mairan* & *Caſſini*.

l) Il écrivit deux lettres à madame la princeſſe d'Orange, pour la ſupplier d'impoſer ſilence à ſon adverſaire Mr. *K.* bibliothécaire de cette princeſſe, lequel il avait fait condamner comme fauſſaire.

évident que les lettres de *Leibnitz* ſont de *Leibnitz*, & qu'il eſt prouvé que les lettres ſous le nom d'un préſident n'ont pas été plus reçues de ſes correſpondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à perſonne la liberté d'une juſte défenſe ; qu'il penſe qu'un homme qui a tort & qui veut deshonorer celui qui a raiſon, ſe deshonore ſoi-même.

Qu'il croye que tous les gens de lettres ſont égaux, & il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'aviſe jamais de demander qu'on n'imprime rien ſans ſon ordre.

Nous finiſſons par l'exhorter à être docile, à faire des études ſérieuſes, & non des cabales vaines ; car ce qu'un ſavant gagne en intrigues, il le perd en génie ; de même que dans la méchanique, ce qu'on gagne en tems on le perd en forces. On n'a vu que trop ſouvent des jeunes gens, qui ont commencé par donner de grandes eſpérances & de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des ſotiſes, parce qu'ils ont voulu être des courtiſans habiles au-lieu d'être d'habiles écrivains, parce qu'ils ont ſubſtitué la vanité à l'étude, & la diſſipation qui affaiblit l'eſprit au recueillement qui le fortifie ; on les a loués, & ils ont ceſſé d'être louables ; on les a récompenſés, & ils ont ceſſé de mériter des récompenſes ; ils ont voulu paraître, & ils ont ceſſé d'être : car lorſque dans un auteur une *ſomme* d'erreurs eſt égale à une *ſomme* de ridicules, *le néant vaut ſon exiſtence.* m)

m) L'auteur en queſtion avait écrit, que ſuppoſé qu'un homme ait éprouvé autant de mal que de bien, le néant vaut ſon être.

DU THÉATRE ANGLAIS, PAR JÉROME CARRÉ.

DEux petits livres anglais nous apprennent que cette nation célèbre par tant de bons ouvrages & tant de grandes entrepriſes, poſſède de plus deux excellens poëtes tragiques ; l'un eſt *Shakeſpear*, qu'on aſſûre laiſſer *Corneille* fort loin

derrière lui ; & l'autre le tendre *Otwai*, très ſupérieur au tendre *Racine*.

Cette diſpute étant une affaire de goût, il ſemble qu'il n'y ait rien à répliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entière d'aimer mieux un poëte de ſon pays que celui d'un autre ? On ne peut prouver à tout un peuple qu'il a du plaiſir mal-à-propos ; mais on peut faire les autres nations juges entre le théâtre de Paris & celui de Londres. Nous nous adreſſons donc à tous les lecteurs depuis Petersbourg juſqu'à Naples, & nous les prions de décider.

Il n'y a point d'homme de lettres, ſoit Ruſſe, ſoit Italien, ſoit Allemand, ou Eſpagnol, point de Suiſſe ou de Hollandais, qui ne connaiſſe, par exemple, *Cinna* ou *Phèdre ;* & très peu connaiſſent les œuvres de *Shakeſpear* & d'*Otwai*. C'eſt déjà un aſſez grand préjugé ; mais ce n'eſt qu'un préjugé. Il faut mettre les piéces du procès ſur le bureau. *Hamlet* eſt une des piéces les plus eſtimées de *Shakeſpear*, & des plus courues. Nous allons fidélement l'expoſer aux yeux des juges.

PLAN DE LA TRAGÉDIE D'HAMLET.

Le ſujet d'*Hamlet*, prince de Dannemarck, eſt à-peu-près celui d'*Électre*.

Hamlet, roi de Dannemarck, a été empoiſonné par ſon frère *Claudius*, & par ſa propre femme *Gertrude*, qui lui ont verſé du poiſon dans l'oreille pendant qu'il dormait. *Claudius* a ſuccédé au mort ; & peu de jours après l'enterrement, la veuve a épouſé ſon beau-frère.

Perſonne n'a eu le moindre ſoupçon de l'empoiſonnement du feu roi *Hamlet* par l'oreille. *Claudius* règne tranquillement. Deux ſoldats étant en ſentinelle à la porte du palais de *Claudius*, l'un dit à l'autre : Comment s'eſt paſſée ton heure de garde ? Fort bien ; je n'ai pas entendu une ſouris trotter. Après quelques propos pareils, un ſpectre paraît vêtu à-peu-près comme le feu roi *Hamlet ;* l'un des deux ſoldats dit à ſon camarade, Parle à ce revenant, toi, car tu as étudié ; Volontiers,

dit l'autre. Arrête & parle, fantôme, je te l'ordonne, parle. Le fantôme diſparaît ſans répondre. Les deux ſoldats étonnés raiſonnent ſur cette apparition. Le ſoldat docteur ſe reſſouvient d'avoir oui dire *que la même choſe était arrivée à Rome du tems de la mort de* Céſar : *les tombeaux s'ouvrirent, les morts dans leurs linceuls crièrent & ſautèrent dans les rues de Rome. C'eſt ſûrement un préſage de quelque grand événement.*

A ces paroles le revenant reparaît encore. Une ſentinelle lui crie, Fantôme, que veux-tu ? puis-je faire quelque choſe pour toi ? viens-tu pour quelque tréſor caché ? *Alors le coq chante.* Le ſpectre s'en retourne à pas lents ; les ſentinelles ſe propoſent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter ; mais il s'enfuit, & ces ſoldats concluent que c'eſt l'uſage que les eſprits s'enfuient au chant du coq.

Car, diſent-ils, *dans le tems de l'avent, la veille de Noël, l'oiſeau du point du jour chante toute la nuit, & alors les eſprits n'oſent plus courir. Les nuits ſont ſaines, les planètes n'ont point de mauvaiſe influence, les fées & les ſorcières ſont ſans pouvoir dans un tems ſi ſaint & ſi béni.*

Vous noterez que c'eſt-là un des beaux endroits que *Pope* a marqués avec des guillemets dans ſon édition de *Shakeſpear*, pour en faire ſentir la force.

Après cette apparition, le roi *Claudius*, *Gertrude* ſa femme, & les courtiſans, font converſation dans une ſalle du palais. Le jeune *Hamlet*, fils du monarque empoiſonné, *Hamlet* le héros de la piéce, reçoit avec une triſteſſe morne & ſévère, les marques d'amitié que lui donnent *Claudius* & *Gertrude :* ce prince était bien loin de ſoupçonner que ſon père eût été empoiſonné par eux ; mais il trouvait fort mauvais dans le fond de ſon cœur que ſa mère ſe fût remariée ſi vîte avec le frère de ſon premier mari. C'eſt en vain que *Gertrude* veut perſuader à ſon fils de ne plus porter le deuil. *Ce n'eſt pas*, dit-il, *mon habit couleur d'encre, ce ne ſont pas les apparences de la douleur qui ſont le deuil véritable : ce deuil eſt au fond de mon cœur, le reſte n'eſt que vaine oſtentation.* Il déclare qu'il veut quitter le Dannemarck & aller à l'école à Vittemberg. *Cher* Hamlet, *ne va point à l'école à Vittemberg, reſte avec nous. Hamlet* répond qu'il tâchera d'obéïr. Le roi *Claudius* en eſt

charmé, & ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée.

Hamlet demeuré ſeul reſte en proie à ſes réflexions. *Quoi*, dit-il, *ma mère que mon père aimait tant, ma mère pour qui mon père ſentait toûjours renaître ſon appétit en mangeant, ma mère en épouſe un autre au bout d'un mois ! un autre qui n'approche pas plus de lui qu'un ſatyre n'approche du ſoleil ! à peine le mois écoulé ! un petit mois ! que dis-je, avant qu'elle eût uſé les ſouliers avec leſquels elle ſuivit le corps de mon pauvre père ! Ah ! la fragilité eſt le nom de la femme. Mon cœur ſe fend, car il faut que j'arrête ma langue.* Pope avertit encor les lecteurs d'admirer ce morceau.

Cependant les deux ſentinelles viennent informer le prince *Hamlet* qu'ils ont vu un ſpectre tout ſemblable au roi ſon père : cela donne une grande inquiétude au prince ; il brûle de voir ce fantôme, il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de ſe taire ; & il va chez lui attendre avec impatience que le jour finiſſe.

Tandis qu'il eſt dans ſa chambre au palais, il y a une jeune perſonne nommée *Ophélie*, fille de mylord *Polonius*, grand-chambellan, qui paraît dans la maiſon de ſon père avec ſon frère *Laerte*. Ce *Laerte* va voyager ; cette *Ophélie* ſent un peu de goût pour le prince *Hamlet*. *Laerte* lui donne de très bons conſeils.

Voyez-vous, ma ſœur ? un prince, un héritier d'un royaume ne doit pas couper ſa viande lui-même ; il faut qu'on lui choiſiſſe ſes morceaux ; prenez garde de perdre avec lui votre cœur, & de laiſſer votre chaſte tréſor ouvert à ſes violentes importunités. Il eſt dangereux d'ôter ſon maſque, même au clair de la lune. La putréfaction détruit ſouvent les enfans du printems, avant que leurs boutons ſoient ouverts, & dans le matin & la roſée de la jeuneſſe, les vents contagieux ſont fort à craindre.

OPHELIE répond.

Ah ! mon cher frère, ne fais pas avec moi comme font tant de curés maugracieux, qui montrent le chemin roide & épineux du ciel, tandis qu'eux-mêmes ſont de hardis libertins qui font le contraire de ce qu'ils préchent.

Le frère & la ſœur, ayant ainſi raiſonné, laiſſent la place au prince *Hamlet*, qui revient avec un ami, & les mêmes ſentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme ſe préſente encor devant eux. Le prince lui parle avec reſpect & avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en lui faiſant ſigne de le ſuivre. Ah! ne le ſuivez pas, lui dit ſon ami; quand on a ſuivi un eſprit, on court riſque de devenir fou; N'importe, répond *Hamlet*, j'irai avec lui. On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout: *Mon deſtin me crie d'y aller*, dit-il, *& rend les plus petits de mes artères auſſi forts que le lion de Nemée. Oui, je ſuivrai, & je ferai un eſprit de quiconque s'y oppoſera.*

Il s'en retourne donc avec le fantôme, & ils reviennent enſuite familiérement tous deux enſemble. Le revenant lui apprend, qu'*il eſt en purgatoire, & qu'il va lui conter des choſes qui lui feront dreſſer les cheveux comme les pointes d'un porc-épic. On croit*, dit-il, *que je ſuis mort de la piquûre d'un ſerpent dans mon verger; mais le ſerpent, c'eſt celui qui porte ma couronne, c'eſt mon frère; & ce qu'il y a de plus horrible, c'eſt qu'il m'a fait mourir ſans que je puſſe recevoir l'extréme-onction; venge-moi. Adieu, mon fils, les vers luiſans annoncent l'aurore; adieu, ſouvien-toi de moi.*

Les amis du prince *Hamlet* reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'eſprit. *C'eſt un très honnête eſprit*, répond le prince; mais jurez-moi de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. On entend auſſi-tôt la voix du fantôme qui crie aux amis, *jurez*. Il faut, leur dit le prince, jurer par mon épée; le fantôme crie ſous terre, *jurez par ſon épée.* Ils font le ſerment. *Hamlet* s'en va avec eux ſans prendre aucune réſolution.

Le lecteur qui lit cette hiſtoire merveilleuſe, peut ſe ſouvenir que ce même prince *Hamlet* était amoureux de mademoiſelle *Ophélie*, fille de mylord *Polonius*, grand-chambellan, & ſœur du jeune *Laerte*, qui va en France pour ſe former *l'eſprit & le cœur.* Le bon homme *Polonius* recommande *Laerte* ſon fils à ſon gouverneur; & lui dit en propres termes, que ce jeune homme va quelquefois au bordel, & qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ſes inſtructions, ſa fille *Ophélie* arrive toute effarée! *Ah! mylord*, lui dit-elle, *j'étais occupée à coudre dans mon cabinet; le prince* Hamlet *eſt arrivé*

le pourpoint déboutonné, ſans chapeau, ſans jarretières, les bas ſur les talons, les genoux tremblans & heurtans l'un contre l'autre, pâle comme ſa chemiſe. Il m'a longtems manié le viſage comme s'il voulait me peindre, m'a ſecoué le bras, a branlé la tête, a pouſſé de profonds ſoupirs, & s'en eſt allé comme un aveugle qui cherche ſon chemin à tâtons.

Le chambellan *Polonius*, qui ne ſait pas qu'*Hamlet* a vu un eſprit & qu'il peut en être devenu fou, croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de ſon amour pour *Ophélie*; & les choſes en reſtent là. Le roi & la reine raiſonnent beaucoup ſur la folie du prince. Des ambaſſadeurs de *a*) Norvège arrivent à la cour, & apprennent cet accident. Le bon homme *Polonius*, qui eſt un vieux radoteur beaucoup plus fou que *Hamlet*, aſſûre le roi qu'il aura grand ſoin du malade; *C'eſt mon devoir*, dit-il, *car qu'eſt-ce que le devoir? C'eſt le devoir, comme le jour eſt le jour, la nuit eſt la nuit, & le tems eſt le tems; ainſi, puiſque la briéveté eſt l'ame de l'eſprit, & que la loquacité en eſt le corps, je ſerai court. Votre noble fils eſt fou: je l'appelle* fou, *car qu'eſt-ce que la folie, ſinon d'être fou? Il eſt donc fou, madame. Cela eſt; c'eſt grand' pitié: mais c'eſt grand pitié que cela ſoit vrai; il ne s'agit plus que de trouver la cauſe de l'effet. Or, la cauſe, c'eſt que j'ai une fille.* Pour prouver que c'eſt l'amour qui a ôté le ſens commun au prince, il lit au roi & à la reine les lettres qu'*Hamlet* a écrites à *Ophélie.*

Tandis que le roi, la reine & toute la cour s'entretiennent ainſi du triſte état du prince, il arrive tout en déſordre, & confirme par ſes diſcours l'opinion qu'on a de ſa cervelle; cependant il fait quelquefois des réponſes qui décélent une ame profondément bléſſée, leſquelles ont beaucoup de ſens. Les chambellans qui ont ordre de le divertir, lui propoſent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. *Hamlet* parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence; les comédiens jouent une ſcène devant lui, il en dit fort bien ſon avis. Et enſuite quand il eſt ſeul, il déclare qu'il n'eſt pas ſi fou qu'il

a) En France on s'aviſe d'imprimer *Norwège*, *Wirtemberg*, *Weſtphalie*, c'eſt que les imprimeurs Français ne ſavent pas que le w tudeſque vaut notre v conſone.

le paraît. *Quoi*, dit-il, *un comédien vient de pleurer pour* Hécube! *Et qu'eſt-ce que lui eſt* Hécube ? *Que ſerait-il donc ſi ſon oncle & ſa mère avaient empoiſonné ſon père, comme* Claudius *&* Gertrude *ont empoiſonné le mien ? Ah ! maudit empoiſonneur, aſſaſſin, putaſſier, traître, débauché, indigne vilain ! Et moi, quel âne je ſuis ! N'eſt-il pas vraiment brave à moi, moi le fils d'un roi empoiſonné, moi à qui le ciel & l'enfer demandent vengeance, de me borner à exhaler ma douleur en paroles comme une putain ? que je m'en tienne à des malédictions comme une vraye ſalope, comme une gueuſe, un torchon de cuiſine.*

Il prend alors la réſolution de ſe ſervir de ces comédiens pour découvrir ſi en effet ſon oncle & ſa mère ont empoiſonné ſon père ; car après tout, dit-il, le fantôme a pu me tromper ; c'eſt peut-être le diable qui m'a parlé ; il faut s'éclaircir. *Hamlet* propoſe donc aux comédiens de jouer une pantomime, dans laquelle un homme dormira, & un autre lui verſera du poiſon dans l'oreille. Il eſt bien ſûr que ſi le roi *Claudius* eſt coupable, il ſera fort étonné en voyant la pantomime ; il pâlira, ſon crime ſera ſur ſon viſage. *Hamlet* ſera certain du crime, & aura le droit de ſe venger.

Ainſi dit, ainſi fait. La troupe vient jouer cette ſcène muette devant le roi, la reine & toute la cour ; & après la ſcène muette, il y en a une autre en vers. Le roi & la reine trouvent ces deux ſcènes fort impertinentes. Ils ſoupçonnent *Hamlet* d'avoir fait la piéce & de n'être pas tout-à-fait auſſi fou qu'il le paraît ; cette idée les met dans une grande perplexité, ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre ? le roi *Claudius* ſe réſout à envoyer *Hamlet* en Angleterre pour le guérir de ſa folie, & écrit au Roi d'Angleterre, ſon bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur ſi-tôt la préſente reçue.

Mais avant de faire partir *Hamlet*, la reine eſt bien aiſe de l'interroger, de le ſonder ; & de peur qu'il ne faſſe quelque folie dangereuſe, le vieux chambellan *Polonius* ſe cache derrière une tapiſſerie, prêt à venir au ſecours en cas de beſoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à *Gertrude* ſa mère. Chemin faiſant il rencontre dans un coin le roi *Claudius*,

dius, à qui il a pris un petit remords ; il craint d'être un jour damné pour avoir empoiſonné ſon frère, épouſé la veuve & uſurpé la couronne. Il ſe met à genoux, & fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. *Hamlet* a d'abord envie de prendre ce tems-là pour le tuer ; mais faiſant réflexion que le roi *Claudius* eſt en état de grace, puiſqu'il prie DIEU, il ſe donne bien de garde de l'aſſaſſiner dans cette circonſtance. *Que je ſerais ſot !* dit-il, *je l'enverrais droit au ciel, au-lieu qu'il a envoyé mon père en purgatoire. Allons, mon épée, atten pour paſſer au travers de ſon corps, qu'il ſoit yvre, ou qu'il joue, & qu'il jure, ou qu'il ſoit couché avec quelque inceſtueuſe, ou qu'il faſſe quelque autre action qui n'ait pas l'air d'opérer ſon ſalut ; alors tombe ſur lui, qu'il donne du talon au ciel, que ſon ame ſoit damnée, & noire comme l'enfer où il deſcendra.* C'eſt encor là un morceau que les guillemets de *Pope* nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi *Claudius* dans l'intention de le damner, vient parler à ſa mère, & lui fait au milieu de ſes propos inſenſés, des reproches accablans, qu'elle reſſent juſqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan *Polonius* craint que les choſes n'aillent trop loin ; il crie au ſecours derrière la tapiſſerie. *Hamlet* ne doute pas que ce ne ſoit le roi qui s'eſt caché là pour l'entendre : Ah ! ma mère, s'écrie-t-il, il y a un gros rat derrière la tapiſſerie ; il tire ſon épée, court au rat, & tue le bon-homme *Polonius*. Ah ! mon fils, que fais-tu ? *Ma mère, eſt-ce le roi que j'ai tué ? C'eſt une vilaine action de tuer un roi ; & preſque auſſi vilaine, ma bonne mère, que de tuer un roi & de coucher avec ſon frère.* Cette converſation dure très longtems ; & *Hamlet* en s'en allant, marche ſans y penſer ſur le corps du vieux chambellan, & eſt prêt de tomber.

Le bon-homme mylord chambellan était un vieux fou, & donné pour tel, comme on l'a déja vu. Sa fille *Ophélie*, qui apparemment avait des diſpoſitions au même tour d'eſprit, devient folle à lier, quand elle apprend la mort de ſon père : elle accourt avec des fleurs & de la paille ſur la tête, chante des vaudevilles, & va ſe noyer. Ainſi voilà trois fous dans la piéce, le chambellan, ſa fille & *Hamlet*, ſans compter les autres boufons qui jouent leurs rôles.

On repêche *Ophélie*, & on ſe diſpoſe à l'enterrer. Cependant le roi *Claudius* a fait embarquer le prince pour l'Angleterre ; déja *Hamlet* était dans le vaiſſeau, & il ſe doutait qu'on l'envoyait à Londres pour lui jouer quelque mauvais tour ; il prend dans la poche d'un des chambellans ſes conducteurs, la lettre du roi *Claudius* à ſon ami le roi d'Angleterre, ſcêlée du grand ſceau ; il y trouve une inſtante prière de le dépêcher, & de le faire partir pour l'autre monde à ſon arrivée. Que fait-il ? Il avait heureuſement le grand ſceau de ſon père dans ſa bourſe ; il jette la lettre dans la mer, & en écrit une autre, dans laquelle il ſigne *Claudius*, & prie le roi d'Angleterre de faire pendre ſur le champ les porteurs de la dépêche ; puis il replie le tout fort proprement, & y applique le ſceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première choſe qu'il y voit, c'eſt une couple de foſſoyeurs qui creuſent une foſſe pour enterrer *Ophélie ;* ces deux manœuvres ſont encor des boufons de la tragédie. Ils agitent la queſtion ſi *Ophélie* doit être enterrée en terre ſainte après s'être noyée ; & ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'elle eſt fille de qualité. Enſuite ils prétendent que les manœuvres ſont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils ſont du métier d'*Adam.* Mais *Adam* était-il gentilhomme ? dit l'un des foſſoyeurs. Oui, répond l'autre, car il eſt le premier qui ait porté les armes. Lui des armes ! dit un foſſoyeur. Sans doute, dit l'autre ; peut-on remuer la terre ſans avoir des pioches & des hoyaux ? Il avait donc des armes, il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux diſcours, & des chanſons galantes que ces meſſieurs chantent dans le cimetière de la paroiſſe du palais, arrive le prince *Hamlet* avec un de ſes amis, & tous enſemble ſe mettent à conſidérer les têtes de morts qu'on trouve en creuſant. *Hamlet* croit reconnaître le crâne d'un homme d'état capable de tromper DIEU, puis celui d'un courtiſan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi ; & il n'épargne pas les railleries aux défunts poſſeſſeurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelle

du fou du roi, & on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre la cervelle des *Alexandre*, des *Céſar*, & celle de ce fou; enfin en raiſonnant & en chantant, la foſſe eſt faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite. On apporte le corps d'*Ophélie*. Le roi & la reine ſuivent la bière; *Laerte* le frère d'*Ophélie*, accompagne ſa ſœur avec un long crêpe; & quand on a mis le corps en terre, *Laerte* outré de douleur, ſe jette dans la foſſe. *Hamlet*, qui ſe ſouvient d'avoir aimé *Ophélie*, s'y jette auſſi. *Laerte* indigné de voir avec lui dans la même foſſe celui qui a tué le chambellan *Polonius*, ſon père, en le prenant pour un rat, lui ſaute à la face; ils ſe battent à coups de poings dans la foſſe, & le roi les ſépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'égliſe.

Cependant le roi *Claudius*, qui eſt grand politique, voit bien qu'il ſe faut défaire d'un auſſi dangereux fou que le prince *Hamlet*; & puiſque ce jeune prince n'eſt pas pendu à Londres, il eſt bien convenable de le faire périr en Dannemarck.

Voici la façon dont l'adroit *Claudius* s'y prend. Il était accoûtumé à empoiſonner: Ecoute, dit-il au jeune *Laerte*, le prince *Hamlet* a tué ton père, mon grand chambellan; je vais te propoſer, pour te venger, un petit divertiſſement de chevalerie. Je gagerai contre toi que de douze paſſes tu n'en feras pas trois à *Hamlet*; tu combattras avec lui devant toute la cour. Tu prendras adroitement un fleuret aiguiſé dont j'ai trempé la pointe dans un poiſon très ſubtil. Si par malheur tu ne peux réuſſir à frapper le prince, j'aurai ſoin de mettre pour lui une bouteille de vin empoiſonné ſur la table. Il faut bien boire quand on s'eſcrime: *Hamlet* boira quelques coups; & de façon ou d'autre il eſt mort ſans rémiſſion... *Laerte* trouve le divertiſſement & la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi. On met des bouteilles & des vidrecomes ſur la table; les deux champions paraiſſent le fleuret à la main en préſence de *Claudius*, de madame *Gertrude* & de la cour Danoiſe; ils ferraillent; *Laerte* bleſſe *Hamlet* avec ſon fleuret empoiſonné. *Hamlet* ſe ſentant bleſſé crie *trahiſon*, tous les aſſiſtans crient *trahiſon*. *Hamlet* furieux arrache à

Laerte ſon fleuret pointu, l'en frappe lui-même, & en frappe le roi : la reine *Gertrude* épouvantée veut boire un coup pour reprendre ſes forces ; la voilà auſſi empoiſonnée ; & tous quatre, c'eſt-à-dire, le roi *Claudius*, *Gertrude*, *Laerte* & *Hamlet* tombent morts.

Il eſt à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet ſcêlé du grand ſceau de Dannemarck, ont été dépêchés en arrivant. Ainſi, Dieu merci, il ne reſte aucun des acteurs en vie : mais pour remplacer les défunts il y a un certain *Fort-en-bras*, parent de la maiſon qui a conquis la Pologne, pendant qu'on jouait la piéce, & qui vient à la fin ſe propoſer pour candidat au trône de Dannemarck.

Telle eſt exactement la fameuſe tragédie d'*Hamlet*, le chef-d'œuvre du théâtre de Londres. Tel eſt l'ouvrage qu'on préfère à *Cinna*.

Il y a là deux grands problêmes à réſoudre : le premier, comment tant de merveilles ſe ſont accumulées dans une ſeule tête ? car il faut avouer que toutes les piéces du divin *Shakeſpear* ſont dans ce goût. Le ſecond, comment on a pu élever ſon ame juſqu'à voir ces piéces avec tranſport, & comment elles ſont encor ſuivies dans un ſiécle qui a produit le *Caton* d'*Adiſſon* ?

L'étonnement de la première merveille doit ceſſer quand on ſaura que *Shakeſpear* a pris toutes ſes tragédies de l'hiſtoire ou des romans, & qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de *Claudius*, de *Gertrude* & d'*Hamlet*, écrit tout entier par *Saxon* le grammairien, à qui gloire ſoit rendue.

La ſeconde partie du problême, c'eſt-à-dire, le plaiſir qu'on prend à ces tragédies, ſouffre un peu plus de difficulté ; mais en voici la raiſon ſelon les profondes réflexions de quelques philoſophes.

Les porteurs de chaiſe, les matelots, les fiacres, les courtaux de boutique, les bouchers, les clercs même aiment paſſionnément les ſpectacles ; donnez-leur des combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterremens, des duels, des gibets, des ſortilèges, des revenans, ils y courent en foule ; & il y a plus d'un ſeigneur auſſi curieux que le peuple. Les

Digitized by Google

bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de *Shakeſpear* tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de ſuivre le torrent : comment ne pas admirer ce que la plus ſaine partie de la ville admirait ? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans ; l'admiration ſe fortifia & devint une idolatrie. Quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel & de force, & qu'on retient par cœur malgré qu'on en ait, ont demandé grace pour le reſte, & bientôt toute la piéce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans *Shakeſpear*. Mr. de *Voltaire* eſt le premier qui les ait fait connaître en France ; c'eſt lui qui nous apprit, il y a environ trente ans, les noms de *Milton* & de *Shakeſpear* : mais les traductions qu'il a faites de quelques paſſages de ces auteurs, ſont-elles fidelles ? Il nous avertit lui-même que non ; il nous dit qu'il a plutôt imité que traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'*Hamlet*, qui commence la ſeconde ſcène du troiſiéme acte :

Demeure, il faut choiſir, & paſſer à l'inſtant
De la vie à la mort, & de l'être au néant.
Dieux juſtes, s'il en eſt, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur & mon ſort ?
Qui ſuis-je ? qui m'arrête ? & qu'eſt-ce que la mort ?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique aſyle ;
Après de longs tranſports, c'eſt un ſommeil tranquile,
On s'endort, & tout meurt ; mais un affreux réveil
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourmens éternels eſt auſſi-tôt ſuivie.
O mort ! moment fatal ! affreuſe éternité !
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh ! qui pourrait, ſans toi, ſupporter cette vie ?
De nos ſourbes puiſſans bénir l'hypocriſie ?
D'une indigne maîtreſſe encenſer les erreurs ?

Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs,
Et montrer les langueurs de ſon ame abattue
A des amis ingrats, qui détournent la vue?
La mort ſerait trop douce en ces extrêmités;
Mais le ſcrupule parle, & nous crie, arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide, &c.

Après ce morceau de poëſie, les lecteurs ſont priés de jetter les yeux ſur la traduction littérale :

Etre ou n'être pas, c'eſt là la queſtion;
S'il eſt plus noble dans l'eſprit de ſouffrir
Les piquûres & les fléches de l'affreuſe fortune,
Ou de prendre les armes contre une mer de trouble,
Et en s'oppoſant à eux, les finir? Mourir, dormir,
Rien de plus; & par ce ſommeil, dire: Nous terminons
Les peines du cœur, & dix mille chocs naturels
Dont la chair eſt héritière, c'eſt une conſommation
Ardemment déſirable. Mourir, dormir:
Dormir, peut-être rêver! Ah! voilà le mal.
Car, dans ce ſommeil de la mort, quels rêves aura-t-on,
Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle?
C'eſt là ce qui fait penſer: c'eſt là la raiſon
Qui donne à la calamité une vie ſi longue:
Car qui voudrait ſupporter les coups, & les injures du tems,
Les torts de l'oppreſſeur, les dédains de l'orgueilleux,
Les angoiſſes d'un amour mépriſé, les délais de la juſtice,
L'inſolence des grandes places, & les rebuts
Que le mérite patient eſſuie de l'homme indigne?
Quand il peut faire ſon quietus *a*)
Avec une ſimple aiguille à tête; Qui voudrait porter ces fardeaux,
Sanglotter, ſuer ſous une fatigante vie?
Mais cette crainte de quelque choſe après la mort,
Ce pays ignoré, des bornes duquel

a) Ce mot latin, qui ſignifie *tranquille*, eſt dans l'original.

Nul voyageur ne revient, embarraſſe la volonté,
Et nous fait ſupporter les maux que nous avons,
Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connaiſſons pas.
Ainſi la conſcience fait des poltrons de nous tous;
Ainſi la couleur naturelle de la réſolution
Eſt ternie par les pâles teintes de la penſée;
Et les entrepriſes les plus importantes,
Par ce reſpect, tournent leur courant de travers,
Et perdent leur nom d'action. . . . .

A travers les obſcurités de cette traduction ſcrupuleuſe, qui ne peut rendre le mot propre anglais par le mot propre français, on découvre pourtant très aiſément le génie de la langue anglaiſe, ſon naturel qui ne craint pas les idées les plus baſſes, ni les plus giganteſques; ſon énergie, que d'autres nations croiraient dureté; ſes hardieſſes, que des eſprits peu accoutumés aux tours étrangers, prendraient pour du galimatias. Mais ſous ces voiles on découvrira de la vérité, de la profondeur, & je ne ſais quoi qui attache, & qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élégance; auſſi il n'y a preſque perſonne en Angleterre qui ne ſache ce monologue par cœur. C'eſt un diamant brut, qui a des taches; ſi on le poliſſait, il perdrait de ſon poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diverſité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des règles d'*Ariſtote*, & des trois unités, & des bienſéances, & de la néceſſité de ne laiſſer jamais la ſcène vuide, & de ne faire ni ſortir, ni entrer aucun perſonnage ſans une raiſon ſenſible; de lier une intrigue avec art, de la dénouer naturellement, de s'exprimer en termes nobles & ſimples, de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toûjours, ou qu'ils voudraient avoir; de ne jamais s'écarter des régles de la langue. Il eſt clair qu'on peut enchanter toute une nation, ſans ſe donner tant de peines.

Si *Shakeſpear* l'emporte par ces raiſons ſur *Corneille*, nous avouerons que *Racine* eſt bien peu de choſe en comparaiſon du tendre & élégant *Otwai*. Pour s'en convaincre, il ne faut

que jetter les yeux ſur ce petit précis de la tragédie, intitulée, l'*Orpheline.*

L'ORPHELINE, TRAGÉDIE.

Un vieux gentilhomme Bohême, nommé *Acaſto*, eſt retiré dans ſon château avec ſes deux fils, *Caſtalio* & *Polidore.* Il eſt vrai que ces noms-là ne ſont pas plus bohêmes que celui de *Claudius* n'eſt danois. *Serine* ſa fille demeure auſſi dans la maiſon; de plus il a chez lui une orpheline nommée *Monime*, qui n'eſt pas la *Monime* de *Racine.* Cette *Monime* lui a été confiée par le défunt père de la demoiſelle. Il y a dans le château de monſeigneur *Acaſto* un chapelain, un page, & deux valets de chambre. Voilà le train du bon-homme, du moins celui qu'on voit ſur le théâtre. Joignez-y encor une ſervante de *Serine;* ajoutez à tout cela un frère de *Monime*, homme un peu violent, qui arrive de Hongrie, & vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'*Hamlet* commence par deux ſentinelles, celle de l'*Orpheline* commence par deux valets de chambre; car il faut bien imiter les grands-hommes. Ces valets parlent de leur bon maître *Acaſto* qui a quitté le ſervice, & de ſes deux enfans *Polidore* & *Caſtalio*, qui paſſent leur tems à la chaſſe. Pour ne point amuſer le lecteur, il faut lui dire que s'il ſe doute que les deux frères ſont tous deux amoureux de *Monime*, comme dans *Racine*, il ne ſe trompe pas. Mais il ſera peut-être un peu étonné d'apprendre que *Caſtalio*, l'un des deux frères qui eſt aimé, permet à ſon cher *Polidore* de coucher, s'il peut, avec *Monime;* pourvu que lui *Caſtalio* puiſſe auſſi avoir le même droit, il eſt content: car il jure qu'il ne veut pas l'épouſer, *& qu'il ſe mariera quand il ſera vieux pour mortifier ſa chair.*

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainſi contre le mariage, il épouſe ſecrettement *Monime*, & l'aumônier de la maiſon leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie Mr. *Chamont*, frère de *Monime;* c'eſt un homme

homme bien étrange & bien difficile que ce Mr. *Chamont*. Il demande d'abord à ſa ſœur ſi elle a ſon pucelage? *Monime* lui jure qu'elle eſt une perſonne d'honneur. » Eh! pourquoi » êtes-vous en doute de mon pucelage, mon frère? — Ecou- » tez, ma ſœur, il n'y a pas longtems que j'eus un rêve » en Hongrie; tout mon lit remua, je te vis entre deux gens » qui te fêtoyaient tour-à-tour; je pris ma grande épée; je » courus à eux; & en m'éveillant, je vis que j'avais percé » ma tapiſſerie à perſonnages, juſte dans l'endroit qui repré- » ſente *Polinice* & *Etéocle*, les deux frères Thébains, ſe tuant » l'un l'autre.

» Eh bien, mon frère, parce que vous avez été tourmenté » en ſonge, il faut que vous me tourmentiez éveillée? — Oh! » ce n'eſt pas tout, ma ſœur, ne te juſtifie pas ſi vîte. Comme » je paſſais mon chemin l'autre jour en penſant à mon rêve, je » rencontrai une vieille ſans dent, toute racornie, toute en » double; ſon dos voûté était couvert d'un vieux morceau de » bergame, ſes cuiſſes à peine cachées par des haillons de » toutes couleurs, (varieté de gueuſerie.) Elle ramaſſait quel- » ques coupeaux de bois; je lui donnai l'aumône; elle me » demanda où j'allais, & me dit d'aller vîte ſi je voulais ſau- » ver ma ſœur. Enfin elle me parla de *Caſtalio* & de *Po-* » *lidore*.

Cette avanture étonne beaucoup *Monime*: elle lui avoue ſur le champ qu'elle s'eſt promiſe à *Caſtalio*; mais elle jure qu'elle n'a pas encor couché avec lui.

Cet aveu ne ſatisfait point Mr. *Chamont*; c'eſt un rude homme, comme nous l'avons déja inſinué; il s'en va trouver le chapelain: » *Or ça*, lui dit-il, *Mr.* Gravité, *n'êtes-vous pas* » *l'aumônier de la maiſon?* — *Et vous, monſieur, n'êtes-vous* » *pas officier?* Oui l'ami. — *Monſieur, j'ai été officier auſſi;* » *mais mes parens m'ont mis dans l'égliſe, & je ſuis pourtant* » *honnête-homme, quoique je ſois vêtu de noir. Je ſuis aſſez bien* » *venu dans la famille; je ne prétends pas en ſavoir plus que les* » *autres, je ne me mêle que de mes affaires; je me lève matin,* » *j'étudie peu, je bois & mange gayement; auſſi tout le monde a* » *de la conſidération pour moi.*

» As-tu connu mon père, le vieux *Chamont?*

» *Oui, j'ai été très affligé de ſa mort.*

» Quoi ! tu l'aimais ! je t'embraſſerai volontiers.. Di-moi » un peu, crois-tu que *Caſtalio* aime ma ſœur ?

» *S'il aime votre ſœur ?*

» Oui, oui, s'il aime ma ſœur ?

» *Ma foi, je ne le lui ai jamais demandé ; & je m'étonne* » *que vous me faſſiez une pareille queſtion.*

» Ah ! hypocrite ! tu es comme tous tes pareils, tu ne » vaux rien ; tu n'as pas le courage de dire la vérité ; & tu » prétens l'enſeigner !... Es-tu mêlé dans cette affaire ? Quelle » part y as-tu ? la peſte ſoit de la face ſérieuſe du vilain ! » tu roules les yeux tout juſte comme les maquerelles ; oui, » les maquerelles ; elles parlent du ciel, elles ont les yeux » dévots, elles mentent ; elles prêchent comme un prêtre, & » tu es une maquerelle.

Ce qu'il y a de bon, c'eſt que l'aumônier gagné par ces douces paroles, lui avoue que le matin il a marié dans un grenier *Caſtalio* & *Monime.*

Le frère trouve la choſe aſſez bien, & s'en va avec Mr. l'aumônier. Les deux mariés arrivent ; il s'agit de conſommer le mariage. Les gens peu inſtruits croiraient par tout ce qui s'eſt paſſé, que cette cérémonie va ſe faire ſur le théâtre ; mais la décente *Monime* ſe contente de dire au nouveau marié, de venir frapper trois coups à la porte de ſa chambre, quand toute la maiſon ſera bien endormie.

Le frère *Polidore* dans la couliſſe entend ce propos ; & ne ſachant pas que ſon frère *Caſtalio* eſt le mari de *Monime*, il prend ſon parti de le prévenir, & d'aller vîte s'emparer des prémices de *Monime.* Il s'adreſſe au petit fripon de page, lui promet des ſucreries & de l'argent, s'il veut amuſer ſon frère *Caſtalio* une partie de la nuit: le page fait bien ſa commiſſion, il parle à *Caſtalio* de l'amour de *Monime*, de ſes jarretières, de ſa gorge ; il veut lui chanter une chanſon. Il lui fait perdre ſon tems.

Polidore n'a pas perdu le ſien ; il eſt allé à la porte de *Monime*, il a frappé les trois petits coups, la ſervante lui a ouvert, & le voilà couché avec la femme de ſon frère.

Enfin, *Caſtalio* arrive à cette porte & frappe les trois coups ;

la ſervante qui aurait dû le reconnaître à la voix, & reconnaître auſſi l'autre, ne s'aviſe ſeulement pas de craindre de ſe méprendre ; elle croit que le faux mari qui ſe préſente eſt *Polidore*, & que c'eſt le vrai mari *Caſtalio* qui eſt au lit ; elle le renvoye, lui dit qu'il eſt un extravagant ; il a beau ſe nommer, on lui ferme la porte au nez, il eſt traité par la ſuivante comme *Amphitrion* par *Soſie*.

Polidore ayant joui à ſon aiſe du fruit de ſa ſupercherie, apparemment ſans dire mot, a laiſſé là ſa conquête, & s'eſt allé repoſer. *Caſtalio*, à qui on n'a point ouvert, ſe deſeſpère, entre en fureur, ſe roule ſur le plancher, dit des injures à tout le ſexe, & conclut que depuis *Eve*, qui devint amoureuſe du diable, & damna le genre-humain, les femmes ont été la cauſe de tous les malheurs.

Monime qui s'eſt levée en hâte pour retrouver ſon cher *Caſtalio*, avec qui elle croit avoir paſſé quelques doux momens, le rencontre & veut l'embraſſer ; il la traite de ſcélérate, & la traîne par les cheveux hors du théâtre.

Monſieur *Chamont* ſe ſouvenant toûjours de ſon rêve & de ſa vieille ſorcière, vient gravement demander à ſa ſœur des nouvelles de la conſommation de ſon mariage. La pauvre femme lui avoue que ſon mari après l'avoir bien careſſée, l'a traînée par les cheveux ſur le plancher.

Ce *Chamont*, qui n'entend pas raillerie, s'en va vîte trouver le père, (qui par parentèſe était tombé en faibleſſe dans le courant de la tragédie par excès de vieilleſſe) il lui parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier : » Savez-vous, lui dit-il, » *que votre fils* Caſtalio *a épouſé ma ſœur ?* J'en ſuis fâché, ré» pond le bon homme. *Comment, fâché ? pardieu, il n'y a* » *point de grand ſeigneur qui ne s'énorgueillit d'avoir ma ſœur,* » *entendez-vous ?* Mais, morbleu, il l'a maltraitée ; *je veux que* » vous lui appreniez à vivre, *ou je mettrai le feu à la maiſon.* » Eh bien, eh bien, je vous rendrai juſtice. Adieu, fier » garçon.

Ce pauvre père va donc parler à *Caſtalio* ſon fils, pour ſavoir que'le eſt cette avanture : pendant qu'il lui parle, *Polidore* veut ſavoir de *Monime* comment elle ſe trouve de la nuit paſſée ; il croit n'avoir joui que de la maîtreſſe de ſon frère,

en vertu de la permiſſion que ſon frère lui avait donnée. *Monime* à ſes diſcours ſe doute de la mépriſe ; enfin *Polidore* lui avoue qu'il a eu ſes faveurs. *Monime* tombe évanouïe ; elle ne reprend ſes ſens que pour s'abandonner à l'excès de ſa juſte douleur.

Si un tel ſujet, de tels diſcours & de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne ſe doutait pas qu'il eût rien fait de monſtrueux. Il dédie ſa piéce à la ducheſſe de *Cleveland*, avec la même naïveté qu'il a écrit ſa tragédie ; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de *Charles II.*

COURTES RÉFLEXIONS.

Nous ſentons combien la *Monime* de *Racine*, dans *Mithridate*, eſt au-deſſous de la *Monime* de Mr. *Thomas Otwai* ; c'eſt le même qui fit *Veniſe préſervée.* Il eſt déſagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidélement cette *Veniſe* ; on nous a privé d'un ſénateur qui mord les jambes de ſa maîtreſſe, qui fait le chien, qui aboye & qu'on chaſſe à coups de fouet ; nous aurions encor eu le plaiſir de voir un échaffaut, une rouë, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine *Pierre* & qu'on renvoye comme un gueux ; il y a mille autres traits de cette force, que le traducteur a épargnés à notre fauſſe délicateſſe.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles ſcènes de l'*Othello* de *Shakeſpear.* Avec quel plaiſir nous aurions vu la première ſcène à Veniſe, & la dernière en Chypre ! Un Maure enlève d'abord la fille d'un ſénateur. *Jago*, officier du Maure, court ſous la fenêtre du père : le père paraît en chemiſe à cette fenêtre. » Tête-bleu, dit *Jago*, mettez votre robe ; un belier » noir monte ſur votre brebis blanche ; allons, allons, de- » bout, deſcendez, ou le diable va faire de vous un grand-père.

LE SÉNATEUR.

» Quoi donc ? que veux-tu ? es-tu devenu fou ?

JAGO.

» Eh ! mordieu, ſignor, êtes-vous de ceux qui n'oſeraient » ſervir DIEU, ſi le diable le leur défendait ? Nous venons » vous rendre ſervice, & vous nous prenez pour des ruffiens ; » je vous dis que votre fille va être couverte par un cheval » de Barbarie ; que vos petits-enfans henniront après vous, & » que vous aurez pour couſins des rouſſins d'Afrique.

LE SÉNATEUR.

» Quel profane coquin me parle ainſi ?

JAGO.

» Eh ! oui ; ſachez que votre fille *Deſdémona* & le Maure » *Othello* ſont à préſent la bête à deux dos.

Ce même *Jago* accompagne à Chypre le Maure *Othello*, & la ſignora *Deſdémona*, que le ſénat a gracieuſement accordée pour femme à ce Maure, gouverneur de Chypre, en dépit du père.

A peine ſont-ils arrivés dans cette iſle, que ce *Jago* entreprend de rendre le Maure jaloux de ſa femme, & de lui faire ſoupçonner ſa fidélité. Le Maure commence déja à ſentir de l'inquiétude ; il fait ſes réflexions. *Après tout*, dit-il, *quelle ſenſation ai-je eue des plaiſirs que d'autres ont pu lui donner, & de ſa luxure ? Je ne l'ai point vu, cela ne m'a point bleſſé, j'ai dormi tout auſſi-bien. Quand on nous vole une choſe dont nous n'avons pas beſoin, ſi nous l'ignorons, on ne nous a rien volé..... J'aurais été fort heureux, ſi toute l'armée, & juſqu'aux goujats, avaient tâté d'elle, & que je n'en euſſe rien ſu.... Oh ! non.... Adieu tout contentement ; adieu les troupes emplumées ; adieu la fière guerre, qui fait une vertu de l'ambition ; adieu les chevaux henniſſans, & la trompette aigue, & le fifre qui perce l'oreille, & le tambour qui anime le courage, & la bannière royale, & tous les grades, & l'orgueil, & la pompe, & les détails d'une guerre glorieuſe ; & vous, engins mortels, dont le rude goſier imite ceux de l'immortel* Jupiter, *adieu ;* Othello *n'a plus d'occupation.*

C'eſt encor là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de *Pope*.

JAGO.

» Eſt-il poſſible, monſeigneur!

OTHELLO *le prenant à la gorge.*

» Vilain, prouve-moi que ma femme eſt une putain, prouve-le moi, donne-m'en une preuve oculaire, ou par tout ce que vaut l'ame éternelle de l'homme, il vaudrait mieux pour toi que tu fuſſes né un chien.

JAGO.

» Cette fonction ne me plaît guères; mais puiſque je me ſuis ſi fort avancé, par pure honnêteté & par amitié pour vous, je pourſuivrai. J'étais couché l'autre nuit avec votre lieutenant *Caſſio*; & je ne pouvais dormir à cauſe d'une rage de dent. Il y a des gens, comme vous ſavez, qui ont l'ame ſi relâchée, qu'ils parlent en dormant de leurs affaires; *Caſſio* eſt un de ceux-là. Il diſait dans ſon ſommeil, Ma chère *Deſdémona*, ſoyons bien prudens, cachons bien nos amours; en parlant ainſi, il me prenait les mains, il me tâtonnait, il s'écriait, Ah! charmante créature, & il me baiſait avec ardeur, comme s'il eût arraché par la racine des baiſers plantés ſur mes lèvres, & il mettait ſes cuiſſes ſur mes jambes, & il ſoupirait, il haletait, il me baiſait, il s'écriait, Damné de deſtin qui t'a donnée à ce Maure?

Sur ces preuves ſi décemment énoncées, & ſur un mouchoir de *Deſdémona* que *Caſſio* avait rencontré par hazard, le capitaine Maure ne manque pas d'étrangler ſa femme dans ſon lit, mais il lui donne un baiſer avant de la faire mourir. » Allons, dit-il, meurs, putain... Ah! monſeigneur, renvoyez-moi, mais ne me tuez pas... Meurs, putain... Ah! tuez-moi demain, laiſſez-moi vivre cette nuit... Gueuſe, ſi tu brannes!... Une ſeule demi-heure.... Non, quand cela ſera fait, il n'y aura plus de délai... Mais que je diſe au moins mes prières... Non, il eſt trop tard... « Il l'étrangle; & *Deſdémona* après avoir été bien étranglée, s'écrie qu'elle eſt innocente. Quand *Deſdémona* eſt morte, le ſénat rappelle

Othello ; on vient le prendre pour le mener à Veniſe où il doit être jugé. » Arrêtez, dit-il, un mot ou deux... Vous direz „ au ſénat qu'un jour dans Alep je trouvai un Turc à turban „ qui battait un Vénitien & qui ſe moquait de la république ; „ je pris par la barbe ce chien de circoncis, & *je le frappai* „ *ainſi.* " Il ſe frappe alors lui-même.

Un traducteur Français qui nous a donné des eſquiſſes de pluſieurs piéces anglaiſes, & entr'autres du *Maure de Veniſe*, moitié en vers, moitié en proſe, n'a traduit aucun des morceaux eſſentiels que nous avons mis ſous les yeux des lecteurs ; il fait parler ainſi *Othello :*

L'art n'eſt pas fait pour moi ; c'eſt un fard que je hais.
Dites-leur qu'Othello, plus amoureux que ſage,
Quoiqu'époux adoré, jaloux juſqu'à la rage,
Trompé par un eſclave, aveuglé par l'erreur,
Immola ſon épouſe, & ſe perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art n'eſt pas fait pour moi*, eſt pris dans *Zaïre ;* mais le reſte n'en eſt pas.

Le lecteur eſt maintenant en état de juger le procès entre la tragédie de Londres & la tragédie de Paris.

DES DIVERS CHANGEMENS ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.

QUi croirait que l'art de la tragédie eſt dû en partie à *Minos ?* Si un juge des enfers eſt l'inventeur de cette poeſie, il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaye. *Theſpis* & d'autres yvrognes paſſent pour avoir introduit ce ſpectacle chez les Grecs au tems des vendanges ; mais ſi nous en croyons *Platon* dans ſon dialogue de *Minos*, on jouait déja des piéces de théâtre du tems de ce prince. *Theſpis* promenait ſes acteurs dans une charrette. Mais en Crête, & dans d'autres pays, longtems avant *Theſpis*, les acteurs ne jouaient que dans les

temples. La tragédie fut dans ſon origine une choſe ſacrée, & de là vient que les hymnes des chœurs ſont preſque toûjours les louanges des Dieux dans les tragédies d'*Eſchile*, de *Sophocle*, d'*Euripide*. Il n'était pas permis à un poëte de donner une piéce avant quarante ans; ils s'appellaient *Tragedidaskaloi*, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on repréſentait leurs ouvrages; l'argent que le public employait à ces ſpectacles était un argent ſacré.

Eubulus, ou *Eubolis*, ou *Ebylys*, fit paſſer en loi qu'on mettrait à mort quiconque propoſerait de détourner cette monnoie à des uſages profanes. C'eſt pourquoi *Démoſthène* dans ſa ſeconde *Olinthienne*, employe tant de circonſpection & tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre *Philippe*; c'eſt comme ſi on entreprenait en Italie de ſoudoyer des troupes avec le tréſor de Notre-Dame de Lorette.

Les ſpectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On ſait que chez les Egyptiens les danſes, les chants, les repréſentations furent une partie eſſentielle des cérémonies réputées ſaintes. Les Juifs prirent ces uſages des Egyptiens, comme tout peuple ignorant & groſſier tâche d'imiter ſes voiſins ſavans & polis; de là ces fêtes juives, ces danſes des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes, & tant d'autres cérémonies entiérement égyptiennes.

Il y a bien plus; les véritablement grandes tragédies, les repréſentations impoſantes & terribles, étaient les myſtères ſacrés qu'on célébrait dans les plus vaſtes temples du monde, en préſence des ſeuls initiés; c'était là que les habits, les décorations, les machines étaient propres au ſujet; & le ſujet était la vie préſente & la vie future.

C'était d'abord un grand chœur, à la tête duquel était l'hiérophante: » Préparez-vous, s'écriait-il, à voir par les yeux de » l'ame, l'arbitre de l'univers. Il eſt unique, il exiſte ſeul par » lui-même, & tous les êtres doivent à lui ſeul leur exiſtence; » il étend partout ſon pouvoir & ſes œuvres; il voit tout, & » ne peut être vu des mortels.

Le chœur répétait cette ſtrophe; enſuite on gardait quelque tems le ſilence; c'était là un vrai prologue. La piéce commençait

çait par une nuit répandue ſur le théâtre ; des acteurs paraiſſaient à la faible lueur d'une lampe ; ils erraient ſur des montagnes, & deſcendaient dans des abîmes. Ils ſe heurtaient, ils marchaient comme égarés. Leurs diſcours, leurs geſtes exprimaient l'incertitude des démarches des hommes, & toutes les erreurs de notre vie. La ſcène changeait, les enfers paraiſſaient dans toute leur horreur, les criminels avouaient leurs fautes & atteſtaient la vengeance céleſte. C'eſt ce que *Virgile* développe admirablement dans ſon ſixiéme livre de l'*Eneide*, qui n'eſt autre choſe qu'une deſcription des myſtères ; & c'eſt ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de Phlegias. (*Soyez juſtes, mortels, & ne craignez qu'un* DIEU.) Ce fou de *Scarron* ſe trompe donc quand il dit :

Cette ſentence eſt bonne & belle,
Mais en enfer de quoi ſert-elle ?

Elle ſervait aux ſpectateurs. Enfin on voyait les champs Eliſiens, la demeure des juſtes. Ils chantaient la bonté de DIEU, d'un ſeul DIEU, architecte du monde ; ils enſeignaient aux aſſiſtans tous leurs devoirs. C'eſt ainſi que *Stobée* parle de ces ſpectacles ſublimes, dont on retrouve encor quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains, la comédie fut admiſe après la première guerre Punique, pour accomplir un vœu, pour détourner la contagion, pour appaiſer les Dieux, comme le dit *Tite-Live* au livre VII. Ce fut un acte très ſolemnel de religion. Les piéces de *Livius Andronicus* furent une partie de la cérémonie ſainte des jeux ſéculaires. Jamais de théâtre ſans ſimulacres des Dieux & ſans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les Juifs pour les cérémonies payennes, quoiqu'ils en retinſſent quelques-unes. Les premiers pères de l'égliſe voulurent ſéparer en tout les chrétiens des gentils ; ils crièrent contre les ſpectacles. Le théâtre, ſéjour des antiques divinités ſubalternes, leur parut l'empire du diable. *Tertullien* l'Africain dit dans ſon livre des *ſpectacles*, que le diable élève les *acteurs ſur des brodequins pour donner un démenti à J. C. qui aſſûre que perſonne ne peut ajouter*

une coudée à ſa taille. St. Grégoire de Nazianze inſtitua un théâtre chrétien, comme nous l'apprend *Sozomène ;* un *St. Apollinaire* en fit autant ; c'eſt encor *Sozomène* qui nous en inſtruit dans l'*Hiſtoire eccléſiaſtique.* L'ancien & le nouveau Teſtament furent les ſujets de ces piéces ; & il y a très grande apparence que la tradition de ces ouvrages de théâtre fut l'origine des myſtères qu'on joua quelque tems après dans preſque toute l'Europe.

Caſtelvetro certifie dans ſa *poëtique*, que la paſſion de JESUS-CHRIST était jouée de tems immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces repréſentations des Italiens, de qui nous tenons tout ; & nous les imitâmes aſſez tard, ainſi que nous avons fait dans preſque tous les arts de l'eſprit & de la main.

Nous ne commençames ces exercices qu'au quatorziéme ſiécle : les bourgeois de Paris firent leurs premiers eſſais à St. Maur. On joua les myſtères à l'entrée de *Charles VI* à Paris l'an 1380.

On croit communément que ces piéces étaient des turpitudes, des plaiſanteries indécentes ſur les myſtères de notre ſainte religion, ſur la naiſſance d'un DIEU dans une étable, ſur le bœuf & ſur l'âne, ſur l'étoile des trois rois, ſur ces trois rois même, ſur la jalouſie de *Joſeph*, &c. On en juge par nos noëls, qui ſont en effet des plaiſanteries, auſſi comiques que blâmables, ſur tous ces événemens ineffables. Il n'y a preſque perſonne qui n'ait entendu répéter les vers par leſquels on prétend qu'une de ces tragédies de la paſſion commence :

Matthieu ? Plait-il, Dieu ?
Pren ton épieu.
Prendrai-je auſſi mon épée ?
Oui, & ſui-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de la réſurrection un ange parle ainſi à DIEU le père.

Père Eternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne,

Votre fils bien-aimé eſt mort,
Et vous dormez comme un yvrogne.
Il eſt mort? Oui, d'homme de bien :
Diable emporte qui en ſavait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les piéces des myſtères qui ſont venues juſqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plûpart très graves ; on n'y pouvait reprendre que la groſſiéreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la ſainte Ecriture en dialogues & en action ; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de DIEU. Il y avait ſur le théâtre beaucoup plus de pompe & d'appareil que nous n'en avons jamais vu : la troupe bourgeoiſe était compoſée de plus de cent acteurs, indépendamment des aſſiſtans, des gagiſtes & des machiniſtes. Auſſi on y courait en foule, & une ſeule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établiſſement de l'hôtel de Bourgogne. C'eſt ce qui ſe voit par les regiſtres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs ſe plaignirent que perſonne ne venait plus à leurs ſermons, car le monologue fut en tout tems jaloux du dialogue : il s'en falait beaucoup que les ſermons fuſſent alors auſſi décens que ces piéces de théâtre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les ſermons de *Menot* & de tous ſes contemporains.

Cependant en 1541 le procureur-général, par ſon réquiſitoire du 9 Novembre, prétend (article ſecond) *que prédications ſont plus décentes que myſtères, attendu qu'elles ſe font par théologiens, gens doctes & de ſavoir, que ne ſont les actes que font gens indoctes.*

Sans entrer dans un plus long détail ſur les myſtères & ſur les moralités qui leur ſuccédèrent, il ſuffira de dire que les Italiens qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent auſſi les premiers : le cardinal *Bibiena*, le pape *Léon X*, l'archevêque *Triſſino*, reſſuſcitèrent, autant qu'ils le purent, le théâtre des Grecs ; & il ne ſe trouva alors aucun petit pédant inſolent qui oſât croire qu'il pouvait flétrir l'art des *Sophocles* que les papes faiſaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence en 1514 fit des dépenſes immenſes pour

la repréſentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe, depuis la décadence de l'empire. Elle fut jouée dans l'hôtel-de-ville, & on y accourut des extrémités de l'Italie. La piéce eſt de l'archevêque *Triſſino ;* elle eſt noble, elle eſt régulière, & purement écrite. Il y a des chœurs ; elle reſpire en tout le goût de l'antiquité ; on ne peut lui reprocher que les déclamations, les défauts d'intrigue & la langueur ; c'étaient les défauts des Grecs ; il les imita trop dans leurs fautes, mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape *Léon X* fit repréſenter à Florence la *Roſamonda* du *Ruccelaï*, avec une magnificence très ſupérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le *Ruccelaï* & le *Triſſino*.

Longtems auparavant la comédie ſortait du tombeau par le génie du cardinal *Bibiena*, qui donna la *Calandra* en 1482. Après lui on eut les comédies de l'immortel *Arioſte*, la fameuſe *Mandragore* de *Machiavel*, enfin le goût de la paſtorale prévalut. L'*Aminte* du *Taſſe* eut le ſuccès qu'elle méritait, & le *Paſtor fido* un ſuccès encor plus grand. Toute l'Europe ſavait & ſait encor par cœur cent morceaux du *Paſtor fido ;* ils paſſeront à la dernière poſtérité : il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaiſſent pour tel. Malheur à un peuple (comme on l'a déja dit) qui ſeul eſt content de ſa muſique, de ſes peintures, de ſon éloquence, de ſa poëſie !

Tandis que le *Paſtor fido* enchantait l'Europe, qu'on en récitait partout des ſcènes entières, qu'on le traduiſait dans toutes les langues, en quel état étaient ailleurs les belles-lettres & les théâtres ? Ils étaient dans l'état où nous étions tous, dans la barbarie. Les Eſpagnols avaient leurs *autos-ſacramentales*, c'eſt-à-dire, leurs actes ſacramentaux. *Lopez de Vega*, qui était digne de corriger ſon ſiécle, fut ſubjugué par ſon ſiécle. Il dit lui-même qu'il eſt obligé, pour plaire, d'enfermer ſous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ſes ſotiſes.

Dans l'une de ſes meilleures piéces intitulée *Don Raymond*, ce *Don Raymond*, fils d'un roi de Navarre, eſt déguiſé en payſan ; l'infante de Léon, ſa maîtreſſe, eſt déguiſée en bucheron ; un prince de Léon en pélerin. Une partie de la ſcène eſt chez un aubergiſte.

Pour les Français, quels étaient leurs livres & leurs ſpectacles favotis ? Le chapitre des *torcheculs* de *Garganua*, l'oracle de la *dive Bouteille*, les piéces de *Chrétien* & de *Hardy*.

Soixante & douze ans s'écoulèrent depuis *Jodelle*, qui ſous *Henri II* avait très vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs, ſans que la France produiſit rien de ſupportable. Enfin, *Mairet* gentilhomme du duc de *Montmorenci*, après avoir luté longtems contre le mauvais goût, donna ſa tragédie de *Sophonisbe*, qui ne reſſemble point à celle de l'archevêque *Triſſino*. C'eſt une petite ſingularité que la renaiſſance du théâtre, & l'obſervation des règles ayent commencé en Italie & en France par une *Sophonisbe*. Cette piéce de *Mairet* eſt la première que nous ayons, dans laquelle les trois unités ne ſoient point violées ; elle ſervit de modèle à la plûpart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque tems avant que *Corneille* travaillât pour la ſcène tragique ; & elle fut ſi goûtée, malgré ſes défauts, que lorſque *Corneille* lui-même voulut enſuite donner une *Sophonisbe*, elle tomba ; & celle de *Mairet* ſe ſoutint encor longtems. *Mairet* ouvrit donc la véritable carrière où *Rotrou* entra, & celui-ci alla plus loin que ſon maître. On joue encor ſa tragédie de *Venceslas*, piéce très défectueuſe à la vérité, mais dont la première ſcène & preſque tout le quatriéme acte ſont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut enſuite ; ſa *Médée*, qui n'eſt qu'une déclamation, eut un peu de ſuccès. Mais le *Cid* imité de l'eſpagnol, fut la première piéce qui franchit les bornes de la France, & qui obtint tous les ſuffrages, excepté ceux du cardinal de *Richelieu* & de *Scudéri*. On ſait aſſez juſqu'à quel point *Corneille* s'éleva dans les belles ſcènes des *Horaces*, & de *Cinna*, dans les perſonnages de *Cornélie*, de *Sévère*, dans le cinquiéme acte de *Rodogune*. Si *Médée*, *Pertharite*, *Théodore*, *Oedipe*, *Bérénice*, *Suréna*, *Othon*, *Sophonisbe*, *Pulchérie*, *Ageſilas*, *Attila*, *Don Sanche*, la *Toiſon d'Or*, ont été indignes de lui & de tous les théâtres, ſes belles piéces, & les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toûjours regarder avec juſtice comme le père de la tragédie.

Il eſt inutile de parler ici de celui qui fut ſon émule & ſon vainqueur, quand ce grand-homme commença à baiſſer. Il ne

fut plus permis alors de négliger la langue & l'art des vers dans les tragédies ; & tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de *Racine* fut mépriſé.

Il eſt vrai qu'on nous reprocha, avec raiſon, que notre théâtre était une école continuelle d'une galanterie, & d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a juſtement condamné *Corneille* pour avoir fait parler froidement d'amour *Théſée* & *Dircé* au milieu de la peſte ; pour avoir mis des petites coquetteries ridicules dans la bouche de *Cléopatre* : & enfin, pour avoir preſque toûjours traité l'amour bourgeois dans tous ſes ouvrages, ſans jamais en faire une paſſion forte, excepté dans les fureurs de *Camille*, & dans les ſcènes attendriſſantes du *Cid* qu'il avait priſes dans *Guilain de Caſtro*, & qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant *Racine* l'amour inſipide & les expreſſions bourgeoiſes ; mais on s'apperçut bientôt que preſque toutes ſes piéces, & celles des auteurs ſuivans, contenaient une déclaration, une rupture, un raccommodement, une jalouſie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les piéces de cet aimable poëte, s'il n'avait pas ſu couvrir cette faibleſſe de tous les charmes de la poëſie, des graces de ſa diction, de la douceur de ſon éloquence ſage, & de toutes les reſſources de ſon art.

Dans les beautés frappantes de notre théâtre, il y avait un autre défaut caché, dont on ne s'était pas apperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par *St. Evremont ;* il dit *que nos piéces ne font pas une impreſſion aſſez forte ; que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendreſſe ; que l'émotion tient lieu de ſaiſiſſement, l'étonnement de l'horreur ; qu'il manque à nos ſentimens quelque choſe d'aſſez profond.*

Il faut avouer que *St. Evremont* a mis le doigt dans la playe ſecrette du théâtre français ; on dira tant qu'on voudra que *St. Evremont* eſt l'auteur de la pitoyable comédie de *Sir politik*, & de celle des opéra, que ſes petits vers de ſociété ſont ce que nous avons de plus plat en ce genre, que c'était un petit faiſeur de phraſes ; mais on peut être totalement dépourvu de génie, & avoir beaucoup d'eſprit & de goût. Certainement ſon

goût était très fin, quand il trouvait ainſi la raiſon de la langueur de la plûpart de nos piéces.

Il nous a preſque toûjours manqué un degré de chaleur; nous avions tout le reſte. L'origine de cette langueur, de cette faibleſſe monotone, venait en partie de ce petit eſprit de galanterie, ſi cher alors aux courtiſans & aux femmes, qui a transformé le théâtre en converſations de *Clélie*. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raiſonnemens politiques, qui ont gâté *Sertorius*, qui ont rendu *Othon* ſi froid, & *Suréna* & *Attila* ſi mauvais. Mais une autre raiſon empêchait encor qu'on ne déployât un grand patétique ſur la ſcène, & que l'action ne fût vraiment tragique; c'était la conſtruction du théâtre, & la meſquinerie du ſpectacle. Nos théâtres étaient, en comparaiſon de ceux des Grecs & des Romains, ce que ſont nos halles, notre place de Grève, nos petites fontaines de village, où des porteurs d'eau viennent remplir leurs ſeaux, en comparaiſon des aqueducs, & des fontaines d'Agrippa, du forum Trajani, du Coliſée, & du Capitole.

Nos ſalles de ſpectacle méritaient bien ſans doute d'être excommuniées, quand des bateleurs louaient un jeu de paume pour repréſenter *Cinna* ſur des tréteaux, & que ces ignorans, vêtus comme des charlatans, jouaient *Céſar* & *Auguſte* en perruque quarrée, & en chapeau bordé.

Tout fut bas & ſervile. Des comédiens avaient un privilège; ils achetaient un jeu de paume, un tripot; ils formaient une troupe comme des marchands forment une ſociété. Ce n'était pas là le théâtre de *Périclès*. Que pouvait-on faire ſur une vingtaine de planches chargées de ſpectateurs? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux yeux? quelle grande action théatrale pouvait être exécutée? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poëte? Les piéces devaient être compoſées de longs récits; c'était des converſations, plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue; ils rebutaient une piéce qui n'en avait point; il falut que *Corneille* dans *Cinna* débutât par l'inutile monologue d'*Emilie* qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théatrale, toutes grandes expreſſions des paſſions, ces tableaux frappans des in-

fortunes humaines, ces traits terribles & perçans qui arrachent le cœur ; on le touchait, & il falait le déchirer. La déclamation qui fut juſqu'à Mlle. *Le Couvreur* un récitatif meſuré, un chant preſque noté, mettait encore un obſtacle à ces emportemens de la nature, qui ſe peignent par un mot, par une attitude, par un ſilence, par un cri qui échappe à la douleur.

Nous ne commençames à connaître ces traits que par Mlle. *Dumeſnil*, lorſque dans *Mérope*, les yeux égarés, la voix entrecoupée, levant une main tremblante, elle allait immoler ſon propre fils ; quand *Narbas* l'arrêta, quand laiſſant tomber ſon poignard on la vit s'évanouïr entre les bras de ſes femmes, & qu'elle ſortit de cet état de mort avec les tranſports d'une mère ; lorſqu'enſuite s'élançant aux yeux de *Poliſonte*, traverſant en un clin d'œil tout le théâtre, les larmes dans les yeux, la pâleur ſur le front, les ſanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria, *Barbare, il eſt mon fils.* Nous avons vu *Baron* : il était noble & décent, mais c'était tout. Mlle. *Le Couvreur* avait les graces, la juſteſſe, la ſimplicité, la vérité, la bienſéance ; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes la première fois dans Mlle. *Dumeſnil.*

Quelque choſe de ſupérieur encore, s'il eſt poſſible, a été l'action de Mlle. *Clairon*, & de l'acteur qui joue *Tancrède*, au troiſiéme acte de la piéce de ce nom & à la fin du cinquiéme. Jamais les ames n'ont été tranſportées par des ſecouſſes ſi vives, jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'eſt déployée en ces deux occaſions dans une force dont juſques-là nous n'avions point d'idée, & Mlle. *Clairon* eſt devenue ſans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si dans le quatriéme acte de *Mahomet* on avait de jeunes acteurs qui priſſent ces grands traits pour modèle, un *Séide* qui ſût être à la fois entouſiaſte & tendre, féroce par fanatiſme, humain par nature, qui ſût frémir & pleurer ; une *Palmire* animée, attendrie, effrayée, tremblante du crime qu'on va commettre ; ſentant déja l'horreur, le repentir, le deſeſpoir, à l'inſtant que le crime eſt commis ; un père vraiment père qui en eût les entrailles, la voix, le maintien ; un père qui reconnait ſes deux enfans dans ſes deux meurtriers, qui embraſſe en verſant

ſant ſes larmes avec ſon ſang ; qui mêle ſes pleurs avec ceux de ſes enfans, qui ſe ſoulève pour les ſerrer entre ſes bras, retombe, ſe penche ſur eux ; enfin, ce que la nature & la mort peuvent fournir à un tableau : cette ſituation ſerait encor au-deſſus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'eſt que depuis quelques années que les acteurs ont enfin hazardé d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous ſavons, & le public le ſait mieux que nous, qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles & déchirantes, que plus elles ſont d'impreſſion, bien amenées, bien ménagées, plus elles ſont impertinentes quand elles ſont hors de propos. Une piéce mal écrite, mal débrouillée, obſcure, chargée d'incidens incroyables, qui n'a de mérite que celui d'un pantomime & d'un décorateur, n'eſt qu'un monſtre dégoûtant.

Placez un tombeau dans *Sémiramis*, oſez faire paraître l'ombre de *Ninus* ; que *Ninias* ſorte de ce tombeau les bras teints du ſang de ſa mère, cela vous ſera permis. Le reſpect pour l'antiquité, la mythologie, la majeſté du ſujet, la grandeur du crime, je ne ſais quoi de ſombre & de terrible répandu dès les premiers vers ſur toute cette tragédie, tranſportent le ſpectateur hors de ſon ſiécle & de ſon pays ; mais ne répétez pas ces hardieſſes ; qu'elles ſoient rares, qu'elles ſoient néceſſaires ; ſi elles ſont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théatrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire ? Craindre tous les écueils ; mais comme il eſt plus aiſé de faire une belle décoration qu'une belle ſcène, plus aiſé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il eſt vraiſemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Quoiqu'un diſcours à l'académie ne ſoit d'ordinaire qu'un vain compliment plein de louanges rebattues, & ſurchargées de l'éloge d'un prédéceſſeur qui ſe trouve ſouvent un homme très médiocre : cependant, ce diſcours dont pluſieurs perſonnes nous ont demandé la réimpreſſion, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plûpart de ces piéces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque choſe, & les notes ſont utiles.

DISCOURS DE Mr. DE VOLTAIRE A SA RECEPTION A L'ACADEMIE FRANÇAISE, AVEC DES NOTES.

Prononcé le lundi 9 May 1746.

MESSIEURS,

VOtre fondateur mit dans votre établiſſement toute la nobleſſe & la grandeur de ſon ame : il voulut que vous fuſſiez toûjours libres & égaux. En effet, il dut élever au-deſſus de la dépendance, des hommes qui étaient au-deſſus de l'intérêt, & qui, auſſi généreux que lui, faiſaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes *a*). Il était peut-être à craindre qu'un jour des travaux ſi honorables ne ſe rallentiſſent. Ce fut pour les conſerver dans leur vigueur, que vous vous fites une règle de n'admettre aucun académicien, qui ne réſidât dans Paris. Vous vous êtes écartés

a) L'académie françaiſe eſt la plus ancienne de France ; elle fut d'abord compoſée de quelques gens de lettres, qui s'aſſemblaient pour conférer enſemble. Elle n'eſt point partagée en honoraires & penſionnaires. Elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commenſaux de la maiſon du roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer

ſagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appellaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou ſublimes rendaient toûjours préſens parmi vous : car ce ſerait violer l'eſprit d'une loi, que de n'en pas tranſgreſſer la lettre en faveur des grands-hommes. Si feu Mr. le préſident *Bouhier*, après s'être flatté de vous conſacrer ſes jours, fut obligé de les paſſer loin de vous, l'académie & lui ſe conſolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos ſciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres *b*), & où le mérite de l'eſprit ſemble être un des caractères des citoyens.

Il faiſait reſſouvenir la France de ces tems où les plus auſtères magiſtrats, conſommés comme lui dans l'étude des loix, ſe délaſſaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui mépriſent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne ſais quelle miſérable grandeur à ſe renfermer dans le cercle étroit de leur emplois, ſont à plaindre ! Ignorent-ils que *Cicéron*, après avoir rempli la premiere place du monde, plaidait encor les cauſes des citoyens, écrivait ſur la nature des Dieux, conférait avec des philoſophes ; qu'il allait au théâtre ; qu'il daignait cultiver l'amitié d'*Eſopus* & de *Roſcius*, & laiſſait aux petits eſprits leur conſtante gravité, qui n'eſt que le maſque de la médiocrité ?

Monſieur le préſident *Bouhier* était très ſavant ; mais il ne reſſemblait pas à ces ſavans inſociables & inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue, pour ſavoir imparfaitement des langues anciennes ; qui ſe croyent en droit de mépriſer leur ſiécle, parce qu'ils ſe flattent d'avoir quelques connaiſſances des ſiécles paſſés ; qui ſe récrient ſur un paſſage d'*Eſchyle*, & n'ont jamais eu le plaiſir de verſer des larmes à nos ſpectacles. Il traduiſit le poëme de *Pétrone* ſur la guerre civile, non qu'il penſât que cette déclamation pleine de penſées fauſſes, approchât de la ſage & élégante nobleſſe de *Virgile* : il

le roi en corps avec les cours ſupérieures, & de ne rendre compte directement qu'au roi.

b) Mrs. de *la Monnoye*, *Bouhier*, *Lantin*, & ſurtout l'éloquent *Boſſuet* évêque de Meaux, regardé comme le dernier père de l'égliſe.

ſavait que la ſatyre de *Pétrone* c), quoique ſemée de traits charmans, n'eſt que le caprice d'un jeune homme obſcur, qui n'eut de frein ni dans ſes mœurs, ni dans ſon ſtile. Des hommes qui ſe ſont donnés pour des maîtres de goût & de volupté, eſtiment tout dans *Pétrone*; & Mr. *Bouhier* plus éclairé, n'eſtime pas même tout ce qu'il a traduit: c'eſt un des progrès de la raiſon humaine dans ce ſiécle, qu'un traducteur ne ſoit plus idolâtre de ſon auteur., & qu'il ſache lui rendre juſtice comme à un contemporain. Il exerça ſes talens ſur ce poëme, ſur l'hymne à *Vénus*, ſur *Anacréon*, pour montrer que les poëtes doivent être traduits en vers: c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur, & on ne ſera pas étonné que je me range à ſon ſentiment.

Qu'il me ſoit permis, MESSIEURS, d'entrer ici avec vous dans ces diſcuſſions littéraires; mes doutes me vaudront de vous des déciſions. C'eſt ainſi que je pourai contribuer au progrès des arts; & j'aimerais mieux prononcer devant vous un diſcours utile, qu'un diſcours éloquent.

Pourquoi *Homère*, *Théocrite*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, ſont-ils heureuſement traduits chez les Italiens & chez les Anglais *d*), pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poëte de l'antiquité en proſe, & pourquoi n'en avons-nous encor eu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raiſon.

La difficulté ſurmontée dans quelque genre que ce puiſſe être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choſes ſans de grandes peines: & il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il ſoit plus difficile que chez la nôtre

c) *St. Evremont* admire *Pétrone*, parce qu'il le prend pour un grand-homme de cour, & que *St. Evremont* croyait en être un. C'était la manie du tems. *St. Evremont* & beaucoup d'autres décident que *Néron* eſt peint ſous le nom de *Trimalcion*; mais en vérité, quel rapport d'un vieux financier groſſier & ridicule, & de ſa vieille femme qui n'eſt qu'une bourgeoiſe impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur & ſon épouſe la jeune *Octavie*, ou la jeune *Popée*? Quel rapport des débauches & des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaiſirs du maître du monde? Le *Pétrone* auteur de la ſatyre, eſt viſiblement un jeune homme d'eſprit, élevé parmi des débauchés obſcurs, & n'eſt pas le conſul *Pétrone*.

d) *Horace* eſt traduit en vers italiens par *Palavicini*, *Virgile* par *Hannibal Caro*, *Ovide* par *Anguillara*,

de rendre une véritable vie à la poëſie ancienne. Les premiers poëtes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la poëſie à peindre les objets ſenſibles de toute la nature. *Homère* exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guères commencé à perfectionner la grande poëſie qu'au théâtre, n'ont pû & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame. Nous nous ſommes interdits nous-mêmes inſenſiblement preſque tous les objets que d'autres nations ont oſé peindre. Il n'eſt rien que le *Dante* n'exprimât, à l'exemple des anciens : il accoûtuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Géorgiques*, qui nomme ſans détour tous les inſtrumens de l'agriculture ? A peine les connaiſſons-nous, & notre molleſſe orgueilleuſe dans le ſein du repos & du luxe de nos villes, attache malheureuſement une idée baſſe à ces travaux champêtres, & au détail de ces arts utiles, que les maîtres & les légiſlareurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuſes. Si nos bons poëtes avaient ſu exprimer heureuſement les petites choſes, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite, qui eſt très grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la converſation, & pour l'expreſſion du ſentiment. Le langage du cœur & le ſtile du théâtre ont entiérement prévalu : ils ont embelli la langue françaiſe ; mais ils ont reſſerré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, MESSIEURS, que ce ſont les grand poëtes qui ont déterminé le génie des langues *e*), je n'avance rien

Théocrite par *Ricolotti*. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'*Anacréon*. A l'égard des Anglais, *Dryden* a traduit *Virgile* & *Juvenal*, *Pope Homère*, *Créech Lucrèce*, &c.

e) On n'a pu dans un diſcours d'appareil entrer dans les raiſons de cette difficulté attachée à notre poëſie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique Mr. de *la Motte*, & beaucoup d'autres après lui, ayent dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le ſien bien marqué.

Ce génie eſt l'aptitude à rendre heureuſement certaines idées, & l'impoſſibilité d'en exprimer d'autres avec ſuccès. Ces ſecours & ces obſtacles naiſſent. 1. De la déſinence des termes. 2. Des verbes auxiliaires & des participes. 3. Du nombre plus ou moins grand des rimes. 4. De la longueur & de la briéveté des

qui ne ſoit connu de vous. Les Grecs n'écrivirent l'hiſtoire que quatre cent ans après *Homère*. La langue grecque reçut de ce grand peintre de la nature la ſupériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Aſie & de l'Europe : c'eſt *Térence* qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toûjours élégante ; c'eſt *Pétrarque* qui après le *Dante*, donna à la langue italienne cette aménité & cette grace qu'elle a toûjours conſervées. C'eſt à *Lopès de Vega*, que l'eſpagnol doit ſa nobleſſe & ſa pompe ; c'eſt *Shakeſpear*, qui tout barbare qu'il était, mit dans l'anglais cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, ſans l'outrer, & par conſéquent ſans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poëſie, de former & fixer enfin le génie des peuples & de leurs langues ? La cauſe en eſt bien ſenſible : les premiers bons vers, ceux-mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes qui ſont tous nés imitateurs, prennent inſenſible-

mots. 5. Des cas plus ou moins variés. 6. Des articles & pronoms. 7. Des éliſions. 8. De l'inverſion. 9. De la quantité dans les ſillabes. Et enfin d'une infinité de fineſſes, qui ne ſont ſenties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1. La définence des mots, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *ſucre*, *raſle*, *crotte*, *perdu*, *ſourdre*, *fief*, *coffre*, ces ſillabes dures révoltent l'oreille, & c'eſt le partage de toutes les langues du nord.

2. *Les verbes auxiliaires & les participes. Victis hoſtibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læſo & invicto militi.* C'eſt l'inſcription des invalides de Berlin : Si on va traduire, *pour les ſoldats qui ont été bleſſés & qui n'ont pas eté vaincus*, quelle langueur ! Voilà pourquoi la langue latine eſt plus propre aux inſcriptions que la françaiſe.

3. *Le nombre des rimes.* Ouvrez un dictionnaire de rimes italiennes, & un de rimes françaiſes, vous trouvez toûjours une fois plus de termes dans l'italien, & vous remarquerez encor, que dans les français il y a toûjours vingt rimes burleſques & baſſes pour deux qui peuvent entrer dans le ſtile noble.

4. *La longueur & la briéveté des mots.* C'eſt ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expreſſion de certaines maximes, & à la meſure de certains vers.

On n'a jamais pu rendre en français dans un beau vers :

Quanto ſi moſtra men tanto è più bella.

On n'a jamais pu traduire en beaux vers italiens :

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.

ment la manière de s'exprimer, & même de penſer, des premiers dont l'imagination a ſubjugué celle des autres. Me déſavouerez-vous donc, MESSIEURS, quand je dirai, que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du *Cid* & de *Cinna ?*

Montagne avant lui était le ſeul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient ſavoir le français ; mais le ſtile de *Montagne* n'eſt ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il eſt énergique & familier ; il exprime naïvement de grandes choſes : c'eſt cette naïveté qui plait ; on aime le caractère de l'auteur ; on ſe plait à ſe retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converſer, à changer de diſcours & d'opinion avec lui. J'entens ſouvent regretter le langage de *Montagne*, c'eſt ſon imagination qu'il faut regretter : elle était forte & hardie ; mais ſa langue était bien loin de l'être.

Marot qui avait formé le langage de *Montagne*, n'a preſque jamais été connu hors de ſa patrie ; il a été goûté parmi nous

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

5. *Les cas plus ou moins variés.* Mon père, de mon père, à mon père ; *meus pater, mei patris, meo patri* ; cela eſt ſenſible.

6. *Les articles & pronoms. De ipſius negotio ei loquebatur.* Con ello parlava dell' affare di lui ; *il lui parlait de ſon affaire.* Point d'amphibologie dans le latin. Elle eſt preſque inévitable dans le français. On ne ſait ſi *ſon* affaire eſt celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle ; le pronom *il* ſe retranche en latin, & fait languir l'italien & le français.

7. *Les éliſions.*

Canto l'arme pietoſe, e il capitano.

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété & la vertu heureuſe.

8. *Les inverſions. Céſar cultiva tous les arts utiles* ; on ne peut tourner cette phraſe que de cette ſeule façon. On peut dire en latin de cent vingt façons différentes ;

Ceſar omnes utiles artes coluit,

Quelle incroyable différence !

9. *La quantité dans les ſillabes.* C'eſt de-là que nait l'harmonie. Les brèves & les longues des Latins forment une vraye muſique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle eſt harmonieuſe. Voyez les vers italiens, la pénultiéme eſt toûjours longue :

Capitâno, mâno, ſêno, chriſto, acquiſto,

Chaque langue a donc ſon génie, que des hommes ſupérieurs ſentent les premiers, & font ſentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue,

pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licentieuſes, dont le ſuccès eſt preſque toûjours dans le ſujet; mais c'eſt par ce petit mérite même que la langue fut longtems avilie: on écrivit dans ce ſtile les tragédies, les poëmes, l'hiſtoire, les livres de morale. Le judicieux *Deſpréaux* a dit: *Imitez de* Marot *l'élégant badinage.* J'oſe croire qu'il aurait dit le *naïf* badinage, ſi ce mot plus vrai n'eût rendu ſon vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui paſſent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit *Marot?*

Notre langue ne fut longtems après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réuſſiſſait quelquefois à faire d'heureuſes plaiſanteries: mais quand on n'eſt que plaiſant, on n'eſt point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir.

Si *Malherbe* montra le premier ce que peut le grand art des expreſſions placées, il eſt donc le premier qui fut *élégant.* Mais quelques ſtances harmonieuſes ſuffiſaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage? Ils liſaient le poëme admirable de la *Jéruſalem*, l'*Orlando*, le *Paſtor Fido*, les beaux morceaux de *Pétrarque.* Pouvait-on aſſocier à ces chefs-d'œuvre un très petit nombre de vers français, bien écrits à la vérité, mais faibles & preſque ſans imagination.

La langue françaiſe reſtait donc à jamais dans la médiocrité, ſans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'eſprit de toute une nation: c'eſt le plus grand de vos premiers académiciens, c'eſt *Corneille* ſeul, qui commença à faire reſpecter notre langue des étrangers, préciſément dans le tems que le cardinal de *Richelieu* commençait à faire reſpecter la couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après *Corneille* ſont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus paſſionné & plus correct; moins varié, mais moins inégal;

gal; auſſi ſublime quelquefois, & toûjours noble ſans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité, & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du ſublime qui élève l'ame, & du ſentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre, laborieux, ſévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poëte de la raiſon, commença malheureuſement par écrire des ſatyres, mais bientôt après il égala & ſurpaſſa peut-être *Horace* dans la morale & dans l'art poëtique : il donna les préceptes & les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'inſtruire, quand il eſt parfait, réuſſit mieux que l'art de médire, parce que la ſatyre meurt avec ceux qui en ſont les victimes, & que la raiſon & la vertu ſont éternelles. Vous eutes en tous les genres cette foule de grands-hommes, que la nature fit naître, comme dans le ſiécle de *Léon X* & d'*Auguſte*. C'eſt alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'inſtruire : & graces en partie aux ſoins du cardinal de *Richelieu*, ils ont adopté votre langue; comme ils ſe ſont empreſſés de ſe parer des travaux de nos ingénieux artiſtes, graces aux ſoins du grand *Colbert*.

Un monarque illuſtre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encor chez les ſages par ſes vaſtes connaiſſances, fait de notre langue la ſienne propre, celle de ſa cour & de ſes états; il la parle avec cette force & cette fineſſe que la ſeule étude ne donne jamais, & qui eſt le caractère du génie : non-ſeulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames ſupérieures ſaiſiſſent toûjours ces tours & ces expreſſions dignes d'elles, qui ne ſe préſentent point aux ames faibles. Il eſt dans Stockholm une nouvelle *Chriſtine*, égale à la première en eſprit, ſupérieure dans le reſte; elle fait le même honneur à notre langue. Le français eſt cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois; il eſt auſſi familier au ſouverain pontife, que les langues ſavantes dans leſquelles il écrivit, quand il inſtruiſit le monde chrétien qu'il gouverne : plus d'un cardinal Italien écrit en français dans le Vatican, comme s'il était né à Verſailles. Vos ouvrages, MESSIEURS, ont pénétré juſqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de

l'Europe & de l'Aſie, & le plus vaſte de l'univers ; dans cette ville, qui n'était, il y a quarante ans, qu'un déſert *f*) habité par des bêtes ſauvages : on y repréſente vos piéces dramatiques ; & le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de *Pierre le grand*, & de ſa digne fille, la muſique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains, eſt un avertiſſement que l'Europe nous donne de ne pas dégénerer. Je ne dirai pas que tout ſe précipite vers une honteuſe décadence, comme le crient ſi ſouvent des ſatyriques qui prétendent en ſecret juſtifier leur propre faibleſſe, par celle qu'ils imputent en public à leur ſiécle. J'avoue que la gloire de nos armes ſe ſoutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairait, n'eſt pas encor éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le ſeul livre de chronologie, dans lequel ont ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours & des ſiécles ? Ouvrage, qui s'il était ſéchement inſtructif, comme tant d'autres, ſerait le meilleur de tous, & dans lequel l'auteur *g*) a trouvé encor le ſecret de plaire ; partage réſervé au très petit nombre d'hommes qui ſont ſupérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cauſe du progrès & de la chûte de l'empire Romain dans un livre encor plus court, écrit par un génie mâle & rapide *h*), qui approfondit tout en paraiſſant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans & plus fidèles. De vrais philoſophes ont enfin écrit l'hiſtoire. Un homme éloquent & profond *i*) s'eſt formé dans le tumulte des armes. Il eſt plus d'un de ces eſprits aimables, que *Tibulle* & *Ovide* euſſent regardés comme leurs diſciples, & dont ils euſſent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, eſt menacé d'une chûte prochaine ; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique *k*) qui m'a ſervi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière ; je le regarde avec une ſatisfaction mêlée de douleur, comme on voit ſur les dé-

f) L'endroit où eſt Petersbourg n'était qu'un déſert marécageux & inhabité.

g) C'eſt le préſident *Hénault*. Dans quelques traductions de ce diſcours, on a mis en note l'abbé *Langlet*, au-lieu de Mr. *Hénault* ; c'eſt une étrange mépriſe.

bris de ſa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont après le grand *Molière* achevé de rendre la comédie une école de mœurs & de bienſéance : école qui méritait chez les Français la conſidération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philoſophie des graces de l'imagination, appartient à un tems plus reculé, il eſt encor l'honneur & la conſolation du vôtre.

Les grands talens ſont toûjours néceſſairement rares ; ſurtout quand le goût & l'eſprit d'une nation ſont formés. Il en eſt alors des eſprits cultivés, comme de ces forêts, où les arbres preſſés & élevés ne ſouffrent pas qu'aucun porte ſa tête trop au-deſſus des autres. Quand le commerce eſt en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuſes, & beaucoup de miſere ; lorſqu'enfin il eſt plus étendu, l'opulence eſt générale, les grandes fortunes rares. C'eſt préciſément, MESSIEURS, parce qu'il y a beaucoup d'eſprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies ſupérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture univerſelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue ſi belle, & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut ſe corrompre aiſément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déja beaucoup de ſa pureté dans preſque tous les livres compoſés dans cette célèbre république, ſi longtems notre alliée, où le français eſt la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais ſi elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiômes, elle eſt prête à ſe gâter parmi nous par le mélange des ſtiles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages ſérieux & inſtructifs par les expreſſions familières de la converſation. Souvent on introduit le ſtile marotique dans les ſujets les plus nobles ; c'eſt revêtir un prince des habits d'un farceur. On ſe ſert de termes nouveaux, qui ſont inutiles, & qu'on ne doit hazarder que quand ils ſont néceſſaires. Il eſt d'autres défauts, dont je ſuis

h) Le préſident de *Monteſquieu.*

i) Le marquis de *Vauvenargues*, jeune homme de la plus grande eſpérance mort à vingt-ſept ans.

k) Mr. *Crébillon*, auteur d'*Electre* & *Radamiſte*. Ces piéces remplies de traits vraiement tragiques ſont ſouvent jouées.

encor plus frappé, parce que j'y ſuis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, MESSIEURS, pour m'en garantir, les ſecours que l'homme éclairé à qui je ſuccède, s'était donnés par ſes études. Plein de la lecture de *Cicéron*, il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler ſa langue, comme ce conſul parlait la ſienne. Mais c'eſt ſurtout à celui qui a fait ſon étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, & qui était l'ami de Mr. le préſident *Bouhier*, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer, un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de ſenſibilité que moi, quels charmes l'amitié répand ſur les travaux des hommes conſacrés aux lettres, combien elle ſerr à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les conſoler; combien elle inſpire à l'ame cette joie douce & recueillie, ſans laquelle on n'eſt jamais le maître de ſes idées.

C'eſt ainſi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encor plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de *Richelieu* même; c'eſt dans le ſein de l'amitié qu'elle prit naiſſance. Des hommes unis entr'eux par ce lien reſpectable & par le goût des beaux arts, s'aſſemblaient ſans ſe montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs ſucceſſeurs, & non moins heureux. La bienſéance, l'union, la candeur, la ſaine critique ſi oppoſée à la ſatyre, formèrent leurs aſſemblées. Elles animeront toûjours les vôtres, elles ſeront l'éternel exemple des gens de lettres, & ſerviront peut-être à corriger ceux qui ſe rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts ſont amis. Qui eſt plus que moi en droit de le dire? J'oſerais m'étendre, MESSIEURS, ſur les bontés donr la plûpart d'entre vous m'honorent, ſi je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouïſſent, de la gloire de la nation.

Je ſais combien l'eſprit ſe dégoûte aiſément des éloges; je ſais que le public, toûjours avide de nouveautés, penſe que tout eſt épuiſé ſur votre fondareur & ſur vos protecteurs; mais pourais-je refuſer le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi, ne m'ont laiſſé rien de nouveau à vous dire? Il en eſt de ces éloges qu'on répète, comme de ces ſolemni-

tés qui ſont toûjours les mêmes, & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier ; elles ſont néceſſaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de *Richelieu*, & *Louis XIV*, un *Seguier*, un *Colbert*, un *Turenne*, un *Condé* : c'eſt dire à haute voix, *Rois, miniſtres, généraux à venir, imitez ces grands-hommes.* Ignore-t-on que le panégyrique de *Trajan* anima *Antonin* à la vertu ? & *Marc-Aurèle*, le premier des empereurs & des hommes, n'avoue-t-il pas dans ſes écrits, l'émulation que lui inſpirèrent les vertus d'*Antonin ?* Lorſqu'*Henri IV* entendit dans le parlement nommer *Louis XII le père du peuple*, il ſe ſentit pénétré du déſir de l'imiter, & il le ſurpaſſa.

Penſez-vous, MESSIEURS, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de *Louis XIV*, ne ſe ſoient pas fait entendre au cœur de ſon ſucceſſeur, dès ſa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre ſeront ſemblables, en ce qu'ils n'ont différé à ſe charger du poids des affaires que par reconnaiſſance ; & peut-être c'eſt en cela qu'ils ont été les plus grands. La poſtérité dira que tous deux ont aimé la juſtice, & ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritait ; il l'appellait à lui du haut de ſon trône ; il en était ſuivi dans ſes conquêtes, dans ſes entrepriſes ; il en rempliſſait le monde ; il déployait une ame ſublime dans le bonheur & dans l'adverſité, dans ſes camps, dans ſes palais, dans les cours de l'Europe & de l'Aſie : les terres & les mers rendaient témoignage à ſa magnificence, & les plus petits objets, ſi-tôt qu'ils avaient à lui quelque rapport, prenaient un nouveau caractère, & recevaient l'empreinte de ſa grandeur. L'autre protège des empereurs & des rois, ſubjugue des provinces, interrompt le cours de ſes conquêtes pour aller ſecourir ſes ſujets, & y vole du ſein de la mort, dont il eſt à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choſes avec une ſimplicité, qui ferait penſer que ce qui étonne le reſte des hommes, eſt pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de ſon ame, ſans s'étudier même à la cacher ; & il ne peut en affaiblir les rayons, qui en perçant malgré lui le voile de ſa modeſtie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV ſe ſignala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguait : O vous ſon auguſte ſucceſſeur, vous l'avez déja imité, & vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfaiſans, qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province, où commencèrent ceux de votre biſayeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ſes glorieuſes campagnes forcer un ennemi digne de lui, à meſurer ſes armes avec les ſiennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il déſira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand *Henri*, qui ne remporta preſque de victoires que ſur ſa propre nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même ſans être troublé, & le plus beau triomphe ſans être ébloui. Lorſque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur & de confuſion, tranquille dans la joie tumultueuſe de vos ſoldats victorieux : vous embraſſiez ce général qui n'avait ſouhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus & les ſiennes ont fait votre ſujet, que la France comptera toûjours parmi ſes enfans les plus chers & les plus illuſtres. Vous récompenſiez déja par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire ; & cette récompenſe eſt la plus belle pour des Français.

Mais ce qui ſera conſervé à jamais dans les faſtes de l'académie, ce qui eſt précieux à chacun de vous, MESSIEURS, ce fut l'un de vos confrères qui ſervit le plus votre protecteur & la France dans cette journée : ce fut lui, qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner & exécuter ce conſeil ſi prompt, ſi ſalutaire, ſi avidement reçu par le roi, dont la vue diſcernait tout dans des momens où elle peut s'égarer ſi aiſément. Jouiſſez, MESSIEURS, du plaiſir d'entendre dans cette aſſemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu *l*) de vo-

l) Mr. le maréchal duc de *Richelieu*.

tre fondateur ſur le champ de bataille: *Je n'oublierai jamais le ſervice important que vous m'avez rendu.* Mais ſi cette gloire particulière vous eſt chère, combien ſont chères à toute la France, combien le ſeront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit *Louis XV* après ſes victoires! Il les fait encore, il ne court à ſes ennemis que pour les déſarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de ſon cœur, ils le feraient leur arbitre au lieu de le combattre; & ce ſerait peut-être le ſeul moyen d'obtenir ſur lui des avantages *m*). Les vertus qui le font craindre, leur ont été connues, dès qu'il a commandé: celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de tems pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu ſon ame dès qu'il a régné. Nous avons penſé, comme penſeront tous les peuples & tous les ſiécles: jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé: tous nos cœurs le ſentent, & vos bouches éloquentes en ſont les interprètes. Des médailles dignes des plus beaux tems de la Grèce *n*), éterniſent ſes triomphes & notre bonheur. Puiſſai-je voir dans nos places publiques, ce monarque humain, ſculpté des mains de nos *Praxitèles*, environné de tous les ſymboles de la félicité publique! Puiſſai-je lire aux pieds de ſa ſtatue ces mots qui ſont dans nos cœurs, AU PÈRE DE LA PATRIE!

m) L'événement a juſtifié en 1748 ce que diſait Mr. de *V.* en 1746.

n) Les médailles frappées au Louvre ſont au-deſſus des plus belles de l'antiquité; non pas pour les légendes, mais pour le deſſein & la beauté des coins.

Fin du tome ſecond.

TABLE

des piéces contenues dans ce volume.

DEs langues. . . . . . pag. 1.
Penſées ſur l'adminiſtration publique. . . . . . 8.
Juſqu'à quel point on doit tromper le peuple. . . . . 19.
Sur le paradoxe que les ſciences ont nui aux mœurs. . 21.
Des titres. . . . . . 23.
Des cérémonies. . . . . . 28.
Sotiſe des deux parts. . . . . . 30.
Lettre d'un Turc, ſur les faquirs & ſur ſon ami Bababec. . 35.
De la gloire, ou *Entretien avec un Chinois.* . . . . 38.
Du ſuicide, ou *De l'homicide de ſoi-même.* . . . 40.
De la religion des quakers. . . . . . 45.
Hiſtoire des quakers. . . . . . 51.
Suite de l'hiſtoire des quakers. . . . . . 54.
De la religion anglicane. . . . . . 58.
Des presbytériens. . . . . . 60.
Des ſociniens, ou ariens, ou antitrinitaires. . . . 62.
Du parlement. . . . . . 64.
Sur le gouvernement. . . . . . 67.
Sur le commerce. . . . . . 71.
Sur l'inſertion de la petite vérole. . . . . . 73.
Sur le chancelier Bacon. . . . . 78.
Sur Locke. . . . . 82.
Sur l'ame. . . . . . 85.
De la tolérance ; & que les philoſophes ne peuvent jamais nuire. 90.
Sur Deſcartes & Newton. . . . . 93.

De

De Newton. . . . . pag. 97.
De la chronologie réformée par Newton, *qui fait le monde moins vieux de cinq cent ans.* . . . . . 100.
De la tragédie anglaiſe. . . . . . 104.
Sur la comédie anglaiſe. . . . . . 110.
Sur les courtiſans qui cultivent les lettres. . . . . 116.
Sur le comte de Rocheſter *& Mr.* Waller. . . . . 118.
De Prior, *du poëme ſingulier d'*Hudibras, *& du doyen* Swift. 122.
De Pope. . . . . 129.
Sur la ſociété royale, & ſur les académies. . . . . 132.
De Cromwell. . . . . 136.
Du fanatiſme. . . . . . 141.
Sur le théiſme. . . . . . 143.
Sur les contradictions de ce monde. . . . . . 145.
Sur ce qu'on ne fait pas, & ſur ce qu'on pourrait faire. 150.
Sur meſſieurs Jean Law, Melon, *&* Dutot. *Sur le commerce & ſur le luxe.* . . . . . 152.
Des monnoies, & du revenu des rois. . . . . 157.
Lettre à Mr. T**. *ſur l'ouvrage de Mr.* Dutot, *& ſur celui de Mr.* Melon. *1738.* . . . . . 162.
Des menſonges imprimés. . . . . . 170.
Suite des menſonges imprimés. . . . . . 178.
Seconde ſuite des menſonges imprimés. Raiſons de croire que le livre intitulé : Teſtament politique du cardinal de Richelieu, *eſt un ouvrage ſuppoſé.* . . . . . 184.
Doutes nouveaux ſur le teſtament attribué au cardinal de Richelieu. . . . . 198.
Nouveaux doutes ſur l'autenticité du teſtament politique attribué au cardinal de Richelieu, *& ſur les remarques de Mr. de* Foncemagne. . . . . 203.
Lettre écrite depuis l'impreſſion des doutes. . . . . 228.

Arbitrage entre Mr. de V..... *& Mr. de* Foncemagne. pag. 231.
Sur la fable. . . . . . 246.
Relation touchant un Maure blanc, amené d'Afrique à Paris en 1744. . . . . . 250.
Sur l'eſprit. . . . . . 252.
Fragment d'une lettre ſur un uſage très utile établi en Hollande. 259.
Lettre ſur les inconvéniens attachés à la littérature. . . . 261.
Fragment ſur la corruption du ſtile. . . . . . 265.
Lettre à un premier commis. . . . . . 267.
Eloge funèbre des officiers qui ſont morts dans la guerre de 1741. . . . . . 269.
Des Juifs. . . . . . 283.
Du ſiécle de CONSTANTIN. . . . . 295.
De DIOCLÉTIEN. . . . . 298.
De CONSTANTIN. . . . . 305.
De JULIEN. . . . . 309.
Lettre ſur le Dante. . . . . 314.
De la chimère du ſouverain bien. . . . . . 318.
De la population de l'Amérique. . . . . . 321.
De l'Alcoran & de Mahomet. . . . . 323.
Lettre civile & honnête, à l'auteur malhonnête de la critique de l'hiſtoire univerſelle de Mr. de V***. *qui n'a jamais fait d'hiſtoire univerſelle : le tout au ſujet de* Mahomet. 328.
Avis à l'auteur du journal de Gottingue. . . . 337.
Sur la police des ſpectacles. . . . . . 340.
Des génies. . . . . . 343.
De l'aſtrologie. . . . . . 346.
De la magie. . . . . . 348.
Des poſſedés. . . . . . 350.
*D'*Ovide. . . . . 351.
De Socrate. . . . . 359.

Examen du teſtament politique du cardinal Albéroni. pag. 362.
Des allégories. . . . . . 368.
Du polithéiſme. . . . . . 372.
*Parallèle d'*Horace, *de* Boileau *& de* Pope. . . 376.
De l'hiſtoire. . . . . . 382.
Des fêtes. . . . . . 387.
Lettre ſur Mlle. de Lenclos. . . . . 389.
Des payens & des ſous-fermiers. . . . . . 395.
De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame. . 398.
Des mauvaiſes actions conſacrées ou excuſées. . . 401.
Des ſectes. . . . . . 403.
Du philoſophe. . . . . . 404.
Les ignorances. . . . . . 405.
Les vœux. . . . . . 409.
Des médecins. . . . . . 412.
Des avocats. . . . . . 414.
Des théologiens. . . . . . 416.
Des poëtes. . . . . . 417.
Du Timée de Platon, *& de quelques autres choſes.* . 420.
Queſtions ſur Platon, *& ſur quelques autres bagatelles.* 425.
Précis de la philoſophie ancienne. . . . . 427.
Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris. . . . . 432.
Conformez-vous aux tems. . . . . . 435.
De l'horrible danger de la lecture. . . . . 439.
Des arrêts de mort. . . . . . 441.
De la frivolité. . . . . . 443.
De l'imagination. . . . . . 445.
Anecdote ſingulière ſur le père Fouquet, *ci-devant jéſuite.* 453.
Préface. . . . . . 455.
Diatribe du docteur Akakia, *médecin du pape.* . . ibid.
Décret de l'inquiſition de Rome. . . . . 460.

Jugement des profeſſeurs du collège de la Sapience. pag. 461.
Examen des lettres d'un jeune auteur déguiſé ſous le nom d'un préſident. . . . . . ibid.
Du théâtre anglais, par Jérôme Carré. . . . 466.
*Plan de la tragédie d'*Hamlet. . . . . 467.
*L'*Orpheline, *tragédie.* . . . . . 480.
Courtes réflexions. . . . . . 484.
Des divers changemens arrivés à l'art tragique. . . 487.
Avertiſſement des éditeurs. . . . . . 498.
Diſcours de Mr. de Voltaire *à ſa reception à l'académie françaiſe, avec des notes. Prononcé le lundi 9 May 1746.* ibid.

ERRATA.

Pag. 30. lig. 28. de belles choſes, *liſez*, des belles choſes.
Pag. 42. lig. 11. nos gazettes tenait, *liſez*, nos gazettes tenaient.

Z
1 3 28 Vol 5

13.28 Vol XV

Digitized by Google

005787547

Digitized by Google

Digitized by Google